DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA MEDECINE ANCIENNE ET MODERNE, OU...









DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DE LA MÉDECINE

ANCIENNE ET MODERNE.

IMPRIMERIE DE TROUVÉ ET COMPAGNIE,
RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, N° 16.

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
DE LA MÉDECINE
ANCIENNE ET MODERNE,

OU PRÉCIS DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE, TECHNOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE DE LA MÉDECINE, SUIVI DE LA BIBLIOGRAPHIE MÉDICALE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, ET D'UN RÉPERTOIRE BIBLIOGRAPHIQUE PAR ORDRE DE MATIÈRES;

PAR MM. DEZEIMERIS, OLLIVIER (D'ANGERS)
ET RAIGE-DELORME,
DOCTEURS EN MÉDECINE.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ BÉCHET JEUNE, LIBRAIRE,
PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, N° 4;
A BRUXELLES,
AU DÉPÔT GÉNÉRAL DE LA LIBRAIRIE MÉDICALE FRANÇAISE.

1828.

PRÉFACE.

Le caractère le plus frappant de l'humanité, celui qui, en rappelant sans cesse à l'homme sa faiblesse, lui révèle en même temps le secret de sa puissance, c'est le besoin qu'il a de ses semblables, et la faculté que lui départit la nature, de combiner leurs forces à la sienne. Ce principe de notre nature, qui fait de nous des êtres sociables, est en même temps la source de toute perfectibilité. Quoique l'homme puisse trouver au fond de son âme, et sans le secours de la société qui l'environne, les principes fondamentaux de toute science métaphysique ou morale, ce n'est qu'en éclairant son esprit et sa raison des lumières de ceux qui l'ont précédé, qu'il peut s'élever au-dessus de la médiocrité à laquelle le condamnerait la faiblesse de ses facultés individuelles, abandonnées à elles-mêmes. Mais cette nécessité est surtout sensible dans l'étude des sciences naturelles. Ni le génie le plus sublime, ni la méditation la plus profonde ne sauraient tirer de notre esprit des notions qui sont du domaine de l'expérience. C'est de l'expérience que doivent sortir successivement, dans la durée des siècles, les vrais principes de la science médicale (1). Or, si l'esprit ne peut les créer, s'ils

(1) Nous entendons les principes *réels*, dont la connaissance rende superflue l'étude particulière de tous les faits dont ils seront

ne peuvent être que l'expression générale des phénomènes de l'organisme sain ou malade, il est clair que l'établissement de ces principes suppose la connaissance de tous les faits essentiellement différens qui puissent jamais se présenter. Pour peu qu'on réfléchisse à cela, l'on sentira combien sont illusoires ou prématurées les promesses de quiconque assure avoir établi une doctrine générale et complète; et surtout combien sont ridicules les prétentions de ces *Observateurs* qui croient avoir assez vu pour se faire une médecine à eux, et pour se dispenser d'apprendre ce qu'ont vu leurs prédécesseurs. Ce sont pourtant ces prétentions qui ont mis les plus grands obstacles aux progrès de la médecine, la retenant tantôt dans l'obscurité d'un étroit empirisme, tantôt lui donnant la dangereuse apparence d'une science faite, par la coordination systématique de principes qui embrassaient à peine un coin de son domaine. Il appartient à notre siècle, auquel on ne saurait contester du moins l'avantage de n'être plus celui des illusions, de s'affranchir de tout préjugé d'habitude et d'enthousiasme, et d'examiner avec indépendance tout ce qu'on sait sur chaque objet relatif à la médecine, et ce qui reste encore à découvrir. Cette tâche présente par elle-même, il faut en convenir, d'immenses difficultés; et ces difficultés sont encore doublées par le discrédit où sont tombés depuis long-temps, en France, les travaux d'érudition, et par le peu d'habitude qu'on en a. Examinons en quoi un ouvrage

l'expression générale, et permette, dans un cas donné, de déterminer *à priori* tout ce qui doit arriver, tout ce qu'il convient de faire ou d'éviter.

du genre de celui que nous offrons au public, peut contribuer à les aplanir.

Les richesses scientifiques que la médecine a accumulées depuis vingt-cinq siècles, consistent en un nombre prodigieux de faits particuliers, et en quelques doctrines fondamentales, auxquelles se rapportent les opinions diverses qu'ils ont suggérées. La vie tout entière de l'homme le plus laborieux ne pourrait suffire à recueillir toutes les observations faites jusqu'à présent, ni la mémoire la plus heureuse en retenir au-delà d'une faible partie. On est donc réduit à choisir dans la foule des observateurs ceux dont les travaux ont le plus de prix, et à borner à ceux-là les études qu'on fait sur l'ensemble de la science. Mais ce choix suppose un examen comparatif et nous replonge dans le chaos d'où le besoin d'une instruction rapide nous fait une loi de sortir. Ici commencent les services inappréciables de l'histoire littéraire. Les hommes qui ont fait d'une branche particulière de la science l'étude de toute leur vie, et qui ont dû, par conséquent, mieux que personne, apprécier à sa valeur le mérite de chacun de ceux qui les avaient devancés dans la même carrière; les historiens qui ont puisé aux sources, les journalistes impartiaux et éclairés, les biographes les plus judicieux, se sont chargés de ce travail, dont il ne reste plus, en quelque sorte, qu'à recueillir les fruits. Nous avons voulu les mettre à la disposition des élèves et des médecins qui s'effrayent des recherches, ou à qui leurs occupations ne permettent pas de s'y livrer (1). Notre *Dictionnaire* leur tiendra

(1) On pourra se convaincre, par l'examen attentif de notre ou-

lieu d'une multitude de volumes qu'ils n'auraient ni le temps de chercher ni la patience de lire. Quant à ceux qui travaillent à approfondir quelque point particulier de la science, leurs besoins sont d'un autre ordre, et réclament d'autres secours. Ce qu'ils desirent avant tout, c'est de connaître ce qui a été écrit sur la même matière. Vouloir en faire soi-même la recherche, serait perdre un temps précieux, qu'on peut employer ailleurs avec plus de fruit. Il suffira donc de parler d'un répertoire où ces recherches se trouvent toutes faites, pour donner l'idée d'un des ouvrages les plus universellement utiles que puisse réclamer l'esprit de notre époque. Quelque nécessaires que soient ces bibliographies, on n'en a point encore fait en France, si ce n'est sur quelques objets spéciaux et isolés. Et cependant les recueils bibliographiques qui nous viennent de la savante Allemagne, riches en indications, inutiles pour nous, de livres que nous n'avons pas, sont fort incomplets par rapport à ceux que nous possédons. Aussi, quand ces recueils seraient moins rares qu'ils ne sont (1), ne croirions-nous pas avoir travaillé inutilement.

L'histoire des doctrines médicales n'est pas seulement pleine d'intérêt; les avantages qu'on retire de son étude ne le cèdent point aux agrémens qu'on y trouve. Pour qui re-

vrage, que nous ne nous sommes pas bornés à rassembler les jugemens des critiques qui nous ont précédés, mais que nous y avons joint très-fréquemment les résultats de nos propres recherches, depuis long-temps dirigées vers le même objet.

(1) Les Bibliographies de C. F. Ludwig, de J. Mayer, de C. F. Burdach, de J. S. Ersch, etc., ne se trouvent pas même dans nos bibliothèques publiques.

connaît la nécessité d'une théorie (et sans théorie il n'y a point de science), n'est-il pas évidemment indispensable de connaître les tentatives qui ont été faites pour en établir une ? Les empiriques eux-mêmes, ceux qui ne veulent conserver de tout ce qui a été écrit que les observations, ne sauraient se dispenser de l'étudier. Sous peine d'employer les faits sans critique, ou même de ne pas les comprendre, il faut parfaitement connaître les doctrines des auteurs qui les ont recueillis. Cette histoire, dégagée des accessoires superflus dont on l'a le plus souvent embarrassée, n'est point aussi vaste qu'on pourrait l'imaginer; elle se réduit, en dernière analyse, et consiste essentiellement à montrer l'application des diverses méthodes philosophiques à l'étude des êtres vivans. Nous croyons avoir exposé dans notre ouvrage tout ce qu'il est important d'en connaître. Mais veut-on poursuivre dans les détails l'étude de cette histoire, par rapport à quelque point particulier ? elle devient alors extrêmement étendue, et nous nous bornons à cet égard à fournir de nombreux renseignemens propres à faciliter beaucoup les recherches.

L'histoire des doctrines, ou l'histoire philosophique de la médecine, combinée et conduite de front avec l'histoire littéraire, donne celle des vicissitudes de l'art de guérir, ou histoire technologique, comme nous l'avons nommée. Nous en avons résumé les principaux traits, sous le titre de chacune des diverses branches dont cet art se compose. Enfin, nous avons essayé de marquer l'influence exercée sur la médecine par les circonstances extérieures, politiques ou autres, par les institutions scientifiques, etc., tantôt dans

des articles particuliers, tantôt dans des considérations relatives aux progrès ou à la décadence de telle ou telle partie de l'art, selon que la nature du sujet nous semblait exiger l'un ou l'autre.

Les rapports de ces diverses sortes d'études sont si étroits, qu'on ne peut les séparer sans beaucoup d'inconvéniens. C'est pourtant ce qu'on a toujours fait jusqu'ici. Après avoir formé le projet de traiter séparément l'une d'elles, on a dû être conduit à un ordre, à une méthode, qui excluait les autres. C'est là, selon nous, dans les circonstances actuelles, et surtout en France, un défaut capital, et celui qu'il importe le plus d'éviter. Ce n'est pas trop de tous les avantages réunis que peuvent offrir les diverses parties des études historiques, pour faire revenir les esprits de l'injuste dédain où elles sont tombées. L'ordre alphabétique est le seul qui permette de tout rassembler; au premier aspect, il paraît avoir de grands inconvéniens par rapport à l'histoire générale et à l'histoire technologique; mais tous les articles étant faits dans un même esprit, et les uns pour les autres, rien n'est plus facile que d'indiquer un ordre de lecture qui en fasse un traité suivi; et dès-lors la forme de Dictionnaire reste avec tous les avantages qu'on lui connaît.

Nous terminerons cette Préface par quelques remarques sur l'exécution de notre travail. Nous nous bornons à celles sur lesquelles il nous importe le plus d'appeler l'attention de nos lecteurs. Il nous eût été facile de doubler le nombre des articles qui composent notre ouvrage; il nous en a coûté bien souvent plus de temps et de recherches pour nous convaincre qu'un auteur ne devait pas y trouver place,

qu'il n'en aurait fallu pour faire une notice sur sa vie, et indiquer toutes ses productions. On voudra donc bien ne pas mesurer sur le volume de notre Dictionnaire le travail qu'il a dû nous coûter. Mais ce que nous desirons surtout faire remarquer, ce qui distingue principalement notre ouvrage de tous les dictionnaires historiques publiés en France, depuis celui de Bayle et celui qu'on connaît sous le nom de *Moreri*, c'est le soin que nous avons pris d'indiquer partout, à la fin de nos articles, les sources où nous en avons puisé les matériaux, et où il faut recourir pour avoir des renseignemens plus étendus (1). Ceux de nos lecteurs qui ne se sont jamais occupés de bibliographie, ne sentiront peut-être pas d'abord toute l'importance de ces indications; nous nous en rapportons, pour l'apprécier, à ceux qui aiment à vérifier ce qu'ils lisent, et qui ne tiennent point pour une autorité irrécusable une simple assertion d'un compilateur sans garans. Quoi qu'il en soit, nous aurons du moins la satisfaction d'avoir porté aussi loin que possible le désintéressement et la bonne foi littéraires, dans un temps où cela n'est peut-être pas sans mérite. Nous avons tâché de suivre sur chaque sujet l'autorité qui nous a paru la plus solide; cela suppose que nous en avons comparé plusieurs; mais quand nous n'avons suivi qu'un seul auteur, nous n'avons point cité tous ceux

(1) Si nous n'avons pas cité comme sources, dans une multitude d'endroits, les auteurs et les ouvrages mêmes dont nous faisons l'histoire, c'est qu'il est naturel de penser que nous y avons recouru toutes les fois que nous les avons eus à notre disposition, et que nous n'aimons pas à faire étalage de nos propres recherches. Nous ne craignons pas, nous le dirons avec franchise, que le lecteur attentif trouve d'autres causes à notre silence.

que nous avions consultés : ainsi, dans cet endroit encore, tout notre travail est loin de paraître. Si l'on trouve que nous citons quelquefois pour garans des auteurs qui passent pour être souvent inexacts, nous ferons remarquer qu'ils ne le sont pas toujours, et que nous avons cru avoir de bonnes raisons pour les préférer dans les cas où nous les avons suivis. Nous nous sommes beaucoup servis de plusieurs collections de journaux qui sont très-volumineuses; nous n'en avons ordinairement indiqué le tome et la page employés, que quand ces collections n'avaient pas de tables alphabétiques. Enfin, quoique le nom de Haller figure bien souvent à la fin de nos articles, nous devons dire ici qu'il pourrait se trouver à presque tous ceux des médecins antérieurs à ce grand homme; car nous n'avons jamais négligé de consulter ses précieuses *Bibliothèques*.

Pour ménager l'espace, et éviter les répétitions, nous n'avons indiqué, à la fin de nos articles, les ouvrages qui nous servaient de guides, que d'une manière fort abrégée, et qui serait insuffisante si l'on n'en connaissait le titre par avance. Il nous a donc paru indispensable de donner, au commencement de ce volume, l'indication de ceux que nous avons employés un grand nombre de fois. Nous continuerons ainsi pour les parties suivantes.

N. B. Si l'on s'étonnait que la lettrine B n'ait pu entrer tout entière dans cette première partie, nous ferions remarquer que dans la *Biographie médicale* les deux premières lettres de l'alphabet forment le tiers de l'ouvrage.

CATALOGUE

Des Ouvrages souvent cités dans ce premier volume.

Ackermann (J. Chr. Gottl.). Institutiones historiæ medicinæ. Nuremberg, 1792, in-8.

—Studii medici Salernitani historia, *en tête de l'édition donnée par lui du* Regimen sanitatis Salerni, sive scholæ Salernitanæ de conservandâ bonâ valetudine præcepta. Stendal, 1790, in-8.

—Opuscula ad medicinæ historiam pertinentia coll., recensuit et edidit. Nuremberg, 1797, in-8.

Acta eruditorum, ann. (1682-1731) publicata, etc., *et* Nova acta eruditorum, ann. (1732-1782) publicata. Leipsick, 1682-1782, in-4, 101 vol. — Supplementa ad acta, *et* Supplementa ad nova acta, *ensemble* 18 vol. — Indices generales auctorum et rerum primi actorum eruditorum decennii, secundi decenn., tertii, quarti, quinti, sexti decenn., *ensemble* 6 vol.

Adam (Melchior). Vitæ Germanorum medicorum, qui sæculo superiori, et quod excurrit, claruerunt; congestæ et ad annum usque 1620 deductæ, cum indice triplici, personarum gemino, tertio rerum. Heidelberg, 1620, in-8.

Aikin (J.) et Nicholson. General biography, or lives critical and historical of the most eminent persons of all ages, countries, conditions, and professions, arranged according to alphabetical order. Londres, 1800 et ann. suiv., in-4.

Almeloveen (Theod. Jans.). Inventa nov-antiqua, id est brevis enarratio ortûs et progressûs artis medicæ; ac præcipuè de inventis vulgò novis, aut nuperrimè in eâ repertis. Subjicitur ejusdem rerum inventarum onomasticon. Amsterdam, 1684, in-8.

Amoreux (P.-J.). Essai historique et littéraire sur la médecine des Arabes. Montpellier, chez Auguste Ricard, in-8, sans date (1805).

— Précis historique de l'art vétérinaire. Montpellier, 1810, in-8.

Antonio (Nicolas). Bibliotheca hispana vetus, complectens scriptores qui ab Octaviani Augusti imperio usque ad annum 1500 floruerunt, etc. Rome, 1696, in-fol. 2 vol.

—Bibliotheca hispana nova, sive hispanorum scriptorum qui ab anno 1500 floruerunt. Rome, 1692, in-fol. 2 vol.

Argelata. Bibliotheca scriptorum mediolanensium, seu acta et elogia virorum omnigenâ eruditione illustrium, qui in metropoli Insubriæ, oppidisque circumjacentibus orti sunt, etc. Milan, 1745, in-fol. 4 parties en 2 vol.

Astruc. De morbis venereis libri novem, in quibus disseritur tùm de origine, propagatione et contagione horumce affectuum in genere; tùm de singulorum naturâ, ætiologiâ et therapeiâ, cum brevi analisi et epicrisi operum plerorumque, quæ de eodem

argumento scripta sunt. Paris, 1740, in-4. 2 vol. *Le tome II est tout entier bio-bibliographique.*

Athenæ Rauricæ, sive catalogus professorum academiæ Basiliensis ab an. 1460 ad an. 1778, cum brevi singulorum biographiâ. Adjecta est recensio omnium ejusdem academiæ rectorum. Bâle, 1778, in-8.

—Addumbratio eruditorum Basiliensium meritis apud exteros olim hodièque celebrium. Adpendicis loco Athenis Rauricis addita. Bâle, 1780, in-8.

Baier (Jean-Jacques). Biographia professorum medicinæ qui in academiâ Altorfinâ unquàm vixerunt singulorum ære expressis iconibus additis. Nuremberg et Altorf, 1728, in-4.

Barbeu-du-Bourg. Anecdotes de médecine. Paris, 1762, in-18.

Baldinger (Ern.-Godefroi). Introductio in notitiam scriptorum medicinæ militaris antehàc edita nunc verò limitatior et additamentis ab auctore additis recusa. Berlin, 1764, in-8.

Barchusen (J. Conr.). De medicinæ origine et progressu dissertationes, in quibus medicorum sectæ, institutiones, decreta, hypotheses, præceptiones, etc., ab initio medicinæ usque ad nostra tempora traduntur. Utrecht, 1723, in-4.

Baron (H. T.). Quæstionum medicarum quæ circà medicinæ theoriam et praxim, ante duo sæcula, in scholis Facultatis medicinæ Parisiensis agitatæ sunt et discussæ, series chronologica, cum doctorum præsidum, et Baccalaureorum propugnantium nominibus, etc., cum suppl. et addit. Paris, 1752 et 1763, in-4, 6 parties. (Voyez l'article Baron dans le Dictionnaire.)

Bartholin (Th.). Cista medica hafniensis, variis consiliis, curationibus, casibus rarioribus, vitis medicorum hafniensium, aliisque, ad rem medicam, anatomicam, botanicam et chimicam spectantibus referta, etc. Copenhague, 1662, in-8.

—De medicinâ Danorum domesticâ dissertationes decem cum ejusdem (Bartholini) vindiciis et additamentis. Copenhague, 1666, in-8.

Batteux. Histoire des causes premières, ou exposition sommaire des pensées des philosophes sur les principes des êtres. Paris, 1769, in-8.

Bayle (Pierre). Dictionnaire historique et critique. Cinquième édition, revue, corrigée et augmentée de remarques critiques, etc. Amsterdam (Trévoux), 1734, in-fol., 5 vol.

—Nouvelles de la république des lettres (de mars 1684 à février 1687), dans le tome I[er] des *OEuvres diverses* de Bayle. La Haye (Trévoux), 1737, in-fol. 4 vol.

Bérard (F.). Doctrine médicale de l'Ecole de Montpellier, et comparaison de ses principes avec ceux des autres écoles de l'Europe (tome I[er]). Montpellier, 1819, in-8.

Bernier (J.). Essais de médecine, où il est traité de l'histoire de la médecine et des médecins, du devoir des médecins à l'égard des malades, et de celui des malades à l'égard des médecins; de l'utilité des remèdes, et de l'abus qu'on en peut faire. Paris, 1689, in-4.

Beughem (Corneille a.). Syllabus recens exploratorum in re medica, physica et chimica, prout in miscellaneis medico-physicis naturæ curiosorum Germaniæ, Galliæ, Daniæ et Belgii sparsim exstant; in ordinem redactus, et juxtà indicem harmonicè adornatus. Amsterdam, 1696, in-12.

Bibliographie médicinale rai-

sonnée, ou Essai sur l'exposition des livres les plus utiles à ceux qui se destinent à l'étude de la médecine, etc. Paris, 1756, in-12.

Biographia britannica, or the lives of the most eminent persons who have flourished in great Britain and Ireland, from the earliest ages, down to the present times, collected from the best authorities both printed and manuscript, and digested in the manner of. Mr Bayle's historical and critical Dictionary. Londres, tom. I, 1747, tom. II, 1748, in-fol.

Biographie étrangère, ou Galerie universelle, historique, civile, militaire, politique et littéraire, etc., par une société de gens de lettres. Paris, 1819, in-8. 2 vol.

Biographie médicale. Paris, 1820-1825, in-8. 7 vol.

Biographie toulousaine, ou Dictionnaire historique des personnages qui, par des vertus, des talens, des écrits, etc., se sont rendus célèbres dans la ville de Toulouse, ou qui ont contribué à son illustration; par une société de gens de lettres. Paris, 1823, in-8. 2 vol.

Biographie universelle, ancienne et moderne, ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont distingués par leurs écrits, leurs actions, leurs talens, leurs vertus ou leurs crimes. Ouvrage entièrement neuf, rédigé par une société de gens de lettres et de savans. Paris, 1810-1828, in-8. 48 vol.

Biographie universelle et portative des contemporains, ou Dictionnaire historique des hommes célèbres de toutes les nations, morts ou vivans, qui, depuis la révolution française, ont acquis de la célébrité par leurs écrits, leurs actions, leurs vertus ou leurs crimes; par une société de publicistes, de législateurs, d'hommes de lettres, d'artistes, de militaires et d'anciens magistrats, etc.; édit. ornée de 250 portraits. Paris, 1826-1828, in-8. (L'ouvrage ne formera qu'un volume.)

Black (W.). Esquisse d'une histoire de la médecine et de la chirurgie depuis leur commencement jusqu'à nos jours, ainsi que de leurs principaux auteurs, progrès, imperfections et erreurs; trad. de l'anglais par Coray. Paris, an VI (1798), in-8.

Blumenbach (J.-Fréd.). Introductio in historiam medicinæ litterariam. Gœttingue, 1786, in-8.

Bonino. Biografia piemontese. Turin, 1824, in-8, tom. I; *ibid.*, 1825, in-8, Ire part. du tom. II.

Bordeu. Recherches sur quelques points de l'histoire de la médecine, dans le tome II des *OEuvres complètes de Bordeu*. Paris, 1818, in-8. 2 tomes en 1 vol.

Brambilla. Storia delle scoperte fisico-medico-anatomico-chirurgiche fatte dagle uomini illustri italiani. Milan, 1780-1781, in-4. 2 tomes en 3 part.

Brucker. Institutiones historiæ philosophicæ usui academicæ juventutis adornatæ. Denuò perlustravit et ad nostra tempora continuavit Frid. Gottl. Born.; editio tertia auctior et emendatior. Leipsick, 1790, in-8.

Burmann (Gaspard). Trajectum eruditum, virorum doctrinâ illustrium qui in urbe trajecto, et regione trajectinensi nati sunt, sive ibi habitârunt, vitas, fata et scripta exhibens. Utrecht, 1750, in-4.

Carrère (Jos.-Franç.). Bibliothèque littéraire, historique et critique de la médecine ancienne et moderne, etc., etc. Paris, 1776, in-4. 2 vol. (Cet ouvrage, par ordre alphabétique, s'arrête au mot Coivart. C'est celui que nous indiquons quand nous ne donnons que le nom de l'auteur.)

—Lettres à M. Bacher, pour servir de réponse aux assertions d'un littérateur, critique, philologue, biographe et bibliographe moderne, publiées dans le *Journal de médecine* des mois d'avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre et novembre 1777, sous le nom de M. Bacher. Londres, et se trouve à Paris, 1777, in-8. (Carrère défend sa *Bibliothèque littéraire* des critiques de Goulin.)

—Catalogue raisonné des ouvrages qui ont été publiés sur les eaux minérales en général, et sur celles de la France en particulier, etc., etc. Paris, 1785, in-4.

Casiri (Mich.). Bibliotheca arabico-hispanica Escurialensis, etc. Madrid, 1760, in-fol., 2 vol.

Castellan (Pierre), *Duchatel.* Vitæ illustrium medicorum qui toto orbe, ad hæc usque tempora floruerunt. Anvers, 1617, in-8.

A Catalogue of the library of the medical and chirurgical society of London. Londres, 1816, 1819, 1826, in-8. 3 vol.

Nous avons eu continuellement sous les yeux un grand nombre de catalogues, parmi lesquels les seuls que nous ayons cités sont ceux des bibliothèques d'Astruc, Baron, Boecler, Bosquillon, Burette, By, Coquereau, Danty d'Isnard, Falconnet, Ant. Petit, et celui de la bibliothèque de la Faculté de médecine, que nous avons toujours eu à notre disposition, et qui nous a été fort utile.

Calmet (Dom). Bibliothèque lorraine, ou Histoire des hommes illustres qui ont fleuri en Lorraine, dans les évêchés, dans l'archevêché de Trèves, dans le duché de Luxembourg, etc. Nancy, 1751, in-fol.

Chalmers (Alexandre). The general biographical Dictionary, containing an historical and critical account of the lives and Writings of the most eminent persons in every nation; particulary the British and irish; from the early est accounts to the present time, a new edition revised and elarged. Londres, 1812 et suiv., in-8.

Chaudon (L.-M.) et Delandine. Nouveau Dictionnaire historique, ou Histoire abrégée de tous les hommes qui se sont fait un nom par des talens, des vertus, des forfaits, des erreurs, etc., depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, etc.; 8e édit., revue, corrigée et considérablement augm. Lyon, an XII-1804, in-8, 13 vol.

Chaufepié. Nouveau Dictionnaire historique et critique, pour servir de supplément ou de continuation au Dictionnaire historique et critique de M. Pierre Bayle. Amsterdam et La Haye, 1750, in-fol. 4 vol.

Chomel. Essai historique sur la médecine en France. Paris, 1762, in-12.

Clément (David). Bibliothèque curieuse, historique et critique, ou Catalogue raisonné des livres difficiles à trouver. Gœttingue, 1750, in-4, 9 vol.

Commentarii de rebus in scientiâ naturali et medicinâ gestis. Leipsick, 1752-1803, in-8, 37 vol.; plus, 3 vol. de Supplémens, et 3 vol. de tables

pour les trois premières décades et leurs supplémens.

Conring (Hermann) Introductio in universam artem medicam singulasque ejus partes ex publicis ejus præcipuè lectionibus olim concinnata, nunc verò additamentis necessariis aucta, continuata ad nostra tempora præcipuorum auctorum serie. Accesserunt Johan Rhodii aliorumque in arte principum virorum consimilis argumenti commentationes. Curà et studio, Guint. Christ. Schelhammeri, cum præfatione Frid. Hoffmanni, etc., de studio medico rectè pertractando et ejus probatissimis auctoribus. Halle et Leipsick, 1726, in-4.

Corte. Notizie istoriche intorno a medici scrittori Milanési, a principali retrovamenti fatti in medicina dagl' italiani. Milan, 1718, in-4.

Creutzenfeld (Steph. Hieron. de Vigiliis, Van). Bibliotheca chirurgica in quà res omnes ad chirurgiam pertinentes ordine alphabetico, ipsi verò scriptore quotquot ad annum usquè 1779 innotuerunt, ad singulas materias ordine chronologico exhibentur, adjecto ad libri calcem auctorum indice. Vienne, 1781, in-4, 2 vol. (La pagination se suit dans les 2 volumes, qui remplissent près de 1950 pag.)

Crevier. Histoire de l'Université de Paris, depuis son origine jusqu'en l'année 1600. Paris, 1761, in-12, 7 volumes.

Cuvier. Recueil des éloges historiques lus dans les séances publiques de l'Institut royal de France. Paris, 1819, in-8, 2 vol.

Delongchamps. Tableau historique des gens de lettres, ou Abrégé chronologique et critique de l'histoire de la littérature française, considérée dans ses diverses révolutions. Paris, 1767-1770, in-12, 6 volumes.

Deslandes. Histoire critique de la philosophie, où l'on traite de son origine, de ses progrès, et des diverses révolutions qui lui sont arrivées jusqu'à notre temps. Amsterdam, 1737-1756, in-12, 4 vol.

Devaux (J.). Index funereus chirurgorum Parisiensium, ab anno 1715 ad annum 1729. Accedunt super eorum societatis positionem, et præcipuas ejus immutationes, notæ historicæ; necnon et plurium in arte illustrium compendiosa elogia. (A la suite des *Recherches critiques sur l'origine et les progrès de la chirurgie en France.*)

Douglas (Jacques). Bibliographiæ anatomicæ specimen, sive catalogus omnium penè auctorum qui ab Hippocrate ad Harvæum rem anatomicam ex professo vel obiter, scriptis illustrârunt; opera singulorum, et inventa juxtà temporum seriem complectens. Editio secunda, priori auctior. Leyde, 1734, in-8.

Dreux du Radier. Bibliothèque historique et critique du Poitou, contenant les vies des savans de cette province, depuis le troisième siècle jusqu'à présent; une notice de leurs ouvrages, avec des observations pour en juger, etc. Paris, 1754, in-12, 5 volumes.

Dryander (Jonas). Catalogus bibliothecæ historico-naturalis Josephi Bancks. Londres, 1798-1800, in-8, 5 volumes.

Dujardin. Histoire de la chirurgie, depuis son origine jusqu'à nos jours. tome Ier. Paris, Imprimerie royale, 1774, in-4. (Voyez ci-dessous Peyrilhe.)

Eloy (N.-F.-J.). Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne, ou Mémoires disposés en ordre alphabétique pour servir à l'histoire de cette science, et à celle des médecins, anatomistes, botanistes, chirurgiens et chimistes de toutes nations. Mons, 1778, in-4, 4 vol.

Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres, mis en ordre et publié par M. Diderot, et, quant à la partie mathématique, par M. D'Alembert; édition entièrement conforme à celle de Pellet, in-4. Lausanne et Berne, 1781, in-8, 36 vol. en 72 part.

Encyclopédie méthodique. Nous nous sommes servis des parties suivantes: Médecine, Chirurgie, Philosophie ancienne et moderne, Chimie, Histoire.

Ensliv. Bibliotheca medico-chirurgica et pharmaceutico-chimica (ouvrages publiés en Allemagne de 1750 à 1825). Berlin, 1826, in-8.

Ersch (J. Samuel). Handbuch der deutschen literatur seit der mitte des achtzehnten jahrhunderts bis auf die Neueste zeit, etc., etc.; band die literatur der medicin enthaltend. Amsterdam et Leipsick, 1812, in-8.

La France littéraire, contenant les auteurs français de 1771 à 1805. Hambourg, 1787-1806, in-8, 5 vol., les deux Suppl. compris.

Fabricius (J. Albert). Bibliotheca græca, sive notitia scriptorum veterum Græcorum, etc. C'est principalement le tom. XIII, Hambourg, 1746, in-4, dont nous nous sommes servis.

—Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis. Hambourg, 1734-1746, in-8, 6 vol.

Fantuzzi. Notizie degli scrittori Bolognesi. Bologne, 1781-1794, in-fol., 9 vol.

Feller (F.-X. de). Dictionnaire historique, ou Histoire abrégée des hommes qui se sont fait un nom par leur génie, leurs talens, etc., depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours; cinquième édition, enrichie d'un grand nombre d'articles nouveaux, etc. Paris, 1821-1824, in-8, 13 vol.

Foppens (J. Franç.). Bibliotheca belgica, sive virorum in Belgio vitâ, scriptisque illustrium catalogus, librorumque nomenclatura, continens, scriptores à clariss. viris Valerio Andrea, Auberto Miræo, Francisco Swertio, aliisque récensitos usque ad annum 1680. Bruxelles, 1739, in-4, 2 vol., portraits.

France littéraire (la) (par Hébrail et Delaporte), avec un supplém. Paris, 1769-1778, in-8, 3 vol.

Freind. Histoire de la médecine depuis Galien jusqu'au 16e siècle, etc. trad. de l'anglais (Noguez et Sénac), Paris, 1728, in-4.

Gallus (Pascal), Le Coq. Bibliotheca medica, sive catalogus illorum qui ex professo artem medicam in hunc usque annum scriptis illustrârunt; nempè quid scripserint ubi quâ formâ, quove tempore scripta excusa, aut manuscripta habeantur. Bâle, 1590, in-8.

Goelicke (André-Ottomare). Introductio in historiam litterariam anatomes, seu conspectus plerorumque, si non omnium tàm veterum quàm recentiorum scriptorum, etc. Francfort-sur-l'Oder, 1738, in-4.

—Introductio in historiam litterariam scriptorum, qui institutiones medi-

cinæ seu partem ejus elementarem scriptis suis illustrare cordi habuerunt. Francfort-sur-l'Oder, 1735, in-4. (*En tête des* Institutiones medicæ *de l'auteur.*)

—Historia meditinæ universalis quâ celebriorum quorumque medicorum qui à primis artis natalibus ad nostra usque tempora inclaruerunt vitæ, nomina, dogmata, etc., etc. Adcuratè pertractantur, etc. Franfort-sur-l'Oder, 1716-1720, in-8, de près de 1200 pp. (en 6 parties).

—Historia chirurgiæ recentior, seu series plerorumque si non omnium script. noviss. qui sæculo decimo sexto et circà initium decimi septimi, chirurgiam operibus suis illustrârunt. Halle, 1713, in-8. (Nous n'avons pas eu l'Histoire de la chirurgie ancienne.)

Gouget. Supplément au grand Dictionnaire historique, généalogique, géographique, etc. Paris, 1737, in-fol., 2 vol.

—Nouveau supplément au grand Dictionnaire historique, généalogique, géographique, etc. Paris, 1749, in-fol., 2 vol.

Goulin. Mémoires littéraires, critiques, philologiques, biographiques et bibliographiques, pour servir à l'histoire ancienne et moderne de la médecine. Paris, 1775 et 1776, in-4, 2 vol.

—Lettre à M. Fréron, des académies d'Angers, de Nancy, de Montauban, de Marseille, de Caen, d'Arras et des Arcades de Rome, auteur de l'*Année littér.* Amsterdam (Paris), 1771, in-8. (Critique de l'Histoire de l'anatomie de M. Portal.)

Haller, Hermanni Boerhaave; Methodus studii medici cum amplissimis auctariis. Amsterdam, 1751, in-4, 2 parties. (Pereboom publia en 1757 une table fort incomplète de cet ouvrage.)

—Bibliotheca botanica qua scripta ad rem herbariam facientia à rerum initiis recensentur. Zurich, 1771-1772, in-4, 2 vol.

— Bibliotheca anatomica qua scripta ad anatomen et physiologiam facientia a rerum initiis recensentur. Zurich, 1774-1777, in-4, 2 vol.

—Bibliotheca chirurgica qua scripta ad artem chirurgicam facientia à rerum initiis recensentur. Berne et Bâle, 1774-1775, in-4, 2 vol.

—Bibliotheca medicinæ practicæ qua scripta ad partem medicinæ practicam facientia à rerum initiis (ad an. 1707) recensentur. Bâle et Berne, 1776-1788, in-4, 4 vol. (Le 3e vol. fut publié par Franç.-Louis Tribolet, et le 4e, par Joachim Disterich Brandis.)

Hamberger et Meusel. Das gelehrte teutschland oder lexicon der jetzlebenden teutschen Schriftsteller, etc. Lemgow, 1776-1778, in-8. 2 vol. (Nous regrettons de n'avoir eu à notre disposition que la première édition de cet ouvrage, qui en a eu cinq, et qui a été considérablement augmenté.)

Hazon (Jacques-Albert). Notice des hommes les plus célèbres de la Fac. de méd. en l'Université de Paris, depuis 1110 jusqu'en 1750 inclusivement. Paris, 1778, in-4.

Histoire universelle, depuis le commencement du monde jusqu'à présent; traduite de l'anglais d'une société de gens de lettres. Amsterdam et Leipsick, et Paris, 2e édit., 1770-1792, in-4, 45 vol.

Hutchinson (Benjamin). Biographia medica, or historical and critical memoirs of the lives and Wattings of the most eminent medical characters

that have existed from the earliest account of the time to the present period; with a catalogue of their literary productions. Londres, 1799, in-8, 2 vol.

James. Dictionnaire universel de médecine, de chirurgie, de chimie, etc., précédé d'un Discours historique sur l'origine et les progrès de la médecine; trad. de l'anglais par Diderot, Eidous et Toussaint. Paris, 1746-1748, in-fol., 6 vol.

Jolly. Remarques critiques sur le Dictionnaire de Bayle. Paris et Dijon, 1752-1748 (c'est la 2e partie qui porte cette dernière date), in-fol., 2 part.

Journal des savans, depuis l'année 1665 jusqu'à nos jours. 1 vol. in-4 par année. — Table générale des matières contenues dans le Journal des savans de l'édition de Paris, depuis l'année 1665 qu'il a commencé, jusqu'en 1750 inclusivement, avec les noms des auteurs, les titres de leurs ouvrages, et l'extrait des jugemens qu'on en a portés. Paris, 1753-1764, in-4, 10 vol.

Journal de médecine, chirurgie et pharmacie (de juillet 1754 à l'an II de la république franç.). Paris, 1754-1794, in-12, 95 vol.

Journal de médecine, chirurgie et pharmacie, par Corvisart, Leroux et Boyer (et, plus tard, par Leroux seul). Paris, an IX (1801-1816), in-12 (les 8 premiers vol.) et in-8, 38 vol.

Nouveau journal de médecine, chirurgie et pharmacie, par Béclard, Chomel, Cloquet, etc. Paris, 1818-1822, in-8, 15 vol.

Journal général de médecine, chirurgie et pharmacie, ou Recueil périodique de la Société de médecine de Paris, rédigé successivement par Sédillot, Gaultier de Claubry. Paris, 1797 jusqu'à ce jour.—Tables analyt. et raisonnées des matières contenues dans les 60 premiers vol. Paris, 1803-1812-181., in-8, 3 vol.

Journal universel des sciences médicales, de 1816 jusqu'à ce jour. Paris, 1816-1827, in-8, 45 vol. (Il existe une table pour les vingt premiers volumes.)

Journal complémentaire du dictionnaire des sciences médicales, de juillet 1818 jusqu'à ce jour. Paris, in-8, 28 vol. (Il existe une table générale pour les quinze premiers volumes.)

Kestner (Chrét.-Guill.). Bibliotheca medica optimorum per singulas medicinæ partes auctorum delecta, circumscripta, et in duos tomos distributa. Iéna, 1746, in-8.

Kluyskens. Annales de la littérature médicale étrangère. Gand, 180.-1814, in-8, 18 vol.

Lassus. Essai ou discours historique et critique sur les découvertes faites en anatomie par les anciens et par les modernes. Paris, 1783, in-8.

Lauth. Histoire de l'anatomie, tom. I. Strasbourg, 1815, in-8.

Leclerc (Daniel). Histoire de la médecine, où l'on voit l'origine et les progrès de cet art de siècle en siècle, les sectes qui s'y sont formées, les noms des médecins, leurs découvertes, leurs opinions et les circonstances les plus remarquables de leur vie. Nouv. édit., revue, corrigée, etc. La Haye, 1729, in-4.

Lefebure de Saint-Ildefont. Le médecin de soi-même, ou méthode simple et aisée pour guérir les maladies vénériennes, etc.; nouvelle édit., augmentée des analyses raisonnées et instructives de tous les ouvrages qui

ont paru sur le mal vénérien depuis 1740 jusqu'à présent, pour servir de suite à la bibliographie de M. Astruc, etc., etc. Paris, 1775, in-8 en deux parties.

Lenglet du Fresnoy. Histoire de la philosophie hermétique, avec un catalogue des auteurs qui ont écrit sur la chimie. Paris, 1742, in-12, 3 vol.

Leroy (Alphonse). La pratique des accouchemens; première partie, contenant l'histoire critique de la doctrine et de la pratique des principaux accoucheurs qui ont paru depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, etc., etc. Paris, 1776, in-8.

Ludwig (Christ.-Fried.) Einleitung in die buecherkunde der praktischen medizin. Zum gebrauche praktischer aerzte und zu vorlesungen bestimmt. Leipsick, 1806, in-8.

Magasin encyclopédique, etc., de 1795 à 1818. Paris, in-8, 122 vol. Table générale des matières par ordre alphabétique, rédigée par J. B. Sajou. Paris, 1819, in-8, 4 vol.

Mahon. Histoire de la médecine clinique, depuis son origine jusqu'à nos jours, etc., etc. Paris, an XII (1804), in-8.

Makensie (Jacques). Histoire de la santé et de l'art de la conserver, ou exposition fidèle de tout ce que les médecins et les philosophes tant anciens que modernes, ont prescrit de plus intéressant pour la conservation de la santé, etc.; traduit de l'anglais sur la deuxième édition. La Haye, 1795, in-8.

Manget (Jean-Jacq.). Bibliotheca scriptorum medicorum veterum et recentiorum, in quâ sub eorum omnium qui à mundi primordiis ad hunc usque annum vixerunt nominibus ordine alphabetico adscriptis, vitæ compendio enarrantur; opiniones et scripta modestâ subindè adjecta ἐπικρίσει recensentur, etc. Genève, 1731, in-fol., deux tomes en quatre parties.

Matthiæ (Georges). Conspectus historiæ medicorum chronologicus in usum prælectionum academicarum. Gottingue, 1761, in-8. (L'ouvrage devait avoir une seconde partie qui n'a pas été publiée.)

Mazzuchelli. Gli scrittori d'Italia, cioè notizie storiche critiche intorno alle vite e agli scritti degli letterati italiani. Brescia, 1753-1763, in-fol., 6 vol. (L'ouvrage ne comprend que les deux premières lettres de l'alphabet.)

Meiners (Christophe). Histoire de l'origine, des progrès et de la décadence des sciences dans la Grèce; traduit de l'allemand par J.-J.-Ch. Laveaux. Paris, an VII, in-8, 5 vol.

Mercklin (Georges-Abraham). Lindenius renovatus sive Joannis Antonidæ Van der Linden de scriptis medicis libri duo; quorum prior omnium tàm veterum quàm recentiorum, latino idiomate, typis unquàm expressorum scriptorum medicorum, consummatissimum catalogum, etc.; posterior verò cynosuram medicam, sive rerum et materiarum indicem, etc., etc. Nuremberg, 1686, in-4.

Mercuriali (Jérôme). Variarum lectionum libri quatuor, etc., in quibus complurium, maximèque medicinæ scriptorum infinita pœnè loca vel corrupta restituuntur, vel obscura declarantur. Bâle, 1576, in-8.

Miscellanea curiosa, sive ephemeridum medico-physicorum germanicorum academiæ naturæ curiosorum decuriæ, etc. Francfort et Leipsick (et ensuite Nuremberg), 1684-1742, in-4, 36 volumes et un volume de table. —

Nova acta physico-medica academiæ Cæsareo Leopoldino Carolinæ naturæ curiosorum, etc. Nuremberg, 1757-1791, in-4, 8 vol.

Moller (Jean). Cymbria litterata, sive scriptorum ducatus utriusque Slesvicensis et Holsatici quibus alii vicini quidam accensentur historia litteraria tripartita, etc. Opus magno quadraginta annorum labore et studio confectum, etc.; cum præfat. Jo. Grammii. Copenhague, 1744, in-fol., 3 vol.

Mongitore (Antoine). Bibliotheca sicula, sive de scriptoribus siculis qui tùm vetera tùm recentiora sæcula illustrârunt, notitiæ locupletissimæ, etc. Palerme, 1708-1714, in-fol., 2 vol.

Morери (Louis). Le grand dictionnaire historique, ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane qui contient en abrégé les vies et les actions remarquables des patriarches, des juges, etc., etc., des auteurs anciens et modernes, des philosophes, des inventeurs des arts, etc. Dix-huitième édition, revue, corrigée et augmentée. Amsterdam, 1740, in-fol., 8 vol.

Niceron. Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres, avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages. Paris, 1727-1741, in-12, 43 vol. (Le tome X a deux parties.)

Papillon (Philibert). Bibliothèque des auteurs de Bourgogne (publiée par Jolly). Dijon, 1742, in-fol., 2 vol.

Paquot. Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas, de la principauté de Liége et de quelques contrées voisines. Louvain, 1765-1770, in-fol., 3 vol.

Paul Jove. Elogia doctorum virorum ab avorum memoria publicatis ingenii monumentis illustrium. Anvers, 1557, in-8.

Petri (Suffrid.). De scriptoribus Frisiæ decades xvi et semis, etc. Francker, 1699, in-12.

Peyrilhe. Histoire de la chirurgie, etc., tom. II. Paris, 1780, in-4.

Portal (Antoine). Histoire de l'anatomie et de la chirurgie, contenant l'origine et les progrès de ces sciences, avec un tableau chronologique des principales découvertes, et un catalogue des ouvrages d'anatomie et de chirurgie, etc., etc. Paris, 1770-1773, in-8, 6 vol. (Le tom. VI est en deux parties.)

Prev (Paul Sigmund Carl.). Dissert. inaug. med. de interpretibus Hippocratis græcis, etc. Altdorf, 1795, in-8.

Prunelle. De l'influence exercée par la médecine sur la renaissance des lettres, discours prononcé dans la salle des actes de la Fac. de méd. de Montpellier, le 20 novembre 1809, jour de l'inauguration du buste de S. M. I. et R. Montpellier, 1809, in-4.

Pulteney (Richard). Esquisses historiques et biographiques des progrès de la botanique en Angleterre, depuis son origine jusqu'à l'adoption du système de Linné, traduites de l'anglais. Paris, 1809, in-8, 2 vol.

Quérard (J. M.). La France littéraire, ou Dictionnaire bibliographique des savans, historiens et gens de lettres de la France, ainsi que des littérateurs étrangers qui ont écrit en français plus particulièrement pendant les dix-huitième et dix-neuvième siècles, etc.; tom. I. Paris, 1827, in-8.

Quesnay. Recherches critiques et historiques sur l'origine, sur les divers

états, et sur les progrès de la chirurgie en France. Paris, 1744, in-4, portraits.

Reiske (J. Jacq.) et Fabri (J. Ernest). Opuscula medica ex monimentis Arabum et Ebræorum; iterùm recensuit præfatus est vitas auctorum indicemque rerum adjecit Christ. God. Gruner. Halle, 1776, in-8.

Reuss (J.-D.). Repertorium commentationum à societatibus litterariis editarum, secundùm disciplinarum ordinem digessit. Scientia et ars medica et chirurgica, propædeutica anatomia et physiologia, hygiene, pathologia, etc. Gottingue, 1813-1821, tomes X à XVI.

Roques. Supplément au Dictionnaire historique, géographique, généalogique, etc., puisé dans les meilleures sources. Bâle, 1743-1745, in-fol., 3 vol.

Rozier. Nouvelle table des articles contenus dans les volumes de l'Acad. roy. des sciences de Paris, depuis 1666 jusqu'en 1770, dans ceux des Arts et Métiers, publiés par cette Académie, et dans la *Collection académique*. Paris, 1776, in-4, 4 vol.

Saxe. Onomasticon litterarium, sive nomenclator historicus præstantissimorum omnis ætatis scriptorum. Utrecht, 1775-1790, in-8, 7 vol.

Schweighoeuser. Tablettes chronologiques de l'histoire de la médecine puerpérale. Strasbourg, 1806, in-12.

Archives de l'art des accouchemens, considéré sous les rapports anatomiques, physiologiques et pathologiques, recueillies dans la littérature étrangère. Strasbourg, 1801-1802, in-8, 2 vol.

Schulze (Jean-Henri). Historia medicinæ à rerum initio ad annum urbis Romæ 535 deducta: accedunt tabulæ æneæ, chronologica et indices copiosi. Leipsick, 1728, in-4.

Compendium historiæ medicinæ à rerum initio ad excessum Hadriani Augusti; subjuncta est Renati Moreau dialexis de missione sanguinis in pleuritide. Halle, 1742, in-8.

Specimina historiæ anatomes (antiquæ), in Ern. God. Kurellæ, fascicul. Dissert. histor. anat. spectant. Berlin, 1754, in-8.

Scuderi (Rosario). Introduction à l'Histoire de la médecine ancienne et moderne; trad. de l'italien par Ch. Billardet. Paris, 1810, in-8.

Seguier (J.-Franç.). Bibliotheca botanica, sive catalogus auctorum et librorum omnium qui de re botanicâ, de medicamentis ex vegetabilibus paratis, de re rusticâ, et de horticulturâ tractant. Accessit Biblioth. botan. Jo. Ant. Bumaldi, seu potiùs Ovidii Montalbani Bononiensis. La Haye, 1740, in-4.

Senebier. Histoire littéraire de Genève. Genève, 1786, in-8, 3 vol.

Sprengel (Kurt). Histoire de la médecine, depuis son origine jusqu'au dix-neuvième siècle, traduite de l'allemand sur la deuxième édition, par A. J. L. Jourdan, et revue par E.-F.-M. Bosquillon. Paris, 1815-1820, in-8, 9 vol.

—Historia rei herbariæ. Amsterdam, 1807-1808, in-8, 2 vol.

Struve (Burcard-Godef.). Introductio in notitiam rei litterariæ et usum bibliothecarum auctoris ipsius manuscriptis observationibus Coleri, Lilienthalii, Koecheri aliorumque virorum litteratissimorum notis tàm editis quàm ineditis aucta, illustrata, et ad nostra usque tempora producta sextum prodit curâ Jo. Christ. Fischeri.

Franefort et Leipsick, 1764, in-8, 2 parties.

Sue. Essais historiques, littéraires et critiques, sur l'art des accouchemens, ou Recherches sur les coutumes, les mœurs et les usages des anciens et des modernes dans les accouchemens, etc. Paris, 1779. in-8, 2 vol.

Anecdotes historiques, littéraires et critiques, sur la médecine, la chirurgie et la pharmacie. Bruxelles, 1789, in-12, 2 parties.

Tanner (Thomas). Bibliotheca britannico-hibernica, sive de scriptoribus qui in Angliâ, Scotiâ et Hiberniâ ad sæculi XVIII initium floruerunt, litterarum ordine juxtà familiarum nomina dispositis commentarius, etc. Londres, 1748, in-fol.

Tessier (Antoine). Les Eloges des hommes savans, tirés de l'Histoire de M. de Thou, avec des additions contenant l'abrégé de leurs vies, le jugement et le catalogue de leurs ouvrages; 4e édit., revue, corrigée et augm. Leyde, 1715, in-8, 4 vol.

Tiraboschi. Bibliotheca modenese, o notizie della vita e delle opere degli scrittori natii degli stati del Seren. Sig. Duca de Modena. Modène, 1781, in-4, 6 vol.

Storia della letteratura italiana antica e moderna. Modène, 1787-94, in-4, 16 vol.

Toppi (Nicolas). Bibliotheca neapolitana. Naples, 1678, in-fol. — Addizione copiose alla Bibliotheca napolitana di Leonardo Nicodemo. Naples, 1683, in-fol.

Tourtelle (Etienne). Histoire philosophique de la médecine, depuis son origine jusqu'au commencement du dix-huitième siècle. Paris, an XII (1804), in-8, 2 vol.

Valère (André). Bibliotheca belgica: de Belgis vitâ scriptisque claris. præmissa topographica Belgii totius seu Germaniæ inferioirs descriptione; editio renovata et tertiâ parte auctior. Louvain, 1643, in-4.

Vicq-d'Azir. Eloges historiques, recueillis et publiés avec des notes, et un discours sur sa vie et ses ouvrages, par Jacq.-Louis Moreau (de la Sarthe). Paris, 1805, in-8, 3 vol.

Wittenius (Henning). Memoriæ medicorum nostri sæculi clarissimorum renovatæ, decas I. Franfort, 1676, in-8; *item*, decas II (avec la précédente).

—Diarium biographicum in quo scriptores sæculi XVII. Præcipui juxtà annum diemque cujusvis emortualem cum scriptis eorum editis recensentur. Dantzick, 1688, in-8, tom. I; Riga, 1691, in-4, tom. II.

Vossius (Jean-Gérard). De philosophiâ et philosophorum sectis, libri duo. La Haye, 1658-1657, in-4, 2 parties. (La deuxième partie porte la date de 1657.)

Weber (Aug.-Gottl.). Commentatio de initiis ac progressibus doctrinæ irritabilitatis, etc. Halle, 1783, in-8.

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
DE LA MÉDECINE
ANCIENNE ET MODERNE.

A

AARON est, parmi les chrétiens qui joignirent l'exercice de la prêtrise à celui de la médecine, l'un des premiers dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. Il vivait à Alexandrie, dans la première moitié du septième siècle. Il écrivit en syriaque un *Abrégé de l'art de guérir*, ou des *Pandectes de médecine*, en trente livres, auxquels Sergius, célèbre traducteur des médecins grecs, en ajouta deux autres. Cet ouvrage, fait à la manière des dogmatistes venus depuis Galien, c'est-à-dire composé d'extraits des écrivains anciens, et particulièrement du médecin de Pergame, fut mis en arabe par Maserjawaich, juif de Bassora, vers l'an 685, et devint ainsi le premier moyen direct de transmission de la médecine grecque aux Arabes. Aaron y traitait de la petite-vérole, maladie alors inconnue aux peuples et aux médecins d'Occident, et qui avait été communiquée aux Sarrasins, un demi-siècle auparavant, par les peuples d'Éthiopie. Les *Pandectes* d'Aaron ne sont point parvenues jusqu'à nous; il ne nous en reste que des fragmens conservés par Rhazès et Ali-Abbas, reproduits en partie par Freind, Haller et Sprengel.

(Reiske, *Miscell. medic. ex arab. monument.* — Ackermann, *Inst. hist. medic.*)

AASKOW (Urbain-Bruan), né à Copenhague en 1742, mourut dans cette ville le 2 juin 1806. Il fut pendant long-temps médecin des armées navales du roi de Danemarck. Il était chargé du service de santé de la flotte danoise destinée à bombarder Alger, qui mit à la voile en 1770, et fut de retour en 1772. Elle essuya différentes maladies, des fièvres putrides contagieuses, la dysenterie et le scorbut, dont l'auteur fit l'histoire avec beaucoup de soin dans l'ouvrage suivant:

Diarium medicum navale sistens observationes circà causas, curationem et prophylaxim morborum qui præsidium classis regiæ Danicæ in expeditione Algeriensi afflixerunt. Copenhague, 1774, in-8. L'auteur y rapporte en détail plusieurs observations intéressantes : celle d'une fièvre putride terminée par le sphacèle des orteils chez un sujet de dix-huit ans; plusieurs autres cas de terminaisons funestes; les succès qui suivirent d'autres fois l'emploi de la saignée, des boissons délayantes, et ensuite des émétiques.

Il y a un grand nombre de mémoires d'Aaskow *dans les acta regiæ Societatis medicæ Havniensis*, 1783-1803, in-8., 4 vol.

(Carrere, *Biblioth. hist.*—Aaskow, *Diarium*, etc.)

ABANO (Pierre d'), ou Pierre d'Apono, en latin *Petrus Aponensis, Petrus de Apono,* naquit vers 1250, à quatre milles de Padoue, au village dont il porte le nom. L'amour qu'il se sentit de bonne heure pour les sciences le fit bientôt sortir de l'Italie, où elles étaient alors fort négligées, et où il ne trouvait pas de quoi y satisfaire. Il alla d'abord en Grèce et à Constantinople pour s'y instruire dans la langue grecque, dans laquelle il se rendit assez habile pour ce temps-là. Il vint ensuite à Paris, où il s'appliqua pendant plusieurs années à la philosophie, aux mathématiques et à la médecine; et ce fut en cette ville qu'il se fit recevoir docteur en ces sciences. Instruite de la capacité de Pierre d'Abano et des connaissances qu'il avait acquises en France, l'université de Padoue, qui n'avait point encore de professeur en médecine, crut devoir profiter de l'occasion pour s'en donner un : elle s'empressa de le rappeler à des conditions fort avantageuses pour lui. Il enseigna depuis ce temps-là à Padoue, avec beaucoup d'applaudissemens, sans cependant négliger la pratique de la médecine. La réputation et les succès de Pierre lui suscitèrent des envieux. L'étendue de ses connaissances vraiment prodigieuses dans un siècle de ténèbres, son attachement à l'astrologie et aux mathématiques, le firent regarder comme le plus grand magicien de son temps. Ses ennemis profitèrent de la prévention où l'on était à cet égard, pour lui susciter des

persécutions. Un médecin, nommé *Pierre de Reggio,* fut le premier qui l'attaqua sur ce sujet, et le dénonça à l'Inquisition comme coupable d'hérésie et de nécromancie; mais de puissans protecteurs lui donnèrent les moyens de se justifier. Il se tira heureusement de cette première affaire, qui arriva en 1306.

Ses ennemis ne se rebutèrent pas du mauvais succès de cette attaque : après avoir laissé passer neuf années, ils revinrent à la charge. Les inquisiteurs reprirent de nouveau cette affaire; mais pendant le cours de la procédure, Pierre d'Abano mourut, l'an 1316, âgé de 66 ans, et fut enterré solennellement à Padoue, dans l'église Saint-Antoine. L'Inquisition ne laissa pas de continuer ses poursuites : elle le condamna, et ordonna, sous peine d'excommunication, aux magistrats de Padoue, de déterrer son corps et de le faire brûler publiquement. Cela ne fut point exécuté, parce que *Mariete,* sa domestique, le fit déterrer secrètement de nuit, et transporter dans l'église de Saint-Pierre, où il fut mis dans un tombeau qui se trouva ouvert. Cependant les inquisiteurs n'en demeurèrent pas là, et, au défaut de son corps, ils firent brûler son effigie au milieu de la place publique.

Le crime de Pierre fut son mérite et sa réputation. Il passait pour un prodige de science. Une chose contribua surtout à donner de lui une haute idée : ce fut son savoir en astrologie, à laquelle il s'était appliqué d'une manière particulière, comme le prouvent ses écrits. On pouvait autrefois s'en convaincre encore mieux par plus de quatre cents figures astrologiques qu'il fit peindre, en 1313, sur la voûte de la salle publique de Padoue; elles ont été détruites par le feu en 1420, et refaites depuis par Giusto. — Ouvrages de Pierre d'Abano :

Conciliator differentiarum philosophorum et præcipuè medicorum. Mantoue, 1472, in-fol.; Venise, 1476, in-fol.; *ibid*, 1483, in-fol.; Padoue, 1490, in-fol.; Pavie, 1490, in-fol.; Venise, 1496, in-fol.; Venise, 1504, in-fol.; *ibid*, 1520, in-fol.; Bâle, 1535, in-fol.; Venise, 1548, in-fol.; *ibid*, 1555, in-fol.; *ibid*, 1565, in-fol.; *ibid*, 1590, in-fol.; *ibid*, 1595, in-fol.; Giessen, 1615, in-8. Cette dernière édition n'est qu'un abrégé publié par Grégoire Horst.

De venenis eorumque remediis liber. Mantoue, 1472, in-fol.; *ibid*, 1473, in-4; Rome, 1475, in-8; Venise, 1487, in-4; Leipsick, 1498, in-4; *ibid*, 1500, in-4; Bâle, 1531, in-8; Marbourg, 1537, in-8; Venise, 1537, in-8; *ibid*, 1550, in-8; Strasbourg, 1566; Francfort, 1679. Il existe une édition sans date, qui doit être de 1561. Traduction française, sous ce titre : *Traité des Venins, de Pierre d'Abano dict* Conciliator, *par* Lazare Boet. Lyon, 1593, in-16.

Expositio problematum Aristotelis. Mantoue, 1475, in-fol.; Venise, 1482, in-fol.; Padoue, 1482, in-fol.; Venise, 1505, in-fol.; *ibid*, 1519, in-fol.; Paris, 1520, in-fol.

Decisiones physiognomicæ, 1548, in-4.

Hippocratis de medicorum astrologiâ libellus ex græco in latinum. Venise, 1485, in-4.

Quæstiones de Febribus, dans le recueil *de Febribus*. Venise, 1576, in-fol.

Textus Mesue emendatus Petri Apponi medici in librum Joannis Mesue additio, etc. Venise, 1505, in-8; Lyon, 1551, in-8; Venise, 1589, in-fol.; *ibid*, 1623, in-fol.

Astrolabium planum in tabulis ascendens, continens qualibet horâ atque minuto æquationes domorum cœli, significationes imaginum, moram nati in utero matris, cum quodam tractatu nativitatum, necnon horas inæquales pro quolibet climate mundi. Venise, 1502, in-4.

Geomantia. Venise, 1549, in-8; *ibid*, 1586, in-8. En italien, Venise, 1541, in-8; *ibid*, 1550, in-8, 2 vol.; *ibid*, 1552, in-8; *ibid*, 1556, in-8; *ibid*, 1558.

De Balneis, dans le recueil imprimé sous ce titre. Venise, 1553, in-fol.

On doit encore à Pierre d'Abano plusieurs traductions de l'arabe et du grec, et on lui attribue plusieurs ouvrages d'astrologie, de nécromancie, etc., qu'il est inutile d'indiquer ici.

(*Mémoires du père* Niceron.—Goulin, d'après Mazzuchelli, art. Abano, de l'*Encycl. méthod.*)

ABBADIE (Vincent), né à Pujo, dans le comté de Bigorre, le 26 mai 1737, fut chirurgien du duc de Penthièvre, et chirurgien général de la marine. On a de lui :

Précis des hernies ou descentes. Nantes, 1787, in-12, et la *Traduction des Essais de médecine de Macbride : 1o Sur la fermentation des mélanges alimentaires ; 2o sur la nature et les propriétés de l'air fixe ; 3o sur les vertus des différens antiseptiques ; 4o sur le scorbut ; 5o sur la vertu dissolvante de la chaux vive.* Paris, 1766, in-12.

(Ersch, *la France littéraire.*)

ABBATIO (Balde-Ange), ou Abati, de Gubio, dans l'Ombrie, fut médecin du duc d'Urbino, et florissait vers l'an 1530. Voilà tout ce qu'on trouve dans Mazzuchelli sur la vie de ce médecin, qui jouit, de son temps, d'une grande célébrité. Il a laissé :

De admirabili viperæ naturâ, et de mirificis ejus facultatibus liber. Raguse, 1587, in-4; Urbino, 1589, in-4; Nuremberg, 1603, in-4; La Haye, 1660, in-12.—L'anatomie de la vipère est en général fort abrégée; mais l'auteur décrit avec quelque détail les organes génitaux et les crochets. Il dit que le venin est versé par des conduits qui sortent des gencives; que la chair de vipère est *alexitère ;* que c'est d'elle que la thériaque tire toutes ses vertus comme contre-poison, et qu'elle est capable de prolonger la vie. Il indique quelques remèdes contre la morsure de l'animal.

Opus præclarum concertationum discussarum de rebus, verbis et sen-

tentiis controversis, *ex omnibus ferè scriptoribus*, libri XV. Pesaro, 1594, 1595, in-4.

Abbatio avait composé plusieurs autres ouvrages qui n'ont jamais vu le jour.

ABEILLE (Scipion) [frère de Gaspard Abeille, poëte dramatique et membre de l'Académie française] naquit à Riez, en Provence, vers le milieu du dix-septième siècle. Il fit ses études à Paris, et devint chirurgien-major du régiment de Picardie. Après deux campagnes dans les Pays-Bas, la paix de Riswick le ramena à Paris en 1697, où il mourut le 9 décembre de la même année. Abeille avait porté en naissant un amour des vers que n'éteignirent point les études et les occupations sérieuses de sa profession : il a mêlé à ses ouvrages des fragmens poétiques où l'on trouve quelque imagination, mais peu d'élégance et de goût. On a de lui :

Nouvelle Histoire des Os, selon les anciens et les modernes, enrichie de vers. Paris, 1685, in-12, 166 p., fig.

Anatomie de la tête et de ses parties. Paris, 1686, in-12.

Le Chapitre singulier, tiré du Guidon. Paris, 1689, in-12.

Le Traité des Plaies d'arquebusades. Ibid, 1695, in-12.

Le Parfait Chirurgien d'armée. Ibid, 1696, in-12, avec les trois précédens, 224 pag.

(Devaux, *index funereus.*)

ABERCROMBY (David), médecin écossais, exerçait sa profession à Londres vers la fin du dix-septième siècle. On trouve dans ses ouvrages quelques vues pratiques intéressantes, mêlées à un grand nombre d'hypothèses surannées ou ridicules; en voici les titres :

Tuta ac efficax luis venereæ sæpè absque mercurio ac semper absque salivatione mercuriali curandæ methodus. Londres, 1684, in-8; *ibid*, 1684, in-8. Traduit en français. Paris, 1690, in-8. — Abercromby fait consister la maladie dans l'existence d'une vapeur froide et humide, qui des parties de la génération s'est répandue par tout le corps. Selon lui, le mercure est froid, et ne peut que favoriser les ravages du poison qu'on le destine à détruire. Il faut lui substituer le vin pur ou étendu d'eau, le gaïac, et autres remèdes diaphorétiques. Les purgatifs sont également utiles. Une infusion de mercure dans le vin blanc, et des pilules faites avec le mercure doux, la scammonée, l'aloès et la rhubarbe, sont les seuls mercuriaux qu'on puisse se permettre dans quelques circonstances.

De variatione et varietate pulsûs observationes; accessit ejusdem auctoris nova medicinæ, tùm speculativæ, tùm practicæ clavis. Londres, 1685, in-8. — Dans le dernier de ces deux ouvrages (réimprimé séparément à Paris, 1740, in-12), l'auteur fait tous ses efforts pour démontrer que la saveur d'un médicament suffit pour en dévoiler les propriétés.

Opuscula medica ac modus curandi bubones venereos, et tutior salivationis methodus. Londres, 1687, in-8; Paris, 1688, in-12.

Introduction aux Sciences et aux Arts libéraux (en anglais). Londres, 1687, in-12.

Fur Academicus, sive Academia ornamentis spoliata à furibus, qui in Parnasso coram Apolline sistuntur, ubi criminis sui accusantur et convincuntur. Amsterdam, 1689, in-12; *ibid*, 1701, in-12.—C'est une satire contre les plagiaires: l'auteur fait tomber ordinairement sa critique sur des médecins, et particulièrement sur ceux qui avaient copié ses ouvrages sans le nommer.

(Astruc, *de Morbis venereis.* — Manget, *Biblioth., script. medic.* — Carrere.)

ABILDGAARD (Pierre-Chrétien), né à Copenhague, vers le milieu du dernier siècle, montra de bonne heure des dispositions heureuses et un goût décidé pour la science. Après avoir fait ses études médicales, il vint se perfectionner en France, et il suivit pendant deux ans les cours de l'école vétérinaire de Lyon. De retour dans sa patrie, il contribua beaucoup à faire fonder celle de Copenhague, dont il fut nommé directeur et professeur. Il n'eut pas moins de part à l'établissement de la société d'Histoire naturelle (1789), dont les mémoires renferment un grand nombre d'opuscules de lui. Il était depuis long-temps secrétaire de l'Académie des sciences de Copenhague, quand il mourut, en 1808, dans un âge très-avancé. On lui doit :

Un résumé assez mal fait des leçons qu'il avait entendues à Lyon, écrit en danois et imprimé à Copenhague en 1771, in-8.

Historia brevis regii Instituti veterinarii Havniensis. Copenhague, 1788, in-8. (C. F. Ludwig.)

Du Perkinisme ou des Aiguilles métalliques du docteur Perkins (en danois). Copenhague, 1798, in-8. (Spr.)

ABRAHAM (Nicolas), sieur de la Framboisière, naquit à Guise, en Picardie, dans la seconde moitié du seizième siècle. Son père, qui était un habile chirurgien de cette ville, lui fit faire de bonnes études. Abraham embrassa l'art de guérir, et s'y distingua. Il fut médecin du roi et professeur en médecine dans l'Université de Paris. Ses ouvrages, depuis long-temps oubliés, sont les suivans :

Les Canons requis pour pratiquer méthodiquement la Chirurgie. Paris, 1595, in-12; trad. en latin, voyez ci-dessous.

Description de la fontaine minérale découverte au terroir de Reims. Paris, 1606, in-8.

Le Gouvernement nécessaire à chacun pour vivre longuement en santé. Paris, 1608, in-8.

Les OEuvres de Nicolas-Abraham de la Framboisière. Paris, 1613, in-4; Rouen, 1631, in-fol.; Lyon, 1669, in-8.

Canonum et consultationum medicinalium libri tres, quibus aphoristica methodus medendi affectibus corporis partium animalium, vitalium et naturalium continetur. Paris, 1595, in-16; *ibid.*, 1619, in-8.

Scholæ medicæ ad candidatorum examen pro laureâ impetrandâ subeundum. Paris, 1622, in-12; *ibid*, 6e édit., 1636, in-12.

Ambrosiopæa, in quâ elegantes medicamentorum præparationes ad morborum curationem, citò, tutò, et jucundè moliendam præscribuntur. Paris, 1622, in-12; Leyde, 1628, in-12, avec l'ouvrage précédent.

Opera medica. Francfort, 1629, in-4. Cette collection se compose des traités latins indiqués ci-dessus, et des suivans: *Apologia pro veritate et innocentiâ medicamentorum chymicorum adversùs criminatores;* et *de Præservatione Pestis.*

(Gouget, *Suppl. au Dict. hist.* — Carrère, *Catalog. des ouvrages publiés sur les eaux minérales, etc.*)

ABSYRTE, ou APSYRTE, natif de Pruse, en Bithynie, vivait dans la seconde moitié du septième siècle. On ignore s'il fut médecin ou militaire; on sait seulement qu'il suivit les armées, et fit sous Constantin *Pogonat* la campagne contre les Bulgares. Il écrivit sur l'art vétérinaire un ouvrage dont quelques fragmens importans se trouvent dans une collection compilée par un anonyme, sous le règne de Constantin *Porphyrogénète*, au dixième siècle. Un article important de ce recueil concerne la morve. Lafosse croyait la trouver indiquée pour la première fois dans le quinzième siècle, et la regardait comme une maladie nouvelle. Cependant Absyrte la décrit sous le nom de *malis*, d'une manière tellement circonstanciée, qu'il est impossible de ne pas reconnaître tous les signes de la morve parfaitement déclarée. Il compare la maladie à la goutte, l'attribue à un ulcère du foie dont l'ichor sanieux s'est porté sur le cerveau, recommande les injections dans le nez, et conseille, comme moyen prophylactique, de mêler du raifort coupé avec le fourrage. Ce recueil contient des idées assez justes sur le farcin, la toux, la malandre, etc.; il indique les précautions nécessaires pour conserver la beauté et la santé du cheval, les cas dans lesquels on doit pratiquer la saignée, et les veines qu'il faut ouvrir, etc. Il a été traduit par J. Ruel, et publié sous ce titre :

Veterinariæ medicinæ, libri II. Paris, 1530, in-fol.; Bâle, 1537, in-4.

(Seguier, *Biblioth. botan.* — Sprengel.)

ACAMPO (SIMON), célèbre médecin de Naples, vivait à la fin du seizième siècle, comme il nous l'apprend dans ses Commentaires sur les fièvres. Il ne les publia point lui-même; ses ouvrages ne furent rassemblés que long-temps après sa mort, par son neveu qui les donna au public sous ce titre :

Simonis Acampi neapolitani commentaria in libros Galeni de differentiis febrium in textus 13, nempè a text. 46 usque ad text. 58 tertii libri

artis medicinalis. In librum de tumoribus præter naturam, quæ theoricè ac practicè ad febres, vulnera et tumores præter naturam pertinent, mirâ rerum novitate tractantur. A Simone Acampo juniore A. M. D. et sacerdote neapolit. recognita, et in lucem edita. Naples, 1642, in-4; *ibid*, 1647, in-4.

(Mazzuchelli.)

ACCORAMBONI (Jérôme) naquit à Gubio, dans l'Ombrie, en 1469. Il fit ses premières études à Pérouse, où il se livra avec ardeur à la philosophie et à la médecine, et en quelque sorte contre le gré de son père, qui le destinait au barreau. Son aptitude et ses succès furent tels, que, jeune encore, il possédait déjà la réputation d'un des plus grands praticiens et des plus habiles professeurs de son époque. Des travaux importans le désignaient depuis long-temps comme un des hommes les plus distingués dans la science, lorsqu'un décret honorable de la république de Venise l'appela, le 22 octobre 1527, à occuper la première chaire de médecine à l'Université de Padoue. Il remplit cette place jusqu'en 1536, époque où il se rendit à Rome, auprès du pape Paul III, qui l'avait nommé son médecin. Accoramboni mourut en 1537, à l'âge de 67 ans. Il a laissé les ouvrages suivans :

Tractatus de putredine. Venise, 1534, in-8.

Tractatus de catarrho. Venise, 1536, in-8. — Cet ouvrage fut réimprimé avec les œuvres de Sextus Placitus, *De Medicinâ ex animalibus.* Bâle, 1538, in-4.

Tractatus de usu et natura lactis. Venise, 1536, in-8. — Nuremberg, 1538, in-8.

(Mazzuchelli, *gli scrittori d'Italia*.)

ACCORSINI (Barthélemy), médecin de Corsignano, vécut, à ce qu'il paraît, au commencement du dix-septième siècle. Il a publié l'ouvrage suivant :

Tractatuum et Consultationum medicinalium, tom. I, *in quo præter multa quæ in tractatibus à nemine hactenùs ex professo examinata habentur, in paucis etiam consultationibus generosiorum præsidiorum materiarum formulæ, quæ omnibus penè morbis inservire possunt, continentur.* Ravenne, 1622, in-4.

(Mazzuchelli.)

ACCOUCHEMENT. L'art des accouchemens, quoique ressortant de la chirurgie, en forme une partie tellement distincte par la nature de son sujet, et par la marche qu'il a suivie dans ses progrès, qu'il serait difficile de ne pas traiter à part de son histoire. Malheureusement les documens nous manquent pour la tracer avec précision dans toutes les époques. L'obscurité qui la couvre ne se dissipe tout-à-fait qu'à un temps assez rapproché de nous, à celui

où l'art, débrouillé du chaos dans lequel il se trouvait, a commencé à marcher à grands pas vers son perfectionnement.

La fonction que l'art des accouchemens a pour but de faciliter, s'effectue, dans le plus grand nombre des cas, sans l'intervention nécessaire de secours étrangers. On peut conjecturer dès-lors qu'aux époques d'une civilisation peu avancée, les femmes durent le plus souvent accoucher seules. Mais les accouchemens, même dans les climats et les temps les plus favorisés, ne sont pas tous également prompts et faciles. Quelques femmes durent courir les plus grands dangers, ou succomber aux accidens qu'entraîne quelquefois la parturition. Leurs douleurs attirèrent auprès d'elles les compagnes qui avaient déjà éprouvé les mêmes souffrances. Une pitié naturelle, un sort commun portèrent les femmes à s'entr'aider mutuellement. Celles qui avaient assisté le plus fréquemment leurs semblables, qui montraient le plus de courage et d'adresse, furent particulièrement recherchées. Les fonctions qu'elles remplirent d'abord par obligeance, et en quelque sorte accidentellement, devinrent l'occupation exclusive de quelques-unes d'entre elles; et elles se transmirent de génération en génération, et par tradition, les connaissances qu'elles avaient successivement acquises. Il est permis de croire, d'après la nature des choses, que ce fut ainsi que se constitua, chez tous les peuples, la profession de sage-femme. Le peu de documens qui nous restent sur les premiers âges de l'espèce humaine, nous montrent l'exercice des accouchemens exclusivement dans les mains des femmes. Il en fut ainsi chez les Hébreux, chez les Égyptiens et chez les Grecs. Cette coutume, conservée par la pudeur des femmes et par les préjugés de l'habitude, se retrouve chez les Romains et chez les peuples modernes qui leur succédèrent. La première femme qui soit désignée dans l'histoire sous le nom de sage-femme ou d'accoucheuse, est celle qui assista au deuxième accouchement de Rachel, femme de Jacob (*Genèse*, ch. 35, v. 16.). Les livres hébreux font également connaître les deux accoucheuses *Sephora* et *Phua*, par l'ordre que leur donna le Pharaon d'Egypte d'exterminer tous les enfans mâles du peuple de Dieu. Chez les Grecs et les Romains, qui représentent l'antique civilisation, on observe le même usage établi pour les accouchemens. Les femmes en sont uniquement chargées; ce n'est que dans les cas les plus graves que les chirurgiens sont appelés. Aussi voit-on régner dans cette branche de la médecine l'empirisme le plus grossier, les pratiques les plus superstitieuses:

les préceptes les plus simples de l'hygiène sont consacrés par des cérémonies religieuses, que des prêtres avides d'autorité multipliaient facilement dans ces temps de crédulité et d'ignorance. Chaque femme, dès les premiers temps de sa grossesse, venait déposer solennellement sa ceinture dans le temple de Diane, et prenait les vêtemens convenables à sa nouvelle situation. Pendant que Junon, Lucine, présidaient d'une manière générale au travail de l'enfantement, des divinités particulières étaient invoquées pour chaque circonstance ou chaque accident de cette fonction. Mena, qui paraît être la même que Diane, préservait les femmes enceintes des pertes de sang pendant la grossesse et l'accouchement. Des vœux étaient adressés à Postversa et à Prosa, lorsque l'enfant se présentait dans une position désavantageuse. On sait peu de chose sur ce qui concerne en particulier les sages-femmes. A l'égard de quelques-unes dont les noms nous sont parvenus, l'incertitude se répand également et sur le temps et sur la réalité de leur existence. Elles étaient anciennement connues chez les Grecs sous les noms de ἀκεστρίδες (Hipp. *de Carn.*), ἰατρίνας, et plus communément μαῖαι (Hom., *Odyss.*; Gal., *de loc. affect.*, lib., 7, cap. 5). Les Latins les appelaient indifféremment : *Assæ*, *Obstetrices*, *Iatrinæ*, *Medicæ* (Pline, Martial). Ces femmes pratiquaient la médecine en même temps que les accouchemens; mais il paraît que quelques-unes d'entre elles, sans être accoucheuses, exerçaient certaines parties de la médecine. On ne peut pas toujours distinguer ces deux espèces de femmes-médecins. Il serait inutile de rapporter les noms de toutes celles qui sont indiquées par les auteurs, ou dont quelques monumens nous ont révélé l'existence. Nous citerons seulement Agnodice, d'Athènes, qui apprit d'Hiérophile l'art des accouchemens, et qui est devenue célèbre, en faisant, dit-on, rapporter la loi qui interdisait aux femmes la pratique des accouchemens; on ne sait pas, du reste, à quelle époque elle vécut : ce ne peut être qu'assez long-temps après le siècle d'Hippocrate; Aspasie, sous le nom de laquelle Aétius nous a transmis des préceptes sur divers points de l'art des accouchemens; Cléopâtre, que quelques-uns ont pensé être la fameuse reine d'Egypte, mais qui paraît n'être qu'un personnage supposé auquel sont attribués quelques écrits dont plusieurs passages, confondus avec ceux de Moschion, ont été conservés par le même Aëtius. Ces sages-femmes ne paraissent pas avoir borné leur ministère à la fonction de l'accouchement. L'ornement des femmes, tout ce qui pouvait avoir rapport à l'embel-

lissement ou aux défectuosités du teint, de la peau, des seins, de la taille, entraient encore dans leur domaine. Les accidens qui suivent les accouchemens, et, en général, les maladies propres à leur sexe, étaient traités par elles. Il n'est pas étonnant, dès-lors, qu'elles s'ingérassent de ce qui concerne la génération chez l'homme et chez la femme. Elles exerçaient une sorte de censure sur les mariages. La république leur confiait le soin d'assortir les époux (*mares fæminasque rectè jugare;* Plato, *in theætete*). C'était particulièrement à elles que les femmes enceintes, ou qui craignaient de le devenir, s'adressaient pour la connaissance des moyens propres à provoquer l'avortement ou à déterminer la stérilité. Il faut l'avouer cependant, Aspasie, qui parle de ces moyens, ne les propose que dans le cas où l'accouchement pourrait être dangereux : *his quæ non tutò concipiunt... satius est fætum corrumpere, quàm excidere* (Aëtius, *tetrab.* 4, *serm.* 4, *cap.* 16). On peut reconnaître, du reste, dans ce que nous venons de dire des sages-femmes chez les peuples anciens, une analogie parfaite avec les matrones qui ont exercé presque exclusivement jusqu'au dix-septième siècle l'art des accouchemens chez les peuples modernes; elles ont les mêmes attributions.

Hippocrate ne paraît pas avoir pratiqué l'art des accouchemens. Les différens écrits publiés sous son nom, et où il est question de cet art, n'ont été probablement composés qu'après la fondation de l'école et de la bibliothèque d'Alexandrie, c'est-à-dire, environ deux générations après lui. Peut-être a-t-on reproduit dans ces livres la doctrine qui lui était connue, et que la tradition avait apprise. Mais elle est altérée par les dogmes et les subtilités théoriques de l'école Cnidienne et des systèmes philosophiques établis depuis; de plus, pour la mettre au niveau des connaissances du temps où ces écrits ont été composés, les auteurs ont présenté tout ce qu'on savait sur la génération et la médecine puerpérale, et ont rassemblé ce que l'expérience et les préjugés de sages-femmes ignorantes avaient pu propager sur ce sujet. Quand nous parlerons de la doctrine d'Hippocrate sur les accouchemens, on saura donc à quoi s'en tenir sur ce que nous devons rigoureusement attribuer à ce grand homme.

Après Hippocrate, Aristote écrivit sur quelques points qui ont rapport à l'art des accouchemens. Mais les doctrines consignées dans ses livres sont souvent les mêmes que celles que l'on trouve dans les traités apocryphes du médecin de Cos; elles y sont cepen-

dant énoncées avec plus de clarté et de précision. Elles ont trait principalement à la génération et au développement du fœtus, sujets qui avaient déjà exercé l'esprit spéculatif des anciens philosophes grecs, de Pythagore, d'Alcmeon, d'Empédocle, d'Anaxagore, de Démocrite et d'Héraclite, dont Hippocrate avait probablement été l'élève. Jusqu'à Celse, on ne voit aucun auteur recommandable, du moins qui soit connu, s'occuper de l'art des accouchemens, abandonné entièrement aux femmes, et qui reste dans un état d'imperfection dont il ne doit se relever que plus tard encore. On ne sait pas bien à quelle époque on peut rapporter et l'anecdote d'Agnodice, et l'existence d'Hiérophile, dont elle avait pris des leçons, suivant Hyginus. Si l'on en croit cet auteur, les Athéniens avaient publié une loi qui défendait aux femmes d'étudier et de pratiquer la médecine, dont l'art des accouchemens aurait alors formé une branche. Agnodice prit des vêtemens d'homme, et, en se faisant connaître pour ce qu'elle était aux Athéniennes, elle s'attira leur confiance universelle. Jaloux de ses succès, les médecins l'accusèrent, devant l'Aréopage, de corrompre les femmes d'Athènes. Mais Agnodice révéla son sexe à ses juges; et, à la sollicitation des dames les plus distinguées, la loi qui défendait l'exercice de la médecine aux femmes fut abrogée. Ce récit d'Hyginus a été contesté; et, en effet, c'est d'après cet auteur seul qu'il a été reproduit si souvent, et qu'il a été regardé comme un fait authentique. Mais il s'en faut qu'il en soit ainsi, et le doute est au moins permis. Aucun monument irrécusable de la médecine antique n'autorise à penser que les hommes aient pratiqué les accouchemens à Athènes, comme le supposerait la loi dont parle Hyginus.

Depuis Celse, qui a donné des préceptes plus précis et plus raisonnés que ses prédécesseurs sur l'art des accouchemens, jusqu'aux Arabes, il a existé plusieurs auteurs dont les écrits marquent quelques progrès. Quoique la pratique des accouchemens fût toujours exclusivement livrée aux femmes, cependant on voit que les médecins étaient consultés pour les circonstances qui sortaient des règles ordinaires. Suétone rapporte qu'Antonius Musa fut appelé auprès de Livie, femme d'Auguste, dont l'accouchement était laborieux, pour accélérer l'enfantement : *pro partu accelerando*. Pline parla de quelques points de médecine puerpérale, mais seulement comme naturaliste, et il n'en traita que d'une manière superficielle. Nous devons citer, comme ayant fait faire quelques pas à l'art, ou du moins comme les signalant, Philumenus,

qui, au milieu des doctrines cruelles qu'il professe sur l'extraction du fœtus, et qui n'étaient, du reste, que celles de son époque, a l'honneur d'avoir le premier indiqué la version de l'enfant par les pieds. Il ne nous reste de ses écrits sur différentes parties de la médecine et de la chirurgie, que quelques passages conservés par Aëtius; on ignore le lieu et le temps précis de sa naissance. Schweighœuser le place, nous ne savons sur quelle autorité, vers la fin du premier siècle, tandis que Wolfgang-Justus, dans sa chronologie des médecins, le fait vivre vers l'an 352, sans donner les preuves de son opinion. Peut-être est-ce le même que le Mnaseus Philumenus d'Oribase, et l'un des Mnaseus ou Mnaseas de Galien. La même obscurité s'étend, et sur Aspasie, nom suspect, sous lequel Aëtius a rapporté quelques préceptes relatifs à la manière de diriger les femmes pendant leur grossesse et dans leurs couches; et sur Moschion, dont nous possédons un traité méthodique sur l'art des accouchemens, le premier qui ait été écrit spécialement sur cette branche de la médecine. Comme il y a eu plusieurs Moschion, on ne sait pas si l'auteur du traité dont nous faisons mention est le même que le Moschion cité par Asclépiade le jeune et Galien. C'est pourquoi les uns (Leclerc, Haller) le font vivre dans le premier siècle, tandis que d'autres le rejettent jusqu'au septième et même jusqu'au huitième siècle (Schenck, *Bibl. iatr.*; Astruc). Quoi qu'il en soit, Moschion donne les détails les plus complets sur les doctrines des anciens relativement aux accouchemens. Quoiqu'on ait à tort attribué à cet auteur le précepte de faire la version de l'enfant dans le cas de position non naturelle, il n'en est pas moins vrai que son livre marque des progrès réels. Mais le texte n'en est pas pur; il est confondu avec les *lieux parallèles* d'un autre ouvrage publié sous le nom de Cléopâtre, reine d'Égypte. Il y a des raisons de croire, avec Leclerc, que ce qui nous reste de Moschion n'est qu'un extrait de ce qu'il avait écrit, et même que cet extrait a été fait assez long-temps après lui.

A l'époque qui nous occupe, nous n'avons à mentionner Arétée de Cappadoce, Soranus, Rufus d'Ephèse et Galien, qu'à cause des connaissances anatomiques et physiologiques relatives à l'accouchement, qui sont consignées dans leurs ouvrages; et nous arrivons à Oribase, qui a copié servilement Galien, mais qui a donné d'assez bons principes sur l'éducation physique des enfans et sur le choix des nourrices; à Aëtius, dont les utiles compilations nous ont conservé quelques monumens précieux des anciens sur l'art des accou-

chemens; enfin, à Paul d'Egine, l'un des derniers médecins grecs, que son habileté dans l'art des accouchemens a fait surnommer l'*accoucheur* (*vir obstetrix*) pàr les Arabes, au milieu desquels il parait avoir pratiqué la médecine et la chirurgie. Mais cette réputation n'est pas justifiée par ce qu'il a écrit sur cet art. Il n'a fait que reproduire ce qui avait été dit par ses prédécesseurs; et même il a été moins loin que Celse, Philumenus et Moschion, puisqu'il veut que dans tout accouchement où l'enfant ne présente pas la tête, on tâche d'amener cette partie.

L'art des accouchemens resta stationnaire chez les Arabes. Les préjugés de leur religion, une pudeur déplacée, les éloignèrent, non-seulement d'étudier avec soin les phénomènes et les maladies qui ont trait aux organes de la génération, mais même leur inspirèrent une sorte de mépris pour les opérations de chirurgie, qu'ils abandonnaient aux esclaves. Les accouchemens furent entièrement réservés aux femmes; et si les auteurs arabes parlent de cas extraordinaires qui ont rapport à la parturition, ce n'est que comme ayant conseillé les manœuvres que devaient exécuter les sages-femmes. Cependant Avicenne et Albucasis, parmi ces auteurs, se sont assez étendus sur les accouchemens; mais ils se sont bornés à recueillir quelques préceptes sur cette partie de la médecine d'après les médecins grecs, et surtout d'après Paul d'Egine, et se sont attachés particulièrement aux méthodes instrumentantes par lesquelles on déchire l'enfant dans le sein de sa mère pour l'en faire sortir.

Pendant les ténèbres du moyen-âge, l'art des accouchemens devait, moins que toute autre branche de la médecine, sortir du chaos où toutes les sciences étaient plongées. Dans le douzième siècle, un médecin de l'école de Salerne, désigné sous le nom d'Eros ou de Trotula, publia un ouvrage sur les maladies des femmes, dans lequel il est question des accouchemens, ouvrage extrait presque en totalité des Arabes. Il faut se transporter au seizième siècle, après la régénération des sciences en Occident, lorsqu'on eut secoué le joug des Arabes, et étudié les anciens dans leurs propres ouvrages, pour voir l'art des accouchemens au niveau même de ce qu'il avait été chez les Grecs. Au commencement de ce siècle, Eucharius Rhodion (Gotlieb Rosslin), médecin de Francfort-sur-le-Mein, publia le premier traité sur l'art des accouchemens qui nous ait été transmis par l'imprimerie récemment découverte. Il ajouta peu à ce qui avait été dit par les auteurs anciens. Mais c'était déjà beaucoup que de donner à l'art une impulsion favorable : cet

ouvrage fut traduit en différentes langues de l'Europe. Dans ce siècle, l'anatomie cultivée découvrit des faits intéressans pour l'art des accouchemens. Les travaux de Vesale, de Colombo, de Fallopio, d'Eustachi, d'Aranzi, firent mieux connaître le bassin de la femme, l'état de l'utérus dans l'état de vacuité et dans celui de grossesse, etc. Conrad Gessner, médecin suisse, entreprit le recueil des écrits des anciens auteurs sur la médecine puerpérale, qui fut publié après sa mort par Gasp. Wolf, sous le titre de *Gynæcia*. Un peu plus tard, Gasp. Bauhin et Israël Spach firent paraître successivement ce même recueil, augmenté des ouvrages des auteurs modernes, tels que Félix Plater, Nicolas La Roche, Bonacioli, Jacques Dubois, Rueff, Mercuriali, Trincavelli, Rousset, etc. Vers la fin de ce seizième siècle, parut Ambroise Paré, qui fut décoré du surnom de restaurateur de l'art des accouchemens, aussi bien que de la chirurgie. S'il concourut peu à l'avancement du premier de ces arts, il éveilla du moins à ce sujet l'émulation des chirurgiens français; et l'on ne peut lui refuser d'avoir tracé avec précision le précepte de la version de l'enfant par les pieds, précepte qui était loin d'être encore reçu sans contestation, quoique Pierre Franco l'eût déjà observé et recommandé. Guillemeau, son élève, alla plus loin que lui; c'est, sans contredit, celui qui fit faire le plus de progrès à l'art des accouchemens depuis les anciens. Louise Bourgeois, dite Bourcier, sage-femme de Marie de Médicis, écrivait en même temps un livre utile sur les accouchemens, dans lequel il se trouve quelques idées nouvelles. Mais c'est de la fin du dix-septième siècle, de l'époque où pratiqua Mauriceau, que date l'ère brillante de l'art des accouchemens; déjà commençait à tomber le préjugé qui faisait réserver exclusivement aux femmes la pratique des accouchemens. Les chirurgiens, quoique peu employés encore, n'étaient pas seulement appelés pour les cas extraordinaires où il fallait mettre en lambeaux le fœtus ou déchirer le sein de sa mère pour l'en extraire. L'Hôtel-Dieu de Paris, qui recevait un assez grand nombre de femmes enceintes, fournissait aussi une école d'observation qui forma Mauriceau, et d'autres bons accoucheurs ses contemporains ou ses successeurs. C'est à tort que, d'après Astruc, on a fait dater l'entrée des chirurgiens dans la pratique commune des accouchemens, de l'époque des couches de madame de La Vallière, qui furent confiées, dit-on, à Clément, afin de les tenir secrètes. Cet événement peut seulement avoir contribué à l'usage qu'adoptèrent plus généralement alors les personnes de haut rang de choisir des accoucheurs. Du reste, ce ne fut

pas. Clément, lequel n'avait que quatorze ans, qui dirigea les premières couches de madame de La Vallière, mais bien Bouchet, qui était aussi appelé aux accouchemens de la reine. Dès l'année 1708, Hecquet déclamait contre ce qu'il appelait l'indécence des femmes de se faire accoucher par des hommes.

Mauriceau donna à l'art des accouchemens une impulsion qui ne se ralentit pas. A un rang moins élevé, mais avec des titres estimables, se montrent Delamotte, Viardel, Willougby, Paul Portal, Philippe Peu, Deventer, Amand; tous contribuent plus ou moins aux progrès de l'art, dont la face entière devait bientôt être changée par la découverte du forceps. L'histoire de cet instrument est assez obscure, et se confond avec celle du levier. Les Chamberlayne, accoucheurs anglais, à l'un desquels on en attribue l'invention, firent un secret du moyen par lequel ils facilitaient l'extraction de la tête dans les accouchemens difficiles. A la honte de l'art, ce secret, acheté, dit-on, par Roonhuysen et Ruysh, fut trop fidèlement gardé. Une corporation tout entière, le collége des chirurgiens-accoucheurs et professeurs pour les sages-femmes, à Amsterdam, eut l'impudeur de demander aux lois le monopole de l'instrument de Roonhuysen et de l'exercice des accouchemens. Palfyn, en 1721, en cherchant à découvrir le secret de Chamberlayne, construisit un tire-tête, consistant en deux cuillers d'acier, qui fut l'origine du forceps, et qui lui mérita tout l'honneur de l'invention. Un peu plus tard, deux Hollandais, Vischer et Van de Poll, rendirent public l'instrument de Roonhuysen, dont tout accoucheur, d'après une loi récente, était astreint à acheter le secret. Était-ce le même que celui de Chamberlayne? Ces deux instrumens, heureusement modifiés par la suite, et qui se partagent encore la préférence des plus habiles accoucheurs, eurent l'influence la plus favorable sur l'art, ou du moins sur ses résultats. L'usage des crochets et des instrumens meurtriers fut rejeté, ou devint beaucoup plus rarement nécessaire. Dans des mains prudentes et habiles, le forceps et le levier furent le salut d'une foule de femmes et d'enfans, qui auparavant eussent été sacrifiés à l'impuissance et à l'imperfection de l'art.

Le dix-huitième siècle est remarquable par les progrès que fit l'art des accouchemens, et qui le portèrent à un degré voisin de la perfection. On sentit de toutes parts l'importance d'un art qui touche directement à l'intérêt de la population. Les moyens d'instruction se multiplièrent. A des préceptes de routine, propagés par tradition et trop souvent altérés, succédèrent des connaissances ac-

quisès plus méthodiquement. Un grand nombre d'accoucheurs habiles se formèrent; plusieurs même pratiquèrent exclusivement cette branche de la chirurgie qui concerne la parturition. Si l'usage de choisir des accoucheurs ne fut pas général, surtout hors des grandes villes, il se répandit davantage. L'art des accouchemens entra dans l'enseignement public des écoles. Divers établissemens furent consacrés à l'instruction pratique des étudians en chirurgie et des élèves sages-femmes. Grégoire le fils faisait à Paris, en 1733, un cours d'accouchement; et Manningham, vers le même temps, avait établi un cours et une clinique dans sa propre maison, à Londres. De Lapeyronie, premier chirurgien de Louis XV, créa deux chaires pour l'art des accouchemens : l'une destinée aux sages-femmes, l'autre instituée dans le collége de chirurgie. La faculté de médecine imita cet exemple, et établit une semblable chaire. Dès l'année 1697, Van Hoorn, médecin du roi de Suède, avait institué une école de sages-femmes à Stockholm. Il avait été formé, en 1737, à l'hôpital bourgeois de Strasbourg, une école pratique d'accouchement, la première institution de ce genre qui ait été consacrée à l'instruction des élèves-accoucheurs et sages-femmes; on créait aussi dans les principales villes de l'Europe des hôpitaux destinés spécialement à recevoir des femmes enceintes, et qui servaient ou servirent plus tard d'écoles pratiques d'accouchement. L'Hôtel-Dieu de Paris, auquel succéda l'hospice spécial de la Maternité, avait cette destination depuis un très-long temps; et à dater de la moitié du dix-huitième siècle, il en fut successivement établi à Berlin, à Vienne, à Gottingue, à Copenhague, à Cassel, à Londres, à Moscou, à Bruchsal, à Detmoldt, à Dresde, à Fulde, à Magdebourg, à Jéna, à Édimbourg, à Rome, en 1789, par les soins du vénérable pape Pie VI, et enfin, en 1797, à Pétersbourg, sous les auspices de l'impératrice Federowna. Ces écoles pratiques furent ouvertes, les unes aux élèves accoucheurs et sages-femmes, les autres aux sages-femmes seulement. L'ignorance, les pratiques routinières et la témérité qui caractérisaient trop souvent les anciennes matrones, et même beaucoup d'accoucheurs, ne disparurent pas entièrement. Ces institutions contribuèrent du moins à restreindre cette classe d'individus qui sont le fléau de l'humanité qu'ils sont appelés à secourir : il put se former un certain nombre de sages-femmes capables de remplir dignement leurs fonctions.

C'est, comme nous l'avons dit, dans le dix-huitième siècle, que l'art des accouchemens prit une forme qui l'a placé presque au

rang des sciences exactes. Le mécanisme de l'accouchement naturel fut dévoilé; les obstacles qui s'opposent à cette fonction furent exactement appréciés; et l'on put diriger avec précision les moyens propres à les lever. Il serait trop long d'indiquer les titres des accoucheurs qui ont concouru puissamment à cette heureuse révolution. D'ailleurs, à chacun des articles qui leur sont consacrés dans cet ouvrage, il est fait mention de la part qu'ils ont eue à l'avancement de la science. A leur tête, doivent être placés Levret et Smellie, auxquels se rapporte l'ère la plus brillante de l'art des accouchemens. Après ces hommes célèbres, au génie desquels tous les accoucheurs rendent hommage, on doit citer honorablement comme ayant contribué plus ou moins activement au perfectionnement de l'art, Ould, Puzos, Burton, Antoine Petit, Rœderer, Camper, Crantz, Stein, Saxtorph, Solayrès, Van Dœveren, Deleurye, Wite, Bang, Denman, Coutouly, Lauverjeat, Boër, et notre célèbre Baudelocque, qui mit dans l'enseignement et la pratique des accouchemens une précision digne de servir de modèle. La fin du dix-huitième siècle fut occupée par des discussions sur quelques points de l'art des accouchemens, que la passion parvint à rendre scandaleuses; nous voulons parler de celles que firent naitre l'opération césarienne et la symphyséotomie. Nous en dirons quelques mots par la suite. —Après avoir passé sommairement en revue les diverses vicissitudes par lesquelles a passé l'art des accouchemens, et les travaux qui ont contribué à son avancement, nous allons considérer les différens points de doctrine qui y ont rapport, et les comparer dans ce qu'ils ont été chez les anciens et chez les modernes.

§. I. *Connaissances anatomiques relatives à l'art des accouchemens.* On ne trouve dans les œuvres d'Hippocrate que le nom des os qui composent le bassin. Les connaissances de Celse sur ce sujet étaient plus étendues; il signale les caractères qui distinguent le bassin de la femme de celui de l'homme (lib. 8, cap. 1). C'est aux travaux de Winslow, d'Albinus, de Smellie, de Camper et de Sandifort, que l'on doit la connaissance parfaite de toutes les particularités intéressantes qu'offre l'anatomie du bassin. Smellie distingua, le premier, les divers parties de cette cavité, et la divisa en détroits supérieur et inférieur, et en excavation. Levret, Stein et Baudelocque connurent mieux que leurs prédécesseurs l'étendue des diamètres obliques, ceux de la tête du fœtus, et les rapports de ces derniers avec les précédens. Stein et Baudelocque s'occupèrent des moyens de reconnaître les dimensions du bassin sur la femme vi-

vante. Deventer et Smellie avaient dit quelque chose de l'axe de cette cavité: Levret et Rœderer l'étudièrent avec plus de soin; mais ils ne s'occupèrent que de l'axe du détroit supérieur. Bang (*Tentam. medic. de mechanismo partûs*. Copenh., 1774), et après lui Stein et Baudelocque, reconnurent celui de l'excavation et du détroit inférieur, et arrivèrent ainsi à la détermination de l'axe complet du bassin. On sentira toute l'importance de ces connaissances anatomiques, en considérant que la distinction des détroits et de l'excavation du bassin est nécessaire pour déterminer avec précision les divers temps de l'accouchement naturel, et pour appliquer, dans les cas d'accouchemens laborieux, les moyens qui conviennent suivant l'endroit de cette cavité où se trouve engagée la tête du fœtus. Les rapports qui existent entre les dimensions du bassin et celles de la tête du fœtus ne sont pas moins importans à connaître, puisque la condition essentielle de l'accouchement, c'est que les plus petits diamètres de la tête correspondent aux plus petits diamètres du bassin; enfin, la détermination des axes est d'un égal intérêt, en marquant la direction que doit suivre le fœtus lorsqu'il traverse la cavité pelvienne. On ne s'étonnera donc pas de l'immense différence que présente l'art des accouchemens considéré chez les anciens et les modernes, puisque les premiers étaient dépourvus des connaissances anatomiques qui sont les vrais fondemens de cet art.

La plupart des anciens, trompés par la dissection des animaux, eurent une fausse idée de la matrice humaine. Hippocrate (*lib. de Naturâ pueri; lib. de Superfœtatione*, sect. 5, aphor. 48), admet des sinus et des cornes dans cet organe. Aristote (*de Generat. animal.*, lib. 1, cap. 3; et *Hist. animal.*, lib. 3, cap. 1) professe la même erreur, quoiqu'il combatte l'opinion d'Hippocrate, qui pensait qu'un côté de l'utérus, le droit, était destiné plus particulièrement aux fœtus mâles, tandis que l'autre l'était aux fœtus du sexe opposé. Galien dit que la matrice de la femme est semblable à celle de la chèvre (*de Dissect. vulvæ*, cap. 3; *de usu partium*, lib. 14, cap. 4). Oribase copia Galien, et fut lui-même copié par les Arabes. Cependant Soranus avait une connaissance plus exacte de l'utérus (Haller, *Bibl. anat.*); il nie l'existence des cotylédons dans la matrice de la femme, rejette celle des cornes, et compare ce viscère à une fiole à médecine (*cucurbitula medica*), et le divise en fond, en corps et en col, auquel il reconnaît deux orifices. Rufus d'Éphèse (*de Corp. hum. partium appellat.*) et Moschion reproduisirent la description donnée par Soranus. Mun-

dini mêla à quelques observations neuves et exactes des erreurs nouvelles : il admit l'existence de sept cellules dans l'utérus. Ainsi, avant Massa (*lib. Anatom. introduct.* Venise, 1536) et Vesale (*de corp. hum. Fabricâ*), il n'existait pas une description exacte de la matrice. Depuis ces auteurs, elle a été parfaitement décrite et figurée, dans son état de vacuité, par Swammerdam, de Graaf, Morgagni, Haller, Rœderer, Hunter et beaucoup d'autres. Quant à l'examen de l'utérus dans l'état de grossesse, on ne trouve rien qui y soit relatif chez les anciens. Massa est le premier qui s'en soit occupé. Colombo et Fallopio en firent quelque mention. Vesale en avait parlé assez longuement, quoiqu'il n'eût eu que rarement l'occasion de disséquer des femmes enceintes. Les observations de J. C. Aranzi (*lib. de humano Fœtu.* Bâle, 1579) sont beaucoup plus importantes. Dans le dernier siècle, Noortwick (*de Utero gravido*), Rœderer, Albinus, Sandifort, et surtout Smellie et Hunter, tracèrent l'histoire de l'utérus aux diverses époques de la grossesse.

Les anciens n'ayant point disséqué l'utérus dans l'état de grossesse, on pressent combien devaient être bornées leurs connaissances sur les enveloppes et les parties accessoires du fœtus. Presque tout ce qu'ils en ont dit est basé sur la dissection des animaux. Hippocrate eut quelques occasions d'examiner les produits abortifs de la conception. L'auteur du traité *de Naturâ pueri*, en particulier, décrit l'embryon dont il détermina l'expulsion chez une musicienne, au sixième jour de la grossesse, et le compare à un œuf cru, dont on aurait enlevé la coquille, et qui ne serait plus enveloppé que par la membrane à travers laquelle on peut l'apercevoir. On voit qu'il n'avait pas une idée bien exacte de l'œuf humain, quand il ajoute : « Par la suite, il se forme un grand nombre d'autres membranes au dedans de la première, de la même manière que celle-ci a été formée ; elles partent toutes de l'ombilic, et ont des attaches les unes avec les autres. » Aristote paraît avoir emprunté à Hippocrate ce qu'il dit de l'œuf humain ; il ajoute cependant que l'ombilic est une veine simple dans quelques animaux, multiple dans les autres, dont les radicules s'étendent vers l'utérus, et par lesquels le fœtus tire sa nourriture. Rufus d'Éphèse décrivit la structure de l'utérus d'après des dissections d'animaux. Il distingua les membranes en *chorion* et *amnios*. Suivant cet auteur, le cordon ombilical se compose de deux veines, de deux artères, et de l'ouraque, vaisseau court qui s'élève du fond de la vessie. Galien adopta cette description, en ajoutant toutefois l'allantoïde au nombre des mem-

branes. On doit à Eucharius Rhodion (Rœslin) les premières figures des enveloppes du fœtus. Mais la forme qu'il attribue au placenta et au cordon ombilical, ainsi que la description qu'il fait des membranes, dont il fixe le nombre à trois, prouvent que ce ne fut pas un œuf humain qu'il examina. Dans la première édition de ses œuvres, Vesale avait commis les mêmes erreurs que Rhodion; il les corrigea dans la seconde, d'après les remarques de Fallopio. Les travaux d'Albinus, de Haller et de Hunter, semblaient avoir porté ce point de la science à la perfection; elle a été pourtant enrichie dans ces derniers temps d'observations nouvelles.

§. II. *Grossesse.* Si l'on excepte des remarques insignifiantes et des pratiques ridicules, les anciens n'avaient qu'un petit nombre de signes rationnels de la grossesse. Ils comptaient parmi ces signes le changement de couleur de la femme, les yeux battus, le frisson pendant et après le coït, le grincement de dents, les convulsions, les appétits dépravés. Hippocrate, et après lui Aristote, Moschion, Aëtius et Avicenne, s'étendirent longuement sur ces signes. Ils attribuaient cependant plus d'importance à la suspension des menstrues : « Si les menstrues, dit Hippocrate, sont supprimées sans frisson et sans fièvre, et qu'il survienne un abattement, des syncopes, des dégoûts extraordinaires, des appétits bizarres, tenez cette femme pour grosse (*Aphor.*). » Hippocrate était loin toutefois de regarder l'aménorrhée comme un signe infaillible de grossesse; il n'attribuait pas plus de certitude à l'accroissement du volume de l'utérus, et à la présence du lait dans les mamelles (*Aphor.*, sect. 5, aph. 39). Mais il attachait la plus grande importance à l'état de l'orifice utérin, sans le concevoir, toutefois, de la même manière que les modernes : « Celles qui sont grosses ont l'orifice de l'utérus fermé » (*Aphor.* sect. 5, aph. 52); et ailleurs : « Quand l'orifice de l'utérus reste béant, il ne se fait pas de conception » (*Traité des femmes stériles*). Aristote établit qu'après avoir reçu la semence, l'utérus se ferme jusqu'à la fin du septième mois. Suivant Galien, l'occlusion du col utérin est telle, qu'on ne pourrait y introduire un stilet. Enfin, les anciens mettaient au rang des signes les plus positifs de la grossesse les mouvemens du fœtus. Tous ces signes devaient les laisser bien souvent dans l'incertitude, ou les jeter dans bien des erreurs. Aussi étaient-ils fréquemment embarrassés pour distinguer la grossesse de certaines maladies qui peuvent la simuler. La méthode d'exploration, qui seule fournit des signes certains, n'existait pas encore. Ce n'est pas que le toucher leur fût absolument inconnu. Hippocrate

prescrit de le pratiquer pour reconnaitre les déviations de l'utérus et quelques autres affections; et Galien, dans son Commentaire sur l'aphorisme 52 que nous venons de citer, recommande à l'accoucheur d'introduire le doigt dans le vagin pour constater la grossesse. Mais ce n'est que depuis Mauriceau et Deventer qu'on a su apprécier l'importance de cette méthode; ce n'est qu'entre les mains de Smellie, Levret, Rœderer, Stein, Baudelocque, etc., qu'elle a acquis toute la perfection dont elle est susceptible.

Quant à la situation du fœtus dans la matrice, c'était une opinion généralement reçue parmi les anciens, que ses membres étaient fléchis, l'épine courbée, la tête rapprochée des genoux; qu'il avait l'attitude d'une personne assise, les pieds vers l'orifice de l'utérus, la tête au fond, la face tournée vers la paroi antérieure du ventre de la mère; qu'à une époque déterminée de la grossesse, aux septième ou huitième mois, cette position changeait de telle sorte, que la tête se dirigeait vers l'orifice utérin, la face du côté de l'épine de la mère, les pieds au fond de l'utérus. L'accouchement était réputé contre nature, si cette sorte de *culbute* ne s'opérait pas. Hippocrate ne s'explique sur ce sujet que d'une manière douteuse. Aristote établit la doctrine que nous venons d'exposer, pour tous les animaux : elle a été reconnue pour fort ancienne, et adoptée entièrement par Galien. Les auteurs qui lui succédèrent jusqu'au seizième siècle embrassèrent tous, sans exception, la même opinion. Reald Colombo est le premier qui, instruit par l'examen anatomique, reconnut que la tête du fœtus est presque toujours située en bas. Il fut suivi par Félix Plater et Ambroise Paré. Cependant, dans le dix-huitième siècle, les opinions des accoucheurs furent encore partagées à ce sujet. Elles sont fixées depuis les observations de Smellie, de Rœderer, de Van Doveren, de Martin, de White et de Hunter.

§. III. *Mécanisme de l'accouchement.* D'après l'absence des connaissances anatomiques, on ne peut s'attendre à trouver dans les anciens aucune notion sur la manière dont s'effectue le passage du fœtus à travers la cavité du bassin. Tout ce qu'ils savaient à cet égard, c'est que l'accouchement le plus naturel est celui où l'enfant vient la tête la première. Jusqu'au milieu du dernier siècle, les connaissances des modernes n'allèrent pas beaucoup plus loin : en voyant le fœtus à sa sortie la face tournée vers le sacrum de la mère, ils ne doutaient pas qu'il ne se fût engagé au détroit supérieur du bassin dans la même position. Des observations atten-

tives et des autopsies de femmes mortes dans le travail de l'enfantement, firent enfin connaître les rapports successifs de la tête avec les différens points du bassin. On reconnut que la position du fœtus n'était pas la même pendant tout le cours de son passage à travers la cavité pelvienne; que les plus petits diamètres de la tête correspondaient toujours aux plus petits diamètres du bassin, tandis que le plus grand diamètre de la première suivait la direction des axes de cette cavité; que par conséquent elle s'engageait au détroit supérieur dans une position oblique, et se rapprochait peu à peu, et jusqu'à sa sortie, de la position directe dans laquelle la face est tournée vers le sacrum. Ce fut F. Ould (*Treatise of midwifery*. Lond., 1742) qui reconnut le premier cette importante vérité. Il crut à tort que la tête et le tronc ne suivaient pas la même direction; c'est-à-dire, que le menton ne répondait point à la partie antérieure de la poitrine, mais à l'une ou l'autre épaule. Smellie releva cette erreur, et peut être considéré comme le créateur de la véritable doctrine. Cette doctrine, qui est la base essentielle de tout l'art des accouchemens, après avoir subi l'épreuve de diverses contestations, est depuis long-temps généralement admise.

§. IV. *Position de la femme pendant le travail de l'accouchement.* Comme cette position est importante à considérer pour favoriser les efforts de la femme et mettre l'enfant à l'abri de tout accident après sa sortie du sein de sa mère, on imagina de bonne heure divers moyens plus ou moins propres à remplir ces intentions. Dès la plus haute antiquité, les Hébreux se servaient d'une chaise particulière, comme on peut le voir dans cet ordre du Pharaon aux accoucheuses Séphora et Phua : *Hæbræis parturientibus si opem feratis easque super sellas videatis, quod si masculus fuerit, ipsum occidite.* Hippocrate ne fait mention ni de chaises, ni de lit particulier, en traitant de l'accouchement naturel; mais si la délivrance se fait attendre, il veut qu'on place l'accouchée sur une chaise percée ou sur un lit fort incliné. Dans le quinzième siècle et le commencement du seizième, les sages-femmes avaient encore des siéges qu'elles faisaient transporter dans les maisons où elles étaient appelées. L'usage de chaises ou de siéges subsiste encore en Allemagne.

§. V. *Délivrance.* Les anciens connurent bien l'importance de ce temps de la parturition, et leurs ouvrages renferment sur ce sujet des préceptes fort étendus. Hippocrate faisait servir la pesanteur du fœtus à l'expulsion du placenta. Pour cela, la mère s'asseyait

sur une chaise percée, ou, si sa faiblesse ne le lui permettait pas, elle était couchée sur un lit extrêmement incliné, afin qu'en glissant vers les pieds, le fœtus entraînât l'arrière-faix dont il n'était point séparé; si le cordon ombilical était rompu, on suspendait quelque poids à l'extrémité qui tenait au placenta. Hippocrate défendait surtout les tiraillemens trop violens, et voulait que l'opération se fît avec lenteur. C'est dans ce but qu'il plaçait par terre, et l'une à côté de l'autre, deux outres pleines d'eau, auxquelles on pratiquait un trou avec une aiguille; ces outres étaient couvertes de laine bien cardée, et l'on y plaçait le fœtus, qui, par son poids, affaissait peu à peu la couche sur laquelle il était déposé, et tirait, par conséquent, lentement sur le cordon ombilical (*de Superfœtat.*). Si cette méthode, qu'Hippocrate regardait comme excellente, ne suffisait pas pour procurer la délivrance, il employait les sternutatoires; et si ces remèdes n'avaient pas de succès, il prescrivait une foule de médicamens stimulans, emménagogues; il ne craignait pas d'administrer à l'intérieur des cantharides, ou d'en porter sous forme de pessaire jusque dans l'utérus: il était réduit néanmoins assez souvent à attendre la fonte putride du placenta. Galien adopta ces préceptes d'Hippocrate, et les reproduisit en plusieurs endroits de ses ouvrages. Celse avait cependant indiqué une méthode moins vicieuse: « Il faut, dit-il, exercer avec la main gauche des tractions sur le cordon ombilical, mais avec précaution, de manière à ne point le rompre; le cordon sert de guide à la main droite, qu'on introduit jusqu'à l'arrière-faix; on détache les liens vasculaires ou membraneux qui l'unissent à la matrice, et on le retire tout entier, ainsi que les caillots de sang qui peuvent s'être amassés dans la cavité utérine (lib. 7, cap. 29). Moschion donne sur ce sujet des préceptes judicieux. Il rejette les sternutatoires, la suspension, les boissons excitantes, comme pouvant causer l'inflammation de la matrice ou une hémorrhagie funeste. Aëtius et Paul d'Égine adoptèrent le précepte de Celse; ils y ajoutèrent celui de ne point tirer le placenta, de peur de déterminer un prolapsus de la matrice, mais d'exercer des tractions, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et toujours avec précaution. Jusque-là, c'était fort bien; mais, dans la crainte de voir le col utérin se resserrer, ils prescrivent l'emploi de linimens, d'errhins, de boissons chaudes, de toutes espèces d'emménagogues, *ut hiet osculum*, comme ils le disaient. Quand ces moyens ne réussissent pas, ils conseillent d'abandonner la délivrance à la nature, et d'attendre que le placenta tombe en pourriture. Les modernes

ont été long-temps partagés entre deux opinions opposées. Les uns, voyant dans la présence du placenta dans la matrice, et dans sa disposition à s'y corrompre, une source d'accidens; redoutant d'ailleurs le resserrement du col utérin comme devant mettre un obstacle insurmontable à la délivrance, voulaient qu'on procédât à cette opération immédiatement après la sortie du fœtus. Ainsi pensaient Franco, Rhodion, Rueff, A. Paré, Fabrice d'Aquapendente, Mauriceau, Deventer, Peu, Chapman, Guaz et Didelot. C'était aussi l'opinion de Smellie, avant qu'il eût appris de Ruysch les inconvéniens de cette méthode. D'autres, au contraire, qui avaient remarqué qu'il survient plus ou moins de temps après l'accouchement des contractions utérines déterminant l'expulsion du placenta, et qui avaient appris que cette délivrance spontanée est rarement suivie d'hémorrhagie ou d'autres accidens, établirent qu'il fallait toujours l'abandonner à la nature. Ils poussèrent ce principe jusqu'à attendre, quand la délivrance ne s'opérait pas, que le placenta tombât en suppuration. Les plus ardens défenseurs de cette doctrine furent Ruysch, et après lui Ould, Gehler, Vogel et Harvie. Chaque parti a fort bien signalé les dangers de la méthode opposée à celle qu'il avait embrassée; il restait à montrer le point où chacune d'elles tombait dans l'exagération, et devait être abandonnée : c'est ce qu'ont fait, parmi beaucoup d'autres, Levret, Rœderer, Deleurye, Stein et Baudelocque.

§. VI. *Accouchemens laborieux.* Les anciens distinguaient les causes qui peuvent rendre l'accouchement difficile en celles qui tiennent à la mère et celles qui dépendent du fœtus. Parmi celles-là, ils comptaient la *primi-parturition* (Hipp., *de Natura pueri*), l'obésité (Moschion, Aëtius, Paul d'Égine, Avicenne), un état antérieur de maladie, la faiblesse, l'induration, le squirrhe, l'inflammation, l'ulcération ou les tumeurs du vagin et de l'utérus. Ils regardaient le peu de capacité de la matrice, aussi bien que l'ampleur démesurée de ce viscère, comme une condition défavorable (Hipp., *de Nat. puer.*). Hippocrate connaissait l'obliquité de l'utérus; il en décrit avec soin les diverses espèces, et signale les indispositions dont elle peut être la source, mais il ne la considère point comme pouvant mettre obstacle à l'accouchement (Hipp., *de Morb. muliebr.*, lib. 2; *de Sterilib.*). Moschion admet quatre espèces d'obliquités, et regarde la torsion de l'orifice utérin comme une cause d'accouchement difficile. Aëtius, d'après Aspasie, traite assez longuement ce point de doctrine, et dit : *Potest et difficultas pariendi*

contingere ob cervicis uteri obliquitatem; et il indique, pour corriger cette obliquité, une position dont nous parlerons plus loin. Les successeurs de ce médecin partagèrent son opinion. C'est donc à tort qu'on a regardé Deventer comme le premier qui ait connu l'obliquité de la matrice et son influence sur l'accouchement. Il ne l'est pas même parmi les modernes, comme l'a prouvé le traducteur français de son ouvrage. Quant aux vices de conformation du bassin, la connaissance en est due tout entière aux travaux des modernes. On ne trouve rien qui s'y rapporte, chez les anciens, si ce n'est peut-être le passage suivant d'Aëtius : *Sed et ossa pubis nimium conserta pariendi difficultatem faciunt, dùm in partu dilatari non possunt. Neque enim velut in viris, ita in mulieribus ossa pubis alternatìm conseruntur, sed forti copulâ connectuntur.* Les anciens ne paraissent pas non plus avoir connu davantage les inconvéniens attachés à l'ampleur trop considérable du bassin.

Au nombre des conditions que les médecins de l'antiquité reconnaissaient dans le fœtus comme susceptibles de rendre l'accouchement difficile, ils plaçaient en première ligne son volume trop considérable (Hipp., *de Morb. mulier.*, lib. 1). L'accouchement sera difficile, dit Moschion, si la tête ou le corps du fœtus sont trop volumineux; s'il a trois bras, s'il est hydropique, s'il a quelque gibbosité. Aëtius ajoute : s'il a deux ou trois têtes, s'il est hydrocéphale, si deux jumeaux s'engagent en même temps dans l'orifice de l'utérus. Paul d'Égine, Avicenne, Albucasis, répètent les mêmes choses. Les modernes n'ont pu que reconnaître la vérité de ces assertions. Il n'en est pas ainsi de l'opinion qu'avaient les anciens sur les inconvéniens d'une tête trop peu volumineuse. Moschion, Paul d'Égine, Avicenne, regardaient cette condition comme désavantageuse; et le premier de ces auteurs en donnait pour raison que la tête ne dilatait point suffisamment alors l'orifice de la matrice, et que l'accoucheur avait de la peine à la bien saisir.

Les anciens redoutaient beaucoup les accidens que devait, selon eux, nécessairement causer un fœtus mort ou très-débile : *Id quoque magnoperè in causa est cur non facilè exeat, si mortuus aut syderatus fuerit* (Hipp., *de Morb. muliebr.*). Aëtius, Avicenne et leurs successeurs eurent le même préjugé. Il tenait à l'idée qu'avaient les anciens, que c'est par ses propres efforts que le fœtus rompt ses enveloppes, et s'ouvre la voie par laquelle il doit passer. Galien, et long-temps après lui Fabrice d'Aquapendente et Harvée, avaient démontré que la contraction de l'utérus était la cause principale de

l'expulsion du fœtus. Cependant ces auteurs, et ceux qui les suivirent, crurent encore à la coopération de celui-ci dans l'accouchement; et, quoique les meilleurs accoucheurs regardassent la matrice comme le seul agent de l'expulsion du fœtus, ce ne fut que dans le dernier siècle que l'art rejeta tout-à-fait l'opinion contraire, lorsque Antoine Petit eut démontré d'une manière irréfragable l'action de l'utérus et des muscles abdominaux dans l'accouchement.

Quant à la position du fœtus, nous avons dit que les anciens regardaient comme le seul accouchement naturel celui qui s'opère par la tête. Hippocrate n'en voyait pas de plus fâcheux que celui dans lequel l'enfant vient par les pieds : *Grave verò etiam est, si in pedes prodeat, et plerumque aut matres, aut puelli, aut ambo etiam perierunt* (*de Morb. mulier. et aliàs*). C'est le danger de ces accouchemens qui avait fait donner aux enfans venus dans une pareille position le nom d'Agrippa : *In pedes procedere nascentes contra naturam est, quo argumento eos appellávere Agrippas ut ægrè partos* (Plin., *Hist. natur.*, lib. 7, c. 8). Moschion paraît avoir eu le premier des idées plus justes sur cette position. Au jugement de cet auteur, après la présentation de la tête, c'est celle des pieds que l'on doit préférer : mais il regarde toujours la première comme plus avantageuse que celle-ci, parce qu'on n'a pas à craindre que les bras, lorsqu'on commence à tirer l'enfant, s'écartent du tronc, et restent dans la matrice. Paul d'Égine professe la même opinion : *Nam figura secundùm naturam fœtibus est, prima quidem quâ caput nusquam inclinans ad os vulvæ rectà dirigitur, proxima huic ubi in pedes conversus est. Aliæ omnes præter has à naturâ abhorrent* (P. Ægin., lib. 3, c. 76). Tel fut aussi le sentiment des Arabes, à l'exception d'Albucasis. Mais aucun d'eux, comme nous le verrons plus loin, ne sut tirer de ce principe les conséquences qui semblent en découler si naturellement pour la terminaison des accouchemens laborieux. Il ne fallait ni une grande expérience, ni une attention bien profonde pour reconnaître que le fœtus ne saurait traverser librement le canal qu'il doit franchir, s'il se présente en travers à l'orifice supérieur de ce canal. On peut donc regarder comme exagérée l'admiration avec laquelle on a cité le passage suivant d'Hippocrate : *Non secùs ac si quis in ampullam oleariam angusti oris olivæ nucleum immittat qui transversè non facilè educitur, eodem planè modo etiam mulieris gravis est affectio ubi fœtus transversus descendit, sic enim molestè educitur* (*de Morb. mulier.*). Moschion expose en détail les inconvéniens de

cette position, et de la plupart de celles qui peuvent rendre l'accouchement difficile. Aucun autre auteur, parmi les anciens, n'a traité ce sujet d'une manière aussi complète.

L'on trouve dans les anciens l'indication d'une multitude de pratiques qu'ils croyaient propres à accélérer l'accouchement, quand l'obstacle tient à la mère. Il serait aussi fastidieux qu'inutile d'en faire mention. Nous nous contenterons de parler des principales. Dans le cas où les douleurs sont trop faibles pour procurer l'expulsion du fœtus, Hippocrate veut qu'on attache solidement la femme sur son lit, qu'on incline vers les pieds, et auquel on imprime d'assez vives secousses. Il faut lui administrer des errhins et lui boucher les narines au moment où elle éternue. On fait en même temps des fumigations et des onctions aux parties génitales, et l'on prescrit des emménagogues, des excitans de toute espèce. Cette pratique, du moins pour ce qui regarde les médicamens excitans, passa des Grecs aux Arabes, qui ne cherchèrent qu'à grossir le catalogue des remèdes capables de procurer l'accouchement.

Les anciens cherchaient à corriger l'obliquité de la matrice en faisant coucher la femme du côté opposé à l'obliquité, et en tâchant d'amener avec le doigt l'orifice utérin vers le centre du bassin. Ils se servaient encore du doigt pour dilater cet orifice. Hippocrate recommande de procéder lentement à cette opération; et Celse la décrit de la manière suivante: « Le médecin, profitant du moment où l'orifice se dilate, doit, après avoir graissé sa main, d'abord introduire le doigt indicateur, et l'y tenir jusqu'à ce que l'orifice se soit ouvert de nouveau; il cherchera ensuite, de la même manière, à introduire successivement chacun des autres doigts jusqu'à ce qu'il puisse faire passer la main tout entière (lib. 7, cap. 29). » Les Arabes employèrent divers instrumens à cette opération. Avicenne en indique un sous le nom de *lubeb;* Albucasis en a figuré trois. Rueff en regardait l'emploi comme fort avantageux, et, dans quelques contrées du nord de l'Europe, les accoucheurs s'en servaient généralement encore au milieu du dix-septième siècle.

Les obstacles à l'accouchement peuvent dépendre encore de la mauvaise position du fœtus et du défaut de rapport entre ses dimensions et celles du bassin. Les anciens ne sont pas d'accord sur la méthode à suivre pour ramener à une bonne position l'enfant qui se présente mal. Les uns, considérant comme étant contre nature tout accouchement qui ne se fait pas par la tête, veulent tou-

jours ramener le fœtus à cette position; les autres, qui pensaient que l'accouchement par les pieds n'est point aussi défavorable qu'on le croyait, ont enseigné une autre méthode. Hippocrate appartient à la première classe. « Si le fœtus vivant présente une main, il faut, dit-il, la repousser et la faire rentrer dans l'utérus. S'il présente les deux mains, s'il présente une jambe, il faut les faire rentrer » (*de Superfœtat.*). Et ailleurs : « Lorsque l'enfant vivant présente le bras ou l'un et l'autre en même temps, on doit repousser ces parties aussitôt qu'elles se montrent, retourner le fœtus, et amener la tête au passage » (*de Morb. muliebr.*, lib. 1). Un peu plus loin, Hippocrate donne le même précepte pour l'enfant mort. Il avait dit auparavant : « Quand l'enfant se présente de travers sur l'orifice de l'utérus, qu'il soit mort ou en vie, il faut le repousser, le retourner, et lui donner une situation naturelle qui lui fasse présenter la tête. » (*Ibid.*)

Celse s'écarte un peu de la doctrine d'Hippocrate. « L'enfant, dit cet auteur, présente ou la tête ou les pieds, ou est placé en travers, de manière cependant que ses mains ou ses pieds sont presque toujours voisins de l'orifice. Le but du médecin est alors de le diriger avec la main, de sorte qu'il présente la tête ou même les pieds, s'il a une autre position... » Et plus loin : « Lorsque le fœtus présente les pieds, il n'est pas difficile de l'extraire. On saisit ces parties avec les mains, et on le tire aisément » (lib. 7, cap. 29). Ces préceptes de Celse s'appliquent, il est vrai, au cas où l'on suppose l'enfant mort. Moschion, qui, en traitant des accouchemens laborieux, paraît avoir eu en vue la conservation de l'enfant, recommande, lorsque les diverses attitudes données à la mère n'ont pas changé les mauvaises positions du fœtus, de porter les doigts réunis de la main gauche dans l'orifice de la matrice pendant qu'il s'ouvre, c'est-à-dire pendant la douleur, et, après avoir saisi la poitrine de l'enfant, de le placer convenablement, ou s'il est très-engagé, de changer un peu sa position. Du reste, presque toujours le but des manœuvres qu'il conseille est d'amener la tête, et il en indique qui sont manifestement impraticables. Il décrit cependant ainsi la manière de retourner le fœtus dans la matrice : « La sage-femme glisse ses doigts dans la matrice, et met l'enfant sur le côté, soit qu'elle le trouve sur le dos ou sur le ventre. S'étant ainsi donné plus d'espace, elle parvient sans peine à lui procurer complétement la situation qu'elle desire. Ensuite, saisissant les parties de l'enfant les plus voisines de l'orifice, elle l'amène au dehors. C'est néanmoins la tête

qu'elle doit chercher et amener de préférence, parce que la sortie par la tête est la meilleure de toutes; et les pieds ne doivent être préférés que lorsqu'ils sont plus près de l'orifice » (cap. 12). Dans les procédés conseillés par Celse et Moschion, on voit que ces auteurs se sont approchés de la doctrine relative à la version du fœtus. Philumenus semble l'avoir tout-à-fait indiquée; mais le passage où l'idée de la version est exprimée, manque des développemens nécessaires pour qu'on en attribue tout-à-fait l'honneur à cet auteur. En effet, après avoir indiqué les divers moyens de lever les obstacles qui s'opposent à l'expulsion du fœtus, Philumenus ajoute : « Mais si c'est la tête de l'enfant qui bouche le passage, il faut aller chercher les pieds et l'amener ainsi. *At si caput fœtus locum obstruxerit, in pedes vertatur* (fœtus), *atque ita educatur.* (Aëtius, tetr. 4, ser. 4, cap. 23.)

Il faut se transporter tout-à-fait chez les modernes pour trouver le précepte de la version du fœtus positivement établi, de manière à constituer un moyen rationnel. Déjà Rhodion ne montre pas autant de répugnance que les anciens pour l'accouchement forcé par les pieds. Il pose le précepte important du dégagement des bras, qu'on était exposé, comme l'indique Moschion, à écarter du tronc lorsqu'on commençait à tirer sur le corps de l'enfant. Mais il émet à peu de chose près les mêmes opinions que les anciens relativement aux positions transversales. Pierre Franco est le premier qui parait avoir recommandé de faire la version par les pieds, dans le cas où le fœtus se présente dans une mauvaise position quelconque (*Schweighoeuser*). Ambroise Paré, et surtout Guillemeau, et les accoucheurs qui les suivirent, consacrèrent ce précepte en l'étendant à tous les cas où, par une cause quelconque, il faut hâter, forcer l'accouchement.

Quand les obstacles à l'accouchement dépendaient du défaut de proportion entre les dimensions du fœtus et celles du bassin, les anciens étaient presque entièrement dépourvus de tout moyen d'y remédier. Nous comptons pour rien, en effet, les médicamens auxquels ils avaient recours en pareil cas, les onctions, les lotions émollientes, et les efforts qu'ils faisaient pour dilater les parties. Combien ne devait pas être insuffisante la méthode prescrite par Hippocrate! « Quand, dit-il, la tête se présentant la première, le reste du corps ne suit point, et que l'enfant est mort, après avoir mouillé vos doigts avec de l'eau, introduisez-en un entre l'orifice de la matrice et la tête de l'enfant; tournez le tout autour jusqu'à

ce que vous l'ayez placé sous le menton; introduisez-le alors dans la bouche de l'enfant, et tirez-le ainsi au dehors. Lorsque, l'enfant venant par les pieds, tout le corps est dehors, à l'exception de la tête, il faut l'embrasser des deux mains, et la tirer au dehors » (*de Superfœtat.*). Les préceptes de Moschion, à ce sujet, sont à peu près les mêmes. Avicenne y ajoute le conseil d'attacher le fœtus avec une lisière de drap pour le tirer avec plus de force; et si ce moyen est impraticable ou insuffisant, il veut qu'on emploie, pour le tirer, des tenailles, *forcipes*. Ce précepte serait bien remarquable, s'il s'agissait de *forceps* construits de manière à pouvoir tirer l'enfant vivant et sans le blesser; mais cela n'est nullement vraisemblable, puisque Albucasis, à qui nous devons des planches de tous les instrumens employés dans l'art des accouchemens, n'indique que des tenailles qu'on ne saurait employer sans donner la mort au fœtus. Cet instrument ne diffère donc que par la forme du crochet meurtrier qu'employaient Hippocrate et Celse. Toutefois, Philumenus, pour remédier à l'inconvénient du crochet qui porte la tête vers le lieu opposé à celui où il a été implanté, avait proposé d'en placer de chaque côté, et de faire en même temps sur les deux instrumens des tractions répétées, tantôt directes et tantôt obliques (*Aëtius*, tetr. 4, ser. 4, cap. 23). L'insuffisance de ces diverses méthodes ne laissait aux anciens d'autre moyen de terminer l'accouchement que le morcellement du fœtus même vivant; opération cruelle, qu'ils durent pratiquer bien fréquemment, si l'on en juge par le soin qu'ils mettent à la décrire, et par l'espace qu'ils lui consacrent dans leurs ouvrages, où les autres préceptes de l'art tiennent si peu de place. On peut voir tous les détails de l'opération et l'indication des instrumens qu'on y employait, dans Hippocrate, Celse, Moschion, Aëtius, Paul d'Egine, Avicenne et Albucasis. A mesure que l'art se perfectionna, l'embryotomie devint de plus en plus rare, et les modernes ont à se glorifier de pouvoir sauver la vie des enfans dans un grand nombre de cas où les anciens ne savaient que l'arracher à lambeaux, non sans faire encourir les plus grands dangers à leurs mères. Cet avantage précieux est dû surtout à l'appréciation exacte de la situation du fœtus dans la matrice; au perfectionnement de la manœuvre relative à la version de l'enfant et à l'accouchement par les pieds; à la découverte toute récente du forceps; enfin, à l'application rationnelle de deux opérations, l'hystérotomie et la symphyséotomie, ressources extrêmes qui sont employées avec des chances de succès pour la mère et l'enfant, dans

des cas où le sacrifice de celui-ci, au moyen de l'embryotomie, n'assurerait même pas le salut de la première. Pour signaler complétement cette différence que présente l'art des accouchemens comparé chez les anciens et chez les modernes, il faudrait exposer les doctrines qui composent l'art tout entier; il nous a suffi de l'indiquer, et nous terminerons cet article par un aperçu succinct de l'histoire de l'opération césarienne et de la symphyséotomie.

§. VII. *Opération césarienne et symphyséotomie.* Il paraît qu'on connut, dès la plus haute antiquité, l'opération par laquelle on retire un enfant du sein de sa mère morte avant de lui avoir donné le jour. On ne peut se refuser à en voir l'idée dans le récit que nous fait l'ancienne mythologie de la naissance de Bacchus et d'Esculape. Il faut que des tentatives du même genre aient été suivies de succès, pour qu'il ait été rendu une loi (*lex regia*) attribuée à Numa-Pompilius, qui ordonnait d'ouvrir toute femme morte en état de grossesse, afin de conserver l'enfant s'il était possible. C'est à l'exécution de cette loi renouvelée dans la suite à différentes reprises par l'église romaine et par divers gouvernemens, et qui n'est devenue maintenant qu'un simple précepte d'hygiène publique, que le premier des Césars, Manilius et Scipion l'Africain durent la vie, au rapport de Pline. Les auteurs modernes citent également plusieurs exemples d'enfans qui furent sauvés par la même opération pratiquée sur des femmes que divers accidens ou maladies avaient fait périr.

Mais il n'existe aucun document qui autorise à penser que les anciens aient fait une ouverture à l'abdomen et à l'utérus d'une femme vivante pour extraire un fœtus qui n'aurait pu sortir par les voies naturelles. On ne découvre de trace d'une pareille opération dans aucun auteur avant la fin du quinzième siècle. Cependant, au rapport de Gasp. Bauhin, l'hystérotomie était déjà très-fréquente en Suisse aux dixième et onzième siècles; mais cet auteur ne donne pas de détails satisfaisans sur ce sujet. On a pensé que l'idée de cette opération était venue aux accoucheurs, en considérant que des fœtus morts avaient été expulsés du ventre à la suite d'abcès qui en avaient ouvert les parois; faits dont on possède plusieurs exemples, et dont le plus ancien est dû à Albucasis. Quoi qu'il en soit, la première opération césarienne que subit une femme vivante, et dont les annales de l'art fassent mention, est celle que pratiqua, en 1500, sur sa propre femme, un châtreur de porcs à Siegershausen, en Turgovie, et laquelle, d'après

Bauhin, qui rapporte ce fait, sauva l'enfant et la mère, que plusieurs sages-femmes déclaraient ne pouvoir accoucher. On publia, au commencement du seizième siècle, plusieurs autres observations d'opérations césariennes faites avec succès. Rousset, qui, en 1581, fit paraître le premier traité écrit sur cette opération, rassembla neuf exemples d'enfantement césarien; et Bauhin, qui, un an après, donna une traduction latine de ce traité avec un supplément, en ajouta plusieurs autres qui avaient eu également une issue heureuse. On a lieu de s'étonner qu'il ne soit fait mention que de succès en parlant d'une opération aussi dangereuse; et, il faut l'avouer, les faits rapportés dans ces temps, y compris celui du châtreur de porcs, manquent d'authenticité; quelques-uns sont invraisemblables, et plusieurs décidément controuvés. Les auteurs qui les citent n'en ont pas été témoins, et les admettent pour la plupart sur de simples ouï-dire. Déjà Ambroise Paré, qui décrit l'opération césarienne à pratiquer sur une femme morte dans le travail, regarde comme imprudentes celles qu'on voudrait tenter sur une femme vivante, et met les succès qu'on en rapporte, s'il en existe, au nombre des miracles. Rousset soutint alors une vive polémique avec les plus fameux chirurgiens de son époque, Marchand et Guillemeau, qui, frappés de l'insuccès de plusieurs opérations césariennes qu'ils avaient pratiquées ou vu pratiquer, rejetèrent les principes et les faits sur lesquels le premier avait établi la nécessité et la réussite de l'opération. Néanmoins, l'opinion de Rousset et de Bauhin se propagea et parut prévaloir; car Mauriceau, qui était entièrement du sentiment d'Amb. Paré, de Marchand et de Guillemeau, et qui voulait, de même que Phil. Peu, qu'on préférât le sacrifice de l'enfant au danger de l'enfantement césarien pour la mère, se plaignait que des ignorans fissent tous les jours à la campagne la section césarienne, par un pernicieux abus que les magistrats devraient empêcher. Ce même chirurgien disait encore qu'il avait accouché un grand nombre de femmes par les voies ordinaires, dans des cas où ses confrères eussent conseillé l'hystérotomie. Rousset, dans son traité, avait bien indiqué les cas où cette opération était nécessaire; il avait démontré qu'elle était le seul moyen de délivrer la femme, dans le cas de conformation vicieuse du bassin, de grosseur extraordinaire du fœtus, et de grossesse extra-utérine. Mais l'art des accouchemens était très-peu avancé; ce n'était qu'avec peu de précision qu'on pouvait apprécier les vices du bassin, et l'on ne connaissait que très-imparfaite-

ment toutes les ressources de la nature. Il est donc permis de croire avec Mauriceau que l'on pratiqua plusieurs fois l'opération césarienne sans qu'elle fût positivement indiquée. Cet accoucheur célèbre s'était trop avancé en prétendant que la mère ne peut jamais être conservée. Des succès obtenus firent balancer l'opinion entre les partisans et les adversaires de l'opération césarienne. Plusieurs écrits furent publiés pour et contre cette opération, sur la fin du dix-septième siècle. Deventer détermina avec plus de précision les cas qui la rendent nécessaire. L'invention du forceps, qui, comme nous l'avons dit, commença une nouvelle ère pour l'art des accouchemens, eut nécessairement une influence sur ce point important. Tout en faisant restreindre le nombre de circonstances où l'on conseillait de pratiquer la section césarienne, cette opération gagna des partisans, parce que les instrumens préjudiciables à l'enfant perdirent de leur crédit, et que l'on devint plus scrupuleux sur sa conservation. Malgré les chances fâcheuses qu'elle fait courir à la femme, chances que, d'après le nombre d'opérations authentiquement connues, on doit regarder comme à peu près égales pour le succès et pour l'issue funeste, les plus célèbres accoucheurs du dix-huitième siècle s'accordèrent à regarder l'opération césarienne comme indiquée, dans le cas où un rétrécissement extrême du bassin, dépendant, soit d'une conformation vicieuse de cette cavité osseuse, soit de la présence d'une tumeur non susceptible d'être détruite, rend l'accouchement impossible. Néanmoins, à cette époque, quelques personnes furent tellement frappées des dangers de l'opération, qu'elles manifestèrent une opinion opposée: elles pensèrent que, dans le cas où l'embryotomie serait praticable, il vaudrait mieux y avoir recours, lors même qu'on ne serait pas assuré de la mort de l'enfant, que de chercher à conserver celui-ci aux dépens des jours de la mère. Camper est de cet avis (Simon, *Mém. sur l'Opér. césar.*). Nous négligeons à dessein de parler ici de l'opinion professée plus tard avec une violence extraordinaire contre l'opération césarienne par Sacombe, parce que les critiques envenimées de cet accoucheur parurent dirigées contre les personnes plutôt que dictées par l'intérêt de la science et de l'humanité si mal à propos invoqués. En 1777, commencèrent à s'élever des discussions animées entre les partisans exclusifs de l'opération césarienne et ceux de la symphyséotomie, que l'on présentait comme beaucoup moins dangereuse que la première, et devant la remplacer. Nous allons nous en occuper, puisque ces

discussions commencent et forment, à proprement parler, l'histoire de la symphyséotomie, qui, sous ce rapport, est liée à celle de l'opération césarienne. Dans ce précis historique de l'hystérotomie, nous n'avons pas cru devoir parler des divers procédés opératoires d'après lesquels on fait l'incision sur la ligne blanche, à côté de cette ligne, ou transversalement, parce que la préférence à accorder à l'un d'eux n'est pas bien fixée : c'est une pure question chirurgicale.

Une opinion très-ancienne, puisqu'on prétend en trouver la trace dans le livre hippocratique *de Naturâ pueri*, faisait généralement admettre l'écartement des os du bassin pendant l'accouchement, comme un moyen employé par la nature pour faciliter le passage du fœtus. Aëtius met au nombre des causes d'accouchement difficile l'excès de solidité dans les symphyses des os du bassin, qui les empêche de prêter et d'en augmenter les détroits (tetr. 4, ser. 4, cap. 22.). La même doctrine avait été professée par Avicenne et les Arabes, lorsque, dans le seizième siècle, Severin Pineau la fit revivre avec plus de force par une excellente dissertation sur ce sujet, malgré l'opposition de Fernel et de quelques autres. Dans le but de favoriser cet écartement, Pineau recommandait les bains, les lotions émollientes, les onctions avec des corps gras. Il paraîtrait même avoir eu l'idée d'agrandir le bassin par la section de la symphyse du pubis. Quoi qu'il en soit, que cette idée se soit présentée ou non à l'esprit de Severin Pineau, et qu'elle soit exprimée clairement ou vaguement dans le passage où l'on croit l'apercevoir, elle ne fut mise à exécution ni par cet auteur, ni, long-temps encore après lui, par les accoucheurs et chirurgiens qui admettaient l'écartement naturel des os du bassin comme condition favorable de l'accouchement. Delacourvée, médecin français, attaché au roi de Pologne, fit la section de la symphyse du pubis, mais sur une femme morte dans les douleurs de l'enfantement, et s'arrêta au moment où il paraissait près de la découverte de la symphyséotomie. Il rapporte dans un ouvrage publié en 1655, sous le titre de *Paradoxes sur la Nutrition du fœtus*, qu'une femme de 48 ans, enceinte pour la première fois, étant morte après un travail de quatre jours, il trouva la tête de l'enfant dans le vagin, et qu'ayant divisé la symphyse du pubis, il le tira dans la situation où il se présentait. La seule induction que Delacourvée tira de ce fait, fut que le défaut d'écartement dans les os du bassin, par suite de l'âge avancé de cette femme, avait été la cause de sa mort. Quoique cet écartement

fût pour beaucoup d'auteurs un sujet de contestation et de doute, il avait été admis cependant par Amb. Paré, Guillemeau, Fabrice de Hilden, Arnisæus, Morgagni, Haller, et plusieurs autres médecins recommandables qui avaient donné une sorte de sanction à ce point de doctrine. On a lieu de s'étonner que, pendant un si long intervalle de temps, où le fait et l'influence du relâchement des symphyses furent tellement exagérés, aucun auteur n'en ait inféré la possibilité d'agrandir directement la cavité du bassin par la section de la symphyse pubienne. Ce ne fut qu'en 1768 qu'il fut positivement question de cette opération. Sigault, alors simple étudiant en chirurgie, en fit l'objet d'un mémoire présenté à cette époque à l'Académie de chirurgie, et, plus tard, en 1773, d'une thèse qu'il soutint à la Faculté de médecine d'Angers. La section de la symphyse y était proposée comme un moyen beaucoup moins dangereux que l'opération césarienne, qu'elle devait remplacer dans le cas de rétrécissement de la cavité pelvienne. Frappée seulement de ce qu'avait de faux et d'exclusif le projet de Sigault, l'Académie de chirurgie le rejeta d'une manière trop absolue. Quelques discussions s'élevèrent sur son efficacité. Camper, après quelques expériences faites sur des animaux, paraissait favorable à la nouvelle opération, tandis que Baudelocque soutenait une thèse sous ce titre : *An in partu, propter angustiam pelvis, impossibili, symphisis ossium pubis secanda,* dans laquelle il rejetait absolument la section de la symphyse, comme ne procurant pas au fœtus une voie beaucoup plus large.

La question en était à ce point, lorsqu'en 1777, Sigault, assisté d'Alphonse Leroy, pratiqua la section de la symphyse sur la femme Souchot, qui avait eu déjà quatre accouchemens très-laborieux, dans lesquels les fœtus avaient été extraits en morceaux. Dans cette circonstance, l'enfant fut sauvé, et la mère échappa aux accidens de l'opération. Ce succès fut prôné par toutes les bouches de la renommée. Les personnes même étrangères à la médecine prêchèrent les bienfaits de la découverte de Sigault. La Faculté de médecine fit frapper une médaille en l'honneur de ce médecin et de A. Leroy, qui l'avait aidé. D'un autre côté, les chirurgiens, prévenus contre l'opération de Sigault, et, par suite de leur premier jugement, et à cause de l'adhésion peut-être un peu trop facile qu'y avait donnée une corporation rivale, en firent sentir les dangers avec quelque exagération, et la proscrivirent, parce qu'elle ne pouvait réellement pas remplacer l'opération césarienne dans les cas où

celle-ci était indispensable. Cependant l'enthousiasme gagnait presque tous les points où la science était cultivée. La symphyséotomie fut pratiquée avec des succès divers beaucoup plus fréquemment dans une courte période de temps, que ne l'avait été l'opération césarienne pendant un demi-siècle. On porta l'engouement au point de n'y voir qu'un moyen très-simple, applicable même aux cas où l'accouchement était difficile, à ceux que les bons praticiens ne se hâtent même pas de terminer par le forceps. Un grand nombre d'écrits furent publiés pour et contre la section de la symphyse pubienne. On discuta la nécessité de l'opération dans les cas où elle avait été pratiquée. Les discussions s'animèrent; l'aigreur les fit dégénérer en disputes scandaleuses. Parmi les adversaires les plus marquans de l'opération de la symphyse, on doit compter Louis, Pelletan, Baudelocque, Piet, Lhéritier; Thouret fut un des auteurs ou praticiens qui ont soutenu Sigault et Alph. Leroy. Enfin, quand l'exaspération des esprits se fut un peu calmée, on finit par où l'on aurait dû commencer : on examina si la section de la symphyse et l'opération césarienne n'étaient pas applicables chacune dans des circonstances particulières. Weidmann (*Comparatio. intersect. cesar. et dissect. cartila. et ligament. pubis*, etc. Wurtzbourg, 1779), Desgranges (*Réflexions sur la sect. de la symph.*, etc.), tracèrent cette distinction. Giraud fit des expériences précises sur l'ampliation donnée aux dimensions du bassin par les différens degrés d'écartement des pubis, après la section de la symphyse; et l'on s'accorda à penser que la symphyséotomie était, à la vérité, moins dangereuse que l'opération césarienne, mais ne pouvait pas être substituée à celle-ci dans le cas de rétrécissement extrême du bassin; qu'un écartement trop grand des pubis, porté, par exemple, au-delà de deux pouces et demi, déterminait des désordres mortels dans les symphyses sacro-iliaques; que cet écartement même ne pouvait pas être obtenu chez les femmes avancées en âge, dont les symphyses avaient perdu de leur souplesse, ou étaient ossifiées. Enfin, l'on reconnut l'utilité de la section de la symphyse pubienne : 1° dans le cas d'enclavement de la tête selon ses dimensions transversales, le forceps ne pouvant pas être appliqué dans ce cas, et lorsque l'on présume la vie de l'enfant, car la perforation du crâne serait préférable dans la conjoncture opposée; 2° dans le cas où le diamètre sacro-pubien a trois pouces à deux pouces et demi, le forceps n'étant pas toujours applicable et suffisant à ce degré de rétrécissement : au-dessous, l'opération césarienne est indispensable; 3° surtout lorsque le rétré-

cissement du bassin ne porte que sur le détroit inférieur de cette cavité, car l'écartement des pubis tend principalement à augmenter ses dimensions.

(Sandifort et Van der Eem, *D. de Artis obstetric. hodiern. præ veter. præstantiâ ratione partûs naturalis.* Leyde, 1783, in-8. — Sandifort et Van Leuween, *D. de Art. obs. hodiern. præ. vet. præstant. ratione partûs difficilis et præter. naturalis.* Leyde, 1783, in-8. — Dujardin et Peyrilhe, *Histoire de la Chirurgie.* — Sue, *Essais hist. littér. et critiques sur l'art des accouch.* — Schweighœuser, *Tablettes chronol. de l'hist. de la médec. puerpérale ; Archiv. de l'art des accouch.* — Sprengel, *Hist. de la médec.*)

ACHILLINI (Alexandre) naquit à Bologne, vers l'an 1461. Il s'appliqua particulièrement à la philosophie, et quoiqu'il se fût fait recevoir docteur en médecine, il sembla négliger cette science, pour se donner entièrement à la première, dans laquelle il avait reçu le même degré. Il y réussit suivant le goût de son siècle, et se fit par-là une réputation qui lui procura une chaire de philosophie dans sa ville natale. Après l'avoir remplie pendant plusieurs années, il fut appelé, en 1506, à Padoue, pour y être premier professeur en philosophie. La guerre que la ligue de Cambrai fit aux Vénitiens, ayant fait fermer les colléges de Padoue, en 1509, Achillini sortit de cette ville et retourna à Bologne. Il y mourut trois ans après, c'est-à-dire en 1512, laissant les ouvrages suivans, dont la plupart ne furent imprimés qu'après sa mort :

Annotationes anatomicæ, vel de humani corporis anatomiâ. Bologne, 1520, in-4 ; Venise, 1521, in-4. — Servilement attaché à la méthode et aux préjugés de Mondini, Achillini joignait encore à ces défauts une loquacité scolastique à peine supportable. Cependant son livre renferme diverses remarques qui ne sont pas dénuées d'intérêt, et prouve, dans plus d'un endroit ; que l'auteur avait disséqué un grand nombre de cadavres humains. Il parle, en termes obscurs il est vrai, de la valvule du colon. Il savait déjà que la moelle épinière finit à la hauteur des lombes. C'est à lui qu'on doit attribuer l'honneur d'avoir découvert le nerf olfactif. Achillini fut le premier qui, vers l'année 1480, découvrit l'enclume et le marteau, dont il indiqua même l'usage.

Opera omnia, videlicet, de intelligentiis libri V, de orbibus, de universalibus, de physico auditu, de elementis, de subjecto physionomiæ et chyromantiæ ; de subjecto medicinæ ; de primâ potestate syllogismi ; de distinctionibus, de proportione motuum : cum annotationibus Pamphili Montii Bononiensis. Venise, 1545, in-fol. ; *ibid.* 1568, in-fol.

Les ouvrages contenus dans ce recueil ne sont pas le seul monument qui se soit conservé de l'attachement d'Achillini à la philosophie d'Aris-

tote; on lisait sur son tombeau dans l'église de Saint-Martin, à Bologne, l'épitaphe suivante :

Hospes Achillinum tumulo qui quæris in isto,
Falleris; ille suo junctus Aristoteli
Elysium colit; et quas rerum hic discere causas
Vix potuit, plenis nunc videt ille oculis.
Tu modò, per campos dùm nobilis umbra beatos
Errat, dic longum, perpetuum que vale.

(Paul Jove, *elogia doct. viror.* — Mémoires de Nicéron. — Sprengel.

ACKERMANN (Jean-Chrétien-Théophile) naquit à Zeulenrode, dans le Voigtland, le 17 février 1756. Orphelin de bonne heure, il fut élevé par les soins d'un oncle qui était pasteur à OEttersdorf. Ses progrès dans la littérature ancienne furent étonnans. A peine âgé de 15 ans, il alla étudier la médecine à Iéna, et ne tarda pas à se faire remarquer par Baldinger. Cet illustre professeur se chargea du soin de diriger ses études, et l'emmena à Gœttingue, lorsqu'il fut appelé dans cette ville, en 1773, pour occuper la place de professeur de médecine et de directeur de l'Institut clinique. Ackermann y demeura deux ans, mettant à profit les leçons des professeurs célèbres qui faisaient alors la gloire de l'Université, et prit le titre de docteur en 1775. De là il se rendit à Halle, où, pendant deux ans, il fit des cours particuliers. En 1778, il alla s'établir dans sa ville natale, dont on venait de le nommer *physicien*, jusqu'en 1786, où il accepta la chaire de chimie qui lui fut offerte à Altdorf. Ce fut dans cette ville qu'il passa le reste de ses jours. Il y devint *physicien* en 1793, puis professeur de pathologie et de thérapeutique en 1794, et il y mourut le 9 mars 1801, à l'âge de 45 ans. Toutes les productions d'Ackermann décèlent un homme profondément versé dans la connaissance de l'antiquité, et habile à en fouiller les trésors trop peu connus :

De Trismo commentatio medica. Gœttingue, 1775, in-8.

De Dysenteriæ antiquitatibus liber bipartitus. Leipzick et Schleitz, 1777, in-8.

La première partie de cet ouvrage avait déjà été imprimée à Halle en 1775, in-4. C'est la thèse que soutint Ackermann pour obtenir le droit de faire des cours. La préface contient des réflexions judicieuses sur l'étude des anciens; l'ouvrage est plein d'une érudition qui étonne de la part d'un auteur de vingt ans.

Ueber die Krankheiten der Gelehrten, etc. Sur les maladies des savans, et sur la manière la meilleure et la plus sûre de les guérir. Nuremberg, 1777, in-8.

Programma de Antonio Musa, Octaviani Augusti medico, et libris qui illi adscribuntur, commentatio. Altdorf, 1786, in-4; réimprimé dans les *Opuscula ad medicinæ historiam pertinentia.* Nuremberg, 1797, in-8.

Regimen sanitatis Salerni, sive scholæ Salernitanæ de conservandâ bonâ valetudine præcepta edidit....

studii medici Salernitani historiâ præmissâ. Stendal, 1790, in-8.

Institutiones historiæ medicinæ. Nuremberg, 1792, in-8. — Histoire tirée des sources, dégagée des savantes inutilités qui grossissent quelques ouvrages du même genre, et qu'on peut mettre au rang des meilleurs *manuels* que l'on possède. Malheureusement l'auteur s'arrête à la renaissance des lettres, et laisse aux médecins le regret de n'avoir pas une histoire de leur art, complète, mais *abrégée*, faite avec autant de soin que celle-ci, et aussi propre à être mise entre les mains des élèves.

Institutiones therapiæ generalis, Nuremberg et Altdorf, tom. I, 1794; tom. II, 1795, in-8.

Handbuch der kriegsarzneykunde, *etc.* ou manuel de médecine militaire. Leipzick, 1794-1795, in-8, 2 vol. Traité complet et excellent sur la police médicale militaire.

Hand-und huelfsbuch fuer feldaerzte etc. ou manuel et mémorial à l'usage des médecins militaires, etc. Leipzick, 1797, in-8.

Hand-und huelfsbuch fuer feldwundaerzte, etc. ou manuel et mémorial à l'usage des chirurgiens militaires, etc. Leipzick, 1797, in-8. — Ces deux ouvrages, dont on ne saurait faire un trop pompeux éloge, et auxquels nul autre ne saurait être comparé, n'en forment véritablement qu'un seul en deux volumes. Aussi l'auteur a-t-il joint à chacun un second titre qui leur est commun: (Manuel de médecine et de chirurgie pratiques aux armées en temps de guerre, etc.)

Ueber die blaehungen, *etc.* (sur les vents). Nuremberg et Altdorf, 1800, in-8. Cet ouvrage est, selon Sprengel, un véritable chef-d'œuvre.

Ackermann publia en 1786 (à Leipzick) une excellente édition de Serenus Samonicus, qu'il enrichit d'une savante préface (de 48 pages), et d'un choix de notes prises parmi celles de tous les commentateurs. Il fit en 1788 un travail analogue sur Sextus Placitus Papiriensis et Lucius Apuleius. Il a fourni à l'édition de la *Biblioteca græca* de Fabricius, publiée par Théoph. Christ. Harles, les articles d'Hippocrate, de Théophraste, de Dioscoride, d'Arétée, de Rufus d'Ephèse et de Galien, qui, pour l'exactitude, la critique et l'érudition, se placent à côté de ce que nous avons de mieux sur chacun de ces écrivains. On doit encore à Ackermann une multitude d'articles de journaux. Les Allemands, en particulier, lui sont redevables d'un très-grand nombre de traductions.

(Jourdan, dans la *Biog. médic.* — Ackermann, *de Dysent. antiq.* — *Inst. hist. med.* — *Seren. Samonic. edit.* 1786, in-8. — Sprengel.)

ACKERMANN (Jacques-Fidèle), savant médecin et habile anatomiste, était professeur d'anatomie dans l'Université d'Heidelberg. Nous manquons de renseignemens sur sa vie. Il mourut en 1815, âgé de 50 ans. On le compte parmi ceux qui ont employé le plus de talent à rattacher les lois de la vie à celles du monde inorganique, et à expliquer par la chimie les fonctions des êtres organisés. C'est vers ce but que tendent la plupart de ses ouvrages:

Ueber die korperliche verschiedenheit des mannes von weibe ausser den geschlechtstheilen ; en latin, *de sexûs utriusque differentiis præter genitalia.* Francfort-sur-le-Mein, 1788, (Ersch et Enslin), 1789, (*Comment. de rebus, etc.*), in-8.

Uber die kretinen, eine menschenabart in den Alpen ; c'est-à-dire, Sur les Crétins, variété particulière de l'homme dans les Alpes. Gotha, 1790, in-8.

Gustûs organi novissimè detecti prodromus, (P. J. Daniel). Mayence, 1790, in-4, (Sprengel), ou in-8, (Ersch).

Ackermann démontre que le rameau lingual, fourni par la branche maxillaire inférieure, est le seul qui serve au goût, tandis que le nerf hypoglosse et le nerf glosso-pharingien ne sont destinés qu'à donner le mouvement aux muscles de la langue.

Versuch einer physischen darstellung der lebenskräfte organischer körper ; c'est à-dire, Essai d'une exposition physique des forces vitales des corps organisés. Francfort-sur-le-Mein, 1797, in-8 ; *ibid.* 1800, in-8; Iena, 1805, in-8. L'auteur se hasarde d'expliquer les phénomènes de la vie par les changemens des élémens alors connus du règne inorganique. Il attribue toutes les fonctions au renouvellement continuel des élémens chimiques, du carbone, de l'oxigène et du calorique, etc. ; en un mot, la vie n'est, selon lui, qu'une combustion lente.

De combustionis lentæ phænomenis, quæ vitam organicam constituunt, commentarius. Iena, 1805, in-4.

Nähere aufschlüsse über die natur der rindviehseuche, etc. ; c'est-à-dire, Nouveaux éclaircissemens sur la nature de la maladie des bestiaux, sur les causes de son incurabilité, et sur la nécessité des mesures de police qu'il convient de lui opposer. Francfort-sur-le-Mein, 1797, in-8.

Der scheintod und das rettungs verfahren, etc. ; c'est-à-dire, De la mort apparente, et des moyens de rappeler à la vie. Francfort-sur-le-Mein, 1803, in-8.

Infantis androgyni historia et iconographia, accedunt de sexu et generatione disquisitiones physiologicæ et tab. V. aeri incisæ. Iena, 1805, in-fol.

Die Gall'sche hirn-schaedel-und organenlehre. Heidelberg, 1806, in-8. C'est une réfutation de la doctrine de Gall et de sa manière de disséquer le cerveau.

De construendis, cognoscendis et curandis febribus epitome. Heidelberg, 1809, in-8.

Von der natur, etc. Recherches sur la nature du typhus. Heidelberg, 1814, in-8.

De humanæ naturæ dignitate : accedit de nervei systematis primordiis prolusio. Heidelberg, 1813, in-8. Dans le dernier de ces deux opuscules, Ackermann entreprit de faire revivre l'ancienne hypothèse d'Aristote, suivant laquelle les nerfs tirent leur origine du cœur.

(*Comment. de reb. in scient. nat. gestis.* — Ersch, *Litt. méd. allem.* — Enslin, *Biblioth. médic. chirurg.* — C. F. Ludwig, *Bibliog. med. pract.* — Sprengel. — *Journ. univ. des sc. méd.* tom. 14.)

ACREL (Olof) naquit le 26 novembre 1717, dans une paroisse près de Stockholm, où son père était ministre, et que ses ancêtres

avaient desservie sans interruption, en qualité de pasteurs, depuis l'an 1580. A peine âgé d'un an lorsqu'il perdit son père, il fut livré aux soins d'un beau-père qui ne négligea rien pour lui donner une bonne éducation. A l'âge de 7 ans, il fut envoyé à Upsal, pour y continuer les études qu'il avait commencées sous un précepteur particulier. Ses parens auraient souhaité qu'il eût suivi la carrière de ses ancêtres; mais un goût décidé pour la physique, l'histoire naturelle et la médecine, l'empêcha de se conformer à leurs vues. Il commença en 1732 à suivre les leçons des professeurs Prütz, Roberg, Martin, Roser et Linné. Après neuf ans de séjour à Upsal, il quitta cette ville, et se rendit à Stockholm, dans l'intention de joindre l'étude de la chirurgie à celle de la médecine. Il eut d'abord pour maître G. Boltenagen, et ensuite Schulzer, chirurgien célèbre, sous lequel il se livra particulièrement à l'étude de l'anatomie et de la chirurgie légales. Acrel avait conçu le dessein de voyager; la guerre qui éclata en 1741 entre la Suède et la Russie, accéléra l'exécution de son projet: on voulait l'engager malgré lui au service de l'armée, en qualité de chirurgien. Il partit secrètement, traversa le Dânemarck, alla à Hambourg, s'arrêta à Gœttingue, où il suivit les leçons de Richter, de Haller et de Rœderer; il passa ensuite à Strasbourg, et y étudia pendant huit mois. Il quitta cette ville au mois de mai 1742, parcourut la Suisse, le Piémont, la Lombardie, passa à Grenoble, à Lyon, à Besançon, et revint enfin à Strasbourg. Il visita dans cette course, qui ne dura que treize semaines, les principaux hôpitaux des lieux où il passa. Il vint à Paris au mois de novembre suivant, et y partagea son temps entre l'étude dans les écoles, et la pratique dans les hôpitaux. En 1743 et 1744, il servit dans les armées françaises en qualité de chirurgien; mais, ne pouvant supporter les fatigues de cet état, il obtint sa retraite, et se retira à Strasbourg. Après quelques mois de séjour dans cette ville, il traversa la Hollande et revint à Stockholm. Il subit bientôt après les examens d'usage, et fut admis au nombre des membres de la Société de chirurgie du royaume de Suède. En 1746, il fut agrégé à l'Académie des Sciences de Stockholm, et honoré de la présidence de cette société en 1750 et 1767. L'Académie royale de chirurgie de Paris lui accorda, en 1750, le titre d'associé étranger. En 1751, il fut nommé chirurgien du régiment de la Noblesse; en 1752, professeur en chirurgie, et premier chirurgien du lazaret de Stockholm. En 1764, il devint membre de la Commission royale de santé, directeur-général de tous les hôpitaux de Suède. La Faculté de médecine d'Upsal lui

conféra les honneurs du doctorat, et il fut agrégé au Collége royal des médecins de Stockholm. Le roi lui accorda des titres de noblesse, le fit d'abord chevalier, puis commandeur de l'ordre de Wasa. Acrel mourut en 1807, âgé de 90 ans. Il avait publié les ouvrages suivans :

Utforlig, *etc.*, c'est-à-dire, *Traité sur les plaies récentes.* Stockholm, 1745, in-8.

Genosta sätt, *etc.* Sur la meilleure méthode d'établir un bon hôpital en peu de temps à Stockholm. 1746, in-8.

Tal om fortrets, *etc.* Sur les maladies connées. Stockholm, 1750, in-8.

L'auteur attribue le *spina bifida* à l'hydrocéphale. Il explique comment l'obstruction du cordon ombilical peut donner lieu à la formation des hydatides.

Chirurgiske, *etc.* ou *Observations de chirurgie recueillies à l'hôpital royal de Stockholm, et publiées par ordre des administrateurs de cet hôpital.* Stockholm, 1759, in-8 de 380 p.; *ibid.* 1775, in-8.—Opérations du trépan et de la cataracte pratiquées avec succès; extirpation d'une parotide squirreuse, etc., etc. Quelques-unes de ces observations avaient été insérées par Acrel dans les Actes de la Société royale des sciences du Danemarck.

Pamminnelser wid bousquets, *etc.* Sur l'excision de la fistule à l'anus, au moyen d'un fil de plomb. Stockholm, 1766, in-8.— L'auteur prouve que cette méthode n'est ni nouvelle, ni toujours efficace.

Skriflwæking, *etc.* Opuscules sur la cataracte et les méthodes de l'opérer. Stockholm, 1766, in-8.

Tal om nödwändigheten, *etc.* Discours sur les avantages de la promptitude dans l'exécution des opérations chirurgicales. Stockholm, 1767, in-8.

Ouvrage important, quoique peu volumineux, où l'auteur passe en revue et apprécie les nouveaux procédés chirurgicaux.

(Carrère, *biblioth.* — *Comment. de rebus in scientiâ naturali et medicina gestis.* — Haller, *Bibl. chirurg.*)

ACRON, d'une famille considérée d'Agrigente, naquit vers l'an 480 avant Jésus-Christ. S'il faut en croire Suidas, il enseigna d'abord la philosophie à Athènes, dans le même temps que son concitoyen Empédocle y faisait briller son éloquence et son savoir. Leurs succès publics dans la même carrière expliqueraient leur mutuelle animosité, s'il ne suffisait, pour s'en rendre compte, de savoir combien étaient différens, ou même opposés, les principes fondamentaux de leurs doctrines médicales. Empédocle, ne voyant dans la médecine qu'une portion de la philosophie naturelle, voulait expliquer les phénomènes de la santé et de la maladie par les lois de la physique générale. Acron, philosophe plus sage et plus profond, trouvant aux phénomènes organiques un caractère tout spécial, ne voulait fonder la médecine que sur l'observation des faits qui composent son domaine. Il fut donc essentiellement *obser-*

vateur ou *empirique*, et les discussions des historiens sur l'origine de l'école de ce nom, ne sont que des disputes de mots. Plutarque prétend (d'*Isis* et d'*Osiris*, §. 84) que dans la grande peste d'Athènes, Acron sauva plusieurs malades en faisant allumer de grands feux auprès d'eux. On a fait honneur à Hippocrate de la même idée et du même succès, mais la relation de Thucidide prouve bien qu'ils ne l'ont mérité ni l'un ni l'autre.

Acron avait écrit un livre intitulé l'*Art de la médecine*, et un autre sur le *Régime des personnes en santé*. Il ne nous est rien parvenu de ces deux ouvrages.

(Leclerc. — Schulze. — Sprengel.)

ACTUARIUS. JEAN, fils de Zacharie, plus connu sous le nom qui nous le fait placer ici, vivait au treizième ou au quatorzième siècle, et peut être considéré comme le dernier médecin grec. On ignore les particularités de sa vie; on sait seulement qu'il fut attaché à la cour de Constantinople, comme le prouve le surnom qui lui est resté, surnom commun à tous les médecins qui y avaient quelque emploi; on sait encore, et c'est lui qui nous l'apprend, qu'il fut lié d'amitié avec un certain Apocauque. Lambech pense que c'est avec le personnage de ce nom, si connu dans l'histoire de Cantachuzène; Freind combat cette conjecture, et place Actuarius un siècle auparavant. Il est difficile de se décider pour l'une ou pour l'autre de ces opinions. Les ouvrages d'Actuarius renferment toute la théorie de Galien, réduite à un cadre fort étroit; mais l'auteur a mis à profit les vues particulières des successeurs du médecin de Pergame. Peu de choses lui sont propres et ont le mérite de la nouveauté : l'exposition seule lui appartient; mais, sous ce point de vue, il surpasse la plupart des Grecs modernes. Sa marche est lumineuse et systématique. Son traité de *Methodo medendi* est un *compendium* des plus complets de la médecine arabico-galénique, et mérite d'être recommandé, même de nos jours, de préférence à ceux qui ont pour auteurs des médecins grecs plus anciens. Le traité *de Urinis* expose d'une manière complète toutes les différences de ce fluide, et les signes qu'il peut fournir. Il pousse, à cet égard, les détails jusqu'à la minutie. Actuarius est le premier des médecins grecs qui ait fait mention des purgatifs doux, comme la casse, la manne, le séné, les myrobolans; il dit que ces deux dernières substances ont été transportées dans sa patrie des pays étrangers, c'est-à-dire de Syrie et d'Égypte; et il avoue que c'est d'après les Arabes qu'il traite de tous ces médicamens. Actuarius emploie un chapitre entier à parler des sirops et des juleps, dans la confection desquels entre le

sucre: c'est probablement encore des Arabes qu'il les a pris. Aussi a-t-on pensé qu'il devait être versé dans leur langue. Mais une chose qui suffit pour prouver le contraire, c'est qu'il ne traite d'aucune maladie dont il ne soit parlé dans les médecins grecs, et qu'on n'y trouve pas un mot des maladies que les Arabes ont connues les premiers, et nulle mention de la petite-vérole. Actuarius a beaucoup écrit. Quelques-uns de ses ouvrages n'ont point été imprimés; ils sont restés ensevelis dans quelques bibliothèques. On en peut voir les titres dans Haller; voici ceux qui ont été publiés :

De urinis libri septem. Ambrosio Leone Nolano interprete. Venise, 1519, in-4 ; Bâle, 1520, in-8 ; *ibid.* 1529, in-8; Paris, 1522, in-4 ; *ibid.*, 1548, in-8. La traduction revue et corrigée sur le texte grec, par Goupyl; Utrecht, 1670, in-8 (dans une collection intitulée *de Urinis*).

De compositione medicamentorum. J. Ruellio interprete. Paris, 1539, in-12 : c'est le 5e et le 6e livre de l'ouvrage suivant.

De methodo medendi libri sex. Corn. H. Mathisio interprete. Venise. 1554, in-4 ; *ibid.*, 1567, in-8. — Ces différens traités d'Actuarius ont été rassemblés et publiés en latin sous ce titre :

Actuarii Joannis filii Zachariæ opera. Paris, 1556, in-8, 2 tomes. On indique, sous la même date, une édition de Lyon, que Haller ne croit point différente de celle-ci.

De actione et affectibus spiritûs animalis et de nutritione tractatus duo (en grec), Ed. Jac. Goupyl. Paris, 1557, in-8; Leipzick, 1774, in-8.

(Freind. — Sprengel.)

ADAIR (James Makittrik), écossais, membre de la société royale de médecine, associé au collége des médecins d'Edimbourg, exerça quelque temps la médecine aux îles d'Antigoa, et aux Indes occidentales. Revenu en Angleterre, il se fixa à Bath, où il mourut en 1802. Il a publié :

Medical cautions, etc.; c'est-à-dire, Avis aux personnes valétudinaires, ou essais sur les maladies à la mode, sur les dangereux effets des appartemens étroits et trop chauds; sur les charlatans, les médecins empiriques, les femmes médecins, etc. Bath, 1787, in-8. Nous croyons que c'est la deuxième édit.

A philosophical and medical sketch, etc., ou Esquisse philosophique et médicale d'une histoire naturelle du corps et de l'esprit humain, suivie d'un essai sur les difficultés de la médecine, etc., publiée au profit de l'hôpital général de Bath. Bath, 1787, in-8 de 318 p. Dans cette espèce de physiologie pathologique, l'auteur examine les principales fonctions de l'économie, et mêle à leur histoire celle des dérangemens morbides qu'elles peuvent éprouver. Dans la seconde partie, il énumère les difficultés de l'étude et de la pratique de l'art de guérir, et indique en même temps les moyens de les surmonter.

Essay on diet and regimen, etc. Essai sur le régime à suivre pour re-

couvrer les agrémens d'une santé robuste. Bath, 17.., in-8; 2e édit., Londres, 1812, in-8.

Anecdotes of te life, adventures, etc.; ou Anecdotes biographiques, aventures, et défense de la médecine supposée défunte, suivies d'un dialogue dramatique, etc. Londres, 1790, in-8.

(*Commentarii de reb. in scient. natur. gest.— Catalogue de la bibliot. de la Soc. médico-chirurg. de Londres.*)

ADAMS (Joseph) était fils d'un apothicaire de Londres, qui le destinait à lui succéder. Après plusieurs années d'études, il suivit les cours de physiologie de Jean Hunter, qui le distingua, et qui l'employa à la rédaction de ses ouvrages. Ce fut quelque temps après la mort de celui-ci, qu'Adams publia son ouvrage sur les virus, où il prit hautement la défense de son maître et de son ami, contre lequel s'était déchaînée l'envie. Cet ouvrage attira l'attention sur son auteur. Les membres les plus distingués de la Faculté de Londres le détournèrent de continuer sa profession d'apothicaire. Il prit donc un diplôme de médecin, et fut envoyé à l'île de Madère, où il composa divers écrits sur les maladies de ce pays; et à son retour, en 1805, il reçut du collége des médecins de Londres une licence pour y exercer la médecine, quoique n'ayant pas passé les deux années requises à l'Université: faveur qui ne fut accordée qu'à lui seul; il fut également nommé médecin à l'hôpital des variolés. Adams mourut le 20 juin 1818, âgé de 62 ans. On a de lui:

Observations of morbid poisons, chronic and acute; the first comprehending syphilis, yaws, sivvens, elephantiasis. and the anomala confounded with them; the second, the acute contagions particulary, the variolous and vaccine; 2e. edit., in-4, Londres, 1807.— Ouvrage important, rempli de vues ingénieuses, et dont on trouve une analyse fort étendue dans les Annales de la Littérature médicale étrangère de Kluyskens, tome VII, pages 61 et 170. La première édition est de 1795.

Observations on the cancerous breast, consisting chiefly of original correspondance between the autor and D. Baillie, M. Cline, D. Babington, M. Abernethy, etc. Lond. 1801, in-8. (Observations sur les cancers des mamelles, etc.)

Answers to all the objections hitherto made against cow-pox. Lond. 1805, in-8. (Réponse à toutes les objections faites jusqu'ici contre la vaccine.)

Inquiry into the laws of epidemies; with remarks on the plans lately proposed for exterminating the small-pox. Lond. 1809, in-8. (Recherches sur la marche des épidémies, suivies de remarques sur les moyens proposés dernièrement pour faire disparaître la petite-vérole.)

A treatise on the supposed hereditary properties of diseases, containing remarks on the unfounded terrors and ill-judged cautions conse-

quent on such erroneous opinions, etc. Lond. 1814, in-8. (Traité de l'hérédité prétendue des maladies, etc.)

An illustration of M. Hunter's doctrine, particulary concerning the life of the blood; an answer to the Edinburg review on M. Abernethy's lectures. Lond., 1814, in-8. (Éclaircissemens sur la doctrine de M. Hunter, particulièrement pour ce qui a trait à la vitalité du sang, etc.)

Memoirs on the life and doctrines of the late John Hunter, esq. founder on the hunterian museum at the royal college of surgeons in London. Lond. 1817, in-8. (Mémoires sur la vie et les doctrines de Jean Hunter, etc.)

(*Biog. étrang. — Catal. de la biblioth. de la soc. méd. chirurg. de Lond.*)

ADAMUCCI (A.), mort à Paris le 24 juillet 1827, fut un savant modeste, et un modèle de vertus privées. Il était de Naples. Il vint, jeune encore, perfectionner ses études en France : l'amour de la liberté l'y retint et l'y fixa pour toujours. Si ses regards se reportaient vers le lieu de sa naissance, dit l'auteur d'un discours prononcé sur la tombe d'Adamucci, c'était pour souhaiter que la superstition et les préjugés y perdissent de leur empire, que les lumières de l'instruction réveillassent les masses populaires abâtardies par l'ignorance et la servitude; c'était pour former des vœux en faveur de la régénération morale des peuples de la belle Italie. L'inépuisable bienfaisance de ce médecin respectable aurait préparé des privations à sa vieillesse, si l'amitié ne fût venue au devant de ses besoins.

Système mécanique des fonctions nerveuses. Paris, 1808, in-8, 2 vol. — Poussant jusqu'à ses dernières conséquences la doctrine des idéologues du 18 siècle, l'auteur réduit à des impulsions et des mouvemens les facultés intellectuelles et morales de l'homme.

(Leroux, *Discours prononcé sur la tombe d'Adamucci.*)

ADANSON (MICHEL) naquit à Aix en Provence, le 7 avril 1727. Amené à Paris à l'âge de 3 ans, il y fit ses études avec la plus grande distinction : dès-lors il se livra avec ardeur aux sciences naturelles, et surtout à la botanique. Dès l'âge de 14 ans, émule de Linné, dont le système commençait à se propager, et qui ne satisfaisait pas son esprit exact, il avait esquissé quatre nouveaux systèmes. Animé d'une noble passion pour les sciences naturelles, il renonce à l'état ecclésiastique auquel il était destiné, et dans lequel ses relations de famille lui assuraient de grands avantages; il veut visiter des contrées non encore explorées. Il choisit le Sénégal, précisément à cause de l'insalubrité du climat, qui en avait éloigné jusqu'alors les botanistes. Il entreprend à ses frais, en 1748, à l'âge de 21 ans, ce périlleux voyage, qui lui coûta la plus grande partie de son patrimoine, mais où il acquit d'immenses richesses

scientifiques. Après cinq ans de séjour, Adanson revint dans sa patrie, et bientôt après il publia, avec le secours généreux de M. de Bombarde, amateur zélé des sciences, l'histoire de son voyage au Sénégal. Cet ouvrage, et d'autres productions que nous ferons connaître dans la partie bibliographique de cet article, placèrent Adanson au rang des plus illustres naturalistes, et le firent admettre parmi les membres de l'Académie des Sciences et de la Société royale de Londres. Depuis l'année 1763, où il publia ses *Familles des plantes*, il ne fit plus paraître d'ouvrages importans. Livré tout entier à l'idée gigantesque d'une encyclopédie complète, il s'occupa d'en rassembler les matériaux, et en 1774 il en soumit le plan et les titres à l'Académie. Malgré l'insuccès de son projet, dans l'exécution duquel il avait espéré être aidé par le gouvernement, Adanson n'en poursuivit pas moins, le reste de sa vie, le travail qu'il avait conçu, et c'est pour n'en être pas distrait qu'il s'enfonça plus que jamais dans la solitude. Les places de censeur royal, d'académicien, les pensions qui lui avaient été successivement accordées, lui donnaient une aisance employée dans l'intérêt unique de sa passion pour la science. La révolution la lui enleva. La perte, dit-on, qui lui fut le plus sensible, fut celle d'un jardin dans lequel il suivait depuis plusieurs années des expériences multipliées sur la végétation, et qu'il vit ravager sous ses propres yeux. Retiré dans une maison malsaine, incommode, à côté d'un jardin étroit, où il ne pouvait être réuni qu'un petit nombre de plantes, Adanson vécut dans le dénuement le plus complet, jusqu'à l'époque de la fondation de l'Institut. Appelé à faire partie de ce corps savant, il ne put pas se rendre à l'invitation qui lui était faite, parce que, répondit-il, il n'avait pas de souliers. Le ministre de l'intérieur, informé de sa situation, lui fit accorder une pension, et du moins les privations de la misère n'attristèrent pas les derniers jours de cet homme illustre. Adanson, depuis long-temps tourmenté de douleurs rhumatismales, mourut le 3 août 1806, six mois après s'être cassé la cuisse dans sa chambre, et après avoir langui pendant tout ce temps. Il supporta ses maux avec un courage extraordinaire, occupé continuellement de ses travaux, et surtout de son projet encyclopédique. Génie original, mais bizarre, travailleur infatigable, Adanson ne jouit pas pendant sa vie de toute la réputation qu'il méritait; négligeant, ou plutôt ignorant les moyens de réussir auprès des hommes, dont il se tenait trop éloigné, il fut effacé par les grandes renommées de Buffon et de Linné. Sa passion pour la science et le contentement de lui-

même lui tinrent lieu des succès qu'il n'obtenait pas. Une extrême irritabilité faisait, avec la franchise et la générosité, le fonds de son caractère. Son amour pour son pays et pour l'indépendance lui fit rejeter successivement les offres brillantes de l'empereur d'Allemagne, de Catherine II, enfin du roi d'Espagne, pour l'attirer dans leurs états. On ne doit pas oublier non plus de dire qu'il refusa, malgré les propositions les plus avantageuses, de communiquer aux Anglais le plan qu'il avait fourni, en 1753, à l'administration de la Compagnie des Indes, pour former sur la côte d'Afrique une colonie où l'on pourrait récolter, sans soumettre les nègres à l'esclavage, les produits des Iles et des Grandes-Indes. On a d'Adanson :

Histoire du Sénégal. Paris, 1757, 1 vol. in-4, avec une carte.—Ce livre donne les détails les plus étendus et les plus exacts sur le Sénégal. Il est terminé par une nouvelle classification des testacés. Adanson montra dans cette classification un essai de ce qu'il appelait sa méthode universelle, et qui consistait à rapprocher les unes des autres, à grouper en familles les espèces qui offraient le plus grand nombre possible de rapports. Cette méthode est l'idée-mère qui domine dans tous ses ouvrages. Il était parvenu à l'établir en considérant chaque organe isolément, et en formant de ses différentes modifications un système de division dans lequel étaient rangés tous les êtres connus. Il répéta cette opération par rapport à beaucoup d'organes ; il construisit de cette manière un certain nombre de systèmes artificiels. Pour que cette méthode ingénieuse pût être appliquée universellement, il faudrait que tous les organes importans, sur lesquels doivent être fondés les divisions et les rapports, fussent exactement connus ; or, c'est ce qui n'est pas, et ce qui était encore plus loin d'exister du temps d'Adanson.

Famille des plantes. Paris, 1763, 2 vol. in-8.—Adanson fit dans cet ouvrage l'application de sa méthode aux plantes, et chercha à ramener la botanique à l'étude des rapports naturels que le système de Linné faisait trop négliger. Quelques bizarreries, telles qu'une orthographe singulière et une nomenclature barbare, déparent ce livre, et furent cause de l'oubli dans lequel il tomba ; mais il est rempli d'aperçus heureux, qui ont été reproduits depuis, sans qu'on ait toujours cité la source où ils avaient été puisés.

Adanson est encore auteur de divers mémoires publiés à part, ou insérés dans des collections : tels sont ceux où il fit connaître le *baobab* ; où il donna l'*histoire des arbres qui produisent la gomme dite d'Arabie* ; où il traita la question de savoir si les espèces des plantes changent par le mélange des poussières des étamines, ou si elles sont invariables ; où il fit connaître les tarets ou vers destructeurs des navires ; où il indiqua l'électricité comme cause de la commotion produite par certains poissons, la torpille et le gymnotus. Il annonça, le premier, la propriété de la tourmaline dans une lettre adressée au

comte de Buffon, sous le nom supposé de *Ruga Carafa*. In-4, 1759. Enfin, il est auteur des articles du supplément de l'Encyclopédie, qui concernent les végétaux exotiques, jusqu'à la lettre D. Chacun de ces articles forme un traité complet de la plante qui en fait le sujet. Les propriétés médicales y sont indiquées suivant les théories du temps, et souvent d'après les préjugés des habitans des contrées où sont employées les plantes à titre de médicament. — Adanson a laissé un grand nombre de manuscrits, la plupart destinés à l'ouvrage encyclopédique qu'il se proposait de publier, et dont le plan fut soumis à l'Académie sous ce titre :

Plan et tableau de mes ouvrages manuscrits, et avec figures, depuis l'année 1771 jusqu'en 1775, distribués suivant une méthode naturelle découverte au Sénégal en 1749. — Premier ouvrage. *Ordre universel de la nature, ou méthode naturelle comprenant tous les êtres connus, leurs qualités matérielles et leurs facultés spirituelles, suivant leur série naturelle, indiquée par l'ensemble de leurs rapports*, 27 vol. in-8. — Deuxième. *Histoire naturelle du Sénégal*, 8 vol. in-8.—Troisième. *Cours d'histoire naturelle.* — Quatrième. *Vocabulaire universel d'histoire naturelle*, *servant de table à l'ordre universel.* 1 vol. in-f. de 1000 p. — Cinquième. *Dictionnaire d'histoire naturelle.* — Sixieme. 40,000 *figures de* 40,000 *espèces d'êtres connus.* — Septième. *Collection de* 34,000 *espèces d'êtres conservés dans mon cabinet.* — Ce travail ne parut pas aux commissaires nommés pour l'examiner également avancé dans toutes ses parties, surtout dans celles qui sont étrangères à l'histoire naturelle. On doit regretter qu'Adanson n'ait pas suivi le conseil qui lui fut alors donné de publier séparément les objets de ses propres découvertes, en se contentant d'indiquer d'une manière générale les rapports nouveaux qu'il pourrait apercevoir entre eux et les autres êtres.

(Cuvier, *Elog. histor.* d'Adanson. — *Biogr. univ.*)

ADDINGTON (Antoine) fit ses études à Oxford, où il prit le grade de maître-ès-arts en 1740, et celui de docteur en médecine en 1744. Il fut admis en 1756 dans le collége de médecine de Londres. Addington pratiqua la médecine à Reading, dans le Berkshire, où il s'acquit beaucoup de considération et une fortune immense. Il était surtout recherché pour le traitement de l'aliénation mentale. Son intimité avec le célèbre lord Chatam le rendit quelquefois le centre de négociations entre les membres du cabinet Britannique. Son fils, qui devint ministre sous le nom de vicomte Sidmouth, avait été élevé avec le fils de ce lord, le fameux Pitt. Addington mourut en 1790. On a de lui :

An essay on the sea scurvy, wherein is proposed an easy method of curing that distemper at sea, and of preserving water sweet for any cruise or voyage. Lond., 1753, in-8. (Essai sur le scorbut de mer, dans lequel

on propose une méthode facile de guérir cette affection, et un moyen pour conserver l'eau douce pendant tout le cours des voyages de mer.) — L'auteur y donne la description du scorbut, empruntée d'Engalenus, Cockburn, Boerhaave, Hoffmann, de lord Anson, etc. Il préconise la saignée en cas de pléthore, la purgation avec l'eau de mer, l'esprit de sel (acide hydrochlorique), lorsqu'il y a des signes de malignité. Il recommande les bains d'eau de mer, après l'usage de cette eau à l'intérieur, et les lotions avec cette même eau pour les ulcères scorbutiques. Son moyen pour conserver l'eau douce consiste à mêler environ une once et demie d'esprit de sel par chaque tonneau.

An essay on the mortality of sheep. Lond., 1760, in-8. (Essai sur la mortalité des bestiaux.)

(Carrère, *Biblioth.*)

ADOLPHI (Chrétien-Michel), docteur en philosophie et en médecine, doyen de la Faculté des médecins de Leipsick et du Collége de la Vierge, membre de l'Académie des Curieux de la nature, était né à Hirschberg, en Silésie, le 14 août 1676. Après avoir fait ses humanités à Breslau, il alla étudier à Leipsick la philosophie et la médecine. En 1699 et 1700, il soutint des thèses en ces deux facultés. Il partit l'année suivante pour visiter les universités étrangères; s'arrêta quelques mois à Halle, pour entendre les leçons de Stahl et de Fréd. Hoffmann; parcourut l'Allemagne et la Suisse, se rendit et séjourna quelque temps à Strasbourg, visita les Pays-Bas, vint à Paris, et s'y appliqua pendant huit mois à l'art de guérir, passa en Angleterre, revint en Hollande en 1702, et reçut à Utrecht le bonnet doctoral. De retour à Leipsick, il acquit en peu de temps une réputation étendue, le titre de premier médecin du duc de Saxe et plusieurs autres. Dans un nouveau voyage qu'il fit en 1722, il parcourut la Silésie, la Moravie, la Bohême et l'Autriche, et s'arrêta quelque temps à Vienne. Il mourut à Leipsick, le 3 octobre 1753, après avoir mis au jour vingt-huit dissertations académiques, dont les principales ont été réunies sous ce titre :

Dissertationes physico-medicæ quædam selectæ varii argumenti, quæ in universitate Lipsiensi diversis temporibus antehac conscriptæ sunt; nunc autem revisæ, hinc indèque auctæ ac in hocce volumen collectæ, etc. Leipsick, 1747, in-4.

Adolphi a inséré en outre un grand nombre d'observations dans les Actes des Curieux de la nature; il en a fourni deux au recueil de Breslau.

(*Comment. de rebus in scientiâ naturali et medic. gestis.* Tom. 3, pp. 168-73.)

ÆGIDIUS CORBOLIENSIS (Petrus), Pierre GILLES de Corbeil, naquit au douzième siècle, à six lieues de Paris, dans la ville

dont il porte le nom. Il étudia la médecine à Salerne, comme il nous l'apprend lui-même en plus d'un endroit de ses ouvrages : il n'est pas certain qu'il l'ait étudiée à Montpellier et à Paris. Il fut médecin de Philippe-Auguste. Il fut en même temps professeur en la Faculté de Paris, ou du moins il enseigna la médecine dans cette ville, s'il faut en croire Naudé (*de antiq. Schol. med. Paris.*). Gilles de Corbeil mourut au commencement du treizième siècle. Nous n'avons pas dû parler des discussions qui se sont élevées entre les érudits sur le nom, l'âge, la patrie, etc., de Gilles. On peut voir dans l'édition de ses œuvres, publiée par Choulant, l'indication des sources à consulter pour les connaître.

Les ouvrages de Gilles de Corbeil jouirent d'une grande autorité jusqu'à la renaissance des lettres ; ils constituent un des monumens les plus importans de la médecine du moyen-âge, et peuvent servir beaucoup à l'histoire des écoles de Salerne, de Montpellier et de Paris. Ces ouvrages sont les suivans :

Carmen de urinis.

Carmen de pulsibus.

Carmen de compositis medicaminibus.

Liber de signis morborum.

Le dernier est resté manuscrit et enfoui dans la poussière des bibliothèques. Les précédens ont eu d'assez nombreuses éditions que nous allons indiquer.

Le traité *de urinis* a été imprimé plusieurs fois avec le traité *de pulsibus* et un commentaire de Gentilis de Foligno. Padoue, 1484, in-4. Le traité *de urinis* est accompagné d'un double commentaire, savoir : une *exposition* par Gentilis de Foligno, et un *commentaire* qui pourrait bien être de Gilles lui-même ; après le livre *de pulsibus*, vient un commentaire de Gentilis. Venise, 1494, in-4. C'est une réimpression de l'édition précédente, de même que les quatre que nous allons indiquer. Lyon, 1505, in-8 ; *ibid.*, 1515, in-8 ; *ibid.*, 1526, in-8 ; Bâle, 1529, in-8.

Les quatre livres *de laudibus et virtutibus compositorum medicaminum*, n'ont été imprimés qu'une fois dans la collection de Polycarpe Lyser, qui a pour titre : *Historia poetarum et poematum medii ævi.* Hale, 1721, in-8, de la page 502 à la page 691.

Les trois premiers ouvrages viennent d'être réimprimés sous ce titre : *Ægidii Corboliensis carmina medica ad fidem manuscriptorum codicum et veterum editionum recensuit, notis et indicibus illustravit* Lud. Choulant, *M. D. et in acad. med. Dresd. prof.* Leipsick, 1826, in-8. Excellente édition d'où nous avons tiré cette notice.

AETIUS, l'un des médecins les plus célèbres des cinquième et sixième siècles, naquit à Amide, sur le Tigre, en Mésopotamie. Il étudia la médecine à Alexandrie, comme il nous l'apprend lui-même dans ses ouvrages. Il eut à la cour de Constantinople le grade de

comes obsequii (chef de la suite de l'empereur). De tous les médecins grecs qui jouirent de quelque célébrité, Aëtius fut le premier qui fit profession du christianisme. Les deux passages suivans ne peuvent laisser aucun doute sur sa religion : « Lorsqu'un corps étranger s'arrête dans le gosier, il faut, dit-il, après avoir tenté tous les moyens connus, se tourner du côté du malade, l'exhorter à prêter attention, et dire, si c'est un os : *Os, sors de ce gosier, comme Jésus-Christ fit sortir Lazare du sépulcre, et comme Jonas sortit du ventre de la baleine,* ou prendre le gosier et dire : *Os, je te conjure par Blaise, martyr et serviteur de Jésus-Christ, de descendre ou de sortir.* » Voici l'autre passage. « A l'occasion des piqûres de guêpes ou d'abeilles, Aëtius dit que *l'image vénérable et vivifiante de la Croix de Jésus-Christ,* gravée sur un cachet de fer et appliquée sur la partie piquée, préviendra toute inflammation. » Ces passages prouvent certainement qu'Aëtius était chrétien; mais ils démontrent en même temps que telle était sa crédulité, que sa foi faisait peu d'honneur à sa religion. Il n'a pas montré moins de crédulité dans l'énorme compilation qu'il a faite de tous les remèdes, emplâtres ou onguens employés avant lui, ou préconisés par les charlatans de son siècle. A peine élève-t-il des doutes sur les propriétés merveilleuses qu'on leur attribue. C'était là, du reste, le côté faible de la médecine de son temps, et l'un des vices principaux qui signalèrent sa décadence. Malgré ce défaut, Aëtius est un auteur de quelque importance. Il nous a conservé dans ses collections bien des choses qui auraient immanquablement été perdues avec les écrits d'où il les a tirées. Son ouvrage, qui forme un système complet de médecine-pratique, puisqu'il embrasse la diététique, la pharmacie et la chirurgie, est un extrait substantiel des œuvres de Galien, enrichi des vues particulières de Dioscoride, Archigène, Hérodote, Léonide, Rufus, Philagrius, Philumenus, Possidonius, et autres médecins célèbres. Comme il ne cite pas toujours les auteurs qu'il copie, il est difficile de distinguer ce qui lui est propre et de son invention. Freind a commis quelques méprises à cet égard, en lui attribuant plusieurs choses dont tout l'honneur appartient à ses devanciers :

Des seize livres dont se compose l'ouvrage d'Aëtius, les huit premiers seulement ont été imprimés en grec. Venise, Ald. 1534, in-fol., avec Paul d'Egine. J. Cornarius, le premier, traduisit les livres VIII à XIII. Bâle, 1533, in-fol. J. B. Montanus joignit à cette traduction celle des dix autres livres, et les publia réunis. Venise, 1534, in-fol. Cornarius, de son côté, fit réimprimer la version de Montanus avec la sienne. Bâle, 1535, in-fol.;

ibid. 1536, in-fol. Enfin il entreprit une nouvelle traduction de l'ouvrage entier, qu'il publia sous ce titre : *Contractæ ex veteribus medicinæ tetrabiblos, seu de re medicâ libri XVI.* Bâle 1542, in-fol. ; Lyon, 1549, in-fol. ; Venise, 1553, in-8, 2 vol. ; Lyon, 1560, in-12, 4 vol.

La traduction de Cornarius fut insérée par Henri Etienne dans la collection des *Artis medicæ principes.* Paris, 1567, in-fol.

(Ackermann, *Inst. hist. med.* — James, *Dict. univ. de med.*)

AGRICOLA (Jean-Ammonius), médecin allemand des quinzième et seizième siècles, était professeur en médecine et en langue grecque à Ingolstadt. Son savoir extraordinaire le fit passer pour le médecin le plus éclairé de son temps. Il mit en ordre une partie des œuvres d'Hippocrate, et commenta plusieurs livres de Galien. Voici les titres de ses ouvrages :

Scholia copiosa in therapeuticam methodum Galeni. Augsbourg, 1534, in-8.

In Galeni libros sex de locis affectis commentarii. Nuremberg, 1537, in-4 ; *ibid.*, 1658, in-4.

Hippocratis Coi, medicinæ et medicorum omnium principis, aphorismorum et sententiarum libri VII. Ingolstadt, 1537, in-4.

Medicinæ herbariæ libri duo. Bâle, 1539, in-8. — Il est question, dans le premier livre, des plantes qui ont été employées par les médecins anciens, comme Dioscoride, Galien, Pline, Oribase, Aëtius. Le second traite des plantes qui ont été découvertes et mises en usage par les modernes.

In Artem medicinalem Galeni commentarii. Bâle, 1541, in-8.

Comment. in Galeni librum de inæquali temperie, item apologia et epistola de variis rebus medicis. Bâle, 1539, in-8.

Annotationculæ in librum Nicolai Alexandrini, medici græci, de compositione medicamentorum secundùm loca, translatum è græco in latinum à Nicolao Rhegino. Ingolstadt, 1541, in-4 ; et avec l'ouvrage de Nicolas Alexandrin, *ibid.* 1543, 1560, in-8.

Oratio de præstantiâ corporis humani. On trouve cet opuscule dans le tome premier des *Orationes Ingolstadienses.* Ingolstadt, 1571, in-8.

(Carrère. — Merckin, *Lind. renov.*)

AGRICOLA (George), médecin distingué, mais surtout minéralogiste célèbre, naquit à Glaucha, dans la Misnie, le 24 mars 1494. Après avoir fait ses humanités à Zwickau et à Leipsick, il alla étudier la médecine en Italie. De retour dans sa patrie, il s'établit dans les montagnes des Géans, sur les frontières de la Bohême, et se livra avec une incroyable ardeur à l'étude des fossiles et de la métallurgie. Ses amis, qui le voyaient dissiper sa fortune, obtinrent de lui qu'il vînt se fixer et pratiquer l'art de guérir à Joachimsthal. Il y demeura trois ans, au bout desquels, cédant au goût qu'il n'avait cessé de cultiver au milieu de l'exercice de sa profession, il se rendit à

Chemnitz, où il s'appliqua tout entier à ses études favorites. Malgré l'immunité de toute charge publique, et une pension annuelle qui lui fut accordée par Maurice, duc de Saxe, Agricola avait dissipé une grande partie de sa fortune, quand il mourut le 21 novembre 1555. Il avait abjuré le catholicisme à cause des superstitions dont il le trouvait déparé; il abandonna le luthéranisme dès qu'il connut le fanatisme de ses sectateurs. C'est lui qui avait composé les vers suivans :

Si nos injecto solvabit cistula nummo;
Heu nimium infelix tu mihi pauper eris!
Si nos, Christe, tuâ servatos morte beasti:
Jam nihil infelix tu mihi pauper eris!

Nous ne citerons d'Agricola que les ouvrages suivans : *De re metallicâ libri duodecim, quibus instrumenta, officia, machinæ ac omnia denique ad metallicam spectantia describuntur; accedit ejusdem de animantibus subterraneis liber, cum indicibus diversis et variis figuris.* Bâle, *Froben*, 1546, in-fol.; 1556, in-fol.; 1558, in-fol.; 1561, in-fol.; Bâle, *Emm. Konig*, 1657, in-fol., édition augmentée du traité *de ortu et causis subterraneorum libri quinque*, etc.

De peste libri tres. Bâle, 1554, in-8; Schweinfurt, 1605, in-8; *ibid.*, 1607.

(Melch. Adami, *Vitæ german. medic.*, *etc.* — Bayle, *Dict. hist.*)

AGRIPPA (Henri-Corneille), de l'illustre famille des Nettesheim, naquit à Cologne, le 14 septembre 1486. Voulant marcher sur les traces de ses ancêtres, qui, depuis plusieurs générations, avaient exercé des charges auprès des princes de la maison d'Autriche, il entra de fort bonne heure au service de Maximilien Ier. Il y eut d'abord un emploi de secrétaire. Il servit ensuite dans les armées de cet empereur, et se signala en plusieurs occasions par une bravoure qui lui valut le titre de chevalier. Son inconstance lui fit quitter le métier des armes pour le droit, la médecine et la théologie, entre lesquels il se partagea. Sa plume hardie lui suscita bien des querelles: à Dôle, avec le cordelier Catelinet; à Paris et à Turin, avec les théologiens, et avec les jacobins à Metz, où il attaqua l'opinion répandue alors et ignorée aujourd'hui, qui donnait trois époux à sainte Anne. Cette grave querelle l'obligea de fuir en divers pays. Il fut vagabond et presque mendiant en Allemagne, en Angleterre et en Suisse. Il s'arrêta pendant quelque temps à Lyon, où était alors Louise de Savoie, mère de François Ier. Cette princesse l'honora du titre de son médecin; mais bientôt elle le chassa d'auprès d'elle, pour avoir refusé de prédire par le cours des astres, dans lesquels Agrippa

s'avisait de lire, les affaires de France. Ce médecin vagabond alla ensuite dans les Pays-Bas, où son *Traité de la vanité des sciences* et sa *Philosophie occulte* le firent mettre en prison. Il fut encore enfermé à Lyon pour un libelle contre Louise de Savoie, son ancienne protectrice. Cet homme, accusé d'être en commerce avec les diables, ne sut point profiter de cette société pour se procurer le bonheur et les richesses. Après avoir passé une partie de sa vie dans les cachots, il expira à Grenoble, en 1535, dans un hôpital. (Nous devons avertir que les biographes ne sont point d'accord sur cette circonstance, et nous profiterons de cette occasion pour engager le lecteur à consulter, sur la vie d'Agrippa, l'article que Bayle lui a consacré dans son dictionnaire, et quelques additions curieuses qu'y a faites Jolly, dans ses *Remarques critiques sur ce dictionnaire*. Voyez aussi Schelhorn (*Amœnitates litterariæ*, tome II). Esprit bien supérieur à son siècle, Agrippa n'est pas moins remarquable par l'influence qu'il exerça sur ses contemporains que par les singularités de son caractère et les vicissitudes de sa carrière moitié politique et moitié littéraire. Il sut apprécier à leur juste valeur les connaissances de son temps. Il ne faut le juger, sous ce rapport, que par le plus important de ses ouvrages (*De vanitate scientiarum*), et non d'après ceux où il dut faire aux préjugés régnans le sacrifice de ses opinions particulières; nous ne donnons les titres que des principaux :

De incertitudine et vanitate scientiarum, declamatio invectiva. Cologne, 1727, in-12; deuxième édition, sans date, Paris (1529), in-8; Anvers, 1530, in-8; Cologne, 1531, in-12; Anvers, 1531; in-8; Paris, 1531, in-8; *ibid.*, 1532, in-8; Anvers, 1536, in-8; Cologne, 1536, in-8; *ibid.*, 1575, in-12; *ibid.*, 1584, in-12; *ibid.*, 1598, in-12; *ibid.*, 1609, in-12; *ibid.*, 1622, in-12; Leyde, 1643, in-16; *ibid.*, 1644, in-12; La Haye, 1653, in-12; *ibid.*, 1662, in-12; Francfort et Leipsick, 1693, in-12; Leipsick, 1712, in-12; traduit en français par Louis Turquet de Mayerne, 1582, in-8; Paris, 1603, in-12; 1617, in-12; 1623, in-16; 1630, in-12; par Gueudeville, Leyde, 1726, in-12. — Lisez les chapitres 13, *de geomantiâ*, où il ne craint pas de faire cet aveu : « *Scripsi et ego quamdam geomantiam ab aliis longè diversam; sed non minùs superstitiosam fallacemque, aut si vultis, dicam etiam mendacem;* » chap. 31, *de astrologiâ judiciariâ*; chap. 32, *de divinationibus in genere*; chap. 33, 34, 35, 36, 37, 39, 40, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, et vous verrez combien il était dégagé des préjugés de son temps. Les chapitres sur la religion, les cérémonies du culte, les ordres monastiques, etc., sont encore plus curieux; ceux sur la médecine ne donnent pas une idée fort avantageuse de la pratique de cet art au commencement du 16[e] siècle. Tout

l'ouvrage mérite d'être lu, et dénote dans son auteur une grande érudition.

De occultâ philosophiâ libri tres. Malines, 1529, in-fol.; Anvers, 1531, in-fol.; Paris, 1531, in-fol; Cologne, 1533, in-fol.; *ibid.*, 1541, in-4; Mecheln, 1633, in-4; traduit en français par A. Levasseur. La Haye, 1727, in-8, 2 vol., fig.

On peut voir dans le traité *de incertitudine scientiarum*, le jugement que porte Agrippa lui-même sur ses travaux en philosophie occulte. Nous n'indiquerons point les éditions séparées des autres ouvrages d'Agrippa, parce qu'ils n'ont aucun rapport avec la médecine; on les trouve réunis aux précédens dans la collection suivante:

Henrici Cornelii Agrippæ ab Nettesheym, opera omnia. Lyon, chez les frères Berings, sans date (1610), in-8, 3 vol.; *ibid.*, *per Beringos fratres*, sans date, in-8, 2 tomes en trois vol. C'est la contrefaçon de l'édition précédente. La première est en caractères italiques; c'est à cela qu'on la reconnaît. Les éditions postérieures sont mutilées.

(Teissier, *Éloges des hommes savans*, *etc.* — Bayle. — Jolly. — *Dict. histor.* (Chaudon).

AGUERO (Bartholomeo-Hidalgo de), médecin de Séville, s'était fait une telle réputation dans le traitement des plaies, qu'à peine croyait-on qu'il pût y en avoir de si graves qu'il ne fût en état de les guérir. La crédulité du peuple lui attribua une puissance surnaturelle, et, long-temps après sa mort, les Sévilliens, en prenant les armes, se recommandaient à Dieu et au docteur Hidalgo. Aguero fut réellement l'un des restaurateurs de la méthode de la réunion des plaies par première intention. Ce médecin mourut dans sa patrie, le 5 janvier 1597, âgé de 66 ans. Nous avons de lui:

Tesoro de la verdadera cirugia, y via particular contra la comun opinion. Séville, 1604, in-fol. — Ce recueil, publié par François Ximénès Guillen, neveu de l'auteur, contient un ouvrage posthume: *Antidotarium generale*, avec les traités suivans qui avaient été mis au jour par l'auteur.

Avisos de cirugia contra, etc. 1584.

Respuesta a las proposiciones, que el licenciado Fragoso ensenna contra unos avisos, etc.

(Nicolas Antonio, *Biblioth. hisp.*)

AIKIN (Jean) naquit, vers le milieu du dernier siècle, à Warrington, dans le comté de Lancastre, qu'habitait son père, ministre presbytérien. Il commença à exercer la chirurgie, à laquelle il joignit ensuite la médecine. Aikin s'est fait connaître autant comme littérateur et biographe que comme médecin, et ses travaux dans ce genre lui ont acquis la réputation d'un esprit sage, impartial, et distingué par un goût délicat; son style est généralement simple, correct et élégant. On a de cet auteur:

Essay on the ligature of arteries. Londres, 1770, in-8. (Essai sur la li-

gature des artères.) — Cet ouvrage se trouve à la suite des observations de chirurgie de White.

Essay on several important subjects in surgery chiefly on the nature and cure of fractures. Londres, 1771, in-8; *ibid.*, 1775, in-8. (Essai sur quelques points importans de chirurgie, principalement sur la nature et le traitement des fractures.)

Observations on the external use of lead with some general remarks on topic medecines. Lond., 1771, in-8. (Observations sur l'usage externe du plomb, suivies de quelques réflexions générales sur les topiques.)

Thougts on hospitals. Lond., 1771. (Réflexions sur les hôpitaux), trad. franç. par Verlac. Paris, 1777, in-12.

A specimen of the medical biography of Great Britain. Lond., 1775, in-4. (Plan d'une biographie médicale de la Grande-Bretagne.) — Cet écrit est un appel aux savans, afin d'en obtenir les livres et les renseignemens nécessaires au dessein qu'avait formé Aikin de publier une histoire complète de la médecine en Angleterre. Mais l'insuffisance des secours qu'il reçut le força de renoncer à son entreprise, et le décida à publier séparément un fragment d'histoire médicale sous le titre suivant:

Biographical memoirs of medecine in Great Britain from the revival of litterature to the time of Harvey. Lond. 1780, in-8. (Mémoires biographiques sur la médecine dans la Grande-Bretagne, depuis la renaissance des lettres jusqu'au temps de Harvey). — Cet ouvrage, que nous mettons souvent à contribution pour la composition de notre dictionnaire, contient des détails curieux sur plus de cinquante médecins ou chirurgiens, etc., qui vécurent entre les années 1230 et 1677.

Appendix to the history of lazarettos which contains the observations made by M. Howard in his concluding tour and published by D. Aikin. Lond., 1793, in-8. (Supplément à l'histoire des lazarets, contenant les observations de M. Howard, etc.)

Abrégé des faits les plus importans concernant la vaccine ou petite-vérole des vaches, traduit de l'anglais par B... des C. Paris, 1801, in-8, pp. 56. — (Nous ne connaissons pas le titre anglais de cet ouvrage.)

An essay on the application of natural history to poetry. Warington, 1777, in 12, pp. 156. (Essai sur l'application de l'histoire naturelle à la poésie.)

Aikin s'est fait particulièrement connaître par sa coopération à la biographie universelle publiée en anglais sous son nom et sous celui de Nicholson; par une traduction de l'histoire de l'invasion de la Suisse par les Français, ouvrage presque de circonstance, que Aikin publia en 1803 pour animer ses compatriotes à résister à Napoléon qui menaçait l'Angleterre d'une descente. Il est encore auteur de divers écrits périodiques sur la littérature.

(*Biog. étrang. — Catal. de la biblioth. de la soc. méd. chir. de Lond.*)

AILHAUD (Jean), chirurgien, né à Lourmian, en Provence, est connu par la poudre purgative dont il se disait l'inventeur, et qui porte son nom. (Ce n'est qu'un mélange de résine, de scammonée et de suie.) Les premiers gains qu'il retira de la vente de ce médica-

ment, à Cadenet, village de Provence qu'il habitait, servirent à le faire recevoir docteur à Aix. Il vint à Paris, où, à force d'intrigues, il obtint un privilége exclusif pour faire débiter sa poudre. Il acquit par ce trafic une fortune considérable, et mourut à Aix, en 1756, âgé de 82 ans. Il a publié :

Traité de l'origine des maladies et de l'usage de la poudre purgative. Paris, 1738, in-12; *ibid.*(latin et français), 1742, in-12. Ailhaud, comme tous les charlatans qui préconisent et vendent un remède secret, ne voit qu'une seule cause des maladies, la stagnation des humeurs, et ne recommande qu'un seul moyen de les combattre, sa poudre purgative.

(*Biograph. univers.*)

AILHAUD (Jean-Gaspard), fils du précédent, continua le *métier* de son père, augmenta ses richesses, acheta des titres et des honneurs, et mourut en 1800. Tous les ouvrages qu'il a publiés sont relatifs à la *poudre purgative.*

Médecine universelle, prouvée par le raisonnement, ou précis du traité de J. Ailhaud. 1760, in-12; 1764, 5 vol. in-12.

Lettres à M. Barbeu-du-Bourg, au sujet de la poudre purgative. 1762, in-12.

L'ami des malades, ou discours historique et apologétique de la poudre purgative. 1763, in-12; 1770, in-12.

Traité de la vraie cause des maladies, et manière la plus sûre de les guérir par le moyen d'un seul remède. 1776, in-12.

(*Biog. univ.*)

AILLEBOUST (Jean), en latin *Albosius,* médecin d'Autun, qui vivait au seizième siècle, n'est connu que comme auteur de l'opuscule suivant :

Observatio lithopœdii senonensis, sive embryonis in utero materno petrefacti, quod vivâ matre, historiâ memorabili contexuit. Adjectâ levi et succinctâ exercitatione Simonis Provancherii, de causis naturalibus. Sens, 1582, in-8. Réimprimé dans l'*Hysterotomotokia* de Rousset. Bâle, 1588, in-8; Francfort, 1601, in-8; et dans les *Gynæcia* de Bauhin et de Spach. Trad. en français sous ce titre : *Le prodige d'un enfant pétrifié, de la ville de Sens.* Sens, 1582, in-8.

OIMAR (Ozias), de Grenoble, chirurgien distingué du milieu du dix-septième siècle, n'est plus connu que par quelques observations que Rivière publia à la suite des siennes. Nous ne parlons de lui que pour dire qu'il pratiqua deux fois l'amputation de plusieurs côtes. Voici quelques fragmens de l'une de ces observations :

Dominus de Bessin, centurio, tumorem scirrhosum patiebatur à longo tempore in latere sinistro suprà costas veras, quintam nimirum, sextam et septimam... ulcus animadverti volæ manûs magnitudinem æquans, et costas

subjectas carie infectas...... costarum extremitates amputavi quatuor digitorum transversorum longitudine, admoto postmodùm Canterio actuali..... et ulcus ad cicatricem perduxi.

AITKEN (JEAN), qu'on trouve souvent désigné sous le nom d'Aitkin, ou même sous celui d'Aikin, avec qui il ne faut pas le confondre, était membre du Collége royal de chirurgie et de la Société royale de médecine d'Edimbourg, chirurgien de l'hôpital royal de cette ville, membre de la Société des Antiquaires d'Écosse, professeur de médecine pratique, d'anatomie, de chirurgie et de chimie pharmaceutique. Il jouissait, vers la fin du dernier siècle, de la réputation d'habile chirurgien. Il paraît s'être suicidé sans qu'on sache les motifs qui le portèrent à cet acte. M. Champion, médecin à Bar-le-Duc, nous fait connaître quelques circonstances de cet événement qui méritent d'être rapportées. On dit qu'Aitken fit appeler deux ou trois médecins, et qu'en leur présence, étant au lit, il se coupa, à leur insçu, l'artère crurale, puis les pria de lui tâter le pouls, pour avoir leur avis sur son état. Ce fut en 1790 : il était encore à la fleur de l'âge. On lui doit les ouvrages suivans :

Conspectus rei chirurgicæ, morbos, operationes, instrumenta et administrationem, systematicè amplectens. Edimbourg, 1778, in-8.

Systematic elements of the theory and practice of surgery. (Élémens de chirurgie théorique et pratique.) Edimbourg, 1779, in-8 de 574 p. — L'ouvrage est divisé en deux parties: la première est un tableau nosologique des maladies chirurgicales; la seconde, un traité d'opérations; l'une et l'autre sont de médiocres compilations.

Elements of the theoric and practic of physic and surgery. (Elémens théoriques et pratiques de médecine et de chirurgie.) Londres, 1782, vol. I, 581 pag.; vol. II, 606 pag. in-8. — Le premier volume seul est nouveau; le deuxième n'est qu'une édition nouvelle de l'ouvrage précédent, avec des additions et des améliorations.

Principles of midwifery or puerperal medecine. (Principes de l'art des accouchemens ou de médecine puerpérale.) Edimbourg, 1784, in-8, 210 pag. avec 31 pl.; *ibid.*, 1785, in-8; Londres, 1786, in-8.

(Comment. de rebus in scient. natur. et med. gestis.)

AKAKIA (MARTIN), chef d'une famille qui se distingua longtemps dans la médecine, était de Châlons. Il s'appelait *Sans-malice;* mais, selon la coutume des savans de son siècle, il traduisit ce nom en celui d'Akakia. Il étudia la médecine à Paris, sous le célèbre Brissot, et fut reçu docteur en 1526. Son mérite et ses talens lui valurent les charges de professeur en médecine et de médecin de François Ier. En 1545, il fut choisi par l'Université pour être l'un

de ses ambassadeurs au concile de Trente. Il mourut le 2 juin 1551, après avoir publié les ouvrages suivans :

Cl. Galeni Pergameni, de ratione curandi, ad Glauconem, libri duo, Mart. Akakia interprete; commentarii ejusdem in eosdem libros. Paris, 1538, in-4; Lyon, 1551, in-16.

Ars medica, quæ est ars parva Galeni; Mart. Akakia interprete et enarratore. Lyon, 1548, in-16; Venise, 1549, in-8; *ibid.*, 1587, in-8.

Akakia est aussi l'auteur de l'ouvrage suivant imprimé après sa mort :

Synopsis eorùm quæ quinque prioribus libris Galeni de facultatibus simplicium medicamentorum continentur. Paris, 1555, in-8.

(Bayle. — *Lindenius renovat.*)

AKAKIA (Martin), fils du précédent, fut reçu docteur en médecine de la Faculté de Paris en 1570. Tristan de Rostaing, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et le célèbre Amyot, évêque d'Auxerre, lui firent donner par Charles IX, en 1574, la charge de premier lecteur et professeur royal en chirurgie. Quatre ans après, il devint second médecin de Henri III. En 1588, il se démit, en faveur de Pierre Séguin, son beau-fils, de la chaire de chirurgie du Collége royal, et mourut peu de temps après, à l'âge d'environ 49 ans.

Le seul ouvrage d'Akakia qui ait paru du vivant de l'auteur, est le panégyrique de Henri III, qui fut imprimé à Paris l'an 1578. Les deux ouvrages suivans furent imprimés pour la première fois : Le traité *de morbis muliebribus* dans *Israelis Spachii Gynæciorum libri.* Strasbourg, 1597, in-fol.; et les *Consilia medica* dans le recueil publié sous ce titre par Scholzius, à Francfort, 1598. Nous ne parlons pas des thèses soutenues aux écoles par Akakia en 1569 et en 1570. (Bayle.)

AKAKIA (Martin), fils du précédent, reçu docteur en médecine en 1598, à Paris, et non à Montpellier comme le dit Astruc, succéda à son beau-frère, Pierre Séguin, dans la charge de professeur royal en chirurgie, dont ce dernier se démit en sa faveur en 1599. Il mourut l'an 1605, au retour d'un voyage d'Italie, où il était allé avec M. de Béthune, ambassadeur à Rome.

AKAKIA (Jean), frère du précédent, reçu docteur en 1612, fut médecin de Louis XIII, et mourut en Savoie en 1620.

AKAKIA (Martin), fils de Jean, occupa long-temps avec honneur la chaire de professeur en chirurgie au Collége royal, et mourut le 21 novembre 1677. Le 19 octobre 1677, on se plaignit dans une assemblée de la Faculté de médecine, de ce que Martin Akakia consultait avec des médecins qui n'étaient pas de la Faculté. Sur ces plaintes, on lui fit savoir qu'il eût à comparaître

pour rendre compte de sa conduite. Ne s'étant pas trouvé au jour indiqué, il fut décidé qu'on lui fixerait un autre jour, et que, faute de comparaître, on prononcerait contre lui en son absence. Le 23 octobre, la Faculté assemblée sur la même affaire, on représenta que, selon les statuts, Akakia devait être exclu et rayé du catalogue, mais qu'en considération de ce que le nom qu'il portait était cher à la Faculté, il fallait seulement le priver pour six mois des honneurs et émolumens de la Faculté. Akakia conçut un chagrin si vif de ce décret, qu'il en tomba malade et mourut peu de temps après. (*Gouget.*)

AKENSIDE (MARC) est plus célèbre comme poëte que comme médecin. Il naquit en 1721, à Newcastle, sur la Tyne. Son père, riche boucher, lui fit donner de bonne heure les élémens de l'éducation à Newcastle, et l'envoya, vers l'âge de 18 ans, à l'Université d'Édimbourg, dans le but de le faire recevoir ministre de l'église dissidente d'Écosse. Mais Akenside, entraîné par son goût pour la médecine, y étudia cette science. Trois ans après, il se rendit à Leyde, où il séjourna un peu plus de deux ans, et prit le degré de docteur en 1744. Ce fut cette même année qu'il publia, à son retour, son poëme sur les plaisirs de l'imagination (*On the pleasures of the imagination*), composition qui fut accueillie avec la plus grande faveur, et qui est le principal titre de l'auteur à la célébrité poétique. Peu de temps après, il fit paraître diverses poésies moins estimées et peu recherchées maintenant : il s'y montre partisan déclaré de la philosophie et de la littérature classique des Grecs, et y manifeste un ardent amour de la liberté, penchant en politique vers le républicanisme, et en religion vers le déisme. Il exerça d'abord quelque temps la profession de médecin à Northampton, puis à Hamstead. Après deux ans et demi de séjour dans cette dernière ville, il alla se fixer à Londres. La fortune ne lui fut pas favorable dans les commencemens. Heureusement, un de ses amis, nommé Dyson, lui fit une pension annuelle de 300 livres sterl. Il eut bientôt plus de succès, et devint membre de la Société royale de Londres, médecin de l'hôpital Saint-Thomas, et agrégé au Collége des médecins de Londres. Sa pratique et sa réputation s'étendirent à un tel point, que, lors de la formation de la maison de la reine, il fut nommé l'un des médecins de cette princesse, place qui s'accordait peu avec ses opinions politiques, et qu'il devait surtout à l'influence de M. Dyson, membre de l'administration. Akenside mourut en juin 1770, la quarante-neuvième année de son âge, à la suite d'une *fièvre putride*. On lui reproche d'avoir

traité avec hauteur et fierté ses confrères, ce qui ne dut pas lui concilier leur affection. On a de lui :

Dissertatio de ortu et incremento fœtus humani. Leyde, 1744, in-4.

Observations on the origin and use of lymphatic vessels. (Observations sur l'origine et les usages des vaisseaux lymphatiques.) Lond., 1757, in-8.

Notes on the postcript of a pamphled intitled : Observations anatomical and physiological. Lond. 1758, in-8. C'est une réponse à Alex. Monro, qui, dans l'opuscule cité, avait relevé des erreurs échappées à Akenside dans le mémoire sur les vaisseaux lymphatiques.

De dysenteriâ commentarius. Lond. 1764, in-8. Ouvrage basé sur les observations particulières de l'auteur; l'étiologie qu'il donne de la maladie est très-hypothétique. Il nie qu'elle soit inflammatoire; il est néanmoins grand partisan de la saignée; il recommande l'ipécacuanha, et a recours aux vésicatoires quand la maladie se prolonge.

On trouve, dans les *Transactions philosophiques*, divers mémoires d'Akenside. Tels sont : Des observations sur le cancer; de l'usage de l'ipécacuanha dans le traitement de l'asthme; méthode pour guérir les tumeurs blanches des articulations (vol. 1); observation d'une lésion du cœur à la suite d'un coup (vol. 53).

(Aikin, *general biography.— Comment. de rebus in medic. gestis*, Supplém. de la 2ᵉ décade.)

ALANSON (Édouard), chirurgien anglais, à Liverpool, s'est fait connaître par un procédé particulier pour pratiquer l'amputation, décrit dans l'ouvrage suivant :

Practical observations upon amputation and the after treatment. Lond. 1779, in-8; *ibid.*, 1782, in-8, trad. en français par Lassus, sous ce titre : *Manuel de l'amputation des membres.* Paris, 1784, in-12. Le principal but de la méthode qu'Alanson propose pour l'amputation, est d'éviter la saillie de l'os, et d'obtenir une réunion immédiate de la plaie. Les tégumens, refoulés fortement en haut par un aide, sont coupés circulairement et disséqués avec la pointe du couteau dans une assez grande étendue pour recouvrir toute la surface de la plaie. La partie disséquée de la peau est relevée, et les muscles sont coupés un peu plus bas que le rebord cutané, en portant le couteau obliquement, de manière à parvenir le plus haut possible vers l'os. Il blâme l'ancienne méthode, qui consiste à dénuder l'os de son périoste dans une étendue considérable, au-dessus et au-dessous du point où doit passer la scie.

On trouve une observation curieuse d'Alanson dans le tome IV des *Recherches et observations médicales de la Société des Médecins de Londres.* Il s'agit d'une femme qui, s'étant fracturé le tibia au second mois de sa grossesse, arriva au terme de l'accouchement sans que la fracture eût fait aucun progrès vers la consolidation. A partir de cette époque, la formation du cal eut lieu comme dans les cas ordinaires : au bout de neuf semaines, la malade était guérie. Il faut noter que cette femme s'était

fracturé le fémur quelque temps avant de devenir enceinte, et que la consolidation s'était faite dans l'intervalle de temps qu'elle demande ordinairement.

ALAYMO (Marc-Antoine), philosophe et médecin célèbre, naquit en 1590 à Ragalbuto, en Sicile. Il se livra avec ardeur à l'étude des belles-lettres, et prit rang de bonne heure parmi les savans les plus distingués. Il n'eut pas moins de succès en médecine, et reçut avec applaudissement le bonnet doctoral à Messine, à l'âge de 20 ans. En 1616, il alla se fixer à Palerme, où il jouit jusqu'à sa mort de la réputation d'excellent praticien. Il donna surtout des preuves de son habileté et de la plus active philantropie, durant la peste qui ravagea la Sicile en 1624. On voulut l'attirer à Padoue, en lui offrant la première chaire de médecine avec des appointemens considérables, et à Naples, en lui conférant le titre de proto-médecin du royaume: rien ne put lui faire abandonner sa patrie. Il mourut à Palerme, le 29 août 1662, laissant les ouvrages suivans:

Dialecticon, seu de succedaneis medicamentis opusculum novum, pharmacopolis necessarium, verum etiam medicis, chymicisve maximè utile, in quo nova et admiranda naturæ arcana reconduntur. Palerme, 1637, in-4.

Discorso intorno alla preservatione del morbo contagioso e mortale, che regna al presente in Palermo e in altri città e terre del regno di Sicilia. Palerme, 1625, in-4.

Consigli medico-politici composte d' ordine dell' ill. senato Palermitano per l'occorrenti necessita della pesta. Palerme, 1652, in-4.

Alaymo avait composé plusieurs autres ouvrages qui sont restés manuscrits.

(Mongitore, *Biblioth. Sicula.*)

ALBANO TORINO (que nous devrions peut-être placer au mot Torino, mais qui est plus connu sous ces noms réunis) naquit à Winterthour, dans le canton de Zurich, en 1491. Après avoir fait ses premières études, il se rendit à Bâle, où il s'appliqua à la philosophie et aux langues grecque et latine. Il y fit de rapides progrès, et fut bientôt professeur à son tour. Les études médicales commençaient dès-lors, en France, à être cultivées avec éclat. Torino, décidé à embrasser cette carrière, vint à Montpellier (Astruc), où il reçut le bonnet doctoral. De retour dans sa patrie, il obtint une chaire de médecine dans l'Université de Bâle, et partagea son temps entre les travaux académiques et une pratique étendue. Il mourut en 1549, selon Pantaléon, ou selon d'autres, le 23 février 1550. Torino ne composa aucun ouvrage; mais il contribua, par des traductions assez estimées, à faire connaître les médecins grecs. On lui doit celles de

quelques ouvrages attribués à Polybe, d'Alexandre de Tralles, de Paul d'Égine, de Dioclès de Cariste, de Philarète, de Théophile, de Jean Damascène, de Philothée. Il publia des éditions de Soranus, d'Oribase, de Pline, d'Apulée, d'Apitius, etc.

(Melchior Adami, *Vitæ medicor. german.*)

AL-BEITHAR, l'un des écrivains arabes les plus célèbres, et le plus grand botaniste de son temps, naquit à Malaga, vers la fin du douzième siècle. A l'exemple des philosophes de l'antiquité, il entreprit de longs voyages pour étudier les productions de la nature. Il parcourut l'Orient et l'Occident, consultant avec empressement les savans de tous les pays. Les suffrages unanimes des académies d'Égypte l'appelèrent à la charge d'Archiâtre. Il passa ensuite à la cour de Malek-Alkamel, roi de Damas, où il fut comblé d'honneurs et élevé à la dignité de Visir. Il y mourut l'an 646 de l'égire, ou de Jésus-Christ 1248. Doué d'une mémoire prodigieuse, il n'oubliait jamais les particularités de l'histoire d'une plante ou d'un minéral qu'il avait connus, et il pouvait indiquer la page de Dioscoride et de Galien où il en était question. Beithar avait écrit en arabe plusieurs ouvrages, parmi lesquels les plus importans étaient les suivans :

De mirâ rerum creatarum virtute, ac de usu medicamentorum ad curandos corporis morbos.

Collectio magna simplicium medicamentorum. Il existe un beau manuscrit de ce dernier dans la bibliothèque de l'Escurial. C'est de cet ouvrage, dont Casiri fait les plus grands éloges, qu'a été tiré le traité *De limonibus*, traduit par Alpago, et imprimé à Paris en 1602.

(Casiri, *Biblioth. Arabico-Hispanica Escurialensis.*)

ALBERS (Jean-Abraham) naquit à Brême le 20 mars 1772. Il fit ses études, successivement, au Collége de Saint-Charles à Brunswick, et aux Universités de Gottingue et d'Iéna. Ce fut dans cette dernière qu'il reçut, en 1795, le grade de docteur en médecine et en chirurgie. Après avoir visité les Académies de Vienne, d'Édimbourg et de Londres, il revint à Brême en 1797, où il se livra à la pratique de la médecine et des accouchemens. Détourné de l'étude par des occupations multipliées, il dérobait au sommeil les heures qu'il consacrait à la science, et le grand nombre de travaux qu'il a laissés prouve toute l'activité de son zèle et l'étendue de ses connaissances. Son dernier voyage fut celui qu'il fit en France, et surtout à Paris, en 1820; depuis cette époque, il insérait dans divers journaux allemands, et spécialement dans la Gazette de Saltzbourg, des articles où il faisait connaître la médecine de

notre pays. Il mourut le 24 mars 1821. Outre les ouvrages que nous allons indiquer, Albers a publié un grand nombre de traductions d'ouvrages français, anglais ou italiens, et une multitude d'articles insérés dans divers journaux.

Diss. inauguralis med. de ascite. Iéna, 1795, in-4.

Amerikanische annalen, etc. Annales américaines de médecine, d'histoire naturelle, de chimie et de physique. Brême, 1802-1803, in-8, 3 v.

Worin besteht eigentl, etc. En quoi consiste précisément le mal qui est connu sous le nom de claudication volontaire des enfans? Vienne, 1807, in-8. Mémoire couronné.

De tracheitide infantum, vulgò croup vocatâ. Leipsick, 1816, in-4.

Icones ad illustrandam anatomiam comparatam; fasc. I, II, III. Leipsick, 1818-21, in-fol.

(Breschet, *dans Archiv. de med.*, tom. III. — Ersch, *Litt. med. allem.* — Enslin, *Biblioth. médic. chirurg.*)

ALBERT-LE-GRAND appartient plus à l'histoire de la philosophie générale et de l'histoire naturelle, qu'à celle de la médecine. Cependant, comme il n'est pas évidemment démontré que les ouvrages qui ont rapport à cette dernière science, et qu'on hésite à lui attribuer, ne soient pas réellement de lui, nous accorderons une courte notice à cet homme célèbre. Il naquit en 1193 ou 1205, à Lawingen, en Souabe, et fit ses études à Pavie. Ses progrès étonnans engagèrent les Dominicains à se l'attacher, et il entra en effet dans leur ordre. Chargé de l'instruction de la jeunesse, Albert se rendit à Cologne, dans diverses autres villes d'Allemagne, et enfin à Paris, où il enseigna avec éclat la philosophie et la théologie, commentant Aristote, dont les ouvrages venaient d'être proscrits par une bulle du pape. L'influence de son nom contribua à faire lever l'interdit dont était frappée une partie des livres du philosophe grec. En 1254, il fut élevé à la dignité de provincial des Dominicains en Allemagne, et résida, en cette qualité, à Cologne. Quelques années après, les affaires de son ordre l'ayant appelé à Rome, le pape Alexandre IV lui donna l'office de maitre du sacré palais. A son retour en Allemagne, Albert fut investi de l'évêché de Ratisbonne. Mais il se démit, au bout de trois ans, de fonctions qui l'enlevaient à ses études favorites, et contrariaient son goût pour l'enseignement. Il reprit la vie monastique à Cologne. Il fut encore tiré de sa retraite par l'ordre du pape Grégoire X, qui lui enjoignit d'aller en Allemagne et en Bohême prêcher la croisade, et il assista peu après au concile tenu en 1274 à Lyon. Enfin il revint à Cologne, où il mourut en 1280. Albert dut à l'étendue de ses connaissances le surnom de

Grand. C'est à tort qu'on a prétendu que ce surnom, traduit de *grotus* (*grot, groot, gross*, en allemand), était le nom distinctif de quelque branche de la famille des comtes de Bollstœdt, dont il descendait. L'histoire de sa vie est remplie de fables. On conçoit que dans le siècle ignorant où il vécut, on ne se soit pas arrêté à l'étonnement que dut produire son savoir extraordinaire aux yeux de ses contemporains : ses expériences de physique et de chimie, ses inventions en mécanique, parurent des choses surnaturelles, et il ne dut passer pour rien moins que magicien.

Indépendamment des ouvrages qui lui sont faussement attribués, le nombre de ses écrits est vraiment prodigieux. Il traita de tous les sujets, de la logique, de l'éthique, de la métaphysique, de la théologie, de la physique. Ses œuvres, rassemblées en 1651 par le dominicain Pierre Jammi, forment 21 volumes in-folio. Le traité *De naturâ rerum*, où il est question de détails relatifs à l'accouchement; celui *De secretis mulierum*, paraissent avoir eu pour auteurs quelques-uns de ses élèves : le dernier est généralement attribué à Henri de Saxe. Quoique Albert ait partagé un grand nombre des préjugés et des erreurs de son siècle, rien n'indique positivement qu'il se soit livré aux opérations superstitieuses ou chimériques de l'astrologie et de l'alchimie. Les livres *De mirabilibus mundi, de alchimiâ*, *le miroir d'astrologie*, ne sont pas de lui. Il est inutile de dire que les rapsodies connues sous les titres de *Secrets admirables du grand Albert*, et *Secrets du petit Albert*, ne sont pas des traductions d'ouvrages de notre auteur. Malgré l'assertion de Lenglet-Dufresnoy, les passages qu'il cite, et qui sont tirés des ouvrages authentiques d'Albert, ne prouvent pas que ce dernier ait travaillé à la recherche de la pierre philosophale. Les traités que l'on cite le plus sont les suivans : *Opus de animalibus*. Rome, 1478; Mantoue, 1479; *Mineralium libri quinque*. Padoue, 1476.

Albert ne connaissait Aristote que par les traductions faites sur celles des Arabes. Il eut une influence marquée sur les sciences et la médecine, qui faisait alors partie de la philosophie générale, en propageant la dialectique et la physique d'Aristote et de ses commentateurs. Nous ne devons pas oublier de dire qu'il eut pour disciple de prédilection le célèbre Thomas d'Aquin, le premier des scolastiques.

(Moreri. — Bayle, *art.* Albert. — Lenglet-Dufresnoy, *Hist. de la philos. hermétique.*)

ALBERTI (Michel), conseiller du roi de Prusse et du Consistoire de Magdebourg, professeur ordinaire en médecine et en philosophie dans l'Université de Halle, physicien ordinaire de Nuremberg, membre de l'Académie des Curieux de la nature, et de l'Académie des Sciences de Berlin, tient le premier rang parmi les défenseurs les plus distingués du stahlianisme. Il était né à Nuremberg

le 13 novembre 1682. Son père, Paul Martin, ministre du saint Évangile, donna les premiers soins à son éducation, et l'envoya ensuite au collége de Saint-Gilles, où le jeune élève fit preuve des plus heureuses dispositions. De Nuremberg, il alla à l'université d'Altdorf, où il s'appliqua à la théologie. La pureté de ses mœurs et son ardeur pour le travail lui concilièrent l'estime générale. Il fut chargé de diriger l'éducation d'un jeune homme avec lequel il se rendit à Iéna. Les relations amicales qu'il eut avec Wedelius, Krause et Slevogt, lui inspirèrent du goût pour la médecine; il s'y appliqua bientôt tout entier. Hoffmann et Stahl faisaient alors l'ornement de l'école de Halle; Alberti vint y continuer ses études. Il trouva dans le dernier de ces deux grands hommes un guide bienveillant, et bientôt un intime ami. Le titre de docteur lui fut conféré en 1704. Des cours qu'il ouvrit sur la philosophie et la médecine attiraient déjà un grand concours d'auditeurs, et lui présageaient des succès plus importans, quand son père le rappela près de lui. Il eut à souffrir des intrigues de l'envie, et ce ne fut qu'après bien des embarras qu'il fut agrégé, en 1707, au Collége des médecins de Nuremberg. Après la mort de son père, il revint à Halle, où il rouvrit des cours de philosophie et de médecine. En 1710, il fut nommé, dans l'Université de cette ville, professeur extraordinaire de médecine, et professeur ordinaire en 1716; un peu plus tard, il fut désigné professeur extraordinaire de philosophie naturelle, et professeur ordinaire en 1719. Il remplit ces divers emplois avec autant de zèle que de talent, jusqu'à sa mort, qui arriva le 17 mai 1757. Alberti consacra une grande partie de sa longue carrière académique à développer la doctrine de Stahl, et à la mettre à la portée de toutes les intelligences. C'est dans ce but qu'il composa plus de trois cents dissertations, dont on peut voir le catalogue dans les bibliothèques de Haller. Il trouva néanmoins le temps de composer les ouvrages suivans, dont plusieurs sont très-volumineux :

Introductio in universam medicinam tam theoreticam quam practicam, certis positionibus comprehensa... physiologia et pathologia. Halle, 1718, in-4.

Introductio in medicinam... quâ semeiologia, hygiene, materia medica ac chirurgia conscribuntur. Halle, 1719, in-4.

Introductio in medicinam practicam generalem, specialem et specialissimam... cum additamento philosophiæ naturalis et chymiæ. Ibid. 1721, in-4.

Introductio... Isagore formulas medicamentosas praxis-clinicæ accommodatas conscribendi. Halle, 1726, in-4.

De medicamentorum modo operandi in corpore vivo. Halle, 1720, in-4.

De hæmorrhoidibus diss. practicæ

in volumen collectæ. Halle, 1722, in-4.

Systema jurisprudentiæ medicæ, quo casus forenses, à jurisconsultis et medicis decidendi, explicantur (en allemand) : *tom. I.* Halle, 1725, in-4; *Editio secunda, multò auctior, ibid.* 1736, in-4; *tom. II*, Schneeberg, 1729, in-4; *tom. III, ibid.*, 1733, in-4; *tom. IV*, Leipsick et Goerlitz, 1737, in-4; *tom. V, ibid.*, 1740, in-4; *tom. VI, ibid.*, 1746, in-4, avec les tables de tout l'ouvrage.

Specimen medicinæ theologicæ, selectiora quædam themata ad scientiam et experientiam medicam præcipuè pertinentia, cum S. Theologiâ tamen propiùs connexa; cum præfat. Langii. Halle, 1726, in-8.

Tentamen lexici realis observationum medicarum, ex variis authoribus selectarum, in usum litteraturæ medicæ ad suffragia peritorum et doctorum virorum conferenda et allegenda editum. Halle, tom. I, 1727, in-4; tom. II, *ibid.*, 1731, in-4.

Tractatus de naturâ humanâ, quo indicatur et ratione et suffragiis theologicis, medicis et philosophicis confirmatur, animam humanam rationalem proprium suum domicilium generare, conservare et sanare. Halle, 1732, in-4.

Commentatio in constitutionem criminalem Carolinam medica, variis titulis et articulis ratione et experientiâ explicatis et confirmatis comprehensa, observationibus selectis illustrata, multisque testimoniis juridicis et medicis probata. Halle, 1739, in-4.

La bibliothèque de la Faculté de Paris possède une collection de dissertations d'Alberti, en 3 vol. in-4.

(*Comment. de reb. in scient. nat. et med. gest. — Nova acta natur. curios.*)

ALBERTI (Salomon) naquit à Nuremberg en 1540. Il fit ses études médicales à Wittemberg, où il obtint, en 1575, une chaire de physique. On y joignit, en 1577, celle de médecine, qu'il remplit avec distinction pendant plus de vingt années. Choisi par l'électeur de Saxe pour être son premier médecin, il se rendit à Dresde, et mourut dans cette ville le 29 mars 1600. Alberti occupa un rang honorable parmi les anatomistes dont les travaux agrandirent la science. Selon Haller, il donna la première figure de la valvule du colon; il fit dessiner quelques valvules veineuses, et perfectionna l'anatomie des conduits des larmes. Il a décrit avec beaucoup de précision, dit Portal, les osselets du crâne, dont quelques auteurs peu instruits attribuent la découverte à Wormius. Ses recherches sur le cerveau, sur les sinus de la dure-mère, etc., sont intéressantes; sa description de l'oreille est fort détaillée. Alberti a publié les ouvrages suivans :

De morbis mesenterii et ejus quod [illegible] *vocatur, de ardore stomachi et de singultu.* Wittemberg, 1578, in-8.

Tres orationes... accedunt themata de morbis mesenterii et alia. Nuremberg, 1585, in-8.

Le troisième de ces discours ren-

ferme une histoire de l'anatomie.

Diss. de lacrymis. Wittemberg, 1581, in-4. Insérée dans la collection anatomique de Haller.

**Historia plerarumque partium humani corporis.* Wittemberg, 1585, in-8; *ibid.*, 1601, 1602, 1630, in-8.

Galeno adscriptus liber de urinis ab innumeris mendis repurgatus et latinitate donatus. Wittemberg, 1586, in-8.

Galeni liber qui de ossibus inscribitur. Wittemberg, 1579, in-8.

Orationes quatuor... cum quæstionibus. Wittemberg, 1590, in-8.

Oratio de surditate et mutitate... et quid grandini in sue cum scorbuto in homine sit commercii. Noremberg, 1591, in-8.

Scorbuti historia cui inobservatum, vel saltem indictum symptoma accessit genarum coarctatio. Wittemberg, 1596, in-8; et avec un traité de Dan. Sennert sur le même sujet. Wittemberg, 1624, in-8.

Mercklin et Douglas, et, après eux, Manget et Eloy, indiquent comme un ouvrage particulier : *Observationes anatomicæ.* Wittemberg, 1620, in-8; mais Kestner et Haller nient l'existence de ce volume.

* ALBERTINI (Annibal), médecin de Césène, qui vivait au commencement du dix-septième siècle, est connu par l'ouvrage suivant :

De affectionibus cordis libri tres, quorum primus agit de naturalibus, secundus et tertius de præternaturalibus, de palpitatione nempè et syncope, atque earum curatione, etc. Venise, 1618, in-4; *ibid.*, 1626, in-4; Césène, 1648, in-8. — Les observations d'Albertini sont généralement exactes, au jugement de Sénac, qui en a profité dans son *Traité du cœur.*

ALBERTINI (Barthélemy), natif de Bologne, fut pendant soixante ans secrétaire de l'école de philosophie et de médecine de cette ville : il vivait en 1640. Il rédigea un *Catalogue de tous les docteurs qui avaient appartenu à cette école depuis* 1156, qui fut publié par son successeur, J.-B. Cavazza, en 1664. Bologne, in-4.

ALBERTINI (Hippolyte-François), médecin distingué de Bologne, fut élève du célèbre Malpighi dont il était parent, et auquel, jeune encore, il fut attaché comme adjoint pendant trois ans à l'hôpital *Santa-Maria della morte.* Nommé plus tard professeur public de médecine, il ne se montra pas moins supérieur dans ses leçons qu'il l'était dans sa pratique. Mazzuchelli, auquel nous empruntons ces détails, n'indique pas la date de sa naissance, et dit seulement qu'il était mort depuis peu d'années, quand il écrivait cette notice (1760). Il a laissé les deux ouvrages suivans :

Animadversiones super quibusdam difficilis respirationis vitiis à læsâ cordis et præcordiorum structurâ pendentibus.

De cortice peruviano commentationes quædam, etc. La date de l'impression de ces deux ouvrages n'est pas indiquée par Mazzuchelli : ils font partie l'un et l'autre de l'histoire de l'Institut de Bologne.

ALBINUS (Bernard), médecin célèbre par ses talens, mais plus célèbre encore pour avoir donné le jour à l'un des plus grands anatomistes du dix-huitième siècle, naquit le 7 janvier 1653, à Dessau, où son père était bourgmestre. Son vrai nom de famille, Weiss, mot allemand qui signifie blanc, avait été latinisé depuis trois générations. Il fit ses humanités à Brême, et commença dans cette ville l'étude de la médecine. Il alla continuer à Leyde, où il sut mettre à profit les leçons du savant Drelincourt, de Théodore Kranen et de Schacht, et fut reçu docteur en 1676. Il voyagea dans les Pays-Bas, en France et en Lorraine, et retourna dans sa patrie en 1680. La même année, il fut appelé à Francfort-sur-l'Oder comme professeur en médecine. Il remplit cette chaire avec éclat. Des succès non moins brillans dans la pratique contribuèrent encore à étendre sa réputation. L'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, atteint d'un commencement d'hydropisie, réclama les soins d'Albinus; ils eurent un heureux résultat. Le prince lui en témoigna sa satisfaction en lui conférant le titre de premier médecin et de conseiller privé. Albinus en remplit les fonctions jusqu'à la mort de Frédéric, en 1688 : il se retira alors à Francfort, où il reprit la charge de professeur. En 1697, le roi de Prusse l'appela à Berlin pour le faire son médecin : il le retint auprès de lui, malgré les démarches de l'Académie de Leyde, qui desirait l'avoir dans son sein, et ne céda qu'en 1702 aux instances réitérées que lui fit le comte de Vassenaar, au nom de cette Académie. Albinus occupa à Leyde la chaire de médecine pendant dix-neuf ans, avec autant de zèle que de succès. Il mourut le 7 septembre 1721, à l'âge de 68 ans et 8 mois.

Les seuls ouvrages qu'on ait de lui sont des dissertations académiques, dont on peut voir la longue liste dans les bibliothèques de médecine et de chirurgie de Haller. Nous ne citerons que les opuscules suivans :

De ortu et progressu medicinæ. Leyde, 1697, in-4.

De incrementis et statu artis medicæ seculi XVII. Leyde, 1711, in-4.

Oratio in obitum J. Jacobi Rau. Leyde, 1719, in-4.

(Boerhaave, *Eloge d'Albinus*.)

ALBINUS (Bernard-Sigefroy), célèbre anatomiste, fils du précédent, naquit à Francfort-sur-l'Oder, le 24 février 1697. Il suivit son père à Leyde quand les curateurs de l'Université de cette ville l'eurent appelé pour y occuper une chaire de professeur de médecine. Ce fut là que le jeune Albinus commença ses études, et qu'il



suivit d'abord avec ardeur les leçons de Gronovius et de Périzonius, tous deux célèbres professeurs de littérature à Leyde; mais la grande réputation et les leçons de son père ne tardèrent pas à donner une autre direction à ses idées, et dès-lors la médecine l'occupa tout entier. Des diverses branches de cette science, la botanique et l'anatomie, professées par Boerhaave et Rau, fixèrent plus spécialement son attention, et ses travaux ultérieurs ont prouvé qu'il conserva toujours cette prédilection. Reçu à 19 ans candidat en médecine, il se rendit à Paris en 1718, et ses liaisons intimes avec Duverney, Winslow, Vaillant et De Jussieu aîné, ne contribuèrent pas peu à accroître ses connaissances en anatomie et en botanique. Son séjour à Paris était loin de s'être encore prolongé au gré de ses desirs, lorsque les curateurs de l'Université de Leyde le nommèrent à la place de lecteur en anatomie et en chirurgie, pour suppléer son premier maître, Rau, que sa santé chancelante mettait hors d'état de continuer ses leçons. De retour à Leyde, la Faculté de médecine lui conféra le titre de docteur, sans exiger qu'il soutînt une thèse, et peu après Rau succomba (le 18 septembre 1719). Le 2 octobre de la même année, le jeune Albinus fut installé à l'Université, comme lecteur en anatomie, et prononça à cette occasion un discours sur l'anatomie comparée, qui fut couvert d'applaudissemens : ce discours a été imprimé. Le talent supérieur qu'il développait dans ses leçons l'appelait depuis long-temps à faire partie du corps académique : aussi fut-il nommé professeur en anatomie et en chirurgie, et inauguré dans cette nouvelle dignité le 9 novembre 1721, deux mois après la mort de son père. Il prononça, suivant l'usage, un discours ayant pour objet la marche la plus convenable pour arriver à une connaissance précise de la structure du corps humain : cette pièce académique a été imprimée.

Rau, en mourant, avait légué son cabinet d'anatomie à l'Université. Albinus fut chargé d'en faire un catalogue raisonné, auquel il joignit un éloge de son maître, où il fit connaître le procédé que Rau employait en pratiquant l'opération de la taille, et dont ce dernier avait toujours fait un secret : cet opuscule parut en 1725. L'année suivante, il publia son Traité d'ostéologie, pour lequel il fit une suite de préparations anatomiques très-remarquables; il travaillait en même temps avec Boerhaave à l'édition des œuvres de Vésale, qui fut imprimée en 1725, avec une préface dans laquelle ces deux savans éditeurs ont placé une notice sur la

vie et les ouvrages du célèbre anatomiste de Bruxelles. La considération dont jouissait Albinus augmentait chaque jour, et dès l'année 1726, il fut élu recteur de l'Académie. Le discours qu'il prononça dans cette solennité n'a pas été imprimé. En 1731, il occupa la place de secrétaire du sénat académique, à laquelle il fut appelé pour la seconde fois en 1759. Mais ces emplois honorables ne ralentirent pas son zèle pour la science, et en 1734 il fit paraître son Histoire des muscles du corps humain, ouvrage magnifique par son exécution, et remarquable par l'exactitude et la finesse des détails qu'offrent les figures qui le composent. En 1736, parut sa Dissertation sur les veines et les artères des intestins; en 1737, celle sur le siége et la cause de la couleur de la peau chez les nègres et les autres races. Cette même année fut celle où il publia son Traité des os des fœtus humains, accompagné de planches gravées, tandis qu'il ajoutait une préface à une nouvelle édition du livre d'Harvey sur la circulation du sang, et à un recueil des œuvres anatomiques de Fabrice d'Acquapendente. En 1738, il succéda à Boerhaave dans la place de président du Collége des chirurgiens de Leyde, et fut nommé pour la seconde fois recteur de l'Académie. Au milieu de ces nombreux travaux, Albinus s'occupait sans relâche de deux de ses ouvrages les plus importans : l'un était un commentaire sur Eustachi, et l'autre, les grandes planches anatomiques qu'il publia plus tard. On sait qu'Eustachi professa l'anatomie à Rome, et laissa des planches anatomiques qui étaient restées ensevelies dans l'obscurité depuis l'année 1552, quand on les retrouva en 1712, mais sans aucune explication. En 1714, Lancisi les publia avec un texte qui contenait des fautes assez nombreuses. Albinus en donna une nouvelle édition en 1744, qu'il augmenta de plusieurs planches, et d'explications plus détaillées. Cependant, quelque exactes que fussent les planches d'Eustachi, elles n'offraient pas le degré de perfection desirable dans un travail de ce genre: aussi, dès l'année 1725, Albinus avait formé le projet de publier des planches anatomiques exemptes, autant que possible, de tous les défauts que pouvaient avoir celles publiées jusqu'alors. Dans ce but, il multiplia ses dissections de toute manière, et ce fut après un travail de plusieurs années, fait avec une assiduité incroyable, qu'il termina (en 1747) cet ouvrage remarquable, qui fait honneur au talent de Wandelaar, qui en a gravé les figures. L'année suivante, parurent sept planches relatives à l'utérus renfermant le produit de la conception, auxquelles il en joignit

une huitième en 1751. En 1753, il publia sur les os un ouvrage analogue à celui qu'il avait donné sur les muscles. Cependant des recherches aussi longues et aussi pénibles au milieu des débris de cadavres, altérèrent sa santé de manière qu'il ne put achever complétement le cours d'anatomie figurée qu'il avait commencé, en faisant représenter les viscères, les vaisseaux et les nerfs du corps. Frappés de l'influence nuisible qu'exerçaient sur lui de semblables travaux, et dans le but de l'en détourner, les curateurs de l'Université le nommèrent, en 1745, professeur en médecine, en mettant à sa place, dans la chaire d'anatomie qu'il avait illustrée pendant vingt-cinq ans, son frère cadet, Frédéric-Bernard Albinus.

Depuis l'époque où il prit possession de sa nouvelle chaire (25 octobre 1746), il ne donna plus que des leçons de physiologie, et, pouvant alors se livrer au travail de cabinet, il rassembla les observations importantes qu'il avait recueillies dans le cours de sa longue pratique et au milieu de ses recherches anatomiques, physiologiques, zoologiques et botaniques, et il les publia successivement par fascicules, sous le titre d'*Annotationes academicæ :* le dernier fascicule fut imprimé en 1768 ; le premier avait paru en 1754. Dans cet intervalle, il publia encore une planche sur le canal thoracique et ses nombreux rapports (1757); il en avait fait depuis long-temps le dessin, puisqu'il le communiqua, comme on le verra ci-dessous, à Arent Cant, en 1721.

Toutes les productions littéraires d'Albinus sont écrites en latin, langue qu'il parlait avec autant d'élégance que de clarté et de facilité ; toutes ont un tel degré d'importance et d'utilité, et annoncent un talent si supérieur, qu'une seule eût suffi pour fonder la réputation de son auteur. Ajoutons, au sujet des planches nombreuses et si belles que renferment les ouvrages d'Albinus, que s'il sut dans ses écrits peindre la nature avec la plus grande fidélité, il eut le rare bonheur de rencontrer dans le fameux Wandelaar un graveur qui la copia avec une habileté étonnante et un discernement peu commun : aussi l'interprète exact du maître a-t-il sa part dans la gloire que ce dernier s'est acquise. Albinus fut réellement le créateur de l'anatomie descriptive, et, considérée comme art, cette partie de la science fut portée par lui au plus haut degré de perfection. Il mourut le 9 septembre 1770, âgé de 73 ans et 6 mois. Nous avons déjà fait connaître en partie ses nombreux ouvrages ; nous allons en donner l'indication bibliographique.

Oratio inauguralis de anatome comparatâ. Leyde, 1719, in-4. Il y

traite de la génération des animaux ovipares, et la compare à celle des plantes.

Oratio quâ in veram viam, quæ ad fabricæ corporis humanis cognitionem ducat, inquiritur. Leyde, 1721, in-4. Ce discours renferme une histoire abrégée de l'anatomie, un tableau des rapports de cette partie de la science avec les autres branches de la médecine, des remarques sur la structure intime des muscles, sur l'art des injections et les effets de l'insufflation, sur l'anatomie comparée et l'anatomie figurée.

Index supellectilis anatomicæ, quam academiæ Batavæ quæ Leidæ est, legavit vir clarissimus Joh. Jacob. Rau, rogatu illustriss. et amplissim. academiæ istius curatorum et urbis consulum confectus à Bernardo Siegfried Albino, qui et vitam ejus et curationem quam calculosis adhibuit, instrumentorumque figuras addidit. Leyde, 1725, in-4. Ce catalogue renferme la description d'un grand nombre de pièces anatomiques, particulièrement d'injections.

De ossibus corporis humani ad auditores suos libellus. Leyde, 1726, in-8; Vienne et Leipsick, 1746, in-8; Vienne, 1756, in-8; réimprimé par Albinus en 1762, in-4, sous ce titre: *B. S. Albini de sceleto humano liber.* Cette édition, bien plus complète, n'est pas moins remarquable par la beauté des gravures que par la rédaction du texte.

Historia musculorum corporis humani. Leyde, 1734, in-4; *ibid.*, 1736, in-4; Francfort, 1784, in-4. Ce traité de myologie est incontestablement l'ouvrage qui a placé Albinus au rang des premiers anatomistes. Toutes ses descriptions, qui ont été faites le cadavre sous les yeux, sont aussi remarquables par leur clarté que par leur grande exactitude. Tarin, dans sa *myographie*, a copié, en les réduisant des deux tiers, les planches de cet ouvrage.

Dissertatio de arteriis et venis intestinorum hominis. Leyde, 1736 et 1738, in-4. Cette dissertation est accompagnée d'une planche coloriée, dans laquelle il a fait représenter la membrane celluleuse, dite nerveuse, de l'intestin grêle, et les vaisseaux artériels et veineux qui s'y distribuent. Albinus a consigné ce travail dans le livre III de ses *Annotationes academicæ*, avec deux planches non coloriées.

Dissertatio secunda de sede et causâ coloris æthiopûm et cæterorum hominum. Leyde, 1737, in-4, avec une planche coloriée. On retrouve une partie de ce travail dans les *Annotationes academicæ*, lib. VI.

Icones ossium fœtus humani: accedit osteogeniæ brevis historia. Leyde, 1737, in-4. — Les planches qui composent cet ouvrage sont d'un fini admirable, et représentent tous les os du fœtus isolément, ainsi que les pièces partielles qui les composent. Il y décrit avec la plus grande exactitude l'état des os aux diverses époques de la vie fœtale.

Explicatio tabularum anatomicarum Bartholomæi Eustachii. Leyde, 1744 et 1761, in-fol.—Dans cette édition des planches anatomiques d'Eustachi, Albinus en a joint de nouvelles au simple trait, et il a pu y insérer, sans qu'il y eût confusion, les nombreuses lettres de renvoi qui servent à l'indication des objets représentés. Suivant Haller, la date de la première édition est 1743.

Tabulæ sceleti et musculorum cor-

poris humani. Leyde, 1747, grand-in-fol. —Tel est le titre de la collection des planches magnifiques qu'Albinus publia à ses frais, et pour lesquelles il dépensa plus de 60,000 livres. En 1749 et 1752, on en a publié à Londres une copie, mais qui est bien inférieure à l'original.

Uteri mulieris gravidæ, cùm jam parturiret mortuæ, tabulæ VII. Leyde, 1748, et *appendix*, 1751, grand in-fol.

Tabulæ ossium humanorum. Leyde, 1753, grand in-fol. Cet ouvrage consiste en trente-quatre planches ombrées, accompagnées d'autant de planches au simple trait, sur lesquelles sont les lettres de renvoi pour l'explication de chaque figure. Ces planches gravées n'ont pas moins de beauté que les précédentes, et représentent avec la plus grande fidélité jusqu'aux moindres particularités anatomiques appartenant à la conformation extérieure des os. Cet ouvrage est au nombre de ceux dont on peut dire avec Haller: *Albinus seu natura.*

Tabula vasis chyliferi, cum vena azyga, arteriis intercostalibus, aliisque vicinis partibus. Leyde, 1757, grand in-fol. Albinus est le premier anatomiste qui ait fait un dessin du canal thoracique et de ses principaux embranchemens; il l'avait communiqué en 1721 à Arent Cant, qui l'inséra dans sa *Dissertation inaugurale* et dans ses *Impetus primi anatomici*, en 1726. Palfyn en a reproduit une copie dans son *Anatomie chirurgicale.* Albinus a donné une description détaillée de cette planche magnifique dans ses *Annotationes acad.*, lib. IV, cap. IX.

Academicarum annotationum, lib. VIII, grand in-4, avec planches. Leyde, 1754-68. Cet ouvrage est une collection précieuse d'un grand nombre de faits importans, ou des remarques curieuses sur l'embryogénie, l'anatomie, la physiologie, la pathologie, la zoologie et la botanique.

Enfin, ainsi que nous l'avons déjà dit, Albinus a donné en 1725, avec Boerhaave, une édition des œuvres de Vésale, et en 1737, une édition des œuvres de Guillaume Harvey et de Fabrice d'Acquapendente.

(*Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts*, tom. XXXVI, 2e partie, 1777. — Haller. — Portal.)

ALBINUS (Chrétien-Bernard), fils de Bernard et frère de Bernard-Sigefroi, fut professeur d'anatomie et de chirurgie dans l'Université d'Utrecht. Il mourut le 5 avril 1752, à l'âge de 56 ans, d'une maladie singulière : le sens de l'ouïe était devenu chez lui tellement délicat, que le bruit le plus léger et le plus éloigné lui faisait une impression insupportable. Cette affection amena une véritable consomption. Il a laissé :

Specimen anatomicum exhibens novam tenuium hominis intestinorum descriptionem. Leyde, 1722, in-4; *ibid.*, 1724, in-8.

De anatome prodente errores in medicis. Utrecht, 1723, in-4.

(*Comment. de reb. in med. gestis.* — Haller, *Bibl. anat.*)

ALBINUS (Jacques), de Hambourg, reçu docteur médecin à

Bâle, l'an 1614, après avoir long-temps voyagé en Allemagne, en France, en Italie et en Espagne, exerça la médecine dans sa patrie. Les seuls ouvrages qu'il ait laissés sont :

De preservatione à peste disp. (*præsid. Arnisæo.*) Francfort-sur-l'Oder, 1611, in-4.

Præcidanea de scorbuto. Bâle, 1614, in-4. Inséré dans la quatrième décade des *disputat. med. Basil.* Bâle, 1620, in-4.

(Moller, *Cimbria litterata.*)

ALBUCASIS. ABUL-CASEM-KHALAF-EBN-ABBAS, plus connu sous le nom qui nous le fait placer en cet endroit, est le dernier médecin arabe dont les écrits aient été traduits en latin et publiés parmi nous. Né à Zahara, près de Cordoue, il fleurit, quoi qu'en dise Freind, au commencement du douzième siècle, et mourut en 1122, selon les témoignages rassemblés par Casiri. L'historien anglais est plus exact lorsqu'il prouve qu'Alsaharavi, l'auteur d'un grand traité de médecine théorique et pratique, intitulé : *al Tasrif*, n'est point différent d'Albucasis; seulement il aurait dû ajouter qu'avant lui, Schenck, dans sa *Biblia iatrica*, avait établi la même opinion. L'ouvrage entier d'Albucasis n'a été imprimé que trois fois; mais quelques-unes des parties qui le composent ont eu un assez grand nombre d'éditions que nous allons indiquer.

Liber XXVIII. Bulchasi Benaberazerin translatus à Simone Januensi, interprete Abram Judæo Tortuosiensi. Venise, *Nic. Jenson*, 1471, in-4; *ibid.*, 1479, in-fol.; 1483, in-fol.; 1484, in-fol.; 1490, in-fol.; 1495, in-fol.; 1497, in-fol.; 1502, in-fol.; 1527, in-fol.; 1538, in-fol.; 1558, in-fol.; 1561, in-fol.; 1602, in-fol. Cet ouvrage, qui traite de la préparation des médicamens, n'est point une simple compilation : Haller en fait l'éloge.

Albucasæ chirurgi methodus medendi, lib. III. Venise, 1500, in-fol.; *ibid.*, 1506, in-fol.; *ibid.*, 1520, in-fol.; Strasbourg, 1532, in-fol.; Bâle, 1541, in-fol. Dans les dernières éditions, le titre est un peu différent de celui que nous donnons d'après la première. Cet ouvrage, comme le précédent, n'est qu'un fragment de celui que nous allons indiquer sous les deux titres qui suivent :

Alzaharavii compendium artis medicæ. Augsbourg, 1490, in-fol.; 1530, in-fol. *Libri theoricæ necnon practicæ Alzaharavii, qui vulgò Alzararius dicitur.* Augsbourg, 1519, in-fol.—Quoique la partie de cet ouvrage relative à la médecine proprement dite, contienne peu de choses originales, ce n'est pourtant pas, comme le dit Freind, une simple copie de Rhazès. Albucasis a, le premier, décrit la croûte laiteuse des enfans, la dysphagie, la salivation causée par l'usage du mercure; il a bien connu les aphthes des enfans, la lèpre, et en particulier une altération des ongles, qui survient quelquefois dans cette maladie, plusieurs genres d'aliénation mentale, le tétanos et la variole. Les trois livres de chirurgie sont l'un des monumens

les plus précieux du douzième siècle. La raison qui détermina Albucasis à les écrire, fut, comme il nous l'apprend lui-même dans la préface de son ouvrage, l'abandon total dans lequel la chirurgie languissait de son temps, et qu'il attribue à l'ignorance des médecins en anatomie. Partisan enthousiaste de l'emploi du feu, il indique plus de quarante maladies contre lesquelles il ne voit pas de meilleur remède. Nous n'en citerons que deux : il cautérisait les environs de l'articulation dans les luxations spontanées; il avait recours au même moyen dans la gibbosité commençante, ou *mal de Pott*. Il enseigne quatre méthodes d'arrêter l'hémorrhagie produite par la lésion d'une artère: la cautérisation, la section entière du vaisseau, dont les extrémités, en se retirant, diminuent le diamètre; la ligature *aut ligetur arteria cum filo ligatione forti* (lib. 1, cap. 57), ou la compression *et stringatur cum pulvinaribus strictione decenti* (*ibid.*).

ALCADINO, poëte et médecin des douzième et treizième siècles, était Sicilien, et probablement de Syracuse. Après avoir fait ses études à Salerne, il y professa lui-même avec éclat la philosophie et la médecine. Il joignait à des connaissances étendues une grande habileté pratique; aussi plusieurs princes firent-ils des tentatives pour l'appeler auprès d'eux. L'empereur Henri VI, arrivé à Naples, atteint d'une maladie qu'on croyait mortelle, dut aux soins d'Alcadino le rétablissement de sa santé: il l'en récompensa avec magnificence. Après la mort de Henri, Alcadino fut médecin de son successeur, Frédéric II, et ce fut à la prière de l'empereur qu'il composa le poëme suivant, le seul ouvrage, parmi ceux qu'il a laissés, qui soit relatif à la médecine.

De balneis puteolanis. Naples, 1505, in-4; *ibid.*, 1587, in-4. Réimprimé dans la collection qui a pour titre : *De balneis omnia quæ exstant, etc.* Venise, chez les Juntes, 1553, in-fol.

(Manget, *Biblioth. scriptorum medicorum.*)

ALCAZAR ou VALCAZER (André), de Guadalaxara, fut premier professeur en médecine de l'Université de Salamanque. C'est tout ce que dit de lui Nic. Antonio. Il a écrit :

Chirurgiæ libri VI, in quibus multa antiquorum et recentiorum subobscura loca hactenùs non declarata interpretatur. Salamanque, 1575, in-fol.

De vulneribus capitis liber. Salamanque, 1582, in-fol.

ALCHIMIE. La recherche de la pierre philosophale, la chimie par excellence, suivant l'étymologie du mot *alchimie*, a été une des maladies qui, avec la magie, l'astrologie judiciaire et toutes les autres branches de divination, ont affligé long-temps l'esprit humain. Si l'alchimie a tiré sa source d'un sentiment plus vil, de

la cupidité, ses erreurs du moins n'ont pas été entièrement stériles. Elles ont conduit à des découvertes importantes. Les adeptes, en travaillant les métaux qu'ils appelaient impurs, imparfaits, pour les perfectionner et les convertir en or, ont composé et décomposé les corps, ont trouvé des préparations utiles. La chimie philosophique et la chimie pharmaceutique sont nées de leurs travaux informes. Cette considération suffirait pour montrer les rapports qui existent entre la médecine et l'alchimie, et nous justifierait de consacrer un article aux chimères de cette prétendue science, lors même qu'elle n'y serait pas liée directement par la vaine recherche qu'elle fit d'un remède universel.

L'histoire de l'alchimie est très-difficile, pour ne pas dire impossible à faire. Tout est mystère, obscurité, déception, dans ce qui concerne les alchimistes, dans leurs principes comme dans leurs personnes. C'est tantôt sous des noms supposés, tantôt sous ceux des hommes les plus célèbres, qu'ils publient leurs obscurs et inintelligibles écrits. Ce serait également sans fruit qu'on tenterait de donner un aperçu de leurs doctrines. Comment auraient-ils pu transmettre des principes tirés d'essais multipliés sans aucune règle, qu'ils auraient en vain cherché à répéter lorsqu'ils en avaient obtenu quelques résultats spécieux, et auxquels se mêlaient les pratiques les plus superstitieuses?

Les alchimistes font remonter l'origine de leur science à la plus haute antiquité. Les moindres documens qui annoncent qu'on a travaillé les métaux sont pour eux des preuves que l'alchimie a été cultivée. Suivant eux, elle aurait été inventée par les premiers descendans de Noé, par les fils de Cham, qui s'établit en Égypte, et y porta les sciences et les arts. C'est surtout au roi Siphoas, le second thaut des Égyptiens, l'Hermès ou le Mercure des Grecs et des Latins, et qui vivait plus de dix-neuf cents ans avant l'ère chrétienne, que devrait être rapportée l'origine de l'art appelé, à cause de cela, hermétique. Suivant ces mêmes historiens, l'art hermétique, cet art sacré, cette science divine, aurait été communiqué par les Égyptiens à Moïse, et plus tard à Démocrite, qui se fit initier à leurs mystères. Le père Martini rapporte aussi dans son *Histoire de la Chine* que l'alchimie y était connue deux mille cinq cents ans avant notre ère. Mais les chimères de l'alchimie paraissent avoir pris naissance dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Les livres attribués à Hermès sont dus aux pythagoriciens modernes de l'école d'Alexandrie; et ceux qui sont sous les noms du mage Ostanès, du

prêtre Jean, de Démocrite, de la juive Marie, de la reine Cléopâtre et de Comarins, son maître, ont certainement une date postérieure à l'existence de ces personnages. On rapporte que Caligula fit fabriquer de l'or devant lui, et que cet empereur abandonna ces essais dont la dépense surpassait les résultats. Suidas dit aussi que Dioclétien ordonna par un édit de brûler tous les livres des Égyptiens qui traitaient de l'alchimie, de l'or et de l'argent, parce que les richesses qu'ils créaient à volonté favorisaient les séditions; et que c'est cette destruction des livres d'alchimie des Égyptiens qui nous a privés des monumens les plus précieux qu'ils avaient laissés sur cet art, et de la connaissance des procédés propres à fabriquer l'or, l'argent, et les pierres précieuses. Le motif de l'édit de Dioclétien est plus qu'illusoire. Déjà cet empereur avait défendu de pratiquer l'astrologie et la magie; il n'est pas étonnant que l'alchimie ait été enveloppée dans la même proscription. C'est, en effet, vers ce temps, c'est-à-dire vers la fin du troisième siècle, qu'on vit des fourbes vendre des manuscrits décorés de noms célèbres dans l'antiquité, dans lesquels on enseignait les opérations mystiques nécessaires pour parvenir à la découverte de la pierre philosophale. A cette époque, régnaient tous les arts occultes et la philosophie mystique de l'école d'Alexandrie. L'alchimie en était une branche, ou plutôt elle s'y confondait par les pratiques superstitieuses dont ses opérations étaient accompagnées. L'abnégation de tous les objets extérieurs, la pureté du cœur, et la réunion à la divinité, étaient des conditions nécessaires pour parvenir au but qu'elle se proposait. On masquait le grand œuvre sous le voile d'énigmes inintelligibles et de mots barbares. Ces ténèbres, dont les alchimistes s'enveloppaient, avaient pour but de dérober au vulgaire les mystères d'une science sublime. C'est ainsi qu'écrivait dans le cinquième siècle Synésius, qui fut évêque de Ptolémaïde, et qui, initié aux secrets de la philosophie des nouveaux platoniciens, commenta obscurément le livre très-obscur de Démocrite sur la physique secrète, si toutefois ce commentaire n'est pas apocryphe comme ce livre lui-même, et s'il n'a pas été composé par des adeptes des quatorzième ou quinzième siècles. Un autre évêque, ami de Synésius, Héliodore, qui fit le roman des *Amours de Théagènes et de Chariclée*, est supposé l'auteur d'un traité en vers sur la science hermétique. On cite également les écrits d'un Zozime, de Panopolis; d'un Archélaüs, d'un Pélage, d'un autre Ostanes, d'un Olympiodore, et d'un Théophraste, que les

historiens de l'alchimie rapportent au même temps que Synésius, et sur le compte desquels on n'a pas de documens plus certains.

Jusqu'au milieu du septième siècle, il exista encore plusieurs *philosophes* (car c'est de ce nom que se sont décorés les alchimistes). Mais ce zèle pour la science hermétique parait s'être éteint alors chez les Grecs. On la retrouve plus brillante que jamais chez les Arabes. C'est chez eux qu'elle prit plus communément la dénomination pompeuse d'alchimie, qui ne se trouve qu'au quatrième siècle dans les ouvrages de Julius Firmicus Maternus, et qui fut peu usitée jusqu'au neuvième siècle, où parut Géber. Les nombreux écrits de cet homme, célèbre par ses vastes connaissances, propagèrent la croyance à la transmutation des métaux parmi les Arabes, qui n'étaient déjà que trop portés à accueillir les choses merveilleuses. Ils comptèrent un assez grand nombre d'alchimistes. Les plus fameux furent Farabi ou Alfarabi, le solitaire Morien, sur le compte desquels sont débitées beaucoup de fables, et Avicenne, qui a laissé plusieurs traités d'alchimie, et à qui on en attribue qui ne sont probablement pas de lui. C'est à tort qu'on a rangé Rhazès parmi les alchimistes Arabes, parce qu'il appliqua quelques préparations chimiques à la médecine.

L'alchimie pénétra au treizième siècle en Occident avec les livres et la philosophie des Arabes. Cet art futile se lia bientôt plus ou moins intimement avec l'astrologie et la magie qu'elle y trouva établies. La plupart des nations de l'Europe participèrent à cette folie. Mais la même obscurité s'étend sur les travaux des alchimistes. Les noms les plus célèbres de ces époques, où la lumière luttait avec les ténèbres, sont mis en tête des livres alchimiques, et sont invoqués comme autorités par les adeptes, sans qu'on puisse nier ou affirmer d'une manière absolue la coopération des hommes qui en sont déclarés les auteurs. Des aventures extraordinaires, des prodiges, sont publiés et accrédités. Des savans recommandables sont rangés sur la même ligne que des fourbes ou d'ignorans illuminés. La superstition et le fanatisme s'allient avec la science; les chimères les plus ridicules naissent en même temps que les découvertes les plus importantes. C'est là le spectacle que nous offre tout à la fois le chaos de l'alchimie. Les premiers hommes qui en Occident cultivèrent cette prétendue science, furent, dit-on, Albert-le-Grand et son disciple Thomas d'Aquin, Raymond Lulle, Roger Bacon, le moine Alain de Lisle, surnommé le docteur universel, Arnaud de Villeneuve, maitre de Raymond Lulle. Presque en même temps,

ou un peu plus tard, parurent Jean de Meun, continuateur du roman de *la Rose*, qui composa un miroir d'alchimie; l'anglais Cremer, abbé de Westminster, et disciple de Raymond Lulle; le cordelier français Rupescissa ou de la Roquetaillade, fameux par ses sermons hardis contre la cour de Rome, et par le sort funeste qu'ils lui attirèrent, et qui écrivit plusieurs livres sur l'alchimie; le fourbe ou l'illuminé Flamel, dont les richesses immenses ont été attribuées à la connaissance du grand œuvre puisée dans l'interprétation d'un prétendu livre juif, dans lequel étaient des figures mystiques; d'autres, qu'il serait inutile de nommer, sont connus par les adeptes. Les quinzième et seizième siècles virent un plus grand nombre de philosophes hermétiques. Le goût de l'alchimie devint en quelque sorte général. Il fut favorisé par tous les genres de superstition qui régnaient alors et auxquels elle s'allia, et par la faveur qu'accordaient à cet art misérable les souverains qui croyaient y trouver les moyens d'accroître leurs richesses et leur puissance. Chaque prince avait ses alchimistes. Ils avaient le rang d'officier à la cour des princes allemands. Les fabriques, les mines et les fonderies, qui s'étaient multipliées à l'infini, étaient le théâtre d'une foule d'essais sans règles, qui avaient quelquefois des résultats utiles ou au moins étonnans. Qu'on se figure, dit Sprengel, la surprise d'un fondeur ignorant du quinzième siècle, qui, après avoir par hasard dissous du borax et de la crême de tartre ensemble, avoir mêlé cette dissolution avec du sublimé corrosif et avoir fait sublimer le sel qui en résultait sur la surface d'une plaque d'argent, voyait cette dernière prendre l'aspect et la couleur de l'or. Il n'en fallait pas davantage pour faire croire qu'on avait découvert le grand secret, qu'on avait trouvé la pierre philosophale, et qu'on était sur le point de fabriquer l'or à volonté. En effet, on trouve dans la plupart et les plus anciens des ouvrages sur l'alchimie, que le borax, le tartre, le mercure et le sel marin sont des ingrédiens indispensables pour le grand œuvre. L'alchimie fut long-temps dans les mains d'ignorans fondeurs et fabricans. Le rétablissement des nouveaux Platoniciens, et celui des arts cabalistiques, la firent ranger, comme elle l'avait été jadis, parmi les branches de la théosophie. Ceux qui s'y adonnèrent ne se contentèrent pas de chercher à opérer la transmutation des métaux, leur ambition et leur délire furent portés au point d'espérer de trouver un remède universel. La croyance aux absurdités de la cabale leur permettait de concevoir d'aussi folles espérances. Basile

Valentin, dans son *Char triomphal de l'antimoine*, fournit de nombreuses preuves de cette alliance de l'alchimie avec la cabale. Il cherche dans tous les métaux et dans toutes les plantes des esprits élémentaires, de qui dépendent leurs vertus et leurs effets, qui ont une vie occulte, et qu'on peut attirer à volonté lorsqu'on s'entend avec Vulcain. Les moines oisifs, et les scolastiques ambulans, se livrèrent, au commencement du seizième siècle, aux opérations alchimiques, de même qu'à l'horoscopie et à toutes les sciences futiles. Ordinairement ils entreprenaient de grands voyages dans l'Orient, parce que la tradition attribuait une sagesse surnaturelle aux anachorètes des monts Sinaï, Oreb et Athos; ou bien, ils se rendaient en Suède, pour y examiner les montagnes d'aimant et autres merveilles non moins illusoires. Ce fut dans ces temps que l'imprimerie, récemment découverte, reproduisit les traités attribués à Hermès, à Démocrite, etc., et qu'il en fut même composé sous des noms célèbres. Les alchimistes de cette époque prenaient souvent d'autres noms que les leurs, quand ils écrivaient des ouvrages. C'est ainsi qu'on présume que, sous le nom de Basile Valentin, plusieurs adeptes publièrent leurs rêveries. Toutes ces circonstances, jointes au soin qu'ils avaient d'écrire dans des termes obscurs et mystiques, de présenter même des faits faux ou imaginaires, et de ne dévoiler qu'une partie de leur prétendue science aux adeptes qui devaient, par leurs travaux, achever de découvrir le secret; toutes ces circonstances, disons-nous, rendent très-incertains les documens qu'on pourrait tirer de leurs ouvrages. La connaissance de leurs noms ne sert souvent qu'à indiquer le titre auquel se rattachent un grand nombre de ces livres. Nous citerons seulement ici Bernard de Trévisan, les deux Isaac Hollandais, l'Anglais Georges Ripley, Augurelli, auquel, pour prix de la dédicace de son poëme de *la Chrysopée*, le pape Léon X, conséquent dans le don qu'il lui offrit, envoya une bourse de soie vide.

Au commencement du seizième siècle, parut Paracelse, qui changea la direction de l'alchimie. Nous ne parlerons pas ici du système médico-théosophique de ce célèbre fanatique, dont il sera fait mention en un autre endroit de cet ouvrage. Nous n'avons qu'à mentionner le rôle qu'il fit jouer à l'alchimie dans ce système composé de tous les élémens hétéroclites que lui fournirent en même temps l'astrologie et la cabale. Déjà Géber, en donnant aux prétendus moyens d'opérer la transmutation des métaux les mêmes noms qu'aux moyens médicinaux, avait suggéré l'idée que la substance

propre à faire l'or devait guérir toutes les maladies. Basile Valentin, si toutefois le *Char triomphal de l'antimoine*, publié sous ce nom, n'est pas postérieur à Paracelse, et n'a pas pour auteur quelqu'un de ses sectateurs, comme Sprengel pencherait à le croire, Basile Valentin avait déjà fait une application d'un grand nombre de substances minérales à la médecine. Paracelse proclama que le véritable but de l'alchimie était de préparer les arcanes, et non de fabriquer de l'or. Par l'usage des médicamens chimiques qu'il introduisit dans la thérapeutique, il attira l'attention sur les procédés employés pour les préparer, et contribua à la création de la chimie, qui ne devait apparaître que beaucoup plus tard encore sous la forme de science, mais qui, dès cette époque, amassa beaucoup des matériaux dont elle se composa. Ceux qui ne suivirent pas le système de Paracelse, continuèrent à s'occuper de la transmutation des métaux comme devant. D'autres soutinrent et étendirent la doctrine ou plutôt la pratique empirique et superstitieuse de ce hardi novateur, comme Dorneus et Hurneysser, en Allemagne, Duchesne, en France. Un grand nombre, depuis Paracelse, allièrent les deux chimères de la transmutation des métaux et de la médecine universelle, et regardèrent la poudre de projection et le remède universel comme une seule et même chose. Tels furent les personnages réels ou supposés connus sous les noms de Drebellius, Zachaire, Gaston de Claves, Bernard-Georges Penot, qui mourut à l'hôpital, et qui, après avoir dépensé de grosses sommes, chercha sur la fin de sa vie à démontrer la futilité des recherches alchimiques, et à détourner ceux qui voudraient s'y livrer de travaux qui l'avaient réduit à la misère; tels furent encore le cosmopolite ou l'Écossais Sethon, le Polonais Sendivogius.

Jamais il n'y eut un plus grand nombre de prétendus adeptes que dans le cours du dix-septième siècle. Ce fut au commencement de ce siècle que se forma une société secrète d'enthousiastes, connus sous le nom de Roses-Croix, qui exagérèrent les extravagances mystiques de Paracelse. Ils ne prétendaient à rien moins qu'à la réforme de l'univers, connaissaient toutes les choses par la lumière de la nature, et possédaient la pierre philosophale et la médecine universelle. Un autre sectateur de Paracelse, mais qui a plus de droits à la considération, Van-Helmont, poursuivit les chimères de l'alchimie, et acquit parmi les adeptes la réputation d'être parvenu au grand œuvre. On cite aussi parmi la foule un personnage mystérieux sous le nom d'Eirenée Philalète, mais dont le nom véritable

était, à ce que l'on croit, Thomas Vagan, qui devint célèbre à cette époque. C'est de cet adepte qu'Helvétius reçut de la poudre de projection avec laquelle il fit de l'or. Des fourberies de ce genre paraissent s'être renouvelées assez souvent, pour que Geoffroy en ait fait l'objet d'un mémoire intitulé : *Des Supercheries concernant la pierre philosophale*, et inséré parmi les mémoires de l'Académie des sciences, pour l'année 1722. Cependant, tout en ajoutant foi au dogme de la transmutation des métaux, et en travaillant même dans ce but, tout en croyant à la puissance de remèdes spécifiques pour la guérison de toutes les maladies, à l'efficacité des préparations d'or, des poudres sympathiques, des élixirs de longue vie, des emplâtres magnétiques, les partisans et les successeurs de Paracelse s'étaient livrés à une foule d'opérations chimiques, qui donnèrent des résultats utiles, et préparèrent la naissance de la chimie philosophique: tels furent Crollius, Glaser, Glauber, Cassius, Libavius, Borrichius et beaucoup d'autres. Si les Éraste, les Smétius, les Kircker, les Conringius, hommes de bons sens, au milieu de la folie de leur siècle, ne parvinrent pas à l'en guérir, du moins ils contribuèrent par leurs efforts à lui arracher quelques partisans dès cette époque, et à préparer sa destruction. Long-temps encore confondue avec l'alchimie, la chimie s'en sépara, et, par ses progrès, parvint à dissiper les prestiges et les erreurs dont son berceau avait été environné.

(Lenglet-Dufresnoy, *Histoire de la philosophie hermétique.* — *Encyclop. méthod.* part. *Chimie*, art. *Alchimie* et *Chimie.* — Sprengel. — Les principaux écrits sur l'alchimie ont été rassemblés sous le titre de *Theatrum chimicum ;* Ursel, 1602, 3 vol. in-8 ; Strasbourg, 1613-32-61, 6 vol. in-8 ; *ibid.*, 1659-61 ; et par Manget, dans sa *Bibliothèque chimique.* Le troisième volume de Lenglet-Dufresnoy en contient une énumération très-détaillée. On en trouve également une indication à la fin de l'art. *Chimie* de l'*Encycl. méthod.*)

ALCMÉON, de Crotone, fut un des élèves les plus distingués de l'école de Pythagore. Il est, au rapport de Clément Alexandrin, le premier parmi les philosophes qui ait fait un traité *de la nature.* Chalcidius, commentateur de Platon, qui vivait au troisième siècle, le regarde comme le premier qui ait écrit sur l'anatomie et disséqué des animaux. Alcméon est repris par Aristote pour avoir cru que les chèvres respiraient par l'oreille ; cela suffit peut-être pour autoriser à penser qu'il connaissait le canal qui fait communiquer l'oreille interne avec la bouche. Selon lui, tout vide a la propriété de retentir, et c'est en vertu de cette propriété que la cavité de l'oreille, recevant le son extérieur, produit une sorte d'écho qui

constitue l'audition. Il regardait le sperme comme une émanation du cerveau, et pensait que le fœtus absorbe par toute la surface de son corps les matériaux de sa nutrition. Il faisait consister la santé dans l'équilibre ou dans l'exacte proportion de l'humide, du chaud, du froid, du sec, de l'amer, du doux, et des autres propriétés qu'Hippocrate admit après lui. Une de ces facultés venait-elle à prédominer, il s'ensuivait une maladie. Les opinions d'Alcméon sont éparses dans Aristote, Plutarque, Diogène de Laërce, Clément d'Alexandrie, etc. Nous ne possédons aucun fragment des ouvrages qu'il avait écrits.

ALDRIGHETTI (Aldrighetto) naquit à Padoue le 3 février 1573. Après avoir étudié plusieurs années à Bologne, il revint à Padoue, où il suivit avec ardeur les leçons de philosophie du professeur Zabarella, et celles de médecine de Fabrizio d'Acquapendente. Quelques années plus tard, il accompagna en France, comme médecin, Agostino Nani et Vincenzio Gussoni, ambassadeurs Vénitiens. Il fit ensuite un voyage semblable en Allemagne. De retour dans sa patrie, le 7 mars 1598, on lui conféra la chaire de médecine, où ses leçons attirèrent toujours une foule nombreuse d'auditeurs. Il mourut de la peste le 26 juin 1631. Il n'a publié que les ouvrages indiqués ci-après :

Herculis Saxoniæ tractatus perfectissimus de morbo gallico, seu lue venereâ, privatìm primò prælectus, postmodùm in capita distinctus, etc. Francfort, 1600, in-8.

Oratio qua illustrissimo ac reverend. Petro Valerio Patavium accedenti gratulabatur, etc. Padoue, 1633, in-4. Tomasini (*Athen. Patav.*, p. 35) ajoute qu'Aldrighetti a laissé beaucoup de travaux manuscrits, dont nous croyons inutile de rapporter ici les titres qu'on trouvera dans Mazzuchelli.

ALESSANDRI (François degli), qui devint médecin du duc de Savoie, naquit à Vercelli, en 1529, et mourut le 22 octobre 1587. Il a publié les ouvrages suivans :

Apollo omnem compositorum, et simplicium normam suo fulgore ità irradians, ut ejus meridiana luce contenti medici, et pharmacopolæ, omni librorum copia neglecta, omni denique erroris nebula fugata, ad quævis opera facillimè se accingere valeant. Opus præclarissimum tàm utile quàm maximè necessarium, Matthioli potissimùm et Brassavoli, aliorumque errores insectans, multò insignius quàm dici aut scribi possit. Venise, 1565, in-fol.; Francfort, 1604, in-4 ; *ibid.*, 1613, in-4. Dans cette dernière édition, on a apporté quelques changemens dans le titre de l'ouvrage.

De peste, seu pestis et pestilentium febrium tractatus. Vercelli, 1578, in-8. L'auteur a traduit cet ouvrage

en italien, en y ajoutant beaucoup de notes, et l'a publié de nouveau sous ce titre : *Trattato della peste et delle febri pestilenti*. Turin, 1586, in-8.

(Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*.)

ALESSANDRINI (Jules), médecin et philosophe célèbre, naquit à Trente en 1506. Il fit ses études à Padoue, et son profond savoir le plaça bientôt au premier rang des médecins de son époque; il s'était livré en même temps, et avec le plus grand succès, à l'étude des mathématiques, et surtout de la langue grecque, comme le prouvent ses traductions et ses commentaires sur Galien. Il démontra le premier que le médecin de Pergame n'était pas l'auteur du livre intitulé : *de Theriacâ ad Pisonem*, qu'on lui attribuait généralement. L'empereur Ferdinand Ier le choisit pour son médecin; il occupa la même place auprès de Maximilien II et Rodolphe II, qui ajoutèrent encore aux honneurs et aux titres dont Alessandrini était revêtu, en lui conférant des lettres de noblesse, et en l'autorisant à prendre le nom *de Neustain*. Il mourut dans sa patrie, à l'âge de 84 ans, le 25 août 1590. Partisan enthousiaste de Galien, Alessandrini eut à soutenir contre le vigoureux agresseur du galénisme, J. Argenterio, une dispute dans laquelle la victoire ne fut pas de son côté. On lui doit les ouvrages suivans :

Enantiomatûm sexaginta quatuor Galeni liber; item Galeni Encomium. Venise, 1548, in-8; Francfort, 1598, in-fol. — Il cherche à concilier les contradictions qu'on rencontre dans les écrits de Galien. Il le loue d'avoir rempli les lacunes qu'Hippocrate avait laissées dans la science.

Ant-Argenterica pro Galeno. Venise, 1552, in-4. C'est une diatribe contre le traité *de morbis* d'Argenterio. Il parut une réponse à laquelle Alessandrini répliqua par l'ouvrage suivant :

Ant-Argentericorum suorum adversùs Galeni calumniatores defensio. Venise, 1564, in-4.

De medicinâ et medico dialogus, libris V distinctus. Zurich, 1557, in-4, 356 p. et ind.

Pædotrophia, carmen. Zurich, 1559, in-8.

Salubrium, sive de sanitate tuendâ libri XXXIII. Cologne, 1575, in-fol.

In Galeni præcipua scripta, annotationes, quæ commentariorum loco esse possunt. Accessit trita illa de theriacâ quæstio. Bâle, 1581, in-fol.

Epistola apologetica ad Remb. Dodonæum. Francfort, 1584, in-8.

Epist. ad Pet. And. Matthiolum, *etc.* Au premier livre des lettres de Matthioli, pag. 20. — C'est dans cette lettre qu'Alessandrini prouve que le traité *De theriacâ ad Pisonem* n'est pas de Galien.

Consilia medica. Dans la collection de Scholzius.

Alessandrini a traduit une partie des œuvres de Galien et d'Actuarius.

(De Thou, *éloges*. — Mazzuchelli.)

ALESSI (Alexandre), médecin, natif de Padoue, vécut dans le dix-septième siècle. Suivant Tomasini (*Athenæ Patavinæ*, p. 15.), il jouissait d'une grande réputation à Este, en 1630, et c'est pour cela que quelques biographes l'ont placé parmi les hommes illustres de cette ville. On ne doit pas le confondre avec Alexandre Alessi, de Pérouse, qui fut, en 1561, un des fondateurs de l'Académie *degli unisoni*, et dont parle Quadrio. Le médecin dont il est ici question a publié les ouvrages suivans :

Consilia medica, et epitome pulsuum, in quibus methodus accurata cum praxi theorica conjungitur. Padoue, 1627, in-4; *ibid.*, 1660, in-4.

De syrupo rosato solutivo. Padoue, 1630, in-8.

Cratylus morborum. Padoue, 1657; *ibid.*, 1660, in-4.

ALESSI (Alessio degli), médecin romain, vivait au commencement du dix-septième siècle. Jean Nicius Erythræus (*Vittorio Rossi*), qui a laissé une notice assez détaillée sur ce médecin (*Pinacotheca III*, num. LX), rapporte plusieurs actes de sa vie qui prouvent chez lui une singulière exaltation dans les idées, si même ce n'était pas de la folie. Il avait appris la médecine dans les leçons du célèbre Marsilio Cagnati, et il l'exerçait depuis quelque temps, quand il reçut une injure grave de la part d'un officier du pape Paul V. Dans l'intention de s'en venger, il quitte l'habit et la profession de médecin, ceint l'épée, et, réunissant un certain nombre d'amis qui lui étaient dévoués, il se mit à leur tête, et parcourut la campagne de Rome en débitant des harangues et donnant des conseils à la manière des charlatans. Au bout d'un certain temps, il abandonna cette existence peu honorable, revint à Rome, où il se livra de nouveau avec ardeur à l'étude de la médecine, et fut pendant un grand nombre d'années le médecin des Pères de Saint-Jean-de-Dieu, dans l'île de Tévérina. Il avait particulièrement étudié les œuvres d'Hippocrate, et, selon Nicius Erythræus, il était, de tous les médecins de son temps, celui qui en avait le mieux saisi l'esprit. Il eut pour élèves plusieurs médecins distingués, parmi lesquels on peut citer Pierre Servio de Spolette et Bénédict. Aquilano. Alessi mourut à l'âge de 42 ans, et a laissé, manuscrits, les ouvrages suivans (*Biblioth. Roman.*, t. II, p. 187.) :

De mulierum vulvâ. — *De membro virili.* — *De testiculis ac de omnibus organis ad generat. necessariis.* — *De remediis pro impotentiâ coeundi.* — *Violatæ pudicitiæ restitutio.* — *Doctrina amoris medico necessaria.* — *Ad pseudomedicinæ professorem paræ-nesis.* — *Modi et maniere da prasti-*

carsi dal medico per rendersi grato. — Secreti curiosi per conservarse la bellezza feminile. — Quæstiones extravagantes in medicinâ.

(Mazzuchelli.)

ALEXANDRE, né à Tralles, ville de Lydie, vivait au milieu du sixième siècle, sous l'empire de Justinien. Après avoir voyagé en Italie, en Espagne, en Egypte, et joui partout de la réputation d'excellent médecin, il vint se fixer à Rome, où il employa les dernières années d'une longue vie consacrée tout entière à l'exercice de son art, à consigner dans plusieurs ouvrages le résultat de ses observations. Pour apprécier tout le mérite de cet auteur, il faut se reporter au temps où il écrivait, et voir quel fut alors l'état de la médecine. Nous exposerons ailleurs quelques-unes des causes qui, à dater du second siècle de notre ère, firent tomber toutes les sciences en décadence, et amenèrent enfin le règne de la barbarie. Un des caractères qui signalèrent, dans les ouvrages des philosophes, cette révolution désastreuse, fut un syncrétisme ridicule, c'est-à-dire un mélange de principes incompatibles, formé par un aveugle dogmatisme. Ils se déclaraient non-seulement les adorateurs de tous les dieux, les partisans de tous les mystères; mais la magie, l'astrologie, la thaumaturgie et la théurgie s'unissaient dans leur imagination altérée. Esséniens, Thérapeutes, Pythagoriciens, ils avaient l'esprit ouvert à toutes les opinions ridicules, à toutes les absurdités. Sous ce rapport, les médecins furent *philosophes*. Galien est le dernier médecin grec dont l'antiquité puisse se glorifier; le génie de la médecine descendit avec lui dans la tombe. Oubliant l'anatomie que le médecin de Pergame avait cultivée avec tant de soin, ne conservant de la physiologie que ce qu'elle avait de plus défectueux, la théorie des quatre humeurs et des quatre qualités, se bornant presque à nommer les maladies au lieu de les décrire, ne comprenant même pas l'importance de la science des indications, les indignes successeurs de ce grand homme ne surent que compiler des noms de drogues, des formules de médicamens, et dresser le catalogue des pratiques superstitieuses qu'on peut opposer à chacune de nos infirmités. Méthodistes, Empiriques ou Dogmatistes, ils débitaient, sous le nom de chacune de ces doctrines, les opinions les plus contradictoires à son esprit. A peine trois ou quatre auteurs doués de talens remarquables, mais pourtant incapables de s'élever entièrement au-dessus des préjugés de leur siècle, méritent-ils d'arrêter les regards de la postérité. Oribase, Aëtius, Alexandre, Paul d'Égine, semblent avoir vécu dans

un autre temps; Alexandre surtout, qui n'a voulu traiter dans ses ouvrages que les sujets sur lesquels sa longue expérience l'avait éclairé, et qui a su trouver, dans plusieurs circonstances, contre l'idole qu'on a encensée pendant quinze siècles, une indépendance de jugement qu'on n'aurait point osé espérer de lui. Ses ouvrages méritent encore aujourd'hui d'être médités par les praticiens. Il fit pourtant des sacrifices à la mode. Il a multiplié les recettes à l'infini, et prodigué des éloges à des compositions monstrueuses ou absurdes.

De arte medica libri XII; en grec, avec des notes et des corrections de Jacques Goupyl, et le traité de Rhazès *de pestilentiâ*, traduit du syriaque par le même. Paris, 1548, in-fol.

Grec et latin, de la traduction de Gonthier d'Andernach. Bâle, 1556, in-8.

En latin, sous ce titre : *Practica iatros cum expositione glosæ interlinearis Jacobi de Partibus et Simonis Januensis in margine positæ*. Lyon, 1504, in-4; Pavie, 1520, in-fol.; Venise, 1522, in-fol.

De corporis partium ægritudinibus. (traduction corrigée par Albano Torino.) Bâle, 1533, in-fol.

Autre édit. sous ce titre : *Paraphrases in libros omnes Alexandri Tralliani, etc.* Bâle, 1541, in-fol.

De arte medica libri XII, trad. de Gonthier d'Andernach. Strasbourg, 1549, in-8; avec des notes d'Ant. Molinæus, Lyon, 1560, in-12; *ibid.*, 1575, in-12. Cette traduction fut insérée dans la collection des *artis medicæ principes* d'Henri Etienne; elle forme les tomes 6 et 7 de la collection publiée sous le même titre par Haller. —Dans la pleurésie, Alexandre fait des scarifications sur le côté douloureux. Dans la fièvre hectique, il recommande les fruits bien mûrs, les bains et les calmans. Il traite la dysenterie par la même méthode. Il préfère aux drastiques les purgatifs les plus doux. Il connaissait les calculs biliaires, etc.

Pratique et méthode de guérir la goutte. Poitiers, 1556, in-8. C'est la traduction du douzième livre de l'ouvrage précédent, faite par Sébastien Colin.

De lumbricis (*edidit Mercurialis*). Venise, 1570, in-4; grec-latin, Francfort, 1584, in-8.

On attribue assez généralement à Alexandre d'Aphrodisée les deux ouvrages suivans, qui sont probablement d'Alexandre de Tralles : c'est du moins l'opinion de Sprengel; c'était aussi celle de Mercuriali, qui ne l'appuie que sur d'assez faibles raisons.

Problematum medicorum et naturalium libri duo. En grec (avec les œuvres d'Aristote), Venise, 1497, in-fol.; Francfort, 1585, in-4; grec et latin, Paris, 1540, in-16.

Libellus de febribus. Venise, 1498, in-fol.; Lyon, 1506, in-; Bâle, 1542, in-8; Genève, 1612 in-8.

(Freind et Haller dans *Alexandri Tralliani opera*, édit. de Lausanne, 1772, in-8, 2 vol. — Matter, *Hist. de l'école d'Alexandrie*. — Ackermann, *Institutiones Hist. medic.* — Mercuriali, *variæ lect. lib.* 1 *cap. XI.*)

ALEXANDRE (Williams), médecin distingué d'Édimbourg, sur la vie duquel nous ne trouvons aucun renseignement, est du moins connu par ses ouvrages :

Experimental essays on the external application of antiseptiks in putrid diseases. (Essai expérimental sur l'application à l'extérieur des antiseptiques dans les maladies putrides.) Londres, 1768, in-8; *ibid.*, 1770, in-8 ; avec quelques autres opuscules. —Le nitre, dissous dans l'eau et appliqué à l'extérieur, pénètre dans l'économie, et se retrouve dans les urines. Le quinquina, ainsi employé, exerce sa vertu antiseptique; il pourrait aussi guérir les fièvres intermittentes. Expériences de l'auteur sur la teinture de cantharides, le camphre, le castoréum, etc.

Diss. de cantharidum historiâ et usu. Edimbourg, 1769, in-8.

Experimental inquiry concerning the causes which have generally been said to produce putrid diseases. (Recherches expérimentales sur les causes des maladies putrides.) Londres, 1771, in-8.

Diss. de partibus corporis humani quæ viribus opii parent. Edimbourg, 1790, in-8. — Alexandre conclut de ses expériences que l'opium diminue l'irritabilité.

(*Comment. de rebus in medic. gestis.* — *Catalogue of the library of the medical and chirurgical society of London.*)

ALGAROTTO (Victor), connu aussi sous le nom d'Algaroth, médecin de Vérone, était président du Collége des médecins de cette ville, en 1593, ainsi que nous l'apprend André Chiocco. Il attacha son nom à un médicament de sa composition, qui fut long-temps très-répandu, et connu dans les pharmacopées sous le nom de *Poudre* ou *Pilules d'Algaroth,* remède sur lequel un écrit fut publié à Anvers en 1603. Suivant Louis Moscardo, Algarotto mourut empoisonné en 1604, victime de la jalousie dont il devint l'objet, à cause de la réputation que lui donna son remède. Long-temps après sa mort, son petit-fils, Victor Algarotto, publia l'ouvrage suivant :

Compendio della natura, virtù, e modo d'usare una polve quint'essenza d'oro medicinale, etc. Vérone, 1667, in-[illegible] et Venise, 1671, in-8. Chiocco rapporte qu'Algarotto publia de son vivant une dissertation sur la nature des fongus, à l'occasion d'une discussion qu'il avait eue sur ce sujet avec un médecin étranger; nous ignorons où elle a été imprimée.

(Mazzuchelli.)

ALGHISI (Thomas), célèbre lithotomiste, naquit à Florence le 17 septembre 1669. Son père, professeur de chirurgie très-distingué, lui donna les premières leçons; il continua ses études dans le grand hôpital de *Santa-Maria-Nuova*, où il apprit l'anatomie sous les yeux de Bellini. Ses progrès furent tellement rapides, qu'il ne

tarda pas à être nommé maître et lecteur en chirurgie, titre qu'il conserva long-temps, puisqu'il se le donne encore dans la première édition de son *Traité de la Taille*, publié en 1707. Se trouvant à Rome dans le commencement du pontificat de Clément XI, il fut appelé pour lui donner des soins, et la prompte guérison du pontife ne contribua pas peu à augmenter sa réputation, que les nombreuses opérations de taille qu'il pratiqua avec le plus grand succès dans diverses parties de l'Italie, étendirent encore davantage.

Le 15 avril 1703, Alghisi reçut le bonnet de docteur en médecine dans l'Université de Padoue, sous la présidence de Vallisneri. Il était dans la force de l'âge et au milieu de la plus brillante carrière, quand un accident déplorable vint le priver de la main gauche. Une arquebuse éclata entre ses mains, et l'on fut obligé de pratiquer l'amputation dans l'articulation du poignet. Cette nouvelle fâcheuse fut à peine connue du pape Clément XI, qu'il se hâta de recommander Alghisi au grand-duc, qui lui envoya tous les secours dont il avait besoin, et le nomma lecteur public en chirurgie à l'école de Pise. Alghisi ne put profiter de ces avantages, car il succomba pendant le traitement qui suivit l'opération, le 24 septembre 1713. Il a laissé les ouvrages suivans :

Litotomia, owero del cavar la pietra, etc. Florence, 1708, in-4. Il préconise la méthode de Jean de Romani.

Lettera del Sign. Tommaso Alghisi al Sign. Anton. Vallisneri, etc., nella quale si discorre: 1°. *De' vermi uscite per la verga, e di qual sorta;* 2°. *Di un nuovo liquore da Schizzare dentro i vasi di corpi, per rintracciarne tutte le diramazioni anche capillari;* 3°. *Della fasciatura ingegnosissima de popoli d'Egitto nell' imbalsamare i loro cadaveri, ricavata dall' antiche mummie.* — Cette lettre est insérée dans le tom. VI du *giornale de' letterati d'Italia*, pages 149 et suiv. Elle a été réimprimée à Padoue en 1729, à la fin des *Nuove esperienze ed osservazioni intorno alla storia medica e naturale*, publiées par Vallisneri. Alghisi préparait un ouvrage sur les diverses excrétions et sur la poudre d'ipécacuanha, quand il mourut.

(Mazzuchelli.)

ALI-EBN-ABBAS, ou HALY-ABBAS, fleurissait vers la fin du dixième siècle. Il était originaire de Perse, et avait fait ses études sous le Persan Abou-Maher. Il composa son *Almaleki* (ouvrage royal) à la prière de Adhad-Ed-Daulah, prince Bouïde. C'est un système complet de médecine, d'après Galien et ses successeurs. Les Arabes l'eurent en grande estime jusqu'à la publication du *Canon* d'Avicenne; ils continuèrent même à le regarder comme *supérieur, pour la pratique*, à ce dernier, qui leur paraissait *plus*

savant. L'ouvrage d'Ali se compose de dix livres théoriques et de dix livres pratiques, écrits avec beaucoup de méthode. Les descriptions des maladies y sont courtes, comme dans tous les livres arabes; mais s'il y est peu question de symptômes, l'auteur disserte longuement sur les causes, qu'il déduit des quatre qualités et surtout des quatre humeurs. Le nombre des remèdes qu'il indique est presque infini. L'ouvrage d'Ali-Ebn-Abbas n'a pas été imprimé en arabe. Il fut mal traduit en latin, par Étienne.

Liber totius medicinæ necessàrius. Venise, 1492, in-fol. *Liber totius medicinæ necessaria continens.* Lyon, 1523, in-4. — Constantin l'Africain avait fait un abrégé de cet ouvrage, qui fut publié sous ce titre : *De communibus locis medico scitu necessariis.* Bâle, 1539, in-fol. — Selon Sprengel, la partie théorique de cet ouvrage est bien supérieure au *Canon* d'Avicenne; quant aux principes pratiques d'Ali, son traité de la diététique peut être considéré comme un chef-d'œuvre pour le temps où vivait l'auteur. Il donne avec une rare précision les règles auxquelles on doit soumettre le régime, suivant les différences du climat, de la saison et de la constitution individuelle. Il ne consacre pas moins d'attention qu'Hippocrate aux habitudes contractées, et son livre *de speculatione consuetudinis* est digne d'être consulté même aujourd'hui.

(Haller, *Bibl. med. pract.* — Ackermann, *Institut. hist. med.*— Amoreux, *Hist. de la méd. des Arabes.*)

ALIDIO (Charles-Antoine), professeur de médecine pratique à Lodi, a publié les ouvrages suivans:

Somnia medica, varia doctrina referta, necdum medicis, verum et infirmis, atque omnibus viventibus scitu necessaria, ubi quæstiones multæ seu animadversiones, ab antiquis et recentioribus medicis partim omissæ, partim non integrè solutæ, partim vetustate sepultæ, proponuntur ac enodantur, etc. Lodi, 1720, in-4.

Tre verità fondate su la ragione, su l' autorità e su l' esperienze, per un longo e ben vivere nel mondo: 1° Quale stato di vità sia più confacevole all' uomo per vivere longamente e vivere sano? 2° Per qual cagione succedino in molte case, le sterilità, o abbondino piu femine? 3° Disinganna a chi teme nocimento d'all' uso de cibi magri, e dal digiuno quaresimale? Lodi, 1723, in-8.

(Mazzuchelli. *Scrittori d'Italia.*)

ALIX (Mathieu-François), né à Paris en 1738, mort le 31 mai 1782 à Bruckenau, fut professeur en médecine et en chirurgie dans l'Université de Fulde, directeur de l'École d'accouchement de cette ville, et inspecteur des eaux minérales de Bruckenau. Il publia :

De duabus propè perinæum fistulis urinam purulentam excernentibus. Erford, 1769, in-4.

Institutions de chirurgie, etc. (En allemand, sans nom d'auteur.) Riga 1772, in-8.

De nocivâ mortuorum intra sacras ædes urbiumque muros sepulturâ. Erford, 1773, in-8.

Quæstiones medico-legales ex chirurgiâ declarandæ. Erford, 1774, in-4.

Observata chirurgica. Fasciculus I. Altembourg, 1774, in-8. *Fasc. II.* Ibid., 1776. *Fasc. III.* Ibid., 1777. *Fasc. IV.* Ibid., 1778.

Cet ouvrage renferme un grand nombre de faits intéressans. Nous en citerons quelques-uns:

Fasc. I. Ouverture et guérison d'un abcès énorme dans la région lombaire, d'où il sortit huit livres de pus. Grenouillette congénitale, guerie par excision. Gangrène du scrotum. Fistule urinaire du périnée, suite d'une chute sur cette région, guérie par l'incision, après cinq ans de durée. Fistule salivaire guérie par la compression. *Fasc. II.* Anus pratiqué chez un enfant trois jours apres sa naissance. Autre cas analogue. Histoire d'un enfant qui avait deux anus, l'un naturel, l'autre situé à deux doigts au-dessous de l'ombilic: cet enfant étant mort à sept mois, l'autopsie montra le colon s'ouvrant à l'endroit indiqué, et les muscles de l'abdomen y formant une espèce de sphincter. Accouchement difficile, dans lequel un chirurgien ignorant amputa le bras qui se présentait le premier; puis, introduisant sa main dans l'utérus, arracha la mâchoire inférieure de l'enfant. *Fasc. III.* Dénudation très-considérable du crâne; réunion incomplète des lèvres de la plaie, suivie de l'exfoliation des os qui n'avaient pu être recouverts. Hydrophobie survenue chez un enfant de 14 jours après la morsure d'un chien enragé, et guérie après l'application d'un vésicatoire sur la plaie déjà cicatrisée, et l'administration intérieure du nitre et du camphre, et enfin de la mixture mercurielle de Plenck. Caries guéries par le cautère actuel. Disjonction considérable des os du bassin, observée chez une jeune femme après un accouchement difficile, et guérie par le repos. *Fasc. IV.* Histoire d'un individu qui se coupa les parties génitales au niveau du pubis, et arrêta l'hémorrhagie sans autre moyen que l'application de quelques compresses. Hémorrhagie considérable après la résection d'un ptérygion. Rétention d'urine, rupture de la vessie au bout de 9 jours, mort du malade.

Nouvelles instructions sur les eaux minérales de Bruckenau, en la principauté de Foulde, traduites de l'allemand de M. Weikard. Erford, 1776, in-8.

(Hamberger et Mensel, *Allemagne savante.* — Hyeronimus de vigiliis Van Creutzenfeld, *Bibl. chir.*)

ALLEMANT ou ALEMAN (Adrien l'), né à Sorcy-sur-Meuse en 1527, exerçait avec distinction la médecine à Paris, et mourut dans cette ville en 1559. Il travailla beaucoup sur les œuvres d'Hippocrate, et publia les ouvrages suivans:

De optimo disputandi genere, libri III. Paris, 1546, in-8; trad. en français, Paris, 1553, in-12.

Hippocratis, medicorum omnium principis, de aere, aquis et locis, liber olim mancus, nunc integer, qui, Galeno, de habitationibus et aquis, et temporibus, et regionibus inscribi-

tur, commentariis quatuor illustratus. Paris, 1557, in-8; Genève, 1571, in-8. — Coray fait l'éloge de ces Commentaires.

Hippocratis, medicorum omnium principis, de flatibus liber, commentariis illustratus. Paris, 1557, in-8.

(Dom Calmet, *Biblioth. de Lorr.*)

ALLEN (Jean), nom supposé, suivant les *Acta Lipsiensia* et Manget, sous lequel un médecin anglais publia l'ouvrage suivant:

Synopsis universæ medicinæ practicæ, sive doctissimorum virorum de morbis eorumque causis ac remediis judicia. Londres, 1719, in-8; *tertia edit. accesserunt casus nonnulli oppido rari.* Londres, 1729, in-8, 2 part.; Amsterdam, 1720, in-8; *ibid.*, 1723, in-8; *ibid.*, 1729, in-8; Venise, 1732, in-8; *ibid.*, 1748, in-8; Francfort, 1749, in-8; *ibid.*, 1753, in-8; en français, sous ce titre: *Abrégé de toute la médecine pratique, où les sentimens des plus habiles médecins sur la nature des maladies, sur leurs causes et sur les remèdes qui leur conviennent, sont confirmés par des observations;* trad. par un chirurgien de Paris (J. Devaux). Paris, 1728, in-12, 3 vol.; nouvelle édit. *revue, corrigée et augmentée de plus du double, tant des additions contenues dans la dernière édit. de l'auteur, que de celles du traducteur.* Paris, 1730, in-12, 6 vol., nouv. édit. (par Boudon). Paris, 1737, in-12, 6 vol.; *ibid.*, 1741 et 1752, in-12, 7 vol. — Dans cet ouvrage, fait à la manière de l'*Encyclopædia medica* de J. Dolæus, l'auteur expose sur chaque sujet, et l'un après l'autre, le sentiment de Cœlius Aurelianus, Sydenham, Willis, Baglivi, Ettmuller, Boerhaave; mais il donne rarement le sien. Toutes les maladies y sont comprises sous quinze classes; un dernier chapitre contient les formules des médicamens indiqués dans le cours de l'ouvrage.

ALLIONI (Charles), directeur du jardin de botanique de Turin, et professeur en cette science, jouit pendant un demi-siècle d'une réputation européenne. Il fut membre de la Société royale de Londres, de l'Institut des sciences de Bologne, des Sociétés royales des sciences de Montpellier, de Gottingue, d'Upsal, de la Société royale de médecine de Paris, et de beaucoup d'autres Académies. Allioni était né en 1725; il mourut en 1804. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels ceux qui ont pour objet la *Flore* du Piémont conservent le plus d'intérêt.

Rariorum Pedemontii stirpium specimen primum. Turin, 1755, in-4, fig.

Stirpium præcipuarum littoris et agri Nicæensis enumeratio methodica cum elencho aliquot animalium ejusdem maris. Paris, 1757, in-8.

Oryctographiæ Pedemontanæ specimen, exhibens corpora fossilia terræ adventitia. Paris, 1757, in-8.

Tractatus de miliarium origine, progressu, naturâ et curatione. Turin, 1758, in-8; Iéna, 1772, in-8; Turin, 1792, in-8. Cette édition est enrichie de notes et d'additions. (La première est de 144 pages, celle-ci en a 200.)

Allioni regarde la fièvre miliaire comme contagieuse, et susceptible d'être transportée d'un lieu où elle règne dans un autre. Il fait consister la nature du mal dans la présence d'un miasme spécifique, et établit pour principe fondamental du traitement la nécessité de le détruire ou de l'expulser de l'économie.

Flora Pedemontana, sive enumeratio methodica stirpium indigenarum Pedemontii. Turin, 1785, in-fol.; tom. I, 344 p.; t. II, 366 p.; t. III, 92 planches avec 13 pages d'explication.

Cette Flore comprend deux mille huit cents espèces; les descriptions sont exactes, les figures de grandeur naturelle, et bien exécutées.

Auctarium ad Floram Pedemontanam. Turin, 1789, in-4.

Conspectus præsentaneæ morborum conditionis. Turin, 1793.

Ragionamento sopra la pellagra. Turin, 1795, in-8.

On trouve plusieurs mémoires d'Allioni dans les *Mélanges de philos. et de mathém. de la soc. roy. de Turin*; dans les *Acta helvetica*, etc.

(*Commentarii de rebus in scientia naturali et medicina gestis.*)

ALLIOT. Quatre personnages de ce nom durent une célébrité qui n'est pas encore oubliée, des gratifications considérables, et des honneurs près des grands de leur siècle, à la possession d'un prétendu spécifique contre le cancer. Pierre, le plus ancien d'entre eux, médecin à Bar, fut successivement médecin ordinaire du duc Charles IV, premier médecin de la reine Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, etc. Jean-Baptiste, son fils, fut choisi par le roi de France pour être son médecin ordinaire, et médecin de la Bastille, poste de confiance, auquel était attachée une pension de mille écus. Il fut nommé pour accompagner en Lorraine la princesse Charlotte-Élisabeth d'Orléans, future épouse du duc Léopold Ier, qui lui accorda des lettres de noblesse. Les deux derniers, l'un frère de Jean-Baptiste, et l'autre son fils, tous deux Bénédictins de la congrégation de Saint-Vanne, ne renoncèrent point, malgré leur état, à la médecine. C'est au plus jeune que l'on doit l'ouvrage suivant :

Traité du cancer, où l'on explique sa nature, et où l'on propose les moyens les plus sûrs pour le guérir méthodiquement, avec un examen du système et de la pratique de M. Helvétius. Paris, 1698, in-12.—Ces moyens consistent en une préparation arsénicale et saturnine.

Pierre Alliot avait donné d'autres ouvrages :

Epistola ad B. D. de Cancro apparente. Bar-le-Duc, 1664, in-12.

Nuntius profligati sine ferro et igne carcinomatis missus, ducibus itineris Hippocrate et Galeno, ad chirurgiæ studiosos. Paris, 1664, in-4.

Theses medicæ de motu sanguinis circulato, et de morbis ex aere præsertim de arthritide. Pont-à-Mousson, 1663, in-4.

(Dom Calmet, *Bibliothèque de Lorraine.*)

ALLMACHER (Jean-Frédéric), né à Meisenheim dans le Palatinat, le 5 décembre 1648, étudia la médecine à Giessen, à Iéna et à Leyde. Après avoir reçu les degrés dans l'Université de cette dernière ville, il fut fait physicien à Aschaffenbourg, puis médecin de la ville à Wertheim ; il devint enfin médecin pensionné de Francfort-sur-le-Mein, où il mourut en 1686. Il était membre de l'Académie des Curieux de la nature depuis 1679. Nous avons d'Allmacher :

De morbis castrensibus. Leyde, 1672, in-4.

Observatio de luxatione vertebrarum dorsi. Francfort, 1683, in-4.

De tumore genu ex lapsu, pro luxatione malè curato. Francfort, 1685, in-8.

De enterocele desperatâ, curatâ. Francfort, 1685.

Ces trois derniers opuscules sont insérés dans les Ephémérides des Curieux de la nature.

(Roquès, *Supp. au Dict. hist.* — Carrère.)

ALLOUËL, maître en chirurgie et docteur en médecine du milieu du dernier siècle, a publié deux ouvrages depuis longtemps oubliés, et qui ne méritent peut-être pas qu'on les rappelle ici :

Abrégé d'ostéologie. Paris, ... in-12.

Etymographie ou véritable origine des mots d'usage en anatomie et en chirurgie, avec un tableau des maladies en général. Monaco et Paris, 1776, in-12.

(Ersch, *la France littéraire.*)

ALMELOVEEN (Théodore-Jansson van), habile médecin et savant littérateur, naquit à Midrecht, village du territoire d'Utrecht, le 24 juillet 1657. Sa mère était fille du célèbre imprimeur Jansson, qui, n'ayant point d'enfant mâle, lui communiqua son nom. Après avoir fait ses humanités à Tergow, à Nordwyk sous Tollius, à Utrecht sous J.-G. Grœvius, et appris l'hébreu sous Jean Leusden, Almeloveen se préparait à étudier en théologie; mais les disputes et les querelles qu'il remarqua parmi ceux qui professaient cette science l'en dégoûtèrent. Il se tourna alors vers la médecine, et reçut les honneurs du doctorat le 23 juin 1681. Il pratiqua l'art de guérir à Amsterdam jusqu'en 1687, et ensuite à Tergow jusqu'en 1697, époque où il fut appelé à l'Académie de Harderwyk pour y professer l'histoire et la langue grecque; on joignit à cet emploi une chaire ordinaire de médecine, en 1702. Il remplit ces deux postes avec beaucoup de réputation, et mourut à Amsterdam en 1712. L'Académie des Curieux de la nature l'avait admis au nombre de

ses membres, sous le nom de Celse II. Almeloveen est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages savans, curieux et estimés, mais tous étrangers à la médecine, si l'on excepte le suivant :

Inventa nov-antiqua, id est brevis narratio ortûs et progressûs artis medicæ, ac præcipuè de inventis vulgò novis, aut nuperrimè in eâ repertis; subjicitur ejusdem rerum inventarum onomasticon. Amsterdam, 1684, petit in-8. Le dernier de ces deux ouvrages avait été imprimé séparément.

Almeloveen a traduit en flamand l'*Anatome Mituli* d'Antoine de Heyden, et donné d'excellentes éditions des aphorismes d'Hippocrate, de Celse, d'Apicius, de Cælius Aurelianus et de Strabon. Il a eu part à l'édition de l'*Hortus Indicus Malabaricus*.

(Paquot, *Hist. litt. des Pays-Bas.*)

ALPAGO (André), médecin distingué de Bellune, vivait au commencement du seizième siècle. Quelques biographes le désignent simplement sous le nom d'*Andreas Bellunensis;* aussi plusieurs écrivains en ont parlé comme de deux auteurs différens. Il se livra spécialement à la médecine, et s'appliqua surtout à vérifier et à rectifier les versions données jusqu'alors des écrits d'Avicenne. Il voyagea long-temps dans l'Orient, parcourut la Syrie et l'Égypte, où il apprit parfaitement la langue arabe. Il habita la Syrie pendant trente années : il paraît qu'il avait fixé sa résidence à Damas. De retour dans sa patrie, la république de Venise le nomma à la chaire de médecine à Padoue. Il mourut subitement quelques mois après. On lui doit les traductions suivantes :

Avicennæ liber canonis, de medecinis cordialibus, et cantica, jam olim quidem à Gherardo cremonensi ex arabiço sermone in latinum conversa, etc. Venise, 1544, 1546 et 1555, in-fol.; Bâle, 1556; réimprimé avec des additions. Venise 1595 et 1608, 2 vol. in-fol.

Averrois colliget libri VII. Cantica item Avicennæ cum ejusdem Averrois commentariis, et tractatus de theriacâ etc., ex arabicâ in latinum translatis. Cette traduction se trouve dans le volume X des œuvres d'Aristote avec les commentaires d'Averroès, et avec les autres ouvrages de ce médecin, Venise, 1552, in-fol., p. 101.

Johannis Serapionis practica dicta breviarium, etc.; Andrea Alpago interprete. Lyon, 1525, in-4; Venise, 1550, in-fol.

Embitaris tractatus de Limonibus ab Andrea Alpago latinitate donatus. Paris, 1602, in-4.

Il avait traduit en latin la biographie arabe d'Abi-Oseihbah, des philosophes et médecins arabes et grecs, ainsi qu'il le dit dans la préface de ses observations sur Avicenne. Il avait également traduit les ouvrages de plusieurs autres auteurs arabes, et entr'autres les suivans : *De venenis; de correctione eorum quæ accidunt in regimine sanitatis; de medicinis prin-*

cipum non horribilibus ; de lapidibus pretiosis. Paul Alpago, son fils, avait promis de publier ces diverses traductions; nous ignorons s'il a réalisé sa promesse.

(Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*.

ALPHONSE DE CORELLA ou LOPEZ DE CORELLA, ainsi nommé du lieu de sa naissance, Corello, dans la Haute-Navarre, après avoir enseigné la médecine dans l'Université d'Alcala de Henarès, avec une grande réputation de talent et de savoir, fut appelé dans sa patrie pour y occuper une chaire publique. Il y exerça l'art de guérir, ainsi qu'à Tarazona, et publia les ouvrages suivans :

Secretos de filosophia, astrologia, y medicina, etc. Valladolid, 1546; Saragosse, 1547, in-fol.

Enchiridion, seu methodus medicinæ. Saragosse, 1549, in-12; Valence, 1581, in-16.

De arte curativâ libri IV. Estella, 1555, in-8.

Naturæ quærimonia. Saragosse, 1564, in-8; réimp. dans la première édit. du suivant :

Annotationes in omnia Galeni opera. Saragosse, 1565, in-fol.; Madrid, 1582, in-4.

De naturâ venæ. Sarag., 1573, in-8.

De febre malignâ et placitis Galeni. *Ibid.*, 1574, in-8.

De morbo pustulato liber unus. Valence, 1581, in-4.

Catalogus auctorum qui post Galeni ævum, et Hippocrati et Galeno contradixerunt. Valence, 1589, in-12.

De tuendâ valetudine liber. Il est question de cet ouvrage dans les *Annotationes in Galeni opera.* Nic. Antonio n'en indique point l'édition.

(Nic. Antonio, *Biblioth. Hispana.*)

ALPINO (Prosper) était de Marostica, petite ville de l'état de Venise, où il naquit le 23 novembre 1553. François Alpino, son père, médecin distingué de cette ville, ne négligea rien pour lui donner une excellente éducation. Dès qu'il eut terminé ses études, Prosper voulut embrasser le parti des armes, et suivre un de ses frères, qui les portait avec distinction dans les armées de l'état de Milan. Mais sa famille en avait autrement décidé, et pour ne pas déplaire à son père, qui le pressait d'étudier la médecine, il se rendit à Padoue, où il se livra avec une ardeur incroyable à l'étude de toutes les branches de l'art de guérir, et particulièrement de la botanique. Reçu docteur en 1578, il conçut le projet de voyager pour agrandir ses connaissances en histoire naturelle. Les circonstances favorisèrent son dessein : George Emo ayant été nommé consul en Égypte par la république de Venise, Alpino le suivit en qualité de médecin. Il passa trois ans dans ces contrées, livré à des recherches de toute espèce, dont il a consigné les résultats dans quelques-uns de ses ouvrages les plus importans. A son retour

Pinetto

en Italie, il fut choisi pour médecin par André Doria, prince d'Amalfi. Il ne conserva pas long-temps cette charge, car il fut appelé à remplir une chaire dans l'Université de Padoue, et nommé directeur du jardin de botanique. Il mourut dans cette ville en 1616, après avoir professé avec éclat pendant vingt-cinq années, et composé les ouvrages suivans :

De medicina Ægyptiorum libri IV. Venise, 1591, in-4; Padoue, 1601, in-4; Paris, 1646, in-4, avec le traité *de medicinâ Indorum* de Jac. Bontius; Leyde, 1718, in-4, avec le traité d'Alpino, *de balsamo*; Leyde, 1745, in-4. —Cet ouvrage est fort curieux; tout y est exact en ce qui est relatif à l'état de la médecine au temps où il fut écrit; mais quoique l'auteur y fasse preuve d'érudition, ce n'est pas une source où l'on puisse étudier l'antique médecine des Égyptiens.

De præsagiendâ vitâ et morte ægrotantium. Padoue, 1601, in-4; Leyde, 1710, in-4, avec une préface de Boerhaave; *ibid.*, 1733, in-4, par les soins de Gaubius. Hambourg, 1734, in-4. —L'auteur montre ici une connaissance très-approfondie de tous les monumens de la médecine grecque. Il a recueilli et exposé dans un ordre méthodique toutes les observations des anciens sur les signes qui annoncent la terminaison des maladies, et mérité par ce bel ouvrage le titre de *père de la séméiotique.*

De medicinâ methodicâ libri XIII. Padoue, 1611, in-fol.; Leyde, 1719, in-4. Dans cet ouvrage, où l'auteur a montré plus d'érudition que de critique, on trouve un grand nombre de choses intéressantes; mais on ne peut point le considérer comme une source où l'on puisse étudier le méthodisme, parce qu'il mêle à cette doctrine des opinions qui lui sont étrangères, quelquefois même des principes qui sont contradictoires à son esprit.

De plantis Ægypti liber. Venise, 1591, in-4; *ibid.*, 1592, in-4, avec des notes de Vesling et d'autres; *ibid.*, 1629, in-4; *ibid.*, 1533, in-4; Padoue, 1638, in-4; *ibid.*, 1640, in-4, avec le traité *de balsamo*; Leyde, 1718, in-4, avec le traité *de medicinâ Ægyptiorum*; *ibid.*, 1735, in-4.

De Rhapontico disputatio. Padoue, 1612, in-4; Leyde, 1718, in-4.

De plantis exoticis libri II. Venise, 1627, in-4; *ibid.*, 1656, in-4.

Historiæ Ægypti naturalis pars prima, quâ continentur rerum ægyptiarum libri quatuor. Leyde, 1735, in-4, 2 vol.

(Mazzuchelli. — Carrère.)

ALSAHARAVI, *voyez* ALBUCASIS.

ALSARIO, que quelques biographes nomment aussi *Alsavio*, *Crucio* ou *dalla Croce* (Vincent), médecin célèbre, naquit à Gênes vers l'an 1576. Il se livra de bonne heure à l'étude des lettres, et publia un opuscule intitulé : *de Invidiâ et fascino veterum*, dans lequel il montre une grande érudition grecque et latine : il avait à peine alors 19 ans. Il étudia ensuite particulièrement la médecine, qu'il vint pratiquer à Bologne avec le plus grand

succès; aussi fut-il nommé proto-médecin à Ravenne. Appelé ensuite à Rome, il y professa la médecine avec éclat pendant plus de vingt ans dans l'archigymnase, et fut médecin du pape George XV. Autant il était distingué par ses vastes connaissances, autant sa bienfaisance le rendait recommandable et cher aux malheureux. L'époque précise de sa mort n'est pas connue, mais il est certain qu'il vivait encore à la fin de l'année 1631. Les ouvrages qu'il a publiés sont nombreux.

De invidiâ et fascino veterum libellus, etc. Lucques, 1595, in-4; réimprimé dans le tom. XII du *Thesaurus antiquitatum Romanarum* (p. 885). Imprimé à Leyde.

Ephemeridum, id est diuturnarum observationum libri duo. Bologne, 1599 et 1600, in-4.

De epilepsia, seu comitiali morbo lectionum Bononiensium libri III, in quibus præter magni illius morbi theoriam, hoc est definitionem, ejusque probationem, differentias, causas et signa, etc. Venise, 1603, in-4.

Consilium de asthmate pro Bonif. Cajetano, Cardin. Cum disputatione de melonibus, etc. Venise, 1607, in-4.

Consilium de variis symptomatibus in principibus illustrissimis ad Hyeronimum Mercurialem. Venise.

De verme admirando per nares egresso commentarius, etc. Ravenne, 1610, in-4.

De sugillatione, quam græci ὑπώπιον, id est *sub oculis*, vocant.

Consilium de catarrho. Ravenne.

Dissertatio de salis, et salitorum usu in febribus.

De medicinæ practicæ laudibus præfatio. Rome.

Præfatio in romano gymnasio habita, die VII mensis novembris an. 1612. Rome, in-4.

De morbis capitis frequentioribus, quorum cognitio et curatio ità traduntur, ut ad alios etiam cognoscendos, et curandos mirificè conducant : hoc est de catarrho, phrenitide, lethargo, epilepsia, etc., libri septem. Inserta est disputatio de liquore chalchanti, seu vitrioli, ejusque abusu in febrium et morborum calidorum curatione. Rome, 1616 et 1617, in-4; Venise, 1619, in-4.

De quæsitis per epistolam in arte medicâ Centuriæ quatuor, ubi varii casus, observationes, consilia, responsa, disputationes, atque curationes non sine promiscuâ doctrinâ describuntur. Venise, 1622, in-fol.

Disputatio generalis ad historiam fœtus nonimestris quidem, et organici, sed emortui, ac parvæ adeò molis, ut vix quadrimestris fuit existimatus, in adolescentulâ primiparâ. Rome, 1627, in-4.

Consultatio medica pro nobile adolescentulo, oblivione, surditate secundùm alteram aurem, subsurditie, et ab auditione ex tinnitu secundùm oppositam nempè sinistram laborante, etc. Rome, 1629, in-4.

Providenza metodica per preservarsi dall' imminente peste, discorso prattico ove sono rimedi preservativi, etc. Rome, 1630, in-4.

Consilium prophylacticum, à lue pestiferâ grassante, etc. Rome, 1631, in-4.

Vesuvius ardens, sive exercitatio

physico-medica Ῥιγμοπυρκαϊὰν, *id est motum et incendium Vesuvii montis in Campaniâ, XVI mensis decembris anni* 1631. Rome, 1632, in-4.

De morbis pectoris frequentioribus, hæmotphtysi, phtysi, asthmate, peripneumonia, pleuritide, libri tres. Il n'existe plus de ce travail que l'écrit intitulé : *De hæmophtysi, hoc est sanguinis sputo, liber unus.* Rome, 1633, in-4.

Allacci (*Apes urbanæ, sive de viris illustribus, etc.*) ajoute que Alsario laissa encore manuscrits les ouvrages suivans : 1° *Consultationum variarum, tomus unus;* 2° *Ad Lucretii libros de naturâ, commentarius iatrophysicus;* 3° *In hippocraticam faciem iatro-physico-gnomonicus commentarius;* 4° *Liber apologeticus in quo auctor cunctis penitùs omissis dicteriis, ac lœdoriis, quæ de aliorum fama detrahant, se tantummodò, suaque modestissimè tuetur, et expiat tàm in re medicâ, quàm extrà;* 5° *de morbis ventris.* Alsario annonce lui-même la publication prochaine de ces ouvrages dans la préface de son traité *de morbis pectoris*, ou mieux *de hæmophtysi.* (Mazzuchelli.)

ALSTON (Charles), fils d'un petit gentilhomme de l'ouest de l'Écosse, qui avait jadis pratiqué la médecine, naquit en 1683. Il fit ses études à l'Université de Glascow, et fut destiné à suivre la carrière du barreau. Mais son goût pour la botanique et la médecine l'emporta sur toutes considérations. Il se livra donc entièrement, dès 1716, à l'étude de cette dernière science, et se rendit à Leyde, où il suivit les leçons du célèbre Boerhaave. Pendant les trois années de séjour qu'il fit dans cette ville, il se lia avec Alexandre Monro. De retour dans leur patrie, les deux amis formèrent le projet de relever les études médicales du collége d'Édimbourg, et s'associèrent, dans ce but, Rutherford, Sinclair et Plummer. On peut dire que c'est à leurs efforts et leur habileté, que l'école d'Édimbourg doit l'heureuse direction qui lui a acquis une si grande célébrité. Alston s'était chargé d'y enseigner la botanique et la matière médicale. Il remplit ses fonctions avec la plus grande assiduité jusqu'à sa mort, arrivée le 22 novembre 1760. La part qu'il prit dans la réorganisation de l'école d'Édimbourg, plutôt que ses écrits en botanique et en matière médicale, est le titre qui lui assure la reconnaissance de la postérité. Le docteur Mutil a dédié à Alston un nouveau genre, sous le nom d'*Alstonia*, qui a été adopté par les botanistes, et qui ne contient qu'un arbuste de la famille des Guayacanes. On a de lui les ouvrages suivans :

Index plantarum præcipuè officinalium, quæ in horto medico Edinburgensi, studiosis demonstrantur. Edimb., 1740, in-8; ouvrage publié pour l'usage de ses élèves.

Index medicamentorum simplicium

triplex. Edimb., 1752, in-8. C'est un abrégé de la matière médicale, et un résumé des leçons de l'auteur.

Tirocinium botanicum Edinburgense, 1753, in-8. Cet ouvrage, le plus marquant de ceux d'Alston, est une réimpression de son *index*, auquel il a joint les *fundamenta botanica* de Linné, et une réfutation du système de ce naturaliste.

Lectures on the materia medica. Edimb., 1770, 2 vol. in-4. Cet ouvrage n'a été publié qu'après la mort d'Alston, par le docteur Hope, son ami et son successeur, et n'a pas beaucoup ajouté à la réputation de son auteur.

A diss. on quick-lime and lime-water, ou Dissert. sur la chaux vive et l'eau de chaux. Londres, 1752, in-8; *ibid.*, 1754, in-8; *ibid.*, 1757, in-8; trad. en français, Paris, 1754, in-12.

Alston a inséré dans les *Edinburgh medical essays*, des mémoires sur *l'étain* qu'il regarde comme anthelmintique; sur l'opium; sur un cas d'épanchement de sang dans le péricarde.

(Aikin, *general biography*. — Chalmers, *the general biographical dictionary*.)

ALTOMARE (Donat-Antoine), en latin *ab Altomari*, médecin napolitain du seizième siècle, n'est plus connu que par ses ouvrages. Toppi, Merklin, Manget, et la plupart des bibliographes, se bornent à en faire l'énumération, sans rien dire de la vie de l'auteur. Voici ce qu'on peut recueillir du livre *de Medendis humani corporis malis* d'Altomare. Dans une dédicace au pape Paul IV, datée du 5 des calend. de février 1558 (28 janvier 1559), il nous apprend qu'il a employé la plus grande partie de sa vie à l'étude de la médecine; qu'on a essayé de le perdre par des calomnies; qu'il fut contraint de quitter Naples, et de se réfugier à Rome. Il remercie le pontife qui l'a protégé, qui l'a rendu à sa patrie et rétabli dans sa première dignité. Goulin conjecture qu'en 1561 Altomare avait de cinquante à cinquante-cinq ans; et Mazzuchelli place sa mort vers 1566. Il composa un assez grand nombre de petits traités qui furent d'abord publiés séparément. Ces traités s'étant perdus insensiblement depuis qu'on eut donné un recueil qui les contient tous, il est à peu près impossible de donner exactement la date des diverses éditions qui en avaient été faites.

De utero gerentibus, quod pro præservatione abortûs, venæ sectio non competat, ex Hippocratis et Galeni sententiâ; 1543.

Methodus de alteratione, digestione ac purgatione ex Hippocratis et Galeni sententiâ. Venise, 1547; Lyon, 1548, in-12; Venise, 1558, in-4.

Trium quæstionum nondùm in Galeni doctrinâ dilucidatarum compendium. Venise, 1550, in-8.

Ars medica de medendis humani corporis malis. Naples, 1553, in-4; Venise, 1558, in-8; Lyon, 1559; Venise, 1560, in-4; *ibid.*, 1565, in-4; *ibid.*, 1570, in-4; Naples,

1661, in-4. L'auteur émet bien, à l'égard des fièvres, quelques principes qui lui sont particuliers; mais il se conforme du reste à l'usage généralement adopté de parcourir toutes les maladies du corps de la tête aux pieds, sans avoir égard à leurs différences essentielles, de les distinguer d'après la prédominance de l'une des qualités élémentaires, et d'en faire connaître les signes diagnostiques et la curation exactement d'après ses prédécesseurs. Il défend vivement l'opinion que l'épilepsie a son siége dans le ventricule postérieur du cerveau, et prétend que la cause de l'hydropisie est toujours dans le foie. La température froide prédomine dans les palpitations du cœur. Il défend la théorie d'Hippocrate, d'après laquelle les spasmes proviennent d'*accumulation* ou de *soustraction*, en disant que ce sont là les causes générales auxquelles on peut rapporter les causes particulières. Il guérit un homme du diabètes, par les bains soufrés.

De medendis febribus. Naples, 1554, in-4; *ibid.*, 1562, in-4.

De mannæ differentiis ac viribus, deque eas cognoscendi viâ ac ratione. Venise, 1562, in-4. Ouvrage remarquable, en ce que l'auteur soutint un des premiers que la manne de Calabre est le suc d'un arbre, et non le produit de la rosée.

Il existe deux collections des ouvrages précédens, dont la dernière seule est complète; elles renferment l'une et l'autre quelques opuscules inédits.

Nonnulla opuscula nunc primum in unum collecta et recognita, etc. Venise, 1561, in-4.

Donati-Antonii ab Altomari opera omnia in unum collecta, et ab eodem auctore diligentissimè recognita et aucta, etc. Lyon, 1565, in fol.; Naples, 1573, in-fol.; Venise, 1574, in-fol.; *ibid.*, 1600, in-fol.

(Mazzuchelli. — Pasch. Galli, *Bibl. médic.* — Kestner, *Biblioth. med. select.* — Goulin, dans *l'Encyclop. méthod.* — Sprengel.)

ALYON (Pierre-Philippe), né dans une commune près du Puy-de-Dôme, fut, avant la révolution, lecteur du duc d'Orléans, qui le chargea d'enseigner à ses enfans l'histoire naturelle. Peu de temps après la mort de son protecteur, Alyon fut arrêté et détenu pendant quelques mois à Nantes. Il entra ensuite dans le service de la pharmacie des armées, et fut d'abord pharmacien en chef de l'hôpital du Val-de-Grâce, puis de l'hôpital du Gros-Caillou. Malgré la faiblesse de sa constitution et ses infirmités, il suivit la garde de Napoléon dans la campagne de 1813; mais au bout d'un mois et demi, il fut obligé de solliciter son retour en France. Alyon mourut en 1816, âgé d'environ cinquante-huit ans. La Société médicale d'émulation l'avait compté parmi ses membres.

Essai sur les propriétés médicinales de l'oxigène, et sur l'application de ce principe dans les maladies vénériennes, psoriques et dartreuses. Paris, an VI, in-8; *ibid.*, an VII, in-8. On trouve un abrégé de cet ouvrage dans le tome Ier des *Mémoires de la Société médicale d'émulation*.

Cours élémentaire de botanique. Paris, an VII, in-fol.

Cours élémentaire de chimie théorique et pratique, suivant la nouvelle nomenclature, ouvrage dans lequel on a rassemblé la plupart des procédés utiles et agréables qui dérivent de cette science. Paris, 1787, in-8; Paris, an VII (1799), in-8, 2 vol. Ces deux ouvrages avaient été composés pour les enfans du duc d'Orléans.

Alyon a traduit de l'anglais l'ouvrage de Rollo sur le diabètes, et, de l'italien, celui de Vacca-Berlinghieri sur les maladies vénériennes. Il a ajouté des notes à la traduction française du *Traité des différentes espèces de gonorrhées* de Hecker, et inséré quelques articles dans le Journal général de médecine.

(*Biographie médicale. — Journal général de médecine.*)

AMAND (Pierre), habile accoucheur français, était né à Riez, en Provence. Il fit ses études médicales à Paris, et y fut reçu maître en chirurgie. Ce fut également dans la capitale qu'il exerça son art avec éclat. Il mourut le 22 juin 1720, après avoir publié l'ouvrage suivant:

Nouvelles observations sur la pratique des accouchemens, avec la manière de se servir d'une nouvelle machine pour tirer la tête de l'enfant. Paris, 1713, in-8; *ibid.*, 1715, in-8. —L'auteur prouve par des faits multipliés que des femmes ont conçu quoiqu'elles eussent la vulve bouchée. Il parle d'une femme qui périt dans les douleurs de l'accouchement; on l'ouvrit, et on trouva le col de la matrice oblitéré. On trouve dans cet ouvrage l'observation de fractures des os chez un enfant encore dans le sein de sa mère; plusieurs exemples de grossesses extra-utérines, et la description écrite et figurée d'un tire-tête de filet assez semblable à une fronde.

(Portal, *Hist. de l'anat.* — Haller, *Biblioth. chirurg.*)

AMANTEA (Bruno), chirurgien distingué, naquit à Grimaldi, petit village dans la Calabre Citérieure, le 30 juin 1750. Il se rendit à Naples le 29 avril 1770, où il s'instruisit, dans la médecine, aux leçons des professeurs Cotugno, Sernentini et Troja. Reçu docteur le 28 avril 1773, il obtint au concours ouvert en novembre 1776, une place de chirurgien dans le grand hôpital des Incurables, et prit rang parmi les professeurs de l'Université. Depuis les travaux du célèbre M. A. Severino, véritable restaurateur de la chirurgie napolitaine, cette branche de l'art de guérir, dont on avait négligé l'étude, était retombée dans un état de décadence quand Troja parut, et commença à lui rendre son ancien lustre, que ses successeurs Mirri, Frungilli, Ferrari vinrent accroître; mais le laborieux Amantea acheva réellement la restauration commencée par Troja, et sut placer la chirurgie sur le même rang que la médecine. Professeur d'anatomie à l'Université royale de Naples, il enseigna les

nombreuses applications de cette science à la pratique chirurgicale, et augmenta les sources d'instruction ouvertes aux élèves, en rendant publiques toutes les opérations qu'il pratiquait à l'hôpital des Incurables, où il fut nommé chirurgien en chef. Les places importantes qu'il occupa, et le grand nombre de sociétés savantes qui s'empressèrent de l'appeler dans leur sein, attestent la confiance et l'estime dont il jouissait. Il n'a publié aucun ouvrage, mais il a réellement rendu d'importans services à la science, en multipliant les moyens d'instruction qu'on avait, avant lui, cherché à restreindre. Amantea mourut à Naples à la suite d'une attaque d'apoplexie, le 5 juillet 1819. (Ext. de l'*Elogio del cavaliere Bruno Amantea*, etc., *da Pietro Magliari*. Aversa, 1820.)

AMAR (Joseph), médecin de la chambre du roi d'Espagne, conseiller du tribunal royal de médecine, premier médecin du royaume de Navarre, de la Société royale des sciences de Séville, et vice-président de l'Académie royale de médecine de Madrid, ne nous est connu que par les ouvrages suivans :

Instruccion curativa de las viruelas. Traité de la petite-vérole. Madrid, 1774, in-4 de 164 pp.—L'auteur commence par l'histoire de la petite-vérole et de son origine. Il explique comment elle se développe dans chaque individu, et expose sur ce point la doctrine de Rhazès, et des médecins célèbres de tous les pays. Conduit par son sujet à parler des maladies contagieuses en général, il fait connaître le système de précautions qu'on suit en Espagne pour empêcher leur propagation, et expose en particulier les fonctions et la juridiction du tribunal royal qui prononce sur la nature des épidémies et ordonne la séparation des infectés.

Instruccion curativa de los tabardillos, etc. Méthode curative des maladies éruptives. Madrid, 1775, in-4 de 327 pp. — Après avoir traité de la fièvre en général, l'auteur expose sa doctrine sur la putridité et la malignité, sur les pétéchies et le millet. Il pense que les pétéchies sont presque un signe caractéristique de malignité, et que si elles sont la suite d'un traitement échauffant dans d'autres pays, cela ne peut avoir lieu en Espagne, où la méthode antiphlogistique et tempérante est généralement suivie. Il remarque que souvent des fièvres inflammatoires dégénèrent en putrides, et que plusieurs de ces dernières produisent des inflammations. La méthode du traitement est réglée sur la marche de la nature; il faut l'aider sans interrompre les crises qu'elle excite ordinairement. L'ouvrage est terminé par une notice des fièvres pernicieuses et des diverses épidémies qui ont affligé l'Espagne.

Instruccion curativa y preservativa de dolores de costado y pulmonias, etc. Méthode curative et préservative des douleurs de côté et des pneumonies. Madrid, 1777, in-4 de 204 pp.

L'auteur s'efforce d'établir un diagnostic clair et positif des différentes maladies de la poitrine. Partisan du naturisme, il regarde l'observation de la marche et de la terminaison naturelles des maladies comme l'unique règle du praticien; il divise la pleurésie en *ascendante* et en *descendante*, et tire de cette division et des symptômes qui en sont la base, l'indication de *saigner* ou de *purger* dans cette maladie.

(*Journal de médecine, chirurgie et pharmacie*, par Dumangin et Bacher, avril 1780.)

AMATUS LUSITANUS, dont le vrai nom était JEAN RODRIGUEZ, naquit en 1511 à Castello-Blanco, ville de Portugal dans la Beyra. Il fit ses études à Salamanque, où il eut pour condisciple André Lacuna. Il fut chargé, fort jeune encore, du service chirurgical de deux hôpitaux. Bientôt il parcourut la France, la Basse-Allemagne et l'Italie. Il professa la médecine avec succès à Ferrare, où il disséqua, en 1547, douze cadavres. Il se retira en 1549 à Ancône, et y exerça son art avec la plus grande réputation. Soupçonné d'être attaché à la religion juive qu'il avait abjurée, il échappa à l'Inquisition, en se retirant précipitamment d'abord à Pesaro, auprès du duc d'Urbino, ensuite à Raguse. Le Saint-Office se saisit, au défaut de sa personne, de sa fortune et de ses effets. Le roi de Pologne voulut l'attirer dans ses États; mais Rodriguez refusa les offres qui lui furent faites pour se retirer à Thessalonique, capitale de la Macédoine, où les Juifs, exerçant librement leur culte, avaient une célèbre synagogue. Amatus revint alors ouvertement à la religion de ses pères. On ignore l'époque de sa mort. Médecin érudit, observateur judicieux, Amatus a laissé des monumens durables de son mérite dans les ouvrages suivans:

Index Dioscoridis; ejusdem historiales campi cum expositione Joannis Roderici Castelli Albi Lusitani. Anvers, 1536, in-fol.

Enarrationes in Dioscoridem de medicâ materiâ ab Amato Lusitano cum nominibus græcis, italicis, hispanicis, germanicis et gallicis. Strasbourg, 1554, in-4; Venise, 1557, in-4; Lyon, 1558, in-8, avec des notes de Robert Constantin et des figures tirées de Fuchs, de Dalechamp et autres.

Curationum medicinalium centuriæ VII. Venise, 1566, in-8; Lyon, 1580, in-8; Bordeaux, 1620, in-12; Barcelonne, 1628, in-fol; Francfort, 1646 in-fol. Ces centuries avaient été imprimées séparément : la première, à Florence, 1551, in-8. La deuxième, à Venise, 1552, in-12. La troisième et la quatrième, à Bâle, 1556, in-fol.; Lyon, 1559, in-4, avec les précédentes. La cinquième, à Pezaro, 1556. La sixième, *ibid.*, 1558. La septième, à Thessalonique, 1561. — On trouve dans ce recueil un grand nombre d'observations curieuses. On a élevé des soupçons sur la véracité de l'auteur; mais comme cette accusation se trouve partout liée à des reproches plus ou

moins ridicules sur ses opinions religieuses, on est tenté de n'y voir qu'une calomnie dictée par l'intolérance et le fanatisme.

Amatus se plaint d'avoir perdu à Ancône, lorsqu'il fut obligé de prendre la fuite, un commentaire sur Avicenne, sous le titre de *Commentaria in quartam fen libri primi Avicennæ*, où se trouvait le texte d'Avicenne, traduit par Jacques Mantinus.

(Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova.*)

AMBROSINI (Barthélemy), médecin de Bologne, fut, dans sa patrie, professeur de philosophie, de médecine théorique et pratique, de botanique, et succéda à Camille Baldo dans la place de directeur du Musée de l'Institut de Bologne. Il mourut en 1657, après avoir publié les ouvrages suivans :

Panacea de herbis à sanctis denominatis, cum historiâ capsicorum cum suis figuris. Bologne, 1630, in-12. Linné indique une édition de 1631, mais peut-être est-ce une faute d'impression.

Modo, e facile preserva, e cura di peste a beneficio del popolo di Bologna. Bologne, 1631, in-4.

Theorica medicina in tabulas veluti digesta cum aliquot consultationibus. Bologne, 1632, in-4.

De pulsibus. Bologne, 1645, in-4.

De externis malis opusculum. Bologne, 1656.

Ambrosini fut l'éditeur d'une partie des ouvrages d'Aldrovandi.

(Mazzuchelli.)

AMICO (Diomède), médecin de Plaisance, a publié les ouvrages suivans :

De morbis communibus liber : ejusdem tractatus de variolis, et appendix ad librum de morbis communibus, in quo agitur de causâ præsentis tempestatis. Venise, 1596, in-4; et 1599, in-4.

De morbis sporadibus opus novum, in quo singulari cum facilitate, exactoque judicio ea omnia quæ ad illarum corporis affectionum diagnosticen, prognosticen, therapeuticen, prophylacticen, analepticen, item ad gerocomicen; denique ad tria medica instrumenta, in universum pertinent, plenissimè explicantur. Venise, 1605 et 1607, in-4.

AMMAN (Jean-Conrad), célèbre médecin philosophe, dont la vie est presque entièrement ignorée, était de Schafhouse, et naquit vers 1663, selon les conjectures de Goulin. Après avoir reçu le grade de docteur à Bâle, en 1687, il alla s'établir dans le territoire d'Utrecht. Il vécut retiré, au sein d'une société d'amis, occupé tout entier à l'instruction des sourds-muets, et refusa une chaire de médecine qui lui fut offerte. On ignore l'époque de sa mort. Ses ouvrages sont :

Disp. inaug. de ægro pleuropneumoniâ laborante. Bâle, 1687, in-4.

Surdus loquens, etc. Harlem, 1692, in-8 (en hollandais).

Surdus loquens, seu dissertatio de loquelâ quâ non solùm vox humana, et loquendi artificium ex suis originibus eruuntur; sed et tradnntur media quibus ii qui ab incunabulis surdi et muti fuerunt loquelam adipisci, quique difficultèr loquuntür, vitia sua emendare possunt. Amsterdam, 1700, in-12; *ibid.*, 1702, in-8; Leyde, 1727, in-8, édition corrigée et augmentée; trad. en français, à la suite du *Cours d'éducation des sourds et muets* de l'abbé Deschamps. Paris, 1779, in-12. — Haller fait de cet ouvrage un éloge qu'il termine ainsi: *non alia certè pars artis medendi majorì cum generis humani gloriâ perfecta fuit;* et ailleurs: *aureus undiquè libellus.* On en trouve une fort bonne analyse dans le *Journal de Trévoux* de 174... On doit à Amman une excellente édition de Cœlius Aurelianus. Il y a mis une préface et des notes, outre celles d'Almeloveen. Amsterdam, 1709, in-4. Elle a été réimprimée dans la même ville en 1722 et en 1755, in-4, et à Venise en 1757, in-4.

(Goulin, *Encycl. méthodique.*)

AMMANN (Paul) était né à Breslau, le 31 août 1634. Après avoir fait ses études dans diverses universités d'Allemagne (Goulin), il voyagea en Hollande et en Angleterre. A son retour, il reçut le bonnet doctoral à Leipsick, le 21 octobre 1662. L'Université de cette ville lui conféra une chaire de botanique en 1674, et celle de physiologie en 1682. Ammann mourut le 4 février 1691, à l'âge de cinquante-sept ans. Il avait été associé à l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom de Dryander, depuis l'an 1664. Doué d'un esprit juste, mais enclin à la satire, Ammann n'a épargné dans ses écrits ni la médecine ni les médecins. Voici les titres de ses ouvrages, parmi lesquels nous ne comprendrons point les dissertations soutenues sous sa présidence:

Medicina critica sive decisoriâ, centuriâ casuum medicinalium in concilio facultatis medicæ Lipsiensis resolutorum comprehensa, ac variis discursibus aucta, latinitati donata opera D. Francisci Paullini, Academici Curiosi. Stade, 1677, in-4. — L'ouvrage avait paru pour la première fois à Rudelstadt, en 1669 (presque tous les bibliographes disent à Erfort, en 1670); il était alors en partie écrit en allemand. La préface roule sur le syncrétisme médical, et présente quelques vues intéressantes. L'auteur voudrait effacer du tableau des sciences médicales tout ce qui ne se rapporte pas directement à l'art de guérir. L'anatomie et la pharmaceutique en embrassent tout le domaine. La connaissance des maladies n'est que celle de l'anatomie morbide; si les fièvres ne sont pas la lésion d'un organe, elles ne sont rien, etc. Ammann eut à soutenir les attaques de la faculté de Leipsick, pour avoir publié, sans son aveu, des décisions tirées de ses archives, et dont quelques-unes ne lui font pas d'honneur.

Parænesis ad discentes circà institutionum medicarum emendationem occupata. Rudolstadt, 1773, in-12; Leipsick, 1677, in-12, avec l'opus-

cule suivant. Après avoir montré l'étroite liaison qui existe entre la théorie et la pratique, Ammann fait sentir la nécessité de débarrasser la première des erreurs qui la déshonorent. Il reproche aux *Institutions de médecine* l'incertitude et la prolixité; et parcourant leurs principales divisions, il efface, comme inutile, tout ce qu'on y trouve sur l'origine des êtres, sur la nature, sur la définition et les divisions de l'art, etc. Il affirme que le médecin perd son temps à étudier les facultés de l'entendement, leur origine et leurs différences, puisqu'elles ne sauraient être lésées par elles-mêmes, et que leurs dérangemens ne sont que l'effet d'une lésion organique. L'esprit ou le calorique inné, le principe animateur, etc., sont pour lui des mots vides de sens. La doctrine physiologique reçue traditionnellement depuis Galien, n'est qu'un tissu d'hypothèses imaginaires et inutiles. La pathologie est encore plus incertaine, la séméiotique purement conjecturale, et la thérapeutique encore à découvrir.

L'ouvrage d'Ammann fut attaqué par Ecchard Leichner dans un écrit intitulé: *Archæus synopticus, sive duodecim tabulæ de legibus medicæ reipublicæ fundamentalibus contrà Ammani parænesin*. Erfort, 1674, in-12. Ammann répondit à son adversaire dans l'écrit suivant: *Archæus synopticus, Eic. Leichneri Archæo synoptico contrà Parænesin ad discentes oppositus*. Leipsick, 1674, in-12; *ibid.*, 1677, in-12.

Suppellex Botanica, hoc est, enumeratio plantarum quæ non solùm in horto medico academiæ Lipsiensis, sed etiam in aliis circà urbem viridariis, pratis ac sylvis, etc. progerminare solent, accessit brevis ad materiam medicam in usum philiatrorum manuductio. Leipsick, 1675, in-8.

Character plantarum naturalis ab ultimo fine, videlicet fructificatione desumptus, et in gratiam philiatrorum per canones et exempla digestus. Leipsick, 1676, in-12; *ibid.*, 1686; Francfort, *cum notis Dan. Nebolii*, 1701, in-12.

Hortus Bosianus quoàd exotica descriptus. Leipsick, 1686, in-4.

Irenicum Numæ Pompilii cum Hippocrate, quo veterum medicorum et philosophorum hypotheses in corpus juris civilis et canonici hactenùs transsumptæ, à præconceptis opinionibus vindicantur. Francfort et Leipsick, 1689, in-8.

Satire mordante et spirituelle, où l'auteur se livre à son penchant pour le scepticisme.

Praxis vulnerum lethalium sex decadibus historiarum rariorum cum cribrationibus adornata. Francfort, 1690, in-8; *ibid.*, 1701, in-8. — L'auteur de ce traité (dit Eloy) est rigide dans ses décisions, mordant dans sa critique, peu mesuré dans ses reproches. Il a cependant quelquefois raison de s'échauffer, et l'on ne peut qu'applaudir à son indignation, lorsqu'il déclame contre les couleurs que donnent au crime ceux qui veulent excuser le coupable.

On trouve quelques observations d'Ammann dans les mémoires de l'Académie des Curieux de la nature.

(Georg. Matthiæ *chronol. conspect. hist. medicor.* — Goelicke, *introd. in hist. litt. institut. med.* — Préface de la *Medicina critica*.)

AMOREUX (Pierre-Joseph), né à Baucaire, vers le milieu du dix-huitième siècle, d'un père qui exerçait avec distinction l'art de guérir, fit ses études médicales à Montpellier. Il se distingua de bonne heure dans les concours académiques, et fut couronné plusieurs fois par les principales Sociétés savantes de l'Europe. Devenu bibliothécaire de la Faculté de Montpellier, il se livra tout entier aux recherches bibliographiques, pour lesquelles il avait toujours eu beaucoup de goût. L'histoire de la médecine et de l'art vétérinaire, et l'histoire naturelle, furent toujours l'objet de prédilection de ses travaux, dont le public est loin de posséder les résultats les plus importans. C'était un homme laborieux, qui avait de l'érudition, mais peu de critique, et qui était entièrement dépourvu du talent d'écrire. Ses ouvrages ne sont pas pourtant sans utilité, et l'on doit regretter qu'il n'ait pas mis au jour la *Bibliographie raisonnée de l'art vétérinaire*, qu'il annonçait, en 1805, comme devant bientôt paraître en deux volumes in-8°, et qui, en 1810, avait été enrichie au point d'en pouvoir former quatre. On doit également regretter les éditions qu'il a aussi long-temps et aussi inutilement promises des *Histoires de la médecine* de Leclerc et de Freind. Plusieurs de ses ouvrages sont relatifs à l'agriculture, à l'économie rurale, etc. On en peut voir l'indication dans la *France littéraire* de M. Querard. Nous n'indiquerons que les suivans:

Lettre d'un médecin de Montpellier sur la médecine vétérinaire. (Avignon) 1771, in-8, (anonyme).

Seconde lettre. . . . . contenant la bibliothèque des auteurs vétérinaires. Ibid., 1772, in-8, (anonyme).

Recherches et expériences sur les divers lichens *dont on peut faire usage en médecine et dans les arts.* Lyon, 1787, in-8.

Notice des insectes de la France, réputés venimeux, etc. Paris, 1789, in-8; fig. — Ouvrage couronné.

Essai historique et littéraire sur la médecine des Arabes. Montpellier, 1805, in-8. — Ouvrage mal fait, mais qui prouve néanmoins que ce n'est pas l'étude qui manquait à l'auteur, pour faire une histoire de la médecine des Arabes.

Précis historique de l'art vétérinaire. Montpellier, 1810, in-8.

Il ne faut point juger de la nature de l'ouvrage par le titre dont il est décoré. Des dissertations sur le cheval, sur l'âne, sur les oiseaux domestiques, etc., ne constituent point une histoire de l'art vétérinaire.

Notice historique et bibliographique sur la vie et les ouvrages de L. Joubert. 1814, in-8.

Amoreux a donné (Montpellier, 1816) une édition de l'*Apologie pour les médecins, contre ceux qui les accusent de n'avoir point de religion;* par Lussauld. Il l'a enrichie d'une In-

troduction de 144 pages, et de notes qui en forment 42; et l'ouvrage, dont le fond est fort peu intéressant, est devenu assez curieux, par les recherches très-variées que l'éditeur y a rassemblées.

AMPZING (Jean Assuerus), natif de la province d'Ower-Issel. Il étudia d'abord la théologie, devint ministre de Harlem, après quoi il quitta cette étude et s'appliqua à la médecine, dans laquelle il obtint le degré de docteur, et devint médecin du prince d'Ost-Frise. De là il se retira en Suède. Les succès de sa pratique le firent créer médecin de la ville de Wismar. Enfin il obtint une chaire de médecine, avec le physicat à Rostock, et fut choisi par le duc de Mecklembourg pour être son médecin. Il mourut en 1642, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, laissant les ouvrages suivans :

Diss. iatromathematica de medicinæ et astronomiæ præstantiâ et utriusque indissolubili conjugio, etc. Rostock, 1602, in-4; 1618, in-4; 1630, in-8.

Oratio de theriacâ senioris Andromachi. Rostock, 1611, in-4; 1619, in-8.

Theses de alopecia et ophiasi. Rostock, 1616, in-4.

Disputatio de calculo. Rostock, 1617, in-4.

De morbo in genere considerato. Rostock, 1616, in-4. (Haller.)

De morbo in specie considerato. *Ibid.*, 1616, in-4. (Haller.) *Dialexis de morborum differentiis.* Rostock, 1619, in-4; *ibid.*, 1623, in-8. On trouve à la fin de cet ouvrage le discours sur la thériaque.

De dolore capitis. Rostock, 1618, in-4. *De hydrope.* Rostock, 1622, in-4. *Hectas affectionum capillos et pilos humani corporis infestantium.* Rostock, 1623, in-8; Wittemberg, 1623, in-8. Il avait en outre publié : *De fidelium infantibus in utero regeneratis.* — *De Syrtibus Calvinistarum.* — *Disputationes contra Anabaptistas.*

(Wittenius, *Diarium biographicum.*)

AMUSCO, *voyez* VALVERDE.

ANATOMIE. Quand on interroge les monumens historiques de cette science, on reste convaincu que son origine est bien postérieure à celle de la médecine, qui consista uniquement, pendant long-temps, dans l'observation des maladies et des effets que produisaient tels ou tels moyens employés pour les combattre. L'on conçoit, en effet, qu'il a fallu que les connaissances humaines eussent déjà fait quelques progrès pour qu'on pût sentir qu'il est nécessaire d'approfondir la structure du corps de l'homme, quand on veut remédier aux maladies qui en troublent les fonctions. C'est inutilement qu'on cherche chez les Indiens et les Chinois quelques traces de l'anatomie ; l'art des embaumemens, si perfectionné chez les anciens Égyptiens, ne prouve en aucune manière qu'ils

eussent non plus des notions raisonnées sur l'organisation animale. Bien plus, lorsqu'on examine dans tous ses détails cette pratique à la fois hygiénique et religieuse, on y voit la preuve d'une ignorance absolue des procédés anatomiques. D'ailleurs, la vénération que ces peuples avaient pour les morts leur eût fait regarder comme une profanation toute espèce d'investigation sur le cadavre.

Il faut arriver jusqu'aux philosophes grecs, et particulièrement à ceux de la secte de Pythagore, pour rencontrer quelques notions d'anatomie dont les auteurs postérieurs nous ont conservé plusieurs fragmens, incomplets d'ailleurs et remplis d'inexactitudes. Les principes professés par Pythagore permettent de douter qu'il se soit lui-même livré à la dissection des animaux ; mais il paraît qu'Anaxagore, Démocrite, Empédocle, Alcméon de Crotone, etc., se sont occupés de ce genre d'étude, le seul que permettaient les lois sévères sur la sépulture des cadavres humains. Selon Galien, les Asclépiades du temple de Cos y cultivèrent et enseignèrent l'anatomie de père en fils. Mais cette assertion du médecin de Pergame doit paraître bien exagérée, quand on remarque le vague des indications anatomiques que renferment quelques-uns des ouvrages attribués à Hippocrate. Tout annonce, au contraire, que les Asclépiades n'ont acquis quelques notions grossières sur plusieurs parties du corps des animaux, qu'en sacrifiant les victimes dont ils versaient le sang pour rendre la divinité propice aux malades qui les consultaient. C'est donc à tort que certains écrivains parlent de l'anatomie des Asclépiades, à moins qu'on n'entende désigner sous ce nom les derniers descendans de cette famille. Cette réflexion nous conduit à parler du plus célèbre d'entre eux, Hippocrate, que différens auteurs anciens et modernes ont considéré comme très-versé dans la science de l'organisation, tandis qu'un examen approfondi des œuvres de cet homme remarquable, prouve que tous les écrits dont il est bien évidemment l'auteur, contiennent à peine des traces d'anatomie, et que ceux où l'on en trouve des fragmens, pleins d'erreurs et de contradictions, lui sont faussement attribués. Cependant beaucoup de médecins, depuis Galien, et Haller entre autres, ont avancé qu'Hippocrate s'était livré aux dissections sur le corps humain. On peut voir dans une dissertation savante de Gruner, placée à la suite de sa *Censura librorum Hippocratcorum*, des preuves décisives du contraire : il n'est pas même certain qu'Hippocrate ait disséqué des animaux. Au moins pourrait-on s'appuyer, pour le contester, de l'autorité

d'Aristote, qui vécut peu de temps après lui, et dont le témoignage doit prévaloir à cet égard sur celui de Galien qui n'écrivit que six cents ans plus tard.

Ce sont évidemment les travaux du philosophe de Stagyre qui ont commencé à dissiper l'ignorance où l'on était sur la structure du corps des animaux, et dans le nombre de ses observations, il en est qui pourraient faire présumer qu'il étudia comparativement leur organisation et celle de l'homme. Ainsi, dans son histoire des animaux, où il décrit d'abord les parties extérieures du corps, puis les parties intérieures contenues dans la tête, le cou, la poitrine et le bas-ventre, il établit souvent des comparaisons entre les organes de l'homme et les mêmes parties chez les animaux; mais, s'il n'existe aucun fait qui démontre qu'Aristote ait véritablement étudié la composition du corps humain, il est toujours certain que les descriptions qu'il en a données sont bien plus précises que toutes celles qu'on avait présentées jusqu'alors. En outre, elles contiennent plusieurs découvertes remarquables : celle des nerfs, entre autres, qu'il appelle *conduits du cerveau* (πόροι τοῦ ἐγκεφάλου), et qu'il n'a point confondus, comme on l'a dit à tort, avec les tendons et les ligamens, sous le nom commun de νεῦρα: à la vérité, il ne paraît pas avoir reconnu leurs usages. Ses connaissances en angéiologie n'étaient pas très-exactes; cependant il considéra le cœur comme l'origine de tous les vaisseaux. Il n'est pas probable qu'il ait su distinguer les artères des veines, parce qu'il emploie dans tous ses ouvrages le mot ἀρτηρία pour désigner la trachée-artère; mais, le premier, il a nommé aorte, ἀορτή, la plus grosse artère du corps. Il ne lui attribuait pas d'autres fonctions qu'aux veines, et il la désigne également sous cette dernière dénomination. D'un autre côté, la description qu'il donne de l'origine des vaisseaux dans le cœur, montre qu'il n'a point étudié cette disposition sur l'homme, et la manière dont il expose leur distribution ne peut que confirmer dans cette opinion. Les erreurs nombreuses que les écrits d'Aristote renferment sur ces divers points, de même que sur beaucoup d'autres, annoncent aussi qu'il n'a pas eu une grande expérience en *anatomie* proprement dite, et qu'il a simplement employé cette expression comme synonyme de *couper*, d'*inciser*. En un mot, c'est moins comme anatomiste que comme historien de la nature, qu'il s'est illustré; et cependant on peut le considérer comme le fondateur de l'anatomie comparative. Il a établi, le premier, les caractères physiques différentiels de l'homme et du singe;

il a décrit avec exactitude l'oreille de la baleine, l'organisation intérieure de l'éléphant, les quatre estomacs des ruminans, plusieurs variétés de mammifères, le développement du poulet, les caractères propres aux oiseaux, ceux des poissons qu'il partagea en deux classes, ceux des reptiles et même des mollusques. Nous nous bornerons à ces seules indications, qu'un article de ce genre nous oblige d'abréger. Ce n'est pas non plus ici le lieu de faire connaître les opinions d'Aristote relatives aux principes de l'art de guérir et à la physiologie, qui trouveront leur place ailleurs (*voyez* Aristote, Galénisme); mais l'aperçu rapide que nous venons de tracer suffira pour donner une idée de l'influence immense qu'il exerça sur cette partie des sciences physiques, et combien les recherches de ce philosophe contribuèrent à agrandir le cercle des connaissances acquises avant lui.

Après Aristote, les philosophes et les médecins grecs continuèrent l'étude de l'anatomie sur les animaux, et l'impulsion qu'il avait donnée mit sur la voie de nouvelles découvertes. Il paraît que Praxagoras de Cos put scruter la nature assez profondément pour reconnaître que le mot *cotylédon* n'indique pas autre chose que les orifices des vaisseaux dans l'utérus, et que les cotylédons de la femme n'offrent aucune analogie avec ceux des animaux, remarque qui atteste d'une manière assez plausible que déjà on disséquait des cadavres humains. Mais la découverte la plus importante que ce philosophe ait faite, est celle des artères et des veines, qu'il sut distinguer les unes des autres: avant lui, les artères n'étaient désignées que sous le nom de φλέβες, vaisseaux sanguins. Il fit voir que les ramifications de l'aorte seules offrent des pulsations sensibles. Il admettait aussi dans les muscles les pulsations propres au cœur et aux artères, mais seulement dans des états contre nature. A l'exemple d'Aristote, il pensait que les ligamens avaient leur origine commune dans le cœur, considérant comme les racines de ces organes les cordes tendineuses de l'intérieur des ventricules; enfin, il envisageait le cerveau comme une simple excroissance de la moelle épinière, opinion reproduite de nos jours par M. Tiedemann. Ce fut plus tard, à Alexandrie, 280 ans environ avant Jésus-Christ, sous le règne de Ptolémée Soter, prince qui protégea et encouragea les sciences avec tant de munificence, qu'un des disciples de Praxagoras vint agrandir le champ des connaissances anatomiques. Hérophile, pouvant disséquer des cadavres humains, puisa ses descriptions dans la nature même, rectifia celles qui n'avaient été faites

que d'après l'analogie, et fit de nombreuses découvertes. Celse et Tertullien disent que ce célèbre anatomiste eut la barbarie, ainsi qu'Érasistrate, probablement son contemporain, de disséquer vivans des criminels condamnés à mort: mais rien ne justifie une aussi odieuse imputation; au contraire, Érasistrate, en soutenant que les artères ne contiennent pas de sang, prouve incontestablement qu'il n'examina pas ces vaisseaux sur des êtres vivans, et cette erreur suffit à sa justification. C'est par Hérophile et Érasistrate que commence l'école d'Alexandrie, dans laquelle l'anatomie fut tellement favorisée par les rois fondateurs de cette institution libérale, que, suivant Pline, non-seulement ils abandonnaient des cadavres aux anatomistes, mais qu'ils se livraient eux-mêmes aux dissections, autant pour s'instruire que pour faire respecter du peuple cette sorte d'innovation.

Au milieu des découvertes que fit Hérophile, une des plus importantes est celle qui est relative aux fonctions du système nerveux: il considéra les nerfs comme les organes des sensations, quoiqu'à l'exemple d'Aristote il les appela toujours des *canaux*, πόροι; il dit que ceux qui sont soumis à la volonté tirent leur origine du cerveau et de la moelle épinière; mais il confondit encore ces organes avec les ligamens qu'il regardait comme un second ordre de nerfs destinés seulement aux os et aux muscles. Il décrivit les plexus choroïdes, nomma *pressoir* le sinus droit de la dure-mère, et *calamus scriptorius* la terminaison anguleuse du quatrième ventricule. Il sut distinguer dans le mésentère les vaisseaux qui se rendent au foie, de ceux qui se terminent dans les ganglions mésentériques, et qu'Aselli décrivit plus tard sous le nom de veines lactées. Il a laissé une description fort exacte de la choroïde, de l'hyoïde, et du foie, dont il démontra la différence chez l'homme et chez les animaux; il désigna le premier, sous le nom de *duodénum*, le commencement de l'intestin grêle, et dans le tableau qu'il a tracé des parties génitales, on voit qu'il découvrit les épididymes, sans apprécier d'ailleurs leurs usages. Les phénomènes respiratoires lui ont également fourni des observations curieuses que les modernes ont confirmées; je veux parler des mouvemens de systole et de diastole qu'il attribuait avec raison aux poumons. Il étudia avec non moins d'exactitude les pulsations artérielles, dont il indiqua les différences principales, et dont la cause résidait, suivant lui, dans le cœur et non dans les vaisseaux. On trouvera ailleurs ses opinions médicales. (*Voyez* HÉROPHILE.)

Ainsi que nous l'avons déjà dit, Érasistrate vivait à Alexandrie, vraisemblablement à la même époque qu'Hérophile, après avoir demeuré long-temps à la cour de Séleucus-Nicanor. Il quitta la pratique de la médecine pour se livrer à l'anatomie, et ses recherches concoururent également à éclairer la physiologie du système nerveux. Il crut d'abord que les nerfs naissaient de la dure-mère, parce qu'il les confondait aussi avec les organes ligamenteux; mais il reconnut plus tard leur liaison directe avec l'encéphale, dont il décrivit les circonvolutions plus exactement qu'on ne l'avait fait jusques-là : il fit aussi mieux ressortir les différences qui distinguent cet organe chez l'homme de celui des animaux. De même qu'Hérophile, il crut que les nerfs destinés au mouvement naissaient des membranes, tandis que ceux qui président aux sensations sortaient du cerveau; il vit, comme lui, un liquide blanc dans des vaisseaux du mésentère, mais il ne poussa pas plus loin cette observation. Il découvrit dans le cœur les valvules qu'il appela *triglochines*, nom qu'elles ont conservé depuis. Ses opinions sur la respiration seront exposées dans un autre article. (*Voyez* DOGMATISME ANCIEN.) Il a décrit le parenchyme du foie, et la sécrétion de la bile, qui, suivant lui, s'écoulait dans la vésicule par des voies inconnues. Il distingua la trachée-artère des artères proprement dites, en y ajoutant l'épithète τραχεια, âpre au toucher, et fit voir que les boissons ne s'insinuent pas par ce conduit dans les poumons, ainsi que Platon l'avait avancé. Aristote avait déjà rejeté cette opinion.

On voit quel pas immense Hérophile et Érasistrate avaient déjà fait faire à l'anatomie; leurs ouvrages ne sont point venus jusqu'à nous, et ces découvertes importantes, qu'ils firent connaître à leurs nombreux disciples, ne nous ont été transmises que par fragmens dans les écrits de Rufus et de Galien. On ignore si l'on continua d'enseigner l'anatomie sur les cadavres humains après leur mort, ou si l'on se borna, comme le dit Galien, à de simples démonstrations sur le squelette. Quoi qu'il en soit, l'accroissement des connaissances et la diversité des opinions divisèrent alors l'art de guérir en deux sectes : les empyriques et les dogmatiques : les premiers rejetant l'anatomie comme une science inutile et sans intérêt pour la médecine pratique; les seconds, au contraire, soutenant qu'on ne peut guérir les maladies qu'autant qu'on connaît la structure du corps et le mécanisme de ses fonctions. On conçoit toutes les entraves que de semblables disputes appor-

tèrent aux progrès de l'anatomie, qui resta dès-lors stationnaire chez les Grecs; et, comme nous venons de le dire, il paraît qu'on cessa de pratiquer des dissections de cadavres humains à Alexandrie, car Galien, qui y fit une partie de ses études, ne dit pas qu'il y ait disséqué ou vu disséquer. Jusqu'à l'époque où parut ce grand homme, on ne trouve plus à signaler aucune de ces grandes découvertes qui donnent à la science une impulsion nouvelle. Quand la domination romaine se fût étendue en Grèce et en Asie, les médecins et les philosophes grecs qui se répandirent dans l'Italie, se livrèrent d'autant moins à cette étude qu'elle n'était pas permise à Rome. Cependant Soranus d'Éphèse, l'un des principaux sectateurs de l'école méthodique, prouve, dans sa description des parties sexuelles de la femme, des connaissances anatomiques fort étendues et puisées non dans les animaux, mais chez l'homme, ainsi qu'il le dit lui-même. Il indique les rapports de l'utérus avec les os des îles et le sacrum, les changemens que son orifice éprouve pendant la grossesse; il parle de la sympathie qui existe entre cet organe et les mamelles, et donne une description exacte de l'hymen et du clitoris. Deux autres anatomistes, Rufus d'Éphèse et Marinus, méritent également d'occuper une place dans l'histoire de cette science. Le premier, qui vivait sous le règne de Trajan, s'occupa beaucoup de l'organisation des animaux; il donna la première description de la réunion des nerfs optiques au niveau de l'*infundibulum* et des fibres qu'ils reçoivent de cette partie de l'encéphale; il désigne clairement la capsule membraneuse du cristallin, et les différences d'ampleur et d'épaisseur des deux ventricules du cœur; il distingua très-bien le pancréas des glandes mésentériques, et le thymus, qu'il dit ne pas exister chez tous les sujets. Il donna le premier une attention particulière à la nomenclature anatomique. Quant à Marinus, que Galien considère comme le restaurateur de l'anatomie, il paraît s'être occupé exclusivement de cette science : il fit des recherches sur les glandes, et sur celles du mésentère en particulier, et ajouta aux connaissances qu'on avait en névrologie : ainsi, il fixa à sept le nombre des paires de nerfs; il connut, le premier, les nerfs palatins qu'on regardait alors comme la quatrième paire, et comprit, sous le nom de cinquième, les nerfs auditif et facial qu'il réunissait en un seul nerf. Il a décrit aussi le grand hypoglosse comme le nerf de la sixième paire, et signalé les différences qu'il offre chez les animaux.

Ici se présente un médecin célèbre, qui vivait probablement sous le règne de Trajan, et dont les écrits annoncent des connaissances anatomiques supérieures à celles de son siècle. Arétée de Cappadoce, en présentant un tableau de chaque maladie, décrit d'une manière remarquable les organes où siége l'altération; le tissu du poumon, qu'il compare à un amas de laine, est absolument dépourvu de muscles, et insensible, suivant lui, à cause du petit nombre de nerfs qu'il reçoit. La plèvre, au contraire, jouit d'une grande sensibilité. Il considérait le foie comme l'organe chargé de la préparation du sang, et les intestins comme étant composés de deux membranes, dont l'interne était quelquefois ulcérée et entraînée au dehors par lambeaux dans la dysenterie. La description qu'il donne des reins annonce qu'il soupçonnait déjà l'existence des canaux dont on doit une connaissance exacte à Bellini, et il admet dans l'utérus, pendant la gestation, une double membrane, dont l'interne répond probablement à la membrane villeuse de Hunter. Nous n'oublierons point un médecin probablement antérieur à Arétée, dont nous avons un recueil important, quoique peu volumineux, de problèmes de médecine et de physique : nous voulons parler de Cassius l'Iatrosophiste. Son livre renferme une exposition anatomique digne de remarque, au sujet des effets des plaies de tête qui sont suivies de la paralysie des parties situées du côté opposé à la lésion cérébrale. Ce phénomène résulte, dit Cassius, de ce que les nerfs, qui tirent leur origine de la base du cerveau, se croisent, en sorte que ceux qui naissent de la partie droite de cette base se portent au côté gauche de la tête, et réciproquement.

Dans cet exposé sommaire des connaissances anatomiques chez les anciens Grecs, nous avons négligé de rappeler toutes les théories, tous les systèmes enfantés alors pour expliquer les fonctions de l'économie animale, celle de la génération entre autres, nous bornant à l'énumération des faits, puisque ce sont eux seuls qui constituent l'anatomie. Tel était l'état de cette science à l'époque où Galien parut. La considérant comme le fondement de l'art de guérir, le médecin de Pergame se livra avec ardeur à son étude; et s'il paraît avoir eu rarement l'occasion d'ajouter aux découvertes de ses prédécesseurs par des ouvertures de cadavres, il s'attacha du moins à rassembler et à coordonner tous les matériaux laissés par Aristote, Érasistrate, Hérophile et leurs successeurs, et son anatomie devint le guide principal qu'on suivit jusqu'au quatorzième siècle. Il a donné la description de différens muscles in-

connus avant lui, et complété ainsi plusieurs parties de la myologie; il ajouta peu aux observations d'Hérophile et d'Érasistrate sur l'appareil circulatoire : suivant lui, les veines naissaient du foie, et les artères du cœur; il connaissait très-bien les anastomoses de ces deux ordres de vaisseaux, ainsi que l'existence du trou inter-auriculaire chez le fœtus, son usage, et les changemens qu'il subit avec l'âge. Il considérait le cerveau comme l'origine des nerfs des sensations, tandis que ceux des mouvemens avaient la leur dans la moelle épinière : il a décrit les éminences qu'on nomma plus tard *nates* et *testes*, et indiqué le *septum lucidum* et le corps calleux. Galien a fort bien exposé la distribution de la paire vague et ses connexions avec le grand sympathique, qu'il fait dériver presque uniquement de cette paire de nerfs; il donna une description très-exacte de l'œil, mais il est aisé de voir dans les détails qu'il expose, qu'il a disséqué cet organe seulement sur la brebis ou le veau : nous avons déjà dit que toutes ses observations anatomiques furent puisées exclusivement dans l'examen des animaux, et qu'il ne disséqua point de cadavres humains. Enfin, il parait être le premier qui se soit livré à des expériences physiologiques pour découvrir le mécanisme des fonctions organiques, et spécialement l'influence des nerfs sur le mouvement des muscles, sur la voix et la respiration.

Galien est, parmi les médecins grecs, le dernier dont l'antiquité puisse se glorifier: l'état de décadence dans lequel les sciences commencèrent à tomber dès le second siècle de notre ère, décadence qui résulta de l'asservissement des peuples de l'Asie et de la Grèce par les Romains, fit de rapides progrès dans le cours du troisième et du quatrième siècles, par suite de l'influence funeste que l'intolérance du christianisme exerça sur l'esprit humain. Aussi ne trouvet-on, dans ce laps de temps, que des compilateurs plus ou moins exacts des écrits d'Aristote et du médecin de Pergame. L'auteur anonyme de l'*Introduction à l'Anatomie*, ouvrage que plusieurs historiens attribuent à Oribase, écrivit dans le quatrième siècle. Ce livre, qui n'est, en général, qu'un extrait des travaux d'Aristote, renferme des remarques judicieuses sur les usages du péritoine, et une très-bonne description de la membrane du tympan. Quant au traité de Némésius, *sur la Nature de l'Homme*, on y trouve seulement une répétition des idées de Galien sur la physiologie, une distinction établie entre les nerfs et les tendons, en accordant la sensibilité aux premiers, et en la refusant aux seconds : mais c'est sans raison

qu'on a prétendu trouver dans cet ouvrage la découverte de la circulation du sang. Pendant les cinquième et sixième siècles, les disputes théologiques occupèrent tous les esprits, on persécuta sans relâche ceux qui ne partageaient pas les idées dominantes, les monumens des sciences et des arts devinrent la proie de l'ignorance et de la dévastation, et l'on rencontre à peine quelques vestiges de connaissances anatomiques dans ces temps de barbarie. Aëtius, qui vivait au milieu du sixième siècle, a copié ses descriptions dans les ouvrages de Rufus, de Galien, d'Oribase; pourtant il paraît avoir fait quelques observations par lui-même : c'est du moins ce que peuvent faire présumer sa description de la troisième branche de la cinquième paire de nerfs, son opinion que la substance des dents est parsemée de filets nerveux, et que ces os sont les seuls du corps qui jouissent de la sensibilité, enfin la différence qu'il indique entre les glandes parotides et sous-maxillaires.

Les septième et huitième siècles ne nous offrent pas non plus de travaux remarquables sur l'anatomie; les seuls écrivains de cette époque, formés à l'école d'Alexandrie, dans les ouvrages desquels on trouve des notions sur cette science, sont Théophile, nommé aussi *Philarète,* et Paul d'Égine : tous deux ont vécu à peu près dans le même temps, au septième siècle. Le premier, qui compila Rufus et Galien, a mis dans plusieurs de ses descriptions plus d'exactitude que le médecin de Pergame; il reconnut cinq os dans le métatarse, où Galien n'en avait admis que quatre; il indique avec précision les fibres musculaires des intestins et les ligamens des articulations du bassin : il commet d'ailleurs des erreurs assez grossières pour qu'on puisse mettre en doute qu'il ait disséqué des animaux. Le second, Paul d'Égine, a laissé un ouvrage remarquable sous le rapport chirurgical, et où il fait preuve de connaissances positives en anatomie. Enfin, depuis le neuvième siècle jusqu'au treizième, rien n'annonce que l'anatomie ait été cultivée : les connaissances acquises jusques-là furent en quelque sorte frappées de mort par la direction vicieuse suivie dans l'étude de la médecine, qui redevint un tissu de pratiques empyriques ou superstitieuses.

Pendant que l'Europe et l'empire d'Orient voyaient les sciences languir au milieu des entraves que le fanatisme opposait aux progrès de l'esprit humain, les Arabes s'appliquaient à l'étude, mais sans ajouter de découvertes à ce qu'ils avaient puisé chez les Grecs,

La partie fondamentale de l'art médical, l'anatomie, fut précisément celle qu'ils cultivèrent le moins, ce qu'expliquent d'ailleurs très-bien plusieurs dogmes de leur religion, qui leur défendaient rigoureusement toute profanation des cadavres humains. Il n'est donc point surprenant que parmi le grand nombre de médecins arabes que l'histoire nous a fait connaître, il ne se trouve pas un anatomiste. Quelques notions nouvelles sur cette science sont seulement éparses çà et là dans les écrits qu'ils nous ont laissés. Ainsi, Mésué l'ancien, qui vivait au neuvième siècle, et dont les ouvrages ne nous sont connus que par plusieurs fragmens contenus dans les œuvres de Rhazès, observa que l'embryon humain est pourvu d'un véritable ouraque qu'on peut retrouver, dit-il, en ne coupant pas le cordon ombilical après sa naissance. Rhazès, qui vécut aussi dans le neuvième siècle et au commencement du dixième, montre des connaissances anatomiques assez précises, sur quelques points particuliers; car, en parlant de l'opération de la fistule lacrymale, il recommande de ne point léser le rameau externe ou antérieur de la branche nasale du nerf ophthalmique, dont aucun auteur grec n'a fait mention; il distingue le nerf laryngé du nerf récurrent, qu'il dit être quelquefois double du côté droit, disposition qu'on a considérée comme une découverte moderne. Il admettait l'ouraque chez l'homme, et lui attribuait la fonction d'évacuer l'urine du fœtus. En résumé, les ouvrages de Rhazès ne renferment qu'une anatomie très-incomplète et copiée sur Oribase. Plus tard, parut Avicenne, qui, après Aristote et Galien, est sans contredit l'homme qui régna le plus long-temps et le plus despotiquement dans l'empire des sciences; mais il ne fit faire aucun progrès à l'anatomie, qu'il n'étudia que très-superficiellement: néanmoins, il place le siége de la vision dans le nerf optique, et non dans le cristallin, ainsi que l'avaient fait quelques-uns de ses prédécesseurs. En dernière analyse, on voit que les Arabes n'ont rendu d'autres services à la science qu'en conservant les connaissances que les Grecs leur avaient transmises, que l'anatomie, en particulier, ne leur doit aucun progrès, et que si quelques-uns d'entre eux ont décrit plus exactement que Galien certaines parties du corps, ce ne peut avoir été qu'en étudiant divers auteurs grecs dont les écrits ne sont pas venus jusqu'à nous.

Dans l'Occident, la médecine fut, jusqu'au treizième siècle, infectée des visions de l'astrologie et des subtilités de la scolastique. A cette époque, l'empereur Frédéric II, si célèbre par sa valeur et

par son génie, fonda plusieurs Universités en Italie, protégea particulièrement la médecine, et ordonna d'une manière très-expresse que personne ne pratiquerait la chirurgie sans avoir été instruit en anatomie. Réveillés par les encouragemens d'un prince qui donnait lui-même l'exemple d'une grande instruction, quelques médecins s'efforcèrent de s'arracher à la barbarie du siècle, et de s'affranchir du joug monacal. Toutefois, ce n'est que du siècle suivant que date le rétablissement de l'anatomie : on ne l'avait étudiée jusques-là que dans Galien ou sur des animaux. En 1315, Mondini de Luzzi, professeur de Bologne, disséqua publiquement deux cadavres de femmes, et publia peu de temps après une description du corps humain, faite d'après nature. Depuis cette époque, l'étude de l'anatomie sur l'homme se fit dans les Universités une ou deux fois par an, ce qui donna les moyens de rectifier quelques-unes des erreurs qu'on avait admises comme autant de vérités. Toutefois, le traité d'anatomie de Mondini, qui fut pendant long-temps l'ouvrage élémentaire sur cette matière, n'empêcha pas encore les idées de Galien de prévaloir aux yeux du plus grand nombre; seulement il est certain que l'anatomiste italien ajouta beaucoup aux connaissances qu'on avait avant lui sur la splanchnologie. On arrive ensuite jusqu'au seizième siècle sans observer aucun progrès remarquable dans la science de l'organisation, quoique les ouvertures de cadavres humains, qu'on pratiquait plus fréquemment, eussent dû répandre de nouvelles lumières sur cette branche importante de la médecine, si tous les auteurs, pendant cette période, avaient cherché à puiser dans la nature même des notions plus précises sur la disposition des différentes parties du corps, au lieu de s'attacher uniquement, comme leurs écrits l'attestent, à rapporter les opinions de ceux qui les avaient précédés.

Cependant l'impulsion donnée à l'étude des lettres et des sciences au quatorzième siècle, et qui s'agrandit encore pendant la durée du quinzième, ne pouvait manquer d'exercer une influence favorable sur l'anatomie : aussi ne voyons-nous plus, dans le seizième siècle, les écrivains se copier aussi servilement les uns les autres; ceux qui paraissent alors annoncent une instruction plus étendue, et fondée sur un examen plus répété des organes chez l'homme. Des cours publics d'anatomie s'ouvrirent en Italie, où de nombreux élèves vinrent se former aux leçons des Benedetti, Bérenger de Carpi, Massa, Achillini, et en France à celles des Sylvius (Jacques Dubois), Gonthier d'Andernach, Charles Étienne. Néanmoins, mal-

gré les connaissances plus positives qu'on possédait sur l'organisation animale, on osait à peine encore apporter quelques modifications à l'anatomie du médecin de Pergame, quand Vésale, s'affranchissant d'une dépendance qui entravait la science, en reconstruisit pour ainsi dire tout l'édifice, et fit voir que l'anatomie humaine ne se prêtait qu'imparfaitement aux écrits de Galien, dont les descriptions se trouvaient basées sur la structure des animaux et non sur celle de l'homme. Vésale est réellement le restaurateur, ou mieux, le créateur de l'anatomie descriptive; la réforme qu'il opéra, et à laquelle Eustachi contribua de son côté, tandis que les travaux de Colombo, de Fallopio, d'Ingrassia, d'Aranzi, vinrent rectifier et ajouter de nouveaux traits au tableau tracé par Vésale, leur maître, donna dès-lors une nouvelle face à la science de l'organisation. L'étude de l'anatomie se répandit dans les contrées voisines: dans l'Allemagne, la Hollande, le Nord et l'Angleterre, où les connaissances anatomiques étaient bien moins avancées. En France, depuis Jacques Dubois, Gonthier d'Andernach, Charles Étienne, elle n'avait pas cessé d'être cultivée avec ardeur.

Jusqu'ici nous avons vu l'anatomie se former en quelque sorte pièce à pièce, et le petit nombre des matériaux apportés par chacun des auteurs qui se sont livrés à son étude, nous a permis de les signaler successivement; mais à l'époque où nous sommes arrivés, une semblable indication devient impossible, à cause de la multiplicité des travaux entrepris sur la structure du corps de l'homme. D'ailleurs, un article du genre de celui-ci ne peut présenter qu'un aperçu général sur l'histoire de l'anatomie; on trouvera dans les notices biographiques des principaux anatomistes que nous ne faisons que citer, les faits de détail que nous ne mentionnons pas. Au milieu des recherches sans nombre faites pendant le seizième siècle sur toutes les parties de l'anatomie, et qui enrichirent de notions plus précises, ou qui rectifièrent ce qu'on savait déjà, nous devons signaler les observations de Sylvius (Jacques Dubois), Cannani, Charles Étienne, Vésale, Posthius, Fabrizio d'Aquapendente, etc., sur les valvules des gros troncs vasculaires qui sortent du cœur, et sur celles des veines elles-mêmes; car ces observations ont conduit insensiblement à l'une des découvertes les plus importantes dont l'anatomie pouvait s'enrichir, la théorie de la circulation pulmonaire, décrite d'abord par Michel Servet, puis par Colombo et André Césalpin, et qui fut admise vers la fin de ce siècle par la plupart des anatomistes : elle prépara la connais-

sance de la circulation générale qui opéra une révolution si remarquable au commencement du dix-septième siècle.

Cette dernière découverte, due à Harvey, disciple de Fabrizio d'Aquapendente, forme réellement une époque nouvelle dans l'histoire de l'anatomie, par l'influence immense qu'elle exerça sur la pratique et les théories médicales. A peu près dans le même temps, Aselli découvrait les vaisseaux lactés, que les recherches ultérieures de Wesling, Rolfinck, Higmore, Gassendi, Pecquet, firent mieux connaître; qu'Olaüs Rudbeck, Th. Bartholin et Jolyff distinguèrent les premiers des vaisseaux lymphatiques des autres parties du corps, et à l'histoire desquels Ant. Nuck ajouta plus tard des faits importans. Deux découvertes aussi capitales, qui changeaient presque complétement la face de la science, et qui répandaient une si vive lumière sur l'une des principales fonctions de l'économie animale, dont le mécanisme avait été jusqu'alors l'objet d'explications plus ou moins erronées, mirent également sur la voie de plusieurs perfectionnemens dans l'art des dissections, et contribuèrent ainsi à étendre le champ des connaissances anatomiques. Les injections, dont Sylvius avait eu la première idée, furent portées au plus haut point de perfection par Ruysch, qui mourut, à la vérité, sans avoir communiqué son procédé; mais Swammerdam, Regnier de Graaf, Nichols, professeur à Oxford, etc., etc., enseignèrent les moyens d'exécuter ce mode de préparation, tandis que Riolan, Gaspard et Thomas Bartholin, Lyser, Simon Paulli, Van Horne, Van der Wiel, Léonard Tassin, Cowper, perfectionnaient, sous d'autres rapports, différentes parties de l'anatomie pratique. Toutefois, il est à remarquer que pendant quarante ans environ, on se livra moins aux dissections sur les cadavres humains que sur les animaux vivans et morts, et c'est à cette direction dans les recherches anatomiques que l'on dut la découverte de la circulation. C'est de ce siècle que datent les travaux de Lower, Willis, Wieussens, Ridley, sur le système nerveux, travaux qui jetèrent un nouveau jour sur la médecine théorique et pratique. Dans cette même période, nous trouvons encore les recherches importantes du célèbre Malpighi, dont les investigations microscopiques créèrent cette anatomie délicate qui apprend à connaître la structure intime des organes, et qui fit plus tard l'objet des observations remarquables de Leeuwenhoeck; celles de Warthon, Stenon, Bellini, Regnier de Graaf, Brunner (J. C. de Brunn), Peyer, sur les organes glanduleux et folliculeux; l'application des mathématiques à la statique animale faite par Borelli, qui fonda ainsi, en quelque

sorte, les doctrines mécaniques qui régnèrent dès-lors dans l'explication des phénomènes organiques, etc., etc. Enfin, c'est à cette même époque que se rattachent les noms de Maur. Hoffmann, Mery, Schelhammer, Bidloo, Fréd. Hoffmann, Gagliardi, Clopton Havers, Littre, Verheyen, Rau, Baglivi, Fantoni, Lancisi, etc.

Au milieu de ce concours des savans de tous les pays, la France n'avait pas à citer un seul anatomiste depuis Riolan, quand Duverney vint se placer au premier rang par ses recherches remarquables sur l'organe de l'ouïe. Embrassant la science tout entière, il l'agrandit par ses découvertes, s'attacha à vérifier toutes les observations faites avant lui, à rectifier les descriptions qui offraient des inexactitudes, et fut pour son pays le restaurateur de l'anatomie, dont l'étude y avait été assez long-temps négligée. La fin du dix-septième siècle vit, pour ainsi dire, refleurir cette science, dont on chercha à approfondir toutes les parties, non plus seulement sur les animaux, comme on le faisait depuis long-temps, mais bien sur l'homme. Le manque presque absolu de cadavres humains dans l'Université de Leyde et dans toute l'Allemagne, avait, jusqu'à cette époque, forcé les élèves à se porter en foule à l'école de Padoue; mais ils trouvèrent bientôt cette source féconde d'instruction également ouverte en France, en Angleterre, en Allemagne, et surtout à Leyde, dont l'Université ne tarda pas à acquérir la plus haute célébrité, par les leçons que le grand Boerhaave y professait.

Dans cette esquisse rapide de l'état de l'anatomie au dix-septième siècle, on voit l'Italie conserver toujours la prééminence; sa supériorité est encore marquée dans la période suivante, quoique l'émulation, devenue alors générale, ait produit dans chaque nation des hommes remarquables, et que l'Allemagne, qui n'avait fourni jusqu'alors aucun anatomiste, soit venue rivaliser de gloire avec cette terre classique des sciences et des arts, où brilla l'école de Vésale. L'élan était imprimé à l'Europe entière; tout concourait à seconder la marche de la science qui faisait chaque jour de nouveaux pas vers la perfection. Au commencement du dix-huitième siècle, l'histoire de ses progrès se trouve liée à celle des travaux de Pacchioni, Valsalva, Morgagni, Fr. Petit, Bianchi, Cheselden, Walther, Trew, Zach. Platner, tandis que Heister et Winslow, tous deux riches de leurs propres découvertes, présentaient un tableau des différentes parties de l'anatomie, auquel ce dernier joignait une description exacte des rapports de tous les organes

entre eux. D'un autre côté, les observations de Santorini, Douglas, Muys, sur la disposition et l'organisation du système musculaire, précédaient celles du célèbre Albinus, qu'aucun anatomiste ne surpassa en précision, et qui fit, sous ce rapport, prendre à la science une direction nouvelle. L'art du dessin et de la gravure en anatomie, à peine cultivé depuis Eustachi et Vésale, lui dut les plus grands progrès, et ses planches anatomiques seront long-temps considérées comme autant de modèles en ce genre. Nous arrivons rapidement à l'époque où parut Haller : formé aux leçons de Boerhaave, d'Albinus, de Winslow, cet homme extraordinaire devint bientôt le créateur d'une école dont les nombreux élèves, répandus dans toutes les contrées de l'Europe, portèrent les connaissances anatomiques à un degré de perfection presque absolue. Anatomiste profond, et possédant une érudition immense, aucun médecin, depuis Galien, n'écrivit autant que lui, et n'enrichit la science d'un aussi grand nombre de faits positifs. Haller ne borna pas ses recherches à l'examen des instrumens de la vie; il chercha à pénétrer les secrets de leur mécanisme; et, sans indiquer tout ce que la physiologie lui doit, qu'il nous suffise de rappeler l'influence prodigieuse que ses travaux sur l'irritabilité exercèrent sur la médecine toute entière, influence qui s'est prolongée jusqu'à nos jours. Pendant que Haller étonnait le monde savant par ses immortelles productions, une foule d'hommes dont les noms vivront aussi dans la postérité, concouraient au perfectionnement de l'anatomie : tels sont, entre autres, Sénac, Alex. Monro, Hunauld, Cassebohm, Ferrein, Jac. Huber, Lieutaud, Boehmer, Ludwig, Lieberkuhn, Bertin, Bordeu, G. Hunter, De Lassone, Sue, Camper, Pourfour du Petit, J.-F. Meckel, Tarin, Zinn, Hewson, Caldani, Th. Walter, Wolf, Fontana, etc., etc. Il suffit de citer ces auteurs pour indiquer les points de la science qu'ils ont éclairés par leurs recherches ou leurs découvertes, et pour faire connaître la part qu'ils ont eue à ses progrès.

En approchant ainsi de la fin du dix-huitième siècle, nous voyons paraître des anatomistes non moins recommandables, dont plusieurs se rattachent par leurs travaux à notre époque, au dix-neuvième siècle, comme Cotugno, Wrisberg, Tenon, Sabatier, Blumenbach, Prochaska, Scarpa, Malacarne, Gall, Mascagni, Boyer, Chaussier, Reil, Sœmmering, tandis que quelques-uns, tels que Spallanzani, Cruikshank, Vicq-d'Azir, Desault, terminèrent leur carrière avec le siècle qui les avait vus naître. Ce dernier surtout, s'il n'ajouta rien

à la science, sut du moins la présenter sous un jour nouveau, et contribua plus que tous les autres anatomistes français à en propager le goût, et à démontrer qu'elle est la véritable base de la médecine opératoire : sa méthode d'enseignement créa chez nous l'anatomie chirurgicale, dont Gavard, MM. Boyer, Roux, mais particulièrement Béclard, ont depuis fait sentir toute l'importance dans leurs savantes leçons. C'est à son école que se forma Bichat, le plus célèbre de ses élèves, que des travaux impérissables font considérer à juste titre comme le premier des anatomistes du commencement du dix-neuvième siècle. Avant d'avoir atteint sa trentième année, il reconstruisit la science médicale sur de nouvelles bases, reforma le langage anatomique, et, fécondant une idée lumineuse de Pinel, il décrivit dans leur ensemble les organes semblables par leur texture, fit ressortir leurs analogies de fonctions et d'altérations, et créa ainsi l'anatomie générale, dont il existait seulement quelques traces dans les écrivains antérieurs. L'influence prodigieuse qu'il exerça sur la science ne se borna pas à la France : l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre en reçurent aussi une impulsion nouvelle, dont les résultats futurs sont incalculables.

En même temps que cette généralisation des faits, œuvre caractéristique d'un génie supérieur, offrait une source d'aperçus nouveaux sur l'organisation de l'homme, l'anatomie comparative, dont nous avons vu l'origine dans les recherches des premiers anatomistes, et qui ne fut cultivée, à proprement parler, que depuis Vésale, était portée à son plus haut degré de perfection par M. Cuvier. Toutefois, nous devons dire que l'on s'attachait peu encore à étudier les applications nombreuses que l'on peut faire de la structure des animaux à celle de l'homme, pour acquérir une connaissance plus approfondie de l'organisation; la zoologie n'avait pour objet que la connaissance des formes diversifiées sous lesquelles la vie se reproduit. L'homme était, pour les médecins, le seul sujet des études anatomiques; et il faut se rapprocher davantage de l'époque actuelle, pour voir l'anatomie suivre une marche plus grande et plus philosophique. Nous ne chercherons pas à tracer ici un tableau des progrès de l'anatomie comparative; ce que nous avons dit des recherches faites dans le cours des siècles que nous venons de parcourir, pourra en donner une idée : nous devons nous borner à indiquer l'esprit dans lequel marche aujourd'hui la science, en faisant ressortir quelques-uns des travaux qui ont concouru à lui imprimer cette direction nou-

velle. Les phénomènes admirables du développement des animaux avaient fixé depuis long-temps l'attention des anatomistes et des physiologistes, et Harvey avait été frappé de l'identité de leur forme à l'époque où ils ne sont encore qu'une ébauche imparfaite ou rudimentaire. Dans le dernier siècle et dans celui-ci, les recherches nombreuses faites sur l'organogénie, qui ont tant éclairé cette partie si obscure de l'anatomie, ont en même temps confirmé la remarque de Harvey, que Wolf avait également signalée, en faisant voir que l'embryon humain, dans les diverses périodes de sa formation, présente successivement des formes qui correspondent à autant d'états permanens d'organisation dans les différentes classes d'animaux. On voit déjà toutes les conséquences qui découlent d'une pareille observation, et les lumières qu'elle doit répandre sur l'anatomie normale et anormale de l'homme. Ce fait capital résulte des travaux des anatomistes modernes, tels que Vicq-d'Azir, Cuvier, Gall, Oken, les frères Wenzel, Geoffroy-Saint-Hilaire, Meckel, Carus, Dollinger, Tiedemann, de Blainville, Béclard, Tréviranus, auxquels on doit cet esprit philosophique qu'on porte aujourd'hui dans l'étude de l'organisation et de la vie. Elle ne se borne plus à l'examen de quelques espèces isolées; elle étend ses investigations à l'immense série des êtres organisés qui, au milieu de leurs formes variées, ont laissé voir à l'œil de l'observateur un plan général, dont on retrouve des traces dans ceux que l'on croirait s'en éloigner davantage. Ainsi, on est arrivé à reconnaitre, comme l'a dit M. Cuvier, que les diversités mêmes ne sont pas jetées au hasard parmi les êtres, mais que celles de chaque partie s'enchaînent à celles des autres parties d'après certaines lois, et que la nature et la destination de chaque être, dans l'univers, sont déterminées par la combinaison des diversités qui le caractérisent. L'anatomie comparative s'occupe donc spécialement de ces ressemblances, de ces différences, et des lois de leurs combinaisons; Aristote, qui fut le créateur de cette science, l'avait envisagée de ce point de vue élevé. (*Voyez* Aristote.) Après lui, on négligea complétement de se livrer à des observations qui pouvaient donner de l'extension à ses idées, et depuis le renouvellement des sciences, on s'était moins occupé de méditations générales que de faits de détail. C'est aux travaux des savans que nous venons de citer qu'il faut attribuer ce retour des esprits à une étude aussi féconde en résultats nouveaux qu'en applications de la plus haute importance. Mais l'impartialité sévère que nous impose le rôle

d'historiens, nous oblige de nous arrêter ici; nous ne préjugerons rien avant que l'observation et l'expérience aient prononcé si l'imagination a devancé les faits sous quelques rapports, et si les lois générales qu'on veut établir sont bien, dans tous les cas, l'expression de ce qui existe dans la nature.

En dernière analyse, si nous jetons un coup-d'œil rapide sur la marche que l'on a suivie dans l'étude de l'anatomie depuis le dix-neuvième siècle, nous voyons à la méthode chirurgicale de Desault succéder celle de Bichat. Ce grand homme a enrichi l'anatomie de perfectionnemens importans en la rendant plus physiologique, et multiplié les lumières qu'elle peut répandre sur la pathologie, en considérant les tissus généraux qui composent les organes avant de procéder à l'examen de ces derniers, dont on a étudié en même temps les périodes d'accroissement et de décroissement pendant la durée de la vie. Aucune nation ne peut disputer à l'école française cette innovation qui a surtout contribué à généraliser les faits qui constituent la science de l'organisation. Vicq-d'Azir en doit partager la gloire avec Bichat; car il a le premier conçu tout ce que peut fournir l'examen des organes rudimentaires, et les conséquences qui découlent de l'analogie des organes entre eux. Les traces de ces grands maîtres ont été suivies depuis, tantôt successivement, tantôt, et le plus souvent, à la fois, particulièrement par les anatomistes dont la France s'honore, ainsi que par ceux de l'Allemagne et du Danemarck; et tout annonce qu'en suivant une telle direction, la science doit arriver au degré de perfection que sa nature la rend susceptible d'atteindre. (*Voyez* PHYSIOLOGIE.)

(On peut consulter: And. Ott. Gœlicke, *Histor. anatom. nov. æquè ac antiq.*, *etc.* Halle, 1713, in-8; *secunda ed. auct.* (*introd. in hist. litter. anatomes*). Francfort-sur-l'Oder, 1738, in-4. — Jac. Douglas, *Bibliographiæ anatomicæ specimen*, *etc.* (*ab Hippocrate ad Harvæum*); *secunda edit.* Leyde, 1734, in-8. — J. Henr. Schulze, *Specimina historiæ anatomes* (*antiq.*) *in* Ern. God. Kurellœ, *fascicul. diss. histor. anat. spectant.* Berlin, 1754, in-8. — Portal, *hist. de l'anat. et de la chirurg.* Paris, 1770-73, in-8, 6 vol. — Haller, *Biblioth. anatomica.* Zurich, 1774-77, in-4, 2 vol. — Lassus, *Disc. hist. et critiq. sur les découvertes faites en anat.*, *etc.* Paris, 1783, in-8. — Sprengel, *Hist. de la méd.*, *etc.*, tom. IV. — Lauth, *Hist. de l'anat.*, tom. I. Strasbourg, 1815, in-4.)

ANATOMIE PATHOLOGIQUE. Ce nom ne figurerait point dans notre Dictionnaire, comme formant un article à part, si nous n'avions craint que quelques lecteurs prissent pour une lacune un

renvoi prescrit par la nature des choses, et par l'obligation que nous nous sommes imposée d'éviter toute répétition. L'anatomie pathologique ne forme point, en effet, une science particulière : dépendance de l'anatomie quand elle étudie les organisations anormales ; instrument de la pathologie quand elle cherche, après la mort, le siége et la forme des lésions qui ont arrêté le jeu des organes, elle n'a point une existence isolée parmi les connaissances médicales, et elle ne constitue point une science. Aussi peut-on dresser le répertoire des faits qui composent son domaine, mais non écrire son histoire. Celle des hommes qui l'ont cultivée n'est pas plus susceptible d'être isolée de l'exposition de leurs autres travaux. L'une et l'autre trouveront ailleurs une place plus avantageuse. Quand nous ferons l'histoire de la pathologie, l'anatomie pathologique figurera parmi les circonstances qui ont exercé sur ses progrès l'influence la plus puissante. En présentant ainsi notre sujet sous son vrai point de vue, nous pourrons être concis sans être incomplets, et nous aurons ménagé doublement l'espace. Les observations les plus importantes d'anatomie pathologique se trouvent indiquées dans les notices bibliographiques des médecins qui se sont particulièrement livrés à ce genre de recherches.

ANAXAGORE, philosophe célèbre de l'école Ionienne, naquit à Clazomène, la première année de la soixante-dixième olympiade (500 ans avant J.-C.). Sa famille possédait des biens considérables; il les négligea pour aller chercher loin de sa ville natale l'instruction dont il faisait plus de cas. Regardant, à son retour, d'un œil assez froid, le désastre que son absence avait mis dans sa fortune, il disait : *Non essem ego salvus nisi ista periissent.* Il vint à Athènes, à l'âge de 20 ans, se perfectionner dans l'éloquence et la poésie. Il n'y avait point encore dans cette ville d'école de philosophie. Anaxagore revint à Milet, où brillait alors Anaximène. A peine eut-il connu ce philosophe célèbre, qu'il s'écria dans l'enthousiasme : « Je sens que je suis né pour contempler la nature, le ciel, le soleil et les astres. » Ses succès ne furent point au-dessous de ses espérances. Il était venu la première fois à Athènes pour apprendre; il y reparut pour enseigner : il eut pour auditeurs Périclès, Euripide, Socrate même, et Thémistocle. L'envie ne tarda pas à le poursuivre : il fut accusé d'impiété pour avoir combattu les superstitions du temps, mis en prison, et prêt à être condamné; l'autorité de Périclès le sauva, non sans peine, de la fureur des prêtres. Il se retira à Lampsaque, où le reste de sa vie fut consacré au culte des

Muses, à l'étude, et à l'instruction de la jeunesse. Il mourut, honoré de la plus grande estime, dans la quatre-vingt-huitième olympiade, à l'âge de 72 ans.

Partant du principe fondamental de la philosophie de Thalès, que *rien ne se fait de rien*, il reconnaissait l'éternité des élémens. Il en admettait un nombre égal à celui des corps qui sont essentiellement distincts; et, dans chaque corps en particulier, un nombre infini de parties similaires ou *homéomeries*. Il passe pour être le premier qui, considérant ces élémens matériels comme passifs en eux-mêmes, supposa qu'un principe actif, intelligent et éternel, avait donné le mouvement à la matière et débrouillé le chaos. Voici quelques-uns des principes d'Anaxagore, relatifs à la physiologie: Une émanation du principe intelligent et éternel, l'âme, donne aux corps organisés le mouvement et la vie. — Quand il fallut assembler en masse, sans aucune organisation ordonnée, les élémens similaires, le seul triage, joint à l'impulsion, suffit, sans autre opération de la part de l'être intelligent, pour les réunir: mais pour former les végétaux ou les animaux, il fallut dessiner, figurer avec intelligence au dedans et au dehors, des machines capables d'opérer la nutrition et la reproduction. — Pour opérer la nutrition, la cause intelligente mit dans chaque individu des organes ou instrumens propres à extraire des composés les parties qui lui seraient similaires, et à les lui approprier. — Pour opérer la reproduction, la même cause soumit les parties adoptées dans l'individu par les organes de la nutrition, à une seconde organisation plus parfaite, qui les fit passer par un état de germes pour reproduire la même espèce de machine dans un nouvel individu. — Les végétaux, fournissant aux animaux des parties similaires qui les nourissent, sont composés à peu près des mêmes homéomeries; les différences spécifiques de ces derniers dépendent de la combinaison, de la quantité et de l'arrangement de ces homéomeries. — La semence du mâle, douée d'une force plastique, en vertu de laquelle son existence future, comme individu, se trouve prédéterminée, n'emprunte à la femelle qu'un réceptacle qui la protège, et les matériaux de son accroissement. Anaxagore enseigna le premier que le fœtus se nourrit par l'ombilic; il croyait que les garçons occupent le côté droit de la matrice, et les filles le côté gauche. Suivant lui, le cerveau est le premier organe formé dans l'embryon. Anaxagore appelait les semences des plantes, des *œufs*, et les plantes mêmes, des *pondeuses d'œufs*. Il disait que les végé-

taux étaient particulièrement distingués des animaux, en ce qu'ils réunissaient en eux les deux sexes. Il prétendait que les mains sont le seul avantage que l'homme ait sur les animaux, et que c'est par elles qu'il devient le plus raisonnable de tous les êtres sensibles. Il avait écrit un traité de la philosophie naturelle, et plusieurs autres ouvrages, dont aucun n'est parvenu jusqu'à nous.

Nous devons faire observer que les monumens historiques qui nous restent de la philosophie Ionique, et de celle d'Anaxagore en particulier, ne sont peut-être pas suffisans pour qu'on puisse garantir l'authenticité des diverses opinions que nous venons de rapporter. Mais il fallait les faire connaître, parce que leur antiquité est incontestable, et qu'elles sont la base de doctrines médicales que nous exposerons ailleurs. (*Voyez* ATHÉNÉE, PNEUMATISME, etc.)

(Bayle, *Dict. hist.*, art. *Anaxagore.* — Brucker, *Hist. philos.* — Schulze, *Hist. medic.* — Diderot, dans *Encycl.*, art. *Ionique.* — Batteux, *Hist. des causes premières.* — Meiners, *Hist. des sciences dans la Grèce.*)

ANDALORO (ANDRÉ), médecin de Messine, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il se livra à l'étude de l'histoire naturelle et de la médecine, et il a publié l'ouvrage suivant :

Il cafè descritto, ed esaminato, nel quale pruova con ragioni, che la virtù della bevanda del cafè dependè piuttosto dall' acqua calda, che dal seme del cafè abrustolito. Messine, 1702, in-12. — Mongitore cite plusieurs autres ouvrages qu'Andaloro préparait pour l'impression quand il mourut, et dont un entre autres était relatif aux antiquités de Messine.

(Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia.*)

ANDRÉ (NICOLAS), né à Dijon, le 15 octobre 1704, fut chirurgien de la Maison royale de Saint-Cyr, et chirurgien de la charité de la paroisse de Versailles. Il publia, vers le milieu du siècle dernier, une multitude de brochures pour indiquer son adresse au public, et pour vanter les bougies dont il était l'inventeur et dont il conservait le secret. Voici le titre de la première:

Dissertation sur les maladies de l'urètre qui ont besoin de bougies. Paris, chez Pecquet, libraire, etc. ; et à Versailles, chez M. André, rue de l'Orangerie ; in-12 de 226 pages.

M. André condamne sans appel les méthodes de ses devanciers, de ses contemporains, et, qui plus est, de ses successeurs ; la sienne est seule bonne *par excellence.* Selon lui, ceux qui se servent de bougies de différentes qualités, selon la diversité des cas, ne sont que des malavisés et des ignorans. Il a trouvé le secret de rendre les siennes à la fois digestives, suppuratives, mondificatives, détersives et dessiccatives; elles conviennent à tout le monde : car c'est en quoi consistent

la singularité, la bonté et la vertu de ses bougies. Enfin, il a eu une gratification du roi: il a guéri des malades; il entreprend tous ceux qui se présenteront. Son secret n'est su de personne: donc il est bon, donc il est excellent, donc il est meilleur que tous les autres, etc. Quand on a lu cet ouvrage d'André, on peut se dispenser de lire les autres (on en peut voir les titres et l'analyse dans *la Bibliographie des maladies vénériennes* de Lefebure de Saint-Ildefont); nous excepterons néanmoins le suivant qui, outre l'inévitable éloge des bougies, contient un assez grand nombre d'observations, dont plusieurs sont intéressantes.

Observations pratiques sur les maladies de l'urètre, et sur plusieurs faits convulsifs, et la guérison de plusieurs maladies chirurgicales, avec la composition d'un remède propre à réprimer la dissolution gangréneuse et cancéreuse, et à la réparer; avec des principes qui pourront servir à employer les différens caustiques. Paris, 1756, in-8 de 455 pages.—André est le premier, parmi les modernes, qui ait étudié et décrit le tic douloureux de la face, maladie souvent observée par les Arabes, mais que des recherches multipliées ont appris de nos jours à mieux connaître et à mieux traiter. Une femme avait été atteinte d'une fistule lacrymale à la suite d'une plaie au grand angle de l'œil: cette fistule ayant été guérie, fut suivie de convulsions douloureuses qui se propageaient du nerf sous-orbitaire dans les muscles de la joue. L'incision du nerf soulagea moins que l'application de la pierre infernale. André rencontra encore plusieurs autres cas semblables.

(Lefebure de Saint-Ildefont, *le médecin de soi-même* (continuation de la Bibliographie d'Astruc). — Sprengel, *Hist. de la méd.*, tom. V.)

ANDREÆ (Tobie), fils d'un apothicaire de Brême, naquit en cette ville le 11 août 1633. Il fut successivement professeur en médecine à Duisbourg, à Bois-le-Duc, à Francfort-sur-l'Oder, et professeur en philosophie à Franeker, où il mourut le 5 janvier 1685. On a de lui:

Breve extractum actorum in cadaveribus Bilsianâ methodo præparatis. Duisbourg, 1659, in-4. *Id. acc. Ludovici de Bils responsio ad epist. Tob. Andreæ, quâ ostenditur verus usus vasorum lymphaticorum.* Marbourg, 1678, in-4.

Bilanx exacta Bilsianæ et Clauderianæ balsamationis, quâ ostenditur D. Clauderi inventam balsamationem, non minùs ac veterum, longè à Bilsianâ differre, etc. Amsterdam, 1682, in-12.

Exercitationes philosophicæ de angelorum malorum potentiâ in corpore. Amsterdam, 1691, in-12.

Andreæ est encore auteur de six dissertations académiques qu'il est inutile d'indiquer ici, et dont on peut voir les titres dans:

(Paquot, *Histoire littéraire des Pays-Bas*).

ANDRÉE (Jean), chirurgien de l'hôpital de la Magdelaine, à Londres, est auteur des ouvrages suivans:

Observations upon a treatise, etc., c'est-à-dire, observations sur le traité

du docteur Storck sur les vertus de la ciguë dans le traitement du cancer, où l'on examine avec candeur les faits rapportés par le médecin de Vienne en faveur de ce végétal, et l'on prouve son insuffisance dans beaucoup de cas; suivies de remarques sur le cancer en général, et de conseils aux personnes qui en sont affectées. Londres, 1761, in-8.

An essay on the theory and cure, etc., ou Essai sur la théorie et le traitement de la gonorrhée vénérienne, et des maladies qu'elle entraîne à sa suite. Londres, 1777, in-8.

Observations on the theory and cure of the venereal diseases. Observations sur la théorie et le traitement des maladies vénériennes. Londres, 1779, in-8.

Account of an elastic trochar constructed on a new principle for topping the hydrocele or watery rupture, etc. Lond., 1781, in-8, pp 41, fig. (Description d'un trois-quarts élastique, construit d'après un nouveau principe, pour l'opération de l'hydrocèle).

Account of the Tilbury water, etc., ou Traité de l'eau de Tilbury, sa découverte, ses propriétés, etc. Lond. 1781, in-8, 5e édit.

Considerations on bilious diseases and forme particular affections of the liver and gall bladder. (Considérations sur les maladies bilieuses et sur quelques affections particulières du foie et de la vésicule.) Hertford, 1788, in-8; Lond. (?), 1790, in-8. Portal donne beaucoup d'éloges à cet ouvrage.

ANDRIA (Nicolas) naquit le 10 septembre 1748, à Nassafra, dans la terre d'Otrante, où il étudia la langue latine, les belles-lettres, la philosophie, et où il se livra surtout avec ardeur aux mathématiques. En 1766, conduit à Naples par son frère, pour étudier la jurisprudence, le jeune Andria, tout en s'occupant d'atteindre le but auquel on le destinait, ne négligeait pas la science des Euclide et des Archimède. Son goût naturel, et de plus en plus prononcé, pour les mathématiques, l'amena insensiblement à l'étude des sciences physiques, et bientôt à celle de la médecine. Possédant déjà de vastes connaissances, et préparé par l'habitude de la méditation et de l'observation des grands phénomènes de la nature, il entra avec avantage dans cette nouvelle carrière, où il eut pour premier maître le célèbre Cotugno. Sous un tel maître, ses progrès ne pouvaient qu'être rapides: aussi à 23 ans devint-il professeur, n'étant pas même encore reçu docteur en médecine. Dès-lors commença sa réputation, et bientôt il fut compté au nombre des professeurs distingués de l'école de médecine de Naples. Le premier il fit un cours de chimie expérimentale en même temps qu'il professait la médecine, et il occupa long-temps ces deux chaires à la fois. Le zèle qu'il portait dans l'enseignement ne pouvait rester long-temps sans récompense: aussi fut-il appelé à la

chaire d'agriculture de l'Université de Naples, en 1777, lorsqu'il terminait à peine sa trentième année.

En 1801, il passa de la chaire d'agriculture à celle de physiologie, qu'il remplit jusqu'en 1808, époque où elle fut occupée par Sementini. Andria professa dès-lors la médecine théorique. Enfin, en 1811, quand on effectua la restauration de l'Université, il fut nommé à la chaire de pathologie et de nosologie, et à la place de doyen de la Faculté de médecine, place que sa santé chancelante l'obligea de quitter bientôt, et qui fut confiée à Ruggiero. En 1814, il avait été mis au rang des professeurs émérites de l'Université, quand la mort vint le frapper, le 9 décembre de cette année, à l'âge de 67 ans. On a de lui les ouvrages suivans :

Trattato delle acque minerali. Naples, 1775; réimprimé avec de nombreuses additions; *ibid.*, 1783, P. I, p. 208, P. II, p. 329, in-8. Dans cet ouvrage, l'auteur a particulièrement cherché à déduire les propriétés curatives des eaux minérales de leurs élémens chimiques, et spécialement celles des eaux thermales. Ce travail fut accueilli avec distinction par les savans de l'Italie et de l'Allemagne.

Elementi di chimica filosofica. Naples, 1786, 1 vol.; réimprimé en 1792, puis en 1805, avec les modifications que nécessitaient les découvertes de Lavoisier. Ces trois premières éditions furent publiées en latin, et, en 1812, Andria en donna une traduction italienne avec des notes : cette dernière, promptement épuisée, a été réimprimée en 1813.

Institutiones physiologicæ. Naples, 1786, 2 vol.; *ibid.*, 1801. Andria a suivi une classification semblable à celle de Haller.

Dissertazione sù la teoria della vita. Naples, 1804; *ibid.*, 1805. Dans cette dissertation, qui a été traduite en français par le docteur Pitaro, élève d'Andria (Paris, 1805, in-8), l'auteur établit, d'après une analyse rigoureuse, que la vie doit dépendre d'une force ou d'un principe inhérent à l'organisation, dont les sensations et le mouvement ne sont que la manifestation. Selon lui, ce principe n'est autre que le galvanisme, dont le siége est dans le cerveau et les nerfs qui sont des matières analectriques.

Elementa medicinæ theoricæ. Naples, 1787. Cet ouvrage a été traduit en italien, en 1813 ou 14, par Gennaro Andria, fils de l'auteur, qui y a fait quelques additions et changemens.

Materia medica. Naples, 1787. Cet ouvrage resta incomplet jusqu'en 1811, où le docteur Tauro, élève d'Andria, en publia une traduction italienne, et compléta ce travail d'après le plan de l'auteur, qui divise les médicamens en trois grandes classes : 1° évacuans; 2° excitans; 3° débilitans. Un appendice est relatif aux bains.

Institutiones medicinæ practicæ. Naples, 1790; deuxième édition, avec beaucoup de modifications, *ibid.*, 179... Le docteur Tauro en a donné une excellente traduction italienne en 1812. L'auteur ne divise pas les maladies en sthéniques et asthéniques,

mais en *générales* et *particulières*. Dans la première classe, on trouve les fièvres, les exanthèmes fébriles, les rhumatismes, la goutte, le scorbut et la syphilis. La seconde est subdivisée en maladies de la tête, de la poitrine et de l'abdomen. Les maladies du diaphragme, jusqu'alors mal connues, y sont décrites avec beaucoup de soin, sous le rapport de leur diagnostic, comme sous celui du traitement.

Enfin, Andria a laissé manuscrit un dernier travail intitulé : *Instituzioni di agricultura.*

(*Elogio storico di Andria dal prof. di med.* Benedetto Vulpes. Naples, 1815, in-8.)

ANDRIOLI (Michel-Ange), médecin de Vérone, vivait vers la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Il fut membre de l'Académie des Curieux de la nature, et publia les ouvrages suivans :

Consilium veterum et neotericorum de conservandâ valetudine, seu de morborum causis procatharticis, in quo rationes experimentorum suffragiis discussæ exarantur. Lyon, 1693, in-4. Il paraît, d'après l'extrait inséré dans la *Galleria di Minerva*, t. I, p. 123, qu'une autre édition de cet ouvrage a été publiée en même temps à Venise en 1693, in-4.

Novum et integrum systema physico-medicum. Bâle, 1694, in-fol.

Domesticorum auxiliorum, et facilè parabilium remediorum. Venise, 1698, in-4; *ibid.*, 1706, 2 vol. in-4. Cet ouvrage est divisé en cinq parties, dans lesquelles l'auteur traite successivement du régime dans les maladies aiguës, des boissons propres aux malades, des maladies chroniques, de la vieillesse et de la convalescence, et des moyens de prolonger la vie; enfin de la grossesse, de l'accouchement et de l'éducation sanitaire des enfans.

Enchiridium medicum practicum, seu appendix ad libellum de conservandâ valetudine. Venise, 1700, in-4.

Physiologia. Clagenfurt, 1701.

Philosophia experimentalis. Clagenfurt, 1705, in-fol.; *ibid.*, 1708, in-fol.; Venise, 1718, in-4.

De febribus et morbis acutis. Venise, 1711, in-fol.

(Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia.*)

ANDROMAQUE (l'ancien), médecin de Néron, et le premier qui ait été décoré du titre d'archiâtre, était natif de Crète. Ce n'est point aux titres qu'il posséda qu'il doit la célébrité attachée à son nom, mais à l'invention de cette panacée universelle dont l'histoire serait presque celle de l'art de guérir pendant le moyen-âge. Andromaque composa un poëme grec en vers élégiaques, qu'il dédia à Néron, et qui nous reste encore aujourd'hui, où il enseigne la manière de composer son *Galene*, que depuis on appela *Thériaque.*

Edit. gr. lat. Thorn, 1607, in-4, par François Tidicæus; gr. lat. Nuremberg, 1754, in-4; trad. en français par Moïse Charas. Paris, 1668, in-8.

Andromaque indique dans cet ou-

vrage les maladies auxquelles la thériaque est propre. Il la donne premièrement contre tous les poisons et venins, de quelque nature qu'ils soient. Il en fait ensuite un remède pour les douleurs et pour les faiblesses d'estomac, pour l'asthme et l'oppression de poitrine, pour la phthisie commençante, pour l'empyème, pour la colique, la jaunisse, l'hydropisie, la faiblesse de vue, les convulsions, les ulcères de la vessie, l'impuissance vénérienne, les douleurs de reins et la peste. « Elle est, dit Bordeu, suivant le cœur, suivant l'instinct et suivant le goût de tous les hommes. . . ; elle réussit dans mille cas qui semblent opposés, parce qu'elle a mille côtés favorables à la santé ; elle réunit, pour ainsi dire, tous les goûts possibles de tous les estomacs. . . . Andromaque fit un chef-d'œuvre nécessaire à l'espèce humaine. . . . Ce médecin serait bafoué parmi nous, s'il voulait répondre à toutes les objections de théorie qu'on pourrait faire à sa composition ; il ne serait pas reçu bachelier dans nos écoles ; mais son remède est en vogue partout. J'ai vu pendant plusieurs années donner chaque soir un bol de thériaque à tous les malades de l'hôpital de Montpellier, tandis que les écoles de cette métropole de la médecine retentissaient d'invectives contre cette composition, etc. »

(Bordeu, *Rech. sur l'hist. de la médecine.* — Leclerc, *Hist. de la méd.*)

ANDRY (Nicolas), fils d'un marchand de Lyon, naquit dans cette ville en 1658. Après avoir fait ses humanités, il vint à Paris, et y fit sa philosophie au collége des Grassins. Son cours fini, il prit la tonsure ecclésiastique, étudia deux ans dans les écoles de théologie, prit le degré de maître-ès-arts en 1685, et se fit immatriculer dans le temps convenable. En 1690, il quitta l'habit ecclésiastique, prit le surnom de Boisregard, et commença à s'appliquer à l'étude de la médecine. Dès 1693, il obtint le degré de docteur en médecine à Reims; après quoi il se fit recevoir à la chambre royale de Paris, qui donnait droit de pratiquer, aux médecins qui n'étaient pas de la Faculté même de Paris. Cette chambre ayant été supprimée par une déclaration de Louis XIV, du 9 juin 1694, Andry se présenta à la Faculté de Paris, y fut reçu bachelier la même année, et docteur en 1696. En 1701, il fut nommé professeur-adjoint au collége royal de France, et titulaire en 1717. Il était censeur royal, avec la pension de 400 livres, depuis 1702, et associé à la rédaction du *Journal des Savans.* Enfin, en 1725, il fut doyen de la Faculté de médecine de Paris. Il mourut le 14 mai 1742, âgé de 84 ans. Le décanat de Nicolas Andry conservera long-temps une honteuse célébrité, pour les disputes déplorables qu'il excita entre la Faculté de médecine et les chirurgiens. Etait-il bien digne de la prééminence qu'il demandait pour son ordre, celui qui fit tant de

démarches pour obtenir de l'archevêque de Paris ce mandement qui défendait aux chirurgiens de donner des dispenses de carême? Et ne fit-il pas preuve de la vanité la plus ridicule, quand il voulut interdire aux Morand, aux Garengeot, aux Boudou, etc., le droit de pratiquer l'opération de la taille sans l'assistance d'un médecin? Nous n'indiquerons que les ouvrages d'Andry qui sont relatifs à la médecine. On peut consulter, sur ses productions littéraires, les Mémoires historiques de Gouget sur le collége de France, et le Journal des Savans :

De la génération des vers dans le corps de l'homme. Paris, 1700, in-12; 3e édit., Paris, 1740, in-12.

Le régime de carême, considéré par rapport à la nature du corps et des alimens; en trois parties. Paris, 1710, in-12; *ibid.*, 1713, 2 vol. in-12; *ibid.*, 1730, in-12. C'est une critique assez vive, mais bien faite, du traité des dispenses de carême de Hecquet.

Remarques de médecine sur différens sujets, particulièrement sur ce qui regarde la saignée, la purgation et la boisson. Paris, 1710, in-12. C'est une réfutation des idées de Hecquet sur les effets de la saignée, etc.

Le thé de l'Europe, ou les propriétés de la véronique. Paris, 1712, in-12.

Lettre à l'auteur de l'article second du Journal des Savans, du mois de mars 1724, écrite au sujet du traité des maladies des os. Paris, 1725, in-12.

Examen de divers points d'anatomie, de chirurgie, de physique, de médecine, etc. Paris, 1725, in-12. Critique souvent injuste du traité des maladies des os de Petit.

Remarques de chimie touchant la préparation de différens remèdes usités dans la pratique de la médecine. Paris, 1735, in-12.

Cléon à Eudoxe, touchant la prééminence de la médecine sur la chirurgie. Paris, 1739, 2 vol. in-12.

L'orthopédie, ou l'art de prévenir et de corriger dans les enfans les difformités du corps. . . . . avec la suite. Paris, 1741, 2 vol. in-12. C'est le meilleur ouvrage d'Andry.

Après la mort d'Andry, Dionis, son gendre, fit imprimer un *Traité sur la Peste*, qu'il avait dicté au Collége royal de France.

(Gouget. — Andry, dans *Encyclop. méthod.* part. *Médecine*, tom. II, pag. 770-74.)

ANEL (Dominique). On a peu de documens sur sa vie. On sait seulement qu'après avoir été chirurgien-major aux armées, il devint chirurgien ordinaire de la mère du duc de Savoie, roi de Sicile, et depuis roi de Sardaigne, et qu'il exerça son art à Turin dans le commencement du dix-huitième siècle. Anel est connu par la méthode qu'il a préconisée pour le traitement de la fistule lacrymale, et surtout pour avoir proposé, le premier, d'opérer les anévrysmes d'après la méthode attribuée à tort à Hunter. Ses écrits portent les titres suivans :

L'art de sucer les plaies sans se servir de la bouche d'un homme ; avec un spécifique propre à prévenir les maladies vénériennes. Amsterdam, 1707, in-12 ; *ibid.*, 1716 et 1732, in-12. Anel donne la description d'une espèce de seringue propre à pomper les liquides, le sang et le pus extravasés dans diverses parties du corps. Il préconise principalement ce moyen dans le cas d'abcès formés à la suite de plaies dans les interstices des muscles. Saucassani reproduisit cet ouvrage en italien, et combattit la méthode proposée par Anel.

Observation singulière sur la fistule lacrymale, dans laquelle on apprendra la méthode de la guérir radicalement. Turin, 1713, in-4.

Nouvelle méthode de guérir les fistules lacrymales. Turin, 1713, in-4.

Suite de la nouvelle méthode de guérir les fistules lacrymales. Ibid., 1714, in-4.

Dissertation sur la nouvelle découverte de l'hydropisie du conduit lacrymal. Paris, 1716, in-12.

Précis de sa nouvelle manière de guérir les fistules lacrymales ; présenté à l'Académie des Sciences de Paris en 1717.

Ces ouvrages ont trait à la méthode proposée par l'auteur pour traiter la fistule lacrymale, et aux discussions auxquelles donna lieu cette méthode. Elle consiste à sonder les points lacrymaux avec un stylet très-fin, et à injecter par cette voie, à l'aide d'une seringue à syphon très-délié, divers liquides propres à désobstruer le sac lacrymal. Cette méthode d'Anel fut combattue avec acharnement par divers chirurgiens; mais elle fut défendue par Fantoni, Manget, Woolhouse, Molinetti, Lancisi, Valisneri, Morgagni, etc. C'est sans raison qu'à l'aide de quelques passages obscurs d'anciens auteurs, on a voulu contester à Anel l'honneur de sa découverte.

Relation d'une énorme tumeur occupant toute l'étendue du ventre d'un homme cru hydropique, et remplie de plus de 7000 corps étrangers. Paris, 1722, in-8.

Observation singulière d'un fœtus trouvé dans une masse membraneuse, rendue par une dame au sixième mois de sa grossesse. Cette observation fut communiquée à l'Académie des Sciences de Paris en 1714.

(Portal, *Hist. de l'anat. et de la chirurgie*, t. IV, p. 396. — Eloy, *Dict. hist.* — Haller, *Biblioth. chir.*, t. II, p. 578.)

ANGELUCCI (Théodore) vivait vers la fin du seizième siècle et au commencement du suivant; il n'était pas né à Ravennes, comme le dit Jacq. Cescato, ni à Trévise, ainsi que l'indique J. Bonifacia : le lieu de sa naissance était Belforte Castello, dans la Marche d'Ancône, près de Tolentino. Il exerça la médecine dans plusieurs villes, et particulièrement à Trévise, où il se maria. Ses écrits sur Aristote contre Fr. Patrizzi rendirent surtout son nom célèbre. Quelques biographes disent qu'il fut professeur à l'Université de Padoue ; mais cette assertion repose sur des documens qui ne sont rien moins que certains. Il mourut en 1600. Il a publié les ouvrages

suivans sur la médecine : nous omettons ceux de ses écrits qui sont étrangers à cette science.

Ars medica ex Hippocratis et Galeni thesauris potissimùm deprompta, ac singulari quodam, et perspicuo sententiarum ordine exposita. Venise, 1588, in-4; *ibid.*, 1593, in-4.

De naturâ et curatione malignæ febris, lib. IV. Venise, 1593, in-4. —Cet ouvrage fut critiqué amèrement par Donatelli de Castiglione, qui publia à ce sujet, la même année, un écrit intitulé : *De febre malignâ disputatio cum Theod. Angelutio, etc., de ejusdem malignæ febris naturâ, et curatione disserente.* Angelucci répondit par la dissertation suivante :

Bactria, quibus rudens quidam, ac falsus criminator validè repercutitur, et de malignæ naturâ febris disseritur. Venise, 1593, in-4.

(Mazzuchelli.)

ANTHONY (François), célèbre charlatan, né à Londres en 1550. Son père, orfèvre distingué, et qui avait une charge lucrative dans la maison de la reine Elisabeth, après lui avoir donné une bonne éducation, l'envoya à l'Université de Cambridge. Anthony y prit, en 1574, les degrés de maître-ès-arts, et s'y livra avec ardeur aux opérations chimiques qui étaient tant en vogue à cette époque. Il resta assez long-temps à Cambridge, et ne revint à Londres que vers l'âge de 35 à 36 ans. Il y publia le résultat de ses recherches chimiques dans un traité sur une panacée extraite de l'or, et entreprit, à l'aide de ce remède et de quelques autres, la guérison de plusieurs malades. Cet exercice illégal de la médecine lui attira la censure du Collége des Médecins de Londres. Il fut condamné plusieurs fois à des amendes et à la prison. Son ignorance et les événemens malheureux attribués à ses remèdes, lui firent interdire la pratique de la médecine. Mais, comme les charlatans de toutes les époques qui flattent les préjugés vulgaires, Anthony gagna la faveur de plusieurs personnes de marque, et mit le public dans ses intérêts. Il parvint à triompher, tantôt par son humilité, tantôt par son audace et son opiniâtreté, des attaques des médecins, et de l'opposition du collége. Il faut l'avouer, des mœurs douces et charitables ne contribuèrent pas moins que l'adresse aux succès d'Anthony. On dit qu'il fut libéral envers les pauvres, et qu'il vécut honorablement dans son intérieur. Cet exemple prouverait donc que certaines vertus peuvent s'allier au défaut de délicatesse et de dignité dans le caractère. Anthony mourut à Londres, en 1623, âgé de 74 ans. Il laissa deux fils, tous deux médecins. L'un d'eux continua à exploiter avec profit l'arcane de son père; l'autre exerça la médecine avec distinction à Bedford. Anthony a laissé :

Panacea aurea, seu de auro potabili. Hambourg, 1598.

Medicinæ chimicæ et veri potabilis auri assertio. Cambridge, 1610, in-8. — C'est une défense de l'arcane qu'il avait annoncé pour la première fois dans l'ouvrage précédent. Ce livre n'est dépourvu ni d'art ni d'instruction, quoique l'état actuel de la chimie montre le peu de solidité des raisonnemens qui y sont employés. L'auteur cherche à établir la possibilité de faire de l'or potable, à démontrer les grandes ressources qu'offrent à la médecine les productions du règne minéral; il exalte les propriétés merveilleuses de l'or, qui mérite, selon lui, le titre de médecine universelle. Du reste, il affecte une probité extrême, et se donne les honneurs de la franchise en révélant la composition de son remède; mais il garde les avantages du secret, en cachant, comme l'ont fait presque tous les charlatans, les circonstances essentielles de sa préparation. Anthony débitait son remède sous trois formes, auxquelles il donnait les noms de *teinture d'or*, *d'or potable* et *de quintessence d'or*. Suivant lui, la teinture, étendue dans seize fois sa quantité de vin, constituait l'or potable; la troisième forme était le résidu sec de la distillation de la teinture.

Apology in defense of his medicine stiled aurum potabile. Londres, 1616. — C'est la traduction en anglais de l'apologie indiquée ci-dessus. L'auteur y a fait seulement quelques additions; il y a surtout ajouté des raisonnemens vulgaires à l'appui de son idée de médecine universelle, et une abondante collection d'attestations des cures qu'il avait faites. Il fut poussé à composer ce nouvel ouvrage par suite des attaques dirigées contre son remède, surtout par celle du docteur Mathieu Gwine, intitulée: *Aurum non aurum, sive adversaria in assertorem chimiæ, sed veræ medicinæ desertorem, Fran. Anthonium.* L'année même de la mort d'Anthony, Jean Cotta, médecin de Northampton, publia: *Ant. Anthony or ant-Apology.*

(*Biographia Britannica.*—J. Aikin, *Biographical memoirs.*)

ANTYLUS, ou ANTYLLUS. On ne possède que des notions très-confuses sur l'existence de ce médecin. Quelques biographes pensent qu'il est le même qu'*Antilis*, ou *Antyles*. Il est mentionné par Stobée, écrivain de la fin du quatrième siècle, et cité par Oribase, Aëtius, Paul d'Égine, qui lui donne le titre de grand chirurgien, ainsi que par Avicenne et Rhazés. On croit qu'il appartenait à la secte méthodique, et qu'il a été, par conséquent, antérieur à Galien, puisque cette secte s'est éteinte vers le temps où vécut ce dernier. Toutefois, s'il en était ainsi, il y aurait lieu de s'étonner que Galien n'en ait fait aucune mention.



Aucune des productions d'Antylus n'est parvenue jusqu'à nous. Mais l'on doit croire, d'après les éloges qu'en font les anciens auteurs, en s'appuyant de son autorité dans quelques sujets qu'ils traitent, qu'il avait composé plusieurs ouvrages, et qu'il y avait embrassé toutes les parties de l'art de guérir. Il

n'en reste que des fragmens conservés par les compilateurs. On ne sait pas à quelle époque ont disparu les originaux; seulement il est probable qu'ils furent connus de Paul d'Égine, que par conséquent ils existaient encore au 7e siècle. Ils auraient vu le 10e, s'il était vrai qu'Antilis, l'un des auteurs favoris de Rhazès, fût le même qu'Antylus dont il est question maintenant. Comme la plupart des biographes ont négligé de parler de cet auteur, nous mentionnerons ce qui nous reste de lui avec un peu plus de détails que nous n'avons coutume de le faire.

Antylus décrit la saignée qui se pratiquait anciennement sur les veines du front, sur celles qui rampent derrière l'oreille, sous la langue, au pli du bras, à la main, au jarret, aux malléoles. Il indique quelles sont les veines qu'on doit ouvrir, dans quelles circonstances il faut le faire, quels avantages ou quels inconvéniens peut avoir le choix de telle ou telle veine située dans la même région. Le manuel de la saignée est décrit avec exactitude. (Oribase, *medicin. collect. lib.* 7, *cap.* 7 *et cap.* 11.) Il n'est pas moins exact dans la description de l'artériotomie. Mais comme cette opération était plus connue avant lui, si quelque chose lui est propre, c'est d'avoir prescrit d'éviter la division du muscle crotaphyte en ouvrant les artères des tempes, et de ne point ouvrir celles qui sont au devant des oreilles. (Oribase, *id.*, *lib.* 7, *cap.* 14.) Il donne des préceptes sur l'application des ventouses, avec ou sans scarifications, et sur les cas où cette application est indiquée. (Oribase, *id.*, *lib.* 7, *cap.* 16 *et* 17.) On lui doit deux observations sur les fistules. (Oribase, *id.*, *lib.* 10, *cap.* 33.) Il a parlé de l'hydrocéphale, et sa doctrine sur ce point est conforme à celle de Léonide; seulement il n'attend rien de l'incision et la rejette quand l'eau est amassée entre le crâne et les méninges, tandis que Léonide conseille l'opération. Il signale l'hydrocéphale comme une affection au-dessus des ressources de l'art, lorsque l'eau est entre les méninges et le cerveau. (*Collect. Nicetæ*, *p.* 121.) Il propose pour le traitement de l'ectropion l'excision du bourrelet formé par la conjonctive. Lorsque le renversement de la paupière est trop considérable, il recommande d'exciser une portion de la conjonctive en forme de V, et de rapprocher les bords de la plaie. (Aëtius, *tetr.* 11, *serm.* 3, *cap.* 72.) Enfin il a décrit l'opération de la trachéotomie dans le cas d'esquinancie. (Paul d'Égine, *lib. VI*, *cap.* 33.)

(Haller, *Biblioth. chir.*, *t. I*, *p.* 80. — Dujardin et Peyrilhe, *Hist. de la chirurgie*, *t. II*, *p.* 470.)

APINUS (Jean-Louis) naquit à OEhringen, en Franconie, le 20 novembre 1668. Il perdit de très-bonne heure son père, qui était ministre évangélique dans cette ville. Son éducation n'en fut pas moins soignée, quoique sa mère fût sans fortune. Apinus embrassa la médecine, et, pour fournir aux frais de ses études, il se fit correcteur dans une imprimerie, à Altdorf. Il obtint la licence en 1690, et devint d'abord médecin des princes de Hohenlohe. Il prit le bonnet de docteur en 1691, après quoi il pratiqua onze ans

dans la petite ville d'Hersbruck. Il fut fait, en 1697, médecin du prince de Sultzbach, et agrégé, en 1699, à la société des médecins de Nuremberg. Il mourut le 28 octobre 1703, à Altdorf, où il occupait, depuis l'année précédente, la chaire de philosophie et de chirurgie. L'Académie des Curieux de la nature l'avait admis dans son sein, sous le nom de *Nonus*. On a de lui :

Æolus microcosmo commodans et incommodans, seu disquisitio physico-pathologica de flatibus. Altdorf, 1687, in-4.

Disputatio inauguralis de syncope. Altdorf, 1690, in-4.

Febris epidemicæ annis 1694 et 1695 in Noricæ ditionis oppido Hersbruccense et vicino tractu grassari deprehensæ, tandemque petechialis redditæ, historica relatio, in observationum semi-centuriam digesta, prævioque discursu, morbi ætiologiam et curandi rationem novam, eam verò expeditissimam complexo illustrata. Nuremberg, 1697, in-8.

Programma de *περιεργια hippocratica, magno, ad faciendos in arte medicâ progressus, impedimento.* Altdorf, 1702, in-fol.

Oratio inauguralis de origine diversitatis temperamentorum in homine. Altdorf, 1702, in-4.

Disputationes V de principio vitali. Altdorf, 1702 et 1703, in-4.

Tous ces opuscules, le deuxième excepté, furent réimprimés (à Altdorf, 1718, in-8) par les soins de Sigismond-Jacques Apinus, fils de notre auteur, et de J. J. Baier qui y mit une préface.

Collectanea de febribus, præcipuè intermittentibus. Altdorf, 1726, in-4. J. Christ. Goetz, médecin de Nuremberg, fut l'éditeur de cet ouvrage.

On trouve plusieurs observations d'Apinus dans les Éphémérides des Curieux de la nature.

(V. Baier, *Biogr. profess. Altorf.* — Roques, *Supp. au dict. hist.*)

AQUILA (Sébastien dell'), ou Aquilanus, du nom de sa ville natale, située dans le royaume de Naples, était en réputation dans la première moitié du seizième siècle. Il fut professeur en médecine à Padoue, et mourut à Aquila en 1543, selon l'épitaphe qui se voyait sur son tombeau, dans l'église de Sainte-Maxime. Sébastien, zélé partisan du Galénisme, a laissé les ouvrages suivans :

Interpretatio morbi gallici et cura. Ce traité, adressé d'abord en forme de lettre à Louis de Gonzague, marquis, etc., évêque de Mantoue, doit avoir été écrit, selon Astruc, vers l'an 1498. Il fut imprimé à Lyon en 1506, in-4; Bologne, 1517, in-8, (avec quelques ouvrages de Gattinaria, Gentilis de Foligno, Blaise Astari). Lyon, 1525, in-8; Bâle, 1537, in-fol.; Lyon, 1539, in-8; Paris, 1570, in-8.

L'auteur cherche à prouver l'ancienneté de la maladie et son identité avec l'éléphantiasis des Grecs. Il distingue le traitement en diététique, pharmaceutique, et en chirurgical. Ce dernier consiste dans la saignée, et le pansement des ulcères ou des pustules

avec un onguent où le mercure entre pour une quinzième partie. *Ab hac tamen unctione caveant* (dit-il) *qui sunt debilis complexionis; etenim potiùs sophistica invenitur quàm vera : nam vidi ferè omnes recidivisse ut priùs. Si quis hoc pati potest, curatur.*

Quæstio de febre sanguineâ ad mentem Galeni. Lyon, 1525, in-8; 1538, in-8; Bâle, 1537, in-fol.; Francfort, 1604, in-8.

(Toppi, *Bibl. Neapolit.* — Astruc, *De Morbis venereis*, tom. II.)

AQUIN (JOSEPH D'), ou DAQUIN, docteur médecin de l'Université de Turin, médecin de l'Hôtel-Dieu de Chambéry, secrétaire perpétuel de la Société d'agriculture de cette ville, membre de l'Académie des sciences de Lyon, a publié les ouvrages suivans :

Analyse des eaux thermales d'Aix en Savoie. Chambéry et Paris, 1773, in-8.

Essai météorologique sur la véritable influence des astres, des saisons et des changemens de temps, par Jos. Toaldo, trad. de l'italien. On y a joint la traduction franç. des prognostics d'Aratus, trad. du grec en italien (par Ant. L. Bricci) 178.., in-8; *nouv. édit.*, 1784, in-4.

Topographie médicale de Chambéry et de ses environs, à laquelle la soc. roy. de méd. de Paris a décerné un prix. Chambéry, 1787, in-8.

La philosophie de la folie, ou essai philosophique sur les personnes attaquées de folie. 1792, in-8.

(Ersch, *La France littéraire*, t. I, et *Supplément.*)

ARABES (Aperçu historique sur l'origine et les progrès de la médecine chez les). Les sciences s'éteignaient partout; une longue suite de conquérans divers avaient bouleversé les empires subsistans, et laissé après eux l'ignorance et la misère; les Chrétiens s'étaient abrutis, lorsque les Arabes feuilletèrent les livres d'Aristote, et relevèrent la philosophie défaillante. Quelques savans veulent que les anciens habitans de l'Arabie-Heureuse se soient livrés aux spéculations philosophiques; et, pour prouver leur opinion, ils imaginent des systèmes qu'ils leur attribuent, et font venir à leur secours la religion des Zabiens, qu'ils prétendent être le fruit de la philosophie. Tout ce qu'ils disent n'a pour appui que des raisonnemens et des conjectures : mais que prouve-t-on par des conjectures, quand il faut des témoignages? Les Arabes n'ont connu l'écriture que peu de temps avant la fondation de l'hégire. Antérieurement à cette époque, on peut les considérer comme des idolâtres grossiers, sur lesquels un homme qui avait quelque éloquence naturelle pouvait tout. Ceux qu'ils désignèrent par le titre de *chated* étaient astrologues, musiciens, médecins, poëtes, législateurs et prêtres, caractères qu'on ne trouve jamais réunis dans

une même personne que chez les peuples barbares et sauvages. Les Arabes avaient peut-être, avant l'islamisme, quelque teinture de poésie et d'astrologie, telles qu'on peut les supposer à un peuple qui parle une langue fixée, mais qui ignore l'art d'écrire. Ce fut un habitant d'Ambare, appelé Moramed, qui inventa les caractères arabes, peu de temps avant la naissance de Mahomet; et cette découverte demeura si secrète entre les mains des Coraïshites, qu'à peine se trouvait-il quelqu'un qui sût lire l'Alcoran lorsque les exemplaires commencèrent à s'en multiplier. Le saint prophète ne savait ni lire ni écrire : de là la haine des premiers Musulmans contre toute espèce de connaissances, le mépris qui s'en est perpétué chez leurs successeurs, et la plus longue durée garantie aux mensonges religieux dont ils sont entêtés. Mahomet fut si convaincu de l'incompatibilité de la philosophie et de sa religion, qu'il décerna peine de mort contre celui qui s'appliquerait aux arts libéraux. C'est le même pressentiment dans tous les temps et chez tous les peuples qui a fait hasarder de décrier la raison. Le peu de lumière qui existait s'affaiblit au milieu du tumulte des armes, et s'éteignit au sein de la volupté; l'Alcoran fut le seul livre; on brûla les autres, ou parce qu'ils étaient superflus s'ils ne contenaient que ce qui est dans l'Alcoran, ou parce qu'ils étaient pernicieux s'ils contenaient quelque chose qui n'y fût pas. Les Ommiades qui gouvernèrent jusqu'au commencement du second siècle de l'hégire (jusqu'en 134), furent des défenseurs rigoureux de la loi d'ignorance et de la politique du saint prophète. L'aversion pour les sciences et pour les arts s'affaiblit un peu sous les Abbassides. Aboul-Abbas et ses successeurs instituèrent des pélerinages, élevèrent des temples, prescrivirent des prières publiques, et se montrèrent si religieux, qu'ils purent accueillir la science et les savans sans redouter les fureurs d'un peuple fanatique. Abou-Giaffar-Almansor osa attacher auprès de lui un astrologue et deux médecins chrétiens, et étudier les mathématiques et la philosophie. On vit paraître sans scandale Homère traduit en syriaque, et quelques autres ouvrages. Aroun-Al-Raschid marcha sur les traces d'Almansor, aima la poésie, proposa des récompenses aux hommes de lettres, et leur accorda une protection ouverte. Mais le règne d'Al-Mamoun fut celui des sciences, des arts et de la philosophie; il donna l'exemple, il s'instruisit. Ceux qui prétendaient à sa faveur cultivèrent les sciences. Il encouragea les Sarrasins à étudier; il appela à sa cour ceux qui passaient pour versés dans la littérature

grecque, Juifs, Chrétiens, Arabes ou autres, sans aucune distinction. Un grand nombre de savans chrétiens, chassés de Constantinople par les querelles de religion et par les troubles de l'Empire, se réfugièrent à Bagdad, emportant un grand nombre de livres, et les sciences qui avaient fait si long-temps la gloire de leur patrie. La Syrie, l'Arabie, la Perse, l'Égypte se peuplèrent de philosophes, et la lumière, échappée de ces contrées, commença à poindre en Europe. Les contemporains et les successeurs d'Al-Mamoun se conformèrent à son goût pour les sciences; elles furent cultivées de toutes parts. L'Espagne fut le plus éclairé de tous les états mahométans, parce que le commerce, les manufactures, la population et l'aisance y parvinrent, sous la domination des califes, à un degré tel, qu'on a peine à croire les récits que nous font les historiens. Les trois Abdérame et Alhaken portèrent au plus haut point de splendeur les pays soumis au califat de Cordoue. Ils protégèrent les sciences et gouvernèrent avec tant de douceur, que l'Espagne ne put se vanter d'avoir jamais été aussi heureuse sous le règne des princes chrétiens. Alhaken établit à Cordoue une académie qui, pendant plusieurs siècles, a été la plus célèbre du monde entier, et a fourni des savans très-distingués. Tous les Chrétiens de l'Occident se rendaient dans cette ville pour y puiser des connaissances. On y voyait déjà au dixième siècle une bibliothèque, la plus riche de tout l'Occident, qui renfermait deux cent vingt-quatre mille volumes. Séville, Tolède et Murcie avaient aussi des écoles savantes, qui conservèrent leur éclat jusqu'à la fin de la domination des Arabes. Si les progrès des sciences eussent été proportionnés au nombre de ceux qui les cultivaient, nous pourrions rendre grâce aux destins qui appelaient les Sarrasins à être les sauveurs de la véritable érudition, pendant qu'à la même époque les Chrétiens étaient plongés dans la plus profonde ignorance; mais il faut avouer que, malgré les lumières des princes, la multiplicité des académies et des bibliothèques, et la quantité prodigieuse des écrivains, l'état des sciences s'améliora fort peu sous la domination des Arabes. Il n'y a qu'un très-petit nombre d'auteurs de cette nation, dans les écrits desquels on trouve des idées philosophiques, des recherches faites avec goût, des découvertes nouvelles et de grandes vérités inconnues jusqu'alors. Mais le mérite qu'on ne saurait leur contester, et qui leur garantit l'éternelle reconnaissance de la postérité, c'est d'avoir transporté chez eux, et conservé jusqu'à nous le trésor des connaissances de la Grèce, qui aurait

infailliblement péri au milieu des ruines et des bouleversemens du moyen-âge. Cet aperçu sur les circonstances politiques auxquelles l'étude des sciences dut son origine et ses progrès, nous permettra maintenant de suivre avec facilité l'introduction et les développemens successifs de la médecine chez les Sarrasins.

Ce serait s'abuser volontairement que de prétendre remonter; dans l'histoire de la médecine des Arabes, à une époque antérieure aux monumens écrits qu'ils nous en ont laissés. Nous n'essayerons point de suppléer au défaut de renseignemens, par des conjectures tirées de la tournure particulière de l'esprit oriental, de son penchant à la superstition, et fondées sur la certitude que ces peuples n'avaient pu, jusqu'à l'islamisme, abandonner leurs malades sans secours. Il faut se résoudre à ignorer ce que fut la médecine indigène de l'Arabie, et se borner à rechercher comment celle des Grecs s'introduisit parmi les Sarrasins. On a prétendu que, dès le troisième siècle de notre ère, elle avait été importée en Perse et chez les autres peuples de l'Orient. Freind a dit, d'après le témoignage d'Abul-Pharage, et on a répété après lui que Sapor ayant obtenu en mariage la fille de l'empereur Aurélien, avait bâti en son honneur la ville de Jondisabour, et placé auprès de son épouse des serviteurs venus de son pays, et en particulier des médecins grecs; que ceux-ci formèrent à Jondisabour une école qui se perpétua sans interruption pendant une longue série de siècles. Mais il est faux qu'Aurélien ait donné sa fille à Sapor; il est faux par conséquent qu'il l'ait fait accompagner en Perse par des médecins grecs (*V.* Bayle, *Dict. hist.*, art. *Aurélien*, et Sprengel, *Hist. de la méd.*, t. II, p. 249); et l'école de Jondisabour est beaucoup plus moderne. Hareth-Ebn-Caldâ, de Takif, est, de tous ceux qui furent élevés à la doctrine des Grecs dans cette école, le plus ancien dont l'histoire nous soit attestée par des monumens authentiques. Il exerçait son art à la Mecque vers le commencement de l'hégire; il s'établit ensuite à Al-Tayef, où il se rendit tellement utile à ses compatriotes, que Mahomet lui-même le recommandait à cause de son habileté. Il vivait encore au temps d'Aboubecre, dont il était médecin, et mourut empoisonné à la même époque que lui. Vers la fin du septième siècle, Théodocus et Théodunus, tous deux médecins grecs, s'établirent dans l'Irak, et eurent pour disciples un grand nombre d'Arabes, qui se distinguèrent ensuite par leurs connaissances en médecine. Après la conquête de l'Egypte par les Arabes, les Chrétiens grecs et les Juifs, qu'ils avaient vaincus, devinrent leurs

maîtres. Ils traduisirent du grec ou du syriaque (*V.* Aaron) les ouvrages de médecine; et, dès la fin du septième siècle, les Sarrasins en possédaient un grand nombre dans leur langue maternelle. La famille des Bactischua rendit des services à la science. Élevés à l'école des Grecs à Jondisabour, formés à l'observation dans l'hôpital de cette ville, dont le service médical leur fut confié, ils donnèrent à plusieurs califes des preuves de leur habileté, et en reçurent les plus magnifiques récompenses. Les faveurs dont ils furent comblés s'étendirent à tous les médecins; et si quelque chose manqua aux progrès de l'art de guérir, ce ne furent point les encouragemens du pouvoir. Les premières traductions arabes des ouvrages grecs avaient été faites sur des traductions syriaques; le neuvième siècle en vit paraître plusieurs qui furent faites sur les originaux (*V.* Honain), et dès-lors la médecine grecque fut naturalisée chez les Arabes. Les travaux de Rhazès datent de cette époque, après laquelle les progrès de la science furent à peine sensibles (*V.* Ali-Abbas, Avicenne, Avenzohar, Averrhoes, Albucasis, etc.). Nous terminerons cette esquisse en jetant un coup-d'œil sur les travaux des Arabes dans chacune des branches de l'art de guérir.

Les Arabes se bornèrent à copier servilement l'anatomie de Galien et d'Aristote, sans rien ajouter à ce qu'on trouve dans les deux écrivains grecs. Quels progrès les Musulmans auraient-ils pu faire faire à la science sous le règne d'une loi qui aurait considéré l'ouverture d'un cadavre comme un sacrilége, et qui ne permettait même pas la dissection des animaux? Les Juifs, et les Chrétiens eux-mêmes, vivant au milieu des sectateurs de Mahomet, n'auraient pu, sans danger, braver les préjugés de ce peuple superstitieux. Un fait qui prouve combien peu on cultivait l'anatomie à Bagdad, au milieu d'un collége de médecine et d'un hôpital important, c'est l'avidité avec laquelle Gabriel Bactischua suivit les leçons que fit sur quelques points de cette science le jeune Honain, à son retour de la Grèce.

Dans l'étiologie des maladies, les Arabes prirent pour guide le médecin de Pergame, comme avaient fait les médecins grecs qui suivirent ce grand homme; mais ils eurent cela de particulier, que ce que Galien expose avec une grande prolixité, ils le développèrent plus longuement encore; en sorte qu'au milieu d'une multitude d'explications inutiles, il est souvent fort difficile de démêler ce qu'ils veulent dire. L'histoire des maladies, et la séméiotique, dont la décadence

commença en même temps que le dogmatisme des successeurs d'Hippocrate, et dont nous verrons l'étude se perdre si rapidement après Galien, ne furent pas mieux cultivées par les Arabes que par les derniers médecins grecs. Se bornant, le plus souvent, pour toute description, à la dénomination des maladies, ils s'empressent d'arriver à l'explication de leur origine, qu'ils déduisent de la prédominance de telle ou telle humeur, de telle ou telle qualité. Soigneux de rassembler pour chaque cas une énorme quantité de médicamens, ils faisaient presque consister en cela toute la médecine pratique. Toutefois, on doit aux Arabes la connaissance d'un certain nombre de maladies, que les médecins grecs n'avaient pas vues, ou avaient mal décrites, comme les aphtes des enfans, la croûte laiteuse, la dysphagie, *l'essera* (variété de l'urticaire), l'hydropisie du péricarde, l'inflammation du médiastin, l'induration cartilagineuse du péricarde, la lèpre et les maladies cutanées en général, la rougeole, la variole, le spina ventosa, etc.

Le sort de la chirurgie est toujours étroitement et inévitablement lié à celui de l'anatomie. Elles ne furent pas moins négligées l'une que l'autre; et Albucasis ne les sépare point dans les regrets qu'il forme sur le discrédit où elles étaient tombées de son temps. Quelques causes particulières contribuèrent à amener la décadence de l'art des opérations chez les Arabes. Un respect pour les convenances de la pudeur, poussé jusqu'à la superstition, fit interdire aux médecins toutes celles qui se pratiquent sur les parties génitales de la femme. Les circonstances les plus graves et les plus pressantes ne levaient point cette interdiction; et l'accouchement le plus laborieux n'autorisait point un homme à porter ses regards ou sa main sur les parties secrètes de la malade. Le secours d'une sage-femme était le seul qui pût être agréé. Une chose qui fait regarder à Albucasis l'opération de la taille chez l'autre sexe comme à peu près impossible, c'est la difficulté de trouver une femme-médecin qui ait le courage et l'habileté nécessaires pour la pratiquer. Peut-on regarder comme un progrès de la chirurgie l'usage prodigieusement fréquent que firent les Arabes de l'application du feu? (*V.* Albucasis.)

Ils enrichirent la matière médicale de plusieurs médicamens simples que les Grecs n'avaient pas connus. Tels sont entre autres quelques purgatifs végétaux, comme la casse, les tamarins, les myrobolans, la manne, le séné, qui sont beaucoup plus doux que ceux dont les Grecs faisaient usage. Ils rendirent très-commun l'usage du sucre, avec lequel ils firent des sirops, des juleps, des électuaires

ou confections, etc. Ils mirent les premiers en usage plusieurs especes d'aromates, comme la noix muscade, le macis, les clous de girofle. Ils employèrent également les premiers le musc, le nitre et le mercure.

Les Arabes cultivèrent aussi la chimie avec beaucoup de soin. On leur doit probablement l'invention de l'eau-de-vie. Ils connaissaient le sublimé, et paraissent avoir su faire les eaux distillées.

(Brucker, *Hist. philos.* — Diderot, *Philos. anc. et moder.* — *Hist. univers.* — Freind. — Deslandes, *Hist. crit. de la Philos.* — Barchusen. — Ackermann. — Sprengel. — Amoreux, *Essai hist. et litt. sur la médecine des Arabes.*)

ARANZI ou ARANZIO (Jules-César), en latin *Arantius*, l'un des anatomistes les plus habiles du seizième siècle, était de Bologne, où il naquit vers l'an 1530. Il eut pour maître, dans l'étude des sciences médicales, son oncle Barthélemy Maggi, chirurgien célèbre, et professeur à Bologne, qui devint médecin du pape Jules III, et l'illustre Vésale, professeur d'anatomie à Padoue, chef de cette admirable école italienne qui rétablit, ou plutôt qui créa l'anatomie chez les modernes. Peu de temps après avoir obtenu le titre de docteur à Bologne, Aranzi y fut nommé professeur de médecine, de chirurgie et d'anatomie. Il remplissait ces fonctions depuis trente-trois ans, quand il mourut, en 1589. On lui doit un grand nombre de découvertes anatomiques, dont nous allons signaler les principales, après avoir indiqué chacun des ouvrages où elles sont consignées :

De humano fœtu opusculum. Rome, 1564, in-8; Venise, 1571, in-4; Bâle, 1579, in-8; Venise, 1587, in-4, avec les *observationes anatomicæ* du même auteur; *ibid.*, 1589, in-4; *ibid.*, 1595, in-4, avec les *observationes anatomicæ* et le livre *de tumoribus*. Leyde, 1664, in-12, avec les traités de Plazzoni, *de partibus generationis*, et de Greg. Nyman, *de vitâ fœtûs in utero.* — Aranzi est, avec Colombo, un des premiers qui ait observé la matrice dans l'état de grossesse, et qui l'ait décrite avec exactitude. Il vérifia les opinions contradictoires des anciens sur l'existence des cotylédons, et reconnut qu'il n'y en a point dans la matrice de la femme, ni dans celle de la vache, de la truie, de la chienne et de quelques autres femelles d'animaux; mais il en trouva constamment dans celle de la chèvre et de la brebis. Il connut bien les artères et les veines de l'utérus, leurs anastomoses, et la dilatation qu'elles éprouvent durant la gestation; il réfute l'opinion de ceux qui admettent une continuité ou communication directe entre ces vaisseaux et ceux du placenta; il décrit avec autant d'exactitude que de précision le cordon ombilical, les artères et la veine qui le forment, leur distribution dans le placenta; il n'admet ni l'allantoïde, ni l'ouraque dans le

cordon humain, où ce dernier est remplacé par le ligament supérieur de la vessie. La description du fœtus présente un grand nombre de remarques neuves et importantes. Aranzi décrit parfaitement les différences du cœur du fœtus comparé à celui de l'adulte, la disposition du canal artériel, le trou ovale et sa valvule, leur occlusion après la naissance, la communication de la veine ombilicale avec la veine-porte, etc.

Observationes anatomicæ (avec l'ouvrage précédent). Bâle, 1579, in-8; Venise, 1587, in-4; *ibid.*, 1595, in-4. Au milieu des choses neuves que contient cet opuscule, on remarque la description de l'apophyse arrondie de la branche antérieure de l'enclume, celle du muscle releveur de la paupière supérieure, qu'Aranzi découvrit dans le temps qu'il étudiait encore sous Maggi, c'est-à-dire, vers 1548, par conséquent avant Fallopio (1553); la description du coraco-brachial, de l'extenseur propre de l'indicateur et des lombricaux, de l'obturateur externe, des muscles droits de l'abdomen, du *fascia lata* et du muscle tenseur de cette aponévrose, du larynx, de la glotte et de ses diverses parties, de la moitié postérieure des ventricules latéraux du cerveau, du pied d'Hippocampe, du quatrième ventricule ou *citerne* du cervelet, des petits tubercules placés à la partie moyenne du bord des valvules sigmoïdes. Les travaux d'Aranzi sur la circulation sont dignes de remarque. Enhardi par les recherches de Colombo, il affirma d'un ton plus assuré qu'il n'y avait point de voie directe de communication entre le ventricule droit et le ventricule gauche, que par conséquent le sang porté au cœur par la veine cave était obligé de sortir par une autre voie que celle que les anciens lui assignaient : cette voie ne peut être, dit-il, que l'artère pulmonaire ; le sang se mêle avec l'air, pénètre dans les veines pulmonaires qui le versent dans le ventricule gauche. Aranzi appuie son opinion en faisant remarquer que, quand bien même on accorderait la possibilité ou la réalité du passage du sang à travers la cloison des oreillettes, il serait impossible d'expliquer pourquoi ce liquide ne rentre point par les porosités hypothétiques qu'il aurait traversées, et ne vient pas ainsi troubler la marche de la nature; qu'on ne saurait concevoir à quoi serviraient les artères coronaires, et moins encore l'artère pulmonaire; pourquoi les veines pulmonaires auraient autant de diamètre; si elles ne devaient rapporter que de l'air du poumon, pourquoi ces vaisseaux se trouvent souvent pleins de sang après la mort. Aranzi connut donc la circulation pulmonaire, mais il s'arrêta là, et la grande circulation lui fut inconnue.

De tumoribus secundùm locos affectos. Bologne, 1571, in-8; et avec les ouvrages précédens. (Voyez plus haut). L'auteur en appelle continuellement à son expérience; il imagina, dans un cas, une pince pour arracher un polype des fosses nasales contre lequel tous les moyens employés étaient impuissans; il a vu un cancer commençant guéri par des médicamens, sans opération; il décrivit le premier la distorsion du pénis, suite des excès du coït; il guérit fréquemment la fistule à l'anus par l'opération avec l'instrument tranchant; il veut que dans l'ascite on vide l'abdomen lentement et à plusieurs reprises, et qu'on laisse la canule en place.

In Hippocratis librum de vulneribus capitis commentarius. Lyon, 1579, in-8; Leyde, 1639, in-12; *ibid.*, 1641, in-12. Aranzi supplée quelques omissions d'Hippocrate relativement aux contusions de la tête chez les enfans; il ne veut point qu'on se presse d'ouvrir ces sortes de tumeurs: les cataplasmes émolliens suffisent ordinairement pour les guérir.

Consilia et epistolæ medicæ; dans le recueil de Scholzius. Francfort, 1598, in-fol.; Hanau, 1610, in-fol.

(Douglas. — Mazzuchelli. — Portal. — Haller. — Brambilla. — Sprengel.)

ARBUTHNOT (Jean) est regardé comme un des hommes les plus distingués qui aient vécu en Angleterre sous le règne de la reine Anne. Mais il doit cette réputation plutôt à ses ouvrages littéraires qu'à ses travaux en médecine, qui ne s'élèvent guère au-dessus de la médiocrité. Il naquit à Arbuthnot, près de Montrose. Les biographes anglais ne précisent pas l'époque de sa naissance. Il fit ses études à l'Université d'Aberdeen, et y prit le degré de docteur en médecine. Abandonné à ses propres efforts par son père, ministre de l'église épiscopale d'Écosse, que la révolution avait dépouillé de son bénéfice, il se rendit à Londres. Il fut d'abord obligé, pour subsister, d'y enseigner les mathématiques. Bientôt il se fit avantageusement connaître comme savant littérateur, en réfutant, dans un écrit publié en 1697, l'opinion émise par le docteur Woodward sur le déluge, dans un *Essai sur l'Histoire naturelle de la terre*, et surtout par la publication d'un excellent discours *Sur l'utilité de l'étude des mathématiques*, 1700. Sa pratique médicale s'étendit rapidement, et il devint successivement médecin extraordinaire du prince Georges de Danemarck, et l'un des médecins de la reine Anne. Il avait déjà été admis dans la Société royale des sciences, et fut depuis nommé agrégé au Collége des médecins. Ce fut vers ce temps, en 1710, qu'il forma avec les hommes les plus célèbres de l'époque, Pope, Swift et Gay, une étroite liaison qui dura toute sa vie. En 1714, il conçut, avec les deux premiers, le plan d'une satire sur les abus de l'érudition, présentée sous la forme ironiquement sérieuse des aventures supposées d'un personnage infatué de la manie qu'ils voulaient combattre. Ce projet ne reçut pas une entière exécution. Il ne parut de cette satire qu'une partie, publiée dans les œuvres de Pope, sous le titre de *Mémoire de Martin Scriblerus*. Elle est presque entièrement attribuée au docteur Arbuthnot, surtout pour ce qui concerne l'anatomie, la logique et les mœurs et coutumes des anciens. La profonde érudition qui s'y montre, les idées ingénieuses et le sel dont elle est semée, en font une des pro-

ductions les plus originales qui soient écrites en anglais. Plus tard, de 1727 à 1733, il publia l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur comme savant, et qui est intitulé : *Tables des monnaies, poids et mesures des anciens, avec des dissertations explicatives*, et fit paraitre les deux principaux ouvrages qui ont rapport à sa profession. Quant à ses autres écrits satiriques, qui tombaient en quelque sorte de sa plume dans ses momens de loisirs, ils sont tellement confondus avec ceux de ses illustres amis, qu'il serait difficile de les indiquer avec certitude. Toutefois, on s'accorde à lui attribuer l'*Histoire de John Bull*, roman allégorique, dans lequel le peuple anglais est représenté sous ce nom, et qui offre, sous la forme la plus originale, une heureuse peinture de mœurs. On lui attribue encore un *Traité sur la manière de quereller chez les anciens*, et *l'Art de mentir en politique*. Plusieurs pièces qui ne sont pas de lui ont été imprimées dans un ouvrage publié en 1751 sous le titre d'*Œuvres mélées du docteur Arbuthnot*. Arbuthnot mourut à Londres en 1734 ou 1735, à la suite de continuelles et progressives souffrances produites par un *asthme*. C'est un des hommes qui honorèrent le plus son pays. On a dit de lui qu'il avait autant d'esprit que Swift et Pope, et qu'il avait une instruction plus profonde. On doit ajouter à sa louange qu'il leur était supérieur par la douceur et la régalarité de ses mœurs, et que son humanité et sa bienfaisance égalaient son esprit. Les ouvrages d'Arbuthnot qui ont rapport aux sciences médicales, sont les suivans :

On the regularity of the births of both sexes; c'est-à-dire, Sur la régularité des naissances des deux sexes ; opuscule qu'il lut à la société royale des sciences, et dans lequel, après avoir prouvé cette proportion régulière sur les documens les plus authentiques, il en déduit les conséquences morales et politiques les plus judicieuses.

Essay concerning the nature and choice of aliments; c'est-à-dire, Essai sur la nature et le choix des alimens. Lond., 1731, in-8 ; *ibid.*, 1732, in-8 ; *ibid.*, 1737, in-8 ; traduit en français par Boyer de Prébandier, 1741, 2 v. in-12 ; *ibid.*, 1755, in-12. (C'est la même édition que la précédente.)

Essay concerning the effects of air in human body; c'est-à-dire, Essai sur les effets de l'air sur le corps humain. Lond., 1733, in-8 ; *ibid.*, 1751, in-12 ; trad. en français par Boyer de Prébandier. Paris, 1742, in-12.

(Aikin, *gener. Biography.* — Chalmers, *biogr. Dictionary.*)

ARCE (François de), *Arcæus*, naquit à Fresno (*Fraxinum*), bourg de l'Arragon, vers l'an 1494. En 1516, il était à la Guadeloupe, d'après la *Biographie médicale*. Haller dit qu'il pratiqua la

médecine à *Methymne*. Quoi qu'il en soit, il était à Lerin en 1573, où il exerçait la médecine et la chirurgie; et quoiqu'il fût alors âgé de près de quatre-vingts ans, il avait encore la même dextérité qu'à quarante. Contemporain du restaurateur de la chirurgie française, *Arcæus* fut le Paré de l'Espagne : il combattit les préjugés de son siècle, et chercha presque toujours ses armes dans l'observation. Il fut le restaurateur de la méthode de traiter les plaies par la réunion immédiate; il rejeta l'usage des tentes, restreignit beaucoup celui de la suture, et pratiqua souvent avec succès le trépan et d'autres grandes opérations. C'est sans raison que Portal, et d'autres critiques après lui, reprochent au style d'*Arcæus* d'être diffus et languissant; il est, au contraire, fort concis. L'ouvrage ne contient presque que des faits, et la lecture en est encore aujourd'hui fort intéressante. (Cela ne doit s'entendre que du premier des deux ouvrages que nous allons indiquer) :

De rectâ curandorum vulnerum ratione, et aliis ejus artis præceptis libri II.

De febrium curandarum ratione, (avec des notes d'Alvarès Nunnez). Anvers, 1574, in-8 ; Amsterdam, 1658, in-12.

Les chapitres 9, 10, 11 et 12 du second livre du traité *De rectâ curand. vuln. rat.*, ont pour objet la maladie vénérienne. Astruc n'en parle pas dans sa bibliographie, non plus que Lefebure de Saint-Ildefont, son continuateur.

(Voy. l'ouvrage d'Arcæus, et la préface de Benoît-Arias Montanus, qui est placée en tête.)

ARCET (D'), *voyez* DARCET.

ARCHAGATUS, *voyez* ROMAINS (Médecine chez les).

ARCHIATRE. (*Archiater*, ἀρχίατρος.) On a beaucoup discuté sur l'étymologie et la signification de ce titre des médecins sous le règne des empereurs romains; mais on est à peu près d'accord maintenant pour reconnaître que la dénomination d'archiâtre, semblable à toutes celles qui se composent de la racine ἀρχὸς, indique une idée de prééminence, de supériorité, (ἀρχὸς τῶν ἰατρῶν, chef des médecins, médecin du premier ordre), et qu'elle ne désigne pas, comme l'a soutenu Mercuriali, le médecin du prince, en la faisant dériver des mots τοῦ ἄρχοντος ἰατρός. Ces discussions n'ont pu s'élever que par suite de l'obscurité qui règne sur les commencemens de l'institution des archiâtres, obscurité qui s'étend même en partie à des époques plus avancées. Voici, du reste, les notions que l'histoire, et surtout les divers codes et interprétations des lois romaines, nous fournissent

sur ce titre d'archiâtre dans l'empire romain. — Le premier archiâtre dont il soit fait mention, est Andromaque l'Ancien, médecin de Néron. Depuis les faveurs accordées par Auguste à Antonius Musa, qui lui avait sauvé la vie, faveurs qui s'étaient même étendues à la classe entière des médecins, les successeurs de cet empereur prirent la coutume de confier leur santé à des premiers médecins : mais ceux-ci ne jouissaient d'aucune prérogative particulière. Néron, en donnant le titre d'archiâtre à Andromaque, y attacha, si l'on en croit Galien, (*De theriac. ad Pison.*, chap. 1er.) le soin de surveiller les autres médecins. Toutefois, ces fonctions ne parurent pas rester long-temps dans les attributions des médecins du prince, et il leur arriva quelquefois même de n'être plus désignés sous le titre d'archiâtre. La liberté illimitée laissée à l'exercice de la médecine, le nombre croissant de médecins de toutes sectes, firent bientôt sentir le besoin d'une surveillance sur cette classe, et d'une sorte de garantie légale pour le public. Un seul archiâtre ne pouvait suffire : on créa donc des médecins publics, médecins salariés par l'état, et jouissant de priviléges particuliers, sous le nom d'archiâtres populaires (*archiatri populares*). Les premières ordonnances relatives à cette institution ne nous sont pas parvenues : la première loi importante connue sur ce sujet fut rendue vers le milieu du deuxième siècle, par Antonin-le-Pieux. Les petites villes de l'empire devaient avoir cinq archiâtres populaires; les grandes, sept; les plus grandes, dix : Rome en possédait quatorze, d'après le nombre des quartiers qui formaient la division de cette ville; il y en avait, en outre, un pour les vestales et un autre pour les gymnases. Ces médecins étaient choisis par les citoyens ayant droit de voter, et par les propriétaires de biens-fonds. Leur nomination devait être confirmée par les archiâtres, sur le vote de sept au moins d'entre eux, et à la suite d'une sorte d'examen, suivant toute vraisemblance. Alors ils prenaient, non la place vacante, mais la dernière, et avançaient d'après leur ancienneté de service; ce qui fait présumer que le traitement et les prérogatives étaient plus considérables pour ceux qui avaient les premières places que pour les autres. Plus tard, la sanction de l'empereur fut nécessaire, surtout pour les archiâtres d'un rang supérieur. Outre le traitement qui consistait en productions naturelles délivrées par les villes qu'ils servaient, et les salaires qui leur étaient comptés par les décurions, ces médecins jouissaient de prérogatives très-étendues. Depuis Auguste et son médecin Musa, des priviléges excessifs avaient été accordés à la classe entière des

médecins; mais des principes plus justes d'économie politique firent successivement restreindre ces priviléges, de sorte que les archiâtres en eurent de plus grands, et finirent même par être les seuls à en avoir. Ils étaient exempts des impôts et de charges publiques, telles que le logement des gens de guerre, le service militaire, et tout autre service onéreux. Leurs veuves et leurs enfans héritaient de l'exemption illimitée du logement des gens de guerre; leurs biens, dans les villes, n'étaient soumis à aucun impôt ni redevance, même aussi long-temps qu'ils étaient entre les mains de leur postérité immédiate; ils pouvaient refuser les charges civiles que les autres citoyens étaient tenus d'accepter, telles que le décemvirat, l'édilité, le tribunat populaire, le sacerdoce, etc. S'ils étaient promus à des titres plus élevés, par exemple à la dignité sénatoriale, à la comitive, etc., ils ne payaient ni les frais, ni les droits très-onéreux qu'entraînaient quelques-unes de ces charges; enfin leurs fils étaient exempts du service militaire. Les prérogatives dont ils jouissaient en justice n'étaient pas moins grandes: comme tous les médecins, ils étaient soustraits à toute juridiction extraordinaire; de plus, les offenses qu'on leur faisait étaient punies plus sévèrement que dans les cas ordinaires. On ne pouvait les mettre en prison, ni même les forcer de paraître en justice.

On manque de documens pour indiquer avec précision les fonctions des archiâtres. Il paraît que les colléges qu'ils composaient exerçaient, autant qu'il était permis de le faire, une surveillance sur les autres médecins dans leur pratique. Cette institution tendait du moins à diminuer les inconvéniens de l'absence de toute garantie légale préliminaire pour l'exercice de la médecine. Ils devaient soigner gratuitement les pauvres dans leurs maladies. Plusieurs ordonnances leur prescrivaient de les traiter avec humanité, et *gratis*. Du reste, il ne leur était pas interdit d'accepter les honoraires des personnes qui les avaient appelés. Mais la fonction la plus importante des archiâtres était de former des élèves, de les instruire dans toutes les parties de la médecine. On voit, par une ordonnance de Constantin, que le traitement alloué aux archiâtres avait pour but principal de leur donner toute facilité de se livrer à l'étude et à l'instruction de nombreux élèves, en remplaçant les salaires que leur aurait procurés la pratique exclusive de leur art: mais cette mesure ne paraît pas avoir eu les résultats qu'on pouvait en attendre. L'histoire ne cite pas un seul archiâtre de ville qui ait acquis une certaine réputation dans l'enseignement. Le mépris dans lequel

tombèrent et la science et les institutions savantes au milieu de la décadence de l'empire, s'opposa à ce que la corporation des archiâtres remplît parfaitement sa destination.

La dignité d'archiâtre subsistait à la cour depuis Andromaque; mais elle était très-distincte de celle d'archiâtre populaire. Les archiâtres palatins (*archiatri palatii, qui militabant intra palatum*) exerçaient leurs fonctions dans l'intérieur du palais, comme leur nom l'indique. Ils n'avaient aucune prééminence sur les archiâtres populaires; et, pour prendre rang parmi ces derniers et porter le même titre, ils étaient assujétis aux mêmes formalités que les autres. Il est à croire, d'après les exemples nombreux d'archiâtres palatins qui recherchèrent les places d'archiâtres populaires, que les avantages résultant de celles-ci étaient plus considérables. Cependant les faveurs de la cour se répandaient plus particulièrement sur eux : ils obtenaient, comme les autres officiers du palais, des titres et des honneurs, auxquels étaient attachées de grandes prérogatives, telles que le préfectissimat et la comitive de première, seconde et troisième classes. C'est ainsi que quelques-uns, décorés de la comitive de premier ordre, s'appelaient comtes et archiâtres du sacré palais, comtes des archiâtres (*comites et archiatri sancti palatii*, ou *comites archiatrorum*), et marchaient de pair avec les ducs et les vicaires; enfin, lorsque les archiâtres du palais cessaient leurs fonctions, ils conservaient, de même que les archiâtres populaires, le titre d'*ex-archiatris*, avec les honneurs et prérogatives dont ils avaient joui. D'abord, les dignités de la comitive étaient communes à plusieurs archiâtres; il y avait plusieurs de ces comtes en même temps. Mais sous le règne des rois ostrogoths qui succédèrent à l'empire d'Occident, il n'y eut plus qu'un seul comte et archiâtre qui avait sous sa dépendance les autres archiâtres, et même tous les médecins. D'après la formule de son installation, ce chef des médecins, qui était chargé particulièrement de la santé du souverain et avait un libre accès auprès de sa personne, devait être l'arbitre et le juge de toutes les contestations médicales. C'était, comme le dit plaisamment Leclerc, une manière de pape dans la médecine, auquel il ne manquait plus que l'infaillibilité.

Il y a lieu de s'étonner que Galien et quelques autres médecins célèbres n'aient point été revêtus du titre d'archiâtre, si ce titre avait été réellement établi dès le règne de Néron, et si l'institution des archiâtres populaires datait de celui d'Antonin-le-Pieux. Galien

a écrit qu'il avait suivi Marc-Aurèle et Lucius Verus dans un voyage, et que le soin de la santé du premier de ces empereurs et de ses fils lui avait été confié pendant quelque temps. Il est encore plus étonnant que, si l'on excepte un passage du livre *des Antidotes* de Galien, et une dédicace d'Érotien, aucun auteur n'ait parlé des archiâtres avant le règne de Constantin. C'est ce qui fait douter Leclerc que les archiâtres aient été établis avant cette époque. Mais les divers recueils de lois et d'ordonnances qui nous sont parvenus déposent contre cette opinion.

Les médecins de l'empire romain n'ont pas été les seuls qui ont porté le titre d'archiâtre. Ce nom a été donné, dans la suite des temps, aux premiers médecins de plusieurs souverains. Grégoire de Tours, parlant de quelques médecins des rois de France, les appelle *archiatri*. Cet historien cite un Marileifus, un Armentarius et un Réovalis, dont le premier était médecin de Chilpéric, roi de France, dans le sixième siècle; le second, de Sigebert, roi d'Austrasie, dans le même temps; et le troisième possédait le même office sous Childebert, autre roi d'Austrasie, fils du précédent. Depuis, Marc Miron, médecin de Henri III, fut le seul qui prit en France le titre de *comes archiatrorum*.

(Leclerc, *Hist. de la méd.*, part. 3, liv. 2, chap. 1. — Sprengel, *Hist. de la méd.*, tom. II, pag. 161. — Hecker, *Consid. histor. sur l'état de la médecine chez les Romains*, *dans le Journal complémentaire du Dictionnaire des sciences médicales*, tom. XXI, pag. 221.)

ARCHIGÈNE, d'Apamée, ville de Syrie, s'établit à Rome sous l'empire de Domitien. Disciple d'Agathinus, de l'école pneumatique, il adopta, en les modifiant, les principes de son maître, et les développa dans de nombreux traités sur les fièvres et sur d'autres sujets de médecine qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, mais dont Aëtius a conservé de nombreux fragmens. Archigène mourut sous l'empire d'Adrien. Il avait joui, dans l'exercice de son art, d'une grande célébrité, ainsi qu'on peut l'induire de quelques vers de Juvénal qui le concernent. Quant à ses talens comme écrivain, ils sont attestés par les éloges que lui a donnés Galien, qui, comme on sait, n'en était pas prodigue. On a considéré Archigène comme le chef d'une école qu'on a nommée éclectique. Nous ne pensons point qu'il ait jamais existé une telle école. En tout cas, le syncrétisme pratique des derniers pneumatistes, et d'Archigène en particulier, est loin de mériter la qualification d'éclectisme que lui ont donnée les historiens. (Leclerc. — Ackermann.)

ARCOLANI ou ERCOLANI (Jean), en latin *Herculanus*, médecin distingué du quinzième siècle, était né à Rome suivant Mandosio (*Biblioth. romana*, cent. I, num. 10, p. 14); mais le plus grand nombre des biographes disent, au contraire, qu'il était de Vérone. Au rapport d'Alidosi, il fut d'abord professeur public à Bologne depuis 1412 jusqu'en 1427, où il enseigna successivement la logique, la philosophie morale, et en dernier lieu la médecine. Il paraît qu'il alla ensuite occuper la chaire de médecine de l'Université de Padoue; et plus tard la même chaire à Ferrare, où il mourut en 1460, suivant les uns, et en 1484, suivant les autres. Il a publié les ouvrages suivans:

Practica medica, etc., sive expositio vel commentarii in nonum Rhazis Arabis ad regem Almansorem librum, ubi loci etiam affecti, morborum species, et præsidiorum natura, explicantur. Venise, 1483, 1493, 1497 et 1504, in-fol.; Bâle, 1540, in-fol.; Venise, 1542, 1557, in-fol.; avec des additions par J. Marinelli, Venise, 1560, in-fol.

Expositio perutilis in primam fen quarti Canonis Avicennæ. Ferrare, 1488, en caract. gothiques, in-fol. réimprimé avec des additions par Symphorien Champier. Lyon, 1518, in-fol.; puis à Venise en 1560, in-fol.; enfin, publié sous ce titre: *De febribus Joannis Arculani in Avic. IV canonis fen primam dilucida atque optima expositio nunc denuò accurratissimè expurgata, ac duplici Avicennæ textu exornata, etc.* Padoue, 1684, in-4. (Mazzuchelli.)

ARDERN (Jean) paraît être le premier qui ait donné quelque essor à la chirurgie en Angleterre; car ceux de ses compatriotes qui ont écrit avant lui sur cet art, s'étaient peu exercés à la pratique des opérations, et n'avaient fait que transcrire les auteurs les plus modernes. Ardern résida dans la ville de Newark depuis l'année 1349 jusqu'en 1370; de là il se rendit à Londres, où la réputation de son habileté l'avait dévancé. On ignore l'époque de sa mort.

Il a laissé, dit Freind, un gros volume de médecine et de chirurgie, mais surtout de chirurgie (écrit en latin). Il y en a plusieurs manuscrits; cependant il n'a pas encore été imprimé; ce qui doit d'autant plus étonner, que cet ouvrage est peut-être aussi utile qu'aucun de ceux qui aient été écrits sur cette profession dans ces temps-là, excepté celui de Guy de Chauliac. Ardern était certainement un praticien expérimenté, comme le prouvent les différens cas décrits dans son livre. Il s'y montre souvent empirique, et quelquefois superstitieux; mais, eu égard à l'état où étaient alors la médecine et la chirurgie, on peut le regarder comme un chirurgien assez habile et rempli de probité. Il indique un grand nombre de remèdes, dont la plupart sont de sa composition. Il a inventé un nouvel instrument pour les clystères, dont il

traite amplement; il insiste beaucoup sur les avantages de ce remède pour guérir ou pour prévenir les maladies; et on croirait, par les précautions et les difficultés qu'il signale pour cette opération, qu'elle était fort peu en usage et peu connue parmi les Anglais d'alors. Il y a dans cet ouvrage un long traité sur la fistule à l'anus, qui a été traduit et publié par John Read en 1588 : *On the fistula in ano.* Ardern décrit dans ce traité les deux méthodes de faire l'opération par incision ou par ligature, telles qu'elles sont indiquées par Paul d'Egine et Celse; il semble les avoir prises du premier de ces auteurs. Ardern paraît avoir eu de nombreux succès dans le traitement de cette maladie, dont on tentait rarement la guérison alors, et même longtemps encore après lui.

(Freind, *Hist. de la médec.*)

ARDOINI (Sante), de Pesaro, médecin et philosophe célèbre, vivait en 1430. Il a laissé l'ouvrage suivant :

Opus de venenis, in quo naturalis primum historia venenorum omnium, et deindè verò alexifarmacia, hoc est ratio tùm præcavendi venena, tùm curandi, etc., traditur. Additus est ejusdem generis commentarius Ferdin. Pozetti. Venise, 1492, in-fol.; Bâle, 1552 et 1562, in-fol. Cette dernière édition a été revue par Théod. Zwinger, qui y a joint une préface sur les poisons en général. On dit qu'Ardoini est aussi auteur d'un livre intitulé: *De odoratione*, et d'un autre : *De prolificatione.* Tomasini rapporte qu'il composa à Venise, en 1412, un ouvrage intitulé : *Contrà sterilitatem,* qui paraît être le même que celui *De prolificatione.* (Mazzuchelli.)

ARELLANO (Pierre-François), d'Aliano, dans le Piémont, exerçait la médecine à Asti vers la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Il a laissé plusieurs écrits de théologie et de médecine : nous n'indiquerons ici que ces derniers :

Trattato di peste. Asti, 1598, in-4.

Avvertimenti sopra la cura della contagione. Asti, 1599, in-8.

Praxis Arellana super tribus instrumentis totius medicinæ, victus inquem ratione, sanguinis missione, et pharmacorum administratione ; item super principalibus affectibus tàm particularibus, quàm universalibus, una cum quæstionibus medicis illustrata, etc. Turin, 1610, in-8.

Praxis Arellana, theoremata, præcepta, et remedia universalis medicinæ. Ces différens ouvrages sont indiqués par Mazzuchelli, d'après Rossotto. (*Syllab. script. pedemont.*, p. 485.)

ARENT CANT, disciple distingué d'Albinus, mort à la fleur de l'âge, a laissé :

De receptaculo et ductu chyli disput. Leyde, 1721, in-4., réimprimé dans l'ouvrage suivant :

Impetus primi anatomici ex lustratis cadaveribus nati. Leyde, 1721, in-fol. On y trouve des figures du réservoir du chyle, des muscles de la face, de la carotide, de la dure-mère crânienne, et de quelques-uns des sinus, des muscles de l'œil, de quelques-

uns des muscles du pharynx et de la mâchoire inférieure. Il y a de bonnes planches du cœur et du péricarde vus en place, et de plusieurs autres organes.

(Haller, *Bibl. anat.*)

ARÉTÉE. Il y a eu de grandes discussions entre les érudits sur l'époque où vécut ce médecin célèbre. Nous ne pouvons exposer ici leurs opinions diverses; mais nous engageons le lecteur à consulter, sur ce sujet, l'excellent article sur Arétée, fourni par J. Chrét. Théoph. Ackermann à l'édition publiée par Harles, de la *Bibliotheca græca* de J. Alb. Fabricius; ou la préface de Wigan, placée en tête de l'édition qu'il donna des œuvres d'Arétée, et reproduite par Haller dans le tome V des *Artis medicæ principes*. L'opinion la plus probable est celle qui fait vivre le médecin dont nous esquissons l'histoire, depuis le milieu du premier siècle jusqu'à l'an 138 de notre ère. On n'est pas plus d'accord sur le lieu où il exerça son art. Il était de Cappadoce; mais il vécut probablement en Italie, puisqu'il ordonne souvent des vins de cette contrée. Ce ne fut pourtant pas à Rome, car la célébrité que ses talens n'auraient pas manqué de lui concilier, eût été toute récente au temps de Galien; et ce dernier, qui nous a conservé les noms de tant de médecins obscurs, n'aurait pas oublié celui qui brille encore à côté d'Hippocrate.

Si les documens historiques sur la vie d'Arétée sont perdus depuis long-temps, les monumens de son génie ne périront jamais. Nous possédons à peu près complet son *Traité des maladies aiguës et chroniques*. Faut-il chercher ailleurs de quoi honorer sa mémoire? Tout le monde est d'accord sur le mérite éminent de cet ouvrage; mais on ne l'est pas également sur la doctrine qui en fait le fond. Leclerc et beaucoup d'autres après lui ont rangé Arétée dans l'école des pneumatistes; Goulin va plus loin, et, s'appuyant sur des raisons que lui seul peut trouver solides, il conjecture qu'Arétée pourrait bien n'être pas différent d'Athénée : ainsi, par le seul retranchement d'une lettre et le changement de deux autres, il élève au rang de chef de l'école pneumatique celui que Leclerc se contentait de regarder comme le disciple de cette école. Wigan incline à faire un méthodiste de notre auteur. On pourrait, avec autant de raison, faire honneur à l'ancien dogmatisme d'un sectateur aussi distingué. S'il y a du pneumatisme dans l'ouvrage d'Arétée, c'est qu'il est difficile de ne pas prendre, jusqu'à un certain point, la couleur de la doctrine qui domine à l'époque où l'on écrit; mais il faut bien remarquer que

son πνεῦμα est loin de représenter exactement le principe animateur de l'école pneumatique. Quant aux opinions *méthodiques* qui se trouvent dans Arétée, elles ne prouvent en aucune manière qu'il ait été le disciple des sectateurs de Thémison. Quiconque entreprendra de déterminer la nature des maladies, sans emprunter des explications aux sciences étrangères à la médecine, et sans imaginer des doctrines *à priori*, sera conduit au méthodisme. Sous quelque forme que sa pensée se déguise, on y reconnaîtra le méthodiste : l'histoire est là pour l'attester. (*V.* Méthodisme.) Au reste, s'il faut trancher toute discussion, nous dirons qu'Arétée n'est point un auteur systématique, et qu'il ne faut pas chercher dans son ouvrage une doctrine suivie et toujours conséquente. Ce qu'on y cherchera en tout temps avec fruit, ce sont des modèles d'observation et de nosographie.

L'ouvrage d'Arétée est divisé en huit livres; deux sur les causes et les signes des maladies aiguës; deux sur les signes et les causes des maladies chroniques; deux sur le traitement des maladies aiguës; enfin, deux sur le traitement des maladies chroniques. L'histoire de chaque maladie est ordinairement précédée de la description anatomique de l'organe qui en est le siége. Ces descriptions sont faites avec soin, et l'auteur y a placé quelques observations qui lui sont propres. (*V.* Anatomie.) Le tableau de chaque affection est tracé avec des couleurs dont la vivacité et la vérité ne le cèdent à aucun des modèles de la nosographie ancienne, pas même à ceux d'Hippocrate. Le diagnostic y est souvent porté à un degré de précision qui ne permet guère de douter que les médecins grecs se soient instruits par l'ouverture des cadavres de la diversité du siége de quelques affections, qu'aucun autre moyen ne saurait faire distinguer. (Cette opinion, qui a en sa faveur le témoignage de Pline, sera discutée quand nous ferons l'histoire de la Pathologie.) La thérapeutique d'Arétée est généralement énergique. Il avait souvent recours à la saignée, qu'il pratiquait au bras, au pied, sous la langue, au front, dans les narines; il employait les ventouses scarifiées, les sangsues, l'artériotomie. Quelques médecins plus anciens que lui recommandaient d'ouvrir la veine externe du bras, préférablement à l'interne, dans certaines maladies, de saigner sur le rameau veineux situé entre le doigt annulaire et le petit doigt de la main gauche, dans les maladies de la rate; Arétée prouve la futilité de ce précepte, en montrant que ces diverses branches appartiennent à un même tronc.

La méthode révulsive lui était parfaitement commune; il employait les sinapismes, les vésicatoires par les cantharides, l'ustion. Il prescrivait, dans les maladies aiguës, une diète sévère; enfin, il ne redoutait point l'usage de quelques remèdes héroïques.

Il existe dans les bibliothèques publiques de l'Europe un grand nombre de manuscrits des ouvrages d'Arétée, mais aucun n'est complet. Tout ce qu'il avait écrit sur les diverses espèces de fièvres, sur les maladies des femmes, sur la pharmacie, est perdu depuis long temps. Les seuls ouvrages qui nous restent sont ceux que nous avons indiqués. Les éditions n'en sont pas fort nombreuses. La seule édition grecque est celle de Jac. Goupyl (Paris, chez André Turnèbe, 1554, in-8); elle fut faite sur trois manuscrits, dont l'un appartenait à la Bibliothèque royale, un autre au cabinet de Capel : le savant éditeur s'était procuré le troisième à ses frais. Cette édition est très-correcte; Goupyl l'a enrichie des variantes des trois manuscrits, et de conjectures sur divers passages obscurs ou altérés, qui ne sont pas à dédaigner. Deux ans auparavant, Junius-Paul Crasso, professeur à Padoue, ayant découvert un manuscrit d'Arétée, en avait donné une traduction latine sous ce titre:

De acutorum ac diuturnorum morborum causis signis et curatione. Venise, 1552, in-4. Les chapitres II, III, V, VI, VII du 2ᵉ livre du traitement des maladies chroniques, manquent dans cette traduction, faite sur un manuscrit mutilé; ils y furent ajoutés d'après l'édition de Goupyl, dans la réimpression qui fut faite à Paris, 1554, in-8. Cette traduction fut insérée dans les *Artis medicæ principes.* Paris, 1567, in-fol. Enfin parut à Bâle, en 1581, la traduction complète de J.-Paul Crasso, dans une collection qui se compose d'Arétée, de Palladius, de Rufus et de Théophile. Voici les éditions qui ont paru depuis cette époque:

Αρεταιου Καππαδοκος ιατρικα. *Aetiologica, semeiotica, et therapeutica morborum acutorum et diuturnorum Aretæi Cappadocis, græcè et latinè conjunctim edita, tribus manuscriptis codicibus Veneto, Bavarico, Augustano collatis; cum commentario, quo obscura doctrina de nominibus et parte affectá morborum singulorum cum suis signis perspicatá methodo illustratur auctore Georgio Henischio B. medico Augustano.* Augsbourg, 1603, in-fol. L'exécution ne répond pas aux promesses de l'éditeur. La partie la plus importante du travail qu'il avait entrepris consistait à restituer à Arétée les fragmens de cet auteur conservés par des médecins postérieurs; mais il l'a fait sans critique, comme aussi il a rempli quelques lacunes sur l'autorité d'un manuscrit dont l'authenticité est suspecte. La traduction est celle de J.-P. Crasso.

Αρεταιου περι αιτιων, etc. *Aretæi Cappadocis de causis et signis acutorum et diuturnorum morborum libri quatuor; de curatione acutorum et diuturnorum morborum libri quatuor, cum manuscriptis duobus Harleyano*

et Vaticano contulit, novamque versionem dedit, Johannes Wigan; Acced. præfatio; dissertationes in Aretæum; variæ lectiones; notæ et emendationes; tractatus de Ionicâ Aretæi dialecto, quodque difficiliores hujus auctoris voces exponit lexicon. Oxford, de l'imprimerie de Clarendon, 1723, in-fol. Excellente édition grecque et latine qu'on devrait peut-être préférer à celle de Boerhaave, à cause de la traduction de Wigan, qui est bien plus élégante et bien plus fidèle que celle de J.-P. Crasso.

Aretei *Cappadocis de causis et signis, etc., cum commentariis integris Petri Petiti medici Parisiensis, atque clariss. Joan. Wiggani, doctis et laboriosis notis eruditiss. Dan. Guil. Trilleri, observationibus, etc., etc.; editionem curavit Her. Boerhaavius.* Leyde, 1735 (1731) in-fol. Cette édition, dans laquelle le texte grec est accompagné de la traduction de J.-P. Crasso, est la plus estimée de toutes.

Aretæus *Cappadox, ex interpretatione Jun. Pauli Crassi.* Padoue, 1700, in-8; Venise, 1763, in-8; Strasbourg, 1768, in-8; Lausanne, 1772, in-8. Cette dernière édition forme le tome V des *Artis medicæ principes* de Haller.

Aretæi *Cappadocis de causis et signis acutorum et diuturnorum morborum libri quatuor; de curatione acutorum et diuturnorum morborum libri quatuor.* Vienne, 1790, in-8 de 506 pages. C'est une simple réimpression de la traduction de la préface et des notes do Wigan.

ARGELLATA (Pierre d'), appelé ausssi Pierre ARGELATA, Pierre de LARGELATA, Pierre de la CERLATA, fut un des restaurateurs de la chirurgie, au oommencement du quinzième siècle. Il était de Bologne, où il occupa pendant long-temps avec éclat la charge de lecteur public en logique, en astronomie et en médecine. Après sa mort, arrivée le 20 janvier 1423, on lui érigea une statue, qui fut placée dans l'amphithéâtre d'anatomie de l'Université de Bologne, avec une inscription qui témoigne encore aujourd'hui de la réputation dont il jouissait. L'ouvrage suivant, de Pierre d'Argellata, prouve qu'elle était méritée.

De chirurgiâ libri sex. Venise, 1480, in-fol.; *ibid.*, 1492, in-fol.; *ibid.*, 1497, in-fol.; *ibid.*, 1498, in-fol.; *ibid.*, 1513, in-fol.; *ibid.*, 1520, in-fol. L'auteur a beaucoup emprunté à Gui de Chauliac; mais il joint très-fréquemment ses propres observations à celles de ses prédécesseurs. Il veut qu'on n'emploie les sarcotiques qu'avec beaucoup de circonspection. Il expose d'une manière très-détaillée le traitement des différentes espèces de lésions, telles que les contusions, les commotions, l'attrition, l'entorse, etc., et conseille la compression pour favoriser la cicatrisation des anciens ulcères. Dans la gangrène, il conseille des scarifications, et l'usage d'une lessive fortement chargée. Quoique partisan de la suture, il s'élève avec force contre celle des plaies qui intéressent les nerfs. Après avoir longuement décrit les loupes de la tête, il recommande de les extirper. Il fait remarquer qu'on peut

facilement prendre un hydrocèle pour un sarcocèle. Il décrit très en détail les ulcères de la verge provenant d'un commerce impur; il les traite par les fumigations avec la myrrhe, les fomentations avec le lierre, et l'application de l'onguent de vert-de-gris. Après avoir épuisé toutes ses ressources pour guérir les squirres du testicule, il ne balance pas à extirper l'organe. Il traitait la fistule à l'anus en incisant tout son trajet. Il a vu une plaie du bras produire dans ce membre la paralysie du mouvement, quoique la sensibilité y fût conservée. L'auteur rapporte partout un grand nombre de faits généralement bien observés.

(Mazzuchelli. — Haller, *Biblioth. chirurg.* — Sprengel.)

ARGENTERIO (JEAN), ou ARGENTERO, ARGENTERIUS, ARGENTIER, L'ARGENTIÈRE, vint au monde en 1513, à Castel-Nuovo, ville de Piémont, dans le district de Quiers. Il s'adonna à la médecine, à l'exemple de son frère aîné Barthélemy, qu'il alla trouver, en 1538, à Lyon, où celui-ci demeurait alors. Quoiqu'il n'eût encore que 25 ans, il se fit bientôt connaître par son habileté et ses succès. De Lyon il passa à Anvers en 1543. Il fut ensuite appelé en Italie, où il enseigna la médecine, d'abord à Naples, et ensuite à Pise. Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, ayant recouvré, en 1559, par la paix de Cateau-Cambresis, ses États, que son père avait perdus, et voulant remettre sur pied l'Université de Mondovi, y appela des savans de toutes parts. Argenterio fut chargé d'y enseigner la médecine. Quelque temps après, l'Université de Mondovi ayant été transférée à Turin, il y alla fixer sa demeure, et mourut dans cette ville, le 13 mai 1572, à l'âge de 59 ans.

Doué d'un esprit subtil et d'un jugement solide, Argenterio fut l'un des premiers et des plus puissans antagonistes du Galénisme. Du reste, il fut professeur célèbre, profond érudit, mais, s'il en faut croire Huarte, fort mauvais praticien. Ses ouvrages sont:

Varia opera de re medicá. Florence, 1550, in-fol.

De consultationibus medicis, seu de collegiandi ratione liber. Florence, 1551, in-8; Paris, 1557, in-8. — Généralités dans le goût de l'école.

De erroribus veterum medicorum. Florence, 1553, in-fol.

In artem medicinalem Galeni commentarii III, nempè de corporibus, de signis et de causis salubribus. Paris, 1553, in-8; Montréal, 1556, in-fol.; *ibid.*, 1568, in-fol.; Paris, 1578, 2 tomes in-8; *ibid.*, 1618, in-8.

De morbis libri XIV. Florence, 1556, in-8; Lyon, 1558, in-8. — Theoria mera, cujus nullus sit usus. (Haller.)

De somno et vigiliâ, de spiritibus et calido innato lib. II. Florence, 1556; Lyon, 1560, in-4; Paris, 1568, in-4.

De urinis. Lyon, 1591, in-8; Leipsick, 1682, in-8. Trois autres opuscules ont été réunis aux ouvrages

précédens, dans l'édition des œuvres complètes d'Argentier, publiées d'abord par son fils Hercule, et réimprimées plusieurs fois depuis : *Opera omnia*. Venise, 1592, in-fol., 2 tomes; *ibid.*, 1606, in-fol.; Hanau, 1610, in-fol.; Francfort, 1615, in-fol. (*Mémoires du* P. Nicéron.)

ARISTOTE, le philosophe le plus célèbre de l'antiquité, est aussi celui dont la doctrine a exercé sur la médecine le despotisme le plus long et le plus absolu. La nature de notre ouvrage nous fait donc un devoir de lui consacrer un article; mais la forme de sa composition, et les limites dans lesquelles nous devons nous renfermer, nous obligent à n'y admettre que ce qui se rattache plus ou moins directement à notre objet. On ne doit donc point s'attendre à trouver ici un tableau complet des travaux d'un homme qui embrassa dans sa vaste pensée l'universalité du savoir humain, et qui s'exerça tour à tour sur chacune des branches de nos connaissances.

Aristote naquit à Stagyre, la première année de la 99ᵉ olympiade, ou l'an 384 avant Jésus-Christ. Son père, Nicomachus, médecin d'Amyntas III, roi de Macédoine, fut son premier maître. Orphelin de bonne heure, Aristote trouva, dans son tuteur Proxenus, un protecteur aussi éclairé que bienveillant, qui lui donna les principes de tous les arts et de toutes les sciences. Sa reconnaissance fut sans bornes, et l'homme que l'on n'a pas craint d'accuser d'ingratitude envers un maître beaucoup plus célèbre, éleva à celui-ci des statues après sa mort. En 367 avant Jésus-Christ, il vint à Athènes étudier la philosophie sous le successeur de Socrate. Il fut, pendant près de vingt ans, le disciple le plus assidu de Platon, et l'ornement de l'Académie. Après la mort de Platon, Aristote se retira à Atarné, près d'Hermias, qui y avait l'autorité souveraine. Quand la trahison de Mentor et la cruauté d'Artaxercès lui eurent enlevé cet ami, il chercha à éterniser sa mémoire par un hymne qui est un des plus beaux morceaux de poésie de l'antiquité; et il acquitta la dette de l'amitié en épousant la sœur d'Hermias, qui se trouvait dénuée de tout secours par la mort de son frère. Ce fut vers l'an 345 avant J. C. que Philippe appela Aristote à sa cour, pour lui confier l'éducation d'Alexandre. Le philosophe y employa huit années, retiré habituellement dans une campagne à côté de la ville de Mieza, loin du tumulte de la cour. L'étude de la nature, celle de la médecine en particulier, entrèrent dans le plan de cette éducation, selon le témoignage de Plutarque. Aristote demeura à la cour d'Alexandre jusqu'à ce que ce prince, destiné

à conquérir la plus belle partie du monde, porta la guerre en Asie (d'autres disent jusqu'après la conquête de l'Asie); le philosophe reprit alors le chemin d'Athènes. Il y fut reçu avec la plus grande distinction, et on lui donna le Lycée pour y fonder une nouvelle école de philosophie. Ce fut alors qu'il composa ses principaux ouvrages, et qu'il enseigna une doctrine souvent en opposition avec le Platonisme. Mais si Aristote combattait quelques-unes des opinions de son maître, il attaquait avec bien plus de force les préjugés vulgaires. Le fanatisme se contenta de le maudire en silence, tant qu'il eut pour protecteur le plus grand monarque du monde; mais aussitôt après la mort d'Alexandre, il fut attaqué par un prêtre de Cérès, qui l'accusa d'impiété, et le traduisit devant les juges. Cette accusation pouvait avoir des suites fâcheuses. Pour *épargner aux Athéniens un second attentat contre la philosophie*, Aristote se retira secrètement à Chalcis, où il mourut peu de temps après, consumé par l'excès du travail et de la méditation, l'an 322 avant J. C. Nous ne devons point exposer ici les travaux de ce génie encyclopédique qui sont étrangers aux sciences physiologiques et médicales; nous dirons seulement un mot de sa méthode, et nous rappellerons, de ses doctrines philosophiques, les principes qui exercèrent quelque influence sur les nôtres.

Platon avait placé dans l'âme elle-même l'origine ou le principe de toute connaissance, et dans ses idées innées et immanentes, l'unique fondement de la véritable science. Selon ce philosophe, les sens, organes matériels de l'enveloppe imparfaite où se trouve emprisonnée cette émanation divine qui fait notre nature, sont moins propres à faire pénétrer dans l'entendement des connaissances réelles que de trompeuses illusions; et l'expérience est plus capable d'offusquer les notions générales dont l'esprit est riche de sa nature, que de lui fournir des lumières nouvelles. Aristote partit d'un principe entièrement opposé. Suivant lui, l'âme n'a, d'elle-même, aucun principe de connaissance; elle n'en acquiert que par l'exercice des sens, qui sont comme autant de messagers établis pour lui rendre compte de ce qui se passe hors d'elle. *Nihil est in intellectu quod non fuerit priùs in sensu.* Des connaissances particulières qui lui viennent par le ministère des sens, elle forme, par une opération qui lui est propre, les notions générales qui constituent la science. Il faut donc, pour parvenir à la science, observer d'abord les phénomènes, et fournir des matériaux à l'entendement. Voilà la première partie de la méthode d'Aristote; voici

maintenant la seconde. Mais les sens sont sujets à l'erreur, et l'esprit a besoin de règle pour ne pas s'égarer au milieu des impressions qu'il perçoit. Il faut donc soumettre les sens à une méthode infaillible d'observation, et astreindre l'entendement à des procédés réguliers et sûrs, et qui rendent l'erreur impossible. A l'époque où vivait Aristote, la fureur de dispute, les arguties et les sophismes de la secte mégarique avaient rendu cette dernière tâche fort difficile. Notre philosophe y employa des efforts prodigieux d'esprit : c'est de là que naquit son *organum* universel, dont l'art du syllogisme forme la base. Mille auteurs ont exposé les avantages de cette méthode ; personne n'en a mieux dévoilé l'insuffisance et les inconvéniens que Bacon ; le *novum organum* de l'illustre chancelier nous dispense d'en dire davantage. La physique d'Aristote n'a de rapport avec notre objet que par ses principes généraux ; nous allons les indiquer. Un phénomène quelconque, dans l'univers, envisagé de la manière la plus générale, a nécessairement trois principes : *la matière*, *la forme*, et *la privation*. On a attaqué de mille manières cette opinion d'Aristote ; elle n'est pourtant que l'expression énergique et concise de l'existence incessamment variable de l'univers. Ce ne sont point trois principes capables d'exister isolés ; mais ce sont trois conceptions essentiellement distinctes, qu'imprime dans notre esprit la contemplation d'un objet ou d'un acte quelconque de la nature. On a regardé comme une absurdité l'idée de faire de *la privation* un principe. Oui, *la privation* est le principe de toute activité : c'est *la tendance* d'un corps à se placer *où il n'est pas*, à se combiner avec un second, et à revêtir une *autre forme que la sienne ;* c'est *le besoin* qu'éprouve un être organisé de passer dans des circonstances qui deviennent nécessaires à son existence ; c'est *le desir* chez celui qui a volonté, ..., etc., c'est, nous le répétons, le principe de toute action et de tout mouvement, et par conséquent de toute existence ; car l'inertie et le repos absolus ne diffèrent point du néant. Considérés en eux-mêmes et dans leurs formes propres, les élémens de la nature sont au nombre de cinq : la terre, l'eau, l'air, le feu et l'éther. Les quatre premiers ont seuls des qualités variables et susceptibles de se modifier les unes par les autres. Ces qualités, qui sont le chaud, le froid, le sec et l'humide, sont la cause prochaine, immédiate, de tous les phénomènes de l'univers. Galien transporta ce système dans la physiologie, et fonda là-dessus la théorie des êtres organisés : c'est donc à l'article Galien qu'il faut chercher de plus longs détails sur ce sujet. Les

travaux d'Aristote en zoologie ont pour nous bien plus d'importance et doivent nous arrêter plus long-temps. Non-seulement il a connu un grand nombre d'espèces d'animaux, mais il les a étudiés et décrits d'après un plan vaste et lumineux, dont peut-être aucun de ses successeurs n'a approché, rangeant les faits, non point selon les espèces, mais selon les organes et les fonctions, seul moyen d'établir des résultats comparatifs. Aussi peut-on dire qu'il est non-seulement le plus ancien auteur d'anatomie comparée dont nous possédions les écrits, mais encore un de ceux qui ont traité avec le plus de génie cette branche de l'histoire naturelle, et celui qui mérite le mieux d'être pris pour modèle. Le règne animal entier n'est, pour ainsi dire, à ses yeux, qu'un objet unique. C'est l'animal en général dont il fait l'histoire. Il commence par l'homme, plutôt parce qu'il est le mieux connu, que parce qu'il est le plus parfait; il le décrit par toutes ses parties extérieures et intérieures; et cette description est la seule qui soit complète : au lieu de décrire chaque animal en particulier, il les fait connaître tous par les rapports que les parties de leurs corps ont avec celles du corps de l'homme. Lorsqu'il décrit, par exemple, la tête humaine, il compare avec elle la tête de toutes les espèces d'animaux; à la description du poumon de l'homme, il rapporte tout ce qu'on savait des poumons des animaux, et il fait l'histoire de ceux qui en manquent; à l'occasion des parties de la génération, il rapporte toutes les variétés des animaux dans la manière de s'accoupler, d'engendrer, de porter et d'accoucher; et, suivant ainsi ce plan de comparaison dans lequel l'homme sert de modèle, et ne donnant que les différences qu'il y a des animaux à l'homme, il évite toute répétition, il accumule les faits, et il n'écrit pas un mot qui soit inutile : aussi a-t-il compris dans un petit volume un nombre de faits vraiment prodigieux. Nous citerons quelques-unes des observations qui lui sont propres. Il a enrichi l'histoire naturelle des oiseaux en donnant une explication physiologique du phénomène de l'incubation, et en fixant les caractères essentiels qui distinguent les genres. Ses observations sur le développement du poulet sont tellement exactes, qu'on ne peut mieux les comparer qu'à celles du grand Harvey. Schneider a prouvé combien ses idées étaient justes et précises sur les caractères des animaux de cette classe. Aristote savait que les oiseaux de proie qui se nourrissent de chair et de sang ne boivent jamais. On ne saurait prodiguer trop d'éloges à ses précieux travaux sur l'ichthyologie. Il a le premier cherché à établir les carac-

tères essentiels des poissons; et, pour parvenir à ce but, il les partage en deux classes : la première renferme ceux dont le corps est recouvert d'une peau, et qui ont de simples cartilages en place d'arêtes; la seconde embrasse ceux qui ont le corps couvert d'écailles. Il reconnut que les poissons cartilagineux n'ont point de poumons, mais sont pourvus de branchies qui n'exécutent aucun mouvement volontaire : à cet égard, il était réellement plus avancé que Linné. Schneider a fait voir avec quel soin Aristote avait disséqué les poissons, et combien sont exactes ses remarques sur la structure de ces animaux; il connaissait même très-bien les canaux qui se rendent des branchies au cœur. Il s'est attaché surtout à combattre les préjugés de ses contemporains qui croyaient tous les poissons du sexe féminin. Cependant il avoue que très-souvent il n'est pas possible de déterminer leur sexe. Ces animaux sont privés des voies urinaires et des testicules; mais ils ont un canal excréteur de la semence, qui est divisé en deux portions, et qui s'ouvre près de l'anus. Les œufs de ces animaux diffèrent de ceux des oiseaux en ce que, chez ces derniers, le blanc est séparé du jaune. L'habitude où sont plusieurs poissons, comme le thon et l'esturgeon, de se cacher pendant l'hiver, n'a pas échappé à la sagacité de l'excellent naturaliste grec. Il n'a pas étudié moins soigneusement les autres classes d'animaux. Il a disséqué des serpens, des tortues, plusieurs autres amphibies, des écrevisses, des insectes même; et quelques modernes ont reconnu l'exactitude de ses observations. Il décrit fort bien la génération du scorpion, dont il assure que les petits ont la forme d'un ver. On est étonné du nombre prodigieux d'observations qu'il a recueillies sur l'accouplement et la procréation des insectes; les mollusques mêmes n'échappèrent pas à son attention. Il a laissé de précieuses remarques sur la pinne-marine, le nautile et plusieurs autres testacés. Il s'était aperçu déjà que la classe des vers forme en quelque sorte le passage entre les règnes végétal et animal. Tant d'éminens services rendus à l'anatomie comparée et à la zoologie doivent bien faire pardonner les erreurs qu'il n'a pu éviter. (*Voy.* Anatomie.) Aristote fit aussi, sur les maladies des animaux, un grand nombre de recherches que Gruner a parfaitement bien recueillies. (*Bibliothek*, etc., c'est-à-dire, Bibliothèque des anciens médecins. Leipsick, 1781-82, in-8°, 2 vol.) Il a observé la morve chez les ânes, la ladrerie des cochons, l'hydrophobie que l'homme ne contracte jamais, suivant lui, la fourbure des chevaux, et même quelques maladies de l'éléphant et des poissons.

Aristote a beaucoup écrit; la plupart de ses ouvrages ont eu de nombreuses éditions séparées, dont l'indication remplirait un grand nombre de pages, et serait déplacée dans ce Dictionnaire. On peut consulter à cet égard l'édition publiée par Harles de la *Bibliotheca græca* de J. A Fabricius; les *Annales typographici* de Maittaire, et l'*Onomasticon litterarium* de Saxe, qui renvoie aux meilleures sources. Nous n'indiquerons que les principales éditions des œuvres réunies, et celles des ouvrages qui se rapportent directement à notre objet.

Aristotelis philosophi opera omnia, græcè, ex recensione Aldi Manutii. Venise, *Alde*, 1495-98, in-fol., 5 vol. Cette édition, que les curieux recherchent parce qu'elle est rare, ne contient ni la rhétorique, ni la poétique; mais on y trouve l'*historia plantarum* et le traité *de causis plantarum* de Théophraste. La meilleure édition grecque est celle que donna Fred. Sylburge. Francfort, 1584-1587, in-4, ordinairement réunie en 5 vol. Cette édition se trouve rarement complète; elle est très-recherchée par les savans. Parmi les éditions grecques-latines, nous indiquerons les suivantes : *Aristotelis operum nova edit. gr. lat. ex bibliothecâ Is. Casauboni.* Lyon, 1590, 1596, 1605, 2 vol. Ces éditions, qui portent tantôt le titre de Lyon, tantôt celui de Genève, tantôt celui de *Coloniæ Allobrogum* (Cologny, petite ville dans le voisinage de Genève), sont également bonnes.—*Aristotelis opera omnia, gr. lat., edente Gul. Duval.* Paris, 1619, 1629; in-fol., 2 vol.; *ibid.*, 1639, 1654, in-fol., 4 volumes. Les deux dernières sont un peu plus amples que les autres. J. C. Buhle avait entrepris de donner une édition avec des notes, et une traduction nouvelle qui n'a pas été achevée. Deux-Ponts, 1791, in-8, tom. I à IV; Strasbourg, an VIII, tom. V.

Il ne nous reste plus qu'à indiquer les éditions séparées des ouvrages d'Aristote qui sont relatifs à la zoologie.

De animalium generatione lib. V, cum J. Philopponi (grammatici) commentariis, græcè. Venise, 1526, in-fol.

De animalibus lib. IX; de partibus lib. IV; de incessu lib. I, etc., græcè. Florence, 1527, in-4.

Historia de animalibus, græcè et latinè; Jul. Cæs. Scaligero interprete, cum ejusdem commentariis. Toulouse, 1619, in-fol.

De animalibus historiæ lib. X, græcè et latinè. Textum recensuit, J. C. Scaligeri versionem diligenter recognovit, commentarium amplissimum, indicesque locupletissimos adjecit J. G. Schneider. Leipsick, 1811, in-8, 4 vol. Excellente édition, comme toutes celles qu'on doit à Schneider.

Libri de animalibus, interprete Theodoro Gazâ (en latin seulement). Venise, 1476, in-fol.

De naturâ animalium lib. IX; de partibus animalium lib. IV; de generatione animalium lib. V; Theophrasti historia plantarum, etc. Venise, 1504, in-fol.; *ibid.*, 1513, in-fol.

Histoire des animaux d'Aristote, traduite en françois, avec le texte grec à côté, et des notes, par Camus. Paris, 1783, in-4, 2 vol.

(J. Henr. Schulze, *Historia medicina*. — Brucker, *Inst. hist. philosoph.* — Diderot, dans *Encyclop. méthod. part. philos. anc. et moderne*, art. *Aristotélisme et Péripatétisme*. — Deslandes, *Hist. crit. de la philos.* — Sprengel. — *Biogr. univ.*)

ARMSTRONG (Jean) naquit vers l'année 1709, à Castleton, dans le comté de Roxburg, où son père était ministre. Il fit ses études et fut reçu docteur en médecine à l'Université d'Édimbourg. L'époque où il se rendit à Londres est incertaine; seulement on sait que ce fut en 1735 qu'il y publia son *Essai sur l'art d'abréger l'étude de la médecine*, et qu'il s'y fit distinguer alors plutôt comme littérateur et poëte que comme médecin. Quelques années après, il fit paraître un poëme, *Économie de l'amour*, dont le succès, uniquement dû aux peintures licencieuses qui s'y rencontraient, ne fut pas favorable à son auteur. Mais bientôt il répara les torts qu'avait faits à son caractère cette dernière production, et releva sa réputation de poëte par la publication de son poëme sur *l'Art de conserver la santé*, qui parut en 1741. Il fut nommé, en 1746, l'un des médecins de l'hôpital institué pour les soldats malades et blessés, et, en 1760, médecin des armées en Allemagne. Il y resta trois ans, et revint après la paix à Londres, où sa pratique médicale fut peu étendue. Quoique Armstrong ait été regardé par ses contemporains comme très-habile dans sa profession, et que son caractère fût généreux, il n'obtint pas de succès dans la carrière qu'il avait embrassée. Il ne put se plier à tous les moyens qu'il faut mettre en usage pour y réussir au milieu de nombreux rivaux; la raideur et la froideur de ses manières ne contribuèrent pas peu à ce défaut de succès, qui le jeta dans une sorte de misanthropie. Aussi se livra-t-il particulièrement à la littérature. Il recherchait avidement la société des hommes d'esprit et de talent, et conserva toute sa vie l'estime et l'attachement du docteur Pringle, du poëte Thomson et d'autres gens de mérite. On lui attribue les belles stances du poëme de Thomson : *le Palais de l'indolence*, dans lesquelles sont décrits les effets funestes de cette fâcheuse situation de l'âme. Armstrong mourut le 7 septembre 1779, des suites d'une chute qu'il fit en descendant de voiture. A la surprise de ses amis qui attribuaient à la pauvreté la continuité de ses plaintes chagrines, il laissa plus de 3,000 livres sterling, économisées sur un léger revenu, dont la principale partie provenait de sa pension de retraite. Les ouvrages publiés par Armstrong sont presque tous littéraires :

De tabe purulentâ, dissert. inaug. Edimb. 1732, in-4.

An essay for abridging the study of physic, to wich is added a dialogue betwixt Hygeia, Mercury and Pluto, relating to the practice of physic, as it is menaged by a certain illustrious society, and an epistle from Usbeak the persian to Joshua Ward, esq. (Essai d'une méthode abrégée d'étudier la médecine, à laquelle on a joint un dialogue entre Hygie, Mercure et Pluton, relativement à la pratique de la médecine selon l'usage d'une illustre société, et une épitre du persan Usbeck à Josué Ward.) Lond., 1735, in-8.—Cet essai, qui a été depuis imprimé dans le répertoire de Dilly, est une satire ingénieuse dirigée contre les charlatans et le charlatanisme. Le dialogue et l'épître n'ont pas le même mérite.

A synopsis of the history and cure of venereal disease. (Tableau de l'histoire et du traitement de la maladie vénérienne.) Londres, 1737, in-8. C'est une histoire abrégée de la syphilis. Astruc reproche à l'auteur de ne parler que des écrivains renfermés dans l'*Aphrodisiacus Luisini*.

The economy of love. (L'économie de l'amour.) Londres, 1739, in-12. En 1768, l'auteur, dans une autre édition, a retranché ou corrigé les passages trop libres de ce poëme.

The art of preserving health, a poem. (L'art de conserver la santé, poëme.) Londres, 1744, in-8. — C'est sur ce poëme que se fonde uniquement la réputation d'Armstrong; car ses autres productions s'élèvent à peine au-dessus de la médiocrité. Les critiques anglais le rangent parmi leurs ouvrages classiques, et il a eu de nombreuses réimpressions, soit séparément, soit dans des collections. L'auteur a traité son sujet dans quatre chants, sous les titres : l'air, les alimens, l'exercice, les passions. Le goût lui défendait d'adopter un ordre plus scientifique, et de parcourir tous les détails de l'hygiène. Les Anglais admirent le style pur, élégant et concis de ce poëme. Le sujet est relevé par de nombreuses images poétiques, et par des descriptions pittoresques convenablement placées. M. Marquis a donné dans le tome VI du Journal complémentaire des sciences médicales, page 62, une analyse et des fragmens d'une traduction inédite de ce poëme d'Armstrong.

Poem on benevolence. (Poëme sur la bienveillance.) Lond., 1751, in-12.

Taste, an epistle to a young critic. (Le goût, épître à un jeune critique.) Londres, 1753. C'est dans cette épître en vers, dans le même genre que celles de Pope, qu'Armstroug commença à manifester son penchant à considérer les hommes et les choses d'un œil chagrin.

Sketches or essays on various subjects, by Lancelot Temple, esq., in two parts (Esquisses ou essais sur divers sujets, par Lancelot Temple, en 2 parties). Londres, 1758.—Le célèbre Wilkes, avec lequel Armstrong était alors intimement lié, passe pour avoir coopéré à plusieurs pièces de ce recueil. Production déparée par un mauvais goût et un mauvais ton.

Day, an epistle to John Wilkes of Aylesbury, esq. (Le jour, épître à J. Wilkes d'Aylesbury.) Londres, 1760. Cette pièce, dont la versification est assez négligée, fut composée en Allemagne.

Miscellanies (mélanges). Londres, 1770, 2 vol. in-8. Ces deux volumes

renferment les productions littéraires indiquées ci-dessus, à l'exception de *l'Economie de l'amour;* l'auteur y a joint quelques pièces, telles que des imitations de Shakespeare et de Spencer, et une tragédie intitulée : *The forced marriage* (le Mariage forcé) que Garrick refusa de jouer.

A Short ramble through some parts of France and Italy, by Lancelot Temple. (*Courtes excursions dans quelques parties de la France et de l'Italie*, par Lancelot Temple.) Lond., 1770.

Medical essays (Essais de médecine). Londres, 1773, in-4.—Dans cet opuscule, Armstrong, qui y condamne tout système, se livre aux hypothèses contre lesquelles il déclame. Il se plaint du dédain et des dégoûts qu'il a éprouvés dans sa profession de médecin et dans sa carrière littéraire, avec le ton amer d'un homme profondément aigri par l'insuccès.

(Aikin, *General biogr.* — Chalmers, *General biogr. diction.*)

ARNAUD DE NOBLEVILLE (Louis-Daniel), correspondant de la Société royale de médecine, doyen du Collége de médecine d'Orléans, naquit dans cette ville, le 24 décembre 1701. Après quelques années partagées entre l'étude des lettres et la direction d'une raffinerie, le goût qu'Arnaud avait pris aux mathématiques le détermina à venir à Paris se livrer à cette étude. Il fut reçu chez M. Clairaut, père du célèbre académicien de ce nom, où il trouva tout ce qui pouvait exciter son émulation et perfectionner ses connaissances. Il suivit, en 1732, un cours de chimie de Lemery, et les leçons de botanique de MM. de Jussieu. Le cours d'anatomie de Ferrein fixa à son tour sa curiosité. Ainsi versé dans toutes les branches de la physique relatives à la médecine, il se trouva conduit, sans en avoir fait le projet, à l'étude de cette science. Il y consacra onze années, et reçut le bonnet doctoral à la Faculté de Reims, en 1743. L'année suivante, les médecins d'Orléans l'agrégèrent à leur Collége. Arnaud s'annonça dans cette ville comme le médecin des pauvres. « Que mes confrères, disait-il, se chargent » du traitement des personnes opulentes, je me dévoue entièrement » à celles qui sont dans l'indigence. » Mais Arnaud savait que les pauvres ont besoin qu'on les nourrisse avant de les traiter; il s'épuisait en charités. Il voulut que ses bienfaits lui survécussent, et il les perpétua en achetant une maison grande et commode, qu'il destina aux assemblées du Collége de médecine, et surtout aux consultations gratuites, sous la condition que, si le Collége cesse ou néglige ces consultations, la maison appartiendra à l'hôpital de la ville. Nommé administrateur de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, Arnaud établit dans cette maison une économie qui ne pouvait être que le fruit de l'activité la plus grande et du zèle le plus

éclairé. Ce médecin respectable mourut d'apoplexie le 29 janvier 1778. Il avait publié les ouvrages suivans :

Manuel des Dames de charité, ou *formules de médecines faciles à préparer*. Orléans, 1747, in-12, 4e édition; Paris, 1768, in-12; *ibid.*, 1816, in-8. Edition donnée par Capuron.

Suite de la matière médicale de Geoffroy (*végétaux*). Paris, 1756, 3 vol. in-12. *Histoire naturelle des animaux*. Paris, 1762, 6 vol. in-12. Cet ouvrage fut fait en commun avec Salerne, de même que le suivant.

Description abrégée des plantes usuelles employées dans le manuel des Dames de charité. Paris, 1767, in-12.

Ædologie, ou *Traité du rossignol franc ou chanteur, contenant la manière de le prendre au filet, de le nourrir facilement en cage, et d'en avoir le chant pendant toute l'année*. Paris, 1751, in-12. — L'auteur décrit avec sagacité les maladies dont cet oiseau est attaqué, et fait connaître des procédés simples et ingénieux pour les guérir.

Cours de médecine pratique, rédigé d'après les principes de Ferrein. Paris, 1769, in-12.

(Vicq-d'Azyr. *Éloges*.)

ARNAUD (Georges), dit DE RONSIL, l'un des chirurgiens français les plus distingués du dix-huitième siècle, était né vers l'an 1698. Son père, Paul Roland Arnaud, émule de Duverney, occupa long-temps avec honneur la place de démonstrateur d'anatomie et de chirurgie au Jardin-du-Roi, et jouit d'une grande réputation dans l'exercice de la chirurgie. Il passait, ainsi que son frère, pour l'homme qui connaissait le mieux la chirurgie des hernies, et ce fut lui qui observa le premier la hernie par le trou ovalaire. Georges hérita des talens de son père et de son oncle, et de leur goût pour cette partie de l'art qu'on cultivait avec tant de succès dans sa famille depuis près de deux siècles. Il alla, en 1719, à Montpellier, pour y étudier la chirurgie et la médecine sous Chicoyneau, Deidier, Astruc et Soullier. Son cours fini, il revint à Paris se perfectionner dans la pratique de la chirurgie, à l'hôpital de la Charité. Il prit ensuite ses grades, et fut reçu maître en chirurgie à Saint-Côme en 1725. Dès-lors il se livra particulièrement à l'étude et à la pratique de la chirurgie herniaire. Il lut tout ce qui avait été écrit sur cette matière, et fit des recueils, dont le volume ne s'élevait pas à moins de 3,000 pages in-4°. Quant à la pratique, il trouva, dans les liaisons de son père avec M. Bonnet, général des sœurs-grises de Saint-Lazare, une circonstance qui lui fournit les moyens d'acquérir en peu de temps une expérience consommée. M. Bonnet ordonna à toutes les sœurs qui étaient commises dans les paroisses de Paris et des environs

pour le soin des pauvres malades, d'avertir Arnaud quand il s'en trouverait quelqu'un attaqué de hernie avec étranglement. L'habileté qu'il eut bientôt acquise, et les succès de sa pratique, lui méritèrent une pension du duc d'Orléans. Il fut chargé de faire, pour les pauvres de presque toutes les paroisses de Paris, les bandages nécessaires aux hernies. Les hôpitaux des Incurables et des Invalides, et l'Hôtel-Dieu, lui furent confiés pour les mêmes soins. Il fut nommé, en 1736, professeur d'ostéologie et des maladies des os dans l'École de Saint-Côme. En 1740, l'Académie royale de chirurgie, dont Arnaud était membre, lui remit les observations relatives aux hernies, qui lui avaient été communiquées, et le chargea d'en faire un mémoire pour être inséré dans le premier volume des actes de cette Société. Le travail d'Arnaud se trouva trop étendu pour y trouver place; mais il fut publié plus tard séparément, et par parties. Enfin, vers 1746, des sujets de chagrin, et la calomnie à laquelle Arnaud fut en butte, ou d'autres motifs que nous ignorons, le déterminèrent à quitter la France. Il se retira en Angleterre, devint membre du Collége des chirurgiens de Londres, et mourut dans cette ville le 27 février 1774. Dans la dédicace du premier volume de ses *Mémoires* à la Faculté de médecine de l'Université de Tubingue, Arnaud prend le titre de médecin de cette Faculté. Nous ignorons à quelle époque ce titre lui fut conféré; mais il nous apprend lui-même que, dans un âge avancé, il s'occupa beaucoup de l'étude de la médecine. Nous avons de lui les ouvrages suivans :

Dissertations on hernias or ruptures in two parts translated from the original manuscript. Londres, 1748, in-8. — C'est sans raison que plusieurs bibliographes ont pris cette édition anglaise pour l'ouvrage original; ils n'auraient pas commis cette erreur s'ils avaient connu tout entier le titre que nous venons de rapporter. « L'édition anglaise, dit Arnaud lui-même (*Mémoires*, page 50), excepté le mémoire sur les rétrécissemens du col du sac herniaire, a été si mal rendue par la traduction, que la lecture n'en est pas supportable. Ces raisons m'ont déterminé à en donner une autre édition qui, refondue et augmentée, paraîtra sous une autre forme aussitôt qu'il me sera possible. » Cette autre édition n'a point paru. Arnaud n'était guère plus content de l'édition française qui fut publiée sous ce titre : *Traité des hernies ou descentes, divisé en deux parties. La première contient les instructions nécessaires pour se garantir de ces maladies, et la manière de les guérir. On trouve dans la seconde deux mémoires très-intéressans pour les gens de l'art : l'un sur les étranglemens de l'intestin par le sac herniaire, l'autre sur les hernies avec adhérence. Cet ouvrage est précédé d'une préface où*

l'on voit l'histoire de ces maladies et les progrès de la chirurgie moderne en ce genre, etc. Paris, 1749, in-12, 2 vol. — Arnaud, dans ses mémoires, reproche au libraire d'avoir donné à sa dissertation le nom de traité, qui ne convient qu'à un ouvrage complet, et de l'avoir mutilée en retranchant toute la partie anatomique. L'ouvrage n'en est pas moins supérieur à tout ce qui avait été publié jusqu'alors sur la même matière. Personne n'a mieux senti que notre auteur toute l'importance de l'anatomie pathologique des hernies : Scarpa lui a rendu parfaitement justice à cet égard.

On eanurisms, in-8, sans date. Traduit en français. Paris, 1760, in-8, réimprimé dans les *Mémoires*. On y trouve la description d'un bandage propre à comprimer l'artère, au moyen duquel Arnaud a guéri plusieurs anévrismes faux. On lit dans ce mémoire une observation sur un individu mort d'hémorragie par suite de la rupture d'un anévrisme au jarret, et chez lequel on trouva, à l'ouverture du corps, cinq autres anévrismes.

Treatise on hermaphrodites. Londres, 1750, in-8; traduit en français, Paris, 1765, in-8.

Instructions claires et familières sur les hernies (en anglais). Londres, 1754, in-8. — Cet ouvrage a eu un grand nombre d'éditions; Arnaud, dans ses Mémoires (1768), cite la cinquième.

Plain and easy instructions on the diseases of the urethra, etc., instructions simples et aisées sur les maladies de l'urètre et de la vessie. Londres, 1763, in-8., traduit en français; Amsterdam, 1764, in-12. — L'auteur recommande l'emploi des bougies.

Remarks on the composition use and effects of the extract of lead of M. Goulard, and of his vegeto-mineral water. Remarques sur la composition, l'usage et les effets de l'extrait de saturne de M. Goulard, et de son eau végéto-minérale. Londres, 1770, in-12.

Mémoires de chirurgie, avec quelques remarques historiques sur l'état de la médecine et de la chirurgie en France et en Angleterre. Londres, 1768, in-4, deux parties. — Ce n'est point, comme le disent plusieurs bibliographes, le recueil de tous les ouvrages d'Arnaud; on y trouve (première partie) : Vie de Hunter. — Recherches sur la hernie de naissance, traduit de l'anglais de Hunter, avec des réflexions du traducteur. — Inconvéniens des descentes particuliers aux prêtres de l'église romaine. — Des différences de position des testicules et de leur nombre indéterminé. — Observations sur les anévrismes. — Anévrisme variqueux. — Dissertation sur les hermaphrodites. (Deuxième partie) : Recherches sur les hernies de l'épiploon. — Description d'une chaise chirurgicale. — Description d'un *speculum uteri*. — De l'opération de la hernie crurale dans l'homme. — Description d'un instrument propre à couper la luette. — Discours sur l'anatomie, prononcé dans l'amphithéâtre des chirurgiens de Londres, le 21 janvier 1767 (en français et en anglais). — Additions à la deuxième partie : Appendice de 13 pages. — Les mémoires relatifs aux hernies sont très-importans.

(Arnaud, préface du *Traité des hernies*. — *Mémoires de chirurgie*, passim.)

ARNAUD DE VILLENEUVE, Arnaldus Villanovanus

ou de Villanova, désigné encore sous les noms de Arnaldus Provincialis, Catalanus, et par altération, Cathelanus. Haller, Gmelin et Sprengel lui donnent aussi celui de Bachuone. On est incertain sur le lieu et sur l'époque précise de la naissance de cet homme célèbre. Le surnom de Villeneuve, qui se trouve dans le titre de tous ses ouvrages, lui vient de la ville ou du village où il a vu le jour. Mais comme il y en a plusieurs de ce nom en Catalogne, en Languedoc, en Provence et près de Montpellier, chacun de ces pays revendique l'honneur de l'avoir vu naître. D'après les diverses raisons des auteurs qui ont débattu ce point de biographie, on penche à croire qu'Arnaud est né à Villeneuve, bourg à deux lieues de Montpellier, bien avant l'an 1295, époque assignée par Symphorien Champier, et contredite avec raison par Freind et quelques autres. Après avoir exercé la médecine, Arnaud vint à Paris étudier la philosophie et la théologie, et séjourna dans cette ville plus de dix ans. Il se rendit ensuite à Montpellier, où il se livra avec ardeur à l'étude de la médecine. On prétend même qu'il professa cette science dans l'Université qui y était établie dès ce temps. Il passa ensuite en Espagne pour prendre une connaissance plus approfondie des médecins arabes qui florissaient alors. Ce fut pendant ce voyage que sa grande réputation le fit appeler, de Barcelonne, où il était en 1285, à la cour de Pierre III, roi d'Arragon, pour soigner ce prince, qui mourut cette même année à Villefranche, ville de Catalogne. Arnaud, après avoir visité Rome, revint à Paris, et y enseigna la médecine et la botanique avec éclat. Mais les doctrines hétérodoxes qu'il afficha ne tardèrent pas à attirer sur lui l'attention et la haine du clergé. Entre autres opinions hardies, et par conséquent dangereuses pour cette époque, il osa soutenir que les œuvres de charité et de pratique de la médecine sont plus agréables à Dieu que le sacrifice de la messe; qu'il n'y avait de damnés que ceux qui donnent de mauvais exemples; que les bulles des papes sont des ouvrages d'homme. Il s'éleva contre les établissemens d'ordres religieux. En même temps, livré aux pratiques absurdes de l'astrologie, il crut ou prétendit faire croire à la fin prochaine du monde. Pour éviter la persécution dont il était menacé, Arnaud quitta la France en 1289, et se retira à la cour du roi de Naples. Il paraît qu'il se rendit ensuite à Bologne, à Florence, à Milan, et enfin en Sicile, près de Frédéric II. Ce prince l'envoya, pour une

mission politique, auprès de Robert, roi de Naples, en 1309 : ce fut probablement dans ce temps qu'il gagna l'affection du pape Clément V, qui le nomma son médecin. La négociation dont il était chargé ayant échoué, il retourna en Sicile. En 1313, il fut appelé près de Clément V, malade à Avignon, et mourut dans la traversée : c'est à tort qu'on a dit qu'il avait péri par le naufrage du vaisseau qui le transportait en Provence. Son corps fut enterré avec pompe à Gènes. Clément V manifesta le cas qu'il faisait de ce médecin, et les regrets que lui causait sa perte, en ordonnant à tous les évêques et à tous les chefs d'universités de chercher le traité de *Praxi medicâ*, qu'Arnaud lui avait promis, et en menaçant d'excommunication ceux qui retiendraient cet ouvrage. Déjà, en 1309, les théologiens de Paris avaient condamné les doctrines d'Arnaud. Après sa mort, un concile, tenu à Tarragone en 1317, condamna également quinze propositions tirées de ses œuvres, et proscrivit un grand nombre de traités composés par cet auteur.

Arnaud de Villeneuve fut un des hommes les plus savans de son époque : il savait l'arabe, le grec et l'hébreu. S'il paya un tribut à son siècle, en se livrant aux vaines théories de l'astrologie et aux recherches non moins absurdes de l'alchimie, il montra une supériorité d'esprit peu commune dans ce qui concerne les opinions théologiques, et peut être considéré en quelque sorte, suivant la remarque de M. Jourdan, comme le précurseur des réformateurs de la religion chrétienne. Ses contemporains lui accordèrent une grande considération comme savant et praticien. Il n'en est pas de même des auteurs modernes. Le jugement qu'ils ont porté sur son compte varie beaucoup. Les uns, comme Sprengel, tout en lui accordant de vastes connaissances, ne voient dans ses écrits qu'une preuve évidente de l'état déplorable qu'offrait la médecine au quatorzième siècle. Ses idées sur la nature des maladies, sur l'action des médicamens, sont puisées dans les subtilités de la scolastique; sa pratique est subordonnée aux chimères de l'astrologie, qui formait alors une branche essentielle de l'art de guérir. Ce n'est que rarement qu'on rencontre dans ses ouvrages des observations qui lui soient propres, et qu'il ait recueillies dans sa pratique. Le moindre tort qu'on peut lui reprocher serait d'avoir adopté les doctrines humorales de Galien. D'autres, au contraire, et tel est M. Jourdan, auteur d'un très bon article biographique sur Arnaud, pensent qu'on a été injuste envers ce médecin; que l'on trouve dans ses œuvres des descriptions très-soignées de plusieurs maladies, beau-

coup de méthode, peu de théories hypothétiques toutes les fois qu'il s'agit du traitement, et d'excellens préceptes de thérapeutique. Du reste, on s'accorde à regarder ses ouvrages comme écrits d'un style incorrect, ce qu'on attribue soit à la vivacité de son caractère, soit à la faiblesse de sa vue, qui ne lui permettaient pas de les relire et de les corriger. Ils sont nombreux, mais très-courts; ce sont plutôt des mémoires, des consultations, que des traités complets. Si ses recherches alchimiques, dont on a exagéré les résultats, et qui ont donné lieu à d'absurdes accusations contre lui, ne l'ont pas conduit à la possession de la pierre philosophale, il ne paraît pas avoir perdu tout-à-fait son temps et ses peines : ainsi on lui doit la découverte de l'esprit de vin, de l'huile de térébenthine, des esprits composés et des eaux spiritueuses, et de quelques autres préparations dont il spécifie les propriétés. Nous n'avons pas tous les traités composés par Arnaud; aucun de ceux qui furent proscrits par la sentence de Tarragone, et dont Eymeric fait le dénombrement, n'est parvenu jusqu'à nous. Il en est aussi quelques-uns qui ont été mis sous son nom, quoiqu'ils ne soient pas de lui: tels sont surtout, à ce qu'on présume, divers écrits sur l'alchimie, auxquels les adeptes auraient voulu donner plus de crédit à la faveur d'un nom célèbre. Les ouvrages d'Arnaud ont été réunis sous ce titre :

Opera omnia. Lyon, 1504, in-fol. avec une préface de Marchins; Venise, 1505, in-fol.; Paris, 1509, in-fol.; *ibid.*, 1514; *ibid.*, 1520, avec la vie de l'auteur, par Symphorien Champier; Venise, 1527, in-fol.; Lyon, 1532, in-f.; *ibid.*, 1586; Bâle, 1581; in-fol.; *ibid.*, 1585. Cette édition, qui est la plus estimée, a été donnée par Nicolas Taurellus.

On a imprimé à part les traités suivans :

De regimine sanitatis. Lausanne, 1482, in-8; Paris, 1483, in-12; Lausanne, 1486, in-4; Paris, 1524, in-12; Lyon, 1717, in-4.

De conservatione sanitatis. Arnaud traite dans cet ouvrage de tous les genres d'alimens; il a été subdivisé en plusieurs parties, dont une a été publiée isolément sous ce titre :

De salubri hortensium usu. Cologne, 1472, in-8; Paris, 1572, in-8; Cologne, 1586, in-8; Paris, 1617, in-8; *ibid.*, 1617, in-8, 2ᵉ édit.

De conservandâ juventute et retardandâ senectute. Paris, 1617, in-8.

Parobola meditationis : quæ alio nomine à medicis appellantur regulæ generales seu canones generales curationis morborum. Bâle, 1565, in-8; Altembourg, 1638, in-12.

De aphorismis. Bâle, 1560, in-8; *ibid.*, 1565, in-8.

Commentum in regimen Salernitanum, imprimé sous le titre de *Notulæ ad scholam Salernitanam*. Lyon, 1482 in-4; Pise, 1484, in-4; Paris, 1484,

in-4; Cologne, 1507, in-4; Francfort, 1551, in-8; *ibid.*, 1558, in-8; Paris, 1625, in-8; Rotterdam, 1657, in-12.

Breviarium practicæ cum capitulo generali de urinis, et tractatis de peste et de omnibus febribus. Milan, 1483, in-fol.; Lyon, 1527, in-8.— On pense que cet ouvrage n'est pas d'Arnaud.

De regimine podagræ, 1576, in-8.

De venenis. Milan, 1475, in-4; Padoue, 1487, in-4.

De simplicibus. Venise, 1520, in-4. On pense que cet ouvrage n'est pas d'Arnaud, qui y est cité.

De vinis, in-4.

De conservantibus et nocentibus principalibus membris nostri corporis. Bâle, 1560, in-8; *ibid.*, 1565, in-8.

Rosarius philosophorum. Lyon, 1572, in-12.

Flos florum. Lyon, 1572, in-12; Francfort, 1603, in-8.

De usu carnium pro sustentatione ordinis Cartusiensium contrà Jacobitas. Paris, 1617, in-8. Consultation faite par Arnaud en faveur des chartreux et contre les frères prêcheurs, pour prouver que l'usage de la viande n'est pas nécessaire, même quand on est malade.

Plusieurs autres traités, dans lesquels il est question d'alchimie et d'astrologie, et qu'on attribue à Arnaud, ne sont pas dans le recueil de ses œuvres; nous croyons inutile de les indiquer. Notre auteur avait encore traduit le *Tractatus de syrupo acetoso*, d'Avicenne; le *Tractatus de viribus cordis*, du même auteur, et celui d'Avenzoar, *De conservatione corporis*. Le *Trésor des pauvres*, qu'on lui attribue, n'est pas de lui. Postel l'a accusé d'être l'auteur du fameux livre *de Tribus impostoribus*, que Ramus attribue à Postel lui-même. La vie d'Arnaud de Villeneuve a été écrite par Nicolas Antonio (*Bibl. Hispana vetus*), par Symphorien Champier (dans l'édition des œuvres d'Arnaud, de 1520), par Lenglet-Dufresnoy (*Hist. de la philosophie hermétique*), par Astruc (*Mém. sur la faculté de Montpellier*), par Niceron (*Mémoires*), et par beaucoup d'autres.

(Moréri.— Eloy.— *Encyclop. méth. médec.* — *Biographie médic.*)

ARNEMANN (Just) naquit à Lunébourg le 23 juin 1763. Reçu docteur à Gœttingue en 1786, il fut nommé, le 25 septembre de l'année suivante, professeur extraordinaire de médecine dans la Faculté de cette ville. Il voyagea en Allemagne, en Italie, en France et en Angleterre; revint à Gœttingue, où il fut nommé professeur ordinaire en 1792; quitta cette ville pour aller se fixer à Hambourg, et se brûla la cervelle le 25 juillet 1807 (Jourdan). Les principaux ouvrages d'Arnemann sont les suivans :

Commentatio de oleis unguinosis. Gœttingue, 1785, in-4.—C'est un Mémoire sur la question mise au concours par la société des médecins de Gœttingue. J.-D. Brandis gagna le prix, Arnemann obtint l'*accessit*.

Experimentorum circà redintegrationem partium corporis in vivis animalibus institutorum. Gœttingue, 1786, in-4.

Versuch ueber die regenerationen, etc. Essai sur la régénération chez les animaux vivans, suivi d'un essai sur le cerveau et la moelle épinière. Gœttin-

gue, 1787, in-8, 2 vol. avec onze planches. — Contre les assertions de Frédéric Michaelis, Arnemann ne trouva jamais, à l'endroit de la section d'un nerf, qu'une substance celluleuse fort différente de la substance du nerf. Dans le second volume de l'ouvrage, où l'on trouve indiquées les suites qu'entraîne la perte d'une portion de l'encéphale, l'auteur fit part de plusieurs observations microscopiques fort intéressantes sur la structure du cerveau et des nerfs. Il assura que les nerfs, lorsqu'ils agissent, éprouvent une diminution ou une augmentation de longueur; et cette assertion, qui contredisait directement les expériences de Haller, engagea par la suite Brandis et Reil à soutenir que dans l'acte de la sensation, les nerfs subissent un mouvement dont il est cependant impossible de démontrer la réalité.

Commutatio de aphtis. Gœttingue, 1787, in-8; et dans le *Sylloge opuscul.* de Franck. — Mémoire pour lequel Arnemann partagea avec Lentin le second prix sur la question proposée par la société royale de médecine de Paris, en 1786.

Entwurf einer praktischen arzney mittellehre. Essai d'une matière médicale pratique. Gœttingue, 1791-1792, in-8, 2 vol.; *ibid.*, 1795, in-8; *ibid.*, 1797, in-8; *ibid.*, 1803. — C'est un des meilleurs manuels que l'on possède. Ses avantages consistent dans la division basée sur les principes du solidisme, l'ordre exact et lumineux qui y règne, le choix de la littérature, et l'indication précise de l'action des médicamens, d'après les résultats de l'expérience et de l'observation.

Chirurgische arzneymittellehre, etc. Matière chirurgicale. Gœttingue, 17.., troisième édition; *ibid.*, 1799, in-8. — On peut voir une longue analyse de cet ouvrage dans le *Recueil périodique de littérature médicale étrangère*, par Sédillot, tome I, pag. 430-445.

Bemerkungen ueber die durchbohrung der processus mastoideus in gewissen fallen der taubheit. Traité de la perforation de l'apophyse mastoïde dans certains cas de surdité. Gœttingue, 1792, in-8 avec 3 planches.

Synopsis nosologiæ in usum prælectionum academicarum. Gœttingue, 1793, in-8.

Uebersicht der . . . . chirurgischen instrumente, etc. Aperçu des instrumens de chirurgie anciens et modernes les plus usités. Gœttingue, 1796, in-8.

System der chirurgie. Gœttingue, 1798, in-8 (Sprengel); Gœttingue, tome I, 1800; tome II, 1801, in-8 (Jourdan). — Cet ouvrage utile occupe une place honorable parmi les manuels de chirurgie, quoiqu'on puisse faire plus d'une objection tant contre l'ordre adopté par l'auteur, que contre certaines théories pathologiques.

Handbuch der praktischen medicin. Manuel de médecine pratique. Gœttingue, 1800, in-8 (Jourdan).

Arnemann a coopéré à la publication de plusieurs journaux où se trouvent des observations et des mémoires qu'il y a fournis.

(*Comment. de rebus in scient. natur. et medic. gestis.* — Sprengel.)

ARNISÆUS (Henning), natif d'Halberstadt, ville de la Basse-Saxe, jouissait d'une grande estime comme médecin et comme

philosophe, vers le commencement du dix-septième siècle. Après avoir voyagé en France et en Angleterre, et fait des leçons de morale dans l'Académie de Francfort-sur-l'Oder, il fut nommé professeur de médecine dans celle de Helmstadt. Cette Université n'avait point alors d'endroit propre à l'enseignement; Arnisæus fit construire à ses frais un laboratoire de chimie, et forma un jardin de botanique. Pour suppléer à la rareté des dissections publiques, il entreprit, sur l'invitation du duc de Brunswick, des planches anatomiques, qui pussent, en quelque façon, les remplacer quand on manquait de cadavres. On conserve ces planches à Helmstadt, elles sont au nombre de vingt-cinq, et représentent les muscles, de grandeur et de couleur naturelles. Il en avait fait d'autres sur les parties génitales de la femme, qui ne se sont pas aussi bien conservées. Haller, qui les avait vues, dit que le nombre en était diminué de son temps. Arnisæus fut appelé, en 1630, à Copenhague en qualité de conseiller et de médecin du roi. Il mourut au mois de novembre de l'an 1635.

Arnisæus écrivit beaucoup sur la politique et l'histoire. On lui doit, en médecine, outre un assez grand nombre de dissertations académiques, les ouvrages suivans :

Observationes aliquot anatomicæ ex quibus controversiæ multæ medicæ et physicæ breviter deciduntur. Francfort-sur-l'Oder, 1610, in-4. — La sixième partie roule sur la diduction des os du bassin dans l'accouchement. L'auteur avait eu occasion de la constater sur le cadavre d'une fille morte six jours après un accouchement très-facile.

De partûs humani legitimis terminis. Helmstadt, 1618, in-4; Francfort, 1641, in-12, avec l'ouvrage précédent.

Epistola de observationibus quibusdam anatomicis, à la suite des observations de médecine de Grégoire. Horst. Ulm., 1625, in-4; Nuremberg, 1652, in-4.

ARNOLD (Georges-Chrétien), né à Lesnow, en Pologne, docteur en médecine et dans l'art des accouchemens de l'Université de Leipsick, a publié quelques ouvrages parmi lesquels nous nous bornons à citer ceux qu'il a écrits en latin :

Tractatus de partu serotino 324 dierum, ex œdemate uterino cum singulari graviditate et puerperio. Leipsick, 1775, in-8. — Relation faite avec le plus grand soin, d'un cas extrêmement remarquable, où l'auteur fit preuve d'habileté dans l'art des accouchemens.

Observationum physico-medicarum annus MDCCLXXII. Breslau, 1777, in-8.

(Hamberger et Meusel, *das gelehrte Teutschland.*)

ARNOLD (Thomas), médecin de Leicester, où il fonda un établissement pour les fous, qu'il dirigea jusqu'à sa mort, arrivée en 1816, était membre du Collége de Londres et de la Société royale de médecine d'Édimbourg. Il a publié :

Observations on the nature, kinds, causes and prevention of insanity, etc. Observations sur la nature, les espèces et les causes de la folie, et sur les moyens de la prévenir. Tom. I, Leicester, 1782, in-8 de 324 p.; tom. II, *ibid.*, 1786, in-8 de 541 p.; deuxième édition, Londres, 1806, in-8, 2 vol.

Case of hydrophobia, commonly called canine madness, from the bite of a mad dog, successfully treated. Observation d'hydrophobie, vulgairement nommée rage canine, survenue à la suite de la morsure d'un chien enragé, et traitée avec succès. Londres, 1793, in-8.

Observations on the management of the insane, and particulary on the agency and importance of humane and kind treatment in effecting their cure; ou Réflexions sur la manière de diriger les fous, et particulièrement sur l'influence et l'importance d'un traitement doux et humain pour assurer leur guérison. Londres, 1809, in-8.

(*Commentarii de rebus in scient. natur. et med. gestis. — A Catalogue of the library on the medical and chirurgical society of London.*)

AROMATARI (Joseph Degli-), médecin distingué de son temps, naquit à Assisi dans l'Ombrie, vers l'an 1586. Son oncle Reniéro, médecin et chirurgien, fut son premier maître, et seconda de tous ses moyens les talens qu'il voyait se développer dans son neveu. Après avoir étudié à Pérouse, il partit pour se rendre à Montpellier, afin d'y terminer ses études médicales; mais, arrêté à Padoue par le célèbre César Cremonino, lecteur public en philosophie, il y resta, et reçut dans l'Université de cette ville le bonnet de docteur à l'âge de 18 ans. Il vint ensuite se fixer à Venise, où il exerça la médecine avec éclat pendant cinquante ans. Il refusa les offres honorables qui lui furent faites successivement par le duc de Mantoue, le roi d'Angleterre et le pape Urbain VIII, qui cherchèrent à l'attacher à leur personne. Il ne voulut pas quitter Venise, où il mourut à la suite d'une fracture de la jambe, et affaibli par les douleurs d'un calcul vésical, le 16 juillet 1660.

Disputatio de rabie contagiosâ, cui præposita est epistola de generatione plantarum ex seminibus, quâ detegitur, in vocatis seminibus contineri plantas verè confirmatas, ut dicunt, actu. Venise, 1625, in-4; Francfort, 1626, in-4 de 72 pages. — Le titre indique assez ce que renferme la lettre placée en tête de l'ouvrage. Quant à la dissertation sur la rage,

l'auteur place le siége de cette maladie dans la trachée, et la compare à l'esquinancie. D'après cette opinion, qu'il cherche à étayer sur la nature des symptômes et les ouvertures des corps, il conclut que le traitement propre à l'angine est aussi celui qu'on doit employer contre la rage. Il ne regarde point l'hydrophobie comme un caractère spécifique de cette dernière affection, et prouve qu'on voit quelquefois survenir l'horreur des liquides dans des angines qui n'ont point été précédées de morsures par un animal enragé.

Aromatari est encore auteur de plusieurs ouvrages purement littéraires qui ne doivent pas trouver place ici.

(Mazzuchelli.)

ARTEDI (Pierre) naquit dans l'Angermanie, province septentrionale de la Suède, le 22 février 1705. Son père, Olaüs Aretædi, ministre du saint Évangile, se plut à cultiver ses heureuses dispositions. On le destinait à la carrière théologique; mais un penchant irrésistible l'entraînait, encore enfant, à la contemplation de la nature. On l'envoya, en 1716, à l'école de Hernosand, faire ses humanités. Il passait les heures des récréations à observer des poissons ou à rassembler des fleurs. Il partit en 1724 pour se rendre à l'Université d'Upsal, et y perfectionner ses études en philosophie et en théologie. Mais sa passion pour les sciences naturelles l'y suivit, aussi bien que son goût pour l'alchimie, dont il avait cherché à débrouiller les mystères dès qu'il avait pu lire les oracles où ils sont renfermés. Ses parens furent forcés de céder à une vocation aussi décidée, et Artedi commença à étudier la médecine. Ses progrès répondirent à son ardeur pour le travail.

Ce fut en 1728 qu'il lia avec Linné cette amitié dont l'illustre naturaliste fait un tableau si touchant dans la *Vie* de son ami: *Quæ primò alteri innotescebat observatio, alterius mox excitabat invidiam; quisque sua sibi servabat arcana, ast non reticenda diù; diem vix ferre poterat amicitia nostra, quin alter sua alteri referens, lætam, et dùm quisque ignota hactenùs videret, sibi novitate perculsam amico mentem significare; et sic invida intercedens nostros nisus æmulatio excitabat mutuam industriam, novos addens ad labores stimulos; nec vergebat dies quin alter alterum adiret. Alter sua adversa vel secunda fata, quæque acciderant, alteri sincerè denuntiabat; sic solamen utrique erat socium habuisse fatorum; fata quævis et secunda et adversa æquis dividere animis jucunda sors!* Au moment de se séparer pour entreprendre de longs voyages, les deux amis se léguèrent mutuellement leurs collections et leurs manuscrits. Si la

mort venait à surprendre l'un d'eux, l'autre devait honorer sa mémoire en publiant ses travaux. Après un an de séparation, ils se retrouvèrent à Leyde au milieu de l'été de 1735. L'absence n'avait fait qu'accroître leur amitié; mais la mort ne tarda pas à venir en rompre les charmes. Le 27 septembre de la même année, Artedi, qui depuis quelque temps demeurait à Amsterdam, rentrant chez lui par une nuit obscure, tomba dans un canal, et ne put être secouru à temps. Il mourut avant d'avoir fini sa trentième année, pendant qu'il mettait la dernière main à son *Ichthyologie*. Après avoir versé des larmes sur sa tombe, Linné acquitta la dette de l'amitié en publiant cet ouvrage:

Petri Artedi Sueci, medici, icthyologia sive opera omnia de piscibus, scilicet: Bibliotheca icthyologica. Philosophia icthyologica. Genera piscium. Synonymia specierum. Descriptiones specierum. Omnia in hoc genere perfectiora quàm anteà ulla. Posthuma vindicavit, recognovit, coaptavit et edidit Carolus Linnæus, med. doct. et ac. imp. N. C. Leyde, 1738, in-8. — Chaque traité a une pagination particulière, et est précédé d'une préface de Linné. On trouve en tête de la troisième partie deux dédicaces offertes par l'éditeur, l'une au doct. George Clifford, l'autre à J. Liungberg, ministre du saint évangile, et à P. Biur, tous deux parens d'Artedi, et qui lui avaient fourni de l'argent pour ses voyages. Linné fit précéder l'ouvrage d'une *vie* de l'auteur, d'où nous avons tiré cette notice.

J. Jules Walbaum a donné une nouvelle édition des œuvres d'Artedi à Gripswald, 1788-93, 5e part., in-4, ornée de planches.

J. G. Schneider en a donné une de la quatrième partie, ou de la synonymie ichthyologique. Leipsick, 1789, in-4.

ARTHAUD, licencié en médecine, fut reçu à la Faculté de médecine de Nancy, le 12 juillet 1770. Il est connu dans la science par ses recherches sur les propriétés des artères, consignées dans l'ouvrage suivant:

Dissertations sur la dilatation des artères et sur la sensibilité, appuyées de plusieurs expériences faites sur les animaux vivans, auxquelles on a joint deux observations sur l'hydropisie du péritoine. Paris, 1771, in-8. — Dans ce travail, l'auteur a indiqué trois mouvemens différens qu'on observe dans ces vaisseaux: 1° une locomotion des artères flexueuses, d'où il résulte qu'elles tendent à se redresser pendant la contraction du cœur. On sait que, parmi les modernes, Parry a également observé ce mouvement; mais qu'il l'attribue à l'action opposée du mouvement du sang, c'est-à-dire, à l'augmentation des flexuosités des artères; 2° un mouvement dans le sens de la longueur de ces vaisseaux, qui produit alternativement leur alongement et leur raccourcissement: ce phénomène a été confirmé par les phy-

siologistes de nos jours; 3° un mouvement latéral, tel que l'artère se trouve portée en totalité, par l'impulsion du sang, dans une direction perpendiculaire à son axe longitudinal. Enfin, les expériences curieuses et multipliées qu'il a faites pour connaître avec précision la cause du pouls, le conduisirent à cette conclusion très-fondée, que le pouls est un effet de l'impulsion du sang vers l'obstacle produit par le changement de figure de l'artère. La dissertation importante d'Arthaud contient à peu près tout ce que les physiologistes modernes ont écrit sur cette matière. Ce travail est la traduction française de la thèse qu'il soutint à la Faculté de Nancy, pour sa réception de licencié en médecine. Il avait eu cette question à résoudre : « Le pouls est-il produit par la dilatation des artères? »

La seconde dissertation d'Arthaud, sur la sensibilité, n'est autre chose qu'une réfutation des assertions que Fabre avait émises contre l'opinion de Haller sur les parties sensibles du corps, opinion que l'auteur embrasse. Enfin, les deux observations d'hydropisie du péritoine sont accompagnées de remarques sur le traitement de cette maladie. A cette occasion, Arthaud parle de son frère, habitant Saint-Domingue, ce qui rendrait probable que ce dernier, également médecin, est l'auteur des ouvrages suivans qu'on trouve sous le nom d'Arthaud.

Traité des pians, broch. in-4 au Cap-Français, 1776.—Cette monographie a spécialement pour objet le pian considéré chez les nègres, et renferme une histoire détaillée de cette maladie et de son traitement.

Discours prononcé à l'ouverture de la première séance publique du cercle des Philadelphes, tenue au Cap-Français le 11 mai 1785; avec une description de la ville du Cap, pour servir à l'histoire des maladies qu'on y observe dans les différentes constitutions. Broch. in-8 de 55 pages. Paris, 1785, par *Arthaud, médecin du roi au Cap, président du cercle.* — Cette notice renferme un grand nombre de détails intéressans sur la topographie et la police sanitaire de Saint-Domingue.

Observations sur les lois concernant la médecine et la chirurgie, etc. etc., à Saint-Domingue. Cette brochure in-8 de 104 pages, sans date ni lieu d'impression, a paru en 1791 environ : le nom d'Arthaud est précédé du prénom de *Charles*.

Enfin, on indique encore sous le nom d'Arthaud une *Consultation médico-légale*, imprimée à Paris en 1777, in-4 de 19 pages. Cette pièce est une défense d'Arthaud et de Giroud, accusés d'avoir prolongé pendant cinq mois l'existence d'une fistule à l'anus chez un malade habitant au Cap-Français, et signée par Duchanoy, doct. rég. de la Fac. de Paris, A. Petit, Leclerc, Missa, Louis et Martin. Arthaud y est désigné avec les titres de docteur en médecine, membre de la société royale de médecine de Paris établie pour les épidémies, et correspondant de l'Acad. roy. de chirurgie.

ASCLÉPIADE, l'un des médecins les plus célèbres de l'antiquité, était de Pruse, capitale de la Bythinie. On a peu de renseignemens sur sa vie, et ceux que Pline nous fournit manquent de précision

et d'exactitude. Selon l'historien de la nature, Asclépiade vivait au temps de Pompée, *ætate magni Pompeii*. Cette indication, beaucoup trop vague, a été la source d'une foule d'erreurs. On a cru, et le savant Sprengel lui-même a commis cette inadvertance, qu'Asclépiade n'était venu à Rome qu'à l'époque où les victoires de Lucullus et de Pompée introduisirent chez les Romains, avec le luxe et les richesses de l'Asie, les sciences et les arts de la Grèce. On a parlé de ses liaisons avec Pompée et avec Cicéron, sans songer que son arrivée à Rome était probablement antérieure à la naissance de ces deux grands hommes. Cicéron nous fournit lui-même la preuve qu'il ne pouvait pas avoir quinze ans quand Asclépiade mourut dans un âge très-avancé. En effet, dans un entretien entre L. Crassus, Q. Mucius, M. Antonius, C. Cotta et P. Sulpicius, qui est supposé avoir lieu à l'époque du consulat de L. M. Philippus, et vers la fin du tribunat de M. L. Drusus, c'est-à-dire l'an 91 av. J. C., Crassus parle d'Asclépiade comme d'un homme qui n'est plus. Or, comme on peut induire du récit de Pline que le médecin de Pruse exerça long-temps l'art de guérir dans la capitale du monde, il y était certainement avant l'an 106 avant J. C., époque de la naissance de Pompée et de Cicéron. S'il faut en croire Pline, Asclépiade commença d'abord par enseigner la rhétorique, et ne se tourna vers la médecine que parce que le métier de sophiste n'était pas assez lucratif. On a généralement admis cette tradition, sur laquelle on pourrait peut-être élever des doutes, mais qui n'est contredite par aucun témoignage. On a cru trouver dans un passage de Cicéron une preuve du contraire; mais ce passage n'a aucun rapport avec la question dont il s'agit, et s'il en avait, ce serait en faveur de Pline. Le voici; c'est Crassus qui parle : *Neque enim si Philonem illum architectum, qui Atheniensibus armamentarium fecit, constat, perdisertè populo rationem operis sui reddidisse, existimandum est architecti potiùs artificio disertum, quam oratoris fuisse..... Neque verò Asclepiades is quo nos medico amicoque usi sumus, tùm, cùm eloquentiâ vincebat cæteros medicos, in eo ipso quod ornatè dicebat, medicinæ facultate utebatur, non eloquentiæ.* (Cicer. *de Orat. lib. I, p.* 284 *id.* Ernesti, Halle, 1772, in8o.) Tout le monde convient de la haute réputation dont Asclépiade jouit de son vivant. Quelques biographes, il est vrai, qui semblent avoir pris à tâche de le présenter comme un charlatan, prétendent qu'il ne dut cette réputation qu'à sa molle complaisance à céder à tous les goûts et à tous les caprices de ses malades; mais l'amitié de Crassus, de Cotta,

d'Antoine, etc., suffit pour prouver qu'il ne la dut qu'à ses talens. Asclépiade exerça une influence puissante sur la médecine, en donnant pour fondement à la physiologie les principes de la philosophie d'Épicure, et fut le promoteur d'une révolution dont nous essayerons de tracer le tableau à l'article MÉTHODISME. Pour éviter toute répétition, nous nous bornerons ici à rappeler quelques-uns des principes d'Asclépiade. Il pensait qu'il n'y a dans la nature que de la matière en activité, et que la variété infinie des phénomènes que présentent les corps est le résultat de la diversité des élémens qui les composent. Suivant lui, le corps humain résulte de la combinaison d'une multitude d'atomes, laissant entre eux des interstices ou canaux à travers lesquels circulent d'autres atomes. La juste proportion de ces derniers avec les canaux qu'ils doivent parcourir constitue la santé; leur disproportion amène la maladie. L'activité de la matière, sous quelque forme que celle-ci se présente, se réduit à la faculté de se mouvoir, ou au besoin d'être *mue*. Dans les corps organisés, les solides sont les agens du mouvement; aussi les fluides peuvent-ils être le siége des causes prédisposantes des maladies, mais non des causes prochaines ou essentielles. Tous les phénomènes qui se passent dans les corps, sont les résultats *nécessaires* de l'action mécanique des parties les unes sur les autres. Ils ne sont point réglés par une force intelligente; il n'y a point de nature vigilante et conservatrice; et la médecine, qui attend patiemment des efforts de cette prétendue nature la solution des maladies, n'est qu'une sorte de méditation de la mort, etc., etc. (*Voyez* MÉTHODISME.)

Quoique partisan de la médecine agissante, Asclépiade avait plus volontiers recours aux moyens hygiéniques qu'aux médicamens très-actifs. Il employait rarement les purgatifs, qu'il regardait comme ennemis de l'estomac; mais il permettait les clystères, et il en ordonnait même quelquefois de très-âcres. Il donnait beaucoup de soins à entretenir ou exciter les fonctions de la peau par des frictions ou autrement; il réglait les exercices, et prescrivait scrupuleusement toutes les particularités du régime. On peut voir dans Cœlius Aurelianus l'exposition des méthodes de traitement qu'il suivait dans la plupart des maladies.

Asclépiade avait beaucoup écrit. Tous ses ouvrages, dont Celse, Galien, Cœlius Aurelianus, Aëtius, etc., ont conservé de nombreux fragmens, sont perdus depuis long-temps. Voici les titres des principaux, d'après Fabricius :

De communibus adjutoriis. — Περι αλωπεκιας. — Περι αναπνοης και των σφυγμων βιβλιον. — *De clysteribus.* — *Libri definitionum.* — Περι ελκων. — *De periodicis febribus.* — *Lib. II; explanatio aphorismorum Hippocratis. De hydrope.* — *Libri de lue (cardiacâ).* — *Libri III de celeribus sive acutis passionibus.* — *De pulsibus.* — *Libri salutarium ad Geminium.* — *De tuendâ sanitate.* — *Libri de vini datione*, etc. Il existait encore un traité de médecine adressé par Asclépiade à Mithridate, près de qui il avait refusé de se rendre.

(Fabricius, *Bibliotheca græca*, tom. 13. — Schulze, *compend. hist. med.* — Cœlius Aurelianus. — Cicéron. — Sprengel.)

ASCLÉPIADES. Ce nom, qui, dans le principe appartenait exclusivement aux descendans d'Esculape, s'étendit par la suite à tous les prêtres qui desservaient ses autels. Ministres d'une divinité bienfaisante, ils étaient les seuls dispensateurs de la vie et de la santé; ou plutôt, dépositaires des admirables découvertes de leur ancêtre, les Asclépiades furent, pendant plusieurs siècles, les seuls médecins de la Grèce. L'histoire de cet ordre serait donc bien intéressante, si le défaut de monumens ne nous condamnait à ignorer toujours ce qu'il y aurait dans cette histoire de plus essentiel à connaître. Nous allons recueillir le peu que l'on sait de l'état extérieur ou politique des Asclépiades, et les renseignemens encore plus incomplets qui nous restent sur l'exercice de la médecine dans les temples qu'ils desservaient.

Les historiens ne sont pas d'accord sur l'époque où l'on commença à rendre à Esculape les honneurs divins. Si l'hymne en son honneur, que l'on attribue à Homère,, n'est pas de ce poëte, le monument le plus ancien que l'on connaisse de la divinité d'Esculape est le temple de Titane, élevé par Alexanor, fils de Machaon, environ douze siècles avant notre ère. Les temples de Cos, de Cnide et de Rhodes, bâtis par les enfans de Podalyre, n'étaient pas beaucoup moins anciens; ceux d'Epidaure, de Pergame, de Sycyone et de Smyrne, furent, avec les précédens, les plus célèbres de tous. Ces temples étaient placés dans la situation la plus propre à seconder la puissance du dieu qu'on y adorait. On les construisait hors de l'enceinte des villes, sur le sommet d'une montagne, au milieu d'un bocage sacré qui interceptait les vents malsains, et contribuait encore à purifier l'air. Nul profane n'en pouvait approcher qu'après des purifications réitérées. On ne laissait ni mourir aucun malade, ni accoucher aucune femme sur la terre sacrée qui entourait le temple.

Les descendans d'Esculape transmettaient à leurs enfans les con-

naissances médicales dont ils avaient hérité de leur aïeul, sans en dévoiler le secret à aucun étranger. Cette famille formait donc, comme les prêtres d'Égypte, une caste particulière, qui était en possession de la pratique de la médecine, et du culte mystérieux de son fondateur. Quand l'extension rapide de ce culte, et la multiplication des temples d'Esculape, ne permirent plus à ses descendans d'en desservir tous les autels, cette famille privilégiée admit dans son sein et fit participer à ses droits des disciples dont on éprouvait par avance la discrétion et la fidélité. Les Asclépiades obligeaient tous ceux qui étaient initiés dans les mystères de leur science, de jurer par Apollon, Esculape, Hygiée, Panacée et tous les autres dieux et déesses de ne pas profaner les mystères, et de ne les dévoiler qu'aux enfans de leurs maitres, ou à ceux qui s'engageraient par le même serment. Les élèves, ainsi instruits, sortaient rarement de l'ordre au sein duquel ils avaient puisé leurs connaissances; on en vit cependant quelques-uns, préférant la condition des périodeutes (*voy.* ce mot), aller mettre leur habileté au service des malades qu'ils rencontraient. Mais généralement ils les attendaient dans leurs temples; et là, par des cérémonies que nous trouvons fort ridicules, mais auxquelles ils savaient donner un air imposant et une apparence de merveilleux, ils obtenaient d'Esculape la guérison des malades.

Parmi toutes ces cérémonies, celle que les Asclépiades accréditèrent le plus est connue sous le nom d'incubation : elle consistait à coucher dans le temple pour obtenir la guérison de ses maux. Pour que personne ne mourût entre leurs mains, ou pour n'admettre à l'incubation que des malades susceptibles d'une guérison prompte et facile, ils exigeaient qu'on eût auparavant consulté le dieu dont on invoquait le secours; et, comme ses ministres en étaient l'âme et l'organe, ils dictaient les réponses à leur gré. Quand le malade était admis, il y avait des cérémonies préalables auxquelles on mettait un appareil propre à en imposer au peuple, toujours avide du merveilleux. Du sanctuaire ou du fond des temples il sortait quelquefois une agréable vapeur qui remplissait le lieu où se tenaient les consultans : c'était l'arrivée du dieu qui parfumait tout par sa présence. Après ces préparations cérémonielles, venaient les jeûnes, les expiations et les lustrations; car il est bon d'observer que le dieu ne se communiquait pas à des sujets impurs. A ces religieuses grimaces succédaient les sacrifices; et chaque temple avait les siens. En certains endroits, on sacrifiait à Esculape des moineaux, et en

d'autres c'étaient des coqs. A Cyrène, ce dieu agréait le sacrifice des chèvres, il le rejetait à Épidaure. A Titane, on lui offrait le taureau, l'agneau et le porc : l'Esculape d'Athènes, bien plus sobre, se contentait de noix, de figues et d'autres menues denrées semblables. Tous ces dons, qui étaient de précepte légal, n'excluaient pas la générosité des dévots. Quand les ablutions et les sacrifices étaient finis, les malades se couchaient; le sacrificateur éteignait les lampes, et recommandait de dormir, ou du moins de garder un profond silence par respect pour le lieu : car le moindre bruit effarouchait la divinité qui avait de bonnes raisons pour ne pas s'exposer aux regards curieux et indiscrets des profanes. Lorsque le sacrificateur croyait tout son monde bien endormi, il saisissait ce moment pour faire sa ronde et s'emparer des noix, des figues, des gâteaux et des autres offrandes qui avaient été transportées de l'autel sur la table sacrée; car puisqu'il guérissait pour le dieu, il était juste qu'il mangeât pour lui. Le lendemain, on disait que l'immortel avait tout consommé.

Vers le milieu de la nuit, lorsque tout était calme, Esculape, ou plutôt le prêtre qui en faisait les fonctions, accompagné de plusieurs femmes, qu'on faisait passer pour les filles du dieu, visitait les malades, et leur ordonnait le remède qu'il jugeait convenable; un aide le préparait sur-le-champ, et le dieu en faisait l'application. Quelques-uns de ces malades guérissaient par hasard, et d'autres se croyaient guéris, ce qui revient à peu près au même. Des tablettes suspendues aux colonnes du temple, et sur lesquelles on gravait ces succès, en perpétuaient le souvenir. Comme les charlatans de nos jours, les prêtres d'Esculape avaient des gens affidés qui ne venaient dans leurs temples que pour faire éclater la puissance de la divinité. L'objet de ces faux miracles qu'ils publiaient de temps à autre, était de réveiller l'attention du peuple et de soumettre les incrédules. Pour l'ordinaire, ils prescrivaient des remèdes naturels, mais assaisonnés de superstition. S'agissait-il d'en consigner les bons effets sur les tablettes publiques, c'étaient toujours des maladies graves, désespérées, incurables, qu'ils avaient guéries. Long-temps la médecine des Asclépiades se borna à un empyrisme grossier. Ils donnaient au hasard ce qu'ils croyaient propre à réparer les désordres d'une machine qu'ils ne connaissaient point; car, quelque éloge que fasse Galien de leur habileté dans l'anatomie, ils n'en eurent jamais ni n'en pouvaient avoir les premières notions. Quant à une doctrine médicale, ils n'en sentirent pas même le besoin, jusqu'à

l'époque où les travaux des philosophes et des périodentes (*voyez* ces mots), en détournant d'eux l'attention du public, réveillèrent leur émulation, et leur firent sentir le besoin d'acquérir des connaissances réelles, s'ils voulaient soutenir leur crédit ébranlé. Deux écoles d'Asclépiades, en particulier, celles de Cnide et de Cos, honorèrent le siècle qui précéda Hippocrate, par des travaux de quelque importance, principalement fondés sur l'observation. Les traités séméiotiques d'Hippocrate ont principalement pour base les travaux de ces deux écoles, et surtout de celle de Cos. Un médecin de Cnide (Chrysippe) avait publié les sentences de ce célèbre collége un peu avant le temps d'Hippocrate. Cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous.

On trouve rassemblé, dans les ouvrages suivans, tout ce qui concerne les Asclépiades et l'exercice de la médecine dans les temples d'Esculape.

Henr. Meibomii, præs. Herm. Coring. diss. de incubatione in fanis deorum medicinæ causâ olim factâ. Helmstadt, 1659, in-4. — J. H. Schulze, *Historia medicinæ, etc.* Leipsick, 1728, in-4. — Dan. Vinck, *Amœnitates philologico-medicæ, in quibus medicina à servitute liberatur.* Utrecht, 1730, in-8. — Hundertmarck, *Diss. de artis medicæ per ægrotorum apud veteres in vias publicas et templa expositionem incrementis.* Leipsick, 1739, in-4. — Walchii, *Antiquitates medicæ selectæ.* Iéna, 1772, in-8. — Dujardin, *Histoire de la chirurgie.* Paris, 1774, in-4. — Sprengel, *Histoire de la médecine, etc.*

ASELLIO (Gaspard), nommé communément ASELLI, célèbre anatomiste, naquit à Crémone vers l'an 1581. Il fut professeur public d'anatomie et de chirurgie à l'Université de Pavie, et protochirurgien en chef de l'armée royale dans la guerre cisalpine, ainsi que le prouve l'épitaphe qu'on a placée sur son tombeau. Il vivait particulièrement à Milan, ville dans laquelle il obtint le droit de cité, et où il pratiqua la médecine. Ce fut là qu'au milieu de ses recherches anatomiques, il découvrit les vaisseaux lactés; découverte importante, à laquelle son nom fut dès-lors attaché, et qu'il dut en partie au hasard, ainsi qu'il le rapporte lui-même dans l'historique qu'il a tracé de cette découverte. Le 23 juillet 1622, il disséquait un chien pour faire voir le trajet et la distribution des nerfs récurrens, et qu'on avait tué au moment du travail de la digestion ; il aperçut dans les replis du mésentère, et dans l'épaisseur des parois des intestins, un grand nombre de ramifications très-ténues, d'une couleur blanche, qui, au premier aspect, ressemblaient à des filets nerveux, mais qu'il en put aisément

distinguer, en suivant ces derniers, dont la disposition était essentiellement différente. En outre, en piquant les premières avec un scalpel acéré, il en vit sortir un liquide blanc, crémeux, qui ne laissa plus de doute sur la nature vasculaire de ces ramifications blanchâtres. Frappé d'une découverte aussi imprévue, il s'empressa de la constater sous les yeux de ses nombreux auditeurs, parmi lesquels se trouvaient deux médecins célèbres, Alexandre Tadino et Settala. Pour donner à ce fait une démonstration complète, il répéta l'expérience le 26, trois jours après, sur un autre chien, et le résultat fut le même. Enfin, les autres recherches qu'il fit successivement et à la même époque sur des agneaux, des chats, des vaches, des porcs, des veaux et des chevaux, vinrent confirmer pleinement sa première observation. Il fut démontré que ces vaisseaux sont particulièrement visibles quand l'estomac est rempli d'alimens qui y subissent un commencement de digestion, et qu'ils sont les conducteurs véritables du chyle. Asellio mourut en 1626, avant de pouvoir faire connaître lui-même au monde savant cette découverte importante, qui fut publiée un an après sa mort, par ses deux amis, Alexandre Tadino et Settala. Voici le titre de la première édition de son ouvrage :

De lactibus, sive lacteis venis, quanto vasorum necessariorum genere novo invento, dissertatio, quâ sententiæ anatomicæ multæ, vel perperam receptæ convelluntur, vel parùm perceptæ illustrantur, etc.; morte præventus ut ederetur curârunt Alex. Tadinus et senator Septalius physici de Coll. Nob. Mediol., atque amplissimo, et excellentissimo senatui Mediolani dicârunt. Milan, 1627, in-4; et réimprimé successivement à Bâle, 1628 et 1640, in-4; Lyon, 1641, in-8. Ce travail a été réuni aux œuvres de Spigel, publiées à Amsterdam, 1645, in-fol., et inséré dans le deuxième volume de la *Bibliotheca anat.* de Leclerc et Manget, p. 636. Genève, 1685, in-fol. Dans cette dissertation, qu'on peut placer au premier rang parmi les travaux anatomiques du dix-septième siècle, Asellio expose d'abord l'historique de sa découverte, et recherchant ensuite dans les écrivains de l'antiquité ce qu'ils appelaient vaisseaux lactés, il fait voir qu'on avait désigné sous ce nom beaucoup d'organes dissemblables, et auxquels cette dénomination n'était pas applicable. Moins jaloux de s'attribuer exclusivement cette découverte, que de multiplier les preuves de sa réalité, il cherche à prouver qu'Aristote, Platon, Hippocrate, Hérophyle, Galien, etc., ont parlé de ces vaisseaux d'une manière formelle, mais sans reconnaître que leurs usages étaient différens de ceux des autres vaisseaux avec lesquels ils les ont confondus, parce qu'ils ne les ont observés que dans leur état de vacuité : c'est à cette cause qu'Asellio attribue l'erreur des anciens anatomistes, dans laquelle

Galien seul paraitrait n'être pas tombé. Considérant ensuite la structure des vaisseaux lactés, il les range dans la classe des veines, étant ramifiés comme elles, non moins multipliés et munis de valvules. Au milieu de ces vérités, Asellio commit une erreur très-grande, en disant que ces vaisseaux se réunissaient dans le pancréas pour se jeter de là dans le foie : aussi sa découverte resta-t-elle incomplète jusqu'à l'époque où le suédois Olaüs Rudbeck démontra les connexions de ces vaisseaux avec le canal thoracique, en 1650. Ajoutons encore que Asellio ayant fait ses recherches sur des animaux, et entre autres sur des chiens, il nomma *pancréas* un amas de ganglions mésentériques qui est très-prononcé chez ces derniers, et dépeignit au contraire le véritable pancréas comme une glande jusqu'alors inconnue; il est résulté de ce fait beaucoup d'obscurité dans son histoire des vaisseaux lactés. Enfin, il a pris les lymphatiques du foie pour des vaisseaux lactés, et ignoré le véritable trajet de ces vaisseaux.

Il parait qu'il laissa manuscrits deux autres ouvrages, l'un intitulé *Observationes chirurgiæ*, et l'autre *De venenis*. Ces deux écrits, restés entre les mains d'Alexandre Tadino et Settala, n'ont pas été publiés.

(Corte, *Medici scrittori Milanesi*. — Mazzuchelli.)

ASTROLOGIE. L'influence des astres sur la production de certains phénomènes naturels et même d'événemens moraux, a été admise presque en même temps qu'on eut fixé son attention sur les révolutions des corps célestes. L'origine de l'astrologie remonte donc à la plus haute antiquité : elle prit naissance en Chaldée avec les premières notions de l'astronomie, fut cultivée chez les Égyptiens, et particulièrement chez les Juifs, qui la firent entrer dans leur théorie cabalistique, et de là se propagea avec les autres genres de superstition dans notre Occident, d'où à peine elle est disparue devant les lumières croissantes de la philosophie.

On conçoit que, dans des temps d'ignorance, où presque toutes les relations des phénomènes physiques et moraux échappaient, de simples coïncidences accidentelles aient frappé l'imagination, et fourni les bases d'un système dont elle fit bientôt tous les frais.

L'influence évidente des révolutions solaires sur les changemens de saison; l'apparence de rapports entre les phases de la lune et plusieurs phénomènes, fit attribuer à ces astres les effets dont on ignorait les véritables sources. Cette influence fut étendue à tous les autres astres, et leurs différens aspects, non-seulement imprimèrent une modification puissante aux conditions de l'atmosphère et aux fonctions matérielles des corps organisés, mais encore réglèrent les actions morales, et présidèrent aux plus grands événemens. La différence essentielle de ces deux sortes de phénomènes dont on

cherchа la prédiction dans les diverses situations des corps célestes, a fait établir deux espèces d'astrologie : l'astrologie naturelle, science des plus incertaines, mais qui, s'appuyant sur des observations plus ou moins exactes, ne choque pas la raison; et l'astrologie judiciaire, où astrologie proprement dite, à laquelle la superstition et la vanité humaine ont seules donné naissance.

La médecine, qui se trouve en contact avec toutes les branches de connaissances, ne pouvait manquer de participer aux croyances de l'astrologie naturelle et aux absurdités de l'astrologie judiciaire. Hippocrate croyait à l'influence des astres dans la production des maladies, mais seulement comme déterminant des modifications sensibles ou inappréciables dans l'atmosphère. C'est dans ce sens qu'il explique les maladies particulières aux saisons, et qu'il veut que le médecin connaisse l'astronomie. (*De signific. vitæ et mortis. — De aere, aquis et locis. — Aphorism.*, lib. 3.) Parmi les constellations dont l'influence lui paraît plus marquée et plus importante à observer, il indique les Pléiades, l'Arcture et le Chien. Il veut qu'on fasse une plus grande attention au lever et au coucher de ces étoiles, parce que les jours où ils arrivent sont critiques dans les maladies; ils sont remarquables par la mort ou la guérison des malades, ou par quelque métastase considérable. Galien s'occupa aussi de cette question; mais il accorde plus d'influence à la lune que ne faisait Hippocrate. Suivant lui, les jours critiques correspondent aux diverses phases de cette planète, et il imagine un mois médicinal analogue au mois lunaire. Il admettait aussi l'influence des autres astres, des planètes et des étoiles, et son opinion était basée sur ce raisonnement assez spécieux : « Si l'aspect réciproque des astres ne produit aucun effet, et que le soleil, la source de la vie et de la lumière, règle lui seul les quatre saisons de l'année, elles seront tous les ans exactement les mêmes, et n'offriront aucune variété dans leur température, puisque le soleil n'a pas chaque année un cours différent. Puis donc qu'on observe tant de variations, il faut recourir à quelque autre cause dans laquelle on n'observe pas cette uniformité. » (*Comment. in secund. lib. Porrhetic.*)

On étendit par la suite cette doctrine; et toutes les distinctions de l'astrologie judaïque passèrent dans la médecine. Livrés à toutes les idées hypothétiques et superstitieuses qui devaient nécessairement résulter d'une semblable association, les médecins négligèrent l'ancienne doctrine, que les écarts de la nouvelle tendirent à déconsidérer, à cause de leurs rapports apparens. Cependant on peut

concevoir que, par leur lumière et leur calorique, et par leur gravitation, les corps célestes de notre système planétaire aient quelque influence physique sur l'économie animale, et que leurs diverses situations, amenant des modifications dans ces conditions, déterminent des effets variés. Quelques faits rapportés par les auteurs anciens et modernes tendent à le prouver. Le retour périodique de l'hémorrhagie des femmes, qui a lieu, en général, après un intervalle de temps égal à celui d'une révolution lunaire, donne aussi quelque vraisemblance à cette opinion. Enfin beaucoup de phénomènes périodiques, physiologiques ou morbides, sont probablement dus à quelque cause générale. Il ne nous appartient pas, dans cet ouvrage, de discuter et d'approfondir ce point de la science qui présente des difficultés plus grandes que la météorologie elle-même, si peu avancée encore. Nous devons nous borner à signaler les principaux travaux entrepris pour l'éclairer. Méad, faisant une application du système de Newton sur le flux et le reflux de la mer, chercha à démontrer l'influence du soleil et de la lune sur les corps organisés. (*De imperio solis et lunæ in corpora humana et morbis indè oriendis*, Lond., 1704.) Il était publié presqu'en même temps, en 1706, une dissertation de Fréd. Hoffmann, ayant pour titre : *Dissert. de siderum in corpore humano influxu medico*. Sauvages, en 1757, fit paraître une dissertation sur le même sujet ; et Testa, dans son ouvrage sur les *Maladies périodiques*, chercha à rapporter certains phénomènes au cours du soleil. D'autres auteurs ont consigné dans leurs écrits des faits ou des opinions relatifs à l'influence des astres sur le corps humain ; tels sont, entr'autres, Baillou, Ramazini, Sydenham, Diemerbroëck, Lind, Fontana, Toaldo, Balfour ; et beaucoup de points de cette doctrine ont été abordés au sujet d'un concours établi par la société de médecine de Bruxelles, sur cette question : *De l'influence de la nuit sur les malades*. Les mémoires couronnés ont été rassemblés sous ce même titre dans un volume in-8°, Bruxelles, 1806. On distingue surtout ceux de MM. Richard de Laprade et Murat. Depuis, le même sujet a été traité par plusieurs auteurs : nous citerons particulièrement la thèse de M. Bally, intitulée : *De l'influence de la nuit*, Paris, 1807 ; et celle de M. Virey, sous ce titre : *Éphémérides de la vie humaine, ou Recherches sur la révolution journalière et la périodicité de ses phénomènes dans la santé et les maladies*, Paris, 1814.

Quant à l'application de l'astrologie judiciaire, ou astrologie proprement dite, à la médecine, elle date de l'époque où l'école

d'Alexandrie propagea ses théories théosophiques. Du temps de Pline, un médecin Marseillais, nommé Crinas, commença à l'introduire dans l'art de guérir, et tenta d'assujétir le régime au cours des astres. Elle se lia avec tous les genres de superstitions qui infectèrent depuis la médecine. Les Arabes cultivèrent l'astrologie avec ardeur, mais n'en tirèrent pas des préceptes de conduite pour le traitement des maladies. Il n'en fut pas de même en Occident, où le règne prolongé de la barbarie laissa prendre de fortes racines aux préjugés les plus absurdes. L'astrologie ne pouvait y manquer de partisans. Dès le treizième et le quatorzième siècles, elle formait une branche essentielle de la médecine; on ne se hasardait pas à opérer le moindre changement dans l'économie animale, sans avoir préalablement consulté les astres. Le renouvellement des sciences au quinzième siècle ne fit que donner plus de vogue aux rêveries de toute espèce, en ranimant l'étude des anciens philosophes grecs, et surtout des platoniciens d'Alexandrie. L'astrologie, qui n'avait été enseignée et pratiquée que par les partisans d'Averrhoès, et surtout par les médecins, fut réduite en corps de doctrine. Les premiers savans du siècle se rangèrent sous sa bannière. C'est ainsi que le livre de Marsile Ficin, sur la vie humaine, n'est rempli que de formules indiquant la manière de conserver la santé et de prolonger la vie, à l'aide des connaissances astrologiques. Georges Ganivet exposa au long les théories astrologiques. Cet auteur ne cherche la cause des épidémies que dans la conjonction des planètes. Il attribue toutes les maladies de chaque individu à la constellation qui l'a vu naître, et cherche à découvrir cette dernière pour établir son pronostic. Malgré l'opposition de Pic de la Mirandole, de Gerson, et de la Faculté de Paris, qui condamna l'astrologie comme un art diabolique et dangereux, ces chimères furent universellement accueillies. La faveur que leur accordèrent la plupart des souverains les accrédita : on cite surtout la cour des Visconti, à Milan, comme remarquable par l'importance qu'elle y attacha.

Ce fut encore pis dans le siècle suivant; la vogue de l'astrologie s'accrut encore : elle fut enseignée et pratiquée comme une science utile. Jamais on n'entendit plus parler de prédictions qu'à cette époque. On connaît la terreur générale qu'imprima alors l'annonce faite par un savant astrologue, de la fin prochaine du monde; la prédiction d'une peste qui se réalisa donna du crédit aux astrologues. Leurs almanachs, qui étaient en général rédigés par des

médecins, et parmi lesquels se distingue celui du fameux Nostradamus, dirigeaient la conduite de chaque individu. L'almanach de Rupaldi indiquait, pour tous les temps futurs, les jours où l'on devait pratiquer la saignée, donner des purgatifs et appliquer des ventouses. Ces règles, que l'on se serait fait scrupule de violer, devinrent plusieurs fois funestes. Des médecins de ce temps rapportent des accidens causés par le retard de moyens qu'exigeait promptement la maladie. Lange, Gesner, Éraste, s'élevèrent en vain contre cette coutume superstitieuse. Les premiers savans et les écrivains les plus célèbres du seizième siècle étaient tous plus ou moins portés en faveur de l'astrologie. Clément Clementinus soumit les principales parties du corps à une planète et à une constellation particulières. Une foule d'autres médecins adoptèrent ces rêveries, et écrivirent sur l'astrologie médicale. Ce fut en vain qu'un assez grand nombre de médecins cherchèrent à s'opposer à ces préjugés. Les efforts d'Euricius Cordus, d'Éraste, de Valleriola, de Mundella, ne purent rien sur la disposition générale des esprits. Paracelse vint, qui enchérit sur les absurdités de ses prédécesseurs, en les réunissant et les coordonnant en système. L'astrologie et la cabale en formèrent la principale base. (*V.* l'article Paracelse et l'histoire de son système.) Depuis, l'astrologie ne marcha guère seule avec la médecine. Seulement, lorsque les doctrines théosophiques de Paracelse eurent disparu, quelques restes des erreurs dans lesquelles la thérapeutique avait été entraînée par suite de la croyance à un pouvoir occulte des astres, se montrèrent encore, mais plutôt dans le vulgaire que dans la classe des médecins. On eut encore çà et là quelque foi aux règles de conduite prescrites par les almanachs; mais ces préjugés tombèrent peu à peu devant les lumières de la philosophie. (*V.* l'article Théosophie.)

ASTRUC (Jean) naquit à Sauve, gros bourg du Bas-Languedoc, diocèse d'Alais, le 19 mars 1684. Son père, ministre protestant, ayant fait abjuration peu de temps avant la révocation de l'édit de Nantes, embrassa la profession d'avocat, et partagea son temps entre l'exercice de cette profession et l'éducation de ses enfans. Jean, l'aîné des deux, après avoir fait ses humanités sous la conduite de son père, alla à Montpellier, fit sa philosophie, et fut reçu maître-ès-arts en 1700. Son goût le porta à étudier la médecine; il s'y livra tout entier. Il fut reçu bachelier en 1702, licencié le 12 octobre de la même année, et docteur le 25 janvier 1703. Ne sortant de son cabinet que pour visiter les hôpitaux,

il fit des provisions immenses de travail et d'observation. Il lut avec la plus grande application, et analysa avec soin la plus grande partie des auteurs anciens et modernes. En 1706, lorsque Chirac suivit à l'armée le duc d'Orléans, il choisit Astruc pour le remplacer durant son absence : la Faculté y consentit. Il s'acquitta de cet emploi avec honneur jusqu'en 1710, qu'il alla concourir à Toulouse, où vaquaient trois chaires. Il obtint celle d'anatomie, qu'il desirait, et en prit possession en 1711. Il l'occupa jusqu'en 1715, que Chirac lui accorda la survivance de sa chaire à Montpellier. Mais Châtelain étant mort, Astruc, qui ne jouissait d'aucun émolument, demanda sa place, et en fut pourvu en 1716. La réputation d'Astruc, déjà bien établie, s'étendit de plus en plus, et son nom devint célèbre dans toute l'Europe. Le roi lui donna une pension de 700 livres. Il n'avait point sollicité cette grâce : elle alla le chercher à Montpellier en 1720. L'année suivante, il fut nommé inspecteur des eaux minérales du Languedoc. Quelque agrément qu'il eût à Montpellier, il s'aperçut enfin que la masse de ses recherches augmentant, il manquait de moyens pour les perfectionner; il se détermina, non sans peine, à quitter cette ville, et à venir mettre à profit les riches bibliothèques de la capitale. A peine y était-il, que le roi de Pologne, électeur de Saxe, le nomma son premier médecin en 1729. Astruc ne fit presque que se montrer à cette cour, où l'attendaient les honneurs et la fortune. Il prétexta des affaires de famille pour venir retrouver à Paris ses amis et ses livres. La ville de Toulouse le nomma capitoul en 1730 : la même année, le roi le mit au nombre de ses médecins consultans. En 1731, il obtint la chaire que la mort de Geoffroy laissait vacante au Collége de France. En 1743, il fut adopté unanimement par la Faculté, qui ne desirait pas moins de le compter parmi ses membres qu'Astruc de lui appartenir. L'ardeur pour le travail ne s'éteignit en lui qu'avec la vie. Il mourut le 5 mai 1766, à l'âge de 82 ans. Quoiqu'on ne puisse nier que les contemporains d'Astruc aient beaucoup exagéré son mérite, on ne saurait pourtant, sans une grande injustice, lui refuser des connaissances très-variées et une vaste érudition.

Tractatus de motûs fermentativi causâ. Montpellier, 1702, in-12.

Respons. crit. animadversionibus Fr. Ren. Vieussens, in tractatum de causâ motûs fermentativi. Montpellier, 1702, in-4.

Mémoires sur les pétrifications de Boutonnet, petit village près de

Montpellier. Montp., 1708, in-8.

Conjectures sur le redressement des plantes inclinées à l'horizon. (Mémoires de l'Académie de Montpellier, 1708.)

Dissertatio physico-anatomica de motu musculari. Montpellier, 1710, in-12, 189 pag. et 2 planches.

Mémoire sur la cause de la digestion des alimens. Montp., 1711, in-4.

Traité de la cause de la digestion, où l'on réfute le nouveau système de la trituration et du broiement, et où l'on prouve que les alimens sont digérés et convertis en chyle par une véritable fermentation. Toulouse, 1714, in-12.

Epistolæ quibus respondetur epistolari dissertationi Thom. Boeri de caussis concoctionis. Toulouse, 1715, in-8.

Diss. chirurg. de fistulâ ani. Montpellier, 1718, in-8.

Quæstio medica de naturali et præternaturali judicii exercitio. . . . . . An judicii exercitium, sive rectum, sive depravatum, à cerebri mechanismo, et quâ ratione pendeat? Montpellier, 1718, in-8.

Diss. med. de hydrophobiâ. Montpellier, 1719, in-12.

Diss. de sensatione. Montpellier, 1720, in-12.

Diss. sur la peste de Provence. Montpellier, 1720, in-12; *ibid.*, 1722, in-12.

Diss. sur l'origine des maladies épidémiques et de la peste. Montpellier, 1721, in-8.

Thesis med. de phantasiâ et imaginatione. Montpellier, 1723, in-8.

Diss. sur la contagion de la peste, où l'on prouve que cette maladie est véritablement contagieuse, et où l'on répond aux difficultés que l'on oppose à ce sentiment. Toulouse, 1724, in-8.

De morbis venereis libri sex. Paris, 1736, in-4. *Libri novem.* Ibid., 1740, in-4, 2 vol. Traduit en français par A. F. Jault, à l'exception de la partie bibliographique, qui forme les cinq derniers livres et remplit le tome II. Paris, 1740, in-12, 3 vol.; *ibid.*, 1743, in-12, 4 vol.; *ibid.*, 1755, in-12, 4 vol.; avec des additions d'Astruc et des remarques d'Antoine Louis; *ibid.*, 1773, in-12, 4 vol.; *ibid.*, 1777, in-12, 4 vol., par Louis. Cet ouvrage est le fondement le plus solide de la célébrité d'Astruc. Il conservera longtemps à son auteur la réputation d'un homme d'une grande lecture, et d'un écrivain qui a travaillé utilement pour la littérature médicale. Ce n'est pas à nous, qui courons la même carrière, et qui profitons des travaux de ce savant médecin, qu'il appartiendrait de le méconnaître.

Mémoires pour servir à l'histoire naturelle de la province du Languedoc, divisés en trois parties, ornées de figures et de cartes en taille-douce. Paris, 1737, in-4.

Cinq lettres dans le procès des médecins contre les chirurgiens. Paris, 1737-38, in-4. Elles parurent d'abord séparément, et furent ensuite réimprimées ensemble sous ce titre:

Lettres de J. Astruc, Jean-Louis Petit et autres, sur les disputes qui se sont élevées entre les médecins et les chirurgiens, avec leurs réponses. Paris, 1738, in-4.

Lettre d'un médecin de Paris à un médecin de province, sur la place d'un médecin consultant, occupée par M. Lapeyronie, (sans nom d'auteur). Paris, 1738, in-4.

Réflexions sur la déclaration du roi. 1743, in-8 de 12 pages.

Sommaire pour la Faculté de médecine. Paris, 1743, in-fol.

An sympathia partium à certâ nervorum positurâ in interno sensorio? Paris, 1743, in-4.

An ex anatome subtiliori ars medica certior? Paris, 1743, in-4.

Tractatus pathologicus. Genève, 1743, in-8; *ibid.*, 1753, in-8; Paris, 1766, in-12.

Tractatus therapeuticus. Genève, 1743, in-8; *ibid.*, 1750, in-8. Une traduction de cet ouvrage, par Isaac G*** (Garcelon), publiée en 1755, in-12, sans nom de ville ni d'imprimeur, donna lieu, après l'examen qui en fut fait par quatre commissaires examinateurs pris dans le collége des médecins de Bordeaux, à un arrêt du parlement de cette ville, qui *ordonne que ledit livre sera et demeurera supprimé, etc., comme dangereux par les changemens et les additions qu'y a faits l'ignorant traducteur.*

Etat des contestations entre la Faculté de médecine et la communauté des chirurgiens. Paris, 1747, in-4.

La nécessité de maintenir dans le royaume les écoles de chirurgie qui y sont établies dans la Faculté de médecine. Paris, 1749, in-4.

An morbo, colicæ pictorum dicto, venæ sectio in cubito? Paris, 1752, in-4.

Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse, avec des remarques qui appuient ou qui éclaircissent ces conjectures. (Paris), 1753, in-12.

Diss. sur l'immatérialité et l'immortalité de l'âme. Paris, 1755, in-4.

Doutes sur l'inoculation de la petite-vérole, proposés à la Faculté de médecine de Paris. Paris, 1756, in-12.

An saccharum alimentum? Paris, 1759, in-12.

Traité des tumeurs et des ulcères, etc. Paris, 1759, in-12, 2 vol.

Recueil de plusieurs pièces concernant le traité des tumeurs et des ulcères, etc. Paris, 1759, in-12.

Traité des maladies des femmes. Paris, 1761-65, in-12, 6 vol.

L'art d'accoucher réduit à ses principes. Paris, 1766, in-12.

Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier, revus et publiés par Lorry. Paris, 1767, in-4.

(*Eloge d'Astruc par Lorry dans les mémoires précédens.* — Lefebure de Saint-Ildefont, *suite de la bibliographie d'Astruc.*)

ATHALIN (Claude-François), professeur de médecine, doyen de l'Université de Besançon et de l'Académie de cette ville, mort le 15 mai 1782, a laissé:

Lettre à un médecin de province au sujet d'une observation rare et intéressante, sur les accidens survenus seulement au bout de 54 jours, à la suite d'un coup reçu à la tête, qui n'avait occasionné aucun accident primitif. Besançon, 1746, in-8.

Institutiones anatomicæ. Besançon, 1753, in-8. Abrégé de peu de valeur. Athalin communiqua à l'Académie des sciences plusieurs observations qui ont été insérées dans les mémoires de cette société: *Histoire d'une catalepsie*, an. 1738, hist., pag. 40-43, d'*une hydropisie de l'ovaire*, 1738, etc.

AUBERT (B.), médecin du Roi à Marseille, naquit à Oullioules en Provence, le 21 juillet 1692. Elevé à Marseille par un oncle alors curé de la paroisse de Saint-Martin, il fit ses humanités chez les Pères de l'Oratoire, et se livra ensuite à l'étude de la médecine. Il acquit de bonne heure dans cette carrière une réputation qui n'est ordinairement que le fruit des années et de l'expérience, et qui le fit appeler au service de la marine royale à Brest, d'où il revint à Marseille remplir les mêmes fonctions, et il en conserva le titre et la pension lorsque les galères furent retirées de cette ville. Dès-lors il se fixa à Marseille, que les souvenirs de sa jeunesse lui faisaient considérer comme sa patrie, et où les pauvres furent toujours les objets les plus chers de son zèle et de ses soins. Ses charités journalières, quoique très-abondantes, ne mirent point obstacle aux grands établissemens qu'on doit à sa générosité. Le premier est la place de médecin à l'hôpital du Saint-Esprit, pour en soigner jour et nuit les malades : un don de 20,000 fr. de ses épargnes forma le fonds sur lequel sont assignés les émolumens attachés à cette place. L'*hôpital des pauvres malades abandonnés* est un autre monument de sa bienfaisance : 100,000 francs qu'il plaça sur la communauté de la ville d'Antibes en furent les premiers fonds qu'il s'occupa sans relâche à augmenter, en y ajoutant ses épargnes annuelles. L'étendue considérable des bâtimens, et le nombre des malades qu'on peut y recevoir, prouvent assez les grands frais que nécessita la formation de cet établissement. Aubert mourut subitement au milieu de ses occupations philantropiques, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, emportant avec lui la considération publique, le respect général et les regrets des malheureux sans nombre qu'il soulagea pendant sa vie. Foucou, sculpteur du Roi, fut chargé par les administrateurs de l'hôpital qu'il avait fondé, d'exécuter en marbre le buste de ce médecin bienfaisant.

L'histoire de la médecine ne doit pas seulement renfermer les noms des savans qui ont contribué à ses progrès; elle s'honore également des vertus de ceux qui, comme Aubert, se sont rendus chers à l'humanité, en montrant un aussi louable désintéressement pour soulager leurs concitoyens. On lui attribue :

Consultation médicale sur la maladie noire, 1745, in-4. Cette brochure est indiquée ainsi sans le lieu de l'impression, par Ersch (*La France littéraire*, tome I), et par Desessarts (*Siècles littéraires de la France*); tandis que les auteurs de la *Biographie médicale* l'attribuent à un médecin

champenois nommé François Aubert, et désignent Châlons comme le lieu de l'impression.

Ersch attribue encore à Aubert l'édition de l'ouvrage intitulé:

Ant. Storck, necnon H. Jos. Collin, anni medici, etc.; edit. novissim. præfatus est. Amsterdam et Lyon, 1779, in-8.

(*Ancien Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie*, etc., novembre 1782, tome LVIII.)

AUBERT (Jacques). On trouve dans la bibliothèque française de Lacroix du Maine deux médecins de ce nom, qui fleurirent dans la seconde moitié du seizième siècle. L'un, né à Vendôme, vécut dans sa patrie; l'autre, natif de Laval, dans le Maine, exerça la médecine à Lausanne. Les bibliographes modernes attribuent à un seul Aubert les ouvrages que Lacroix du Maine partage entre ces deux: c'est à celui qui habita Lausanne; mais ils veulent que ce soit celui de Vendôme qui soit allé se fixer en Suisse. Lacroix du Maine dit au contraire que c'est le Manceau, et il est plus sûr de s'en rapporter à lui, puisqu'il parle de son compatriote et de son contemporain.

Libellus de peste. Lausanne, 1571, in-8.

Des natures et des complexions des hommes, et d'une chacune partie d'iceux, et aussi des signes par lesquels on peut discerner la diversité d'icelles. Lausanne, 1571, in-8 de 190 pages.

Progymnasmata in Jo. Fernelii librum de abditis rerum causis, quibus adduntur quorumdam gravissimorum morborum curationes. Bâle, 1579, in-8 de 295 pages.

Semeiotice sive ratio dignoscendarum sedium malè affectarum, et affectuum præter naturam. Lausanne, 1587, in-8; Lyon, 1596, in-8.

Les ouvrages suivans pourraient bien n'être pas du même auteur:

De metallorum ortu et causis, brevis et dilucida explicatio. Lyon, 1575, in-8. Cet ouvrage est écrit contre les chimistes.

Responsiones apologeticæ de paracelsicorum ladano et calcinatis cancrorum oculis, et de chemia vanâ. Lyon, 1576, in-8 de 59 pages.

Institutiones physicæ instar commentariorum in libros physicæ Aristotelis. Lyon, 1584, in-8.

(Lacroix du Maine, *Bibliothèque française.*)

AUBERY (Jean), connu en latin sous le nom d'Albericus, natif du Bourbonnais, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il étudia la médecine à Montpellier, et fut dans la suite médecin du duc de Montpensier. Il est auteur des livres suivans:

I. *L'antidote de l'amour; plus, un discours de la nature et des causes d'icelui, et les remèdes pour se préserver et guérir des passions amoureuses.* Pa-

ris, 1599, in-12; Delft, 1663. Cet ouvrage est curieux et savant; il est plus utile que le titre ne parait le promettre.

II. *Les bains de Bourbon-Lancy et l'Archambaut.* Paris, 1604, in-8. — Un extrait de cet ouvrage n'apprendrait rien, dit Carrère, sur les eaux dont il y est question : on n'y trouverait ni analyses chimiques, ni observations pratiques; on n'y apercevrait que préjugés populaires, prévention, enthousiasme et superstition.

III. *De restituendâ et vindicandâ medicinæ dignitate.* Paris, 1608, in-8.

(Carrère, *Bibliothèque, etc.* — Le même, *Catalogue raisonné des ouvrages publiés sur les eaux minérales.*)

AUBIN (Jean de Saint-), savant médecin de Metz, fut le contemporain et l'ami de Foës. Livré tout entier à ses travaux littéraires, le célèbre traducteur d'Hippocrate obtint des magistrats de faire partager à son ami la charge de médecin de la ville, dont il était revêtu. Saint-Aubin acquitta la dette de l'amitié en traduisant les Scholies de Palladius sur le livre *de Fracturis*, et, prévenant ainsi le retard que cet ouvrage aurait mis à l'impression des œuvres d'Hippocrate. Il avait entrepris un traité sur la peste, que sa mort, arrivée en 1597, l'empêcha de terminer. Cet ouvrage fut publié par les soins de Bucelot, médecin de Metz, et ami du défunt, sous ce titre :

Nouveau conseil et avis pour la préservation et guérison de la peste, par M. J. de S.-Aubin, médecin ordinaire de la ville de Metz, et dédié aux seigneurs de ladite ville. Metz, 1598, in-8.

(Dom Calmet, *Bibl. de la Lorraine.*)

AUBRY (Jean-François). On n'a aucun document sur la vie de ce médecin : il était médecin-conseiller du Roi, et intendant des eaux minérales de Luxeuil, sa patrie, où il est mort en 1795, suivant MM. Chaussier et Adelon (*Biogr. univers.*), et en 1781, suivant Ersch. Il est connu par l'ouvrage suivant :

Les oracles de Cos, ouvrage de médecine clinique, à la portée de tout lecteur capable d'une attention raisonnable, intéressant pour les jeunes médecins, et utile aux chirurgiens, curés et autres ecclésiastiques ayant charge d'âmes. Paris, 1776, in-8; *ibid.*, avec une *Introduction à la thérapeutique de Cos*, 1781, in-8; Montpellier, 1810, in-8. Cet ouvrage est plus estimable que ne pourrait le faire penser son titre ridicule. C'est une sorte de commentaire des règles de pronostic consignées dans presque tous les ouvrages d'Hippocrate, principalement dans les *pronostics*, les *prorrhétiques*, les *coaques* et les *aphorismes*. L'auteur explique ces règles, en démontre la justesse, en les rapprochant de faits pratiques d'où elles découlent; il se sert pour cela des quarante-deux histoires du premier et du troisième livres des *épidémiques*, comme étant les faits les plus avérés; il y joint, suivant

l'occasion, des faits observés par lui-même, propres à corroborer les maximes d'Hippocrate ou à en donner l'intelligence : c'est là ce qu'il appelle expliquer les oracles de Cos. Le livre est précédé d'un discours où l'auteur, après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur les premiers âges de la médecine, caractérise la doctrine d'Hippocrate et de quelques autres médecins célèbres qui ont marché sur ses traces; il présente ensuite un tableau des divers systèmes de médecine, proposés soit avant, soit après Hippocrate, et de leur diversité conclut leur insuffisance et leur fausseté. Il penche pour un empirisme éclairé, celui qui est dirigé par la comparaison des faits passés avec les faits présens. Dans la deuxième édition, l'auteur ajouta un traité intitulé : *Introduction à la thérapeutique de Cos.* C'est un travail analogue à celui qu'il avait fait sur les maximes pronostiques d'Hippocrate, et appliqué à ses règles de traitement. Cependant il ne s'est pas borné aux moyens thérapeutiques ni aux maladies connues du temps d'Hippocrate; il a ajouté des réflexions sur les avantages des *bains froids* dans le traitement de quelques maladies chroniques; sur les *cancers*, sur les *vieux ulcères*, sur les *dangereux effets du sublimé corrosif*, sur le *traitement de la rage, des piqûres ou morsures faites par les animaux venimeux*. Le livre est terminé par la traduction de deux histoires de *petite-vérole maligne*, traitée par Boerhaave.

AUDOIN DE CHAIGNEBRUN (Henri) naquit vers 1713 ou 1714 à Chefboutonne, département des Deux-Sèvres. Il vint faire à Paris ses études en chirurgie. Il s'appliqua sérieusement à l'anatomie, et en fit des leçons. Après sa réception, il retourna dans sa patrie. Il avait le dessein de s'y fixer; mais ses anciens maitres, qui étaient devenus ses amis, l'ayant pressé de revenir dans la capitale, il se rendit à leurs instances. En 1745, il était à l'armée en qualité de chirurgien. Au retour de cette campagne, il fut chargé, par l'intendant de Paris, du traitement des maladies épidémiques de la Généralité. Ce fut alors qu'il prit des inscriptions en médecine. Lorsqu'il eut le temps d'études exigé, il alla à Montpellier se faire recevoir docteur. On lui expédia à son retour le brevet de médecin pour les épidémies de la généralité de Paris. Il en remplit les fonctions pénibles durant trente-cinq ans avec un zèle et une habileté au-dessus de tout éloge. Cinq à six fois il contracta les maladies qu'il avait heureusement traitées; il fut même attaqué d'un charbon à la cuisse. Comme il était d'un tempérament robuste, il recouvrait promptement ses forces, et retournait courageusement à son poste.

Audoin mourut le 28 février 1781, d'une tumeur carcinomateuse à la joue, dans laquelle on avait plongé un bistouri, croyant y

reconnaitre une fluctuation profonde. Il n'a publié que les opuscules suivans :

Parallèle nouveau ou abrégé des différentes méthodes de tailler. Paris, 1749, in-4 de 6 pages.

Lettre à M. Guattani, sur la cautérisation des plaies d'armes à feu. Paris, 1749, in-4 de 8 pages.

Relation d'une maladie épidémique qui a régné en 1757 sur les animaux de la Brie. Paris, 1762, in-12.

Cartes microcosmographiques, ou description du corps humain. Paris, in-4. Quoiqu'on voie à la fin la date de 1768, elles ne parurent qu'en 1770.

On trouve des observations de Chaignebrun dans le *Journal de médecine* et dans les *Mémoires* de Goulin. Il en avait recueilli un très-grand nombre dont il préparait l'impression quand la mort le surprit. La *relation* ci-dessus indiquée en doit faire regretter la perte.

(Goulin.)

AUENBRUGGER (Léopold), né à Graetz dans la Styrie, le 19 novembre 1722, devint médecin ordinaire de l'hôpital espagnol de Vienne. Il n'a publié que quelques opuscules, mais dont un seul suffit pour lui assurer une juste célébrité.

Inventum novum ex percussione thoracis humani ut signo abstrusos interni pectoris morbos detegendi. Vienne (1761), 1763, in-8, traduit en français par Rosière de la Chassagne (à la suite du *Manuel des pulmoniques*), Paris, 1770, in-12, et par Corvisart (avec des commentaires), Paris, 1808, in-8. Quoique tout le monde connaisse la méthode d'Auenbrugger, son ouvrage, devenu rare en librairie, mériterait d'être plus répandu.

Experimentum nascens de remedio specifico sub signo specifico in mania virorum. Vienne, 1776, in-8.

Von der stillen wuth, etc. De la rage mue, ou du penchant au suicide, comme véritable maladie, avec des observations et des remarques. Dessau, 1783, in-8 de 71 pages. L'auteur range cette maladie dans la classe des démences, et place son siége dans le plexus splénique et dans la courbure gauche du colon. Pour la guérir, il faut, suivant lui, avoir recours à l'eau de fontaine pure, à la ligature du ventre, à l'application d'un vésicatoire de neuf pouces de long sur six pouces de large sur la région de la rate; il conseille, en outre, plusieurs autres moyens analogues à ceux qui sont ordinairement prescrits dans le traitement général des aliénés. Les observations jointes à ce mémoire ne justifient d'ailleurs en aucune manière les avantages que l'auteur veut faire concevoir du traitement qu'il indique.

(Hamberger et Meusel, *das gelehrte teutschland.* — Ersch, *handbuch der deutschen literatur.*)

AUGENIO (Horace), né à Monte-Sancto, dans la marche d'Ancône, vers l'an 1527, succéda à la réputation de son père, Louis Augenio, qui avait exercé la médecine avec célébrité pendant soixante-dix ans, et qui avait été médecin du pape Clément VII. L'étude de la philosophie occupa les premières années de sa jeu-

nesse; il s'appliqua ensuite à la médecine, et y fit de rapides progrès. Après avoir reçu le bonnet de docteur dans l'université de Bologne, selon quelques biographes, ou dans celle de Pise, selon quelques autres, il fut nommé, quoique fort jeune encore, professeur de logique à Macerata, où il enseigna pendant deux ans. Il fut alors choisi pour remplir la chaire de médecine théorique à Rome. Il la quitta en 1563, et exerça successivement son art en diverses villes: à Osimo, jusqu'en 1570; à Cingoli, jusqu'en 1573, et à Tolentino, jusqu'en 1576, époque où il alla professer la médecine pratique à l'Université de Turin, et non pas à celle de Pavie, comme on l'a dit. Il remplit cette dernière place pendant seize ans, au bout desquels il céda aux sollicitations de la république de Venise, qui l'appelait à Padoue, en lui offrant 1100 florins de pension pour succéder non à Capivaccio, comme le dit Conring, mais à Bernardin Paterno. Il mourut dans cette ville, en 1603, à l'âge de soixante-seize ans, laissant les ouvrages suivans :

De sanguinis missione libri III. Venise, 1570, in-8.

De curandi ratione per sanguinis missionem libri X. Gênes, 1575, in-fol.; Turin, 1584, in-4; Venise, 1597, in-folio.

De curandi ratione per sanguinis missionem libri XVII, in quibus extirpatis erroneis opinionibus apud novatores vigentibus, omnia secundùm Galeni doctrinam explicantur. Francfort, 1598, in-fol.; *ibid.*, 1605, in-fol.

Quod homini non sit certum nascendi tempus libri duo. Venise, 1595, in-8; Francfort, 1597, in-fol. Contre l'opinion d'Hippocrate, encore accréditée de son temps, l'auteur soutient que l'enfant de huit mois n'est pas moins viable que celui de sept.

De febribus, febrium signis, symptomatibus, et prognostico libri septem ab ipso auctore ab anno 1568 usque ad 1572, singuli conscripti : nunc verò post ejus obitum ab Hilario Augenio filio in lucem emissi. His septem libris accesserunt postmodùm alii tres ejusdem materiæ. I. De curatione symptomatum febrium pestilentium. II. De febribus pestilentibus. III. De curatione variolarum ac morbillorum. Venise, 1605, in-fol.; Francfort, 1607, in-fol.

Epistolarum et consultationum medicinalium libri XII. Turin, 1580, in-4; Venise, 1592, in-fol.

Epistolarum, etc., libri XXIV in II vol. distribut. Francfort, 1597, in-folio.

Epistolarum, etc., tomi tertii libri XII. Francfort, 1600, in-fol.—Au jugement de Conring, ce sont moins des lettres que des traités souvent fort diffus, mais où l'on trouve bien des choses intéressantes. L'auteur soutient que l'état de grossesse ne doit pas empêcher de pratiquer la saignée quand elle est indiquée. Il a vu une femme perdre au troisième mois de sa grossesse huit livres de sang sans avorter.

De medendis calculosis ex exulceratis renibus. Camerino, 1575, in-4.

De modo præservandi à peste. Fermo, 1577, in-8; Leipsick, 1598, in-8.

Compendium totius medicinæ. Turin, 1580, in-8.

Consilia medica quædam : dans le recueil publié sous ce titre par Lautenbach. Francfort, 1605, in-4.

Les œuvres d'Angenio ont été réunies sous le titre d'*Opera omnia*. Francfort, 1597-1607, 4 vol. in-fol.; Venise, 1607, 4 vol. in-fol. (Mazzuchelli.)

AUMONT (Arnulphe d'), docteur-médecin de l'université de Montpellier, professeur royal unique, et premier médecin agrégé de la Faculté de médecine en l'université de Valence, de l'Académie des Sciences de Lyon et de Montpellier, né à Grenoble le 27 novembre 1720, mort en 1782. Il publia :

Mémoire sur une nouvelle méthode d'administrer le mercure par le moyen du lait des animaux frictionnés, 1662.

On doit à d'Aumont la plupart des articles de médecine des vol. III, IV, V, VI et VII de l'*Encyclopédie*.

(Hébrail et Delaporte, *La France littéraire*.)

AUGIER DUFOT (Anne-Amable), médecin pensionné du Roi et de la ville de Soissons, professeur de l'art des accouchemens, médecin de la généralité pour les maladies épidémiques, et du dépôt des remèdes gratuits, né à Aubusson, dans la Marche, le 14 mars 1733, mort à Soissons en 1775. On a de cet auteur :

Les jésuites atteints et convaincus de ladrerie, 1759, in-12.

De morbis ex aeris intemperie, 1759, in-12.

Tractatus de cordis motu, 1763, in-12.

Mémoire sur les maladies épidémiques du pays Laonnais, 1770, in-8.

Mémoire pour préserver les bêtes à cornes de la maladie épizootique qui règne dans la généralité de Soissons. Nouv. édit., 1773, in-8.

Catéchisme sur l'art des accouchemens. Paris, 1775, in-12. — Ce catéchisme est le résumé des leçons de Solayrès, fait par Baudelocque. L'ouvrage, après avoir été soustrait à ce dernier par Alphonse Leroy, tomba entre les mains d'Augier Dufot, qui le publia.

Dufot est encore auteur des *Considérations sur les mœurs du temps*, et de plusieurs autres ouvrages purement littéraires. (Ersch.)

AUSONE (Jules), père du poëte de ce nom, naquit à Bazas l'an 287. Ce fut à Bordeaux qu'il exerça, gratuitement, la médecine. Il se rendit célèbre dans son art; mais il le fut davantage par la régularité de ses mœurs et par l'éclat de ses rares vertus. Sa sagesse était si généralement reconnue, qu'on ne craignait pas de le comparer à l'un des sept sages de l'ancienne Grèce. Il faisait consister la vraie gloire dans la pratique exacte de tous les devoirs de l'honnête homme. Il définissait le bonheur l'art de ne desirer que ce

que l'on possède. Les vertus et les talens d'Ausone lui méritèrent plusieurs titres, dont il eut les honneurs sans l'embarras des charges qui y étaient attachées. Il fut préfet d'Illyrie, membre honoraire du sénat de Rome et de celui de Bordeaux. Ausone termina sa glorieuse carrière l'an 377. Il avait composé plusieurs ouvrages de médecine, dont Marcellus l'empirique s'est beaucoup servi, mais qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. (*Histoire de la litt. franç.* — Bayle.)

AUVITY (Jean-Abraham), membre du Collége et de l'Académie royale de chirurgie de Paris, fut, pendant long-temps, chirurgien de l'hôpital des Enfans-Trouvés, à Paris. Il s'était fait dans le monde de la réputation pour le traitement des maladies des enfans, et par le titre qu'il avait, et par quelques écrits sur certaines affections propres à cet âge. Il mourut en 1821, à un âge assez avancé. On a de lui :

Mémoire sur la maladie aphteuse des nouveau-nés. Cette dissertation, composée pour le concours proposé sur cette maladie par la société royale de médecine, fut un des mémoires couronnés. Elle a contribué à appeler l'attention sur le muguet, que des recherches postérieures ont mieux fait connaître. Elle est insérée dans les actes de cette société pour les années 1787-88, tom. 9.

Mémoire sur l'endurcissement du tissu cellulaire. — Cette dissertation remporta également un des prix décernés par la société royale de médecine, à la suite du concours qu'elle avait établi en 1788 sur ce sujet. Elle est composée d'après les même principes et la même théorie qu'avait émis antérieurement le docteur Andry, dans un mémoire lu en 1787 à la société. Elle a seulement plus de développement, et est suivie d'un assez grand nombre d'observations.

AUZEBY (Pierre), né à Nîmes en 1736, étudia la chirurgie à Toulouse et à Bordeaux. Il vint ensuite à Paris, où il suivit les hôpitaux, et s'appliqua particulièrement à la connaissance des maladies des dents. Il fut pendant quelque temps l'élève de Mouton, dentiste du Roi. Il se retira enfin à Lyon, où il fut reçu maître chirurgien-dentiste en 1762, et y exerça son art avec succès jusqu'à sa mort, en 1791. On a de lui :

Traité d'odontalgie, où l'on présente un système nouveau sur l'origine et la formation des dents, et une description des différentes maladies qui affectent la bouche. Lyon et Paris, 1772, in-12. L'auteur combat l'opinion suivant laquelle on considère les dents comme des os produits par un germe membraneux. Il pense qu'une simple apparence a fait admettre ce système sans examen.

(Carrère, *Bibliot. hist.*)

AVENZOHAR ou ABEN-ZOHAR, dont les noms sont : Abou-Merwan-Ben-Abdel-Maleck-Ben-Zohr, natif de Penaflor, près de Séville, vécut au douzième siècle. Il était juif de religion, fils et petit-fils de médecin. Son père commença à l'instruire dans son art à l'âge de dix ans, et lui fit faire, bien jeune encore, serment de ne jamais employer de poisons. Ce serment montre à quel point les empoisonnemens étaient fréquens chez les Arabes. Aben-Zohar guérit le frère d'Ali-Bentemin, tyran de Séville, que sa propre famille avait empoisonné; les parens, irrités, persécutèrent avec acharnement ce médecin, et le retinrent long-temps en prison. A la fin il entra au service de Yousef-Ben-Tachefyn, prince de Maroc, qui venait de chasser les petits tyrans d'Espagne. Ce souverain généreux le combla d'honneurs et de richesses, et Aben-Zohar mourut à son service l'an 557 de l'hégire (1161-2 de J.-C.), à l'âge de 92 ans. Il fut le maître d'Averrhoes, qui, tout détracteur qu'il est des autres médecins, parle toujours d'Avenzoar avec vénération et même avec enthousiasme. Il est certain que ces deux hommes célèbres furent, de tous les savans arabes, les seuls qui se distinguèrent par leurs idées philosophiques, et qui ne s'astreignirent pas servilement aux opinions de leurs prédécesseurs. Plusieurs remarques assurent au livre d'Avenzoar, qui porte le titre de *Theisir*, une place honorable parmi les ouvrages pratiques des anciens. Ses principes diffèrent très-souvent de ceux de Galien. Il accorde la sensibilité aux os et aux dents, contre l'opinion du médecin de Pergame, et pense qu'elle y est seulement moins développée que dans les autres parties. Ses idées sur la cause qui conserve la vie et le mélange régulier des humeurs, malgré leur tendance à la putréfaction, sont remarquables par leur ressemblance avec celle de Stahl. La phthysie, produite par l'ulcération de l'estomac, est décrite dans son ouvrage comme une maladie nouvellement connue. Son observation d'une maladie provoquée par un polype développé dans ce viscère, est fort intéressante, de même que ses remarques sur l'inflammation du péricarde et la dysphagie. On trouve dans son ouvrage un grand nombre d'observations particulières tirées de sa pratique, et rapportées avec une entière franchise, quel qu'ait été le résultat de ses soins. On cite comme une chose remarquable, pour le temps où il vivait, qu'il ait fait saigner son enfant âgé de trois ans seulement. Avenzohar osa, contre les préjugés de son siècle, unir à l'étude de la médecine celle de la chirurgie et de la pharmacie; il chercha même à démontrer l'utilité de cette triple

alliance : aussi chacune de ces branches de l'art de guérir lui est-elle redevable de quelques progrès. Voici les éditions de ses ouvrages :

Theisir, i. e. rectificatio medicationis et regiminis. Venise, 1490, in-fol.; *ibid.*, 1496, in-fol.; *ibid.*, 1497, in-fol.; *ibid.*, avec le *Colliget* d'Averrhoes, 1514, in-fol.; Lyon, 1531, in-8. Cette traduction demi-barbare fut faite en 1285 par Paravicini et Jacob, médecin juif, non d'après l'arabe, mais d'après une version hébraïque.

On a encore sous le nom d'Avenzohar, deux *traités des fièvres*, traduits en latin, et imprimés à Venise en 1570; *item*, dans la collection *de febribus*, Venise, 1576, in-fol.

(*Biographie univ.* — Sprengel. — Ackermann.)

AVERRHOES (Aboul-Vélyd-Mohammed, ou régulièrement Ibn-Rochd), médecin, mais surtout philosophe célèbre, naquit à Cordoue, dans le douzième siècle, d'une famille illustre, et qui occupait depuis long-temps les premières charges de la magistrature. Il étudia successivement la jurisprudence, la théologie, les mathématiques et la physique. Il eut pour maître en médecine le célèbre Avenzohar. Le grand-juge de Maroc et de toute la Mauritanie étant mort, le calife ou roi de Maroc, et les grands de sa cour, élurent Averrhoes à cette magistrature ; dans le même temps, notre philosophe avait été nommé juge de Cordoue par la voix du peuple. Al-Mazor lui accorda ces deux charges à la fois. Averrhoes se rendit à Maroc, choisit des subdélégués pour remplir les fonctions qui lui étaient confiées, et revint ensuite à Cordoue. Il jouissait des honneurs que méritaient si bien ses grandes vertus, quand ses envieux l'accusèrent d'hérésie auprès du prince. Ses biens furent confisqués, et il fut relégué dans le quartier des juifs. Les fureurs du peuple l'obligèrent à se retirer à Fez, dont le gouverneur le fit jeter en prison. Des magistrats et des théologiens consultés par Almanzor sur la peine qu'il avait méritée, prononçaient contre lui, les uns la mort, les autres l'infamie. Il fut condamné à faire amende honorable à la porte de la mosquée de Maroc, et à recevoir sur le visage les crachats dont chaque fidèle se croirait obligé de le couvrir. Ceux qui avaient succédé à Averrhoes dans la charge de juge, se chargèrent de sa vengeance. Leurs injustices et leurs exactions firent vivement regretter le philosophe ; aussi, après avoir langui quelque temps dans la misère à Cordoue, se vit-il rappelé à Maroc et élevé de nouveau aux honneurs qu'il avait perdus. Il mourut l'an 595 de l'hégire (1198-9 de J.-C.), ou l'an 603. Doué d'un esprit subtil et d'un grand amour du

travail, Averrhoes mérita le titre de *commentateur* par le nombre des volumes qu'il composa pour expliquer Aristote. Il écrivit sur la médecine, mais il ne paraît pas s'être beaucoup livré à la pratique de l'art de guérir. « Un honnête homme, disait-il, peut se plaire à la théorie de cet art, mais la pratique doit le faire trembler. Quelques lumières qu'il ait, il ignorera toujours le juste rapport qui se trouve entre le tempérament du malade, le degré de sa maladie, et l'application du remède convenable. » D'après cela, on ne sera pas étonné qu'il y ait dans ses ouvrages beaucoup plus de théorie que d'observation. La seule remarque nouvelle qu'on y trouve, c'est l'assurance qu'on ne peut être affecté deux fois de la variole. Les traductions latines des œuvres d'Averrhoes n'ont point été faites sur les originaux, mais sur des versions hébraïques, selon la remarque de Rich. Simon. On peut voir dans la *Bibliotheca hispana vetus* de Nic. Antonio, pag. 243 seq. l'indication des ouvrages du philosophe arabe; nous n'indiquerons que ceux qui appartiennent à la médecine :

Cantica Avicennæ cum Averrhois commentariis, Armegando Blasio interprete. Venise, 1484, in-fol; *ibid.*, (ou Lyon), 1555, in-fol. Dans cette édition, la traduction d'Ermengaud Blasius est corrigée par André Alpago, de même que dans la suivante; Venise, chez les Juntes, 1595, in-fol., 2 vol.

Colliget, libri VII, (avec l'ouvrage précédent). Venise, 1482, in-fol.; *ibid.*, 1490, in-fol.; *ibid*, 1496, in-fol.; *ibid.*, 1498, in-fol.; *ibid.*, 1552, in-fol., avec les corrections d'André Alpago; Lyon, 1531, in-8. — Cet ouvrage forme un système complet de médecine, divisé ainsi qu'il suit : *Lib. I, de anatome; lib. II, de sanitate omnium membrorum et eorum operationibus; lib. III, de speciebus et causis ægritudinum; lib. IV, de signis sanitatis et ægritudinis; lib. V, de medicinis et cibis; lib. VI, de conservatione sanitatis; lib. VII, de medicatione ægritudinum.* Jean Bruyerin a donné une traduction des livres II, VI et VII, sous ce titre : *Averrhois collectaneorum de re medicâ sectiones tres, de sanitatis functionibus, de sanitate tuendâ, et de morbis curandis.* Lyon, 1537, in-4. Enfin le *Colliget* a été imprimé plusieurs fois avec l'ouvrage d'Avenzohar.

De simplicibus medicamentis. Strasbourg, 1531, in-fol., avec les traités de Serapion, Mesue et autres, sur la même matière.

De venenis liber. Lyon, 1517, in-4, avec le *Regimen sanitatis* de Magninus.

De theriacâ tractatus. Venise, 1562.

Opera. Venise, 1552, in-fol.; 1575, in-8; 1562, in-8, etc.

(J. Léon l'Africain, *libellus de ill. med. et philosoph. apud Arabes*; dans Fabricius, *Biblioth. græca*, tom. 13. — Amoreux. — Kestner.)

AVICENNE, que ceux qui se piquent de rétablir les noms arabes

dans leur pureté nomment Abou-Ebn-Sina, ou Al-Hussain-Abou-Ali-Ben-Abdallab-Ebn-Sina, ou autrement encore, naquit à Bokhara, l'an 370 de l'hégire (980 de J.-C.), d'un père qui connut de bonne heure l'esprit excellent de son fils et le cultiva. Avicenne, à l'âge où les enfans bégayent encore, parlait distinctement d'arithmétique, de géométrie et d'astronomie. Il alla à Bagdad étudier la médecine et la philosophie. Les jours et les nuits ne suffisaient pas à son ardeur pour le travail; il en trouvait la durée trop courte. Son mérite le conduisit à la cour; il y jouit de la plus grande considération; mais tout à coup il tomba du faîte des honneurs et de la richesse au fond d'un cachot. Le sultan Jasochbagh avait conféré le gouvernement de la contrée natale d'Avicenne à son neveu. Celui-ci se l'était attaché en qualité de médecin, lorsque le sultan, alarmé sur la conduite du nouveau gouverneur, résolut de s'en défaire par le poison, et par la main d'Avicenne. Le médecin ne voulut manquer ni au maître qui l'avait élevé, ni à celui qu'il servait; il garda le silence et ne commit pas le crime; mais le neveu de Jasochbagh, instruit avec le temps du projet atroce de son oncle, punit Avicenne du secret qu'il lui en avait fait. Sa prison dura deux ans.

Avicenne fut un homme voluptueux; il écouta le penchant qu'il avait aux plaisirs, et ses excès furent suivis d'une dysenterie qui l'emporta, l'an 428 (1036 de J.-C.), âgé d'environ 58 ans.

Avicenne a été jugé fort diversement. Il passait chez les Arabes pour un second Galien, et reçut même le surnom de *Prince des médecins*. Son ouvrage a été le classique par excellence pendant plus de six siècles: Plempius l'ornait encore de commentaires en 1658; et le savant Rolfinck, qui vivait presqu'à la fin du dix-septième siècle, n'a peut-être pas été le dernier à en faire le texte de ses leçons. D'un autre côté, on a dit d'Avicenne qu'il avait été louche en médecine, et aveugle en philosophie. Le laborieux et savant Haller confesse n'avoir jamais pu en achever la lecture: nous laissons à ceux qui auront plus de patience le soin de choisir entre ces jugemens divers. On peut lire, en attendant, si l'on est curieux de savoir comment Avicenne a copié ses prédécesseurs, le long extrait que Sprengel a fait de ses ouvrages. Nous nous bornons à en donner les titres. Il serait aussi inutile que fastidieux d'indiquer la multitude des éditions qui ont été faites séparément de chacun des ouvrages d'Avicenne; celles du principal de ces ouvrages, et des œuvres complètes du médecin arabe, seront plus que suffisantes pour la plupart de nos lecteurs.

Canon medicinæ. Padoue, 1476, in-fol.; *ibid.*, 1493, in-fol.; Venise, 1495, in-fol.; Padoue, 1496, in-fol.; Venise, 1544, in-fol.; *ibid.*, 1555, in-fol.; Bâle, 1556, in-fol.; Venise, 1595, in-fol., 2 vol.; *ibid.*, 1608, in-fol., etc.

Canonis libri I et II, atque ex IV tractatus de febribus; trad. par Vopisc. Fortun. Plempius. Louvain, 1658, in-fol.

Opera omnia. Padoue, 1476 et 1478, in-fol. max., 3 vol.; Venise, 1492, in-fol.; *ibid.*, 1564, in-fol., 2 vol.; *ibid.*, 1580, in-fol.; *ibid.*, 1585, in-fol.; Lyon, 1598, in-fol., 4 vol., etc.

Il existe une édition arabe du *Canon* d'Avicenne. Rome, 1593, in-fol.

AYMEN (Jean-Baptiste), docteur de la Faculté de Montpellier, médecin de Castillon, petite ville à dix lieues de Bordeaux, fut correspondant de l'Académie des sciences de Paris (1754), et membre de celle de Bordeaux. Il mit au jour :

Dissertation dans laquelle on examine si les jours critiques sont les mêmes en nos climats, qu'ils étaient dans ceux où Hippocrate les a observés. Bordeaux, 1752, in-8. Dissertation couronnée par l'Académie de Dijon. — Aymen admet la réalité des crises; mais il soutient que les jours critiques ne sont point bornés à ceux indiqués par Hippocrate, et il rejette l'influence des nombres septenaire et quaternaire. Bordeu, qui prit contre lui le parti des anciens, donne des éloges à son savoir et à son érudition.

Recherches sur les progrès et la cause de la nielle; dans la collection de l'Académie des sciences, mém. des savans étrangers, tom. III, p. 68.

Second mémoire sur les maladies des bleds. Ibid., tom. IV, p. 358. — On y trouve des recherches curieuses sur la nielle, le charbon, l'ergot, et sur les moyens de prévenir ces maladies.

AZZOGUIDI (Germain) naquit à Bologne en 1740, et prit le grade de docteur en médecine en 1762, dans l'Université de cette ville. Ses talens lui valurent, dès l'âge de 24 ans, une chaire de professeur. Il prit une part active aux discussions qui s'élevèrent vers cette époque sur l'irritabilité. Le mémoire important qu'il composa sur ce sujet est resté dans les archives de l'Académie des sciences de Bologne. Lorsque l'Université de Bologne reçut une nouvelle organisation, Azzoguidi fut le premier chargé d'enseigner l'anatomie comparée : il fut le fondateur du cabinet qui existe actuellement dans cette Université. Il avait atteint l'âge de 75 ans, lorsqu'il fut enlevé, en 1814, au grand regret de ses collègues et des élèves qui lui étaient sincèrement attachés.

Azzoguidi était membre de l'Institut de Bologne, associé étranger de la Société royale de Médecine de Paris, etc. Il a publié :

Observationes ad uteri constructionem pertinentes. Bologne, 1773, in-4; Leyde, 1788, avec la description du *gubernaculum testis* de Paletta, la dissertation de Brugnone sur la descente du testicule dans le scrotum, etc. Azzoguidi nie l'existence de fibres dans le tissu de la matrice; il réfute l'opinion d'Astruc sur celle des appendices veineuses à sa surface interne; il s'efforce de prouver qu'il n'y a point de communication entre les vaisseaux de la matrice et ceux du placenta.

Institutiones medicæ in usum auditorum suorum. Vol. I, Bologne, 1775, in-8. (Nous ignorons quand la suite a paru.)

Lettera sopra i mali effetti dell' inoculazione. Venise, 1782, in-12.

Compendio de discorsi, che si tangono nella regia università di Bologna dalla cattedra di fisiologia, e di notomia comparata. Bologne, 1808, in-4.

L. Franck indique encore un ouvrage d'Azzoguidi sous le titre de *spezieria domestica*, mais sans faire connaître la date de sa publication.

(L. Franck, dans *Biog. med.* — *Comment. de reb. in scient. nat.*)

B

BAADER (Joseph-Lambert), docteur en philosophie et en médecine, professeur ordinaire de matière médicale, de botanique et de chimie dans l'université de Fribourg en Brisgaw, est connu par l'ouvrage suivant, qui n'est pas sans intérêt :

Obs. medicæ incisionibus cadaverum anatomicis illustratæ. Fribourg, 1762, in-8 de 248 p., ins. dans le *Thesaurus dissertationum* de Sandifort, tom. III. C'est une collection de faits recueillis par l'auteur et par Jean Melchior Stoerk, à l'hôpital de Vienne, de 1746 à 1750. Nous indiquerons le suivant (page 107 du volume). Un homme de moyen âge, mélancolique, ayant pris du vin d'antimoine, eut une attaque d'épilepsie, après laquelle il lui resta une telle sensibilité du bras gauche, que la seule impression d'un air un peu frais et agité suffisait pour déterminer des mouvemens convulsifs, non-seulement dans ce membre, mais encore dans les muscles du cou, de la joue, et quelquefois même de toute la tête. Les variations de l'atmosphère et les affections morales vives ramenaient les accès épileptiques. Cet état dura quatre années, pendant lesquelles le malade se plaignait fréquemment d'une douleur sourde dans le côté droit de la tête, sous le pariétal. A l'ouverture du corps, on trouva, à l'endroit qui avait été le siége de la douleur, la substance corticale du cerveau endurcie et comme squirreuse ; au-dessous existait un abcès du volume d'un œuf de poule, plein d'une matière jaunâtre, granuleuse, tapissé d'une muqueuse mollasse, et recouvert, dans le fond, d'une substance d'un rouge livide.

(*Commentarii de rebus in scientiâ naturali et medicinâ gestis.*)

BABLOT (Benjamin), conseiller-médecin ordinaire du Roi, à Châlons-sur-Marne, a publié l'ouvrage suivant :

Dissertation sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes, dans laquelle on passe successivement en revue tous les grands hommes qui, depuis plus de deux mille ans, ont admis l'influence de cette faculté sur le fœtus, et dans laquelle on répond aux objections de ceux qui combattent cette opinion. (Imprimée à Châlons-sur-Marne, chez Seneuze.) Paris, 1788, in-8 de 238 p. — *Validiora sunt testimonia affirmantium quàm negantium.* — Cette dissertation est divisée en deux parties. Dans la première, l'auteur expose tous les faits qui lui sont connus, et qui paraissent favorables à son opinion, depuis les agneaux que Jacob escamotait à Laban, en les faisant naître tachetés par un artifice connu de tout le monde, jusqu'aux Caraïbes du père Lafitau, qui, selon ce jésuite, ne sont rouges que par suite de la passion qu'eurent autrefois leurs mères de se peindre en rouge, et aux

Négres qui doivent leur couleur au goût que les dames de Congo et d'Angola ont eu de se peindre en noir; depuis l'enfant de la reine Berthe, qui avait la tête et le cou d'un canard, jusqu'à celui d'une femme de Châlons, connue de M. Bablot, qui ressemblait prodigieusement au prélat de cette ville, parce que la mère avait eu une *envie* démesurée de se faire baiser par le saint homme. Du reste, si l'auteur montre peu de critique, il n'est pas sans érudition.

BACCANELLI, en latin BACCHANELLUS (JEAN), médecin de Reggio, florissait au milieu du seizième siècle. Il n'est connu que par les ouvrages suivans, qui méritent à peine de l'être :

De consensu medicorum in curandis morbis libri quatuor. Ejusdem prætereà accessit : De consensu medicorum in cognoscendis simplicibus liber unus, cum dictionum præcipuarum indice locupletissimo. Paris, 1554, in-16; Venise, 1555, in-8; *ibid.*, 1558, in-16; Lyon, 1572, in-16 de 1054 pages. La première édition doit être de 1550; car l'épître dédicatoire de Baccanelli, à son confrère et son ami (Joanni Scutellario), est du 5 des calendes de mai de l'an 1550. Notre auteur était encore jeune à cette époque, puisqu'il dit dans cette épître : *Non auderem tamen* (*quod expostulas*) *ut formis excusum istud opus in publicum prodiret : ne mihi novo homini, et vix intrà proprios lares cognito, id mihi vitium daretur, quod plura voluerim amplecti et exprimere quæ semidocto cuivis homini nota ac vulgata sunt, etc.* Nous ignorons si les deux traités indiqués plus haut ont eu des éditions séparées; le titre du premier suffit pour indiquer ce qu'il contient; le second est une espèce de synonymie des plantes employées en médecine.

BACCHETTON (JÉRÔME-LÉOPOLD), professeur public ordinaire d'anatomie et de chirurgie dans l'université d'Inspruck, a publié quelques dissertations et l'ouvrage suivant :

Anatomia, medicinæ theoreticæ et practicæ ministra, cautelisque in praxi observandis illustrata, etc. duplici instructa indice, altero capitum, altero rerum magis notabilium, unà cum figuris æneis adumbrata, etc. Inspruck, 1740, in-4, tab. æn. 45. — La physiologie est, dans cet ouvrage, réunie à l'anatomie. Il est divisé en quatre livres, en tête desquels se trouve placé un discours inaugural de Bacchetton, sur les lumières que fournit aux autres sciences l'étude de l'anatomie. Pour vouloir être trop concis, l'auteur ne fait souvent qu'énumérer les parties au lieu de les décrire. Les figures sont, pour la plupart, tirées de Bartholin, de Valverde et de Verheyen; quelques-unes sont nouvelles et d'après nature. L'auteur annonçait dans cet ouvrage la prochaine publication d'une anatomie chirurgicale qui n'a point vu le jour.

(*Nova acta eruditorum anno 1741 publicata Lipsiæ.*)

BACCI ou BACCIO (ANDRÉ), médecin distingué, né à Saint-Elpidio dans la Marche d'Ancône, vivait vers la fin du seizième

siècle. Suivant quelques biographes, il était de Milan. Il fut médecin du pape Sixte V, et professa la botanique à Rome, depuis l'année 1567 jusqu'en 1600. Il paraît que sa pratique médicale, généralement peu heureuse, lui fournissait à peine les moyens d'exister, et qu'il fut obligé de se réfugier chez le cardinal Ascagne Colonna pour se mettre à l'abri des poursuites de ses créanciers; cependant les nombreux ouvrages qu'il a laissés attestent qu'il possédait une grande érudition. Il mourut le 24 octobre 1600. (*Degli archiatri pontifici*, vol. I, p. 464). Parmi ses ouvrages, il en est qui traitent de plusieurs points d'antiquités : nous n'indiquerons que ceux qui ont trait à l'histoire naturelle et à la médecine.

Del tevere, della natura e bontà dell' acque, e delle inondazioni libri due. Rome, 1558, in-8: cette édition est très-rare. Nouvelle édition très-augmentée et divisée en trois livres. Venise, 1576, in-4; Rome, 1599, in-4.

Discorso dell' acque albule, bagni di Cesare Augusto a Tivoli, dell' acque di San Giovanni a capo di bove nuovamente venute in luce; dell' acetosa presso a Roma, e dell' acque di anticoli; con alcune regole necessarie per usar bene ogni acqua di bagno. Rome, 1564, in-4; *ibid.*, 1567, in-4.

Discorso dell' alicorno, nel quale si tratta della natura dell' alicorno, e delle sue eccellentissime virtù. Rome, 1587, in-4. Ce discours avait été traduit antérieurement en latin par André Marino et publié à Venise en 1566 et 1586, in-4, réimprimé en italien, à Florence, en 1573, in-4, édition fort rare; *ibid.*, 1582, in-8.

De thermis, etc., libri VII. Venise, 1571, in-fol., édition fort rare; *ibid.*, 1587, 1588; Rome, 1622, in-fol. Cet ouvrage, devenu très-rare, fut réimprimé avec des additions et des observations de Vallisnieri, à Padoue, 1711, in-fol.; Venise, 1712, in-fol. Dans la dernière édition de Padoue, on a joint un huitième et dernier livre contenant un résumé des opinions de divers auteurs sur les bains, et intitulé: *De nova methodo Thermarum explorandarum, deque minera, et viribus fontium medicatorum quorum pleraque desiderabantur in hoc opere.*

Tabula simplicium medicamentorum. Rome, 1577, in-4.

Tabula in quâ ordo universi et humanarum scientiarum prima monumenta continentur, etc., 1581, in-4.

De balneis Transcherii oppidi Bergomatis. Cet opuscule fut imprimé avec plusieurs autres sur le même sujet, à Bergame, 1582, in-4.

Tabula de theriacâ, quæ ad instituta veterum Galeni atque Andromachi inventa fuit. Rome, 1582, in-4.

De dignitate theriacæ epistola ad Marcum Oddum; quænam ratio sit viperinæ carnis in theriacâ, epistola ad Ant. Portum. Ces deux lettres sont imprimées dans l'ouvrage de Marc Oddo, intitulé : *De componendis medicamentis et aliorum dijudicandis.* Padoue, 1583, in-4.

De venenis et antidotis προλεγόμενα, seu communia præcepta ad humanam vitam tuendam saluberrima, etc. Rome, 1586, in-4.

De naturali vinorum historiâ, de vinis Italiæ, et de conviviis antiquorum, lib. VII. Accessit de factitiis ac cerevisiis, deque Rheni, Galliæ, Hispaniæ, et de totius Europæ vinis, et de omni vinorum usu compendiaria tractatio. Rome, 1596, in-fol.; *ibid.*, 1597, édition fort rare; *ibid.*, 1598; Francfort, 1607, in-fol.

Della gran bestia, detta degli antichi Alce, e delle sue proprietà, etc. Rome, 1587, in-4. Wolfgang Gabelchover a traduit cet ouvrage en latin, et l'a publié avec le *discorso dell' Alicorno*, à Stuttgard, 1598, in-8; Francfort, 1603, in-8; *ibid.*, 1643, in-8. — Traduction peu estimée.

(Mazzuchelli. — Clément, *Biblioth. curieuse.*)

BACHER (Georges-Frédéric), né à Thann, en Alsace, le 26 octobre 1709, comptait parmi ses aïeux une longue suite de médecins. Il s'appliqua de très-bonne heure à marcher dignement sur leurs traces; et, après avoir reçu le bonnet doctoral dans l'université de Besançon, en 1733, il alla continuer dans sa patrie les services que sa famille y rendait depuis si long-temps. Les ouvrages peu importans que Bacher a publiés n'auraient pas sauvé son nom de l'oubli; mais il prit soin de lui procurer une place distinguée dans les formulaires, en publiant, après l'avoir tenue secrète pendant trente années, la composition des pilules qu'il regardait comme spécifiques contre les hydropisies. On l'a beaucoup loué d'avoir communiqué son secret au public; on ignorait donc qu'il le vendit, ou du moins que cette publication valut à son fils une pension de 4,000 livres.

Précis de la méthode d'administrer les pilules toniques dans les hydropisies. Paris, 1765, in-12; *ibid.*, 1769, in-12. — L'auteur ne pense point que toutes les hydropisies puissent céder au même traitement; il les distingue en chaudes et en froides, et fait varier, d'après ce principe, les remèdes et le régime. On trouve dans cet ouvrage treize observations assez intéressantes.

Observations faites par ordre de la cour, sur les hydropisies et sur les effets des pilules toniques. Paris, 1769, in-12. — Ce recueil est précédé d'une lettre d'Alexandre-Philippe Bacher à Joseph Bonafos, sur le caractère des hydropisies et sur leur traitement.

Exposition des différens moyens usités dans le traitement des hydropisies. Paris 1771, in-12. — C'est une nouvelle édition, mais beaucoup augmentée, du premier ouvrage indiqué ci-dessus. L'auteur y fait connaître l'inutilité et le danger du régime sec et des remèdes actifs dans la plupart des hydropisies.

(Carrère, *Biblioth. hist.* — Carrère, *Lettres à M. Bacher.*)

BACHER (Alexandre-Philippe), fils du précédent, né à Thann, vers 1730, commença de très-bonne heure, et sous les yeux de son père, l'étude de la médecine; il alla la continuer dan

la Faculté de Besançon, où il fut reçu docteur en 1764. Il vint ensuite à Paris, se mit sur les bancs de la Faculté de cette ville, et prit le titre de docteur-régent en 1772. La rédaction du *Journal de Médecine* passa entre ses mains et celles de Dumangin en 1776; ils y travaillèrent ensemble jusqu'en 1791. Bacher en fut seul chargé pendant les deux années que dura encore le journal. Ce médecin mourut le 19 octobre 1807, après avoir publié les ouvrages suivans, que plusieurs bibliographes ont attribués faussement à son père :

Recherches sur les maladies chroniques, particulièrement sur les hydropisies et sur les moyens de les guérir. Paris, 1776, in-8 de 724 p. — Compilation qui n'est pas sans intérêt, et qui contient de bonnes observations. L'auteur y a joint un catalogue fort incomplet des ouvrages publiés sur la même matière.

Traité des incorporations, vertus et propriétés des eaux minérales. Paris, 1772, in-12.

Lettres (deux) à M. Bouvart, (extraites du *Journal de Médecine* des mois de janvier et de février 1782), in-8 de 112 pp. — L'archevêque de Paris était mort d'hydropisie; Bouvart, Bacher et Cochu l'avaient vu dans les derniers temps de sa maladie; Bouvart et Bacher n'avaient point été d'accord sur le traitement à employer. Le premier ordonnait l'abstinence de la boisson et divers médicamens excitans; Bacher voulait qu'on employât des délayans et des calmans : ses avis ne furent point suivis. Il fait ici l'histoire de la maladie, et combat avec avantage l'opinion de Bouvart. Dans la deuxième lettre, Bacher fait l'extrait de ses *Recherches sur les maladies chroniques*.

Nous ne parlerons point d'un ouvrage fort rare de Bacher sur le droit public, dont on peut voir la notice dans l'*Examen des dictionnaires historiques*, par Barbier.

BACHERACHT (Henri, ou André, selon le *Magasin encyclop.*) naquit à Saint-Pétersbourg le 27 décembre 1725. Il fit ses études à Moscou, et fut admis, à son retour dans sa ville natale, au nombre des élèves de l'hôpital. On le nomma, en 1743, subalterne de l'hôpital de la marine, et on lui accorda, trois ans après, la permission d'aller terminer ses études à Leyde. Il y obtint le titre de docteur le 20 février 1750, et reprit ensuite le chemin de sa patrie, où il arriva vers la fin de la même année. L'impératrice Élisabeth le nomma, en 1751, médecin du corps de l'artillerie et du génie, place dont il jouit pendant vingt-six ans, au bout desquels, en 1776, il fut attaché à la marine impériale. On ignore l'époque de sa mort. Bacheracht fut le premier qui pratiqua l'inoculation de la petite-vérole à Saint-Pétersbourg : il adopta la méthode de Dimsdale dès qu'elle lui fut connue. Il a écrit :

Diss. inaug. de ligamentorum morbis. Leyde, 1750, in-4; réimprimé dans la collection de Haller.

Practische abhandlung, etc. Dissertation pratique sur le scorbut, à l'usage des chirurgiens de l'armée russe. Saint-Pétersbourg, 1786, in-8, traduit en français par Desbout. Reval, 1787, in-8.

Verwahrungsmittel wider die viehseuche; préservatif contre les épidémies des bestiaux. Saint-Pétersbourg, 1772, in-8, trad. en français par Voenzel; *ibid.*, 1783, in-12. — Mémoire couronné par la Société économique de Saint-Pétersbourg, qui l'a inséré dans le 21e vol. de ses mémoires.

Pharmacopœa navalis rossica, aut catalogus omnium necessariorum medicamentorum, quæ secundùm ordinem navium classicarum pro itinere in scrinio navali habere oportet, revisa et approbata à collegio medico imperiali. Saint-Pétersbourg, 1784, in-8. — Code pharmaceutique peu étendu, mais bien choisi.

Physich-diætetische, etc.; dissertations hygiéniques sur la conservation des gens de mer, et surtout de la marine impériale russe. St.-Pétersbourg, 1790, in-8, trad. en français, avec des notes par Desbout; *ibid.*, 1791, in-8.

(Jourdan, dans *Biog. medic.*)

BACHOT (Étienne), né dans le diocèse de Sens, docteur de la Faculté de Reims, se présenta à la Faculté de Paris en 1646; il y fut reçu bachelier la même année, et docteur le 15 septembre 1648. Bachot mourut le 18 mai 1688, âgé de 80 ans, après avoir donné au public les ouvrages suivans :

Est-ne medicus philosophus ἐξηϑεὶς? Aff. Paris, 1646, in-fol. — C'est là thèse qu'il soutint pour le baccalauréat.

Apologie ou défense de la saignée contre ses calomniateurs, et réponse au libelle intitulé : Examen ou raisonnement sur l'usage de la saignée. Paris, 1646, in-8; *ibid.*, 1648, in-8.

An in febribus continuis putridis tenuis victus? Aff. *Ibid.*, 1647, in-fol.

An pueris acutè laborantibus venæ sectio. Aff. *Ibid.*, 1648, in-fol. — Les thèses suivantes ont été soutenues sous la présidence de Bachot :

An patrum in natos abeant cum semine mores? Aff. Paris, 1649, in-fol. — *An affectibus melancholicis manna?* Nég. *Ibid.*, 1658, in-fol. — *An utendum cibis simplicioribus?* Aff. *Ibid.*, 1658, in-fol. — *An chocolatæ usus salubris?* Aff. *Ibid.*, 1684, in-4. — *Est-ne cuivis se medicum professo statim credendum?* Nég. Paris, 1686, in-4. — *Est-ne phlebotomia omni ætati omnium magnorum morborum princeps et universale remedium?* Aff. *Ibid.*, 1687, in-4.

Bachot fit imprimer le recueil des discours qu'il avait prononcés aux écoles de médecine, et le dédia au prince Henri de Bourbon; ce recueil est intitulé :

Vesperiæ et pileus doctoralis cum aliquot quæstionibus medicis in utramque partem agitatis, etc. Paris, 1675, in-12.

An Venus hystericis? Aff. — Cette thèse ne fut point soutenue aux écoles, mais elle fut imprimée. Paris, 1674, in-4.

Parerga seu horæ subcisivæ, etc. Paris, 1686, in-12. — Ce recueil, dédié

à Louis Boucherat, chancelier et garde-des-sceaux de France, contient un grand nombre de pièces latines en prose et en vers. Bachot écrivait avec élégance et a mérité les éloges des poëtes de son temps. Benserade lui adressa une épigramme qui commence par ces mots :

> Grand poete et grand médecin,
> Quel génie est égal au vôtre ?

et c'est de lui que Charpentier disait :

> *Felix cui geminas concessit Delius artes,*
> *Æterná que dedit cingere fronde comam.*

(Hazon, *Tableau de la faculté de médec. de Paris.*— Baron, *quæst. medic. series chronolog.*)

BACHOT (Gaspard), Bourbonnais, conseiller et médecin du roi, vivait au commencement du dix-septième siècle. La plupart des biographes l'ont oublié, et l'on sait peu de chose sur sa vie. Il nous apprend lui-même qu'après avoir reçu le bonnet doctoral au mois de février de l'année 1592, il fut appelé à Thiers, en Auvergne, pour être médecin pensionné de la ville; qu'il y demeura dix-sept ans, et que ce fut là qu'il travailla à la composition de l'ouvrage qui l'a fait connaître. Cet ouvrage était déjà fort avancé dès l'an 1600, puisqu'il fut présenté à Henri IV, à Lyon, par M. de la Guesle, sieur de la Chaux, syndic de la noblesse d'Auvergne, qui obtint un privilége pour l'impression. Il ne parut néanmoins que vingt-six ans plus tard, parce que l'auteur, peu satisfait de cette production de sa jeunesse, y trouvait, selon ses expressions, *beaucoup de choses brusquement opinées, auxquelles à peine se pouvait-il résoudre lui-même*. Il y a, en effet, quelques opinions hasardées, et une doctrine toute galénique; mais l'ouvrage n'en est pas moins fort remarquable pour l'époque où il parut. L'auteur y fait preuve d'une grande érudition, et souvent d'un excellent jugement. Nous donnerons un peu plus bas quelques échantillons de son style; voici le titre de l'ouvrage:

Erreurs populaires touchant la médecine, et régime de santé, par M. Gaspard Bachot, *Bourbonnais, conseiller et médecin du roi; œuvre nouvelle, desirée de plusieurs, et promise par feu* M. Laurens Joubert. Lyon, 1626, in-8. L'ouvrage se compose d'une préface d'environ 100 pages, et de cinq livres, dont chacun est précédé de plusieurs épitres dédicatoires en prose ou en vers; en voici quelques extraits. Après avoir parlé des tempéramens et des âges auxquels conviennent particulièrement les vêtemens chauds et froids, l'auteur ajoute : « Les petits enfans, pour leur délicatesse et rareté de leur cuir, en auroient besoing, n'estoit que la maison et le feu leur servent de fourrures et leur mouvement perpétuel; bien que ces Boesmes, qui de la Sarmatie vindrent en l'Europe, au rapport d'aucuns, en 1417, que nous appellons Egyptiens et diseurs de bonne fortune, aussi sales en leur manger qu'en leurs vestements, et allants presque tousjours nuds l'hyver aussi bien que l'esté, à la

façon des Scythes et autres peuples leurs devanciers; donnent entrer au monde par le plonger de leurs enfans en l'eau la plus froide, ainsi que faisoient les anciens pour les rendre plus forts et endurcis à la peyne, comme on trempe le fer chaud dans l'eau pour lui donner une meilleure trempe, et desquels, disait le poëte :

Durum à stirpe genus, natos ad flummina primùm
Deferimus, sævoque gelu duramus et undis.

mais on ne scait pas le nombre de ceux qui s'en débilitent les nerfs et qui en meurent; et cette barbare coutume seroit barbarement observée parmy la délicatesse de notre siècle! » page 249. Voici comment Bachot apostrophe *ceux qui souhaittent d'avoir une fenestre à l'estomach pour y voir ce qui luy nuict.* « Les personnes sages qui ne mangent que autant que leur estomach peut digérer, n'ont besoing de ceste censure. Mais ces gouffres de viande, et ces bons compagnons qui, à l'opposite, farcissent leurs corps de toutes sortes de mets, et vivent seulement pour manger jusqu'au crever, estant de tous escots, faisant bander leur ventre comme un tabourin, et mangeans à toute heure. En un mot, *fruges consumere nati,* nez pour consumer les fruicts et les grains de la terre attachez à icelle comme pourceaux, qui par leur gourmandise se plongent en une infinité de maux, faisant leur dieu de ventre, qui yvrognent et s'entretiennent en leurs délices, pour ce qu'ils amassent beaucoup de cruditez, et oppilent les viscères, sentant des douleurs quand ils sont bien saouls, et comme on dit, jusques à ventre déboutonné, ils accusent la nature comme marastre qu'elle n'aye fait une fenestre au ventre pour voir quel mesnage elle fait là-dedans, affin qu'on ostast ce qui seroit de trop incontinent qu'on se sentiroit affligé. Du tout semblables à ce dieu Mome, fils de la Nuict et du Sommeil, qui ne faisant jamais rien, reprenoit tout ce que faisoient les autres dieux, et accusoit le fabricateur de l'homme de ce qu'il ne lui avoit fait une fenestre à la poitrine ou sur la région du cœur, affin qu'on y veit ses cogitations et pensées diverses, comme si elles ne se découvroient pas assez par leurs effects. Ainsi respondroit-on à ces gourmands et fainéants, à quelle raison leur estomach est-il doué de nerfs procédans de la sixiesme conjugaison et leur âme de raison, pour discerner s'ils ne sont totalement ladres et stupides ou privez de tout sentiment quand nature est contente de ce qu'il luy suffit. Les vents, les rosts, la tension de ton ventre, la douleur, le trouble de ton esprit, et mille maux qui suyvent tes gouslus desbordements, ne sont-ils la fenestre par laquelle on voit tous les cachots de ton estomach remplis jusques à n'en pouvoir plus. Une apoplexie, les gouttes, une hydropisie, le calcul, l'épilepsie, la mauvaise et tardive digestion qui t'accompagnent ne sont-ils les évidens tesmoins de ton intempérance? et ne te monstrent-ils point la porte par où ils sont entrez? » Page 507.

BACHSTROM (Jean-Frédéric), savant, dont la vie a été singulièrement errante et agitée. Il était né en Silésie, à la fin du dix-septième siècle, d'un père perruquier, et qui voulait que son fils le

fût aussi. A l'âge de vingt ans, Bachstrom, sur l'ordre d'un songe miraculeux, se rendit à Halle pour étudier la théologie : il y fit de rapides progrès; mais de retour en Silésie, son piétisme l'empêcha d'obtenir une place de prédicateur à OEls. En 1717, on le trouve professeur extraordinaire au Gymnase de Thorn, d'où il fut banni peu après, pour un sermon hétérodoxe. De 1720 à 1728, il fut aumônier d'un régiment saxon à Varsovie. Il fit des études de médecine et fut reçu membre de la Société royale des Sciences de Londres. En 1729, il fonda une imprimerie à Constantinople, fit circuler chez les Turcs des livres de piété, et entreprit une traduction de la Bible en turc. Les intrigues des copistes mahométans le forcèrent d'abandonner tous ses projets. On n'a sur le reste de sa vie que des renseignemens peu authentiques; quelques-uns, au rapport de M. Jourdan, feraient penser que Bachstrom devint médecin du grand-duc de Pologne, dont les héritiers trouvèrent des prétextes suffisans pour le faire priver de sa liberté, et qu'il mourut en prison, on ignore dans quelle année. Voici les titres de ses ouvrages :

Diss. de plicâ polonicâ. Copenhague, 1723, in-4.

Exercitatio sive specimen gravitatis, cui adjecta sunt nonnulla de originibus rerum tanquàm fundamenta physices novæ antatheisticæ. Dresde, 1728, in-4.

Observationes circa scorbutum, ejusque indolem, causas, signa et curam institutæ, eorùm præprimis in usum, qui Grœnlandiam et Indiam orientis petunt. Leyde, 1734, in-8 de 88 pag.; Florence, 1757, in-8; Venise, 1766, in-8, à la suite du traité d'Eugalenus, sur le même sujet. — Selon l'auteur, le scorbut consiste en une dépravation du sang, de la lymphe et des autres humeurs, causée par un mauvais régime, et surtout par la privation des végétaux frais : aussi n'est-ce point une maladie qui attaque exclusivement les gens de mer. Bachstrom confirme cette opinion par l'histoire de plusieurs épidémies. Pendant le siége de Thorn par Charles XII, en 1703, une partie de la garnison et un grand nombre d'habitans périrent du scorbut; la maladie cessa dès que les portes de la ville furent ouvertes, et qu'on put l'approvisionner de légumes frais. Le scorbut cesse, sur les vaisseaux, dès qu'on touche à terre, et que les marins peuvent manger des fruits acidules ou des herbes amères. Le froid, un air corrompu, les effluves des marais, la malpropreté, le défaut d'exercice, des maladies antérieures, une prédisposition particulière, sont autant de circonstances qui aggravent le scorbut et en rendent la guérison plus difficile; il faut surtout compter, pour l'obtenir, sur les herbes les plus communes et sur les fruits récens. L'auteur les divise en trois classes : 1° les fruits ou les légumes presque insipides ou douceâtres; 2° les acidules; 3° les amers. Il faut commencer par l'usage des premiers, et arriver graduellement aux plus ac-

tifs. On doit employer crus tous ceux qui peuvent être mangés sans préparation.

Nova æstûs marini theoria ex principiis physico-mathematicis selecta et dilucidata : accedit examen acûs magneticæ spiralis, quæ à declinatione et inclinatione libera esse creditur. Leyde, 1734, in-8.

Art de nager, ou invention à l'aide de laquelle on peut toujours se sauver du naufrage. Amsterdam, 1741, in-4.

Tractatus de lue aphrodisiacâ. Venise, 1753, in-8.

On lui a attribué le *Democritus redivivus ;* mais il n'a jamais voulu l'avouer.

(Guizot, dans *Biog. univ.* — *Nova acta erudit. Lips., supp.*, tome I.)

BACMEISTER (Mathieu) naquit à Rostock le 28 septembre 1580. Après avoir fait ses études philosophiques et médicales dans sa ville natale et à Lubeck, il accompagna, en 1599, le comte de Nassau, à la diète de Ratisbonne, et parcourut avec lui la plus grande partie de l'Allemagne. Quatre ans après, il se rendit à Copenhague, où il sut gagner l'amitié de Ch. Frisius, chancelier royal, qui l'emmena avec lui dans son voyage en Angleterre. A son retour, il alla à Leyde achever ses études médicales. Il visita les Universités de Leipsick, d'Iéna, de Francfort, et fut de retour en 1606 à Rostock, où il reçut le bonnet doctoral le 27 avril de la même année. Il pratiqua cinq ans l'art de guérir à Kiel, et revint à Rostock, où il fit des leçons de mathématiques. Il fut enfin appelé à Lunebourg, en qualité de médecin pensionné, par le sénat de cette ville, et honoré par Auguste, prince de la Basse-Saxe, du titre de son médecin. Il remplissait cette charge avec honneur, quand il fut enlevé, le 7 janvier 1626, par une fièvre maligne. Il avait écrit :

Disp. inaug. de scorbuto. Rostock. 1606, in-4.

Medicinæ practicæ generalis pars prior, de sanitatis conservatione et preservatione, disputationibus XXVIII, publicis ventilata. Rostock, 1614, in-4.

Tract. de peste, Rostock, 1623.

Il est encore auteur d'un grand nombre d'autres dissertations. Nous ne parlerons pas d'un volume considérable de consultations médicales qu'il avait recueillies avec beaucoup de soin, et qui est resté manuscrit.

(Moller, *Cimbria litterata.*)

BACON (François), baron de Vérulam, vicomte de Saint-Alban, grand chancelier d'Angleterre, prendrait place dans notre recueil comme auteur en médecine, lors même que l'influence qu'il eut sur cette science, comme sur toutes les sciences physiques, par la nouvelle philosophie qu'il créa, ne nous prescrirait pas de lui consacrer une notice. Toutefois, comme ce grand homme appartient plus spécialement à l'histoire de la philosophie générale, nous n'in-

diquerons que rapidement les événemens de sa vie, et ne ferons que d'une manière succincte l'exposé de ses travaux.

Bacon naquit à Londres le 22 janvier 1561. Son père, célèbre jurisconsulte, garde du grand-sceau, avait, par ses talens et son caractère, une grande influence dans le conseil de la reine Élisabeth. Il fit donner à son fils une éducation digne de sa condition. Dès son enfance, le jeune Bacon donnait des preuves d'un esprit supérieur, et fit à l'Université de Cambridge des progrès étonnans dans toutes les sciences. A l'âge de seize ans, frappé déjà des vices de la philosophie dominante, il osa s'en affranchir, et jeta dès cette époque même les fondemens de la méthode générale qui l'a immortalisé. Après ces premières études, Bacon suivit l'ambassadeur d'Elisabeth à la cour de France, sir Amias Powlet, et, malgré sa jeunesse, il s'acquit une telle confiance de la part de ce ministre, qu'il fut envoyé par lui auprès de la reine en Angleterre pour une mission secrète. Après son retour à Paris, il parcourut diverses provinces de France. Ce fut à Poitiers, où il était alors fixé, qu'il composa, n'étant âgé que de dix-neuf ans, un écrit intitulé : *De l'état de l'Europe*, ouvrage fait évidemment pour lui seul, mais qui montre la maturité précoce de son esprit. Ce fut aussi dans cette ville qu'il commença le *Traité de la vie et de la mort*, et ces observations physiques dont il s'est toujours occupé. Rappelé en Angleterre par la mort de son père, et forcé, par la médiocrité de son héritage, à chercher les moyens de se procurer un état conforme à sa naissance et surtout à ses goûts de magnificence, il se livra avec ardeur à l'étude de la jurisprudence. Avec la supériorité d'esprit qui le distinguait, il ne lui fut pas difficile de sonder toutes les profondeurs de cette science; et telle fut la réputation qu'il s'y acquit, qu'à l'âge de vingt-huit ans il fut nommé conseil extraordinaire de la reine, place, du reste, plus honorable que lucrative. Au milieu de ses travaux pour l'avancement de sa fortune, il ne perdit jamais de vue l'idée de réformer les études scolastiques, et de mettre les hommes dans la voie d'une saine philosophie. Il fit alors un ouvrage dont il ne reste que des fragmens, et qui peut être considéré comme l'esquisse de son *Renouvellement des sciences*. Dans mon jeune orgueil, dit-il lui-même, en parlant de cet écrit, je lui avais donné le titre pompeux de *Temporis partus maximus*. Ces travaux nuisirent à son avancement, ou du moins servirent de prétexte pour le représenter à la reine comme un homme livré à des études spéculatives et peu propre à remplir des places. Ce fut pour le dédommager

de ce défaut de succès causé par l'inimitié qui régnait entre Cécil et le comte d'Essex, son protecteur, que ce dernier lui fit présent d'une terre. On gémit en pensant de quelle manière Bacon reconnut cette générosité. Le souvenir de son ingratitude est une tache ineffaçable à sa mémoire : il eut la lâcheté de dresser, quelque temps après ce bienfait reçu, l'acte d'accusation dans le procès à la suite duquel le comte d'Essex porta sa tête sur l'échafaud. Cette honteuse condescendance ne servit guère qu'à le flétrir dans l'opinion publique, car la reine ne fit rien pour sa fortune. On ne sait comment concilier la conduite de Bacon envers le comte d'Essex avec celle qu'il tint au parlement, où il représentait, depuis 1593, le comté de Middlesex : souvent on le vit voter avec le parti populaire contre les mesures des ministres, quoiqu'il fût au service de la couronne. Le règne de Jacques Ier lui fut plus favorable. Bacon fut accueilli avec distinction par ce prince, qui se piquait de protéger les lettres, et en reçut le titre de chevalier. Une circonstance favorable commença son élévation : chargé par le parlement de porter au pied du trône des représentations sur les vexations qu'exerçaient les pourvoyeurs du revenu de la couronne, il s'acquitta de cette commission délicate de manière à satisfaire le roi et le parlement. La chambre des communes lui vota des remercîmens publics, et le souverain le nomma un de ses conseillers, avec un traitement considérable. Il obtint successivement plusieurs places qui, jointes au mariage qu'il avait contracté avec la fille d'un riche alderman de la Cité, le mirent dans cet état d'opulence qu'il ambitionnait. Enfin, il fut nommé, en 1617, garde-des-sceaux, et en 1619, lord grand-chancelier d'Angleterre, avec le titre de baron de Vérulam, qu'il échangea l'année suivante pour celui de vicomte de Saint-Alban. Bacon ne resta pas long-temps au faîte des honneurs où il était parvenu. Les places éminentes qu'il occupa auraient pu lui suffire pour vivre avec la magnificence dont il avait le goût. Les désordres de sa maison et sa faiblesse pour tous ceux qui l'entouraient, le poussèrent à chercher des ressources illégitimes dans l'influence que lui donnait sa position. Il paraît aussi, dit-on, que ce fût pour servir la cupidité du duc de Buckingham, favori de Jacques Ier, auquel il devait une grande partie de son avancement, qu'il montra une coupable vénalité dans ses différentes charges. La honte de ce trafic n'en retombe pas moins sur lui, puisqu'il en fut l'artisan et qu'il en partagea les produits. Cependant on s'accorde à dire qu'il ne vendit jamais une décision injuste. Il fut accusé par ceux-là

même qui avaient pensé acheter une promesse de violer la justice. Quoi qu'il en soit, des plaintes graves furent portées contre le chancelier devant la chambre des lords. Sur l'aveu de ses propres fautes, il fut condamné à une amende de 40,000 livres sterling, à un emprisonnement à la tour pendant tout le temps que le jugerait le roi; il fut déclaré incapable d'occuper aucun emploi ou office public, de siéger au parlement, et d'approcher même du ressort de la cour. Le roi, qui aimait et regrettait Bacon à cause de sa facilité dans les affaires et de la douceur de ses mœurs, termina son emprisonnement au bout de quelques jours, et lui accorda tout le temps qui lui serait convenable pour s'acquitter de l'amende dont il ne paya que 8,000 livres sterling. Il lui fit même remise de toute peine quelque temps avant sa mort, le réhabilita, et lui rendit le droit de siéger au parlement; ce que Bacon ne put faire à cause de ses infirmités. Bacon consacra entièrement sa retraite à la philosophie et aux sciences, qu'il avait toujours cultivées au milieu même du tumulte de la cour et des soins des affaires publiques. Ses principaux ouvrages avaient déjà paru. Il en composa un grand nombre d'autres pendant le peu de temps qu'il survécut à sa disgrâce. Ces derniers prouvent qu'il avait conservé toute la force de son esprit, malgré l'affaiblissement de sa santé et les chagrins que dut lui causer le renversement de sa grandeur et de sa fortune. Il mourut le 9 avril 1626, dans sa soixante-sixième année.

La postérité a oublié les torts de Bacon pour ne se souvenir que des services qu'il a rendus aux sciences. Ce fut un de ces rares génies faits pour étonner le monde qu'ils viennent éclairer. Lorsque Bacon parut, Aristote, défiguré par les scolastiques, régnait despotiquement sur les écoles; tous les esprits étaient asservis par les formes stériles de sa logique. Bacon entreprit de briser les chaînes sous le poids desquelles était abattu l'entendement humain. Cette idée, conçue dès sa plus tendre jeunesse, l'occupa toute sa vie et fut l'âme de tous ses travaux. Dans la philosophie scolastique, les notions générales, considérées comme comprenant les idées particulières dans leur extension, étaient la base de toutes nos connaissances et la source de toute vérité et de toute certitude. D'après ce système, on s'accoutumait à se passer de l'évidence, et à mettre les mots à la place des choses; l'esprit humain était arrêté et devenait incapable de tout progrès. Bacon démontra que les principes généraux sont fondés sur les faits particuliers; qu'il fallait non-seulement observer la nature, mais encore l'interroger par

l'expérience, pour s'élever par degrés, d'induction en induction, aux axiomes les plus généraux. C'est de cette manière qu'il pensait que devait être comprise la véritable interprétation de la nature. Il signala et combattit tous les préjugés, toutes les causes d'erreurs, montra que le doute devait présider à l'examen de toutes les théories et notions reçues; qu'il fallait faire de son âme une table rase, et revenir sur ses pas pour examiner de nouveau toutes les connaissances particulières qu'on croit avoir acquises; enfin il prononça qu'on ne devait espérer de voir renaître les arts et les sciences qu'autant qu'abandonnant les notions abstraites, les spéculations méthaphysiques, on refondrait entièrement les premières idées, et que l'expérience serait le flambeau qui nous guiderait dans les routes obscures de la vérité. Il compara le savoir humain à une pyramide dont l'observation et l'expérience forment la base, et la métaphysique ou les principes généraux le sommet. En même temps, placé par son génie à cette hauteur, d'où il planait sur toutes les sciences, Bacon les embrassa d'un coup-d'œil général, assignant à chacune sa place dans l'ordre universel, et indiquant les progrès qui lui restaient à faire. Il fit plus, il créa les procédés les meilleurs pour parvenir au but qu'il signalait. Ce grand homme est reconnu par tous les savans comme l'auteur de la saine méthode qui doit nous diriger dans l'étude de toutes les branches de connaissances, comme le père de la philosophie expérimentale. Quelques-uns de ses prédécesseurs ou de ses contemporains avaient reconnu les vices de la philosophie d'Aristote; mais ils ne substituèrent rien aux erreurs qu'ils avaient signalées. D'autres, tels que Copernic, Harvey, Galilée, firent des découvertes immortelles en suivant la marche préconisée par Bacon; mais la lumière ne tombait que sur quelques parties du vaste tableau des sciences. Doué d'une force de tête prodigieuse, et unissant la méthode à une immense étendue d'esprit, Bacon seul donna l'idée d'un plan général, universel, qui comprit toutes les branches de l'arbre scientifique, et pût diriger sûrement dans les recherches dont elles devaient être l'objet. Soit qu'il ne soit pas donné au génie le plus élevé de réunir tous les genres de gloire, d'embrasser toute la science et de faire des découvertes particulières, soit que les occupations politiques l'aient empêché de se livrer aux recherches nécessaires pour se distinguer dans cette seconde carrière, Bacon se borna à montrer la voie qui devait conduire à la connaissance de la vérité, sans s'y avancer lui-même. Cependant il entrevit avec une étonnante sagacité plusieurs découvertes : il avait imaginé une

espèce de machine pneumatique, au moyen de laquelle il paraît avoir soupçonné l'élasticité et la pesanteur de l'air, qui furent dévoilées par Galilée et Toricelli; il indiqua assez clairement l'attraction newtonienne, pour qu'on ait dit de lui qu'il avait été le prophète des vérités révélées par Newton. Il eut des vues profondes sur la méthaphysique, la morale, la législation. Il exposa assez nettement le principe aperçu par Aristote, et développé depuis par Locke et Condillac, qu'il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait passé par les sens; principe dont toute sa philosophie n'est, du reste, qu'une application. Bacon ne fit pas de système général : son esprit sage le retint et du moins l'empêcha de s'égarer, comme le fit après lui Descartes, qui eut la folle ambition de vouloir remplacer l'édifice fantastique qu'il venait de détruire, et qui ne substitua qu'un édifice non moins fantastique. Il dédaigna ainsi le titre de chef de secte, et ce ne fut que long-temps après lui qu'on reconnut son génie. Il était trop supérieur à son siècle pour en être apprécié. Bacon le sentait; il avait la conscience de sa force, connaissait toute l'importance et la grandeur de ses idées, et en appelait à la postérité, comme lui devant une reconnaissance éternelle. Toutefois, on peut lui reprocher d'avoir adopté quelques-unes des formes de la philosophie scolastique qu'il combattait, d'avoir fait des divisions et des subdivisions trop multipliées, ce qui rend la lecture de ses écrits fatigante. Enfin, on doit dire qu'étranger aux sciences mathématiques, il combattit le système de Copernic. Bacon aurait été trop au-dessus de l'humanité, s'il n'eût payé par quelques points un tribut à son siècle.

Bacon a présenté sur la médecine, qu'il avait particulièrement étudiée, des vues non moins grandes que sur les autres sciences. Il a indiqué ce qui lui manquait, et les méthodes susceptibles de lui faire faire des progrès. Voici ses principales idées sur ce sujet : (*De dignitate et augmentis scientiarum*, lib. 4, cap. 2.) La délicatesse et la complication des parties dont se compose le corps humain le rendent très-susceptible d'être rétabli lorsqu'il est dérangé, mais en même temps expose beaucoup à l'erreur quant au choix du remède à appliquer. Ajoutez à ces causes naturelles de dérangement les modifications nombreuses qu'éprouve l'économie par l'influence d'alimens variés, du climat, des genres d'exercices, des affections de l'âme, du sommeil et de la veille : c'est ce qui fait que la médecine est un art très-conjectural. Bacon reproche aux médecins de n'avoir pas étudié d'assez près la nature, de s'en être

trop rapporté à des idées, à des théories générales, qui, même fussent-elles vraies, auraient l'inconvénient d'éloigner de l'observation des cas particuliers. Il regarde la médecine comme une science à peine ébauchée, parce que les travaux des médecins ont roulé dans le même cercle, qu'ils ont plutôt répété les mêmes recherches qu'ils n'en ont ajouté de nouvelles. D'après lui, cette science se divise en trois parties, suivant le but qu'elle se propose : de conserver la santé, de guérir les maladies, de prolonger la vie. Cette dernière division n'a pas été envisagée avec l'importance qu'elle mérite, et a été confondue à tort avec les autres. Relativement à l'hygiène, Bacon reproche aux médecins de s'être plus occupés du choix que de la quantité des alimens; d'avoir trop recommandé un régime régulier, ce qui fait qu'on ne peut supporter ni la privation, ni l'excès d'alimentation, qui sont quelquefois inévitables. Il leur reproche encore de n'avoir pas assez observé les effets des différens genres d'exercices par lesquels il n'est peut-être pas de prédisposition à quelque maladie qui ne puisse être combattue. Ce qui concerne les maladies et leur traitement a été l'objet du plus grand nombre de travaux, et cependant que de choses cette partie de la médecine laisse à desirer! Bacon se propose de ne présenter que quelques réflexions, mais qu'il regarde comme les principales : il regrette qu'on ait négligé de rédiger, à l'instar d'Hippocrate, des histoires de tous les événemens des maladies particulières, d'en composer un recueil fait avec exactitude et discernement, ne s'attachant pas aux faits les plus communs, non plus qu'aux extraordinaires, et considérant que certains faits qui paraissent vulgaires sont intéressans et dignes d'être notés, à cause des circonstances dont ils sont accompagnés. Bacon voudrait qu'on ne s'en tînt pas, pour l'anatomie, à ces détails minutieux que l'on observe dans tous les cadavres, mais qu'on eût soin d'examiner les différences d'organisation qui se rencontrent dans les divers individus, et qui peuvent devenir des causes actives de maladies, et de signaler les effets ou désordres de ces mêmes maladies dans les organes intérieurs. Ce genre de recherches, qu'il appelle *anatomia comparata*, est évidemment l'anatomie pathologique que l'on cultive tant de nos jours, et qui est la base essentielle de la pathologie. Bacon desire encore que, pour certaines particularités qu'on ne peut pas observer sur le cadavre, non-seulement on profite de l'examen intérieur des parties accidentellement lésées, mais mieux encore, qu'on dissèque des animaux vivans, ceux dont l'organisation ne diffère pas trop de la

nôtre. Entre autres idées que le philosophe anglais émit encore sur la médecine, et que nous ne pouvons pas toutes rapporter, parce que d'ailleurs elles ne sont pas et ne pouvaient pas être toutes d'une égale importance, nous ne devons pas omettre le desir qu'il forma de voir imiter artificiellement les eaux minérales; imitation qui a été tentée de nos jours, et que les progrès de la chimie tendent à perfectionner; enfin il souhaitait de voir tracer pour chaque maladie un plan de traitement fixe et détaillé (*Filum medicinale*), qui pût servir de guide sûr à tous les médecins. Pour que ce vœu pût se réaliser, il faudrait que la théorie de la science fût elle-même fixée, et qu'un grand nombre d'expériences exactes aient permis de prononcer sur l'efficacité des diverses médications opposées à chaque maladie : encore existerait-il beaucoup de cas exceptionnels. La science n'est pas même arrivée à ce point où l'on ne varie pas sur les indications générales dans les maladies les mieux connues. — La troisième division de la médecine établie par Bacon, l'art de prolonger la vie, est celle dont il s'est particulièrement occupé. Il en a fait l'objet de son *Traité de la vie et de la mort*, dont nous parlerons plus bas, en indiquant ses autres principaux ouvrages, qui sont :

Instauratio magna. Londres, 1620, in-fol. Grand renouvellement des sciences. — Tel est le titre donné par Bacon au plan de travaux qu'il s'était proposés. Ce plan ne fut publié qu'avec l'*organum*, qui en est la deuxième partie. Nous le plaçons ici en premier et séparément, pour nous conformer aux idées de ce philosophe. Dans cet écrit, Bacon examine l'état des sciences, montre qu'il faut ouvrir une nouvelle route à l'esprit humain, pour qu'il y fasse des progrès. Il divise son travail en six parties. La première (*partitiones scientiarum*) devait offrir le tableau méthodique de la division des sciences. La deuxième (*novum organum*, sive *indicia de interpretatione naturæ*) avait pour but de fournir les moyens d'arriver à la découverte de la vérité. La troisième (*phænomena universi*, sive *historia naturalis et experimentalis ad condendam philosophiam*) comprenait la connaissance des phénomènes de l'univers, acquise par l'observation et l'expérience, et base de la philosophie. La quatrième (*scala intellectûs*) expliquait, à l'aide d'exemples choisis et variés, par quels degrés l'entendement doit s'élever pour atteindre d'une manière sûre et régulière à la découverte des vérités. Cette partie n'était qu'une application des principes exposés dans la deuxième. Le traité des vents, l'histoire de la vie et de la mort, etc., et plusieurs autres traités qu'il se proposait de publier, devaient s'y rapporter. La cinquième (*prodromi*, sive *anticipationes philosophiæ secundæ*) devait être composée de recherches faites d'après la manière commune de philosopher, et aurait servi à comparer l'ancienne méthode avec la sienne. La sixième (*philosophia secunda*, seu *scientia activa*) devait couronner tout l'ouvrage. Elle était une conséquence

ou un complément des cinq autres parties, et aurait présenté une suite de principes fournis par une induction sévère, et formant un système philosophique complet. Bacon n'exécuta que la première et la deuxième partie de ce plan; il n'était pas en la puissance d'un homme de l'exécuter en entier. Le concours des travaux dont Bacon a donné l'impulsion serait loin encore aujourd'hui de le remplir. Ce grand homme le sentait lui-même, et, content de l'avoir commencée, il confiait, pour nous servir de son expression, à la fortune du genre humain le soin de mettre à fin son entreprise.

On the advancement of learning; (de l'avancement des sciences). Londres, 1605, in-4, traduit en latin sous le titre de : *De dignitate et augmentis scientiarum*, *libri IX.* Paris, 1624, in-4; Strasbourg, 1635, in-8; Londres, 1638, in-fol.; Leyde, 1645, in-12; *ibid.*, 1652, in-12; Amsterdam, 1652, in-16; *ibid.*, 1662, in-12; traduit en français par Maugard. Paris, 1624, in-12; et par le sieur de Golefer. Paris, 1632, in-4.—Dans ce traité, Bacon examine l'état et le degré actuel de toutes les connaissances humaines. Il les range sous trois classes, suivant qu'elles se rapportent à l'une des trois principales facultés de l'âme : la mémoire, l'imagination et la raison; d'où la grande division des arts et des sciences en histoire, en poésie et en philosophie. C'est cette division qui fut reproduite, avec quelques modifications dans les détails, par les auteurs de la grande encyclopédie française. Bacon indique ce qui a été fait pour chaque branche des connaissances humaines, et les parties qui manquent dans le système général; il signale les vices des méthodes qui se sont opposées à leurs progrès, et jette sur chacune d'elles ces grandes vues qui ont déterminé ou en quelque sorte prophétisé l'avancement ou la création de plusieurs sciences.

Novum organon, *or new method of employing the reasoning faculties in the pursuits of truth.* (Nouvelle méthode de diriger l'entendement dans la recherche de la vérité). Londres, 1620, in-fol.; traduit en latin sous le titre de : *Novum organum*, sive *indicia vera de interpretatione naturæ*, *libri duo.* Leyde, 1645, in-16; *ibid.*, 1650, in-12; Amsterdam, 1660, in-12; Venise, 1775, in-8; Wurzbourg, 1779, in-12; Oxford, 1813, in-8.—Cet ouvrage, fruit de 18 années de méditation, était regardé par Bacon lui-même, et est en effet le plus important de ceux qu'il composa. Il lui donna ce titre pour l'opposer à la logique d'Aristote, connue sous le nom d'*organon*. C'est dans cet écrit qu'il propose la nouvelle méthode qu'il convient de suivre dans l'étude de la nature pour acquérir des connaissances positives; qu'il enseigne à s'élever aux principes généraux à l'aide de l'induction appuyée sur l'observation et l'expérience. C'est, comme l'a dit Voltaire, l'échafaud avec lequel on a bâti la nouvelle philosophie.

De sapientiâ veterum. Londres, 1610, in-4; Leyde, 1633, in-12; *ibid.*, 1657, in-12; traduit en anglais par Arthur Gorge.— C'est une explication de la mythologie des anciens, qui dénote une sagacité, une profondeur et une variété de connaissances extraordinaires. Mais cette explication n'est guère admissible. On a peine à croire que les anciens aient eu le des-

sein de cacher sous le voile de leurs fables tous les sens physique, moral ou politique, que Bacon a cru y découvrir.

Historia vitæ et mortis. Londres, 1613, in-8; Leyde, Elzévir, 1636, in-16; *ibid.*, 1637, in-12; Cologne, 1645, in-8; Dillingen, 1645, in-12; Paris, 1647, in-8; Amsterdam, 1663, in-12; trad. en français par J. Baudoin. Paris, 1650, in-8; *ibid.*, 1714, in-8; mauvaise traduction.— L'auteur suppose dans les corps animés l'existence d'un esprit plus pur que l'air, moins actif que le feu, enchaîné par des particules visqueuses. Ce principe, en consumant peu à peu ses liens, finit par s'exhaler; c'est là la cause de la mort naturelle. On doit espérer de prolonger la vie, si l'on s'attache à modérer l'action, à éviter l'impression de l'air, à réparer les humeurs, à invisquer l'esprit vital, et à boucher les pores par lesquels il tend à s'exhaler. On parvient à ce but par le repos, par un régime débilitant, par l'usage du nitre et de l'opium. Bacon rapporte des exemples de longévité observés chez les hommes et les animaux, et qu'il présente à l'appui de sa théorie; il montre que les animaux qui ont une longue gestation, qui s'accroissent lentement, qui se nourrissent de chair, vivent le plus long-temps; enfin il décrit les périodes de la vie, et expose les phénomènes de la mort.

Sylva sylvarum, or history of nature. Londres, 1621, in-4; *ibid.*, 1627, in-fol.; *ibid.*, 1639, in-fol.; *ibid.*, 1670, in-fol. de 215 pag., 9e édit., contenant, outre *l'Histoire de la vie et de la mort*, des *Recherches sur les métaux et les minéraux*, et *la Nouvelle atlantide*, trad. en latin par J. Gruter. Leyde, Elzévir, 1648, in-16; Londres, 1658, in-8; trad. en français par P. Amboise, seigneur de la Madelaine, (avec la vie de Bacon). Paris, 1631, in-8.—Cet ouvrage est une collection des phénomènes naturels propres à être employés suivant les règles que Bacon avait prescrites dans le *Novum organum*. A l'époque où il fut écrit, il n'est pas étonnant qu'il contienne beaucoup de choses fausses ou douteuses.

Historia naturalis et experimentalis de ventis. Leyde, 1638, in-12; *ibid.*, 1648, in-12; Amsterdam, Elzévir, 1662, in-12; trad. en français par J. Baudoin. Paris, 1650, in-8.

Essays or counsels civil and moral. (Essais ou maximes civiles et morales). Londres, trad. en latin sous le titre de : *Sermones fideles, ethici, politici, œconomici.* Leyde, 1644, in-12; *ibid.*, 1659, in-12. — Ces essais de morale sont, de tous les ouvrages de Bacon, celui qui eut le plus de succès de son temps, et ils conservent encore leur réputation. Il augmenta considérablement cet ouvrage sur la fin de ses jours; il en donna même à la fois deux éditions, l'une en anglais, l'autre en latin. Ce sont des vues profondes et des observations fines sur la nature humaine, présentées avec les couleurs d'une imagination brillante, et l'éclat d'un style énergique, précis et animé.

Historia regni Henrici VII, Angliæ regis. Londres, 1622, in-fol.; Leyde, 1642, in-12; *ibid.*, 1647, in-12; Amsterdam, 1662, in-12.— Quelque mérite qu'il y ait dans cette histoire, elle n'est pas à la hauteur des autres ouvrages de Bacon. Elle est déparée par l'abus d'un style figuré. Entreprise par ordre du roi, elle se sent, sous le

rapport de la fidélité, des ménagemens que l'auteur avait à garder.

Plusieurs autres ouvrages politiques, philosophiques, etc., de Bacon, ont été publiés séparément. Nous nous sommes bornés à indiquer les principaux. Bacon s'était proposé d'écrire en latin tous ses ouvrages philosophiques; mais il n'a exécuté ce projet que pour le *Progrès et la dignité des sciences*, le *Novum organum*, l'*Histoire des vents*, celle *de la Vie et de la mort*, le *Traité de la sagesse des anciens*, et les *Essais de morale*.

Les œuvres complètes de Bacon ont eu d'assez nombreuses éditions. Nous n'indiquons que les principales : *The Works of Francis Bacon*. Londres, 1740, 4 vol. in-fol.; *ibid.*, 1753, 3 vol. in-fol.; *ibid.*, 1765, 5 vol. in-4; *ibid.*, 1778, 5 vol. in-4; *ibid.*, 1803, 10 vol. in-8. — En latin : *Opera omnia*. Londres, 1638, in-fol.; Francfort, 1665, in-fol.; Amsterdam, 1684, in-12, 6 vol; Copenhague, 1694, in-fol.; Amsterdam, 1695; *ibid.*, 1730, in-12, 7 vol.; *ibid.*, 1738, in-12, 7 vol. Traduites en français par Ant. Lasalle, avec des notes critiques et littéraires. Dijon, 1799-1802, 15 vol. in-8.

Deleyre a donné une *analyse de la philosophie de Bacon*, 1755, 3 vol. in-12; (avec la vie de Bacon, traduite de l'anglais de David Mallet, par Pouillot.) Dans son analyse, Deleyre a souvent substitué ses propres idées à celles du philosophe anglais. Naigeon a inséré l'ouvrage de Deleyre presque en entier dans le *Dictionnaire de la philosophie ancienne et moderne de l'Encyclopédie méthodique* (art. *Baconisme*); mais il a retranché toutes les idées de Deleyre. M. Deluc a publié en 1802 un *Précis de la philosophie de Bacon, et des progrès qu'ont fait les sciences naturelles, etc.*; 2 vol. in-8. M. Destutt-Tracy a donné à la fin de sa *logique* un sommaire de l'*instauratio magna*, avec celui des ouvrages qui s'y rapportent.

(*Biogr. britannica*. — *Biog. univers.* — Naigeon, art. *Baconisme*, de l'*Encyclop. méthod.*)

BACON (Roger), la merveille du moyen-âge, naquit en 1214, à Ilchester, dans le comté de Sommerset, d'une famille ancienne et respectable. Il fut envoyé à l'Université d'Oxford, aussi barbare alors que la plupart des Universités de l'Europe, et il y prit quelque connaissance des langues et du péripatéticisme, seules sciences cultivées à cette époque. Sa capacité, son application, sa docilité, lui acquirent la protection des chefs de l'Université; d'Edmond Rich, depuis archevêque de Cantorbéry; du chancelier de Lincoln, William Sherwood; de Robert Greathead, et de Richard Fitzacer. L'Université de Paris jouissait déjà d'une grande célébrité, et de la gloire d'attirer les jeunes gens du reste de l'Europe, qui venaient y perfectionner leurs études. Roger Bacon y étendit ses premières connaissances, y prit le bonnet de docteur en théologie, et revint à Oxford en 1240. Ce fut à peu près dans le même temps qu'il entra dans l'ordre des Cordeliers, à Paris, selon quelques histo-

riens, ou, selon d'autres, après son retour à Oxford. Quoi qu'il en soit, il établit sa résidence dans cette ville, et reprit le cours de ses travaux. Son ardeur pour l'étude redoubla l'attachement de ses protecteurs, qui l'aidèrent de leur bourse dans les dépenses que ses recherches rendaient nécessaires. Il eut le courage et la pénétration de s'écarter des fausses et absurdes méthodes de l'école, et de fonder la philosophie sur la base des faits et des expériences. Si ce moine n'eut pas la gloire, comme le chancelier Bacon, d'introduire une réforme générale dans les sciences, on ne peut lui disputer le mérite d'en avoir senti la nécessité, et d'avoir adopté le même plan que poursuivit et que proposa plus tard le chancelier d'Angleterre. Dans l'espace de vingt ans, il dépensa plus de deux mille livres sterling, somme prodigieuse pour le temps, à rassembler les auteurs, à multiplier les expériences, à construire différens instrumens. Ces travaux nuisirent bientôt à sa tranquillité. Dans un siècle où à peine dix personnes avaient quelque idée des sciences philosophiques, il était difficile de s'y livrer sans éveiller la superstition. Les expériences de Bacon parurent l'effet d'un pouvoir surnaturel; on imputa ses connaissances à la magie; une violente persécution s'éleva contre lui; il fut maltraité et emprisonné dans son couvent; on lui défendit d'en faire sortir aucun de ses écrits, de correspondre avec qui que ce fût, et de faire aucunes lectures à la jeunesse, comme il l'avait pratiqué jusqu'alors. Ses anciens protecteurs étaient morts, et il resta en butte à la rage de quelques moines, uniquement parce qu'il était moins ignorant qu'eux. Ces persécutions ne l'empêchèrent pas de poursuivre ses études avec zèle. L'avènement du cardinal évêque de Sabina à la chaire pontificale, sous le nom de Clément IV, valut à Roger le recouvrement de sa liberté. Ce prélat vertueux et éclairé, qui, étant légat en Angleterre, n'avait pu obtenir de voir les ouvrages du philosophe emprisonné, l'invita alors à les lui envoyer. Roger Bacon les corrigea, les étendit, les mit en ordre, et chargea de ce dépôt son disciple Jean-de-Paris. Ce recueil, qu'il réduisit en un seul traité, et qu'il intitula *Opus majus*, contient le corps complet de ses connaissances dans les langues, dans les mathématiques, dans l'optique, la chimie et l'astronomie. Il y établit la nécessité de procéder par expériences, et y expose celles qui l'avaient amené à plusieurs découvertes. Tant que vécut Clément IV, Roger Bacon travailla librement; mais après la mort de ce pontife, un nouvel orage s'éleva. Jérôme d'Esculo, général des Cordeliers, fit de nouveau enfermer le philosophe : dix

ans entiers il fut confiné dans son monastère, réduit à la plus dure pénitence, et privé de toute communication à l'extérieur. On saisit, pour prétexte de cette persécution, les traités de Roger Bacon sur la nécromancie et sur l'astrologie, persécution qu'il supporta comme la précédente, avec une admirable fermeté. Jérôme d'Esculo fut élevé à la thiare, sous le nom de Nicolas IV. Ce pape n'était pas absolument ignorant; il avait persécuté le philosophe plutôt par déférence pour son ordre que par fanatisme. Bacon chercha à le ramener en écrivant et en lui dédiant un *Traité des moyens de prévenir les infirmités de la vieillesse*. Le pape fut peu touché de cet hommage; mais il céda aux sollicitations de quelques seigneurs anglais, et Roger fut rendu à la liberté. Il n'en jouit pas long-temps, car il mourut le 11 juin 1292, à l'âge de 78 ans.

Pour apprécier le génie de Bacon, il faut se transporter à cette époque du moyen-âge, où les lettres commençaient à peine à sortir de la barbarie, et où la philosophie y était entièrement plongée : on juge alors de l'étendue d'esprit nécessaire à un homme qui, sans instrument, presque sans livres, privé des méthodes d'observer, sans autre guide que sa propre intelligence, et au milieu d'une ignorance universelle, sut acquérir des lumières, à la trace desquelles ses successeurs purent marcher. Ce fut dans Roger Bacon un grand effort de l'esprit humain, de s'élever au-dessus des préjugés du temps, de recueillir dans le foyer d'une seule tête les rayons épars des connaissances scientifiques, et d'ajouter encore à chacune de leurs branches des vérités nouvelles et des découvertes importantes. Roger Bacon avait un génie universel. Savant dans les langues, il possédait le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, le chaldaïque. Son *Opus majus* renferme d'excellens préceptes de critique et de grammaire. Passionné pour les poëtes romains, il les cita souvent dans ses écrits; il composa des observations sur Virgile et sur plusieurs anciens, non-seulement en philologue, mais encore en homme de goût; sa latinité a plus de précision, de pureté, de clarté que celle du siècle où il vécut. Il était versé dans les autres branches des belles-lettres : il a laissé des calculs chronologiques et des morceaux d'histoire exacts; la géographie lui était familière, même celle des contrées les moins connues à cette époque, telles que la Chine et la Tartarie, sur lesquelles on trouve de judicieuses observations dans l'*Opus majus*. Meilleur philosophe que littérateur, il démontra, dans le même ouvrage, la grande importance de l'emploi des mathématiques dans les sciences physiques. Depuis

Archimède, personne n'eut peut-être à un degré supérieur le génie de la mécanique. A l'instant où on l'accusait de magie, il démontrait que plusieurs secrets attribués à la vertu de celle-ci étaient des ouvrages de l'art ou des opérations de la nature. Il inventa ou perfectionna une infinité de machines. Il avait imaginé un chariot qui devait rouler avec rapidité, sans l'assistance d'aucun quadrupède; entreprise probablement chimérique, mais qui atteste l'activité d'esprit et les connaissances de Roger Bacon. Il avait étudié l'optique : ce fut même sa science favorite, et, de son temps, elle était absolument ignorée. Il a décrit une méthode de fabriquer des lunettes; il construisit des verres ardens, et il paraît avoir donné l'idée de la chambre obscure. Il n'est même pas sans vraisemblance que l'importante découverte des télescopes ne lui fut pas inconnue : plusieurs passages de ses œuvres semblent au moins indiquer les principes de leur construction. Versé dans l'astronomie, il découvrit diverses erreurs du calendrier, et le moyen de le corriger. Le premier il cultiva la chimie en Angleterre. Il paraît avoir connu la poudre à canon. Les alchimistes le regardaient comme l'un de leurs principaux chefs, et il est vrai que Roger Bacon s'occupa de la transmutation des métaux; mais puisque, au milieu du dernier siècle, au centre des lumières, après les immenses progrès des sciences naturelles, on vit se renouveler ce travail chimérique, poursuivi par une foule de charlatans ou de demi-savans, accueillis à leur tour, protégés, payés, honorés par des hommes des classes les plus élevées, qui pourrait reprocher à un moine du treizième siècle des préjugés que les expériences et la chimie ont été si long-temps à détruire ? Du moins Roger tira de ses fourneaux plusieurs inventions et quelques découvertes utiles, dont on a profité depuis. Tel fut le moine Roger Bacon, dont Boerhaave ne parlait qu'avec respect, et qui mérita d'être surnommé *le docteur admirable*. Son caractère opiniâtre et ardent, qui résista aux traverses comme aux difficultés, n'est pas moins étonnant que ses connaissances. Malheureusement un grand nombre de ses écrits fut négligé, perdu, brûlé même par les Cordeliers; en sorte que Leland a eu raison de dire qu'il serait plus aisé de rassembler les livres sybilliens que les titres des ouvrages de Roger Bacon. Nous n'indiquerons que les principaux :

Epistola de secretis operibus artis et naturæ, et de nullitate magiæ. Paris, 1542, in-4 (très-rare); Bâle, 1593, in-8; Hambourg (sans date), chez Fro-

ben, in-8; *ibid.*, 1608, in-8; *ibid.*, 1618, in-8. Une partie a été traduite en français par Jacques Girard de Tournus, sous ce titre : *l'Admirable puissance de l'art et de la nature.* Lyon, 1557, in-8 (très-rare); Paris, 1629, in-8. Cet ouvrage a été inséré dans le *Theatrum chemicum*, imprimé à Strasbourg en 1613, in-8, vol. V, dans la *Bibliotheca chemica* de Manget, et dans le tom. II de l'*Ars aurifera.*

De retardandis senectutis accidentibus et sensibus confirmandis. Oxford, 1590, in-8.

Thesaurus chimicus. Francfort, 1603, in-8; *ibid.*, 1620, in-8.

Perspectiva, in quâ, quæ ab aliis fusè traduntur, succinctè ac nervosè pertractantur, operâ et studio J. Combachii. Londres, 1614, in-4. *Specula mathematica, et de specierum multiplicatione.* Francfort, 1614, in-4.

Opus majus ad Clementem quartum pontificem romanum, ex Ms codice Dublinensi, cum aliis quibusdam collato, nunc primùm edidit S. Jebb. M. D. Londres, 1733, in-fol.

(J. Alb. Fabricius, *Biblioth. lat. mediæ et infim. ætatis.* — Chaufepié, *Dict. histor.* — *Esprit des journaux*, octobre, 1785. — Clément, *Biblioth. curieuse.*)

BADO (Sébastien), que quelques biographes désignent sous le noms de Badio et Baldi, et qui a pris lui-même celui de Baldus dans ses ouvrages latins, était natif de Gênes. Il jouissait d'une haute réputation comme médecin, en 1650, et vivait encore en 1676. Après avoir exercé l'art de guérir à Rome, il fut médecin des hôpitaux de sa ville natale et du conseil de santé. Il a laissé les ouvrages suivans :

Sanguis expiatus, seu de sanguine incalescente non mutante naturam disputatio cum Alcidio Musniero medico Lotharingo. Gênes, 1643, in-16.

Cortex peruviæ redivivus profligator febrium assertus ab impugnationibus Melippi protimi belgæ medici à Seb. Bado medico genuense, etc. Gênes, 1656, in-8.

Trattato della peste. Gênes, 1656, in-4. Cet ouvrage fut publié sans nom d'auteur.

Anastasis corticis peruviani, seu Chinæ defensio Seb. Badi, etc., contrà ventilentiones Jo. Jacobi Chiffletii, gemitusque Vopisci Fortunati Plempii, illustrium medicorum ; opus in tres libros distinctum. Gênes, 1663, in-4. On trouve dans cet ouvrage l'histoire de la découverte du quinquina, de son introduction en Europe; l'exposition des cas où l'on doit l'employer, de ses vertus, de ses avantages, etc.; et la réfutation des attaques de Plemp et de Chifflet contre le quinquina. Torti en parle comme d'un fort bon livre; Haller en donne une idée assez avantageuse.

Phlebotomiæ necessitas asserta à Seb. Bado in variolis, morbillis, exanthematis etiam apparentibus. Gênes, 1663, in-4.

(Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia.*)

BAERSDORP (Corneille van), chevalier, issu d'une branche de

l'ancienne et illustre famille de *Borssele*, naquit en Zélande, au village de Baersdorp, qui donne son nom à cette branche. Son habileté en médecine lui valut, près de Charles-Quint, la charge de premier médecin. Il le fut aussi de l'impératrice Éléonore, et de Marie, reine de Hongrie. Baersdorp était en même temps conseiller et chambellan de l'empereur. Il mourut à Bruges, le 24 novembre 1565. On a de lui :

Methodus universæ artis medicæ, formulis expressa ex Galeni traditionibus, quâ scopi omnes curantibus necessarii demonstrantur, in quinque partes dissecta. Bruges, 1538, in-fol.

Consilium de arthritide; dans le recueil de Henri Garet, intitulé : *De arthritidis præservatione et curatione consilia*. Francfort, 1592, in-8.

(Paquot, *Hist. litt. des Pays-Bas*.)

BAGARD (Charles) naquit à Nancy, le 2 janvier 1696. Son père, Antoine Bagard, était premier médecin de Léopold, duc de Lorraine. Le jeune Bagard se destina à la même profession. Distingué par le prince pendant qu'il se livrait à l'étude de la médecine sous les yeux de son père, il reçut le titre de son médecin ordinaire avant qu'il eût suivi aucune leçon dans une Faculté. Il alla à Montpellier étudier et prendre ses degrés. A son retour, Léopold le nomma un de ses médecins auliques. Bientôt après il fut appelé aux places de médecin de l'hôpital Saint-Charles et de l'hôpital Saint-Julien; plus tard, de l'hôpital militaire créé dans ce temps à Nancy. Stanislas, qui, après la réunion de la Lorraine à la France, succéda à Léopold, choisit Bagard pour son médecin. Sa réputation d'excellent praticien lui attira la confiance particulière de ce prince et de toute sa famille; et telle fut cette réputation, qu'il eut l'honneur d'être consulté, en même temps que Boerhaave et Mead, par Voltaire, affecté alors d'une maladie assez grave. Bagard, plein de zèle pour son art et d'amour pour l'humanité, profita de son crédit auprès de Stanislas pour faire créer des institutions utiles. C'est à lui que la ville de Nancy doit l'établissement d'un jardin botanique, et la fondation du Collége royal de Médecine, dans lequel se fondit la Faculté de médecine existant depuis deux siècles à Pont-à-Mousson. Il en fut nommé président, lut un grand nombre de mémoires pratiques à chacune des séances de la société, et commença même un cours d'anatomie, que des circonstances particulières firent interrompre. Bagard, praticien distingué plutôt que médecin célèbre, mourut, le 7 décembre 1772, au milieu de ses travaux, à la suite d'une attaque d'apoplexie, généralement regretté de toute la province qu'il habitait. Il a laissé :

Quæstio medica, an vomitus fæculentus in passione illiacâ ab antiperistaltico intestinorum motu. Montpellier, 1715, in-8. — Cette dissertation a été recueillie par Haller dans ses *dissertationes anatómicæ.*

Histoire de la thériaque, avec le poëme d'Andromaque sur la thériaque. Nancy, 1725, in-4.

De utero duplici in fœminâ viso cum vestigiis fæcunditatis in utroque utero. Nancy, 1753, in-4.—Cette dissertation se trouve dans le recueil de l'Académie des sciences.

Recherches et observations sur la durée de la vie de l'homme. Nancy, 1754, in-8.

Observations sur une fièvre inflammatoire au cœur et l'hydropisie du péricarde. 1754, in-4.

Discours sur l'histoire de la thériaque. Nancy, 1755, in-8.

Explication d'un passage d'Hippocrate sur les Scythes qui deviennent eunuques. Nancy, 1761, in-8.

Mémoires sur les eaux minérales de Contrexeville en Lorraine. Nancy, 1760, in-4.—Bagard est le premier qui ait signalé le parti qu'on pouvait tirer des eaux de Contrexeville.

Sur les eaux minérales de Nancy. Nancy, 1763, in-8.

Dispensatorium pharmaceutico-chimicum. Nancy, 1771, in-fol.

Pinax materiei medicinalis, seu selectus medicamentorum officinalium, simplicium et compositorum, galenicorum et chimicorum. Paris, 1771, in-8.

Observation sur un épanchement considérable de sang dans le péricarde. In-8. (Acad. des sciences.)

Sur un étranglement de l'intestin rectum, occasionné par un pessaire. In-8. (Acad. des sciences.)

Sur une tumeur squirro-carcinomateuse au col de l'œsophage. In-8.

Bagard avait composé plusieurs autres mémoires, et avait recueilli beaucoup d'observations pratiques. Nous citerons principalement un mémoire sur *les causes physiques des tremblemens de terre et les maladies épidémiques qu'elles occasionnent;* une dissertation sur *l'inoculation de la petite-vérole*, entreprise par ordre du roi, qu'il avait convaincu de la bonté de cette méthode. La mort l'empêcha de terminer un ouvrage qu'il avait entrepris sur l'*hydrologie minérale*, pour servir de supplément à l'histoire de Lorraine.

(*Eloge de Bagard par* Harmant.)

BAGET (Jean), maître chirurgien-juré de Paris, démonstrateur en anatomie et en chirurgie, jouissait de quelque célébrité au milieu du dernier siècle. On lui doit les ouvrages suivans :

Ostéologie, premier traité dans lequel on considère chaque os par rapport aux parties qui le composent, aux cavités qui s'y trouvent, et à ses jonctions avec les autres os. Paris, 1731, in-12 de 407 pag.— Cet ouvrage, qui devait être suivi d'une deuxième partie relative à l'attache des muscles, et d'une troisième pour la description des ligamens, n'est qu'un abrégé scolastique, où l'on ne trouve rien qui soit propre à son auteur. Les descriptions y sont généralement exactes et minutieuses ; celle des os du pied est la plus remarquable.

Myologie ou méthode exacte pour

apprendre à disséquer les muscles. Amsterdam (Paris), 1736, in-12. — C'est d'après Haller que nous attribuons cet ouvrage à Baget; c'est le même bibliographe qui nous apprend que l'édition est de Paris, et non pas d'Amsterdam.

Lettre pour la défense et la conservation des parties les plus essentielles à l'homme et à l'état. Genève, 1750, in-12 de 124 p.—Cet ouvrage, qui paraît avoir été imprimé à Paris, et dont l'éditeur prétend l'avoir publié contre le gré de son auteur, a été indiqué sous deux titres différens et comme deux traités distincts, par Carrère et quelques autres. Il est dirigé contre les *Observations chirurgicales concernant les maladies du canal de l'urètre*, de Daran. Ce chirurgien y est signalé comme un charlatan, un ignorant, dont les bougies sont dangereuses; il n'y a que celles de M. Baget qui soient bonnes : celui-ci est un homme instruit, ennemi du charlatanisme, qui croit néanmoins devoir faire un secret de la composition de son remède.

Il s'est glissé dans la *Bibliotheca anatomica* de Haller une erreur qui a été reproduite depuis. L'illustre bibliographe attribue à Baget l'ouvrage intitulé : *Elementa physiologiæ juxtà selectiora experimenta.* Genève, 1749, in-8. C'est par inadvertence que Haller s'appuie du témoignage de M. Portal; ce dernier n'ignorait assurément pas que l'ouvrage en question est de Lieutaud, et il n'a pas pu l'attribuer à un autre; en tout cas, s'il l'a fait, ce n'est pas dans son histoire de l'anatomie.

(*Journal des Savans*, année 1732. — Haller, *Bibl. anat.* — Lefebure de Saint-Ildefont, suite de la *Bibliogr. d'Astruc.*)

BAGIEU (JACQUES), écuyer, chirurgien-major de la compagnie des gendarmes de la garde du roi, fut un des membres distingués de l'Académie royale de chirurgie. Il a écrit :

*Lettre de M. ***, chirurgien de province, à M. ***, chirurgien à Paris, au sujet de la remarque, page 249, de l'édition de Dionis, par M. de la Faye.* Paris, 1740, in 8. — La remarque de la Faye est relative à l'opération de la taille. Bagieu reproche à l'éditeur de Dionis de n'avoir pas donné à Garengeot tous les éloges qu'on lui doit, d'avoir cherché à rabaisser le mérite de Foubert, ou du moins de n'avoir pas fait valoir ce qu'il y a de plus remarquable dans la méthode de ce chirurgien, l'avantage de rendre le cathéter inutile. On partage aujourd'hui l'opinion de la Faye sur cette méthode : il n'y a qu'un homme de génie, dit Sabatier, qui ait pu concevoir le projet que Foubert osa exécuter; mais la raison et l'expérience en ayant montré les inconvéniens, il faut lui donner les éloges qu'il mérite, et ne pas l'imiter.

Deux lettres d'un chirurgien de l'armée, l'une sur plusieurs chapitres du traité de la gangrène de M. Quesnay, l'autre sur le traité des plaies d'armes à feu de Desports. Paris, 1750, in-12. — Remarques pratiques plus ou moins importantes. L'auteur en appelle sans cesse à son expérience; il s'élève contre la facilité avec laquelle on se décide, en France, à pratiquer les amputations.

Nouvelle lettre de M. Bagieu sur plusieurs chapitres du traité de la gangrène. Paris, 1751, in-12.

Examen de plusieurs parties de la chirurgie, d'après les faits qui peuvent y avoir rapport. Paris, tome I, 1756, in-12; tome II, 1757, in-12. L'ouvrage roule principalement sur les plaies d'armes à feu, et sur l'amputation des membres; il contient un grand nombre d'observations remarquables, rapportées avec tout le soin qu'on peut desirer. Les neuf premiers chapitres, (tome I, page 15-100) traitent de la difficulté de reconnaître si la balle est ou n'est pas dans la blessure, de la possibilité qu'une balle pénètre dans la poitrine ou traverse cette cavité en passant entre deux côtes sans les fracturer, et sans ouvrir l'artère intercostale, du trajet des corps vulnérans à travers les parties, de leur séjour et de leurs déplacemens, des lambeaux de vêtemens enfoncés dans les chairs, des moyens d'extraire les corps étrangers, de la nature et de la forme des diverses sortes de balles, de la nécessité de les extraire le plus tôt possible, de ce qu'il convient de faire quand la balle est engagée dans l'épaisseur d'un os, des corps étrangers d'une autre nature et des indications qu'ils présentent, etc. Les 650 pages qui suivent se rapportent à tout ce qui concerne les amputations, auxquelles Bagieu veut qu'on n'ait recours qu'avec beaucoup de réserve. Il rejette l'amputation dans l'articulation coxo-fémorale, proposée par Ravaton. Il recommande la rescision de l'extrémité de l'os, quand il fait saillie à la suite de l'amputation, etc.; tout l'ouvrage mérite d'être lu. Il est question de l'opinion de Bagieu sur l'utilité de la rescision de l'extrémité saillante de l'os, dans les Mémoires de l'Académie de chirurgie, tome 2, p. 274.

BAGLIVI (Georges) naquit à Raguse, en 1669, d'une famille originaire d'Arménie. Resté orphelin dès son bas-âge avec un frère plus jeune que lui, ils furent conduits l'un et l'autre par le père Michel Mondegai, jésuite, à Lecce, ville dans la terre d'Otrante, où habitaient deux de leurs parens, dont l'un était médecin, et prit soin de Georges Baglivi, auquel il donna les premières notions sur l'art de guérir. Déjà l'élève justifiait par ses progrès l'appui bienveillant de son protecteur, quand ce dernier mourut en lui laissant un héritage assez considérable. Abandonné à lui-même, Baglivi se livra à l'étude avec une nouvelle ardeur, et ne tarda pas à prendre le bonnet de docteur en philosophie et en médecine à l'Université de Salerne. Suivant Papadopoli (*Hist. gymn. patav.*, tom. II, pag. 319), ce fut à Padoue qu'il fut reçu docteur. Quoi qu'il en soit, il visita ensuite l'Université de Naples, celle de Bologne, où il suivit les leçons de l'illustre Malpighi, et ses travaux lui acquirent de bonne heure une grande renommée. Il était venu se fixer à Rome, et y exerçait la médecine avec distinction, quand le pape Clément XI lui confia la chaire de méde-

cine théorique dans le Collége de Sapience; et peu de temps après (en 1695), la chaire d'anatomie et de chirurgie, qui avait été occupée par Lancisi, et dans laquelle il brilla avec non moins d'éclat. Sa réputation était devenue européenne, et chaque jour elle s'agrandissait davantage, lorsqu'une maladie longue et douloureuse vint l'arrêter au milieu de sa carrière, et le fit succomber le 17 juin 1707, à l'âge de 38 ans.

Baglivi fut un de ces esprits originaux dont la nature est si avare. Dès ses premiers pas dans la carrière, il fut frappé des vices des théories dominantes et de leur funeste influence sur la pratique de la médecine. Il reconnut que la seule manière de parvenir à la meilleure méthode de guérir les maladies, était d'observer la nature d'après les règles prescrites par Hippocrate, et généralement négligées. Il fit en Italie, et dans le même temps, ce que Sydenham faisait en Angleterre. L'on a souvent comparé ces deux hommes célèbres pour les vues sages qu'ils eurent sur la médecine pratique, et pour la sagacité avec laquelle ils observèrent les maladies. Mais si une plus longue expérience donna au médecin anglais l'avantage des résultats pratiques, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans le médecin italien plus de génie; ce qui fait qu'il eut plus d'influence que Sydenham sur les destinées de la science. Comme ce dernier, Baglivi rappela les médecins à l'observation; mais, tout en voulant élever une barrière entre la pratique et la théorie de la médecine, il ne se livra pas moins tout entier à celle-ci dans des écrits séparés, et il le fit en homme supérieur. Dans quelques erreurs qu'il soit tombé, et qui dérivent de cet abus des hypothèses et des analogies qu'il avait si bien signalé, il a contribué à ébranler les théories humorales, à ramener l'attention sur les solides de l'économie animale, auxquels il fit jouer un rôle presque exclusif. Aussi peut-on considérer Baglivi comme le chef de l'école solidiste moderne, comme le précurseur de Hoffmann et de Haller. Il fit revivre les principes de l'ancienne école méthodique, en rapportant tous les phénomènes morbides à l'augmentation et à la diminution de ton dans les solides; il provoqua les recherches ultérieures sur les propriétés des tissus par ses considérations erronées sur les fonctions de la dure-mère et des parties membraneuses. Nous ne devons pas cependant oublier de dire qu'on a reproché à Baglivi de s'être approprié des idées puisées dans les leçons de Pacchioni, de Valsalva et de Malpighi; reproches qui ne paraissent pas tout-à-fait dénués de

fondement. Enfin, il a montré une crédulité singulière relativement aux effets de la morsure de la tarentule.

Les écrits de Baglivi, publiés à diverses reprises, isolément et dans des lieux différens, furent rassemblés en un recueil qui a eu de nombreuses éditions. La sixième est datée de Lyon, 1704, in-4. La septième, qui parut peu de temps après la mort de l'auteur, est bien plus étendue que les précédentes, et porte le titre suivant : *Georgii Baglivi med. theor. in rom. archilyc. prof. etc. Opera omnia medico-practica et anatomica, editio VII, cui præter dissertationes et alios tractatus VI, editioni adjunctos, accedunt ejusdem Baglivi canones de medicinâ solidorum; dissert. de progressione terræ motus; de systemate et usu motus solidorum in corpore animato; de vegetatione lapidum, et analogismo circulationis maris ad circulationem sanguinis, etc.* Lyon, 1710, in-4; Paris, 1711, in-4; Anvers, 1715, in-4; Venise, 1721, 1752, in-4; Lyon, 1765, in-4. — Ce recueil, précédé d'une longue préface dans laquelle le sujet de l'ouvrage est exposé avec détail, et où Baglivi répond à plusieurs remarques critiques qui furent faites sur ses différens travaux, renferme les dissertations suivantes, dont la publication eut lieu séparément à des époques diverses.

De praxi medicâ libri II, ad priscam observandi rationem revocandâ. — La première édition de cet ouvrage, qui est le plus estimé de ceux de Baglivi, fut imprimée à Rome en 1696, in-8, avec trois autres dissertations sur différens sujets de médecine. *Ibid.*, Leyde, 1699, 1700, in-8; Rome, 1702, in-4.

Specimen quatuor librorum de fibrâ motrice et morbosâ, etc. Pérouse, 1700, in-4; Rome, 1702, in-8; Utrecht, 1703, in-8; Bâle 1703, in-8.

A cette dissertation en sont jointes quatre autres relatives à des observations et à des expériences sur la salive, la bile, le sang. C'est dans ce travail que Baglivi chercha, dit-on, à s'approprier les découvertes de Pacchioni sur la structure de la dure-mère, reproche auquel il répondit par une lettre imprimée à Rome en 1704, et qu'il a insérée dans la préface de ses *Opera omnia*, dans le chapitre *de morborum successionibus* de la même dissertation. On trouve aussi une opinion qu'il émet comme nouvelle et lui étant propre, et que Jean Casalecchi de Reggio avait déjà publiquement professée : les journaux du temps firent connaître cette polémique.

Series variarum dissertationum. Ces dissertations, au nombre de neuf, portent les titres suivans :

1° *De anatome fibrarum, de motu musculorum, ac de morbis solidorum;* 2° *De experimentis circà salivam;* 3° *De experimentis circà bilem;* 4° *De experimentis circà sanguinem, ubi obiter de respiratione et somno.* — A la suite de cette quatrième dissertation, sont imprimés les *Canones de medicinâ solidorum ad rectum statices usum*, qui furent aussi réunis à l'ouvrage *de medicinâ staticâ* de Santorio Santori. Rome, 1704, in-12; Lyon, 1707, in-8; Padoue, 1710, in-12; trad. en italien par l'abbé Chiari, Venise, 1743, in-12. Dans le quarante-cinquième canon, Baglivi an-

nonce une dissertation intitulée : *De medicinâ agonisantium*, qui n'a pas été publiée. 5º *De morborum et naturæ analogismo; de vegetatione lapidum; de terræ motu romano ac urbium adjacentium, anno* 1703. Ce cinquième opuscule parut pour la première fois dans le recueil des œuvres de Baglivi, publié après sa mort, en 1710. 6º *De progressione romani terræ motus ab anno* 1703 *ad annum* 1705; *de systemate et usu motûs solidorum in corpore animato; de vegetatione lapidum et analogismo circulationis maris ad circulationem sanguinis*. Cette dissertation a été imprimée avec les *Canones*, etc., à Lyon, 1707, in-8. 7º *De anatome, morsu, et effectibus tarantularum*. 8º *De usu et abusu vesicantium*. 9º *De observationibus anatomicis et practicis*. Cette neuvième dissertation renferme l'histoire de la maladie et les détails de l'ouverture du corps de Malpighi. Les quatre premières dissertations que nous venons d'indiquer ont été imprimées avec le traité *De fibrâ motrice et morbosâ*, en 1702 et 1703; les trois dernières avaient été réunies au livre *De praxi medicâ*, publ'é en 1696.

Enfin l'édition complète des œuvres de Baglivi renferme les lettres qui lui avaient été écrites par quelques savans, et quatre mémoires de Santorini, intitulés : *De structurâ ac motu fibræ; de nutritione animali; de hæmorroidibus; de catameniis*. Pinel a donné de ces œuvres une nouvelle édition, avec des corrections, des notes et une préface. Paris, 1788, in-8, 2 vol.

(Mazzuchelli.)

BAIER (Jean-Jacques) naquit à Iéna le 14 juin 1677. Après avoir reçu d'un instituteur particulier, et sous les yeux de son père, les premiers élémens de l'éducation, il étudia la philosophie sous J. Philippe Treuner, les mathématiques sous G. Albert Hamberger, et se rendit familière la lecture des classiques grecs et latins. Fort jeune encore, il était entraîné comme par instinct à l'étude des sciences naturelles; bientôt il s'appliqua à l'anatomie, sous G. Cristophe Schelhammer, et aux autres parties de la médecine sous Wolfgang Wedel, J. Hadr. Slevogt, et Rud. Guill. Krause, dont il gagna la bienveillance et l'amitié. Après quatre ans d'études à Iéna, il se rendit à Halle, où son père était, depuis plusieurs années, premier professeur de théologie, et où brillaient alors Frédéric Hoffmann et G. E. Sthal. Il profita des leçons de ces deux grands hommes, et fut honoré de leur amitié. Il entreprit, en 1699, un voyage scientifique, dans lequel il parcourut tout le nord de l'Allemagne, une partie de la Livonie et du Danemarck, visitant les curiosités naturelles de chaque contrée, les cabinets d'histoire naturelle et les bibliothèques, et recevant des savans de tous ces pays l'accueil le plus flatteur. De retour à Iéna, il fut reçu docteur en philosophie, sans être astreint aux formalités d'usage, puis docteur en médecine. Il se rendit aussitôt après dans les montagnes de la

Basse-Saxe, pour étudier les fossiles et les minéraux dont elles abondent. Il revint à Halle, où il eut plusieurs fois occasion de donner des preuves de ses talens et de son habileté. Son grand-oncle Jac. Guill. Forster lui faisant espérer d'obtenir une chaire à Altdorf, il se rendit à ses invitations, mais ne réussit point dans ses démarches. Il s'établit et se maria à Nuremberg, fut reçu dans le Collége des médecins de cette ville, et y pratiqua la médecine avec beaucoup de succès. Une pleurésie dont il fut atteint, et qui lui laissa une toux sèche avec difficulté de respirer, l'obligea à changer de climat et à se retirer à Ratisbonne. Il n'y était que depuis quelques mois quand la mort de J. Louis Apinus, en 1703, laissa vacante à Altdorf la chaire de physiologie et de chirurgie, qui fut accordée à Baier. Celui-ci professa successivement, et avec un égal succès, toutes les branches des sciences naturelles et médicales, à l'exception de l'anatomie. Il devint membre de l'Académie des Curieux de la nature, remplaça Jean-Maurice Hoffmann dans la première chaire de médecine, fut fait successivement directeur du jardin de botanique, doyen de la Faculté de médecine, recteur de l'Université. En 1729, il fut chargé de la direction des Ephémérides de l'Académie des Curieux de la nature, et, trois ans après, il fut nommé président de cette Académie, archiâtre et comte palatin. Baier fut pris, le 11 juillet 1735, d'une pleurésie aiguë qui mit fin à ses jours le 24 du même mois. *Amisit societas*, dit son historien, *amisit præsidem gravitate, doctrinâ, fide propè singulari, summo vigore, summâ industriâ, summâ frugalitate, eâ magnitudine animi quæ nihil ad ostentationem omnia ad conscientiam referebat, rectèque facti mercedem ex facto ipso petebat.* Baier est auteur d'un grand nombre de dissertations dont on peut voir la liste dans les bibliothèques de Haller. Nous n'indiquerons ici que ses principaux ouvrages.

Περι της των ιατρων ευσεβειας (*de pietate medicorum*). Iéna, 1705, in-4.

De longevitate medicorum. Iéna, 1705, in-4.

Problemata medica. Iéna, 1706, in-4.

Ορυκτογραφια *norica, sive rerum fossilium, et ad minerale regnum pertinentium, in territorio norimbergensi ejusque vicinia observatarum succinctâ descriptio, cum iconibus lapidum figuratarum ferè ducentis.* Nuremberg, 1708, in-8; réimprimé avec plusieurs supplémens publiés successivement par l'auteur. Nuremberg, 1757, in-fol.

Adagiorum medicinalium centuria. Francfort et Leipsick, 1718, in-8. — Cette collection avait paru par parties, de 1711 à 1717.

De A. C. Celso ad majorem philiatrorum utilitatem accomodando. Altdorf, 1720, in-4.

Horti medici Academiæ altorfinæ historia, curiosè conquisita. Altdorf, 1727, in-4.

Orationum varii argumenti, variis occasionibus in Academiâ altorfinâ publicè habitarum fasciculus. Altdorf, 1727, in-4.

Biographiæ professorum medicinæ, quos unquàm habuit Academia altorfina. Altdorf, 1728, in-4.

Animadversionum physico-medicarum in quædam loca novi fœderis specimina III. Altdorf, 1728-32, in-4.

J. J. Baieri introductio in medicinam forensem, et responsa ejusdem argumenti ad F. J. Baierum filium. Nuremberg, 1748, in-4. — Ouvrage posthume publié par Ferdinand-Jacques Baier, fils de J. Jacques, de même que le suivant :

J. J. Baieri epistolæ ad viros eruditos, eorumque responsiones, etc. Francfort et Leipsick, 1760, in-4.

J. J. Baier a publié les vol. II et III de la troisième décurie des actes de l'Académie des Curieux de la nature.

(*Memoria Baierana*, dans les actes de l'Académie des Curieux de la nature.)

BAILLIF DE LA RIVIÈRE (Roch Le), né à Falaise en Normandie, vers le milieu du seizième siècle, devint médecin de Henri IV. Il fut, en France, un des premiers partisans de la médecine spagyrique, et l'un des premiers aussi sur qui la Faculté de Paris fit retomber le poids de la réprobation qu'elle avait lancée contre l'antimoine et les remèdes chimiques. Le Baillif mourut le 5 novembre de l'an 1605. C'était un homme fort singulier; et si le trait suivant, qu'on rapporte de lui, est véritable, il conserva ce caractère jusqu'au dernier moment. On dit que, se sentant près de mourir, il fit venir ses domestiques l'un après l'autre, et dit à l'un : « Tiens, voilà deux cents écus, va-t-en, et que je ne te revoie plus. » Il donna sa vaisselle d'argent à un autre, et distribua ainsi tous ses meubles, sous condition que chacun sortirait à l'instant de sa maison. Enfin il se trouva seul, et il ne lui resta que le lit sur lequel il était couché. Quelques médecins étant venus le voir, il les pria d'appeler ses gens; ceux-ci lui répondirent qu'ils avaient trouvé la porte ouverte, et qu'ils n'avaient rencontré aucun domestique : « Adieu donc, messieurs, dit Le Baillif, il est temps que je m'en aille aussi, puisque mon bagage est parti. » Et il mourut bientôt après. Il a laissé les ouvrages suivans, qui sont fort recherchés des curieux :

Petit traité de l'antiquité et singularités de la Bretagne-Armorique, en laquelle se trouvent les bains curans la lèpre, podagre, hydropisie, paralysie, ulcères et autres maladies. 1577, in-4, sans nom de ville ni d'imprimeur. Ce traité se trouve encore à la suite du *Démosterion* (voyez ci-dessous). — L'auteur donne d'abord quelques notions générales sur les eaux miné-

rales. Il croit que les eaux thermales peuvent contenir de l'argent, du mercure, du fer, du cuivre, de l'étain, du plomb et des principes émanés des pierres précieuses et des végétaux. Il leur attribue des vertus différentes, selon les principes qui s'y trouvent. Il pense que toutes les eaux minérales froides contiennent du vitriol ou de l'alun. Il traite en particulier de quatre sources situées dans *la seigneurie de Salles*, à la minière de *Jean Le Masson*, au pied d'une colline ou aux environs. Il dit la première d'une odeur d'antimoine, d'une saveur astringente, efficace dans la goutte et la paralysie, et palliative dans la lèpre; la seconde, d'un goût amer, nuisible dans les inflammations des yeux, et utile dans la colique, la gravelle et l'hydropisie; la troisième d'une odeur de soufre plombé, de couleur noirâtre, un peu salée, et utile dans les inflammations, les ulcères, la fièvre quarte, la phthysie et l'aménorrhée; la quatrième, chargée d'alun, et propre à guérir la gale.

Le Démosterion, auquel sont contenus 300 *aphorismes lat. et franç., sommaire de la médecine paracelsique, suivi de l'ouvrage précédent.* Rennes, 1578, in-4.

Discours des interrogatoires faits en présence de MM. du Parlement à Roch Le Baillif, sur certains points de sa doctrine. Paris, 1579, in-8.

Sommaire de défense aux docteurs et Faculté de médecine de Paris. 1579, in-8.; et en latin, *ibid.*, 1579, in-8.

Traité de l'homme, de ses maladies, et des remèdes extraits des teintures d'or, de corail et antimoine, des perles, etc. 1580, in-8.

Traité du remède de la peste. Paris, 1580, in-8; et en latin, *ibid.*, 1580.

Conformité de l'ancienne et moderne médecine d'Hippocrate à Paracelse. Rennes, 1592, in-8.

Questions naturelles et universelles, touchant le régime de santé. Paris, 1628, in-8.

Paradoxes philosophiques. Paris, 1634, in-8.

(Carrère, *Biblioth.*—Carrère, *Catal. des ouvr. sur les eaux minérales.* — Clément, *Biblioth. curieuse.* — *Catalog. de la biblioth. de Th. H. Baron.*)

BAILLOU (Guillaume), l'un des médecins du seizième siècle, qui contribua le plus à secouer le joug des Arabes, et à ramener à l'observation de la nature, naquit à Paris, vers l'an 1538, de Nicolas Baillou, géomètre et architecte habile. André Guillar, président du parlement, fit les frais de son éducation. Guillaume, doué des plus heureuses dispositions, acquit en quelques années une connaissance profonde du grec et du latin, et s'enfonça dans l'étude de la philologie et de la philosophie. Il enseigna pendant quelques années les belles-lettres au Collége de Montaigu, et fit ensuite, sur Aristote, des leçons qui attirèrent une foule d'auditeurs. Il commençait en même temps l'étude de la médecine. Inscrit au nombre des bacheliers en 1568, il reçut le bonnet doctoral deux ans après, et fut le premier de sa licence. Il se livra dès-lors aux fonctions du doctorat, soit à la discussion des thèses, soit

à l'enseignement, etc., avec un zèle qui ne se démentit pas durant l'espace de quarante-six ans. Son éloquence, sa vivacité dans la dispute, son habileté à dresser un syllogisme, la subtilité de son argumentation, le firent surnommer le *Fléau des bacheliers*. Mais quel que fut l'éclat de ses talens, il n'égalait ni ses vertus, ni la douceur de son caractère. Ses confrères lui donnèrent un témoignage honorable d'estime, en lui conférant à l'unanimité le titre de doyen, au mois de novembre 1580, et le continuant l'année suivante. A l'expiration de son décanat, Baillou se livra plus particulièrement à la pratique de l'art de guérir, et c'est de là surtout que datent ses titres à la reconnaissance de la postérité. Il recueillait avec le plus grand soin les faits intéressans qui se présentaient à son observation, et en formait, en les rapprochant, des tableaux à la manière d'Hippocrate. Ami de l'indépendance, mais plus ami de l'humanité, il refusait des charges à la cour; mais le pauvre le trouvait toujours prêt à lui prodiguer son temps, ses soins et des secours de toute espèce. Ce grand homme mourut en 1616, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Digne successeur des Houllier, des Fernel, des Duret, Baillou sut comme eux s'affranchir de la fausse méthode suivie de son temps, et continuer la nouvelle route qu'ils avaient ouverte. Dans ces temps encore voisins de ceux où l'Europe était dans les ténèbres, les esprits un peu actifs, entraînés par l'enthousiasme que leur inspiraient les ouvrages des anciens, s'attachaient principalement à rétablir les textes altérés et à les traduire. Sans réfléchir que ces livres ne sont précieux que comme recueils de faits, et que ces faits se renouvellent tous les jours, on aimait mieux étudier les livres que la nature. Après un siècle d'efforts faits dans cette fausse direction, on sentit que la nature n'est pas plus qu'autrefois muette pour celui qui sait l'interroger, et l'on revint à la consulter. Baillou tient le premier rang parmi les auteurs de cette réforme. En effet, le talent de l'observateur, du praticien exercé et fidèle à la doctrine hippocratique, respire dans tous ses écrits; et quelles que soient les révolutions de la science, on ne les consultera jamais sans avantage. Baillou ne publia point lui-même ses ouvrages. Ses manuscrits passèrent aux mains de ses neveux Simon Le Letier et Jacques Thevart, qui les mirent au jour.

Consiliorum medicinalium liber primus, à J. Thevart, authoris pronepote, scholiis nonnullis illustrati, digesti ac in lucem primùm editi; accedit de calculo opusculum. Paris, 1635, in-4.

Consiliorum medicinalium liber secundus. Paris, 1636, in-4.

Consiliorum medicinalium liber ter-

tius et postremus. Paris, 1649, in-4.

Definitionum medicinalium liber. Paris, 1640, in-4. — Vocabulaire des termes de médecine grecs les plus difficiles, expliqués d'après Galien et Hippocrate.

Epidemiorum et ephemeridum libri II. Paris, 1640, in-4. — Baillon est un des premiers, parmi les modernes, qui ait cherché à trouver dans les constitutions atmosphériques les causes de ces maladies qui frappent constamment dans telles saisons, tels climats, ou accidentellement dans une épidémie momentanée, un grand nombre d'individus. Dans ce travail, que Sydenham n'a point fait oublier, on retrouve presque le beau talent d'observation de la médecine grecque.

In Theophrasti librum de vertigine commentarius. Paris, 1640, in-4.

De convulsionibus libellus. Paris, 1640, in-4.

De rheumatismo et pleuritide dorsali. Paris, 1642, in-4; avec la thèse de Vacherot: *An rheumatismo venæ sectio?* aff. (1627, in-4.)

Opuscula medica de arthritide, calculo et urinarum hypostasi. Paris, 1643, in-4.

De virginum et mulierum morbis liber. Paris, 1643, in-4.

Adversariorum medicinalium liber. Paris, 164.., in-4.

Paradigmata et historiæ morborum ob raritatem observatione dignissimæ. Paris, 1648, in-4.

Opera medica omnia. Paris, 1635, in-4; *ibid.*, 1640, in-4; *ibid.*, 1643, in-4; *ibid.*, 1649, in 4; Venise, 1734, in-4, 2 vol.; Genève, 1762, in-4, 4 vol.; édit. publiée par Tronchin.

Théoph. Bonet a donné un abrégé des œuvres de Baillon, qui a eu plusieurs éditions :

Pharos medicorum, hoc est, cautiones, animadversiones et observationes practicæ ex operibus Guil. Ballonii erutæ. Genève, 1668, in-12.

Labyrinthi medici extricati, sive methodus vitandorum errorum qui in praxi occurrunt, monstrantibus Guil. Ballonio et Lud. Septalio. Cologny, 1687, in-4; Venise, 1734, in-4.

(René Moreau, *Gulielmi Ballonii vita*. — *Biog. univ.*)

BAJON, chirurgien français, membre correspondant de l'Académie royale des Sciences de Paris et de l'Académie royale de Chirurgie, séjourna douze ans dans l'île de Cayenne et la Guiane, en qualité de chirurgien-major, un peu après le milieu du siècle dernier. Profitant des facilités que sa position lui donnait pour acquérir des connaissances précises sur la nature du climat de ces contrées, sur les maladies qui y règnent, et les traitemens qui leur sont convenables, sur un grand nombre de faits d'histoire naturelle et d'économie rurale, il rassembla les observations intéressantes qu'il avait recueillies sur ces différens sujets, et les a publiées sous le titre suivant :

Mémoires pour servir à l'histoire de Cayenne et de la Guiane française, etc. Paris, 1777 et 1778, in-8, 2 vol., avec pl. — Cet ouvrage, qui obtint à juste titre les suffrages de l'Académie des sciences, renferme une foule de

remarques et d'observations pleines d'intérêt. Dans le premier volume, l'auteur traite : du climat de Cayenne, et des effets plus ou moins fâcheux qu'il produit sur les Européens nouvellement débarqués ; des maladies qui attaquent les nouveaux habitans, et de celles qui sont endémiques dans le pays (les fièvres tierces et doubles-tierces y sont communes et peu dangereuses) ; des maladies contagieuses et épidémiques, qui sont rares à Cayenne; des maladies des femmes (ces dernières s'acclimatent plus facilement que les hommes) : il cite, à l'occasion des leucorrhées et des chutes de l'utérus, une espèce de basilic sauvage, qui est regardé dans le pays comme spécifique de ces maladies; dans le cinquième mémoire, Bajon traite du tétanos et d'un trismus très-commun chez les nouveau-nés, le plus souvent mortel, et qu'il a toujours prévenu, dit-il, en vidant la veine ombilicale avant de lier le cordon. Les mémoires suivans sont relatifs à quelques affections cutanées, au pian, au mal rouge qui est contagieux, à l'exposé des accidens causés par le dragonneau, à l'énumération des animaux venimeux de Cayenne, parmi lesquels on doit citer plus particulièrement le serpent à sonnettes et le serpent à grage. Enfin, les derniers mémoires contiennent la description de trois oiseaux communs dans la Guiane, et des remarques sur le manioc, sa culture et ses différentes préparations. L'auteur dit qu'il a reconnu par des expériences que le suc du basilic ordinaire est l'antidote le plus sûr pour dissiper les accidens causés par le suc de manioc qui, comme on sait, est très-vénéneux.

Dans les douze mémoires qui composent le second volume, l'auteur traite successivement de la topographie de la Guiane française et de l'île de Cayenne, du traitement des plaies, ulcères, etc., de plusieurs sujets d'histoire naturelle et d'agriculture.

Avant la publication de ce recueil de mémoires, Bajon avait inséré dans le *Journal de méd. chir. pharm.* (tom. 30, 32, 33, 34, 36, 51) plusieurs faits pratiques qui se rattachent aux sujets précédemment indiqués ; des observations sur l'efficacité du suc de l'arbre nommé *figuier de Cayenne*, contre les vers ; un exemple de guérison de la morsure du serpent à grage par l'emploi de l'alcali volatil ; un mémoire sur le tétanos ; des observations sur l'usage du *basilic sauvage* de Cayenne pour la guérison des flueurs blanches ; une observation curieuse d'abcès de l'utérus avec grossesse.

BAKER (Georges), chirurgien ordinaire de la reine Élisabeth, et agrégé en 1597 au Collége des chirurgiens de Londres, est l'auteur des ouvrages suivans :

On oleum magistrale. A method of curing wounds in the limbs. On the vulgar errors of surgeons. De l'huile magistrale. Méthode de traiter les plaies des membres. Des erreurs communes des chirurgiens. Londres, 1574, in-8.

Book of distillations, containing sundry excellent remedies of distillated waters. Londres, 1556, in-4; *ibid.*, 1598, in-4.

An antidotary of select medicines. Londres, 1579, in-4.

On the nature and properties of quick silver. De la nature et des propriétés du mercure. — Cet opuscule, qui est inséré dans le traité de Clowes sur la maladie vénérienne, 1584, n'est qu'un extrait d'autres auteurs.

Baker a encore publié une traduction anglaise du livre *De compositione medicament.*, de Galien; une autre de l'*Evonymus* de Gesner, sous le titre de: *The new jewel of heatth*, Londres, 1576, in-4, puis sous celui de: *The practice of the new and old physic*, Londres, 1599, in-4, et une préface à l'*Herbal* de Gérard. Londres, 1597 et 1636. — Johnson, dans la préface de sa traduction des œuvres d'Ambroise Paré, dit que Baker avait commencé d'en traduire quelques parties.

(Tanner, *Biblioth. britan. hybern.* — Aikin, *Mémoirs biog.*)

BAKER (Georges) (les biographes français écrivent communément Backer) naquit en 1722. Après avoir étudié et pris ses degrés à l'Université de Cambridge, il étudia la médecine, et se fit recevoir docteur en 1756. Il pratiqua d'abord à Stamford, et vint peu après s'établir à Londres, où il parvint bientôt à une grande réputation, à une pratique étendue et aux plus hautes dignités de sa profession; une fortune brillante en fut le résultat. Baker était médecin ordinaire du roi, et médecin de la reine, membre de la Société royale et de celle des Antiquités: il fut créé baronet en 1776, et fut élu en 1797 président du Collége des médecins. Il passait pour avoir beaucoup de littérature, et écrivait le latin avec pureté et élégance. Il mourut le 15 juin 1809. Ses ouvrages, peu nombreux, mais assez estimés, sont les suivans:

De affectibus animi et morbis indè oriundis. Londres, 1755, in-4.

Oratio Harveiana. Londres, 1761, in-4.—Ce discours anniversaire, prononcé au Collége des médecins de Londres, en conséquence de la fondation d'Harvey, contient un éloge remarquable de Et. Hales et des recherches sur Jean Caius, regardé comme le fondateur de l'anatomie à Londres.

De catarrho et de dysenteriâ londinensi epidemicis utrisque anno 1762 libellus. Londres, 1764, in-4 de 7 feuilles, avec 2 planches. Inséré dans le *Thesaurus* de Sandifort, tom. II, p. 365. — Cet ouvrage se compose de deux dissertations où Baker trace, en habile observateur, le tableau de deux épidémies, dont la première parcourut, en 1762, la plus grande partie de l'Europe. L'histoire de la dysenterie contient trois observations complétées par l'ouverture des cadavres, dont deux font partie d'une lettre adressée par Charlton Wollaston à Baker, et que ce dernier a annexée à son ouvrage.

Inquiry into the merits of inoculating the small pox, etc. Recherches sur les avantages de la méthode d'inoculer la petite-vérole, en usage aujourd'hui dans différentes provinces de l'Angleterre. Londres, 1766, in-8, 68 p. — L'auteur indique les prépa-

rations et le traitement de la petite-vérole développée artificiellement d'après les méthodes particulières adoptées alors, et qui avaient eu les plus grands succès, surtout d'après la méthode de Sutton, sur laquelle il n'a que des conjectures. Baker rapporte deux lettres qui lui ont été écrites par le docteur Glasse, sur le même sujet. On trouve un extrait de cet ouvrage dans l'ancien journal de médecine, t. 27, p. 293.

An essay concerning the cause of the endemical colic of Devonshire, etc. Essai sur la cause de la colique endémique du Devonshire. Londres, 1767, in-8, 60 pag. — L'auteur démontre que cette colique, que Musgrave, et après lui Huxham, ont attribuée à l'acidité du cidre, est l'effet du plomb dont on se sert dans le Devonshire pour doubler ou sceller les moulins et les presses dans lesquels on écrase les pommes, et qui, étant dissous par l'acide de ces mêmes pommes, passe jusque dans le cidre qui en est le produit. L'ancien journal, tom. 27, p. 418, contient un extrait de cette dissertation.

Baker lut dans plusieurs séances du Collége des médecins de Londres une série de mémoires où le même sujet est traité avec plus d'étendue. En voici les titres :

Disquisitio causarum colicæ endemiæ Devoniensis (Damnoniensis). — *Examen variorum modorum quibus venenum plumbi in humanum corpus clanculum se insinuare potest.* — *Tentamen historicæ recensionis, speciei colicæ spasmodicæ, quæ nomine colicæ pictorum insignitur.* — *Examen variarum causarum, ex quibus colica pictorum orta dicitur.* — *Appendix ad disquisitiones causæ colicæ endemiæ Damnoniensis.* — Ces mémoires remplissent environ 240 pages du premier volume des *Medical transactions*, du Collége des médecins de Londres. Londres, 1768, in-8. Le vol. II de la même collection renferme plusieurs mémoires de Baker, un entre autres sur l'inoculation.

Les œuvres de Baker ont été réunies sous le titre suivant :

Opuscula medica iterùm edita. Nouvelle édit., Londres, 1771, in-8.

(Chalmers, *Diction. biogr.* — *Commentarii de rebus in scient. nat. et medicinâ gestis.*)

BALDINGER (Ernest Godefroi) naquit le 13 mai 1738, à Gros-Vargula, hameau peu éloigné d'Erford. Son père, ministre de l'Evangile, le destinait à l'état ecclésiastique : une vocation irrésistible l'entraîna à l'étude de la médecine. Ce fut à l'Université d'Erford qu'il commença à s'y livrer en 1754. Deux ans après, il se rendit à Halle, puis à Iéna en 1757. Enfin, après une année d'étude dans cette dernière Université, il reprit la route d'Erford, où, guidé par les conseils de Mangold, qui l'affectionnait beaucoup, il se mit en état de demander le bonnet de docteur, qui lui fut accordé, en 1760, à Iéna. Immédiatement après, il commença à faire des cours particuliers qui attirèrent un grand concours d'auditeurs. Nommé médecin militaire en 1761, il trouva le temps, au milieu des pénibles fonctions dont il était chargé, de faire des

leçons aux jeunes chirurgiens, et de suivre celles de Bilguer et d'Heinrici. L'année suivante, le médecin en chef Cothenius, qui le protégeait d'une manière spéciale, lui accorda la permission de se rendre à Wittemberg, où il desirait entendre Triller, Langguth et Bœhmer. Son séjour dans cette ville lui fut aussi agréable qu'avantageux, et il en revint décoré du titre de docteur en philosophie. Il y fit aussi connaissance avec une femme douée des qualités les plus séduisantes du cœur et de l'esprit, qu'il épousa peu de temps après, et qui fut regardée dans la suite comme une des femmes les plus distinguées de l'Allemagne.

Baldinger n'avait point de fortune; une clientelle nombreuse qu'il sut se créer à Langensalza, le mit à l'abri du besoin, et divers ouvrages qu'il publia répandirent son nom dans le monde littéraire. En 1768, on lui offrit la troisième place de professeur à l'Université d'Iéna, et l'année suivante, le célèbre Kaltschmid étant venu à mourir, il passa à la seconde chaire, à laquelle était annexée celle de botanique. En 1773, il accepta la place de professeur de médecine et de directeur de l'Institut clinique de Gœttingue, où la mort de Richter et de Vogel le porta successivement de la troisième à la seconde chaire, et de la seconde à la première. En 1782, le landgrave de Hesse, Frédéric II, le nomma son médecin, professeur de médecine pratique dans l'Université de Cassel, et directeur-général de tous les établissemens de médecine. Lorsque le landgrave Guillaume IX prit les rênes du gouvernement, en 1785, ce prince résolut de rendre à l'Université de Marbourg toute la splendeur dont elle avait joui autrefois. A cet effet, il y envoya, dès l'année suivante, Baldinger, dont l'activité remplit son attente. Un nouvel amphithéâtre d'anatomie fut bâti, le jardin de botanique agrandi, un laboratoire de chimie établi, une école vétérinaire fondée, une école pour les sages-femmes instituée, etc. C'est au milieu de ces occupations que la mort vint surprendre Baldinger. Son intempérance, et surtout l'abus qu'il faisait habituellement du vin, lui avaient causé déjà plusieurs attaques d'apoplexie; une nouvelle, plus violente, le foudroya en 1804, le 21 janvier. Creutzer, qui prononça l'oraison funèbre de Baldinger, fait monter à quatre-vingt-quatre le nombre des ouvrages qu'il a publiés. La plupart, il est vrai, ne sont que des opuscules académiques, parmi lesquels nous n'indiquerons que ceux qui ont été réunis en collection:

De militum morbis imprimis exercitûs regis Borussiæ. Wittemberg,

1763, in-4. L'ouvrage reparut plus tard en allemand : *Von den krankheiten einer armee, aus eigenen warhnehmungen in dem letztern preusischen feldzuge, etc.* Langensalza, 1765, in-8 de 326 pag.; *ibid.*, 1775 (Hamberger), 1774 (Ersch) in-8. — Ce traité est divisé en trois parties, dont les deux premières ont pour objet l'hygiène des armées; la troisième, les maladies qu'on y voit ordinairement régner; celle-ci se subdivise en deux sections, dont l'une est relative aux maladies qui sont communes à la vie civile et à l'état militaire; l'autre expose celles qui sont propres aux gens de guerre. L'auteur n'avance guère qu'appuyé sur l'autorité des écrivains qui l'ont précédé. On desirerait dans son livre plus d'ordre et moins de répétitions.

Introductio in notitiam scriptorum medicinæ militaris antehac edita nunc verò limitatior (nous copions exactement) *et additamentis ab auctore additis recusa.* Berlin, 1764, in-8. — Bibliographie fort incomplète. L'auteur analyse quelques ouvrages; il indique d'autres fois les journaux où l'on en trouve des extraits.

Arzneyen, etc. et *neue arzneyen, etc.*, ou Traité de médecine; ouvrage périodique pour l'instruction de ceux qui ne connaissent pas le danger de se servir de charlatans. Langensalza, 1766-67, in-8, 4 vol.

Biographien jetzlebender aerzte und naturforscher, etc.; Biographie des médecins et des naturalistes vivans en Allemagne. Iéna, 1768-71, in-8, III part. — La première partie contient les vies de Van-Swieten, de Crauz, de Kœstner, de Spielman, de Margraff, de Gmelin et de Bruckmann; la deuxième, celles de Succow, de Schœffer, de Schroder et de Camper; la troisième, celles de Martini, de Gesner, de Hollmann, de Jœger, de Murray, de Meckel, de Lobstein et de Schroder.

Auszuege aus den neuesten dissertationen, etc., Extraits de dissertations nouvelles concernant la physique et la médecine. Berlin et Stralsund, 1768-73, in-8.

Catalogus dissertationum quæ medicamentorum historiam, fata et vires exponunt. Altembourg, 1768, in-4 de 128 pages. — C'est le premier essai d'un ouvrage qui parut plus tard sous ce titre : *Litteratura universa materiæ medicæ, alimentariæ, toxicologiæ, pharmaciæ et therapiæ generalis medicæ atque chirurgicæ, potissimum academica.* Marbourg, 1793, in-8 de 359 pages. — Sprengel a jugé cet ouvrage avec beaucoup de sévérité : « Baldinger prouva, dit-il, par la légèreté incroyable et le défaut de jugement avec lesquels son livre est écrit, combien sont peu fondées ses prétentions au titre de littéraeur. »

Index plantarum horti et agri jenensis. Iéna, 1773, in-8.

Magazin et *neues magazin fuer aerzte*, ou Magasin du médecin. Clèves et Leipsick, 1775-99, in-8, 22 vol. — Le premier volume seulement parut à Clèves.

Sylloge selectiorum opusculorum argumenti medico practici. Gœttingue, 1776-82, in-8, 6 vol.

Selecta doctorum virorum opuscula, in quibus Hippocrates explicatur, denuò edita, curavit E. G. Baldinger. Gœttingue, 1782, in-8, 351 pp.

Historia mercurii et mercurialium medica, libellus primus. Gœttingue, 1783, in-8, 72 pp. — Cet opuscule

se compose de quatre dissertations que Baldinger avait écrites avant de quitter Gœttingue (en 1781). Il fut suivi d'une seconde partie sous ce titre :

Programma : historia mercurii et mercurialium medica continuata. Cassel, 1785.

Opuscula medica. Gœttingue, 1787, in-8. — On y trouve les dissertations suivantes, qui avaient paru successivement à Gœttingue : 1° *De iis quæ hoc sæculo inventa in arte medicâ*, 1773; 2° *De optimâ medicamentorum mixtione*, 1775 ; 3° *Vestigia irritabilitatis halleriani in veterum monumentis, exemplo calidi innati* 1775 ; 4° *Vindiciæ irritabilitatis hallerianæ*, 1775 ; 5° *Malignitas in morbis, ex mente Hippocratis, per recentiorum irritabilitatem et sensibilitatem illustrata*, 1775 ; 6° *Vestigia irritabilitatis in veterum monumentis, nuper omissa*, 1778 ; 7° *Succincta narratio historica, de magnetis viribus ad morbos sanandos*, 1778 ; 8° *De abusu sanguinis missionis in variis morbis*, 1778 ; 9° *Gonorrhoeæ ab amore meretricio virus venereum defensum*, 1778 ; 10° *De oculorum morbis, sive ophtalmicis sanandis*, 1778 ; 11° *Epitome nevrologiæ physiologicò-pathologicæ*, 1778 ; 12° *Alexiteria et alexipharmaca contra diabolum*, 1778 ; 13°, 14° et 15° *Animadversionum in systemata nosologiæ specimina I et II*; 16° *Oratio in laudes meritorum Alberti de Haller.*

Le *Delectus dissertationum ienensium* de C. G. Gruner contient les dissertations que Baldinger avait fait soutenir dans l'université d'Iéna.

(*Biogr. étrangère.* — Jourdan, dans *Biog. medic.* — *Comment. de rebus in scient. natur. et med. gestis.*)

BALESCON DE TARENTE, ou DE THARARE, comme il se nomme lui-même, en latin VALESCUS DE TARANTA, fut un des médecins de Montpellier les plus distingués de la fin du quatorzième siècle. Ranchin nous apprend qu'il était de Portugal, et qu'il avait coutume d'y faire un voyage chaque année, au temps des vacances. Balescon commença à pratiquer la médecine dès l'an 1382; mais ce ne fut qu'après l'avoir exercée pendant trente-six ans, en 1418, qu'il composa son grand recueil de médecine, connu sous le titre de *Philonium. Inceptus est autem liber iste*, dit l'auteur, *cum auxilio magni et æterni Dei post practicam usualem annorum* 36, *per me Valescum, anno Domini* 1418, *in vigiliâ sancti Barnabæ, apostoli.* Cet ouvrage suffirait pour prouver que l'auteur dut avoir une pratique étendue, si d'autres circonstances ne nous donnaient la certitude qu'il jouit d'une grande célébrité. Tel est le titre de premier médecin de Charles VI, roi de France, dont il fut décoré. Castellanus (du Châtel) et Van der Linden ne sont pas les seuls biographes qui lui donnent ce titre; Tiraqueau, Ranchin et Conring le lui accordent également. L'ouvrage de Balescon a joui long-temps d'une grande estime, comme le prouvent les éditions nombreuses qui en ont été faites :

Philonium pharmaceuticum et chirurgicum de medendis omnibus, cùm internis, tùm externis, humani corporis affectibus. Venise, 1490, in-fol. (Astruc), Lyon, 1490, in-4 (Pasch. Gallus, Kestner, Merklein); Lyon, 1500, in-4; *ibid.*, 1521, in-fol.; *ibid.*, 1526, in-8; *ibib.*, 1531, in-8; Francfort, 1599, in-4, édition tronquée et altérée par l'éditeur J. Hartmann Beyer, qui n'a pas fait difficulté d'y ajouter beaucoup d'idées de Paracelse.

Gui Didier, médecin du monastère de Saint-Antoine de Vienne, publia un abrégé du *philonium*, sous ce titre :

Epitome operis perquam utilis de morbis curandis Valesci de Taranta. Lyon, 1560, in-8.

Rembert Dodoens a mis à la suite de ses *observationum medicinalium exempla rara*, quelques faits tirés du *philonium* de Balescon.

(Astruc, *Hist. de la Faculté de Montpellier.* — Les auteurs indiqués.)

BALEY ou BAILEY (Gautier) était né en 1529, à Portsham, dans le comté de Dorset, et fut élevé dans l'école de Winchester. Après deux années d'épreuves dans le Collége, alors nouveau, d'Oxford, il y fut reçu membre perpétuel en 1550, et prit les degrés de bachelier et de maître-ès-arts. Il se mit ensuite sur les bancs des médecins, et fut admis à pratiquer en 1558. Il était alors procureur de l'Université. Environ trois ans après, en 1561, il fut fait professeur royal en médecine à Oxford, et en 1563 il prit le bonnet de docteur. Enfin il devint médecin de la reine. Il mourut le 3 mars 1593, âgé de soixante-trois ans, et fut inhumé dans la chapelle intérieure du Collége. C'était, dit Wood (*Athen. oxon.*), l'Esculape de son temps, aussi heureux dans la pratique que savant dans la théorie. Voici les titres de ses ouvrages :

A discourse of three kinds of pepper in commun use. Discours sur les trois sortes de poivre qu'on emploie communément. . . . . 1558, in-8.

A brief treatise of the preservation of the eye-sight. Petit traité sur les moyens de conserver la vue. . . . . in-12; Oxford, 1616 et 1654, in-8. Dans l'édition de 1616, on a ajouté un autre *traité sur la vue*, tiré de Fernel et de Riolan, mais dont on ignore l'auteur.

Directions fort healt natural and artificial, with medicines for all diseases of the eye. Directions pour la santé, avec des remèdes pour les maux de l'œil. . . . . 1626, in-4.

Baley avait encore écrit l'ouvrage suivant qui n'a jamais été imprimé ; et dont le manuscrit était dans la bibliothèque de Robert, comte d'Aglesbury.

Explicatio Galeni de potu convalescentium et senum, et præcipuè de nostræ alæ et biriæ paratione.

(Chaufepié, *Dict. hist.* — Aikin. — Hutchinson.)

BALFOUR (François), médecin anglais, vivait à la fin du dernier siècle, et a passé une grande partie de sa vie à Calcutta, atta-

ché en qualité de chirurgien au service de la compagnie anglaise. Il s'est fait connaître par les ouvrages suivans :

On the influence of the moon in fevers. De l'influence de la lune sur les fièvres. Calcutta, 1784, et Edimbourg, 1785, in-8. — L'auteur pense que la fièvre bilieuse, ordinairement tierce ou quotidienne, quelquefois aussi quarte, qui règne au Bengale, est sous l'influence de la lune. Sous quelque forme qu'elle se présente, il dit avoir invariablement observé que sa première attaque a lieu dans l'un des trois premiers jours qui précèdent ou qui suivent la nouvelle ou la pleine lune. Cet astre, suivant le même auteur, n'a pas moins d'influence sur les rechutes. L'invasion ou les rechutes ont bien eu lieu à d'autres époques qu'à celles assignées plus haut; mais les causes qui les déterminaient démontraient encore plus l'influence de la lune. Sans nier la possibilité d'une semblable influence, on peut croire qu'elle n'est point du tout démontrée par les observations de Balfour. Sans parler des jours exceptionnels, il en assigne quatorze sur un mois lunaire, comme fixés par l'influence de la lune. Le rapport de la cause à l'effet n'est pas évident.

A treatise on putrid intestinal remitting fevers, in which the laws of the febrile state and sol-lunar influence being investigated and defined, are applied to explain the nature of the various forms, crises, and other phenomena of these fevers; and thence is deduced and instituted an improved method of curing them. Traité des fièvres putrides intestinales rémittentes, dans lequel on recherche et l'on détermine la marche de la fièvre et l'influence de la lune et du soleil sur cette marche, et l'on explique par-là la nature des différentes formes, les crises et les autres phénomènes de ces fièvres, d'où l'on déduit la meilleure méthode pour les guérir. Edimbourg, 1790, in-8. — Cet ouvrage se présente avec un appareil scientifique propre à en imposer; mais il n'est composé que d'assertions fondées, il est vrai, sur des observations que l'auteur dit avoir faites pendant beaucoup d'années, mais dont il reste seul juge, puisqu'il ne les rapporte pas. Il faudrait d'ailleurs que ces observations fussent en bien grand nombre, et recueillies pendant bien des années, pour justifier les conséquences qui en sont tirées. Balfour ne donne que très-succinctement les caractères de la fièvre qu'il appelle *putride intestinale rémittente.* La nature de cette fièvre lui paraît consister dans une affection spasmodique du système vasculaire, déterminée par une matière morbifique absorbée dans les intestins, et portée dans la masse du sang. Nous ne pouvons pas donner toutes les idées de l'auteur relatives à l'influence du soleil et de la lune sur les divers phénomènes de la maladie, influence qui joue un rôle presque exclusif. Il prétend que les paroxismes se manifestent ou sont plus intenses dans certaines périodes de temps fixées autour de midi et de minuit, avant et après la nouvelle lune; enfin, avant et après les équinoxes, etc., etc.

Memorial presented to the east India company, comparing his own practice in malignant, bilious, yellow, etc., fevers, with that of other doctors in the east. Londres, 1790, in-8.

A collection of treatise on the effects of sol-lunar influence in fevers, with an improved method of curing them. Cupar. 1811, in-8.

* On a encore de Balfour plusieurs mémoires insérés dans les *Recherches asiatiques*, et dans les *Transactions de la société d'Edimbourg*.

BALL (JEAN), médecin anglais du siècle dernier, est connu par les ouvrages suivans :

Pharmacopæa domestica. Londres, 1758, in-12.

The modern practice of physic; or a method of judiciously treating the several disorders incident to the human body, together with a recital of their causes, symptoms, diagnotics, prognostics and the regimen necessary to be observed in regard of them, to render the work still forther useful, it is troughout accompanied with a variety of efficacious and elegant extemperaneous prescriptions adapted to each particular case et circunstance; c'est-à-dire, Traité de médecine pratique moderne, ou méthode de traiter toutes les maladies, etc. Londres, 1760, in-8, 2 vol. — Dans cet ouvrage, l'auteur traite des fièvres en général, des fièvres continues aiguës, intermittentes, hectiques et nerveuses, des principales fièvres exanthématiques, de la pleurésie et de la péripneumonie, des maladies provenant d'une affection du cerveau et des nerfs, telles que l'apoplexie, le carus, etc.; l'auteur retrace ensuite quelques maladies des organes de la poitrine et de l'abdomen, puis parle des différentes hémorragies, de l'hydropisie, de l'hypocondrie, de l'hystérie et du scorbut. Il passe de là aux affections des voies urinaires, décrit les maladies des femmes, surtout pendant les couches, ainsi que les maladies diverses des enfans; il termine par les contusions, la gangrène et le sphacèle, et par les maladies vénériennes, dont il traite succinctement. On voit que l'auteur est loin d'avoir parlé de toutes les maladies, et qu'il ne les a pas considérées d'après un ordre bien méthodique. Du reste, cet ouvrage ne contient rien de nouveau. L'auteur a suivi Huxham, Baglivi, Sydenham, Boerhaave, Hoffmann, Mead et plusieurs autres.

New compendions dispensatory. Nouveau dispensaire abrégé. Londres, 1768, in-12.

(*Commentar. de rebus in scient. naturali et medic. gestis*, vol. 20, p. 251.)

BALLEXERD (JACQUES), né à Genève en 1726, y mourut en 1774. Il s'est fait connaître par les ouvrages suivans:

Dissertation sur l'éducation physique des enfans, depuis leur naissance jusqu'à l'âge de puberté. — Ce mémoire, qui fut couronné en 1762 par la Société des sciences de Harlem, fut réimprimé avec des augmentations. Paris, 1762, in-8. David, médecin, en donna une deuxième édit. avec des notes, Genève et Paris, 1780, in-8. — L'auteur traite avec détails de tout ce qui concerne l'éducation des enfans aux quatre époques, qu'il assigne jusqu'à la puberté. Il a, en général, les principes de Locke et de J.-J. Rousseau. Son mémoire se lit avec intérêt après les ouvrages de ces hommes cé-

lèbres. Le sujet y est traité plus médicalement. L'ancien journal de médecine (tom. 17, p. 483) en contient un assez long extrait.

Dissertation sur cette question : Quelles sont les causes principales de la mort d'un aussi grand nombre d'enfans, et quels sont les préservatifs les plus efficaces et les plus simples pour leur conserver la vie. Genève, 1775, in-8. — Cette dissertation fut couronnée par l'académie de Mantoue. Cette académie, qui n'admet aucun ouvrage écrit en langue étrangère, fit une exception en faveur de l'ouvrage de Ballexerd; elle le fit traduire en italien, pour pouvoir lui adjuger le prix. L'auteur avait mérité cet honneur. Sa dissertation forme un bon traité d'hygiène des femmes enceintes et des enfans nouveau-nés.

(Sénebier, *Hist. litt. de Genève.* — *Journal de méd. chir. et pharm.* — Carrère.)

BALME (Cl. D.), correspondant de la Société royale de médecine, exerça l'art de guérir au Puy (Haute-Loire), et mourut dans cette ville, en 1808, après avoir publié les ouvrages suivans :

Recherches diététiques du médecin patriote sur la santé et sur les maladies observées dans les séminaires, les pensionnats, et chez les ouvriers en dentelles, et suivies d'un mémoire sur le régime des convalescens et des valétudinaires. Au Puy et à Paris, 1791, in-12.

Mémoires de médecine pratique sur les efforts, ou recherches sur les efforts considérés comme principes de plusieurs maladies. 1792, in-8.

Considérations cliniques sur les rechutes dans les maladies. Au Puy, 1797, in-12 de 200 pp.

Réclamations importantes sur les médecins accusés d'irréligion, et sur les nourrices mercenaires. 1804, in-8. — Balme allègue une foule de faits pour rejeter l'accusation d'irréligion dont on a chargé les médecins, et montre beaucoup d'érudition; mais on peut lui reprocher d'avoir lui-même adressé des accusations inconvenantes à l'un des hommes les plus respectables qui aient honoré la médecine française (Cabanis), et d'avoir toujours confondu la philosophie avec l'irréligion. C'est par des faits particuliers que l'auteur tâche de justifier les nourrices mercenaires des reproches élevés contre elles; mais des faits particuliers prouvent peu de chose.

Le Recueil périodique de la Société de médecine de Paris, renferme (tom. II, p. 15-26), de Balme, deux observations d'hémorragie interne de l'utérus pendant le travail, mortelle pour les mères et pour les enfans. On trouve encore dans l'ancien journal de médecine un grand nombre d'articles du même auteur, parmi lesquels nous nous contenterons de citer l'observation d'une perforation considérable de l'estomac, et l'histoire d'une fille de 18 ans, qui avait des hémorragies par les yeux, les oreilles, le mamelon gauche, les lèvres, les gencives, les doigts des pieds et des mains, etc.

(Ersch, *La France littéraire.* — *Recueil périodique de soc. de méd..* — *Journal de méd. chirurg. et pharm.*)

BANAU (J.), médecin ordinaire de la garde suisse du comte

d'Artois, ancien médecin des hôpitaux, exerçait la médecine avec distinction à Paris, vers la fin du siècle dernier; il mourut à Nanterre, au commencement de celui-ci. Il a laissé les ouvrages suivans :

Observations sur différens moyens propres à combattre les fièvres putrides et malignes et à préserver de leur contagion. . : . 1778 ; Amsterdam, 1779, in-8 de 125 p.; *ibid.*, 1784, de 136 p. — Les moyens que l'auteur propose sont, comme il le dit lui-même, ceux qui avaient été déjà préconisés par le doct. anglais Lettsom ; ils consistent principalement dans l'exposition des malades au grand air à tous les instans de la maladie, dans l'emploi des boissons acides, du vin, de la bièrre en quantité, et d'une forte décoction de quinquina, etc. Cet ouvrage, accueilli très-favorablement par le gouvernement français, fut présenté par l'auteur au roi de Prusse; mais l'Académie de Berlin, qui fut chargée de l'examiner, fit un rapport qui n'était pas favorable.

On trouve dans un supplément du Journal de Paris, du 12 septembre 1783, une lettre de Banau, dans laquelle il annonce avec détail les résultats de l'emploi à l'intérieur et à l'extérieur de la décoction de la seconde écorce d'*orme pyramidal* dans le traitement des affections cutanées : il dit avoir obtenu par ce moyen la cure radicale de dartres isolées, de dartres universelles, de vieux ulcères, et en un mot de toutes les maladies de la peau. Il revient sur ce sujet dans son *Histoire naturelle de la peau*.

Mémoires sur les épidémies du Languedoc, adressés aux Etats de cette province par les sieurs Banau et Turben. In-8, Paris, 1786.

Histoire naturelle de la peau, et de ses rapports avec la santé et la beauté du corps : ouvrage renfermant les vrais moyens de guérir les affections dartreuses et les maladies chroniques, avec des observations importantes sur la naissance et le caractère moral des enfans, et sur la durée de la vie. Paris, 1802, in-8. — Ouvrage singulier, où l'on trouve du savoir, de l'ignorance, de la bonne foi, du charlatanisme, quelques idées neuves, beaucoup d'opinions surannées, et où la prétention, affichée par l'auteur, de rajeunir l'homme en déterminant la chute et le renouvellement de sa peau, au moyen de l'écorce d'orme pyramidal, n'est pas la plus bizarre.

BANISTER ou BANESTER (Jean), médecin anglais du seizième siècle, était né de parens honnêtes et aisés. Il fit ses études dans l'Université d'Oxford, et s'appliqua à la médecine et à la chirurgie. Après avoir reçu ses licences au mois de juillet 1573, il se fixa à Nottingham, où il eut bientôt une pratique fort étendue. Il paraît qu'il vint ensuite s'établir à Londres. C'est du moins dans cette capitale que furent imprimés les ouvrages qu'il publia. L'époque de sa mort n'est pas connue.

A needful, new, and necessary treatise of chyrurgery, etc. Utile, nou-

veau et nécessaire traité de chirurgie, contenant en abrégé la cure générale et particulière des ulcères. Londres, 1575, in-8.

The history of man, etc.; l'histoire de l'homme, tirée des meilleurs anatomistes, etc., en neuf livres. Londres, 1578, petit in-fol.

Certain experiments of his own invention, etc. Les biographes n'indiquent pas l'année et le format de cet ouvrage.

A compendious chyrurgery, etc. Abrégé de chirurgie, tiré et traduit principalement de Wecker. Londres, 1585, in-12.

An antidotary chirurgical, etc. Antidotaire chirurgical, ou recueil de toutes sortes de remèdes employés en chirurgie, Londres, 1589, in-8.

Chyrurgery digested into six bookes, etc. I, des tumeurs; II, des plaies; III, des ulcères en général et en particulier; IV, des fractures et des dislocations; V, de la cure des ulcères; VI, l'antidotaire chirurgical. Londres, in-4, 1633. C'est une réimpression d'une partie des ouvrages déjà indiqués. Haller donne à tort, d'après Tanner, cette édition comme une collection complète des œuvres de Banister.

(Chaufepié, *Dict. histor.*—Haller, *Biblioth. chirurg.*— *Biographia britannica.*—Hutchinson.— Aikin.)

BANISTER (Richard). Les renseignemens qu'on a sur lui sont tirés uniquement de ce qu'il a dit de lui-même dans ses écrits. Richard fut élevé par le chirurgien du même nom, son proche parent, dont il est parlé précédemment. Effrayé de l'étendue de la médecine et de la chirurgie, il se détermina à n'en cultiver que quelques parties, telles que les maladies de l'oreille, le traitement du bec-de-lièvre et du torticolis, et les maladies des yeux. Pour se rendre habile dans les opérations qu'exige la cure de ces maladies, il fréquenta les chirurgiens de son temps qui s'étaient acquis le plus de réputation pour chacune d'elles, tels que Blackborne, Robert Hall, Velder, Surflet et Barnabie, et étudia la théorie de ces affections dans les meilleurs auteurs; il se fixa ensuite à Stamford, dans le comté de Lincoln, mais il faisait des excursions de temps en temps dans les grandes villes. Si l'on en juge par le grand nombre d'opérations de cataractes que Richard Banister dit avoir faites, il doit avoir joui d'une grande réputation. On ignore l'époque où il mourut. Mais en 1621 ou 1622, il devait être assez âgé. Il écrivait alors que, n'ayant plus que peu do temps à vivre, il voulait désormais rester chez lui. Il a publié :

A treatise of 113 diseases of the eyes and eye-lids; the second lime published, with some profitable additions of certain principles ad experiments by Richard Banister, oculist and practitionner in physick. Description de 113 maladies des yeux et des paupières, etc. — Ce traité n'est que la traduction de l'ouvrage de Guillemeau, faite par un nommé A. H., et dédiée

au premier Banister; on n'en connait pas la date. Richard la fit réimprimer à Londres, en 1622, à ce qu'on croit, et y ajouta un écrit de sa composition, sous ce titre : *Banister's breviary*. — Cet opuscule commence par une série d'aphorismes sur la théorie de la vision, la structure des yeux, et sur les maladies de ces organes. Les considérations que B. présente sont imparfaites et remplies de la fausse physique du temps; mais, dans la partie pratique, il se montre bon observateur et opérateur habile. Il signale beaucoup d'erreurs dont est entaché le traitement empirique des maladies des yeux, et signale l'abus des applications de médicamens irritans. Les remarques qu'il fait sur les diverses espèces de cataracte, dénotent une grande expérience. Il démontra que ce qu'on appelait la cataracte noire n'était autre chose que la goutte-sereine.

(*Biographia britannica*. — Aikin, *Memoirs*.)

BARBAUT (Antoine-François), chirurgien-juré, conseiller-vétéran de l'Académie de Chirurgie, professeur et démonstrateur de l'art des accouchemens à Paris, sa patrie, mourut dans la même ville le 14 mars 1784. Il se distingua dans sa jeunesse par des traités élémentaires d'anatomie et de chirurgie qui n'étaient pas sans mérite; mais bientôt, renonçant aux autres branches de l'art de guérir, il se livra tout entier aux accouchemens. La réputation qu'il y acquit le fit juger digne de succéder à Puzos dans la chaire publique des accouchemens à l'Ecole de chirurgie. Il l'occupa pendant vingt-cinq ans, partagé entre les devoirs de cette place et une pratique très-étendue. Ses ouvrages sont:

Splanchnologie, ou *traité des viscères*, *suivie de l'angiologie et de la névrologie*. Paris, 1739, in-12. — Quoique l'auteur se borne le plus ordinairement à abréger Winslow, on trouve pourtant dans son ouvrage quelques remarques qui lui sont propres: sur le placenta, sur les vaisseaux ombilicaux, sur la chilification, etc.

Principes de chirurgie. Paris, 1739, in-12.

Cours d'accouchemens en faveur des étudians en chirurgie, *des sages-femmes et des aspirantes en cet art*. Paris, 1775, in-12, 2 vol. Le tome II porte le titre de *Suite du cours*, *etc.* « Les ouvrages des grands hommes qui ont écrit sur la matière que je traite, dit l'auteur, sont entre les mains de tout le monde; ainsi je ne ferai point un extrait de ce qu'ils ont dit. Je ne donne au public le fruit de mon expérience, que pour répandre quelques lueurs de plus sur la pratique d'un art où il se rencontre tant de variétés embarrassantes, etc. » Barbaut n'a point manqué son but.

BARBERET (Denis) naquit le 27 décembre 1714, dans le bailliage d'Arnay-le-Duc (Côte-d'Or). Après avoir fait à Montpellier ses études en médecine, et y avoir été reçu docteur, il voyagea

en Italie. De retour, il s'établit à Dijon en 1743. Il devint membre de l'Académie de cette ville en 1744, et entra, deux ans après, dans le Collége des médecins. Il fut, plus tard, médecin des armées, dans l'expédition de l'île de Minorque et en Allemagne, puis premier médecin de l'armée de Bretagne. Il était médecin pensionné de la ville de Bourg-en-Bresse, en 1761. Enfin, en 1766, il quitta cette ville pour se rendre à Toulon, en qualité de médecin de la marine. Nous ignorons s'il y termina sa carrière; il y donnait aux jeunes chirurgiens des leçons d'anatomie, de pathologie, de matière médicale et de botanique. Il a écrit:

Dissertation sur les rapports qu'il y a entre les phénomènes du tonnerre et ceux de l'électricité, couronnée par l'Académie des sciences de Bordeaux, en 1750. Bordeaux, 1750, in-12.

Mémoire qui a remporté le prix de physique de l'année 1761, au jugement de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, sur cette question: Quelles sont les causes qui font pousser le vin? Quels sont les moyens de prévenir cet accident et d'y remédier sans que la qualité du vin devienne nuisible à la santé? Lyon, 1762, in-12.

Mémoire des maladies épidémiques des bestiaux, couronné en 1765 par la Société royale d'agriculture de Paris. Paris, 1766, in-8 de 160 pp.

Barberet remporta, en 1761, le prix des arts de l'Académie de Besançon, sur la meilleure manière de cultiver la vigne et de faire le vin. Son mémoire, considérablement augmenté plus tard, devait former, avec celui couronné à Lyon, un traité complet de la culture de la vigne, de la manière de faire le vin, des moyens de prévenir ses maladies et d'y remédier; cet ouvrage n'a point été publié. En 1763, Barberet partagea avec Carro, curé de Charmentré, le prix double de la Société d'agriculture de Rouen sur la meilleure manière d'amender les terres relativement à leurs différentes qualités. Enfin, Barberet fut l'un des collaborateurs de la *Collection académique;* on lui doit les tables raisonnées des trois premiers volumes de la partie étrangère, et la traduction de quelques-uns des travaux qui composent le quatrième.

(Carrère. — Goulin.)

BARBETTE (Paul), chirurgien et anatomiste, autrefois célèbre, était originaire de Strasbourg. Il pratiqua l'art de guérir à Amsterdam, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, et publia les ouvrages suivans, qui furent long-temps fort répandus, bien qu'ils ne contiennent rien qui soit propre à leur auteur.

Chirurgica s., etc. Chirurgie, enrichie d'observations des modernes (en hollandais). Amsterdam, 1657, in-12; *ibid.*, 1658, in-12 (cette édition est probablement la même que la précédente); *ibid.*, 1663, in-12, ou 1664, in-8 (Haller donne ces deux dates): cette édition latine est due aux soins

de J. Muys; Padoue, 1689, in-12; Amsterdam, 1693, in-12; et dans les *Opera chirurgico-anatomica, etc.*

Anatome practica, etc. (en hollandais). Amsterdam, 1659, in-8; *ibid.*, 1663, in-8, traduit en latin; Amsterdam, 1657, in-8.

Opera anatomico-chirurgica, ad circularem sanguinis motum aliaque recentiorum inventa, accomodata; accedit de peste, tractatus, observationibus illustratus. Leyde, 1672, in-12; Bologne, 1692, in-8.

Tractatus de peste, cum notis F. Deckers. Leyde, 1667, in-12.

Praxis medica, cum notis et observationibus F. Deckers. Leyde, 1669, in-12; *ibid.*, 1678, in-12, traduit en français; Lyon, 1694, in-8.

Opera omnia medica et chirurgica, notis et observationibus, necnon pluribus morborum historiis et curationibus illustrata et aucta cum appendice eorum quæ in praxi omissa vel concisa nimis pertractata fuerant, operâ et studio J. J. Mangeti. Genève, 1683, in-4; *ibid.*, 1688, in-4; *ibid.*, 1704, in-4; Francfort, 1688, in-4, traduit en français; Genève, 1671, in-12; *ibid.*, 1675, in-8; Lyon, 1687, in-12; *ibid.*, 1693, in-12, 3 vol.

(Halle. — Portal.)

BARBEU-DUBOURG (Jacques), docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, membre de la Société royale des sciences de Montpellier, associé ordinaire de la Société de médecine, est plus connu comme littérateur et botaniste que comme médecin. Il naquit à Mayenne le 15 février 1709. Il se destina d'abord à l'état ecclésiastique, et étudia la théologie; mais il abandonna cette résolution au moment de prononcer ses vœux. Après avoir hésité long-temps, et s'être livré à la littérature, il prit enfin du goût pour la physique et la médecine, et se présenta, à l'âge de trente-huit ans, à la Faculté de Paris, qui le reçut en 1743. Il soutint alors des thèses assez remarquables que nous mentionnerons. La nouvelle profession qu'embrassa Barbeu-Dubourg, et qu'il exerça avec autant de zèle que de désintéressement, ne l'empêcha pas de continuer ses travaux littéraires. Il était très-versé dans la connaissance de la langue hébraïque, qu'il avait apprise lors de ses études théologiques, et possédait parfaitement les langues anglaise et italienne. Il cultiva particulièrement la botanique, et s'efforça de répandre le goût et la connaissance de cette science parmi les gens du monde. Son jardin, où il cultivait les plantes usuelles, était ouvert aux étudians, aux amateurs et aux herboristes, qu'il se proposait principalement de former. Barbeu-Dubourg entretenait correspondance avec les savans les plus distingués d'Angleterre et d'Italie. Il était lié étroitement avec Bolingbrocke et Franklin. Après une vie honorable, il mourut des suites d'une *fièvre maligne*, le 13 décembre 1779. Il avait publié les écrits suivans:

Daturne etiam vitalium organorum somnus? Aff. 1746, in-4. — *Utrùm anni climaterici cæteris periculosiores?* Nég. 1747, in-4. — *An variolarum morbus absque eruptione?* Aff. 1747, in-4. — *An trachæotomiæ nunc scalpellum, nunc trigonus mucro?* Aff. 1748, in-4.

Lettre d'un garçon barbier à l'abbé Desfontaines, au sujet de la maîtrise-ès-arts. 1743, in-12.

Deux lettres à une dame, au sujet d'une expérience de chirurgie faite à la Charité, le 22 juin 1744. Paris, 1744, in-8. — Ces deux écrits furent composés à l'occasion des discussions entre le collége de chirurgie et la Faculté de médecine. L'auteur prend la défense de la Faculté.

Lettres sur l'histoire, traduites de Bolingbrocke. Paris, 1752, in-12, 2 vol., avec une lettre de lord Bathurst, sur les avantages de la retraite.

Chronographie, ou *Description des temps, contenant la suite des souverains de l'univers, etc.* Paris, 1753. — Cet ouvrage se compose de trente-cinq planches précédées d'un discours. Barbeu-Dubourg est un des premiers qui ait conçu et exécuté le projet de réduire la chronologie en tables.

Gazette d'Epidaure, ou *Recueil hebdomadaire des nouvelles de médecine, etc.*, 4 vol. in-8; Paris, 1761-63. — Cet ouvrage périodique ne parut que pendant trois ans. Il est composé avec décence, et souvent avec gaîté. Il a contribué à répandre des préceptes utiles, et contient des observations intéressantes.

Recherches sur la durée de la grossesse et le terme de l'accouchement. Amsterdam, 1765, in-8. — Ce mémoire fut composé lors des discussions très-animées dont cette question médico-légale était le sujet, entre les médecins et les chirurgiens les plus célèbres de la capitale. L'auteur y a réuni toutes les pièces relatives au procès. Il en conclut que les connaissances physiologiques sont trop peu avancées pour le juger; qu'en attendant une décision basée sur des principes certains, on doit admettre la possibilité des naissances tardives, comme le parti le plus doux et le plus honorable pour l'humanité.

Le botaniste français, comprenant toutes les plantes communes et usuelles, disposées suivant une nouvelle méthode, et décrites en langage vulgaire. Paris, 1767, in-12, 2 vol. — C'est un des livres élémentaires les plus agréablement écrits, que l'on ait publiés dans notre langue. On n'y trouve aucune découverte; mais celles qui ont été faites jusques-là sont mises habilement en œuvre. Le premier volume contient des principes qui sont une paraphrase de la *Philosophia botanica* de Linné. Barbeu y expose une méthode qui lui est particulière, et qui semble tenir le milieu entre les systèmes artificiels et la méthode naturelle; elle tient un peu à celle de Tournefort, combinée avec celle de Rivin. Il y a de plus trois lettres sur les usages des plantes, qui dénotent un praticien éclairé. Le deuxième volume comprend toutes les plantes désignées dans cet ouvrage, rangées suivant sa méthode. La description du caractère des genres est un peu vague. Pour les espèces, il est le premier qui ait tenté de traduire les phrases de Linné, et qui l'ait fait avec succès. Cet ouvrage lui causa de vives altercations avec Adanson.

qui n'y était pas cité, quoique l'idée des familles parût prise à ce savant, et que Barbeu-Dubourg eût adopté ses genres.

Élémens de médecine en forme d'aphorismes. Paris, 1780, in-12. — Cet ouvrage, destiné par Barbeu-Dubourg à diriger l'éducation médicale de son neveu, avait été lu à la Société royale de médecine.

Barbeu-Dubourg a encore publié quelques autres ouvrages; tels sont : *Le petit code de la raison humaine*, ou *exposition succincte de ce que la raison dicte à tous les hommes pour éclairer leur conduite et assurer leur bonheur.* Londres, 1774, in-8; nouv. édit. (Passy, imprim. de Franklin), 1782, in-24; Paris, 1789, in-12; une édition des œuvres de Franklin, traduites de l'anglais par l'Ecuy, avec des additions, 1 vol. in-4, 1773. Cette édition contient la correspondance de l'auteur avec Franklin, dans laquelle sont traitées beaucoup de questions de physique. — *Le calendrier de Philadelphie*, ou *Constitution de Sancho-Pança et du bonhomme Richard, en Pensylvanie.* Philadelphie et Paris, 1778, petit in-12; 1778, in-8.

(Vicq-d'Azyr, *Eloges.* — *Biogr. univers.*)

BARBEYRAC (Charles), de Ceireste, petite ville de Provence, suivant Manget, ou de Saint-Martin, selon Astruc, vint au monde en 1629. Après avoir fait ses humanités et sa philosophie, il alla commencer à Aix ses études médicales. Il se rendit ensuite à Montpellier, où il prit ses degrés en 1649. Son premier dessein était de venir s'établir à Paris; mais la réputation qu'il avait acquise en fort peu de temps à Montpellier, et un mariage avantageux qu'on lui proposa, le déterminèrent à se fixer dans cette dernière ville. Il s'ouvrit, en 1658, un concours pour les chaires que la mort de Jacques Durand et Lazare Rivière avait laissées vacantes. Barbeyrac se mit sur les rangs, quoiqu'il ne pût prétendre à devenir professeur à cause de la religion protestante dont il faisait profession; mais l'éclat avec lequel il parut dans le concours, contribua beaucoup à répandre au loin sa réputation. Mademoiselle d'Orléans essaya de l'appeler auprès d'elle. Barbeyrac préféra la liberté aux faveurs des grands, et ce fut sans la perdre qu'il accepta le titre de médecin du cardinal de Bouillon, car, en acquittant par cette place et une pension de 1000 livres les obligations qu'il avait à Barbeyrac, le cardinal n'exigea point qu'il fût auprès de sa personne. Après avoir été, pendant un demi-siècle, le praticien le plus heureux et le plus recherché de Montpellier, Barbeyrac mourut le 6 novembre 1699, regretté de ses confrères et des pauvres dont il fut l'ami. Bordeu l'a mis en parallèle avec Sydenham. « Ces deux honnêtes et sages praticiens, dit-il, vivaient en même temps. Locke, leur ami commun, a dit qu'ils se ressemblaient

par leurs physionomies autant que par leurs mœurs douces, honnêtes, simples et pleines de candeur. Ils surent, l'un et l'autre, réduire la médecine à sa plus grande simplicité, et en saisir, pour ainsi dire, le plus pur esprit au milieu des querelles et des factions excitées par l'ardeur des chimistes et les curieuses recherches des théoriciens. Ils aperçurent le vide de toutes les discussions scolastiques. Ils ne furent point professeurs; par conséquent, ils furent plus à l'abri du ton qu'on prend dans les écoles. On ne peut, sans doute, les mettre au rang des génies supérieurs et distingués qui font fleurir la médecine; mais ils occupent le premier rang parmi les médecins du second ordre, qui est assurément le plus utile. Ils n'étaient pas savans, au contraire, mais ils étaient sages; ce qui vaut beaucoup mieux pour l'exercice journalier de l'art. Leur esprit semble avoir été formé d'une étincelle de celui d'Hippocrate, avec quelque mélange de celui d'Asclépiade, un peu de ressemblance avec celui de Vanhelmont, non sans quelque légère teinture de la physique des modernes. » Barbeyrac n'a rien écrit; mais on a publié sous son nom les ouvrages suivans, sur lesquels il faut bien se garder de le juger :

Traités nouveaux de médecine, contenant les maladies de poitrine, les maladies des femmes, et quelques autres maladies particulières. Lyon, 1684, in-12. — Ce livre parut d'abord sans aucun nom; mais comme il ne s'était pas vendu, le libraire, après la mort de Barbeyrac, changea le frontispice, et y ajouta : par M. B***, *docteur en médecine de la Faculté de Montpellier.* Enfin, un libraire d'Amsterdam en donna une seconde édition sous ce titre :

Dissertations nouvelles sur les maladies de la poitrine, du cœur, de l'estomac, des femmes, vénériennes, et quelques maladies particulières; par M. Barbeyrac, docteur en médecine de Montpellier. Amsterdam, 1731, in-12.

Medicamentorum constitutio seu formulæ. Lyon (vers 1731), 1751, in-12; *ibid.*, 1756, in-12.

(Manget. — Astruc, *Hist. de la Faculté de Montpellier.* — Bordeu, *Recherches sur l'histoire de la médecine.*)

BARCHUSEN (Jean-Conrad), ou BARCKAUSEN, naquit à Horn, dans le comté de la Lippe, en Westphalie, le 16 mars 1666. Dès qu'il eut fait ses humanités, il s'appliqua à l'étude de la chimie et de la pharmacie, et s'attacha pendant dix ans aux hommes qui s'y étaient acquis le plus de réputation, à Berlin, à Mayence et dans plusieurs autres villes d'Allemagne. Il revint dans sa patrie en 1693; mais le goût des voyages ne l'y laissa pas long-temps : on le vit successivement en Allemagne, en Hongrie, en Italie. Il se trouva, en qualité de médecin du général des Vénitiens, à l'expédition de la

Morée. Ce général étant mort, Barchusen vint en Hollande, et se fixa à Utrecht, où il obtint des magistrats un décret qui l'autorisait à enseigner la chimie. Ce décret est du 17 septembre 1694. Quatre ans après, Barchusen fut fait docteur en médecine et lecteur en chimie. Enfin, le 17 mars 1703, il fut élu professeur extraordinaire en chimie, et il en remplit les fonctions avec succès jusqu'à sa mort, qui arriva le premier octobre 1723. Barchusen était un homme plein de modestie et de probité, ami du travail, et zélé pour le bien public. Il légua, par son testament, à la bibliothèque d'Utrecht, un choix de livres sur la botanique et les différentes branches de l'histoire naturelle. Ses ouvrages, qui n'étaient pas sans mérite, ont joui d'une assez grande estime.

Pharmacopœus synopticus, sive synopsis pharmaceutica, plerasque medicaminum compositiones ac formulas, earumque dextràm, tàm chimicam, quàm galenicam conficiendi methodum exhibens. Francfort-sur-le-Mein, 1690, in-12; Utrecht, 1696, in-8; Leyde, 1712; in-8; *ibid.*, 1715, in-4.

Pyrosophia breviter iatro-chemiam, rem metallicam et chrysopœiam pervestigans. Leyde, 1698, in-4. — Cet ouvrage, augmenté et refondu, reparut sous ce titre: *Elementa chemiæ, quibus subjuncta est confectura lapidis philosophici imaginibus representata.* Leyde, 1717, in-4.

Compendium ratiocinii chemici geometrarum more concinnatum. Leyde, 1712, in-8.

Acroamata in quibus complura ad iatro-chemiam atque physicam spectantia jucundâ rerum varietate explicantur. Utrecht, 1703, in 8. — L'auteur traite de l'antiquité de la chimie et de son utilité. Il donne l'analyse du sang, et cherche à appliquer la chimie à l'explication des phénomènes de la digestion.

Historia medicinæ, in quâ si non omnia, pleraque saltem medicorum ratiocinia, dogmata, hypotheses, sectæ, etc.; quæ ab exordio medicinæ usque ad nostra tempora inclaruerunt dialogis XIX pertractantur. Amsterdam, 1710, in-8. — Cet ouvrage, entièrement refait, reparut sous ce titre :

De medicinæ origine et progressu dissertationes (XXVI), in quibus medicorum sectæ, institutiones, decreta, hypotheses, præceptiones, etc., ab initio medicinæ usque ad nostra tempora tradantur. Utrecht, 1723, in-4. — L'auteur, regardant l'ouvrage de Leclerc comme suffisant pour tout ce qui concerne l'histoire politique, littéraire et technique de la médecine, ne s'occupe que de l'exposition des doctrines théoriques. Quoique l'ouvrage laisse beaucoup à desirer, on ne peut néanmoins s'empêcher de reconnaître qu'il n'a point été composé d'après des compilations, et que l'auteur a puisé presque toujours aux sources.

Collecta medicinæ practicæ generalis, quibus subjunctus est dialogus de optimâ medicorum sectâ. Amsterdam, 1715, in-8. — La secte à laquelle Barchusen donne la préférence, est l'empirisme raisonné. Cet ouvrage est assez intéressant.

(G. Burman, *Trajectum eruditum.* — Gouget, *Suppl.*)

BARON (Hyacinthe-Théodore), fils aîné d'Hyacinthe-Théodore Baron, doyen de la Faculté de médecine de Paris, dont la famille était attachée à la médecine depuis près de cent cinquante années, naquit à Paris le 12 du mois d'août de l'an 1707. Dès qu'il eut fini ses études dans l'Université, il se mit sur les bancs des écoles de médecine, et suivit avec ardeur tous les cours qui pouvaient le préparer à faire sa licence d'une manière distinguée. Il y obtint le second rang en 1730. Deux ans après, le 29 octobre 1732, il reçut des mains de son père le bonnet doctoral. Les talens dont il fit preuve dans tous ses actes, et son application à son état, lui méritèrent la confiance du public et la protection de quelques hommes distingués. Le marquis de Maillebois l'attacha en qualité de premier médecin à l'armée dont il alla prendre le commandement en Corse en 1739. Baron remplit cette charge jusqu'à la fin des troubles et à la retraite de l'armée, en mai 1741. L'année suivante, il eut le même titre dans l'armée de Bavière, et revint à Paris passer l'hiver de 1743. Malgré le danger et les fatigues qui accompagnent l'exercice de la médecine dans les armées en temps de guerre, Baron semblait s'être dévoué par goût à cette partie si importante de son état. Il suivit encore les armées que le prince de Conti et le maréchal duc de Bellisle commandèrent successivement en Italie, depuis 1744 jusqu'en 1748. De retour à Paris, après la paix de 1748, Baron continua d'y exercer la médecine avec le plus grand succès, et il y remplit pendant quelque temps les fonctions de médecin de l'Hôtel-Dieu. Il fut élu doyen de la Faculté en novembre 1751, et continué les années suivantes jusqu'en novembre 1754. Son décanat fut marqué par son zèle à remettre en vigueur, et à faire observer les réglemens, par ses soins pour la bibliothèque, et par des publications importantes pour l'histoire de la Faculté. Baron joignait à l'amour de son état le goût le plus vif pour l'étude. Il vécut dans le célibat, passa ses beaux jours dans l'exercice de l'art de guérir, et sa vieillesse au milieu de sa riche bibliothèque. Il était privé depuis douze ans de l'usage de ses yeux, quand il mourut le 27 mars 1787. Il avait composé un assez grand nombre d'ouvrages, dont la plupart sont restés manuscrits; il n'a publié que les suivans :

Question de médecine, dans laquelle on examine si c'est aux médecins qu'il appartient de traiter les maladies vénériennes, et si la sûreté publique exige que ce soient des médecins qui se chargent de la cure de ces maladies. Paris,

1735, in-4 de 28 pages. — La faculté de médecine de Paris fut si contente de cette dissertation, qu'elle la fit réimprimer à ses frais pour la distribuer aux autres facultés et aux colléges de médecine du royaume.

Formules de médicamens à l'usage des hôpitaux militaires. Nice, 1747, in-12; Paris, 1758, in-12. — Il y a eu plusieurs autres éditions à Paris et ailleurs.

Ritus, usus et laudabiles facultatis medicinæ Parisiensis consuetudines edidit, etc. Paris, 1751, in-12.

Quæstionum medicarum quæ circa medicinæ theoriam et praxim, ante duo sæcula in scholis facultatis medicinæ Parisiensis agitatæ sunt et discussæ, series chronologica, cum doctorum præsidum et baccalaureorum propugnantium nominibus. Opus ad medicinæ, medicorumque Parisiensium historiam maximè conferens. Paris, 1752, in-4.

Quæstionum medicarum quæ circa medicinæ theoriam et praxim, à duobus ferè sæculis, in actibus vesperiarum, doctoratûs, et regentiæ apud medicos Parisienses agitatæ sunt et discussæ, chronologica series altera. Paris, 1752, in-4.

Compendiaria medicorum Parisiensium notitia, sive clarorum virorum qui à sæculo circiter decimo quarto ad hunc usque diem, in facult. med. Paris. vel decanatum gesserunt, vel baccalaureatûs, licentiatûs, aut doctoratûs gradum obtinuerunt, chronologica series; additis dignitatibus et muneribus, quibus pro tempore functi sunt. Paris, 1752, in-4.

Quæstionum medicarum quæ circa med. theor. et prax. per decennium proximè elapsum in scholis facultatis medicinæ Parisiensis, agitatæ sunt et discussæ, series chronologica, cum doct. præs. et bacc. propugn. nominibus. Paris, 1763, in-4.

Quæst. medic. quæ circa med. theor. et prax. per decenn. proximè elapsum, in actibus vesper. doctor. et pastill., etc., chronologica series altera. 1763, in-4.

Compendiaria medicor. Paris. notitia, per decennium, etc., 1763, in-4.

Codex medicamentarius Parisiensis. Paris, 1758, in-4. — Publié sous le nom de Boyer, alors doyen.

Baron, qui s'occupa toujours beaucoup de matière médicale, avait formé une collection de pharmacopées et de formulaires telle, qu'aucune bibliothèque publique n'en possédait d'aussi complète; il légua à la bibliothèque de la faculté de médecine de Paris tous ceux de ces ouvrages qui ne s'y trouvaient pas.

(*Précis sur la vie de Baron*, placé en tête du catalogue de sa bibliothèque, par Née de la Rochelle. Paris, 1788, in-8.)

BARON D'HENOUVILLE (Théodore), professeur aux écoles de la Faculté de médecine de Paris, naquit à Paris le 17 juin 1715. Il fit ses études au collége de Beauvais, et y acquit, sous Rivard, une connaissance assez étendue des mathématiques. Il étudiait en même temps les élémens de chimie sous un de ses oncles, habile apothicaire, et portait dans cette étude l'esprit de précision qu'il avait puisé dans celle des mathématiques. Après avoir suivi les leçons de Bourdelin et de Rouelle, celles de Hunauld sur l'anatomie, et pris sa pre-

mière licence, il alla s'attacher à la pratique d'un de ses oncles, premier médecin du cardinal de Bavière, évêque et prince de Liége. A son retour, il suivit encore les leçons d'Astruc au Collége de France, et celles que Hunauld, Lemery et Boulduc faisaient au Jardin-du-Roi, et fut reçu docteur en 1742. Le 2 septembre 1752, il succéda à Rouelle dans la place d'adjoint-chimiste de l'Académie royale des Sciences, et fut nommé, peu de temps après, par le gouvernement, coadjuteur de M. Hellot, qui était alors chargé de l'examen chimique des projets présentés au conseil, relativement aux arts, et surtout aux teintures et aux mines. Il mourut le 10 mars 1767, de l'étranglement d'une hernie ombilicale, depuis long-temps irréductible, et qui lui occasionnait souvent de violentes coliques. Jamais personne n'a vécu plus retiré que lui; il n'eut de liaisons qu'avec sa famille et quelques gens de lettres; son cabinet et son laboratoire faisaient tous ses plaisirs; il ne sollicita jamais rien que par sa seule réputation; il était censeur royal, et cette place était uniquement le fruit de l'estime que M. de Malesherbes, premier président de la Cour des aides, avait conçue pour lui; il n'avait pas sollicité autrement celle qu'il occupait à l'Académie des Sciences : mériter les places était le seul secret dont il savait se servir pour les obtenir. Il serait à souhaiter, pour le bien de l'humanité, que cette recette fût la seule, et qu'elle fût toujours infaillible. Baron communiqua à l'Académie des Sciences, ou publia séparément un assez grand nombre d'opuscules que nous allons faire connaître :

Réflexions sur une propriété singulière qu'a le sel de tartre de précipiter tous les sels neutres sur lesquels il n'a point d'action. Acad. des sciences, 1744. Mém. des Sav. étrang., tom. I, pag. 100.

Expériences pour servir à l'analyse du borax. Acad. des sciences, 1747. — Sav. étrang., tom. I, p. 295.

Observation anatomique sur une maladie de l'estomac, très-rare et très-singulière. Acad. des sciences, 1748.—Sav. étrang., tom. I, pag. 383. —A l'ouverture du sujet, on trouva l'estomac perforé, sans aucune adhérence avec les parties voisines, et sans aucun vestige d'inflammation ni de suppuration.

Examen d'un sel apporté de Perse, sous le nom de boreck, etc. Acad. des sciences, 1752. — Sav. étrang., t. II, pag. 412.

Expériences sur l'évaporation de la glace, ibid., 1753, pag. 250.

Observation sur une concrétion osseuse trouvée dans la tête d'un bœuf, où elle occupait une grande partie de la capacité du crâne, quoique l'animal fût très-gras, et se portât très-bien lorsqu'on l'avait tué. Acad. des sciences, 1753, Hist., pag. 134.

Histoire d'une grossesse singulière.

— La femme qui en était le sujet avait été grosse pendant trois ans, et était enfin accouchée d'un enfant vivant, de grosseur ordinaire, et bien formé dans toutes ses parties. *Ibid*, 1753.

Recherches sur la nature de la base d'alun. Ibid., 1760, p. 274.

Baron soutint dans les écoles les thèses suivantes :

An dùm contrahitur cor, dilatentur arteriæ coronariæ? Aff., 1741. — *An prolem lactare matribus saluberrimum?* Aff., 1741. — *An raro hæmorrhagiis adstringentia?* Aff., 1742. — *An fracto cranio semper admovenda terebra?* Nég., 1742. — C'est sous la présidence de Baron que furent soutenues les thèses qui suivent : — *An humor perspiratorius sit excrementitius?* Nég., 1742. — *An nondùm probati spiritus animales?* Aff., 1749. — *An salubritatis alimentorum optima indicatrix chemia?* Aff., 1751. — *An quo manducantur accuratiùs, eo coquuntur perfectiùs alimenta?* Aff., 1763.

(Grand-Jean de Fouchi, éloge de Baron, dans les *Mémoires de l'Acad. des sciences.*)

BARRÈRE (Pierre), correspondant de l'Académie des sciences de Paris, associé de celle de Montpellier, était de Perpignan. Il étudia la médecine dans l'Université de cette ville, y prit le grade de bachelier le 3 décembre 1717, et fut reçu docteur le 29 juin 1718. En 1722, il passa à Cayenne en qualité de médecin-botaniste du roi, et consacra les trois années de séjour qu'il fit dans cette île à en étudier les productions naturelles. De retour dans sa patrie, Barrère fut nommé, le 4 février 1727, à la chaire de médecine, vacante dans l'Université de Perpignan. Il devint, peu de temps après, médecin de l'hôpital militaire de la même ville. En 1753, on joignit à ces charges celle de proto-médecin de la province du Roussillon. L'Université de Perpignan l'honora, le 7 janvier 1755, du titre de recteur; mais Barrère ne vit pas la fin de son rectorat : il mourut au mois de novembre de la même année, après avoir mis au jour les ouvrages que nous allons indiquer :

Question de médecine, où l'on examine si la théorie de la botanique et la connaissance des plantes est nécessaire à un médecin. Narbonne, 1740, in-4 de 16 pages. — Opuscule dirigé contre Th. Carrère, qui, dans un discours académique, avait résolu cette question par la négative.

Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale, ou dénombrement des plantes, des animaux et des minéraux qui se trouvent dans l'île de Cayenne, les îles de Remire, sur les côtes de la mer, et dans le continent de la Guiane. Paris, 1741, in-12 de 215 pages. — L'auteur ne donne qu'une idée fort imparfaite des richesses naturelles de ces contrées; les plantes y sont rangées par ordre alphabétique, sous les noms que Plumier et Tournefort leur ont donnés. (Du Petit-Thouars.)

Nouvelle relation de la France équinoxiale. Paris, 1743, in-12.

Dissertation sur la cause physique

de la couleur des nègres, de la qualité de leurs cheveux et de la génération de l'un et de l'autre. Paris, 1742, in-4. (1741, in-12. Portal.) — L'auteur attribue à la bile la couleur des nègres et la qualité de leurs cheveux. On trouve une analyse critique de cette dissertation dans le *Journal des Savans*, 1742, page 97 et suiv.

Dissertatio physico-medica, cur tanta humani ingenii diversitas? Paris, 1742, in-4.

Ornithologiæ specimen novum, sive series avium in Ruscinone, Pyreneis montibus, atque in Gallia æquinoctiali observatarum. Perpignan, 1745, in-4 de 84 pages et une pl. — L'auteur propose une nouvelle méthode de classification des oiseaux; il distribue ceux qu'il décrit en quatre classes, dont les caractères sont tirés de la considération des pattes; l'examen du bec fournit la détermination des genres; la distinction des espèces est tirée des autres variétés.

Observations sur l'origine et la formation des pierres figurées. Paris, 1746, in-8 de 67 pages, 2 pl.

Observations anatomiques tirées des ouvertures d'un grand nombre de cadavres, propres à découvrir les causes des maladies et leurs remèdes. Perpignan, 1751, in-8; nouv. édit. augmentée, *ibid.*, 1753, in-4 de 240 pag. avec onze planches. — « N'exposer, dit M. Rayer (*Hist. de l'anat. pathol.*), que des vérités utiles, tracer avec une exactitude minutieuse l'état des malades jour par jour, décrire fidèlement les altérations organiques, démontrer les conséquences des faits bien vus, et quel doit en être le fruit, voilà la marche sévère à laquelle s'astreignit P. Barrère, qui se fût placé au premier rang des médecins anatomistes, si le nombre des faits qu'il rapporte eût été plus considérable. » Ce jugement est un peu trop flatté; mais l'ouvrage n'est pas sans mérite.

Observation sur une espèce de ver qui vient à la langue des chiens, Mém. de l'Acad. des sciences, pour 1743, hist., page 48.

Mémoire sur la culture du riz. Ibid., page 107.

(Carrère, *Bibliothèque historique de la médecine.* — *Biogr. univ.* — *Journal des Savans.*)

BARTHEZ (Paul-Joseph) naquit à Montpellier le 11 décembre 1734. Son père, Guillaume Barthez, mathématicien distingué, était ingénieur de la province de Languedoc, et résidait habituellement à Narbonne. Ce fut dans cette ville que Paul passa son enfance, et qu'il reçut sa première éducation. Dès l'âge de quatre ans, on vit paraître en lui cet amour effréné de l'étude, qui fut toute sa vie sa passion dominante. La lecture était son seul amusement. Le meilleur moyen de le punir, était de l'empêcher de lire : c'était presque le seul châtiment qui lui fît verser des larmes. Barthez fit ses premières études dans le collége que les Pères de la Doctrine chrétienne avaient à Narbonne. Ses succès furent tels, que jamais il n'eut un concurrent pour la première place. Tout le temps que lui laissaient ses devoirs était consacré au plaisir, c'est-à-

dire à la lecture. Il fit tant, qu'à l'âge de dix ans, les livres élémentaires de physique et de mathématiques, les principaux poëtes et historiens de l'antiquité lui étaient bien connus et presque familiers. Il ne put pas achever ses humanités à Narbonne. Un régent ayant publié le programme latin d'un acte public, Barthez y découvrit un solécisme; il en parla avec la malignité d'un écolier qui trouve son maître en faute; dès-lors sa présence devint importune au recteur du collége; on l'envoya donc à Toulouse, encore chez les Doctrinaires, pour faire sa rhétorique et sa philosophie.

L'éducation qu'avait reçue Barthez lui permettait de choisir entre plusieurs états. Comme Boerhaave, il se crut, pendant quelque temps, appelé au culte des autels; et l'un et l'autre se déterminèrent enfin pour la médecine : le premier, parce qu'on l'avait faussement accusé de spinosisme; le second, par une suite de réflexions qui furent la base d'une opinion médicale qu'on a voulu revêtir des livrées de l'athéisme.

Barthez alla commencer ses études médicales à Montpellier, en novembre 1750; et il fut reçu docteur trois ans après, avant d'avoir atteint sa vingtième année. Pendant son séjour à Montpellier, dit M. Lordat, il put sans obstacle se livrer à son intempérance de lecture. Un seigneur du voisinage, le baron de Durre, qui avait amassé une nombreuse bibliothèque, fut charmé d'obliger un homme qui savait apprécier la valeur d'un pareil trésor : il lui offrit des livres, et celui-ci profita des offres sans ménagement. En 1754, Barthez se rendit à Paris. Il eut le bonheur d'inspirer un vif intérêt au célèbre Falconet, dont la bibliothèque, riche de plus de quarante-cinq mille volumes, était à la disposition de ses amis. On imagine bien que Barthez ne négligea pas cette bonne fortune. Il dut au même protecteur l'avantage d'être présenté au président Hénault, à Mairan, au comte de Caylus, à d'Alembert, à l'abbé Barthélemy. Ce dernier se lia avec lui d'une manière intime. Mais l'homme à qui Barthez s'attacha plus particulièrement, ce fut d'Alembert. Ses sentimens ne se bornaient pas à l'estime et à la confiance; il eut pour lui une véritable amitié, dont on reconnaissait encore les traces dans sa vieillesse, à la chaleur avec laquelle il défendait sa mémoire contre la médisance. C'était apparemment dans sa société qu'il avait pris un goût décidé pour les anecdotes.

Quelque plaisir qu'il trouvât dans l'étude, il souhaitait avec impatience de se livrer à la pratique médicale, qui était le but essentiel de ses travaux, et au perfectionnement de laquelle il rapportait

toutes ses spéculations. Après un an de séjour à Paris, ses amis lui en fournirent le moyen. Ils lui firent obtenir le titre de médecin ordinaire dans les armées, et il fut envoyé en cette qualité à l'armée d'observation qu'on avait placée dans le Cotentin. Une épidémie meurtrière qui se manifesta dans le camp de Granville lui fournit bientôt l'occasion d'exercer ses talens comme praticien et comme observateur. Il exposa le résultat de ses observations dans un mémoire présenté à l'Académie des sciences, et imprimé parmi ceux des savans étrangers (tom. III). Dans le même temps, il adressait à l'Académie des inscriptions deux mémoires qui furent couronnés, sur des questions mises au concours par cette Académie.

En 1757, Barthez quitta la Normandie pour se rendre à l'armée de Westphalie, en qualité de médecin consultant. Atteint bientôt de la fièvre des camps, et dangereusement malade, il reçut les soins empressés du célèbre Werlhoff, pour qui il eut toujours autant d'estime que de reconnaissance. Quand il fut convalescent, il quitta les armées et revint à Paris, pour rétablir sa santé fortement ébranlée par la secousse qu'il venait d'éprouver. Le président de Lamoignon-Malesherbes, dont Falconet et Mairan lui avaient ménagé la faveur, lui fit obtenir le titre de censeur royal, et lui assigna une pension de 1,200 francs pour travailler à un commentaire qui devait être joint à la traduction de Pline par Poinsinet de Sivry. Il fut ensuite nommé rédacteur du *Journal des Savans*, pour la partie de la médecine, à la place de Lavirotte qui venait de mourir. Il fit, dans le même temps, quelques articles pour l'*Encyclopédie*. Barthez commençait à se lasser de ces occupations, lorsqu'une chaire vacante dans l'Université de Montpellier fut mise au concours en 1760. Il s'inscrivit parmi les contendans. Sa supériorité ne fut pas un moment douteuse durant les épreuves du concours : aussi, malgré quelques aversions particulières, obtint-il l'unanimité des suffrages. Son installation se fit le 17 avril 1761. Il se livra avec le plus grand zèle à tous les travaux de l'enseignement, et parut dans la chaire pour y professer successivement toutes les branches de l'art de guérir, avec les plus brillans succès. Ceux qui suivirent ses leçons n'en parlaient qu'avec enthousiasme. Les moins prévenus en sa faveur disaient de lui ce que Haller avait dit de Boerhaave : *D'autres peuvent l'égaler en savoir; mais il n'a point de rival dans l'art d'enseigner.* Sa réputation comme praticien s'étendit au loin. Favorisé des dons de la fortune, il n'avait plus à desirer que des dignités. Imbert, chancelier et juge de l'Univer-

sité de médecine, ne résidant point à Montpellier, Barthez fut nommé son adjoint et son survivancier le 2 mars 1773. Il jouissait de la plus haute considération comme savant et comme médecin, et il ne doutait pas que ses écrits ne lui procurassent à la longue toute celle à laquelle il avait droit. Mais cela ne suffisait pas à son ambition : la considération du rang le tentait; l'estime et la reconnaissance des grands semblaient lui promettre des succès. Pour tirer parti des dispositions qu'il leur supposait, il entra dans la carrière de la magistrature, qui était alors le chemin des emplois civils les plus honorables. Dès 1778, il avait pris les degrés de bachelier et de licencié en droit dans la Faculté de Montpellier. En 1780, il soutint des thèses publiques de droit français; dans le courant de cette même année, il acquit une charge de conseiller à la Cour des aides de Montpellier, et cette compagnie le reçut avec empressement. Il sollicita à la même époque des lettres de noblesse pour son père, et le fit pourvoir d'une charge de secrétaire du roi. A peine entré à la Cour des aides, il partagea les occupations de ses nouveaux confrères; et on assure qu'il était difficile de reconnaître en lui un novice. Muni d'un titre honorable et utile, il ne songea plus qu'à se rendre à Paris. Il n'attendit pas long-temps : des affaires de la Cour des aides lui fournirent une raison ou un prétexte pour entreprendre ce voyage au commencement de l'année 1781.

Barthez était précédé d'une grande réputation; il retrouvait de puissans protecteurs, et des amis tels que d'Alembert. Aussi, peu de temps après son arrivée à Paris, parvint-il à un poste qui, entre autres avantages, le dispensait de l'obligation de retourner dans la province. Tronchin, premier médecin du duc d'Orléans, étant mort le 1er décembre 1781, ce prince choisit Barthez pour le remplacer. Ses progrès dans la pratique furent extrêmement rapides, puisque l'année suivante on le félicitait déjà de ce qu'il était au nombre des médecins les plus employés de Paris. Cette vogue alarma ceux qui étaient depuis long-temps en possession de la confiance du public. Bouvart, qu'on retrouve toujours quand il est question d'obstacles opposés aux nouveau-venus, et qui s'était distingué contre les Tronchin, les Ant. Petit, les Bordeu, Bouvart employa tour à tour des éloges hypocrites, les sarcasmes, et jusqu'à des manœuvres perfides pour arrêter la marche de celui-ci. Un jour Barthez et lui eurent le malheur de se trouver ensemble en consultation et de n'être pas du même avis. Tous les

deux avaient acquis une habitude de despotisme qui excluait toute discussion, et les rendait fort incommodes à leurs confrères. De la contradiction on en vint aux épigrammes, puis aux injures; et enfin la chronique assure que la querelle alla aussi loin qu'il était possible entre deux hommes qui n'avaient pas d'épée.

A la mort d'Imbert, arrivée en 1785, Barthez devint chancelier titulaire de la Faculté de Montpellier. Il fut associé à l'Académie des sciences, à celle des inscriptions et belles-lettres, à la Société royale de médecine, et à la plupart des Académies de l'Europe. Il avait été nommé médecin-consultant du roi, et médecin en chef de tous les régimens de dragons. Le gouvernement établit, en 1788, un conseil de santé, et Barthez reçut un brevet du roi qui l'en nommait membre. Il fut du petit nombre des membres de la Société royale de médecine à qui on accorda des pensions. Il en recevait une autre comme homme de lettres. Enfin, pour que rien ne manquât aux faveurs dont la fortune le comblait, il fut honoré par le roi d'une place au Conseil-d'État. A l'ouverture des états-généraux, il publia un écrit intitulé : *Libre discours sur la prérogative que doit avoir la noblesse dans la constitution et dans les États-généraux de la France.* L'objet de cet opuscule était d'établir qu'il importait, pour prévenir la subversion de la monarchie, que la noblesse conservât le droit de délibérer séparément dans les États-généraux. Aussitôt après la réunion des trois ordres, il se prépara à quitter Paris. Il partit vers la fin de novembre 1789, et se rendit à Narbonne. Il passa les quinze années suivantes dans le Languedoc, habitant tour à tour Narbonne, Carcassonne, Toulouse, Montpellier, et exerçant la médecine gratuitement.

Lorsque les Universités furent dissoutes, et que l'on substiiua les Écoles de santé aux anciennes Facultés de médecine (frimaire an III), Barthez ne fut point compris sur la liste des professeurs qui devaient composer l'École de Montpellier. Sous le gouvernement consulaire, M. Chaptal, devenu ministre, se hâta de rendre à cette École un membre qui lui appartenait à tant de titres. Barthez fut donc nommé professeur au mois de nivôse an IX; et l'été suivant il se rendit à Montpellier, pour céder aux instances de ses collègues et des élèves. Mais en prenant possession de sa place, il ne consentit à la garder qu'en qualité de professeur honoraire. En l'an XI, un réglement lui confirma ce titre, en lui conservant le traitement des professeurs en activité. Au commencement de l'année

1802, le premier consul créa deux places de médecins du gouvernement, auxquelles il attacha 6,000 francs d'honoraires. Il en donna une à Corvisart et l'autre à Barthez. Celui-ci revint à Montpellier au printemps de la même année. . .

La vieillesse de Barthez ne fut pas heureuse. Ce fut d'abord la faute de son caractère, et enfin celle des événemens. Son amour de l'indépendance l'avait toujours tenu très-éloigné du mariage. Le célibat lui devint odieux, lorsque le mariage n'était plus de saison. Il ne pouvait supporter l'un, il n'osait se résoudre à l'autre; et ce combat le tourmenta plusieurs années. Son humeur difficile, qui faisait le supplice de ceux qui le servaient, le rendait insupportable à lui-même. Mais ce qui le tourmentait le plus vers la fin de sa vie, c'était tout ce qu'il jugeait capable de porter quelque atteinte à sa gloire. Les plagiats, les critiques, le refus de reconnaître son droit de propriété sur une doctrine, voilà pour lui des causes de chagrins très-profonds et nuisibles à sa santé. Cette disposition l'engagea dans de nombreuses discussions, et lui inspira des ressentimens implacables. Mais le sort lui préparait la plus rude épreuve à laquelle il pût le soumettre. En 1804, Barthez perdit sa gouvernante, qui le servait depuis quarante ans, et cette mort le jeta dans une désolation difficile à exprimer. Un an après, il disait encore en pleurant qu'il s'en voulait de n'avoir pas le courage d'imiter son père, qui, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, s'était laissé mourir d'inanition à cause de la perte de sa seconde épouse.

En 1805, Barthez quitta Montpellier pour n'y plus revenir; il arriva à Paris au mois de juin. Chaptal lui avait témoigné le desir de voir réimprimer les *Élémens de la science de l'homme* avec des éclaircissemens; plein de reconnaissance pour celui qui avait dirigé sur lui la justice du gouvernement, il regarda ce desir comme un ordre, et son premier soin fut de s'y conformer; il donna donc une seconde édition de ce livre, auquel il ajouta des notes qui en ont doublé l'étendue. Là se termina la carrière littéraire de Barthez. Sa santé déclinait chaque jour. Il y avait long-temps qu'il se plaignait d'une difficulté d'uriner; il ne voulait pas entendre parler de la sonde, dans la crainte de connaître son malheur avec certitude, et d'être privé des ressources de l'espérance. Il fallut pourtant recourir à ce moyen. D'abord il eut à s'en féliciter; on ne trouva point le calcul. Mais les fonctions des voies urinaires se faisant toujours avec la même difficulté, et exigeant fréquemment le cathétérisme, on s'assura un jour de l'existence de la pierre. Cette

affreuse découverte le plongea dans le désespoir. Au lieu de se soumettre à la seule cure efficace, il se livra volontairement à l'illusion des lithontriptiques; il repoussait toute objection avec fureur. On le pressa vainement de se soumettre à l'opération; quand il se rendit, la prudence ne permettait plus de la pratiquer. Il fut donc en proie, durant plusieurs semaines, à une suite de souffrances horribles, dont MM. Sernin et Double, qui le soignèrent pendant tout ce temps, ont recueilli et publié l'histoire. (*Journ. génér. de Méd.*, tom. XXVII, pag. 274.) Il mourut le 15 octobre 1806, et fut enseveli au cimetière de la Madelaine. Des députations de l'Institut et de l'École de Médecine assistèrent à ses obsèques, et M. Desgenettes prononça son éloge sur sa tombe. Il avait légué sa bibliothèque à l'École de Montpellier, et ses manuscrits à M. Lordat.

Barthez posséda à un très-haut degré toutes les facultés de l'esprit; il eut surtout celles qui constituent le génie des sciences, une mémoire prodigieuse, une vaste capacité pour les faits, une patience incroyable pour en considérer toutes les faces, la force de tête nécessaire pour saisir leurs rapports, et une grande aptitude à former et à suivre les enchaînemens des idées abstraites. Il sut tout ce qu'il voulut étudier. Son immense lecture, et la connaissance qu'il avait d'une foule de langues l'avaient rendu familier avec les philosophes et les savans de tous les temps et de tous les pays.

Les travaux de Barthez auraient dû exercer sur le monde médical une influence qui ne s'est guère étendue hors de l'école où il enseigna. Ailleurs on s'est borné le plus souvent à les condamner, et quelquefois sans les connaître. Il serait trop long d'en faire ici l'exposition; mais nous indiquerons, outre les ouvrages de Barthez, les sources que l'on peut consulter pour se mettre en état de les juger et d'en faire son profit. Nous dirons aussi quelque chose de sa *méthode*, parce que, non-seulement elle suffit pour caractériser le génie de cet homme remarquable, mais encore parce qu'elle a son utilité, indépendamment des applications qu'il en a faites. Nous regrettons que la forme de notre ouvrage nous impose le devoir d'être plus concis encore que Barthez, et nous oblige d'abréger ce qui aurait plutôt besoin d'être commenté et expliqué.

« La philosophie naturelle, dit Barthez, a pour objet la recherche des causes des phénomènes de la nature, en tant qu'elles peuvent être connues d'après l'expérience. L'expérience ne peut nous faire con-

naître l'essence des causes premières; les phénomènes de la nature ne peuvent nous manifester que l'ordre dans lequel se succèdent les effets, nous dire quelles sont les règles que suit la production de ces effets, et non ce qui constitue la nécessité de cette production. De là il suit que, dans la philosophie naturelle, on ne peut connaître d'autres causes que les lois que le calcul de l'expérience a découvertes dans la succession des phénomènes. On peut donner à ces *causes expérimentales* les divers noms synonymes et pareillement indéterminés, de principe, de puissance, de force, de faculté, etc. Toute explication des phénomènes naturels ne peut en indiquer que la cause expérimentale. Expliquer un phénomène se réduit toujours à faire voir que les faits qu'il présente se suivent dans un ordre analogue à l'ordre de succession d'autres faits qui sont plus familiers, et qui dès-lors semblent être plus connus. C'est ainsi qu'après avoir trouvé que la pesanteur et la force centrale de la lune suivent une même loi dans leurs effets, Newton a dit que leur cause commune est la gravitation.

» L'état présent de chaque science naturelle doit y faire reconnaître un certain nombre de causes expérimentales des phénomènes qui s'y rapportent. Il est également nuisible à la marche de cette science, d'y trop étendre le nombre de ces causes, ou de le trop resserrer. Les anciens ont eu trop de facilité à multiplier, dans l'étude de la nature, le nombre des causes expérimentales. Ils ont introduit souvent une cause ou faculté nouvelle pour rendre raison des phénomènes qu'ils auraient pu expliquer par leur analogie avec d'autres phénomènes dépendans des facultés qu'ils avaient déjà admises. La plupart des modernes sont tombés dans un défaut opposé, en diminuant dans les sciences naturelles le nombre des causes expérimentales fort au-dessous de celui qu'indique l'observation (Exemple : L'opinion qui réduit tous les phénomènes des êtres vivans au sentiment et au mouvement, et ne reconnait d'autres causes expérimentales que la sensibilité et la motilité; ou mieux encore, celle qui ne voit dans la vie la plus complexe que du mouvement, et d'autre cause des phénomènes, que la contractilité.); la considération attentive des phénomènes de tous les êtres de la nature, ne permet point de les ramener à un principe universel ou cause expérimentale qui les embrasse tous. Les êtres organisés présentent des phénomènes particuliers dont la considération conduit à reconnaitre en eux un principe, une puissance, une faculté particulière. Le sujet principal de nos

recherches dans la science de l'homme, doit être la connaissance expérimentale des lois de ce principe de vie dont il est animé. Ce principe a-t-il une existence propre? N'est-il rien autre chose que l'organisation même de la matière? Question insoluble. Il faut se réduire à un scepticisme invincible sur la nature du principe vital. L'utilité des conceptions abstraites sur cette nature inconnue, est de nous garantir des vues trop limitées qu'ont eues tous les sectaires, et des erreurs où ils sont tombés en voulant définir ce principe de vie par des notions plus déterminées. Quel que soit ce principe, dont on ignore la manière d'exister, son existence (isolée, ou identique avec l'organisation) est manifestée par un nombre infini de faits (tous ceux qui dans les corps organisés ne peuvent pas être rapportés aux forces de la matière morte). L'objet du physiologiste est de rappeler ces faits à des analogies simples et très-étendues, pour approcher de plus en plus de connaître les forces, les fonctions et les affections de ce principe vital inconnu. La nature intime, ou l'essence de ces forces, de ces fonctions ou de ces affections, n'est pas plus susceptible d'être connue que celle du principe vital lui-même. Elles ne s'expliquent pas autrement que par leurs analogies réciproques; etc.»

On voit que Barthez procède d'après la méthode de Bacon, mais qu'il donne à cette méthode une précision rigoureuse, qui ne laisse point de lacune entre les faits observés et le principe qu'en tire l'induction. Nous aurions à indiquer ici quelques-unes des applications qu'il en a faites à l'étude de la pathologie et de la thérapeutique. Nous le verrions s'élever de la considération de cette multitude de maladies dont l'homme peut être affecté, à la détermination d'un petit nombre d'*élémens* morbides primitifs dont les combinaisons possibles sont presque infinies, et cela, sans sortir des faits, et sans se perdre, par l'abus des anologies, dans le vague des généralités sans applications. (Le lecteur est prié de remarquer que nous n'entendons parler ici que de la *méthode* de Barthez, et nullement des applications qu'il en a faites.) Il se montrerait, en thérapeutique, recueillant dans sa vaste mémoire un nombre prodigieux de faits publiés par les bons observateurs de tous les temps, coordonnant ces exemples de traitemens analogues, divers ou même opposés, dont aucune hypothèse préconçue ne l'oblige à contester l'authenticité, et faisant sortir ses *méthodes thérapeutiques* du sein de ces élémens, que des esprits étroits auraient pris pour un véritable chaos.

Nous ne prétendons pas avoir donné une idée suffisante de la *méthode* de Barthez; méthode trop peu suivie, dont on ne saurait trop recommander l'emploi dans l'état présent des opinions médicales, et contre laquelle il faut convenir que son auteur pécha lui-même bien des fois. Nous devons à Barthez les ouvrages suivans:

Observations sur la constitution épidémique de l'année 1756, dans le Cotentin. — Dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* (1760); *Sav. étr.*, tome III, et réimprimées à la suite de l'éloge de Barthez, par Baumes. Montpellier, 1816, in-8.

Quæstiones medicæ pro cathedrâ vacante, etc. Montpellier, 1761, in-4.

Dubia circa potestates medicamentorum. Montpellier, 1762, in-4. — Thèse soutenue par Ponsard.

De morte; respond. Thibaut. Montpellier, 1765, in-4.

Oratio academica, de principio hominis vitali. Montpellier, 1772, in-4.

Nova doctrina de functionibus naturæ humanæ. Montpellier, 1774, in-4.

Nouveaux élémens de la science de l'homme, tome I. Montpellier, 1778, in-8. — Cette édition n'a pas eu de second volume. Paris, 1806, in-8, 2 vol.

Nouvelle mécanique des mouvemens de l'homme et des animaux. Carcassonne, 1798, in-4. — Barthez avait déjà publié une partie de cet ouvrage, qui passe pour un chef-d'œuvre, dans le *Journal des Savans*, de 1783 à 1788.

Discours sur le génie d'Hippocrate. Montpellier, 1801, in-4. Réimprimé à la suite de l'éloge de Barthez, par Baumes.

Mémoires sur le traitement méthodique des fluxions, et sur les coliques iliaques qui sont essentiellement nerveuses. Dans les *Mémoires de la Société médicale d'émulation.* Séparément, Montpellier, 1816, in-8.

Traité des maladies goutteuses. Paris, 1802, in-8, 2 vol.; Montpellier, 1819, in-8, 2 vol.

Traité du beau. Paris, 1807, in-8. — Ouvrage posthume publié par le frère de Barthez.

Consultations de médecine. Paris, 1810, in-8, 2 vol.

Consultations de médecine, publiées par Lordat. Paris, 1820, in-8.

Cours théorique de matière médicale thérapeutique sur les remèdes altérans, suivi d'un cours de remèdes évacuans, par Senaux. Montpellier, 1822, in-8, 2 vol.

On doit encore à Barthez les articles signés G. dans l'*Encyclopédie*, et un grand nombre d'articles dans divers journaux.

(Lordat, *Exposition de la doctrine médicale de Barthez.* — Baumes, *Eloge de Barthez.* — Desgenettes, *Discours prononcé sur la tombe de Barthez*, dans *Bibliothèque médicale*, tom XIV, pag. 277-282. — Berard, *Doctrine médicale de Montpellier.* — Prunelle, *Eloge de Dumas.*)

BARTHOLIN (Gaspard), l'ancien, naquit le 12 février 1585, à Malmoë, petite ville de la Scanie, qui appartenait alors au Danemarck, et où son père était ministre. Nous ne dirons point, sur la foi du crédule Brochmann, que quand Bartholin commença à parler, il

fut un an à prononcer des mots extraordinaires, et parmi lesquels on en reconnut plusieurs pour des mots hébreux; il n'est guère plus croyable qu'à l'âge de trois ans il ait appris en quatorze jours à lire parfaitement; mais on ne saurait douter qu'il n'ait montré de très-bonne heure les plus heureuses dispositions. Dès l'âge de treize ans, il composait des discours en latin et en grec, et les récitait dans des assemblées avec une grande présence d'esprit. Quand il eut environ dix-huit ans, il alla étudier dans l'Université de Copenhague, d'où il passa, en 1603, à Rostock, et ensuite à Wittemberg. Il demeura trois ans dans cette dernière ville, et s'y appliqua avec ardeur à la philosophie et à la théologie. Il prit en 1607 le grade de maître-ès-arts. Bartholin commença alors à voyager, suivant la coutume de son pays. Après avoir parcouru, le plus souvent à pied, une grande partie de l'Allemagne, la Flandre, la Hollande et la France, il passa en Angleterre, d'où il retourna en Allemagne, pour aller ensuite en Italie. Il reçut partout des marques de distinction; on lui offrit même à Naples une chaire d'anatomie; car la médecine avait fait, depuis son départ de Wittemberg, le principal objet de ses études, et il n'avait rien oublié pour s'y perfectionner; mais il refusa ce poste, malgré les conditions avantageuses qu'on lui offrait. Il alla en Sicile; il vint ensuite en France, où on tâcha de le retenir à Sedan, en lui offrant une chaire de langue grecque. Il refusa encore cette place, et, après avoir été jusqu'aux frontières d'Espagne, il regagna l'Italie, et se rendit pour la troisième fois à Padoue, où il s'adonna tout entier aux travaux anatomiques. De Padoue il alla à Bâle, où il avait déjà étudié la médecine sous Félix Plater, Jacques Zuinger et Gaspard Bauhin; il y reçut le bonnet doctoral, en 1610, des mains de ce dernier. Immédiatement après, Bartholin se rendit à Wittemberg, et se livra à la pratique de l'art de guérir. Vers 1612, Christian IV l'appela à Copenhague pour remplir une chaire de langue latine. Il la quitta au bout de six mois pour celle de médecine, qui lui convenait beaucoup mieux. Il fut, en 1618 et 1619, recteur de l'Université. Après onze ans de professorat, Bartholin fut atteint d'une maladie violente qui mit ses jours en danger, et qui semblait au-dessus de l'art des médecins; il y échappa après avoir fait vœu, s'il guérissait, de ne plus s'appliquer à d'autre étude qu'à celle de la théologie. Croyant devoir son salut à une aussi sainte résolution, il demanda la chaire de théologie, que la mort de Conrad Aslach avait laissée vacante, et en prit possession

le 12 mars 1624. Le roi lui donna peu de temps après un canonicat à Rodschild. Si la grâce d'en haut avait conservé la vie à Gaspard, elle ne lui avait point rendu la santé. Il traina une vie languissante, et mourut d'une violente colique, le 13 juillet 1629, à Sora, où il était allé conduire son fils ainé. Nous n'indiquerons point ici les cinquante-quatre ouvrages de Gaspard Bartholin, dont son fils Thomas a donné la liste. Quelques-uns sont des essais poétiques; la plupart roulent sur la rhétorique, la logique, la physique, la métaphysique, la théologie, etc. Nous nous bornerons à ceux qui ont pour objet quelque branche des sciences médicales :

Systema physicum. Copenhague, 1628, in-4. C'est un recueil de dix ouvrages qui avaient déjà paru séparément.

Paradoxa medica 240. Bâle, 1610, in-4.

Institutiones anatomicæ corporis humani utriusque sexûs historiam exhibentes cum plurimis novis observationibus, opinionibus, necnon illustriorum quæ in anthropologiâ occurrunt controversiarum decisionibus. Wittemberg, 1611, in-8; Rostock, 1626, in-12; Strasbourg, 1626, in-12; Goslar, 1632, in-8. Les éditions suivantes ont été données par Thomas Bartholin (voyez ce mot), qui s'appropria en quelque sorte cet ouvrage, par les additions dont il l'enrichit.

Problematum philosophicorum et medicorum nobiliorum et rariorum exercitationes decem, disputatæ in academia Wittebergensi. Wittemberg, 1611, in-4 et in-8.

De lapide nephritico opusculum physico-medicum, ubi simul de amuletis omnibus præcipuis, etc. Copenhague, 1627, in-8.

De unicornu opusculum. Copenhague, 1627, in-8.

De pygmæis. Copenhague, in-8.

De studio, medico inchoando et absolvendo consilium. Copenhague, in-8. (Réimprimé à la suite de l'*Introductio in universam artem medicam* de Conring, édit. de Schelhammer et de Fred. Hoffmann.) Ces quatre opuscules furent imprimés ensemble à Copenhague, 1628, in-8.

Syntagma medicum et chirurgicum de cauteriis, præsertim potestate agentibus, seu ruptoriis. Copenhague, 1624, in-4.

Controversiæ anatomicæ et affines nobiliores et rariores. Goslar, 1631, in-8.

Disputationes philosophicæ et medicæ decem publicè in academia Hafniensi disputatæ. Copenhague, in-4.

De aere pestilenti corrigendo consilium. Copenhague, in-8 et in-4.

(Thomas Bartholin, *Vita Gasp. Bartholini in cistâ medicâ Hafniensi*, pag. 294-308. — *Mémoires du père Niceron*, tome VI, pag. 121-131.)

BARTHOLIN (Thomas), fils du précédent, naquit à Copenhague le 20 octobre 1616. Après avoir étudié, sous les yeux de son père, la philosophie, la théologie et la médecine, il alla, en 1637, à

Leyde, continuer l'étude de cette dernière science. L'application qu'il y donna ne l'empêcha pas de profiter des leçons des savans Saumaise, Heinsius, Vossius et Boxhorn, pour se perfectionner dans la philologie, et de donner même quelque temps à l'étude de la langue arabe et de la jurisprudence. Il voyagea ensuite en France, et séjourna deux ans à Paris ou à Montpellier; passa en Italie, et demeura trois ans à Padoue, s'appliquant avec ardeur à l'anatomie, à la botanique et à la pratique de la médecine. Il fut honoré dans cette ville de la charge de prorecteur de l'Université, qui lui fut conférée le 26 novembre 1642. Jean-François Loredano, président de l'Académie *degli incogniti* de Venise, lui conféra le titre de membre de cette société. Après avoir parcouru toute l'Italie, Bartholin passa quelque temps à Naples, d'où il alla en Sicile et à Malte, visitant partout les médecins les plus renommés. Cette tournée faite, il revint à Padoue, et se rendit ensuite à Bâle, où il reçut le bonnet doctoral des mains de Jean-Gaspard Bauhin, le 14 octobre 1645. De retour dans sa patrie, en 1646, il obtint l'année suivante la chaire de mathématiques, que la mort de Christophe Longomontanus laissa vacante : on y joignit, en 1648, la chaire d'anatomie, qu'il occupa pendant treize ans. Olaus Worm, recteur de l'Université de Copenhague et professeur en médecine, étant mort en 1654, Thomas Bartholin fut mis à sa place; il devint, en 1656, à la mort de Thomas Finck, son aïeul maternel, doyen de la Faculté de médecine. Usé par l'excès de ses travaux, il fut de bonne heure atteint d'infirmités qui lui firent desirer, en 1661, d'être déchargé de ses emplois : le roi de Danemarck, en lui accordant sa demande, lui conserva le titre de professeur honoraire. Bartholin acheta la terre d'Hagested, près de Copenhague, et s'y retira avec sa famille pour y passer le reste de ses jours, éloigné des affaires et du tumulte de la ville. En 1670, un malheur auquel il fut très-sensible, mais qu'il supporta en philosophe, vint troubler la tranquillité dont il jouissait dans la solitude : le feu prit à son château, et réduisit en cendres sa riche bibliothèque, tous ses papiers et ses manuscrits. Le roi lui témoigna la part qu'il prenait à cet accident, en lui accordant une exemption de toute espèce d'impôts, et le nommant son conseiller et son médecin, titres auxquels il joignit une forte pension. L'Université de Copenhague le nomma bibliothécaire en 1672, et lui fournit ainsi les moyens d'oublier la perte de ses livres. Bartholin mourut le 4 décembre 1680, étant recteur de l'Université pour la quatrième fois. Il avait fait lui-même

son épitaphe long-temps avant sa mort, et l'avait placée sur le lieu où il voulait être enterré. La voici :

THOMAS BARTHOLINUS,

Professor medicinæ honorarius, spe futuræ quietis, quam vivus animo possedit et corpori optavit, ut posteritati suæ interesset superstes sibi suisque, M. H. F. 1663.

Joignant à beaucoup d'ardeur pour l'étude la mémoire la plus heureuse et une extrême facilité, Bartholin parvint à acquérir dans presque toutes les branches des connaissances humaines une vaste érudition : tous ses livres en font foi; mais on regrette d'y trouver souvent peu de critique et beaucoup de crédulité. Leur nombre a fait dire à un poëte italien, Balthazar Bonifacio :

Hujus scripta viri quicumque recenset et annos
Tot poterit libros, quot numerare dies.

Il y a là une hyperbole qu'on peut à peine passer à un poëte, mais il est certain que Bartholin a beaucoup écrit. Le père Niceron, qui n'a pas connu tous ses ouvrages, donne les titres de plus de quatre-vingt-douze. Nous ne devons indiquer ici que ceux qui appartiennent à la médecine :

Gasperi Bartholini parentis institutiones anatomicæ novis observationibus locupletatæ. Leyde, 1641, in-8.— *Secundùm locupletatæ.* Leyde, 1645, in-8; traduit en français par Abraham Duprat, Paris, 1646, in-8 (Haller), ou 1647, in-4 (Niceron). — *Thomæ Bartholini anatomia ex parentis institutionibus, omniumque recentiorum et propriis observationibus tertiùm ad sanguinis circulationem reformata.* Leyde, 1651, in-8; La Haye, 1655, in-8; *ibid.*, 1660, in-8; *ibid.*, 1663, in-8; *ibid.*, 1666, in-8. — *Accessit appendix Thomæ Bartholini de lacteïs thoracicis et vasis lymphaticis.* Leyde et Rotterdam, 1669, in-8. — *Iterum ad circulationem Harveianam et vasa lymphatica quartùm renovata, cum iconibus novis, curante Ger. Blasio.* Leyde, 1673, in-8; Lyon, 1677, in-8; *ibid.*, 1684, in-8; Leyde, 1686, in-8. — Dans les trois premières éditions, c'est-à-dire jusqu'à celle de 1666, Thomas Bartholin distingue ses additions du texte de l'ouvrage de son père; il ne parle plus qu'en son nom dans les suivantes, quoique le titre de l'ouvrage annonce toujours que les *Institutions* de Gaspard en font la base. Les additions jointes à l'édition de 1641 exposent les opinions et les découvertes de Walæus, de Deleboë et de divers autres. Les planches dont elle est ornée sont tirées de Vesale, de Vesling et de Casserio. La quatrième édition (de 1673) est beaucoup augmentée : on y trouve les découvertes récentes de Stenon,

Swammerdam, Regnier de Graaf et Ruysch; la description des canaux salivaires nouvellement connus, des expériences sur les vaisseaux lymphatiques, et c'est là l'objet qui contient le plus d'observations propres à l'auteur. Ce traité d'anatomie, où la splanchnologie est en général bien mieux traitée que la myologie, la névrologie, etc., a été long-temps classique.

Anatomica anevrismatis dissecti historia. Palerme, 1644, in-4; Lyon, 1648, in-8; et avec une lettre de de Horne, *De anevrismate*, Leipsick, 1707, in-8. C'est l'histoire d'un anévrisme volumineux causé par une saignée mal faite. La gangrène y étant survenue, le bras fut amputé; on trouva des caillots de sang répandus entre les muscles, et l'artère entièrement rompue (Haller). Bartholin prescrit de faire dans l'anévrisme une incision sur la tumeur, d'enlever les caillots de sang, et de lier les deux bouts de l'artère (Portal).

De unicornu observationes novæ. Accesserunt de aureo cornu Olai Wormii eruditorum judicia. Padoue, 1645, in-8; *editio auctior et emendatior operâ Gaspari Bartolini filii*. Amsterdam, 1678, in-12.

De monstris in naturâ et medicinâ. Bâle, 1645, in-4.

Paradoxa eudoxa de pleuritide (Niceron), ou *phrenitide* (Haller). Bâle, 1645, in-4. — C'est la dissertation inaugurale de Bartholin.

De anginâ puerorum Campaniæ Siciliæque epidemicâ exercitationes, sive commentarius in Marci Aurelii Severini pædanchonen. Access. Ren. Moreau, Parisiensis, epistola (de laryngotomiâ). Paris, 1646, in-8; Naples, 1653, in-8. — L'angine gangréneuse était encore une maladie *nouvelle* quand Bartholin écrivit cet ouvrage. On y trouve l'observation d'un homme qui, au quarantième jour d'une plaie de tête, légère en apparence, et qu'il croyait guérie, mourut d'un abcès au cerveau. L'auteur dit que l'emploi de la saignée n'a point réussi à Castelli, médecin de Messine, dans l'angine des enfans.

De latere Christi aperto diss. Leyde, 1646, in-8; Leipsick, 1685, in-8.

Antiquitatum veteris puerperii synopsis, operi magno ad eruditos præmissa. Copenhague, 1646, in-8; *secunda editio à filio Gasparo Bartholino commentario illustrata*. Amsterdam, 1676, in-12. — Cette savante dissertation n'est que le sommaire d'un ouvrage auquel Bartholin travailla pendant trente années, et qui périt dans l'incendie de sa bibliothèque. Sue en a beaucoup profité pour la composition de ses *Essais historiques et littéraires sur l'art des accouchemens*.

De luce animalium, libri III. Leyde, 1647, in-8. — *De luce hominum et brutorum, libri III, admirandis historiis rationibusque novis referti. Accedit Conradi Gesneri de raris et admirandis herbis quæ, sive quod noctu luceant, sive alias ob causas lunariæ nominantur, et obiter de aliis etiam rebus quæ in tenebris lucent commentariolus*. Copenhague, 1663, in-8; *ibid.*, 1669, in-8.

Anatomicæ vindiciæ Cl. V. Gasp. Hoffmanno aliisque oppositæ cum animadversionibus in anatomica Hoffmanni. Copenhague, 1648, in-4. — Gaspard Hoffmann, homme savant, mais point anatomiste, avait critiqué sans ménagement les *Institutions anatomiques* de G. Bartholin;

Thomas, revenu de ses voyages, attaqua vigoureusement l'adversaire de son père, et presque toujours avec avantage; il prouve qu'Hoffmann n'a pas fait scrupule de copier assez souvent le livre par lui critiqué.

De cygni anatome ejusque cantu dis. Copenhague, 1650, in-4.—Thèse soutenue par J. Jacques Bewerlin; *editio ex Schedis paternis à filio Gasparo aucta.* Copenhague, 1668, in-8.

Collegium anatomicum disputationibus 18 adornatum. Copenhague, 1651, in-4.

De lacteis thoracicis in homine brutisque nuperrimè observatis historia anatomica. Copenhague, 1652, in-4; Londres, 1652, in-12; Paris, 1653, in-8; Leyde, 1654, in-12; Utrecht, 1654, in-12; Copenhague, 1670, in-8; réimprimé dans la *Messis aurea* de Sibold Hemsterhuys, Heidelberg, 1659, in-8; dans la collection de Munieri, Gênes (ou Genève, Niceron), 1654, in-8; et dans la bibliothèque anatomique de Manget.— Bartholin avait vu le canal thoracique, récemment décrit par Pecquet, sur le cadavre d'un voleur; il en donne ici la figure: il commet la faute de ranger les glandes et les vaisseaux lymphatiques des lombes parmi les vaisseaux lactés.

Vasa lymphatica nuper in animantibus inventa et hepatis exequiæ. Copenhague, 1653, in-4; Paris, 1653, in-8; Copenhague, 1670, in-8, avec le précédent; réimprimé dans les collections indiquées.—Description des vaisseaux lymphatiques, que Bartholin, assisté de Mich. Lyser, avait découverts sur des chiens les 15 décembre 1651, 9 janvier 1652 et 28 février 1652. Il avait vu chez l'homme des vaisseaux pleins d'un liquide transparent aux aisselles, dans les lombes, sur le foie. Il reconnut l'erreur où l'on tombait en attribuant à ce dernier organe la fonction de l'hématose, puisque ce ne sont pas des vaisseaux chylifères qui s'y rendent.

Dubia de lacteis thoracicis, et an hepatis funus immutet methodum medendi. Copenhague, 1653, in-4; Paris, 1653, in-8; Copenhague, 1670, in-8 (avec les précédens). —Réfutation des objections de Riolan.

Vasa lymphatica in homine nuper inventa. Copenhague, 1654, in-4; *ibid.*, 1670, in-8 (avec les précédens).

Defensio lacteorum et lymphaticorum et dubiorum anatomicorum contrà Riolanum. Copenhague, 1655, in-4, et 1670 (avec les précédens).— C'est une diatribe virulente contre Riolan, dans laquelle Bartholin rabaisse beaucoup la dignité du foie, et fait à cet organe l'épitaphe suivante:

SISTE. VIATOR. CLAUDITUR. HOC. TUMULO. QUI. TUMULAVIT. PLURIMOS. PRINCEPS. CORPORIS. TUI. COCUS. ET. ARBITER. HEPAR. NOTUM. SÆCULIS. SED. IGNOTUM. NATURÆ. QUOD. NOMINIS. MAJESTATEM. ET. DIGNITATIS. FAMA. FIRMAVIT. OPINIONE. CONSERVAVIT. TAMDIU. COXIT. DONEC. CUM. CRUENTO. IMPERIO. SEIPSUM. DECOXERIT. ABI. SINE. JECORE. VIATOR. BILEMQUE. HEPATI. CONCEDE. UT. SINE. BILE. BENE. TIBI. COQUAS. ILLI. PRECERIS.

Pour ne pas séparer des ouvrages qui roulent sur la même matière, nous abandonnons pour un moment l'ordre chronologique.

Spicilegium primum ex vasis lymphaticis ubi Glissonii et Pecqueti sententiæ expenduntur. Copenhague, 1655, in-4; *ibid.*, 1658 (Niceron), in-4; Rostock, 1660, in-4; Amster-

dam, 1661, in-12 (et avec les précédens).

Spicilegium secundum........ ubi Cl. Vir. Backii, Cattierii, Le Noble, Tardy, Wartoni, Charletoni, Bilsii, etc. sententiæ expenduntur. Copenhague, 1660, in-4, et avec le précédent, dans les éditions de Rostock et d'Amsterdam.

Responsio de experimentis anatomicis Bilsianis et difficili hepatis resurrectione ad Nicolaum Zas. Copenhague, 1661, in-8; Amsterdam, 1661, in-12.

Castigatio epistolæ maledicæ Bilsii, ubi Bilsianæ artes deteguntur et professoria dignitas vindicatur (publié sous le nom de *Nicolaus Stephanus*). Copenhague, 1661, in-8; Amsterdam, 1661, in-12.

Diss. anatomica de hepate defuncto novis Bilsianorum observationibus opposita. Copenhague, 1661, in-8.

Hepatis exautorati desperata causa. Copenhague, 1666, in-8.

Les ouvrages précédens, relatifs aux vaisseaux lymphatiques, furent réunis et publiés sous ce titre :

Opuscula nova anatomica de lacteis thoracicis et lymphaticis vasis uno volumine comprehensa et ab auctore aucta et recognita. Copenhague et Amsterdam, 1670, in-8. — Les opuscules contenus dans ce recueil sont peut-être ce que Bartholin a écrit de mieux. Portal en a fait un extrait fort étendu (t. II, p. 579-596).

Paralytici novi testamenti medico et philologico commentario illustrati. Copenhague, 1653, in-4; Bâle, 1662, in-4; Leipsick, 1685, in-8.

Historiarum anatomicarum et medicarum rariorum centuriæ I et II. Copenhague, 1654, in-8; Amsterdam, 1654, in-8. — *Centuriæ III et IV. Accesserunt observationes anatomicæ Petri Pawii.* Copenhague, 1661, in-8. — *Centuriæ V et VI. Accessit Joannis Rhodii Mantissa anatomica.* Copenhague, 1661, in-8. — Cette collection est fort curieuse, quoiqu'on y trouve des exemples d'une crédulité ridicule, comme quand l'auteur fait l'histoire d'une femme qui accoucha d'un œuf, d'une autre qui donna le jour à un loir, d'un coq qui pondait, d'une sirène, des os de géans, d'une chatte qui mit bas par la bouche, etc.; mais on y trouve aussi un grand nombre d'observations intéressantes : descriptions de quelques monstres, sueur de sang, menstruation par les pieds, polypes du cœur, variétés des vaisseaux rénaux et autres, des sutures, descriptions du canal thoracique, anatomie d'un grand nombre d'animaux, canal artériel encore ouvert dans un adulte, découverte des vaisseaux lymphatiques, rein unique semi-lunaire, poulets éclos dans le fumier, dans un four; anatomie de la civette, du lion; canaux vasculaires des os, pénis double, ramollissement des os, grossesse ventrale, embryon dans un autre embryon, ligature et excision pratiquées dans un cas d'hydrorachis, mort du malade; empyème dans lequel le pus s'ouvre une voie par les intestins, mort du malade; calculs urinaires volumineux rendus par des femmes; guérison d'une grenouillette vidée par une incision; instrument inventé par un paysan de Norwége, pour l'amputation de la luette, et semblable au pharyngotome des modernes; gangrène du pénis, guérison du malade; calcul sorti par un abcès du scrotum, pointe d'une épée qui séjourna long-temps dans le cerveau,

sortie d'un calcul volumineux par une rupture de l'urètre, mort causée par une ulcération des amygdales, ramollissement des os chez une femme adulte, estomac, duodénum et épiploon passés dans la poitrine, etc. (Haller.)

De communibus corporis integumentis. Copenhague, 1656, in-4.

De usu thoracis et ejus partium. Copenhague, 1657, in-4.

De secundinarum retentione. Copenhague, 1657, in-4.

Dispensatorium Hafniense à medicis Hafniensibus adornatum et à Th. Bartholino publici juris factum. Copenhague, 1658, in-4.

De nivis usu medico observationes variæ. Accessit Erasmi Bartholini de figura nivis dissertatio. Copenhague, 1661, in-8. — Bartholin a joint à cet ouvrage un catalogue de tous ceux qu'il avait publiés jusqu'alors.

Th. Bartholini cista medica Hafniensis, variis, consiliis, curationibus, casibus rarioribus, vitis medicorum Hafniensium, aliisque ad rem medicam, anatomicam et chimicam spectantibus, referta; accedit ejusdem domus anatomica brevissimè descripta. Copenhague, 1662, in-8. — Ce dernier opuscule, placé à la suite de la *Cista medica*, a une pagination et un titre particuliers, et ne sort pas de la même imprimerie.

De pulmonum substantiâ et motu diatribe. Accedunt Marcelli Malpighii de pulmonibus observationes anatomicæ. Copenhague, 1663, in-8; Leyde, 1672, in-12.

Epistolarum medicinalium à doctis vel ad doctos scriptarum centuriæ I et II. Copenhague, 1663, in-8.—*Centuria III*. Copenhague, 1667, in-8.—*Centuria IV*. Copenhague, 1667, in-8. — Recueil fort important pour l'histoire de l'anatomie au milieu du dix-septième siècle.

De insolitis partûs humani viis dissertatio nova. Accedunt Johannis Veslingii de pullitione Ægyptiorum, et aliæ ejusdem observationes anatomicæ et epistolæ medicæ posthumæ. Copenhague, 1664, in-8.—Compilation savante, mais où l'auteur n'a pas toujours mis beaucoup de critique; il y traite de divers points de l'histoire de l'art des accouchemens. Sue a profité de ses recherches.

De cometâ consilium medicum, monstrorum nuper in Daniâ natorum historia. Copenhague, 1665, in-8. — L'auteur, en comparant dans cet ouvrage les comètes aux abcès qui se forment dans le corps humain, paraît avoir eu plutôt dessein de se divertir que de chercher la vérité (Niceron).

De medicinâ Danorum domesticâ dissertationes X, cum ejusdem vindiciis et additamentis. Copenhague, 1666, in-8. — Il serait à desirer qu'on possédât sur chaque pays un ouvrage écrit dans le même esprit que celui-ci, et fait à peu près sur le même plan.

Orationes varii argumenti. Copenhague, 1668, in-8.

De medicis poetis. Copenhague, 1669, in-4.

De bibliothecæ incendio, dissertatio ad filios. Copenhague, 1670, in-8. — Bartholin déplore la perte de plusieurs manuscrits qui furent consumés avec sa bibliothèque; il regrette particulièrement un traité *De veteri puerperio*, et un recueil d'observations d'anatomie pathologique, qui lui avaient coûté trente ans de recherches.

De cerebri substantiâ pingui et ocu-

lorum suffusione. Copenhague, 1669, in-4.

Acta medica et philosophica Hafniensia, annorum 1671 *et* 1672, t. I, Copenhague, 1673, in-4; *anni* 1673, tome II, Copenhague, 1675, in-4; *annorum* 1674, 1675 *et* 1676, tomes III et IV, Copenhague, 1677, in-4, 2 vol.; *annorum* 1677, 1678 *et* 1679, tome V, Copenhague, 1680, in-4. — Le projet de Bartholin était d'abord de faire une collection qui embrassât tous les genres de sciences; mais effrayé par l'immensité de l'entreprise, il se borna aux différentes parties de la médecine et aux connaissances qui y avaient un rapport immédiat. Il fut secondé dans l'exécution de ce projet par la protection déclarée du comte de Griffenfeld, grand-chancelier de Danemarck, qui obtint un édit par lequel il était enjoint à tous les médecins danois d'entretenir une correspondance avec le doyen de la faculté de Copenhague, et de l'instruire de toutes les singularités de médecine ou d'histoire naturelle observées dans les différentes provinces du royaume. Les principaux auteurs de ces *Actes* sont Th. Bartholin et son fils Gaspard, Borrichius, Stenon, Simon Paulli, Brechtfeld, Jacobæus et Hannemann. Les observations des deux derniers ne valent pas la peine d'être lues. L'extrait des *Acta Hafniensia*, qui se trouve dans la collection académique, tomes IV et VII, partie étrangère, suffit pour remplacer ce volumineux recueil.

De morbis biblicis Miscellanea medica. Copenhague, 1672, in-8.

De peregrinatione medicâ. Copenhague, 1674, in-4.

De anatome practicâ ex cadaveribus adornandâ consilium; cum operum auctoris hactenùs editorum catalogo. Copenhague, 1674, in-4.

De libris legendis dissertationes septem. Copenhague, 1676, in-8; *cum præfatione Joh. Ger. Meuschen, de vanâ librorum pompâ.* La Haye, 1711, in-8. — Cette dernière édition est remplie de fautes. (Niceron.) Bartholin prouva par cet ouvrage que la charge de bibliothécaire était en de bonnes mains.

Thomæ Bartholini, Jo. Henrici Meibomii patris et Henrici Meibomii filii, de usu flagrorum in re medicâ et venereâ, lumborumque et renum officio tractatus; accedunt de eodem renum officio Joachimi Olhafii et Olai Wormii dissertatiunculæ. Francfort, 1670, in-12.

De medico perfecto. Copenhague, 1671, in-4.

Bartholin a encore été éditeur de plusieurs ouvrages, et il a fourni quelques observations aux *Ephémérides des Curieux de la nature.*

(*Mémoires du père Niceron*, t. VI et X. — *Collection académique.* — Portal. — Haller. — Carrère. — Sprengel.)

BARTHOLIN (Gaspard), fils de Thomas, hérita des heureuses dispositions, et succéda à la célébrité de son père et de son aïeul. il eut le même goût pour les voyages. Il alla d'abord en Hollande; où il mit à profit les leçons de Ruysch, de Deleboë, de Swammerdam et de Drelincourt; il se rendit ensuite en Italie, et étudia successivement à Padoue, à Florence et à Bologne. Enfin, il vint à Paris, où il ne tarda pas à gagner l'estime et l'amitié de Duverney,

dont il fut admis à partager les travaux. Riche des connaissances qu'il avait puisées dans d'aussi bonnes sources, Bartholin regagna sa patrie, et s'y fit recevoir docteur en 1678. Il jouissait depuis long-temps d'une réputation fort étendue, quand le roi de Danemarck l'appela à sa cour, et le décora du titre de chevalier. Bartholin mourut peu de temps après, dans les premières années du dix-huitième siècle. Il avait mis au jour :

Exercitationes miscellaneæ varii argumenti, imprimis anatomici. Leyde, 1675, in-8. — L'auteur nie que le sang de la mère passe au fœtus; il fait quelques observations sur la fécondation et sur les menstrues des femmes; il traite de l'ustion au synciput, mais plutôt en historien qu'en médecin (Haller); il décrit des glandes fétides qu'il a découvertes à la queue du renard; il parle des glandes des aines de la civette, etc.

De ovariis mulierum et generationis historiâ epistola anatomica I. Leyde, 1675, in-12; Rome, 1677, in-8; *Epist. II*; Amsterdam, 1678, in-12; Nuremberg, 1679, in-8; Lyon, 1696, in-12; ins. dans la *Biblioth.* de Manget. — Morgagni donne des éloges à cet ouvrage.

Diaphragmatis structura nova; accessit modus novus præparandi viscera per injectiones liquidorum, cum instrumenti novi descriptione. Paris, 1676, in-8; *ibid.*, 1682, in-8; et dans la *Biblioth.* de Manget. — Bartholin distingue deux muscles dans le diaphragme, un supérieur et un inférieur. Le supérieur, dit-il, qui est le plus grand, a sa partie charnue attachée circulairement aux côtes, et l'autre partie, qui est aponévrotique, et qu'on appelle (improprement) le centre nerveux, se termine à la portion charnue du petit muscle ou muscle inférieur. Ce muscle inférieur a ses attaches tendineuses aux vertèbres des lombes, et ne tire point son origine du grand muscle, avec lequel il ne communique qu'au moyen de l'aponévrose, etc. Dans une lettre qu'il écrivait à son père, le 1er février 1676 (de Paris), Bartholin fait un extrait de son ouvrage. Cette lettre fut insérée dans les *Acta [illegible]niensia;* on la trouve aussi dans la *Collection académique. Part. étrang.*, tom. VII.

Epistola ad Olligerum Jacobæum de nervorum in motu musculari usu (avec l'ouvrage précédent). — Observations curieuses sur le cerveau, la moelle épinière et les nerfs de la grenouille. L'auteur regarde les nerfs comme composés de la substance de la moelle épinière ou du cerveau. Selon lui, les nerfs sont de véritables canaux qui portent aux muscles la matière du mouvement et de la sensation. Il a fait représenter les filets nerveux dans deux planches grossières (Portal).

De inauribus veterum syntagma. Amsterdam, 1676, in-12.

De puerperio veterum expositio. Rome, 1677, in-8. — Ouvrage entrepris par Bartholin sur l'invitation de son père, qui en avait perdu un pareil dans l'incendie de sa bibliothèque.

De œconomiâ corporis humani, exercitatio anatomica. Copenhague, 1678, in-4.

Positiones anatomicæ ex novissimis aliorum et propriis observationibus. Copenhague, 1678, in-4.

De cordis structurâ et usu. Copenhague, 1678, in-4.

De olfactûs organo disquisitio anatomica. Copenhague, 1679, in-4; *id.*, dans les *Acta Hafniensia*, et dans l'ouvrage suivant :

Administrationum anatomicarum specimen; avec le *Culter anatomicus* de Lyser. Francfort, 1679, in-8; *id.*, dans les *Acta Hafniensia*, et dans la *Biblioth. anat.* de Manget.

De tibiis veterum, et earum antiquo usu, libri tres, cum figuris. Amsterdam, 1679, in-12.

De ductu salivali hactenùs non descripto, observatio anatomica. Copenhague, 1684, in-4; Utrecht, 1685, in-4.

Disputationes, etc. Copenhague, 1684, in-4.

Diss. de cruditate ventriculi, seu fermentatione alimentorum læsâ. Copenhague, 1685, in-4.

Specimen compendii physici. Copenhague, 1687, in-4.

Specimen philosophiæ naturalis. Copenhague, 1692, in-4 de 160 pag. — C'est une nouvelle édition de l'ouvrage précédent, revue et augmentée; l'auteur y a joint : *De fontium fluviorumque origine ex pluviis*, dissertation qu'il avait déjà publiée en 1689.

De respiratione animalium. Copenhague, 1700, in-4.

De pleuritide et peripneumoniâ. Copenhague, 1700, in-4.

Specimen historiæ anatomicæ partium corporis humani, ad recentiorum mentem accomodatæ, novisque observationibus illustratæ. Copenhague, 1701, in-4. — Quoique fort court, cet essai expose les nouvelles découvertes avec beaucoup de clarté; on y trouve des réflexions judicieuses.

Præfatio ad Vegetii artem veterinariam. Copenhague, 1701, in-8.

Diss. de glossopetris. Copenhague, 1704, in-4; *ibid.*, 1706, in-12.

Gaspard Bartholin a encore ajouté des notes et des observations à plusieurs ouvrages de son père, dont il a publié de nouvelles éditions.

(*Collection académique.* — Eloy, *Dict. hist. de la Méd.* — Portal.)

BASEILHAC (Jean), plus connu sous le nom de Frère Côme, naquit en 1703 à Poyestruc, près Tarbes, département des Hautes-Pyrénées. Son grand-père et son père étaient maîtres en chirurgie, et il s'adonna de bonne heure à l'étude de l'art qu'ils pratiquaient. Le desir d'une instruction approfondie le conduisit à Lyon, en 1722, auprès d'un oncle nommé Baseilhac, aussi maître en chirurgie, et qui jouissait dans cette ville d'une grande réputation. Reçu en qualité d'élève dans le grand Hôtel-Dieu de Lyon, il y resta jusqu'en 1724, époque à laquelle il se rendit à Paris. Il se fit remarquer par son assiduité aux cours particuliers et aux leçons publiques, et fut admis, en 1726, au nombre des élèves de l'Hôtel-Dieu. Peu de temps après, il obtint la place de chirurgien ordinaire du prince François-Armand de Lorraine, qui fut nommé à l'évêché de Bayeux,

en Normandie. Le jeune Baseilhac le suivit dans cette nouvelle résidence, où le vertueux prélat fonda, à ses frais, un hospice, dont il confia la direction à son chirurgien. Baseilhac perdit bientôt son généreux protecteur, qui mourut en 1728, en lui léguant une somme plus que suffisante pour être agrégé à Saint-Côme, et un assortiment complet d'instrumens de chirurgie. La profonde douleur que lui causa cette perte, et son goût pour la retraite, le déterminèrent à embrasser l'état religieux. Les RR. PP. Feuillans le reçurent dans leur maison, en 1729, en qualité de frère Donat, sous le nom de *Frère Jean de Saint-Côme.* Craignant d'être gêné dans l'exercice de la chirurgie s'il se liait par des vœux, il ne fit profession qu'en 1740, quand il eut l'assurance de conserver la liberté de donner ses soins aux indigens, et de pratiquer un art pour lequel il avait toujours eu une vocation particulière.

Dans le nombre des malheureux qui s'adressaient à lui, il s'en était présenté plusieurs affectés de la pierre, qu'il avait fait opérer par quelques-uns de ses amis, maîtres en chirurgie. Frappé de la fréquence des accidens auxquels le malade est exposé dans cette opération par le grand appareil, et reconnaissant en même temps les avantages réels de la taille latérale, comme la pratiquait le frère Jacques (*V.* Baulot), il conçut la possibilité de rendre cette dernière méthode plus sûre dans son application, et le lithotome caché fut le fruit de ses méditations prolongées sur ce sujet. On sait que cet instrument n'est qu'une modification du bistouri de Bienaise. Deux années s'écoulèrent avant qu'il ne voulût en faire tenter l'essai sur le vivant, et il se borna à répéter des expériences sur le cadavre, aidé de Grandelas, docteur-régent de la Faculté de Paris, Menjon, maître en chirurgie, et Baseilhac, son neveu. Enfin, vaincu par les sollicitations de Tardi, chirurgien-major de la marine royale, le Frère Côme fit opérer un malade avec son nouvel instrument, le 8 octobre 1748, par M. de La Roche, maître en chirurgie, son condisciple et son ami. La guérison fut complète en moins de trois semaines; et le Frère Côme publia cette cure avec la description de son instrument, en gardant l'anonyme, dans le *Journal de Verdun* du mois de novembre (même année), et dans celui *des Savans* du mois de décembre suivant. La connaissance de ce fait donna lieu à des critiques amères, et écrites avec passion, de la part de Lecat, auxquelles le Frère Côme répondit bientôt par des succès dont le nombre augmentait chaque jour, et qui ne tardèrent pas à faire adopter le lithotome caché par la plupart

des chirurgiens français et par beaucoup de praticiens étrangers. L'affluence des malades croissant avec sa réputation, il établit un hospice près la porte Saint-Honoré, où les pauvres étaient admis gratuitement et soignés jusqu'à leur convalescence. On se contentait du remboursement des frais pour les personnes qui pouvaient les payer, et on recevait à titre d'aumônes ce que les malades plus aisés donnaient au-delà de leur dépense. Cet établissement, créé en 1753, subsista jusqu'à la mort de son fondateur. Le nombre des individus qui y furent opérés, soit par le Frère Côme, soit par son neveu qu'il avait près de lui, monte, suivant le registre, à plus de mille.

Le Frère Côme exerça toujours la chirurgie avec le plus grand désintéressement; et, considérant comme un dépôt les récompenses qu'il recevait du riche, il les employa constamment au soulagement des indigens. Observateur sévère des règles de son ordre, il suivait religieusement tous les exercices qui lui étaient imposés malgré les occupations multipliées d'une pratique chirurgicale très-étendue. Son abord était souvent brusque et repoussant, et ses actions comme ses écrits prouvaient une vanité que ses succès lui inspirèrent sans doute, mais que le sentiment de son état aurait dû lui faire réprimer. Toutefois, ces défauts étaient rachetés par une noblesse de caractère, dont il donna des preuves jusqu'à la fin de sa carrière. Il était sujet à une affection catarrhale, à laquelle il succomba, le 8 juillet 1781, à l'âge de 78 ans.

Les perfectionnemens que le Frère Côme apporta dans le manuel de l'opération de la taille ne sont pas les seuls dont l'art chirurgical lui soit redevable. Dès 1750, c'est-à-dire peu de temps après Daviel, il pratiqua l'opération de la cataracte par extraction, avec des instrumens de son invention. Jusqu'à eux l'abaissement avait été le seul procédé mis en usage : il paraît qu'il compta également de nombreux succès dans ce genre d'opération. On lui doit un trois-quarts courbé pour la ponction de la vessie par l'hypogastre dans les rétentions d'urine. Sa méthode pour la taille hypogastrique, et les instrumens qu'il avait construits à cet effet, attestent encore qu'il avait un génie vraiment chirurgical. Scarpa (*Traité de l'opération de la taille*, pag. 59), qui l'a vu pratiquer plusieurs fois cette dernière opération, dit qu'il était remarquable par sa promptitude et sa dextérité, et qu'il accordait difficilement aux gens de l'art, nationaux ou étrangers, la liberté d'assister ainsi à ses opérations. Il a laissé les ouvrages suivans:

Recueil de pièces importantes sur l'opération de la taille faite par le lithotome caché, avec un mémoire concernant la rétention de l'urine causée par l'embarras du canal de l'urètre. Paris, 1751, in-12.—Cet ouvrage renferme tous les articles de sa correspondance polémique avec Lecat; la description du lithotome caché, celle d'une tenette pour briser les pierres dans la vessie; des observations sur la situation qu'il convient de donner aux calculeux lors de l'opération; la description du trois-quarts courbe pour la ponction de la vessie, etc. Ce recueil, que le F. Côme publia en continuant de garder l'anonyme, fut suivi, deux ans après, de cet autre ouvrage, qui en forme la seconde partie:

Addition à la suite du recueil de toutes les pièces qui ont été publiées au sujet du lithotome caché. Paris, 1753, in-12. — Ce second volume a pour but de réfuter un écrit qui fut publié à Rouen, en 1752, par Lecat, toujours dans le but de prouver les dangers du lithotome caché. Le F. Côme, cessant de garder l'anonyme, publie, avec toutes les preuves justificatives, les faits contestés par Lecat; il établit ensuite un parallèle entre les succès obtenus par la méthode de Lecat, et ceux obtenus par l'emploi du lithotome caché, et termine par la liste des opérations faites jusqu'alors avec cet instrument.

Les deux ouvrages que nous venons d'indiquer sont communément désignés comme un seul en deux volumes, avec ce titre : *Recueil de pièces importantes sur l'opération de la taille faite par le lithotome caché.*

Réponse à M. Levacher. Paris, 1756, in-12.

On trouve dans l'ancien *Journal de médecine*, tomes XXXIX, XLII, XLVI, la défense du lithotome contre les attaques de Beaussier de La Bouchardière, par le F. Côme.

Nouvelle méthode d'extraire la pierre par-dessus le pubis. Paris, 1779, in-8. — Dans cet écrit, le F. Côme, fit voir, le premier, qu'il était possible de rendre la vessie saillante au-dessus du pubis, sans avoir besoin de recourir à la distension forcée de ses parois par des injections. Cette modification importante dans le procédé opératoire, dit Scarpa, équivaut à une nouvelle méthode, et les moyens qu'il employa à cet effet seront à jamais un monument de gloire pour son auteur.

(Pascal Baseilhac, *de la taille latérale par le périnée, etc.*)

BASEILHAC (Pascal), neveu du Frère Côme, membre de l'Académie royale de chirurgie, resta près de son oncle jusqu'à la mort de ce dernier. Il pratiqua un grand nombre d'opérations de taille d'après la méthode du Frère Côme, dont le nom ne contribua pas peu à lui donner quelque réputation. Il a laissé l'ouvrage suivant:

De la taille latérale par le périnée, et celle de l'hypogastre ou haut appareil, rapportées à leurs vrais auteurs, etc., etc. Paris, 1804, in-8, avec pl. L'auteur s'est attaché à réfuter, dans un panégyrique du F. Jacques et du F. Côme, les critiques dont tous les deux avaient été l'objet. Il trace avec détail la vie de l'un et de l'autre, et répète sans examen tout ce que ce

dernier a publié sur l'opération de la taille et le cathétérisme; il donne, sur le régime qu'exigent les opérés, de longs renseignemens, qui seraient mieux adressés à des garde-malades qu'à des chirurgiens; il énumère les expériences de Fourcroy et de M. Vauquelin sur la nature des calculs urinaires, et indique les cas où on peut tenter de les dissoudre. Les recettes qu'il donne pour guérir les plaies, les ulcères de la cornée, les fistules au périnée, les chancres de la face, etc., prouvent dans l'auteur bien moins le discernement d'un praticien éclairé, qu'une croyance routinière dans les vertus de topiques justement oubliés aujourd'hui.

BASILE VALENTIN. Ce nom, célèbre dans l'histoire de l'alchimie et de la chimie, est le sujet de beaucoup de discussions et de doutes pour savoir s'il exista réellement un personnage qui l'a porté, où s'il n'est qu'un nom supposé, sous lequel plusieurs adeptes se cachèrent. Si l'on en croit Gudenus, qui a écrit l'histoire d'Erford, et dont l'opinion est le plus communément adoptée, Basile Valentin était un moine de l'abbaye de Saint-Pierre d'Erford, de l'ordre des Bénédictins, et existait en 1413. C'est tout ce que cet historien dit avoir pu apprendre de lui. Dans un des ouvrages publiés sous ce nom, *Le Char triomphal de l'antimoine*, Valentin dit être né en Alsace, sur les bords du Rhin, et avoir fait dans sa jeunesse un voyage dans les Pays-Bas et en Angleterre, ainsi qu'un pélerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle. D'autres ont pensé qu'il n'avait point existé d'alchimiste du nom de Basile Valentin; que ce nom, formé du mot grec βασιλεύς, et du latin *valere*, *valendo*, désignait allégoriquement la puissance de l'alchimie, ou la propriété merveilleuse du régule, et que plusieurs alchimistes s'en étaient servi pour voiler leurs travaux. Divers ouvrages portent l'empreinte d'un temps postérieur à celui où l'on faisait vivre le moine d'Erford, soit que les copistes aient interpolé des passages dans ses écrits, soit qu'ils aient été réellement composés par d'autres alchimistes. *Le Char triomphal de l'antimoine* date au moins du seizième siècle, puisqu'il s'y trouve un assez grand nombre de passages où il est question du mal français, affection qui n'a été connue sous ce nom qu'après l'expédition des Français à Naples, en 1495. Sprengel regarde même ce traité comme une production de Paracelse ou de quelques-uns de ses disciples, parce que l'on y voit régner les mêmes idées théosophiques, la même jactance, le même dédain des sciences vulgaires, qu'affícha ce célèbre réformateur. Quoi qu'il en soit de Basile Valentin et des fables dont il a été le sujet, suivant l'usage des alchimistes, l'auteur des écrits qui en portent le nom

est considéré à juste titre comme le fondateur de la chimie pharmaceutique. Comme tous les écrits des adeptes, ils sont remplis de chimères concernant la pierre philosophale; mais ils contiennent une foule de découvertes que Vanhelmont et plusieurs autres se sont attribuées. On y voit la première application étendue qu'on ait faite des préparations chimiques à la médecine. Le régule d'antimoine, le beurre d'antimoine, le précipité rouge et l'alcali fluor y sont clairement indiqués. Le foie de soufre, le bismuth et le sucre de Saturne y sont très-bien décrits. Enfin, on y trouve la préparation de l'acide sulfurique avec le vitriol martial et par la sublimation du soufre, celle de l'acide nitrique, de l'acide muriatique, de l'eau régale et de l'éther sulfurique. Basile Valentin a surtout travaillé l'antimoine auquel il attribua la propriété de purifier l'or ainsi que le corps humain, et qu'il a le premier employé comme médicament. Un grand nombre d'écrits publiés sous le nom de Basile Valentin sont en allemand; nous les indiquerons, d'après Lenglet-Dufresnoy, suivant le titre des traductions qui en ont été faites en latin; ce sont :

Tractatus chimico-philosophicus de metallis et mineralibus. Francfort, 1676, in-8.

Practica. — Dans le *Tripus aureus* de Maier. Francfort, 1618, in-4.

Duodecim claves philosophicæ. — Dans le *Tripus aureus* de Maier, et dans le tom. II de la *Biblioth. chim.* de Manget; traduit en français avec d'autres traités et séparément. Paris, 1659, in-8; *ibid.*, 1660, in-12; et dans le tom. III de la *Biblioth. des philosophes chimiques*, par M. J. de R. Paris, 1741, in-12. 3 vol.

Dialogus fratris Alberti cum spiritu.

Currus triumphalis antimonii, commentario illustratus à Theodoro Kerkringio. Amsterdam, 1671, in-12; *ibid.*, 1685, in-12. — Fabre, de Castelnaudari, a aussi commenté ce traité dans un ouvrage qui a pour titre : *In currum triumphalem antimonii Fr. Basilii Valentini annotationes ut et in 12 alios libellos chimicos.* Toulouse, 1646, in-8.

De tincturis.

Révélation des mystères des teintures essentielles des sept métaux, et de leurs vertus médicinales; trad. de l'allem., par Israël, méd. allem. Paris, 1646, in-4. — Le titre de l'ouvrage en allemand est *Traité des choses naturelles et surnaturelles.* Les deux premiers chapitres manquent dans la traduction.

Liber de microcosmo, magno mundi mysterio et hominis medicinâ. Marbourg, 1609, in-8.

Azoth philosophorum, seu aureliæ occultæ, de materiâ lapidis philosophorum, etc. Francfort, 1613, in-4; dans le tom. IV du *Theatrum chimicum;* et trad. en franç. avec les *Douze clefs.* Paris, 1624, in-8, et dans le tom. III de la *Biblioth. des philos. chim.*

Conclusiones, cum notis Pet. Fabri supra memorato libro.

Apocalypsis chimica. Erford, 1624, in-8.

Haliographia, de præparatione salium, ex manuscripto Basilii Valentini. 1612, in-8; et Bologne, 1644.

De sulfure et fermento philosoph.

Testamentum ejus (en allemand). Strasbourg, 1651, in-8.

Opus præclarum ad utrumque, quod pro testamento dedit filio suo adoptivo, dans le tom. IV du *Theatr. chim.*

De magno lapide antiquorum sapientium, dans le t. II de la *Biblioth. chim.* de Manget.

Prima materia lapidis philosophici. Ibid.

Appendix magni lapidis antiquorum sapientium. Ibid.

Les œuvres de Basile Valentin ont été réunies en latin sous ce titre : *Scripta chimica.* Hambourg, 1700, in-8.

(Lenglet-Dufresnoy, *Hist. de la philos. hermét.* — Sprengel, *Hist. de la méd.*)

BASS (Henri), en latin Bassius, naquit à Brême en 1690. Son père, Gérard Bass, chirurgien très-distingué de cette ville, fut son premier maître dans l'art de guérir. A 23 ans, Henri se rendit à Halle pour entendre les leçons de Frédéric Hoffmann. Deux ans après, il alla à Strasbourg, puis à Bâle, en 1717, où il se livra sans relâche à l'étude et à l'exercice de la chirurgie. En 1718, il revint à Halle, et reçut le grade de docteur en médecine et en chirurgie, après avoir soutenu, sous la présidence de Frédéric Hoffmann, une thèse que nous indiquerons plus bas. Il fut nommé, la même année, professeur extraordinaire d'anatomie et de chirurgie dans l'Université de Halle. Il en remplissait les fonctions depuis trente-six ans, avec la réputation d'un grand praticien, quand il mourut, frappé d'apoplexie, le 5 mars 1754. Nous avons de lui :

De fistula ani feliciter curandâ. Halle, 1718, in-4, insérée dans la *Collection des thèses de chirurgie*, de Haller, et dans le tome II de la traduction abrégée de cette collection, publiée par Macquart, Paris, 1757-1760, 5 vol. in-12. On trouve aussi cette dissertation parmi les *Opera omnia* de Fréd. Hoffmann (*Supp. secund., part. sec.*), à qui on l'a faussement attribuée.

Gründlicher bericht von bandagen, etc., nebst nothigen kupferstichen. Traité des bandages, avec les planches nécessaires. Leipsick, 1720, in-8; deuxième édition, corrigée et augmentée, *ibid.*, 1732, in-8. Bass avait pris Verduc pour guide; mais il l'augmenta, le corrigea, et enrichit son ouvrage d'un grand nombre de planches; Haller et Schlichting le regardaient comme le traité le plus complet et le meilleur qui existât en ce genre.

Erlauterter Nuck, etc. — Ce sont des commentaires sur la chirurgie de Nuck, avec une préface de Fréd. Hoffmann, et des planches. Halle, 1728, in-8.

Observationes anatomico-chirurgico-medicæ, in quatuor decades digestæ, variis observatis rarioribus exornatæ et solidis medicæ scientiæ principiis

superstructæ. Halle, 1731, in-8, fig. —En anatomie, on y trouve des observations sur les vésicules séminales, le thymus, les capsules surrénales, les valvules de l'aorte, les trois courbures du colon, les variétés de l'hymen. L'auteur regarde les os sésamoïdes comme des tendons ossifiés; il pense que le chyle ne passe point dans les veines mésentériques. En chirurgie: plusieurs exemples de renversement du *rectum*, guéri par l'introduction dans l'anus d'un anneau de carton; fistule pulmonaire, chute du vagin et de la vessie urinaire, testicule resté au-dessus de l'anneau inguinal, et pris pour un bubonocèle; fistule s'étendant des glandes inguinales dans l'intestin iléon, etc.

Mémoire sur cette question: *Pourquoi certaines tumeurs doivent être extirpées, et d'autres simplement ouvertes?* (en latin, et traduit en français) dans le tome I des *Prix de l'Académie de chirurgie.*

Tractatus de morbis venereis, quem observationibus auxit et in usum auditorum edidit J. W. Baumer. Francfort et Leipsick, 1763, in-8 de 92 pp.

(*Comment. de rebus in scient. natur. et medic. gestis.*—Haller, *Bibliot. anat.* et *Biblioth. chirurg.*)

BASSUEL (Pierre), chirurgien distingué du dix-huitième siècle, naquit à Paris, en 1706, de . . . . . Bassuel, chirurgien principal de la Salpétrière; il fit ses études au collége Louis-le-Grand, et débuta dans la carrière médicale sous les auspices de Thibaut, élève de son père, et chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. Reçu maître en chirurgie à vingt-quatre ans, il fut nommé, la même année (1730), membre de la Société des arts, qui venait d'être fondée sous la protection de S. A. S. le comte de Clermont, et l'année suivante membre de l'Académie royale de chirurgie, dès l'organisation de ce corps savant. Appelé, en 1744, à la chaire de professeur et démonstrateur royal adjoint pour la thérapeutique, il conserva cette place jusqu'à sa mort. En 1745, il suppléa Hévin à l'Académie comme secrétaire des correspondances, et ce titre lui fut définitivement conféré en 1751, quand le roi donna un nouveau réglement à cette société. Bassuel mourut le 4 juin 1757, âgé de 51 ans, au septième jour d'une fluxion de poitrine. Il a publié des travaux intéressans, qui sont insérés dans la *Collection de l'Académie royale des sciences*, et que nous allons faire connaître sommairement:

Mémoire sur l'action du cœur. Ce travail a pour objet la solution d'une question relative aux phénomènes que le cœur présente lorsque le sang est lancé dans les artères. Harvey, Lower, Stenon et Vieussens pensaient que le cœur se raccourcit alors, tandis que Borelli assurait qu'il s'alongeait tout en se contractant. Les expériences faites par Hunauld, d'après l'invitation de l'Académie, venaient à l'appui de la première opinion. Bassuel lut devant cette société un exposé de ses recherches qui lui avaient démontré

qu'en effet le cœur se raccourcissait, et il pratiqua à cette occasion des expériences curieuses et très-concluantes. Senac, dans son *Traité du cœur,* donne l'histoire de cette contestation, et embrasse l'opinion de Bassuel, dont il fait un juste éloge. Bassuel n'avait encore que 25 ans.

Dissertation hydraulico-anatomique, ou *Nouvel aspect de l'intérieur des artères, et de leur structure par rapport au cours du sang.* — Dans ce mémoire, l'auteur fait connaître ses remarques multipliées sur la disposition des embouchures de toutes les artères; il s'est attaché spécialement à étudier la cavité de ces vaisseaux; il décrit avec soin la variété constante des éperons qu'il a toujours trouvée relative à la direction des vaisseaux et au cours du sang que cette structure doit faciliter. Il examine quelle est la disposition particulière de ces digues, lorsque plusieurs orifices voisins et contigus partent du même tronc; il développe, à l'aide du scalpel, la structure interne des orifices des artères à toutes les bifurcations, et fait voir dans chaque éperon un arrangement de fibres et une texture déterminée, spécialement appropriée aux usages auxquels ces parties sont destinées. *Mém. des savans étrangers,* t. I.

Occupé exclusivement pendant plusieurs années de recherches sur la structure des vaisseaux, Bassuel lut à l'Académie deux autres mémoires sur cette matière, mais qui n'ont pas été imprimés; l'un avait pour titre : *Examen du sentiment de Lower sur le coude de l'aorte et les orifices de son arcade;* le second traitait *de la situation des orifices des artères coronaires du cœur, par rapport aux manières différentes dont on pense que le sang y aborde à chaque systole.* Ces deux mémoires prouvaient beaucoup d'érudition et des connaissances anatomiques très-précises.

Mémoire sur la hernie crurale. (*Mercure de France*, 1734.) L'auteur fait observer la direction de l'arcade sous laquelle les parties contenues dans l'abdomen s'échappent pour former hernie à la partie supérieure de la cuisse; il détermine le nombre et la situation des parties qui passent sous cette arcade dans l'état naturel, pour prouver que la hernie se forme dans sa partie inférieure et la plus étroite, près de l'os pubis, sous l'angle inférieur du ligament de Fallope. Ce mémoire est rempli d'observations judicieuses propres à faciliter la réduction et à donner à l'opération, quand elle devient nécessaire, plus de sûreté et de méthode. Bassuel pratiquait cette opération avec une dextérité remarquable, au rapport de Louis.

Mémoire historique et pratique sur la fracture de la rotule, lu en deux parties aux séances publiques de l'Académie royale de chirurgie, en 1744 et 1745. L'auteur démontre, d'après la structure de l'articulation du genou et la disposition des parties qui l'avoisinent, comment les fractures transversales de la rotule sont possibles par la seule action musculaire. Dans la seconde partie de son travail, il fait l'histoire des différentes méthodes curatives, depuis les temps les plus reculés jusqu'à son époque, et montre que c'est seulement sur la fin du 17e siècle qu'on a proposé des moyens plus rationnels pour guérir cette fracture. Bassuel fait remarquer qu'aucun d'eux ne remplit exactement toutes les indica-

tions, et il décrit un bandage dont l'application est très-facile, et qui offre, selon lui, ces avantages, comme l'expérience le lui a prouvé.

Dissertation sur une sueur salivale à la joue, occasionnée par le long usage d'emplâtres vésicatoires employés à l'occasion de maux d'yeux invétérés et rebelles. (*Mémoires de l'Académie des sciences*, 1746.)

(Louis, *Éloges de MM. Bassuel, Malaval et Verdier.* Paris, 1759.)

BAUDELOCQUE (Jean-Louis), le plus célèbre et le plus habile accoucheur de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci, naquit à Heilly, près d'Amiens, le 30 novembre 1745. Après avoir fait ses premières études, et reçu de son père, qui exerçait la chirurgie dans le pays, les principes de cet art, il vint à Paris suivre les leçons des grands maîtres. Il s'attacha particulièrement à l'anatomie et à la chirurgie. Admis à l'école pratique établie dans le sein du Collége royal de chirurgie, il obtint au concours public un des premiers prix de cette école. A cette époque, Solayrès se livrait avec succès à l'enseignement particulier des accouchemens. Ce jeune professeur, forcé par les premiers symptômes de la maladie qui le conduisit au tombeau, d'interrompre ses cours, chargea Baudelocque, qu'il avait distingué, de le suppléer. Cette circonstance fut favorable à Baudelocque, dont le mérite fut mis de bonne heure en évidence. La manière dont il remplaça Solayrès lui attira l'attention et la faveur des étudians. Dès-lors il se consacra entièrement à l'art des accouchemens. Les succès qu'il avait dans l'enseignement de cette branche de la médecine, et son habileté dans la pratique, étendirent rapidement sa réputation. En 1776, il avait été nommé agrégé au Collége de chirurgie, et peu de temps après, conseiller. L'Académie royale de chirurgie l'admit dans son sein, et diverses sociétés savantes s'empressèrent de se l'adjoindre. Ses ouvrages, devenus classiques, et traduits dans presque toutes les langues de l'Europe, propagèrent son nom bien au-delà du théâtre où il exerçait. Ses occupations, soit auprès des femmes en couches ou attaquées de quelques maladies, soit pour répondre aux consultations qui lui étaient adressées de tous les points de la France, et même des pays étrangers, se multiplièrent alors à un tel point, qu'il se vit forcé de cesser entièrement ses cours particuliers. Mais, appelé à faire partie de la Faculté de médecine de Paris, lors de son organisation sous le premier nom d'École de santé, et nommé chirurgien en chef et accoucheur de l'hospice de la Maternité, il

reprit les fonctions de l'enseignement qu'il avait exercées avec tant d'avantage pour la science et l'humanité. La gloire de Baudelocque était à son comble ; mais l'envie s'attacha à ses succès, et empoisonna les derniers momens de sa vie. Sacombe, depuis long-temps, cherchait à se fonder une renommée par une opposition scandaleuse : il avait déclaré une guerre violente à tous les partisans de l'opération césarienne. Baudelocque, le plus célèbre d'entre eux, fut celui contre lequel il dirigea ses coups. Sacombe, à l'occasion d'un accouchement laborieux dans lequel l'enfant fut décollé et auquel la mère succomba, osa presque accuser Baudelocque d'un double assassinat. Les tribunaux et l'opinion publique firent justice de cette infâme calomnie. Mais le chagrin qu'il en ressentit altéra dès-lors profondément sa santé, et avança le terme de ses jours. Il mourut d'une affection cérébrale le 2 mai 1810. Il venait d'être choisi pour accoucher l'impératrice Marie-Louise.

Baudelocque ne fut point un de ces génies puissans appelés à changer la face des sciences. Une telle faculté lui eût peut-être été inutile à l'époque où il parut. La science des accouchemens était à peu près toute faite. Les travaux antérieurs, et surtout ceux de Levret et de Smellie l'avaient portée à ce degré où il ne reste guère plus de découvertes importantes à faire. Mais ses principes étaient en quelque sorte épars et un peu confus. Baudelocque eut un genre de mérite presque de circonstance. Doué d'une lucidité et d'une précision d'esprit remarquable, d'un talent d'observation peu commun, d'une dextérité très-grande, il sut apprécier, propager et mettre en pratique toutes les saines connaissances qui constituent l'art auquel il s'était consacré. Il ne fut pas un professeur brillant; mais il s'exprimait avec clarté et précision, et savait rendre ses leçons intéressantes par la solide instruction qu'on y puisait. Il forma un grand nombre d'accoucheurs et de sages-femmes, qui honorèrent un art trop souvent abandonné à l'ignorance et à la routine. Les mêmes qualités se montrent dans ses écrits. Il n'est point auteur original ; il adopte et suit trop scrupuleusement la classification de Solayrès, chargée de divisions et de subdivisions. Mais il n'est aucun point de la science qu'il n'éclaire par la manière dont il l'expose, dont il le juge d'après les travaux de ses prédécesseurs ou d'après sa propre expérience. Il n'est pas cependant exact de dire qu'il n'ait en rien avancé la science. Il a déterminé avec plus de précision

qu'on ne l'avait fait avant lui les divers mouvemens de la tête et du corps du fœtus dans le passage à travers le bassin. Il a mieux fixé les diamètres de cette cavité, leurs rapports avec ceux de la tête du fœtus. L'art de reconnaitre les dimensions du bassin chez la femme vivante reçut de lui des perfectionnemens réels. Enfin il a contribué plus que personne, et par ses préceptes et par son exemple, à faire apprécier les ressources de la nature dans l'accouchement, et a très-bien précisé les cas où doivent être employés les secours de l'art. Toutefois, on peut lui reprocher de s'être laissé entrainer un peu trop loin dans ses préventions contre la section de la symphise. (*V.* l'article ACCOUCHEMENT.) Nous avons signalé son habileté dans la pratique de son art; elle était universellement reconnue. Il a laissé :

An in partu propter angustiam pelvis impossibili, symphysis ossium pubis secanda? Paris, 1776, in-4. — C'est la thèse que Baudelocque présenta pour être agrégé au collége de chirurgie.

Principes de l'art des accouchemens, par demandes et par réponses, en faveur des élèves sages-femmes. Paris, 1775, in-12, fig.; *ibid.*, 1787, in-12 (édition tirée au nombre de 6,000 exempl. aux frais du Gouvernement); *ibid.*, 1806, in-12; *ibid.*, 1812, in-12; *ibid.*, 1821, in-12, avec 30 planches. — Dans ces deux dernières éditions, se trouvent des notices sur Baudelocque, par MM. Leroux et Chaussier.

L'art des accouchemens. Paris, 1781, in-8, 2 vol., avec 17 planches; *ibid.*, 1789; *ibid.*, 1796; *ibid.*, 1807; *ibid.*, 1815; *ibid.*, 1822, in-8, 2 vol. fig. avec les notices de MM. Leroux et Chaussier. — Cet ouvrage est composé sur le même plan que le précédent; mais, destiné aux médecins et chirurgiens, il est beaucoup plus étendu.

Baudelocque est encore auteur d'un grand nombre de rapports, de mémoires intéressans sur les divers points de l'art des accouchemens. Les uns sont inédits; la plupart ont paru dans des recueils périodiques, particulièrement dans les *Procès-verbaux des distributions de prix de la Maternité*, et dans le *Journal général.* Les principaux sont :

Mémoire sur les hémorragies utérines cachées, ou sans écoulement de sang au dehors, pendant le travail de l'enfantement. (Recueil périodique de la Société de médecine de Paris, t. III, pp. 3-45.)

Rapport sur une observation de renversement et d'amputation de la matrice, communiquée à la Société par le citoyen Bardol. Observations et réflexions à ce sujet. (*Ibid.*, tom. IV, pp. 99-139.)

Rapport sur le travail du citoyen Piet, intitulé : De la rupture de la matrice au terme de l'accouchement, etc. (*Ibid.*, tom. IV, pp. 253-279.)

Extrait du journal d'une opération césarienne pratiquée sur la femme de Nicolas Gabory, ouvrier en indiennes, demeurant, etc., par le citoyen Bacqua, chirurgien; et rapport à ce sujet, par les citoyens Plessmann et Baude-

locque. (*Ibid.*, tom. IV, pp. 434-461. et tom. V, pp. 3-89.) — Un certain nombre d'exemplaires de ce mémoire furent tirés à part, sous le titre de : *Recherches sur l'opération césarienne.*

Rapport sur une observation communiquée par le citoyen R. Tarbes, officier de santé à Toulouse, concernant l'opération césarienne; et recherches et réflexions sur plusieurs autres cas d'opération césarienne. (*Ibid.*, tom. V, pp. 427-449.)

Réflexions sur l'hydropisie de la matrice. (*Ibid.*, pp. 357-376.)

Baudelocque a laissé une *Collection de ses observations*, recueillies pendant quarante ans.

(Chaussier. — *Discours lu à une séance publique de l'hospice de la Maternité.*)

BAUDERON (Brice) naquit à Paray, petite ville de l'arrondissement de Charolles (Saône-et-Loire), en 1539 ou 1540. Il fit ses études médicales à Montpellier, et s'établit ensuite à Mâcon. Il acquit, avec une grande réputation, des biens considérables, entre autres, la terre de Sénecé, dont ses descendans portèrent le nom. Arrêté par les Ligueurs, dans une visite qu'il avait faite à l'abbé de Cluny, Bauderon acheta sa liberté au prix d'une énorme rançon qui lui coûta une partie de sa fortune. Il mourut, en 1623, âgé de 84 ans. Ses ouvrages sont :

Pharmacopée de Bauderon. Lyon, 1588, in-8; *ibid.*, 1594, in-16; *ibid.*, 1596, in-16; *ibid.*, 1603, in-8; *ibid.*, 1607, in-8; *ibid.*, 1613, in-8; *ibid.*, sous le titre de *Paraphrase sur la pharmacopée, divisée en deux livres, etc.*, ensemble un *Traité des eaux distillées, fait par Laurent Catelan, maistre apothicaire de Montpellier*, 1618, in-8; *ibid.*, 1623, in-8; *ibid.*, avec des notes de Sauvageon, 1639, in-8; Paris, 1641, in-8; Lyon, 1643, in-8; *ibid.*, 1648, in-8; Paris, 1650, in-8; Rouen, 1651, in-8; Toulouse, 1654, in-8; Lyon, 1655, in-8; Rouen, 1661, in-8; Lyon, avec des remarques de François de Verny, 1662, in-4; *ibid.*, 1681, in-8; Paris, 1693, in-8; trad. en latin par Philémon Holland, Londres, 1639, in-fol.; La Haye, 1640, in-12. — D'aussi nombreuses éditions prouvent que cette pharmacopée fut long-temps très-estimée.

Bricii Bauderoni praxis, in duos tractatus distincta. In priore, agitur de febribus essentialibus tàm simplicibus quàm compositis, confusis, erraticis, malignis ac pestiferis et symptomaticis in genere et in specie curandis. In posteriore, de symptomatis et morbis internis à capite ad pedes usque. Paris, 1620, in-4 de 849 pp.

(Bayle, *Dict. hist.* — Papillon, *Biblioth. de Bourgogne.* — Goulin, dans *Encyclop. méthod.*)

BAUDRY, médecin des hôpitaux du roi, et intendant des eaux minérales de Bourbonne-les-Bains, a publié :

Traité des eaux minérales de Bourbonne-les-Bains, contenant une expli-

cation méthodique sur tous leurs usages. Dijon, 1736, in-8. — L'auteur donne son traité comme le premier qui ait été publié sur les eaux de *Bourbonne*, quoiqu'il en existât déjà un assez grand nombre. Celui-ci n'est pas entièrement dénué d'intérêt.

(*Journal des savans* (1738). — Carrère, *Catalogue des ouvrages sur les eaux minérales*.)

BAUHIN (Jean), chef d'une famille célèbre, dont cinq générations successives se consacrèrent à l'exercice de la médecine, était né à Amiens en 1511. La réputation qu'il s'était acquise lui valut le titre de médecin de Catherine, reine de Navarre, et de Marguerite, sœur de François Ier. Bauhin ayant embrassé la religion réformée, se vit forcé de s'exiler de sa patrie, où il n'échappa que par de hautes protections aux supplices prononcés contre ses coreligionnaires. Après divers événemens, il se fixa à Bâle, n'étant âgé que de trente-deux ans. Il y exerça long-temps sa profession avec la plus grande distinction, et y mourut en 1582, à l'âge de 71 ans, sans avoir rien écrit. (Moréri.)

BAUHIN (Jean), fils aîné de Jean Bauhin, naquit à Bâle en 1541. Il embrassa la même profession que son père; mais il se livra particulièrement à l'étude de la botanique. Dès l'âge de dix-huit ans, il était en correspondance avec l'illustre naturaliste et médecin Conrad Gessner. Après avoir fait ses cours à l'Université de Bâle, il alla passer une année à celle de Tubinge, où Fuchs enseignait la botanique; puis se rendit à Zurich, et parcourut avec Gessner les Alpes et une partie de la Suisse et de la Rhétie; il voyagea ensuite en Italie, et demeura quelque temps à Padoue. De là il vint en France, et séjourna à Montpellier, où il étudia la médecine et l'histoire naturelle sous Rondelet. Après avoir visité les provinces méridionales de la France, et s'être lié à Lyon avec Dalechamp, qu'il aida quelque temps dans la composition de l'*Histoire des plantes*, entreprise par ce savant botaniste, il revint à Bâle, où il fut nommé professeur de rhétorique en 1566. Il occupa cette chaire pendant quatre ans, jusqu'à l'époque où, choisi pour médecin par le duc de Würtemberg, prince de Montbelliard, il alla se fixer dans cette ville. Il y demeura plus de quarante ans, et y mourut en 1613. Ses études et ses travaux en botanique furent favorisés par les goûts du prince, qui aimait les sciences, et se plaisait à rassembler dans ses jardins les arbres et les plantes les plus rares. La réputation de Jean Bauhin repose entièrement sur ses travaux en botanique. Cependant il paraît avoir exercé avec distinction la médecine, la chirurgie, et même l'art des accouchemens.

D'après ce que dit son frère Gaspard dans ses additions au *Traité de l'enfantement césarien* de Rousset, il aurait été le premier des modernes qui ait opéré la version par les pieds. Il a laissé:

De plantis à divis sanctisque nomen habentibus. Bâle, 1591, in-8; Arnstad, 1703, in-8. — Cet ouvrage fut publié par les soins de Gasp. Bauhin, qui y ajouta des lettres inédites de Gessner.

Memorabilis historia luporum aliquot rabidorum qui circa annum 1590, apud Mompelgardum et Befortum, multorum damno, publicè grassati sunt. Montbelliard, 1591, in-8, trad. en allemand et en français, avec des additions sur les secours et les médicamens à employer contre cette espèce de rage et celle des autres animaux. Montbelliard, 1591, in-8.

De plantis absinthii nomen habentibus. Montbelliard, 1593, in-8; *ibid.*, 1599, in-8.

Traité des animaux ayant ailes, qui nuisent par leurs piqûres ou morsures, avec les remèdes. Montbelliard, 1593, in-8.—Bauhin y démontre l'innocuité des papillons dont la langue est roulée en spirale, et que les gens de la campagne redoutaient comme funestes par leurs piqûres pour eux et leurs animaux.

Historia novi et admirabilis fontis balneique Bollensis, mandato principis. Montbelliard, 1598, in-4; *ibid.*, 1600, in-4. — L'auteur rapporte dans cet ouvrage un grand nombre de cures opérées par l'usage des eaux minérales de Boll, que l'on venait de découvrir. Par occasion, il parle de la manière de traiter presque toutes les maladies, et fait une longue énumération de toutes celles contre lesquelles on peut administrer les eaux de Boll. L'auteur y a fait entrer des détails intéressans pour les botanistes et les cultivateurs; il y a inséré des figures en bois de 56 espèces ou variétés de pommes et de 36 espèces de poires cultivées dans le pays.

De aquis medicatis nova methodus, quatuor libris comprehensa. Agitur in iis de fontibus celebribus, thermis, balneis universæ Europæ, et potissimum ducatus Wittembergensis, eorum mixtionibus, metallis, succis, investigandi et utendi modo, et eorum viribus. Item de variis fossilibus, stirpibus, insectis, quorum plurimæ figuræ sive icones et regionum tabulæ adducuntur. Montbelliard, 1605, in-4; *ibid.*, 1607, in-4; *ibid.*, 1612, in-4.— C'est une édition un peu augmentée du précédent ouvrage.

Von der pest. De la peste. Montbelliard, 1597, in-8.

De auxiliis adversùs pestem. Montbelliard, 1607.

Historiæ plantarum prodromus. Yverdun, 1619, in-4. — C'est le plan de l'histoire universelle des plantes, à laquelle travaillait depuis long-temps J. Bauhin. Cherler, médecin de Bâle, qui avait épousé sa fille unique, et qui l'avait aidé dans cet immense travail, publia ce prodrome.

Historia plantarum universalis nova et absolutissima, cum consensu et dissensu circa eas. Yverdun, 1650-1651, in-fol., 3 vol. — Cet ouvrage fut publié long-temps après la mort de J. Bauhin, par les soins de Chabrée, de Genève, et de F.-L. de Graffenried, baillif d'Yverdun, qui avança les 40,000 florins auxquels se montèrent les frais

de l'entreprise. Dans cette histoire, but et résultat de tous les travaux de J. Bauhin, on trouve réuni et disposé avec beaucoup de méthode et de goût tout ce qui a été écrit sur les plantes depuis la plus haute antiquité. Les planches sont mal exécutées; 5000 plantes y sont décrites. L'ouvrage est divisé en quarante livres, qui tiennent lieu de classes; ils sont divisés en chapitres, qui peuvent être regardés comme des sections. On y reconnait les traces de plusieurs familles; mais il n'y en a aucunes qui y soient dans leur totalité.

On trouve encore de J. Bauhin, dans le recueil de Schenck, des observations sur la fracture des os de la tête, sur un calcul et sur une plaie de la vessie terminée par guérison.

(*Athenæ rauricæ.* — Haller. — Du Petit-Thouars, *Biogr. univer.*)

BAUHIN (Gaspard), second fils de Jean Bauhin, naquit à Bâle le 17 janvier 1560. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais, laissé libre dans son choix, à l'exemple de son frère, il se détermina pour la médecine. Il se livra avec ardeur à l'étude des diverses parties de cette science, y compris l'anatomie et la botanique, qui n'étaient pas alors enseignées publiquement. Mais, non content des ressources que lui offrait son pays, il partit pour l'Italie, et alla à Padoue suivre les leçons de Picoluomini, de Fabrizio d'Aquapendente, de Mercuriali, de Capivaccio, et de plusieurs autres célèbres professeurs. L'étude de l'anatomie et de la botanique l'occupa surtout. Il visita dans ce but presque toutes les parties de l'Italie, et retourna, en 1579, à Bâle. Il n'y resta que peu de temps, et partit pour Montpellier, où il séjourna un an, pendant lequel il perfectionna ses études. Il parait qu'il alla aussi à Paris, et y suivit les cours de chirurgie de Severin Pineau. Il retourna ensuite en Allemagne, et se proposait de visiter les principales Universités de ce pays; mais, à peine arrivé à Tubingue, il fut rappelé auprès de son père, qui se sentait près de mourir. Reçu peu après docteur à Bâle, il y fit des cours particuliers d'anatomie et de médecine. Les succès qu'il obtint engagèrent le Collége de médecine à le charger de l'enseignement de la première de ces sciences et de la botanique. L'Université lui confia aussi la chaire de langue grecque. On créa alors les chaires d'anatomie et de botanique, qu'il occupa le premier, et qu'il remplit depuis 1589 jusqu'en 1614, époque où il succéda à Félix Plater dans les places de professeur de médecine-pratique et de premier médecin de la ville. Le duc de Wurtemberg l'avait placé au rang de ses premiers médecins. Gaspard Bauhin mourut à Bâle, le 5 décembre 1624, laissant d'un troisième mariage un fils unique, Jean-Gaspard Bauhin, qui eut beaucoup de célébrité, fut professeur d'a-

natomie et de botanique, puis de médecine pratique, mais qui n'a écrit que quelques dissertations. De sept fils qu'eut Jean-Gaspard, quatre embrassèrent la médecine. Le troisième (Jérôme) a écrit et recueilli quelques dissertations. L'un des deux fils de Jérôme, qui formait la cinquième génération, se livra, comme ses ancêtres, à la médecine, l'exerça avec distinction, et mourut en 1705, sans avoir rien écrit.

Les titres de Gaspard Bauhin à la célébrité consistent principalement dans ses travaux en botanique; mais sa réputation, ainsi que celle de son frère Jean, avec lequel il a une conformité parfaite pour la nature et la direction de ses travaux, a été exagérée. Loin d'être les premiers botanistes de leur siècle, il n'est aucune partie de cette science où ils n'aient été surpassés. Leur mérite réel, et il leur assure un rang très-distingué, est d'avoir su renfermer dans un cadre général les connaissances que l'on avait alors, d'avoir déployé dans cette entreprise une immense érudition, qui a été d'une grande utilité pour leurs successeurs. Cependant la botanique ne fut pas le sujet exclusif sur lequel s'exerça l'esprit actif de Gaspard Bauhin. Il cultiva avec un égal succès l'anatomie; il porta dans ses travaux sur cette science le même genre de talent que dans ceux de botanique. Dans ces deux sciences, il s'attacha particulièrement à la nomenclature, et rendit à ce sujet de grands services. On a de lui les ouvrages suivans :

Franc. Rousseti liber de partu cæsareo. Bâle, 1582, in-8; *ibid.*, 1586, in-4 (avec la collection *Muliebrium, etc.*); *ibid.*, 1588, in-8; *ibid.*, 1591, in-8. — C'est la traduction en latin de l'ouvrage français de Rousset; Bauhin y ajouta : *Appendix ad Franç. Rousseti librum de partu cæsareo, varias et novas historias continens, quibus quæ in illo tractatu continentur, comprobantur.* Cet appendice, dans lequel Bauhin rapporte un grand nombre d'observations peu authentiques d'enfantement césarien, est inséré dans les *Gyneciorum libri*, d'Israël Spach, p. 480.

De humani corporis partibus externis, hoc est universalis methodi anatomicæ quam ad Vesalium accomodavit, liber I, multis novis, iisdemque raris observationibus propriis refertus. Bâle, 1588, in-8; *ibid.*, 1591, in-8; *ibid.*, 1592, in-8.

De corporis humani fabricâ lib. IV, methodo anatomicâ in prælectionibus publicis propositâ : ad Andr. Vesalii tabulas instituta, sectionibusque publicis et privatis comprobata, multis denique novis inventis et opinionibus aucta. Bâle, 1590, in-8; *ibid.*, 1600, in-8; Francfort, 1605, in-8, sous le titre de *Theatrum anatomicum.* (Voy. ci-dessous.)

Anatomes liber secundus, partium similium spermaticarum tractationem per quatuor causas ex Hippocratis, Aristotelis, Galeni et recentiorum doc-

trinâ traditam, continens. Bâle, 1591, in-8; *ibid.*, 1592, in-8; *ibid.*, 1596, in-8.

Institutiones anatomicæ corporis virilis et muliebris historiam proponentes. Bâle, 1592, in-8; Lyon, 1597, in-8.

Aloysii Anguillaræ de simplicibus liber primus cum notis Gaspari Bauhini. Bâle, *apud Henricum Petrum*, 1593. Schenck, dans sa *Bibl. iatrica*, dit que cette traduction n'a pas été imprimée.

Phytopinax, seu enumeratio plantarum 2,460 ab herbariis nostro seculo descriptarum cum earum differentiis; cui plurimarum hactenùs ab iisdem non descriptarum 164 succinctæ descriptiones et denominationes accessêre; additis aliquot hactenùs non sculptarum plantarum vivis iconibus. Bâle, 1596, in-4. — C'est un simple catalogue de plantes, avec les citations de quelques-uns des noms que les auteurs, et surtout Lobel, leur ont donnés. Cet ouvrage devait avoir une seconde partie qui n'a point paru.

Prœludia anatomica. Bâle, 1601, in-4.

Animadversiones in historiam generalem plantarum Lugduni editam; catalogus plantarum 400 eo in opere bis terve positarum. Francfort, 1601, in-4. — Critique amère, et non toujours juste, du livre de Dalechamp.

Introductio pulsuum synopsin continens. Bâle, 1602, in-8.

De ossium naturâ. Bâle, 1604, in-4.

Institutiones anatomicæ Hippocratis, Aristotelis, Galeni auctoritate illustratæ. Bâle, 1604, in-8; *ibid.*, 1609, in-8; Francfort, 1616, in-8; Bâle, 1640, in-4.—Haller paraît croire que cet ouvrage est le même que les *Institutiones anatomicæ*, indiquées plus haut.

De compositione medicamentorum. Offembach, 1610, in-8; Francfort, 1610, in-8.

De lapidis bezoar orientalis et occidentalis, cervini item et Germanici ortu, naturâ, differentiis, veroque usu ex veterum et recentiorum placitis liber. Bâle, 1613, in-8; *ibid.*, 1625, in-8.

De hermaphroditorum monstrosorumque partuum naturâ è theologorum, jurisconsultorum, medicorum, philosophorum et rabbinorum, sententiâ, libri duo, hactenùs non editi, planè philologici, infinitis exemplis illustrati. Oppenheim, 1614, in-8; Francfort, 1600 (cette date est probablement fausse), in-8; Francfort, 1629, in-8. —Ce traité fait peu d'honneur à la critique de G. Bauhin; c'est une compilation tirée de toutes sortes de livres, où l'on trouve des histoires de monstres, de géans, de nains, d'animaux rares, d'*envies* de naissance. Il y décrit une *hernie* de la moelle épinière.

Oratio de homine. Bâle, 1614, in-4.

De remediorum formulis, græcis, arabibus, et latinis usitatis, exemplis ad plerosque morbos accomodatis, illustratis, plurimis ratione inventis, experientiâ confirmatis, secretique loco habitis libri duo, Francfort, 1619, in-8.

Vivæ imagines partium corporis humani æneis formis expressæ et ex theatro anatomico Gasp. Bauhini desumptæ. Bâle, 1620, in-4; Francfort, 1640, in-4. — Cette deuxième édition a été publiée par Mathieu Merian. Ces planches sont celles de Vesale réduites; on y trouve, de plus, quelques figures de squelettes, huit planches tirées d'Eustachi; celles des valvules des veines, de

Fabrizio ; celles de Botalli, une planche qui représente une double azygos, quelques planches de Casserio, une bonne figure de la moelle épinière, tirée de Du Laurens.

Προδρομος *theatri botanici, in quo plantæ suprà* 600 *ab ipso primum descriptæ cum plurimis figuris proponuntur.* Francfort, 1620, in-4; Bâle, 1671, in-4. — Bauhin publia ce prodrome pour donner une idée de la manière dont il voulait exécuter un ouvrage complet sur l'histoire des plantes.

Theatrum anatomicum infinitis locis auctum, ad morbos accomodatum, et ab erroribus ab auctore repurgatum, observationibus et figuris aliquot novis illustratum. Francfort, 1621, in-4. — Cet ouvrage est l'extrait de tout ce que les anatomistes ses prédécesseurs avaient écrit, et malgré les amères critiques de Riolan, n'en est pas moins très-recommandable par la vaste érudition qui y règne. Les sources où l'auteur a puisé sont presque toujours citées. Quoique G. Bauhin n'ait pas fait de grandes découvertes en anatomie, il est cependant quelques points de cette science qu'il a éclairés; il a décrit mieux qu'on ne l'avait fait avant lui l'appendice cœcale. Il a voulu s'approprier la découverte de la valvule iléo-cœcale, qui porte encore son nom; mais il est avéré que cette valvule était connue long-temps avant lui par Rondelet, dont il suivit les cours d'anatomie, et elle est d'ailleurs décrite dans les ouvrages de Varoli et de Picoluomini, qui ont paru avant celui de Bauhin. L'histoire des muscles est beaucoup plus exacte que celle qu'on en avait donnée jusqu'à lui. Il a dissipé l'obscurité et la confusion qui y régnaient, en donnant à chacun de ces organes des noms spéciaux dont on fait encore usage aujourd'hui, et qu'il a déduits de leurs attaches, de leur figure, de leur position, de leur volume, de leurs usages et de leur structure; quelques-unes seulement des figures que contient le *Theatrum anatomicum*, appartiennent à Bauhin.

Catalogus plantarum circa Basileam sponte nascentium, cum earumdem synonymiis et locis in quibus reperiuntur, in usum scholæ medicæ quæ Basileæ est. Bâle, 1622, in-8; *ibid.*, 1671, in-8.

Pinax theatri botanici, seu index in Theophrasti, Dioscoridis, Plinii et botanicorum qui à sæculo scripserunt opera; plantarum circiter sex millium ab ipsis exhibitarum nomina, cum earumdem synonymiis et differentiis, methodicè secundùm earum genera et species proponens; opus quadraginta annorum. Bâle, 1623, in-4; *ibid.*, 1671, in-4; *ibid.*, 1683, in-4. — Cet ouvrage est celui qui fonde à juste titre la réputation de G. Bauhin en botanique. L'arrangement méthodique qu'il y suit est peu philosophique : c'est celui de ses prédécesseurs, et surtout de Lobel. Son principal mérite est d'avoir établi comparativement l'identité des plantes et déterminé leurs espèces par un nom ou une phrase très-courte, d'avoir présenté le premier la concordance complète et méthodique des noms donnés aux plantes.

Gaspari Bauhini theatri botanici, sive historiæ plantarum ex veterum et recentiorum placitis, propriâque observatione concinnatæ, liber primus, editus operâ et curâ Jo. Gasp. Bauhini. Bâle, 1658, in-fol.; *ibid.*, 1663, in-fol., avec des figures en bois. — Cet ouvrage, dont le *Pinax* n'est que la

table, et qui ne fut publié que longtemps après la mort de G. Bauhin, par les soins de son fils, n'est pas complet ; il devait former douze volumes, dont trois avaient été achevés. La plupart des figures qui accompagnent ce premier livre avaient déjà paru, soit dans son édition de Mathioli, soit dans le *Prodromus*.

Stirpium aliquot obscuriùs officinis arabibus aliisque denominatarum explicatio, dans l'*Hortus* de Denis Jonquet. Paris, 1659, in-4 ; *ibid.*, 1665, in-fol.

G. Bauhin avait publié une édition des œuvres complètes de Mathioli. Francfort, 1593, in-fol.; Bâle, 1674, in-fol., par les soins de J.-G. Bauhin. Il y fit beaucoup de notes et de corrections, y ajouta une synonymie complète, et les augmenta de 350 figures. Il fit aussi des additions au dialogue *De morbo gallico*. — Il donna une édition des *Secreta medicinæ* de Varignana, avec des additions. Bâle, 1597, in-8. — Il a laissé une édition augmentée du *Kraeuterbuch* (*herbarium*) de Tabernæmoutanus. Bâle, 1625, in-fol. — Enfin, un *Theatrum practicum*, qui n'a point été publié.

On trouve encore de G. Bauhin : *Epistolæ aliquot medicæ*, dans la *Cista medica* de J. Hornung. Nuremberg, 1625, in-4; Leipsick, 1661, in-4.— *Epistola anatomica curiosa ad Voglerum patrem*, dans les *Ephémérides des Curieux de la nature*, dec. I, p. 596.

(*Athenæ Rauricæ*.— Portal.— Haller. — Du Petit-Thouars, dans *Biographie universelle*.)

BAULOT, ou BAULIEU (Jacques), plus connu sous le nom de Frère Jacques, et célèbre dans l'histoire de l'opération de la taille, naquit, en 1651, dans un hameau appelé l'Étendonne, de la paroisse de Beaufort, près Lons-le-Saunier, en Franche-Comté. Ses parens, qui étaient de pauvres cultivateurs, n'avaient pu que lui faire apprendre à lire et à écrire, lorsqu'à l'âge de seize ans, entraîné par le goût des voyages, il voulut quitter la maison paternelle. Une maladie dont il fut atteint l'empêcha de réaliser son projet, et décida de sa vocation pour la chirurgie. Porté à l'hôpital de Lons-le-Saunier, il employa les premiers jours de sa convalescence à donner des soins aux malades; et, jaloux de se rendre plus utile encore, il sollicita des Sœurs hospitalières qu'on lui enseignât à pratiquer la saignée. Piqué du refus qu'on lui fit d'accéder à cette demande, le jeune Baulot sortit de l'hôpital; mais résolu de ne pas retourner chez son père, dont les travaux n'avaient aucun rapport avec ses goûts, il s'engagea dans un régiment de cavalerie, où il servit quelques années. Ce fut dans ce temps qu'il fit connaissance d'un opérateur ambulant, nommé Pauloni, qui pratiquait l'opération de la taille par le grand et le petit appareils, et l'opération de la hernie, mais toujours avec la castration. Ayant obtenu son congé, il s'attacha à Pauloni, dont il

gagna bientôt l'amitié par son assiduité et son zèle à soigner les opérés. Il vécut ainsi avec lui pendant cinq ou six ans, et acquit de cette manière les connaissances nécessaires pour pratiquer lui-même les trois espèces d'opérations dont nous venons de parler. A cette époque, Pauloni voulut se rendre à Venise; mais le jeune Baulot, peu desireux de s'expatrier, préféra le quitter, et se rendit en Provence. Ce fut là qu'il commença à porter un costume monacal analogue à celui des Frères du tiers-ordre de Saint-François, dans lequel il s'était fait recevoir. Depuis lors il prit le nom de *Frère Jacques*, qui lui est toujours resté.

L'occasion d'appliquer les notions chirurgicales qu'il avait acquises pendant son séjour avec Pauloni, ne tarda pas à s'offrir : il pratiqua successivement des opérations de taille et de hernie dans la Provence, le Languedoc et le Roussillon, avec les mêmes instrumens que ceux de son maître; et, après avoir parcouru un assez grand nombre de villes de France, en augmentant chaque jour sa réputation par des cures nouvelles, il revint à Lons-le-Saunier en 1688. Né dans un temps où le peuple des campagnes était courbé sous le joug féodal, Baulot fut obligé d'acheter son indépendance. Il traita à cette époque avec le seigneur du lieu pour s'affranchir. Par cet acte d'affranchissement, passé par-devant le notaire Brenez, à Lons-le-Saunier, on voit que le père du Frère Jacques se nommait Pierre *Baulot*, et sa mère, Pierrette Magnegnat; ce qui peut faire présumer que le nom de *Baulieu*, sous lequel le Frère Jacques fut toujours connu dans ses voyages, n'était probablement qu'un surnom qu'il avait pris, suivant la coutume d'alors, quand il s'enrôla dans la cavalerie.

En 1797, il se rendit à Paris, d'après le conseil d'un chanoine de la métropole de Besançon, qui lui donna une lettre de recommandation pour un chanoine de Notre-Dame. Ce dernier présenta le Frère Jacques à M. de Harlay, premier président du Parlement, lequel, après avoir vu ses certificats, engagea les médecins et chirurgiens de l'Hôtel-Dieu à examiner son procédé opératoire, et à lui en rendre compte. Il fallait d'abord trouver un sujet calculeux. Le Frère partit aussitôt pour la Bourgogne, et ramena à ses frais un individu âgé de quarante ans, affecté de la pierre. L'opération, qui fut pratiquée à l'Hôtel-Dieu en présence d'un concours nombreux de gens de l'art, eut un plein succès, et fut suivie d'une guérison prompte. Cette première opération ne parut pas suffisamment concluante; et, pour concilier les opinions diverses qu'elle

avait fait naître, M. de Harlay ordonna qu'on fit exécuter par le Frère Jacques la même opération sur le cadavre, et chargea Méry de vérifier par la dissection les avantages que pouvait offrir la nouvelle manière de tailler. Les lenteurs qu'on mettait à faire connaître les résultats de cette sorte d'enquête, décidèrent le Frère Jacques à se rendre à Fontainebleau, où la cour se tenait alors. Il présenta des lettres de recommandation à Fagon et Félix, l'un médecin, et l'autre chirurgien de Louis XIV, qui avaient eu déjà connaissance de ce qui s'était passé à l'Hôtel-Dieu. Tous les deux l'accueillirent favorablement, et lui fournirent l'occasion de pratiquer plusieurs opérations, qui furent toutes suivies de la guérison rapide des malades. Ce succès, connu de la cour, fit donner des ordres pour que le Frère Jacques pût opérer, au printemps suivant, 1698, les calculeux qui se présenteraient à l'Hôtel-Dieu et à la Charité. On en réunit quatre-vingt-deux dans ces deux hôpitaux; et si l'on en croit un écrit publié deux ans plus tard par Méry, sur les soixante malades que tailla le Frère Jacques, vingt-cinq succombèrent. Qu'il y ait eu ou non exagération dans le rapport de ces épreuves, toujours est-il que les résultats en furent fâcheux; et, de l'aveu même des amis du Frère Jacques, ils ne répondirent pas à ceux qu'il avait constamment obtenus jusque-là. Mais ce qui paraît non moins certain, c'est que la manière d'opérer du Frère Jacques démontra aux gens instruits, sous les yeux desquels ces opérations furent pratiquées, que le chirurgien-religieux ne possédait aucunes connaissances anatomiques, et qu'il n'était guidé que par une routine aveugle.

Craignant qu'un plus long séjour dans la capitale ne compromît sa réputation, le Frère Jacques se décida à recommencer ses excursions chirurgicales. Il visita successivement Orléans, Aix-la-Chapelle, Cologne, où il fit de nombreuses cures. Fagon, qui avait la pierre, l'engagea à revenir à Versailles, vers la fin de 1700, et lui fit réitérer de nouvelles expériences sur les cadavres, sous les yeux de Duverney. En outre, trente-huit calculeux furent rassemblés, tant à la Charité royale de Versailles que dans la ville. Il les opéra, et tous guérirent parfaitement. Sur ces entrefaites, Fagon et plusieurs seigneurs de la cour envoyèrent le Frère Jacques à Angers pour tailler M. de Pignerol, maître d'académie dans cette ville. L'opération réussit complétement, de même que celle qu'il pratiqua dans la ville sur quarante-neuf autres calculeux, qui guérirent tous, à l'exception de deux qui succombèrent. Hunauld,

médecin célèbre de cette ville, qui l'aida de ses conseils et de ses lumières, avait assisté à toutes ses opérations, et répondit à la critique amère publiée par Méry. Le Frère Jacques revint ensuite à Versailles, dans la persuasion qu'il opérerait Fagon; mais ce dernier, détourné par les observations des chirurgiens de la cour, se fit tailler par Maréchal. Mécontent d'une préférence qu'il n'avait pu supposer d'après les assurances que Fagon lui avait données, Baulot quitta Paris pour la seconde fois, en 1702. Malgré la résolution qu'il avait prise de n'y plus revenir, il ne put résister aux instances du maréchal de Lorges, qui l'y rappela vers la fin de novembre de la même année, pour se faire opérer. Le maréchal logea le Frère Jacques dans son hôtel, et lui fit préparer un local, où furent reçus vingt-deux calculeux de divers âges. Le Frère Jacques les tailla au commencement du printemps 1703, et leur guérison rapide acheva de décider le maréchal à se faire opérer; mais il succomba quelques jours après l'opération, des suites d'une altération profonde de la vessie. Quoique la véritable cause de sa mort fût généralement reconnue, cet accident n'en fut pas moins un coup de foudre pour le Frère Jacques, qui résolut, pour la dernière fois, de quitter un pays où le sort semblait lui préparer toujours quelque nouvelle disgrâce.

Il se rendit d'abord dans sa famille; puis, reprenant la vie errante à laquelle il avait dû ses premiers succès et sa réputation, il parcourut successivement la Suisse, la Hollande, la Bretagne, les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie, revint en France en 1716, et se fixa à Besançon, où il mourut à l'âge de 69 ans.

Le Frère Jacques apporta de véritables perfectionnemens dans l'opération de la taille, en latéralisant l'incision qu'il commençait à la même hauteur où finit celle qu'on pratiquait par le grand appareil. Cette modification importante rendait l'extraction de la pierre plus facile, puisque l'ouverture correspondait à l'écartement le plus grand du détroit inférieur du bassin; il portait immédiatement l'incision sur la portion membraneuse de l'urètre, le col et le corps de la vessie qu'il incisait d'un même coup avec la prostate. Tout imparfaite qu'était encore sa méthode, le temps a prouvé, comme Raw l'avait dit, qu'elle pouvait offrir les plus grands avantages entre des mains habiles et instruites. Quant à l'opération de la hernie, il renonça dans la suite à la pratiquer, parce qu'il ne voyait pas le moyen d'opérer sans faire en même temps la castration, ainsi que Pauloni le lui avait enseigné. Cette

dernière circonstance suffit pour prouver que le Frère Jacques était vraiment étranger aux moindres connaissances anatomiques.

(Vacher, *Hist. de Frère Jacques*, etc. — Baseilhac, *de la Taille latérale par le périnée, et celle de l'hypogastre, ou haut appareil*, etc.)

BAUMÉ (Antoine), l'un des chimistes et pharmaciens dont la France s'honore le plus, naquit à Senlis le 28 février 1728. Son père, honnête aubergiste, lui donna, jusqu'à l'âge de quinze ans, une éducation aussi soignée que ses moyens le lui permettaient, et le plaça, à cette époque, en apprentissage chez un pharmacien de Compiègne. Deux ans suffirent pour le mettre en état de recevoir une instruction plus élevée. Il vint à Paris, et fut admis comme élève chez le fameux Geoffroy, sous lequel il fit de rapides progrès. Il se présenta au Collége de pharmacie en 1752, et sa réception présagea la réputation qu'il allait acquérir. Les connaissances étendues qu'il développa dans ses examens, engagèrent les prévôts du Collége à lui offrir, peu de temps après, la chaire de chimie. Des travaux importans l'avaient déjà placé au premier rang des savans de l'époque, quand l'Académie des sciences l'appela dans son sein, en 1773. Sans avoir acquis une grande fortune, Baumé se voyant dans l'aisance, céda son fonds de commerce en 1780, et se livra dès-lors avec ardeur à l'application de la chimie aux arts. Il espérait ainsi terminer sa carrière au milieu des occupations de son choix, lorsque la révolution vint dévorer le fruit de ses longues économies, et le contraindre à recommencer un état pénible qu'il avait exercé trente ans avec honneur. Il soutint ce revers avec philosophie, et rentra comme débutant dans la carrière commerciale. Baumé avait été pensionnaire de l'Académie des sciences en 1785; il fut élu associé à l'Institut national en 1796, et membre honoraire de la Société de médecine en 1798. Fatigué par ses longs travaux et les malheurs qui l'avaient assailli, affaibli par l'âge, Baumé succomba le 15 octobre 1804.

Tous les travaux de Baumé annoncent qu'il était doué d'une patience et d'une persévérance infinies, d'un esprit méthodique qui voyait en grand et jugeait l'ensemble d'un système sans omettre aucun détail; enfin, de cette sage réserve, qui veut voir long-temps, qui doute beaucoup, et qui n'affirme qu'avec certitude. Les collections académiques, les journaux scientifiques sont remplis de ses travaux, et il faudrait écrire un volume pour en faire un simple

extraits analytiques. Il s'est tour à tour occupé de la cristallisation des sels, des phénomènes de la congélation, de ceux de la fermentation et de la putréfaction. Il a passé en revue toutes les préparations et les combinaisons de l'antimoine, du soufre, de l'opium, du mercure, de l'acide boracique, du platine, du quinquina; il a soumis à l'analyse toutes les plantes odorantes et inodores employées en pharmacie; il a comparé leurs produits et donné des règles pour leur dessiccation. Ce fut Baumé qui apprit que le tamarin du commerce contenait du cuivre en assez grande proportion pour être souvent très-suspect au médecin. Ses connaissances s'étendaient sur toutes les applications utiles des sciences aux arts; et les descriptions nombreuses d'arts divers qu'il a données dans le *Dictionnaire des Arts et Métiers de l'Académie des sciences*, prouvent à la fois son zèle infatigable et la profondeur de son savoir. On lui doit une méthode pour teindre les draps de deux couleurs; un moyen de dorer les pièces d'horlogerie; un autre pour éteindre facilement les incendies; un autre pour conserver les blés. Il enseigna le moyen de préparer une fécule douce et de faire de bon pain avec le marron-d'inde. On lui doit des observations sur les constructions en plâtre et en ciment, sur la fabrication des savons, sur les argiles et la nature des terres propres à l'agriculture. Il fit avec Macquer plus de mille expériences pour rendre la porcelaine de France égale à celle du Japon; joignant l'exemple au précepte, il éleva le premier en France une manufacture de sel ammoniac; le premier il blanchit, par un procédé de son invention, les soies jaunes sans les écruer. Par ces deux arts, Baumé affranchit son pays des tributs qu'il payait à l'Egypte et à l'Inde, et cela seul eût suffi pour lui mériter la reconnaissance de ses contemporains et l'estime de la postérité. Il a laissé les ouvrages suivans:

Dissertation sur l'éther, dans laquelle on examine les différens produits du mélange de l'esprit de vin avec les acides minéraux. Paris, 1757, in-12. Cette dissertation a été aussi insérée dans les mémoires présentés à l'Académie des sciences par divers savans, tome III, p. 209, ann. 1760.

Plan d'un cours de chimie expérimentale et raisonnée, avec un discours historique sur la chimie. Paris, 1767, in-12. — Baumé publia cet ouvrage de concert avec Macquer.

Manuel de chimie, ou exposé des opérations et des produits d'un cours de chimie; ouvrage utile aux personnes qui veulent suivre un cours de cette science ou qui ont dessein de se former un cabinet de chimie. Paris, 1763, in-12; *ibid.*, 1766, in-12.— Cet ouvrage a été traduit successivement en allemand, en anglais et en italien.

Mémoire sur les argiles, ou recherches et expériences chimiques et physiques sur la nature des terres les plus propres à l'agriculture, et sur les moyens de fertiliser celles qui sont stériles. Paris, 1770, in-8.

Mémoire sur la meilleure manière de construire les alambics et les fourneaux propres à la distillation des vins pour en tirer les eaux-de-vie. Paris, 1778, in-8.

Elémens de pharmacie théorique et pratique, contenant toutes les opérations fondamentales de cet art, avec leur définition, et une explication de ces opérations par les principes de la chimie; la manière de bien choisir, de préparer et de mêler les médicamens, avec des remarques et des réflexions sur chaque procédé, les moyens de reconnaître les médicamens falsifiés ou altérés; les recettes de médicamens nouvellement mis en usage; les principes fondamentaux de plusieurs arts dépendant de la pharmacie, tels que l'art du confiseur, et ceux de la préparation des eaux de senteur et des liqueurs de table; avec une table des vertus et des doses des médicamens. Paris, 1762, in-8; *ibid.*, 1769, in-8; *ibid.*, 1773, in-8; *ibid.*, 1818, 2 vol. in-8, 9e édition, revue par M. Bouillon-Lagrange. — Cet ouvrage, qui fut traduit dans toutes les langues vivantes, dit Cadet, est celui qui a le plus contribué à la réputation de Baumé; et, en effet, on sentait depuis long-temps la nécessité d'un dispensaire écrit avec ordre, précision, simplicité, où les opérations fussent décrites avec détail, où les formules fussent discutées avec sagesse, où les principes de la chimie et de la pharmacie fussent exposés avec cette méthode et cette clarté qui facilitent l'étude de la science, préviennent les erreurs, et assurent un mode constant de manipulation. Le succès prodigieux de la *Pharmacopée* de Baumé n'étonnera donc point ceux qui sentent l'importance et la nécessité d'un pareil ouvrage.

Chimie expérimentale et raisonnée. Paris, 1773, in-8, 3 vol..

Opuscules de chimie. Paris, 1798, in-8.

Nous ne faisons point ici l'énumération des mémoires nombreux que Baumé publia dans différens recueils scientifiques, tels que le *Journal de médecine*, le *Journal de physique*, les *Annales de chimie*, etc. On peut voir dans la *Nouvelle table des articles contenus dans les volumes de l'Aacadémie royale des sciences de Paris*, par Rozier, la longue énumération de ceux que Baumé y a fournis.

(C.-L. Cadet, *Eloge d'Ant. Baumé.* Bruxelles, 1805.)

BAUMER (Jean-Guillaume), né le 10 septembre 1719, à Rehweyler, en Franconie, étudia d'abord la théologie, et devint prédicateur évangélique à Krautheim en 1742. Une hémoptysie habituelle ne lui permettant pas de continuer cette profession, il vint étudier la médecine à Halle, et fut reçu docteur en 1748. Quelque temps après, il vint à Erford, où une chaire de médecine et de philosophie, et la charge de professeur de clinique, lui furent accordées. Il fut nommé secrétaire de l'Académie créée en 1754, par l'électeur de Mayence, sous le nom d'*Académie électorale des*

sciences utiles. De là, Baumer passa, en 1764, à Giessen, avec le titre de premier professeur de médecine, d'histoire naturelle et de chimie. Il fut nommé dans le même temps conseiller des mines du duc de Hesse-Darmstadt, et médecin pensionné de Giessen, de Kœnigsberg et d'Altendorf. Il mourut dans cette dernière ville le 4 août 1788, après avoir mis au jour, outre un grand nombre de dissertations, les ouvrages suivans :

Fundamenta psychologico-logica. Erford, 1752, in-8.

Naturgeschichte des mineralreichs, etc., Histoire naturelle du règne minéral, particulièrement de la Thuringe. Gotha, 1763-1764, in-8. 2 vol. avec planches.

Via valetudinem secundam tuendi, et vitæ terminum propagandi compendiaria, in usum auditorum conscripta. Giessen, 1771, in-8, ou 1772. (Hamberger et Meusel.)

Historia naturalis lapidum pretiosorum omnium, necnon terrarum et lapidum hactenùs in usum medicum vocatorum, additis observationibus mineralogiam generatìm illustrantibus. Francfort-sur-le-Mein, 1771, in-8.

Fundamenta politiæ medicæ, cum annexo catalogo commodæ pharmacopoliorum visitationi inserviente. Francfort et Leipsick, 1778, in-4 (Enslin), ou 1777. (Ersch, Hamberger et Meusel.)

Fundamenta geographiæ et hydrographiæ subterraneæ. Giessen, 1779, in-8.

Historia naturalis regni mineralogici, ad naturæ ductum tradita. Francfort-sur-le-Mein, 1780, in-8.

Bibliotheca chimica. Giessen, 1782, in-4.

Fundamenta chemiæ theoretico-practicæ. Giessen, 1783, petit in-8 de 528 pages.

Anthropologia anatomico-physica. Francfort, 1784, in-8 de 462 pages. — L'anatomie et la physiologie sont réunies dans cet ouvrage, où Baumer se montre anatomiste exact et médecin érudit. L'histoire de chaque organe, ou de chaque fonction, est suivie de l'indication de l'auteur qui en a le premier ou le mieux traité, et de celles des meilleures planches anatomiques à consulter. Ce livre est, sous tous les rapports, un bon manuel.

Baumer a, en outre, publié une édition du *Traité des maladies vénériennes*, de L. Bass, avec des notes et additions (Francfort et Leipsick, 1764, in-8), et divers mémoires, parmi ceux des académies d'Erford et de Giessen, et dans le *Magasin de Hambourg*.

(Hemberger et Meusel, *l'Allemagne littéraire*. — Jourdan, dans *Biographie medicale*. — *Commentarii de rebus in scientiâ naturali et medicinâ gestis*.)

BAUX (Pierre) naquit à Nîmes, le 12 août 1679. La profession de médecin était héréditaire dans sa famille; il l'étudia successivement à Montpellier, à Orange, où il fut reçu docteur, et enfin à Paris. Après deux ans de séjour dans la capitale, il revint

à Nîmes, où il pratiqua l'art de guérir avec beaucoup de succès. Il mourut subitement à Saint-Dionisy, près de Nîmes, le 3 septembre 1732.

Traité de la peste, où l'on explique d'une manière nouvelle les principaux phénomènes de cette maladie, et où l'on donne les moyens de s'en préserver et de la guérir. Toulouse, 1722, in-12.

On trouve dans le *Journal des Savans*, pour 1717, pages 70 et 142, deux *Lettres de Baux à Gautier, sur l'analogie des eaux de Bourbonne-les-Bains, en Champagne, avec celles de Balaruc, en Languedoc.*

Baux prit part à la dispute des médecins et des chirurgiens, et publia, en faveur des premiers, divers écrits qui se firent remarquer par une grande érudition. Nous n'en connaissons pas la date.

BAUX eut un fils qui fut l'un des plus zélés propagateurs de l'inoculation, et qui publia :

Parallèle de la petite-vérole naturelle avec l'artificielle ou inoculée. Avignon, 1661, in-12.

Observations météorologiques.

Et divers mémoires ou observations dans la *Collection de l'académie des sciences* et le *Journal de médecine.*

(*Biogr. univ. — Journ. des sav.*)

BAYEN (Pierre), membre de l'Institut national de France, de la Société de médecine et du Collége de pharmacie de Paris, l'un des inspecteurs-généraux du service de santé de l'armée, naquit à Châlons-sur-Marne, en 1725. Il resta orphelin de bonne heure avec une sœur plus âgée que lui de douze ans, qui lui servit de mère, et prit les premiers soins de son éducation. A l'âge de neuf ans elle le plaça au collége de Troyes, où il fit ses études d'une manière brillante. Dès cette époque, on reconnaissait dans les amusemens de son choix cet esprit d'observation dont tous ses travaux offrent tant de preuves. Obligé d'embrasser une profession qui pût lui donner des moyens d'exister, son goût pour l'étude des sciences lui fit adopter la pharmacie, et il fut placé à Reims chez un pharmacien qui jouissait d'une assez grande réputation : il eut bientôt acquis toutes les connaissances que son maître pouvait lui transmettre; et, impatient de paraître sur un théâtre plus digne de son émulation, il vint à Paris en 1749, où il devint l'élève de Charas, pharmacien renommé de l'époque, et ensuite chef de la pharmacie de Chamousset. Il employait tous ses momens de loisir à accroître le cercle de ses connaissances, et suivait assidument les cours de Rouelle, dont il devint bientôt l'ami. Ses travaux ne tardèrent pas à avoir leur récompense. Bayen

et Venel, son condisciple à l'école de Rouelle, reçurent l'ordre d'analyser toutes les eaux minérales de France. Nommé, en 1755, pharmacien en chef de l'expédition de l'île Minorque, Bayen rendit plusieurs services importans. Après la campagne de Minorque, Bayen passa, avec le même titre, à l'armée d'Allemagne, pendant la guerre de sept-ans; et ce fut alors qu'il créa la pharmacie militaire. Enfin, à la paix de 1763, il fut nommé, à son retour en France, pharmacien en chef des camps et des armées, avec un traitement médiocre, et se livra plus en liberté à son goût pour la science.

Jaloux de donner à ses travaux ce caractère de maturité et de perfection qui les rend durables, Bayen avait atteint sa quarantième année sans avoir encore rien publié. Sa passion pour l'étude ne le rendait pas avide de gloire; aussi communiquait-il sans peine ses découvertes et ses vues, au risque de se les voir enlever, parce qu'il desirait surtout qu'elles servissent à l'avancement et au perfectionnement de la science. Un de ces hommes qui fondent leur réputation sur le savoir d'autrui, avait eu déjà l'impudeur de s'approprier des idées de Bayen. Il ne craignit pas de revenir un jour puiser de nouveaux matériaux dans un second entretien avec lui. Lorsqu'il allait se retirer, Bayen l'arrête : Vous ne saviez donc rien de ce que je viens de vous dire? — Non, répond le parasite; j'avoue que je l'ignorais absolument. — Dans ce cas, repartit Bayen, j'ai maintenant une grâce à vous demander, c'est qu'en descendant mon escalier, vous ne disiez pas à la porte que vous êtes monté pour me l'apprendre. Bayen n'eut pas d'ennemi; et le calme de sa vie ne fut interrompu que quelques mois avant de descendre dans la tombe, par un pamphlet méprisable, dans lequel, tout en reconnaissant les services qu'il avait rendus à la pharmacie, on ajoutait, en parlant de lui et d'un de ses collègues : « Mais ce sont de vieilles têtes remplies de préjugés de l'ancien régime. » Écrivez à la marge, dit-il avec vivacité à son secrétaire : « Ces vieilles têtes sont toujours empressées de communiquer à ceux qui y ont recours le fruit de leurs lumières et de leur expérience; il leur reste, il est vrai, deux préjugés qu'ils ont hérités de leurs parens, et dans lesquels ils persévéreront jusqu'à la mort : l'un, d'excuser les sots; l'autre, de pardonner aux méchans. » Bayen succomba le 17 pluviôse an VI (1798), à l'âge de 73 ans.

Bayen a fait plusieurs découvertes importantes en chimie. Il reconnut, dans le cours d'expériences nombreuses sur les oxides

de mercure, que les métaux, en passant à l'état d'oxide, augmentent de poids par l'absorption d'une certaine quantité d'air. Mais moins jaloux de s'attribuer cette découverte que de la rapporter à son véritable auteur, il tira de l'oubli l'ouvrage de Jean Rey qui était parvenu, dès le commencement du dix-septième siècle, à reconnaître l'air comme la véritable cause de l'augmentation de pesanteur des oxides métalliques. En employant comme réactifs les précipités et les oxides de mercure, il découvrit la propriété fulminante de ce métal, propriété qu'on croyait appartenir exclusivement à l'or. L'examen des oxides mercuriels le conduisit à étudier les différens remèdes antivénériens qui étaient alors le plus accrédités, tels que les *pilules de Keyser, l'eau des nègres*, et *le sirop de Bellet*, à l'occasion duquel il composa deux dissertations consignées, sans son nom, dans l'*Exposition raisonnée des différentes méthodes d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes*, par Dehorne. L'analyse des eaux minérales de Bagnères-de-Luchon, et les observations qu'il avait faites sur les efflorescences salines de ces eaux, le conduisirent au moyen d'analyser les serpentines, les porphyres, les ophites, les granits, les jaspes verts et rouges, les schistes argileux, les jades et les felds-paths. Dans ses recherches sur les applications de la chimie aux arts, il reconnut la présence de la magnésie dans les schistes, et proposa de la faire servir en France à des fabriques de sel de Sedlitz, que nous tirons de l'étranger. En faisant connaître la nature des différens marbres, il apprit aux statuaires et aux architectes quels sont ceux qu'ils doivent préférablement employer. Enfin, ses expériences sur l'étain démontrèrent, contre l'opinion de Henckel et Margraff, que ce métal ne renferme pas d'arsenic, et qu'on l'eût exclu à tort des matériaux propres à confectionner une foule d'ustensiles nécessaires dans les arts et l'économie domestique. Bayen a laissé les ouvrages suivans :

Analyse des eaux de Bagnères-de-Luchon. Paris, 1765, in-8.

Moyen d'analyser les serpentines, porphyres, ophites, granites, jaspes, schistes, jades et felds-spaths. Paris, 1778, in-8.

Recherches chimiques sur l'étain, faites par ordre du gouvernement. Paris, 1781, in-8. — Henckel et Margraff avaient découvert l'existence de l'arsenic dans ce métal, et avaient alarmé la société sur les dangers auxquels exposait l'usage de cette vaisselle, qui était pour nos pères un objet de luxe, et qui composait une partie importante de leur mobilier. Le gouvernement, effrayé, chargea le collége de pharmacie de prononcer entre les chimistes d'Al-

lemagne et la vérité, et cette compagnie nomma Rouelle, Charlard et Bayen. Le premier mourut à cette époque; le second eut la modestie de se borner à préparer lui-même tous les agens qui devaient servir à cette analyse, en sorte que Bayen seul traita la question, et fit disparaître toutes les craintes qui s'étaient élevées sur l'emploi d'un métal aussi utile.

Opuscules chimiques, 2 vol. in-8 de 1000 pages environ.— Cet ouvrage est un recueil complet des différens mémoires de Bayen qui avaient été publiés isolément, et qui furent rassemblés sous ce titre par Malatret, neveu de l'auteur.

(Parmentier, *Eloge de Pierre Bayen.*)

BAYLE (François), docteur et professeur en médecine et en philosophie de la Faculté de Toulouse, membre de l'Académie des Jeux floraux de cette ville, l'un des fondateurs de l'*Académie des Lanternistes*, jouit, de son temps, d'une grande célébrité. Né à Boulogne, petite ville aux environs de Toulouse, en 1622, il mourut le 24 septembre de l'an 1709. Bayle fut un médecin fort habile, un philosophe judicieux, mais surtout un homme de bien. Voici la liste de ses ouvrages:

Systema generale philosophiæ. Toulouse, 1669, in-8.

Dissertationes medicæ de causis fluxus menstrui mulierum; de sympathiâ variarum corporis partium cum utero; de usu lactis ad tabidos reficiendos, et immediato corporis alimento. Venæ sectionem humores non revellere ad interiora et transpirationem potiùs promovere; sudorifera subindè nocere, etiam in morbis in quibus prodesse solent. Toulouse, 1670, in-4; Bruges, 1678, in-12; La Haye, 1678, in-12; Toulouse, 1681, in-12. — Bayle nie l'influence de la lune sur la menstruation; il attribue cet écoulement périodique à un ferment qui s'accumule dans les lacunes muqueuses de l'utérus, et qui dilate les vaisseaux sanguins de ce viscère. Il fait dépendre la sympathie des organes de leur analogie de structure et de fonction, de leur proximité, et des relations qu'établissent entre eux les nerfs et les vaisseaux qui leur sont communs.

Discours sur l'expérience et la raison. Paris, 1675, in-12; traduit en latin, La Haye, 1678, in-12. — Nécessité de joindre l'expérience et la raison dans l'étude de la physique, de la médecine et de la chirurgie; erreurs de ceux qui les ont séparées, comme les empiriques.

Dissertationes physicæ sex, ubi principia proprietatum in œconomiâ corporis animalis in plantis et animalibus demonstrantur. Toulouse, 1677, in-12; La Haye, 1678, in-12; Toulouse, 1681, in-12; traduit en français, Toulouse, 1688, in-12. — Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet ouvrage, c'est l'opinion de Bayle sur le mécanisme du vomissement: il conclut, des expériences qu'il a faites sur des animaux vivans, que l'estomac n'y concourt en aucune façon; il l'attribue uniquement aux contractions des muscles qui forment les parois abdominales.

Problemata physica et medica. Tou-

louse, 1677, in-12; La Haye, 1678, in-12; Toulouse, 1681, in-12. — L'auteur adopte, en physique, la plupart des sentimens de Descartes.

Tractatus de apoplexiâ. Toulouse, 1677, in-12; La Haye, 1678, in-12; Toulouse, 1681, in-12; traduit en français, Paris, 1677, in-8. — On y trouve la description de plusieurs ossifications des vaisseaux du cerveau.

Histoire anatomique d'une grossesse de vingt-cinq ans, avec la recherche de tout ce qu'on a observé de considérable là-dessus. Toulouse, 1678, in-12; Paris, 1679, in-12; trad. en latin dans les *Opera omnia* de Bayle. — Le fœtus, tombé dans la cavité abdominale, était recouvert en totalité d'une couche comme gypsense.

Relation de l'état de quelques personnes prétendues possédées. Toulouse, 1682, in-12; *ibid.*, 1689, in-12; et avec l'*Histoire anatomique*, Toulouse, 1693, in-12.

Felix puerpera, seu observationes medicæ circà regimen puerperarum et infantium recens natorum. Toulouse, 1684, in-12.

Institutiones physicæ. Toulouse, 1700, in-4.

De corpore animato. Toulouse, 1700, in-4. — C'est un traité complet d'anatomie et de physiologie, écrit dans des principes iatro-chimico-mécaniques.

Les ouvrages précédens, réunis à plusieurs autres, ont paru sous ce titre:

Opera omnia. Toulouse, 1700 et 1701, in-4, 4 vol.

(*Journal des savans.* — *Biographie toulousaine.* — Haller. — Portal.)

BAYLE (Gaspard-Laurent) naquit au Vernet, petit village des montagnes de Provence, le 18 août 1774. Il fut élevé dans un collége de Jésuites, et y reçut une éducation très-soignée. La théologie et la législation furent les premiers objets de ses études. Quelques circonstances l'ayant conduit à Montpellier, il se décida à embrasser la carrière de la médecine. Après avoir fait dans cette ville une partie de son éducation médicale, il fut envoyé aux armées. Il vint ensuite à Paris (en 1798), suivit les cours de l'École de Médecine, eut un prix à l'École pratique, et obtint la place d'aide d'anatomie. Ce fut cette dernière circonstance qui le conduisit à l'étude de l'anatomie pathologique, aux progrès de laquelle il a si puissamment coopéré. En 1801, il fut reçu docteur en médecine, et nommé, au concours, élève interne à l'hôpital de la Charité. Son instruction et son zèle lui concilièrent promptement la confiance de ses chefs; et, en 1805, il fut chargé de faire provisoirement le service de médecin dans cet hôpital. Il le continua jusqu'en 1807, époque à laquelle il fut nommé médecin suppléant. En 1808, Bayle reçut le titre de médecin par quartier de l'empereur; il demanda et obtint, en 1814, le même titre près de Louis XVIII. Après une vie bien courte, mais remplie par des

travaux fort étendus, ce médecin estimable mourut le 11 mai de l'année 1816.

Bayle était généralement considéré comme un des plus habiles praticiens de la capitale, et ses confrères s'accordaient à lui reconnaître ce tact précieux qu'il est si important et si difficile d'acquérir. Il se faisait remarquer par la promptitude et la sûreté de son diagnostic; et lorsque les malades devaient succomber, il annonçait d'une manière presque certaine le genre et jusqu'au degré d'altération de leurs organes. Tous les ouvrages sortis de sa plume portent le cachet d'un esprit juste, et qui possède à un haut degré toutes les qualités qui font le grand observateur. En voici les titres :

Considérations sur la nosologie, la médecine d'observation et la médecine pratique, suivies de l'histoire d'une maladie gangréneuse non décrite jusqu'à ce jour. Thèse in-8. Paris, 1801.

Remarques sur les corps fibreux de la matrice, dans le *Journal de médecine* de Leroux, Corvisart et Boyer, tome V.

Remarques sur les squirrhes de l'estomac. Ibid., tome V.

Remarques sur les ulcères de la matrice. Ibid., tome V.

Notice sur les maladies qui ont régné à Paris dans les mois de nivôse et pluviôse an X. Ibid., tome V.

Remarques sur les tubercules. Ibid., tome VI.

Remarques sur l'induration blanche des organes. Ibid., tome IX.

Remarques sur la dégénération tuberculeuse non enkystée des organes. Ibid., tome X.

Observation sur une fièvre intermittente, d'abord irrégulière, puis quarte adynamique. Ibid, tome X.

Idée générale de la thérapeutique, dans la *Bibliothèque médicale*, t. X.

Histoire générale de l'hydrophobie. Ibid., tome XII.

Vues théoriques et pratiques sur le cancer. Ibid., tome XXXV.

Considérations générales sur les secours que l'anatomie pathologique peut fournir à la médecine. Ibid., tome XXXVI.

Mémoire sur la phthisie pulmonaire. Ibid., tome XXXVII.

Mémoire sur l'œdème de la glotte; lu à la Société de l'Ecole de médecine.

Recherches sur la phthisie pulmonaire. Paris, 1810, in-8. — Ce bel ouvrage est trop connu pour que nous nous arrêtions à en faire l'analyse.

Bayle a fourni au *Dictionnaire des sciences médicales* les articles *Anatomie pathologique*, *OEdéme de la glotte*, *Cancer*. Il était sur le point de publier, quand la mort le surprit, un *Traité des maladies cancéreuses*, en 2 volumes.

(M. Chomel, *Notice sur G. L. Bayle*, dans le *Journal de médecine* de Leroux, Corvisart et Boyer, t. XXXVII.)

BÉCLARD (PIERRE-AUGUSTIN), naquit à Angers, le 12 octobre 1785, et fit ses premières études à l'école centrale de cette même ville. Né dans une famille peu aisée, il n'était pas destiné à la méde-

cine; mais ses goûts, en vain combattus, signalèrent sa véritable vocation, et il suivit les cours d'instruction médicale établis à l'Hôtel-Dieu d'Angers. Il fit de rapides progrès, et la première année il fut reçu au concours élève interne de l'hôpital; il y resta quatre ans. En 1808, Béclard se rendit à Paris pour suivre des études qu'il n'avait encore qu'ébauchées. Il se fit bientôt distinguer parmi tous les élèves de l'Ecole de Paris. Il remporta au concours les premières places d'élèves des hôpitaux de la capitale, et obtint chaque année les prix disputés à l'Ecole pratique établie dans le sein de la Faculté de médecine. En 1811, il avait été nommé prosecteur. Peu de temps après, un concours plus important s'ouvrit : c'était pour la place de chef des travaux anatomiques; elle fut adjugée à Béclard. Ce fut le commencement de sa carrière publique et de ses travaux. Un nouveau concours établi en 1815, pour la place de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu, signala encore l'étendue de ses moyens, et ne lui fut pas moins honorable que tous les autres, quoiqu'il n'en sortit pas vainqueur. M. Marjolin remporta la première palme; mais elle parut avoir été assez disputée pour que l'on crût devoir donner à Béclard une récompense presque équivalente, et il fut nommé chirurgien de l'hôpital de la Pitié. Dans cet hôpital, comme dans l'hospice de l'École et à la Maison royale de santé, où il remplaçait souvent le professeur Dubois, son beau-père, il montra une rare habileté dans la pratique chirurgicale. Depuis long-temps il faisait des cours particuliers d'anatomie et de chirurgie qui attiraient la foule. En 1818, il fut appelé, par les vœux unanimes des élèves, et par le choix de la Faculté, à la chaire d'anatomie qui y devint vacante lorsque M. Duméril passa à celle de pathologie interne. L'entrée de Béclard dans l'École de médecine de Paris fut un événement remarquable. Formée en général d'hommes moins célèbres par leurs succès dans l'enseignement que par leurs travaux de tout autre genre, cette école paraissait d'autant plus manquer à sa destination, que depuis 1813 l'enseignement avait reçu un coup mortel par l'ordonnance de fermeture des amphithéâtres particuliers d'anatomie. Béclard se livra tout entier aux fonctions honorables et difficiles dont il était chargé. L'instruction des élèves devint son unique occupation. Il fut amplement récompensé de son dévouement par les succès extraordinaires qu'il obtint, par l'enthousiasme universel qu'il excita parmi les élèves qui affluaient à ses leçons. L'École de Paris ne jouit pas long-temps de l'éclat que répandait sur elle son jeune professeur d'anatomie. Déjà la santé de Béclard avait reçu quelques alté-

rations de l'assiduité de ses travaux ; une affection aiguë cérébrale survint et devint promptement mortelle. Il fut enlevé le 16 mars 1825 ; les élèves de l'École de Paris, consternés de cette mort prématurée, signalèrent toute leur douleur par les honneurs qu'ils rendirent à ses restes. C'est du produit d'une souscription remplie en partie par eux, que fut élevé le monument funèbre qui lui a été consacré dans le cimetière de l'Est.

Béclard fut un des plus savans anatomistes de son époque, et posséda au plus haut degré le talent d'exposer ses vastes connaissances. Quoique par ses talens variés il eût pu prétendre à tous les genres de réputation, cependant sa place est marquée parmi les professeurs éloquens qui ont servi la science en la répandant, plutôt que parmi les auteurs originaux qui en ont reculé au loin les limites. Doué d'une conception prompte et étendue, d'un jugement sévère, d'une mémoire prodigieuse, il a embrassé toutes les connaissances médicales, et personne n'en a possédé l'ensemble avec plus d'exactitude, et ne sut y appliquer une plus saine critique. Ce fut là la cause de cet intérêt puissant dont étaient remplies ses leçons. L'amour de la science l'anima plus que celui de la gloire, et l'empêcha d'acquérir, aux yeux de la postérité, des titres plus grands que ceux qu'il lui présente. Il n'a presque fait servir le rare talent d'observation dont il était pourvu, qu'à juger les découvertes des autres. Cependant plusieurs de ses travaux attestent ce qu'il aurait pu faire, si ses goûts ne l'eussent pas entraîné vers les recherches d'érudition. Il ne lui manqua qu'un peu de cette ambition active qui se montre si démesurément chez tant d'autres, pour jouir d'une célébrité égale à celle de certains auteurs soi-disant originaux, et pour que son nom fût aussi connu que celui des plus fameux chirurgiens du siècle, dont il était l'égal par son habileté. On lui doit plusieurs procédés avantageux d'amputation partielle du pied, de désarticulation des os du métacarpe, d'extirpation du bras et de la cuisse, et une nouvelle méthode de guérir la fistule du conduit parotidien. Du reste, n'oublions pas, en jugeant Béclard, qu'une mort prématurée l'empêcha d'arriver au but qu'il lui était donné d'atteindre. On a de lui :

Propositions sur quelques points de médecine. Paris, 1813, in-4. — Cette dissertation renferme l'examen et la solution de plusieurs questions importantes d'anatomie, de physiologie et de thérapeutique chirurgicale : 1° Béclard établit, par une série de preuves positives, la différence qui existe réellement entre le tissu cellulaire proprement dit et le tissu adipeux ; 2° il

démontre que les inégalités des os, en général, et que celles des os du crâne, en particulier, ne dépendent point de la traction et de la pression des parties voisines; 3° des observations et des réflexions relatives à la nécrose, dans lesquelles il fait voir qu'on a attribué des phénomènes très-dissemblables à la régénération des os; 4° des observations et des réflexions sur le cal: des expériences répétées ont conduit Béclard à des résultats semblables à ceux que M. Dupuytren avait signalés, relativement au cal temporaire dans la consolidation des fractures; 5° des remarques intéressantes sur les cartilages intervertébraux, sous le rapport de leurs usages dans la station et les diverses attitudes du corps; 6° des observations analogues sur la direction du bassin; 7° des observations qui prouvent que la courbure latérale du rachis dépend de la prédominance d'action du bras droit, fait que Bichat avait simplement supposé; 8° des recherches démontrant que les symphyses du bassin sont mobiles chez toutes les femmes, quelque temps avant, pendant, et quelque temps après l'accouchement; que ce relâchement des symphyses ne peut être d'aucun avantage pour la facilité de l'accouchement; 9° expériences curieuses sur la respiration du fœtus, qui démontrent que ce phénomène a lieu pendant la vie intra-utérine, et qu'il s'opère sur l'eau de l'amnios; 10° observations prouvant que la cure de l'hydrocèle par injection résulte de l'irritation artificielle du périteste, suivie d'abord d'un épanchement de sérosité, dont l'absorption s'opère graduellement, et est remplacée par l'adhérence des parois contiguës de la membrane séreuse; adhérence qui se forme sans qu'il y ait eu gonflement du testicule; 11° observation qui prouve l'inconvénient grave qui peut résulter de ce que, dans la ligature immédiate des vaisseaux, on les attire en introduisant une des branches de la pince dans leur cavité: cette traction, faite sur un point du vaisseau, peut empêcher la ligature d'embrasser exactement la totalité de sa circonférence: de là une hémorrhagie inévitable; 12° examen du passage de Celse, relatif à l'opération de la taille, et interprétation exacte de l'écrivain latin: on sait que Béclard est, avec M. Chaussier, l'auteur de la taille *bi-latérale*, pratiquée avec tant d'avantages depuis quelques années.

Une partie de ces recherches est consignée dans les *Bulletins de la Faculté de méd.*, tom. III. Dans ce volume, on trouve encore l'exposé des expériences que Béclard fit avec Legallois, pour *déterminer la part que l'estomac, l'œsophage et les parois abdominales ont dans l'acte du vomissement*, et desquelles il résulte que l'estomac a toujours besoin d'une pression extérieure pour opérer l'évacuation des matières qu'il contient; que l'éjection de ces matières par l'œsophage, a lieu sans le secours d'une compression extérieure, et que les contractions de ce canal membraneux concourent à produire le vomissement, par les secousses qu'elles impriment à l'estomac (1813).

Mémoire sur les fœtus acéphales, dans les *Bulletins de la Fac.* Paris, 1815, tom. IV et V. — Béclard pense que les acéphales ont éprouvé au commencement de la vie intra-utérine une maladie accidentelle qui a produit

l'atrophie ou la destruction de la moelle alongée et de la partie supérieure de la moelle épinière, et que toutes les irrégularités apparentes qu'ils présentent sont la conséquence naturelle et plus ou moins directe de cet accident.

Recherches et expériences sur les blessures des artères, dans les *Mémoires de la Société médicale d'Emulation*, tom. VIII, 2e partie. Paris, 1817. — Béclard apprécie les effets immédiats et consécutifs des diverses lésions que ces vaisseaux peuvent subir, et ceux de la ligature appliquée dans ces divers cas : il n'a publié que la première partie de ce travail, qui a rapport aux piqûres et à la division incomplète ou complète des artères. La seconde partie devait traiter de la contusion, de l'écrasement et de la distension de ces vaisseaux, portée jusqu'à la déchirure ou à l'arrachement.

Additions à l'Anatomie générale de Xav. Bichat. Paris, 1821, in-8. — C'est un recueil de notes que Béclard avait composées pour être insérées dans une nouvelle édition de l'*Anatomie générale* de Bichat. Elles ont été réunies en un volume séparé, pour servir de complément aux éditions antérieures. Elles sont fondues dans les *Elémens d'Anatomie générale*.

Elémens d'Anatomie générale, ou *Description de tous les genres d'organes qui composent le corps humain*. Paris, 1823, in-8; *ibid.*, 1826, avec une *Notice sur la vie et les ouvrages de Béclard*, par M. Ollivier. — C'est le résumé le plus concis et le plus complet des connaissances relatives à la science de l'organisation humaine. Cet ouvrage devait être suivi d'un traité d'anatomie spéciale ou descriptive, dont il n'était que l'introduction. Béclard en a laissé les immenses matériaux, mais non rédigés.

Béclard a encore publié, de concert avec M. Jules Cloquet, une traduction du *Traité des hernies*, de Lawrence. Il avait entrepris, avec le même auteur, la publication de l'*Anatomie de l'Homme* avec planches, mais il n'a travaillé qu'à l'*introduction*. Il a fourni un grand nombre d'articles d'anatomie générale et spéciale au *Dictionnaire de médecine*. Beaucoup d'observations d'anatomie pathologique recueillies par lui sont insérées dans les bulletins de la Société de l'Ecole. Ses recherches et expériences sur l'embryologie et sur l'anatomie pathologique des nerfs, sont consignées dans la thèse soutenue par son frère (*Essai sur l'embryol.*, 1821), et dans celle de M. Descot (*Dissertation sur les affections locales des nerfs*, 1822). Il fut un des principaux rédacteurs du *Nouveau journal de médecine*.

BEDDOES (Thomas), originaire d'une famille du pays de Galles, naquit à Shiffnal, dans le comté de Shrop, en 1754. Dès sa plus grande jeunesse il montra des dispositions singulières pour l'étude. Après avoir passé dans plusieurs écoles, il vint, âgé de seize ans, à Oxford, où il s'appliqua avec ardeur et succès à l'étude des langues modernes et à celle de la chimie, de la minéralogie et de la botanique. Il se rendit, en 1781, dans la capitale, et y cultiva l'anatomie. Ce fut pendant le cours de ces études qu'il

entreprit la traduction des œuvres de Spallanzani. En 1783, il prit les degrés de maître-ès-arts, et alla l'année suivante à Edimbourg, où il se fit connaître comme membre et président des Sociétés royales de médecine et d'histoire naturelle. En 1786, il revint à Oxford et y acquit le titre de docteur. La même année, il passa sur le continent; à son retour, il fut nommé professeur de chimie à Oxford. Il remplit cette chaire avec distinction, et ses leçons furent suivies par un nombreux auditoire. La minéralogie paraît l'avoir aussi beaucoup occupé alors. Les troubles de France retentissaient de toutes parts; Beddoes manifesta avec trop d'ardeur ses opinions politiques : ce fut une des principales causes qui paraissent l'avoir fait quitter Oxford en 1792. L'année suivante, il se retira à Bristol, où il commença cette suite de recherches médicales et physiologiques qui l'ont tant fait connaître : c'est à ce genre de travaux que fut consacré le reste de sa courte existence. Il ouvrit, en 1798, son établissement pneumatique, qui attira vivement l'attention du public, quoique les effets n'aient pas répondu dans la pratique à tout ce que Beddoes s'était promis de l'emploi de diverses espèces de gaz dans certaines maladies. A dater de cette année 1798, ses écrits se succédèrent avec rapidité jusqu'en 1808, époque de la maladie qui le conduisit au tombeau le 24 décembre de la même année. Beddoes était doué d'une facilité et d'une activité extraordinaires; mais on peut lui reprocher d'avoir mis trop de précipitation dans ses travaux, de n'avoir pas mis assez de rigueur dans les résultats et les conclusions de ses recherches. Avec plus de méditation et de sévérité, il aurait pu faire de grandes choses, et n'aurait pas laissé une réputation équivoque dans les sciences. Ses nombreuses productions sont :

Chemical experiments and opinions extrated from a work published in the last century. Expériences chimiques et opinions extraites d'un ouvrage publié dans le dernier siècle. 1790.

Observations on the nature and cure of calculus, sea-scurvy, consomption catarrh, and fever, etc. Observ. sur la nature et le traitement de la gravelle, du scorbut, de la consomption, du catarrhe et de la fièvre, suivies de quelques idées sur plusieurs autres sujets de physiologie et de pathologie. Bristol, 1792, in-8.

A letter to Erasmus Darwin, on a new method of treating pulmonary consomption and some other diseases hitherto found incurable. Lettre à E. Darwin sur une nouvelle méthode de traiter la phthisie pulmonaire et quelques autres maladies réputées incurables. Bristol, 1793, in-8.

Letters from D. Withering, of Birmingham, D. Ewart of Bath, B. Thornton of London, and D. Biggs. late of

the isle of Santa-Cruz, together with some other papers supplementary to two publication on asthma, consomption, fever, and other diseases. Sur l'asthme, la consomption, la fièvre et d'autres maladies. Londres, 1793, in-8.

A guide for self-preservation of parental affection. Guide pour se préserver soi-même des affections de ses parens. 1794.

A proposal for the improvement of medicine. Considérations sur l'amélioration de la médecine. 1794.

Considerations on the medicinal use of factitious airs and on the manner of obtaining them in large quantities, published in association with James Watt, engineer of Birmingham. Considérations sur l'usage des airs artificiels, et sur la manière de les obtenir en grande quantité. Bristol, 1794-95-96, 4 part. in-8.

Outline of a plan for determining the medicinal powers of factitious airs. Esquisse d'un plan pour déterminer les propriétés des airs artificiels. 1795.

Reports principally concerning the effects of the nitrous acid in the venereal disease by the surgeons of the royal hospital at Plymouth and by other practitioners. Exposé des effets de l'acide nitrique dans le traitement de la maladie vénérienne. Bristol, 1797, in-8.

Suggestions towards setting on boot the projected establishement for pneumatic medicine. Idées sur la réalisation d'un projet d'établissement pour la médecine pneumatique. 1797.

A lecture introductory to a course of popular instruction on the constitution and management of human body. Discours d'introduction à un cours d'instruction populaire sur la constitution du corps humain, et sur la manière de le diriger. Bristol. 1797.

A suggestion towards on essential improvement in the Bristol infirmary. Idées sur une amélioration importante de l'infirmerie de Bristol. 1798.

Popular essay on consomption. Essai populaire sur la consomption. 1799.

Notice of some observations made at the medical pneumatic institution. Note de quelques observations faites à l'établissement médical pneumatique. Bristol, 1799, in-8.

Essay on the causes, early signes and prevention of pulmonary consomption. Essai sur les causes de la consomption pulmonaire, sur les signes qui l'annoncent, et sur les moyens de la prévenir. Bristol, 1799, in-8.

A collection of testimonies respecting the treatment of the venereal disease by nitrous acid. Recueil de témoignages concernant le traitement de la maladie vénérienne par l'acide nitrique. Bristol, 1799, in-8.

Communications respecting the external and internal use of nitrous acid, demonstrating its efficacy in every form of venereal disease, and extending its use to other complaints, with original facts and a preliminary discourse. De l'usage externe et interne de l'acide nitrique, etc. Bristol, 1800, in-8.

Observations on the medical and domestic managements of the consomption, on the powers of digitalis purpurea, and of the cure of scrophula. Observations sur le traitement médical et hygiénique de la consomption, sur les propriétés de la digitale pourprée, et sur le traitement des scrofules. Bristol, 1801, in-8.

Hygëia, or essays, moral and medical, on the causes affecting the personal state of middling and affluent classes. Considérations morales et médicales sur les causes qui agissent sur l'état individuel des classes moyenne et riche de la société. Bristol, 1802, 3 vol. in-8.

Instruction for people of all capacities respecting their own health and that of their children. Instruction pour les gens de tout état sur leur santé et celle de leurs enfans. 1803.

An account of the discovery and operation of a new medicine for gout. Exposé de la découverte et de l'action d'une nouvelle médecine pour la goutte. Bristol, 1803, in-8.

The manual of health, or the invalid conducted safely through the seasons. Manuel de santé, etc. 1806.

On fever as connected with inflammation. Sur la fièvre et ses rapports avec l'inflammation. 1807.

A letter to sir J. Banks on the prevailing discontents, abuse, and imperfections in medicine. Lettre à J. Banks, sur les mécontentemens dominans, sur les abus et les imperfections de la médecine. 1808.

Good advice for the husbandman in harvest, and for all those who labour hard in hot births; as also for others who will take it in warm weather. Avis aux moissonneurs, etc. 1808.

Beddoes, en outre, a publié une traduction des *OEuvres de Spallanzani*, et des *Essais sur les Affinités*, de Bergmann; il a donné des notes pour une traduction des *Essais physiques et chimiques*, du même auteur. Il a été l'éditeur d'une traduction des *Essais chimiques* de Scheele; il a traduit de l'espagnol le *Traité de Gimbernat sur la hernie fémorale;* enfin, a mis en anglais les *Elémens de médecine*, de J. Brown, écrits en latin, et il y a joint une vie de Brown, avec lequel il avait été lié. Beddoes est encore auteur de plusieurs écrits en littérature, en politique, en économie politique; il a fait insérer un grand nombre d'articles dans plusieurs recueils de médecine et de littérature.

(Chalmers, *Biographical Dictionary*.)

BÈGUE DE PRESLE (Achille-Guillaume Le), né à Pithiviers, petite ville de la Beauce (Loiret), fut reçu docteur en la Faculté de médecine de Paris le 30 septembre 1760. Il remplit long-temps la charge de censeur royal, et mourut le 18 mai 1807, dans un âge assez avancé. Il fut le médecin et l'ami de J.-J. Rousseau, et publia, sur la mort de ce grand homme, une relation où il réfute l'opinion de ceux qui prétendaient que le philosophe s'était suicidé. On doit à Le Bègue de Presle les ouvrages suivans, dans la plupart desquels on remarque l'intention bien philantropique, mais bien illusoire, de faire de la médecine un art à la portée de tout le monde, et où l'auteur fait preuve de beaucoup d'érudition.

Le Conservateur de la santé. La Haye (Paris), 1763, in-12. — C'est la première partie d'un traité d'hygiène et de police médicale, dont plusieurs articles sont intéressans.

Etrennes salutaires, 1763, in-24.

Mémoire pour servir à l'histoire de l'usage interne du mercure sublimé corrosif; on y a joint un *Recueil d'observations faites sur l'usage interne de ce remède, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, etc.* La Haye (Paris), 1763, in-12. — L'auteur fait valoir avec force toutes les raisons favorables à l'emploi du sublimé. On trouve un assez long extrait de ce mémoire dans la *Bibliographie* de Lefebure de Saint-Ildefont.

Manuel du naturaliste pour Paris et ses environs. Paris, 1766, in-8.

Quel temps fera-t-il ce matin, ce soir, demain? ou pronostics utiles au laboureur et au voyageur. 1770.

Relation ou Notice des derniers jours de M. Jean-Jacques Rousseau, avec une addition par J. H. de Magellan, gentilhomme portugais. Londres, 1778, in-8.

Economie rurale et civile. I. part. *Administration des biens.* II. part. *Economie domestique.* 1789, in-8. 2 vol.

Bibliothèque physico-économique de 1786 *à* 1792. 14 vol. in-12.

De la santé des gens de mer. Paris, 17.., in-8.

Dictionnaire du jardinier. Sans date et sans nom d'auteur. In-8. 2 vol.

On doit à Le Bègue de Presle la traduction des ouvrages suivans, dont la plupart ont été enrichis d'additions du traducteur.

Observations nouvelles sur l'usage de la ciguë; trad. du latin de Storck. Vienne (Paris), 1762, in-12. — Le Bègue y a joint un *Mémoire pour servir à l'histoire de l'usage interne de la ciguë*, et des *Extraits d'observations sur les bons effets de l'usage interne de la ciguë.*

Observations sur l'usage interne du colchique d'automne; trad. du latin de Storck. La Haye (Paris), 1764, in-12.

Expériences et observations sur l'usage interne de la pomme épineuse; trad. du latin de Storck. 1763, in-12.

Traité des maladies nerveuses, hypocondriaques et hystériques; trad. de l'anglais de Robert Whytt. Paris, 1767, in-12, 2 vol.; *ibid.*, 1777, in-12, 2 vol. — Le Bègue y a ajouté l'extrait des principaux ouvrages sur la nature et les causes des maladies nerveuses, hystériques et hypocondriaques, et un catalogue de beaucoup d'autres.

Médecine d'armée, ou Traité des maladies les plus communes parmi les troupes, dans les camps et les garnisons; trad. de l'anglais de Monro, *avec des augmentations considérables.* Paris, 1769, in-8, 2 tomes en 1 vol. — Cet ouvrage contient, 1° des recherches sur l'histoire et les progrès de la médecine d'armée, et le catalogue des livres publiés sur ses diverses parties; 2° des moyens de fortifier et conserver la santé des troupes dans les camps et les garnisons; 3° l'établissement et l'administration des hôpitaux militaires, soit fixes, soit ambulans, avec leurs réglemens; 4° la description et le traitement des maladies communes parmi les troupes dans les camps et les garnisons.

Connaissance des médicamens; traduit de l'anglais de Lewis, *avec des additions.* Paris, 1771, in-8, 3 vol.

BEHR (George-Henri) naquit à Strasbourg le 16 octobre 1708. Après avoir pratiqué quelque temps la chirurgie dans un régiment

suisse au service de la France, il voyagea pour étendre ses connaissances, et suivit à Leyde les cours d'Albinus et de Boerhaave. Il devint membre de l'Académie des Curieux de la nature, et fut élu, en 1743, président de la Société allemande fondée à Strasbourg, où il mourut le 9 mai 1761. Nous n'indiquerons ni les dissertations académiques de Behr, ni ses écrits politiques ou littéraires. Ses principaux ouvrages sont :

Physiologia medica, id est, accurata et plenior descriptio corporis humani, quâ omnes ejus partes, cum ipsarum naturalibus et ordinariis functionibus, usibus et operationibus, præcipuè in gratiam studiosorum medicinæ et chirurgiæ, ex optimis physiologicis, anatomicis, aliisque auctoribus, atque propriâ etiam disquisitione et meditatione, exponuntur. Strasbourg, 1736, in-4, avec le portrait de l'auteur. — C'est une compilation assez bien faite. On y trouve l'indication exacte de tous les livres mis à contribution. Quant au style de l'ouvrage, *scribendi genus*, dit un journaliste, *non adeò purum est, sed dimidiam partem germanicis, dimidiam latinis vocibus constat.*

Lexicon physico-chimico-medicum reale; iis præprimis utile, qui de hâc vel illâ materiâ aliorum etiam doctorum virorum suffragia et observationes scire, sic que de suis simul opinionibus certiores fieri cupiunt. Strasbourg, 1738, in-4. — Michel Alberti a mis une préface de 22 pages en tête de cette bibliographie, qui est à peu près de même genre que le *Tentamen lexici realis* du célèbre professeur de Halle.

Medicina consultatoria, etc. (en allemand). Augsbourg, 1751, in-4.

Berh a inséré un grand nombre d'observations dans les *actes de l'Académie des Curieux de la nature*, et dans le *Commercium litterarium physico-technico-medicum noribergense.*

(Guizot, dans *Biogr. univ.—Suppl. ad nova acta eruditorum.* Leipsick, tom. III.)

BELL (Benjamin), l'un des chirurgiens les plus distingués de la fin du dernier siècle, ne nous est connu que par ses ouvrages. Il nous apprend qu'il fit ses études médicales à Édimbourg; qu'il étudia particulièrement l'anatomie sous Alexandre Monro. Il voyagea ensuite sur le continent, visita les principales Universités d'Europe, et séjourna assez long-temps à Paris. De retour dans sa patrie, il devint membre des Colléges de chirurgie d'Irlande et d'Édimbourg, chirurgien de l'hôpital royal de cette ville, membre de la Société royale d'Édimbourg, etc., et mourut au commencement de ce siècle, après avoir mis au jour les ouvrages suivans :

A treatise on the theory and management of ulcers, with a dissertation on withe swellings of the joints; to which is prefixed an essay on the chirurgical treatment of inflammation and its consequences. Edimbourg,

1778, in-8 de 400 pages; 7ᵉ édition, Edimbourg, 1801, in-8 (avec le *Système de chirurgie*), traduit en français par Adet et Lanigan, Paris, 1782, in-12; traduit par Bosquillon, Paris, 1788, in-8. Nouvelle traduction faite par le même sur l'édition anglaise de 1801, Paris, 1803, in-8; édition augmentée de notes, de recherches sur la teigne et d'observations nouvelles sur les tumeurs blanches des articulations. — Nous pouvons nous dispenser de parler du mérite éminent de cet ouvrage, qui est sans doute connu de tous nos lecteurs. Nous nous contenterons de rappeler que c'est surtout à Bell qu'est due la méthode de traiter les tumeurs blanches *rhumatismales* des articulations par des applications réitérées de sangsues ou de ventouses et des vésicatoires volans.

A system of surgery. Edimbourg, 1783-87, in-8, 6 vol., fig.; 7ᵉ édit., *ibid.*, 1801, in-8, 7 vol., fig.; traduit en français par Bosquillon, Paris, 1796, in-8, 6 vol., fig. — Cet intéressant traité de chirurgie peut aller de pair avec les ouvrages, publiés vers la même époque, de Richter et de Callisen.

Treatise on gonorrhœa virulenta, and lues venerea. Edimbourg, 1793, in-8, 2 vol.; *ibid.*, 1797, in-8, 2 vol.; traduit en français par Bosquillon, Paris, 1802, in-8, 2 vol. — Les additions considérables du traducteur ont fait de cet ouvrage un des traités les plus savans et les plus complets que nous possédions sur cette matière.

Treatise on the hydrocele, on sarcocele, on cancer, and other disease of the testes. Edimbourg, 1794, in-8. — « Benjamin Bell acquit de nouveaux titres à l'estime des chirurgiens par cet ouvrage classique, dans lequel, avec la précision et la clarté qui lui sont propres, il répandit tant de jour sur le diagnostic de ces maladies, et donna une description si bonne et si complète des procédés opératoires, qu'il laissa tous ses prédécesseurs bien loin derrière lui. » (Sprengel.)

BELLINI (Laurent), médecin et anatomiste célèbre, naquit à Florence le 3 septembre 1643. Il sortait à peine de l'enfance, que la précocité de ses moyens laissait déjà entrevoir une activité et une profondeur d'esprit bien supérieures à son âge. Il se rendit de bonne heure à l'université de Pise, où l'appui du grand-duc Ferdinand II, qui avait su reconnaître les heureuses dispositions du jeune Bellini, fut pour lui une recommandation auprès d'Oliva, Borelli et Redi, dont il devint l'élève. Ses progrès ne pouvaient être que rapides sous de pareils maîtres; aussi, dès l'âge de 19 ans, il publia ses recherches intéressantes sur la structure des reins. L'année suivante (1663), il fut nommé lecteur public de médecine théorique à Pise, et peu après il obtint la chaire d'anatomie, qu'il occupa avec distinction pendant trente ans. Sa grande réputation le fit appeler souvent auprès des grands; il eut le titre de premier médecin du grand-duc Côme III, et sur la demande de Lancisi, médecin du pape Clément XI, on lui donna celui de premier

consultant de S. S. Bellini mourut à Florence le 8 janvier 1704. Il n'occupe pas seulement un rang distingué dans l'histoire de la médecine comme anatomiste, mais encore comme un des médecins qui donna le plus de poids et de considération à l'école iatro-mathématique en Italie, et qui chercha à la réunir avec la doctrine chémiatrique. Il a laissé les ouvrages suivans :

Exercitatio anatomica de structurâ et usu renum. Florence, 1662, in-4; Strasbourg, 1664, in-12; Amsterdam, 1665, in-12. Cette édition renferme plusieurs observations de reins monstrueux, rapportées par différens auteurs; ces additions sont de G. Blaes, Leyde, 1665, in-12; Pavie, 1666, in-8; Leyde, 1711; *ibid.*, 1724, in-4. Cette dissertation est insérée dans la *Bibl. anat.* de Leclerc et Manget, tom. I, pag. 367. — Bellini y donne la description la plus exacte de la partie droite des canaux contenus dans la substance médullaire des reins, canaux dont la réunion constitue, comme on sait, chaque lobule de ces organes.

Gustûs organum novissimè deprehensum; præmissis ad faciliorem intelligentiam quibusdam de saporibus. Bologne, 1665, in-12 ou in-16 (Hall.); Leyde, 1711, in-4, et 1714, in-4, avec le traité *de structurâ renum*, et dans la *Bibl. anat.* de Leclerc et Manget, tom. II, pag. 472. — L'auteur place le siége de l'organe du goût exclusivement dans les papilles qui recouvrent la langue.

Gratiarum actio ad Seren. Etruriæ Princip. quædam anatomica in epistola ad Ser. Ferdinandum II, et propositio mechanica. Pise, 1670, in-12. — L'auteur y fait connaître son opinion sur le mécanisme de la respiration et le mouvement de la bile.

De urinis et pulsibus, de missione sanguinis, de febribus, de morbis capitis et pectoris. Bologne, 1683, in-4; Francfort et Leipsick, 1685, in-4; Leipsick, 1718, in-4; *ibid.*, 1731, in-4, avec une préface de Bohn; Leyde, 1717, in-4, avec une préface de Boerhaave. — L'ouvrage est précédé de quelques considérations sur le mouvement du sang, dont Bellini pense que le cours est ralenti par les flexuosités des vaisseaux. Il y est également traité du mouvement du fluide nerveux, que l'auteur fait dépendre des artères; ce fluide pénètre dans les muscles et en reflue alternativement. Le mouvement des muscles résulte de la raréfaction subite du fluide qui les a pénétrés, et cette raréfaction elle-même a lieu au moment où le fluide nerveux se mêle avec le sang. Les sécrétions dépendent d'un double effort latéral et progressif des humeurs dans les vaisseaux. L'auteur fait dépendre toutes les variétés que présentent les urines, de la quantité plus ou moins considérable d'eau qu'elles contiennent.

Opuscula aliquot ad Archibaldum Pitcarnium de urinis, de motu cordis, de motu bilis, de missione sanguinis, etc., etc. Pistoie, 1695, in-4; Leyde, 1714, in-4; *ibid.*, 1737, in-4. — C'est surtout ici que Bellini, alliant la chémiatrie à la doctrine des iatromathématiciens, se sert de la théorie de la fermentation pour expliquer les fonctions du corps. Il ne pouvait se figurer aucune sécrétion sans un fer-

ment inhérent à l'organe, et qui, en pénétrant dans les vaisseaux ou les glandes, fait entrer le sang en fermentation. D'autres matières encore, l'air particulièrement, sont du nombre des fermens qui disposent les humeurs à la sécrétion. Il faut faire aussi attention aux replis et aux flexuosités des vaisseaux, ainsi qu'au séjour du sang dans les ramuscules capillaires des glandes. Ces replis ralentissent la marche du fluide, de même que le rétrécissement graduel des vaisseaux, dont la forme est conique. La stagnation du sang, et son épaississement dans les réseaux capillaires, sont les causes des fièvres et des inflammations; mais Bellini attribue ces vices du fluide sanguin à l'irrégularité de son mouvement; tandis que l'école chémiatrique les faisait provenir d'un ferment acide. Du reste, il ne survient jamais de fièvre sans une altération du sang, parce que le pouls éprouve toujours une aberration de son état ordinaire.

Consideratio nova de naturâ et modo respirationis. Cette lettre, adressée au grand-duc Ferdinand II, a été insérée dans les *Miscel. nat. curios.* an. 1671, obs. 77; et dans le tom. I de la *Biblioth. script. med.* de Manget, pag. 276.

Ces différens travaux ont été réunis en deux volumes, sous le titre d'*Opera omnia*, Venise, 1708, in-4. Cette édition ne contient pas les écrits suivans :

Lettera al sig. Ant. Vallisnieri nella quale mette in chiaro le vie dell' aria che si trovano in ogni novo. — Cette lettre est imprimée dans le tom. II du *Giornale de' letter. d'Italia*, pag. 41.

Lettera al medesimo intorno all' ingresso dell' aria nel nostro sangue. Imprimée dans le tome IV du même journal, page 152.

Discorsi d'anatomia colla prefazione d'Ant. Cocchi. Florence, in-8. — La première partie parut en 1741, et les deux autres en 1744 (Mazzuchelli); en 1742 et 1746, suivant Haller.

Theoria ovi. — Cet ouvrage est resté incomplet ; mais l'auteur en donne une idée dans sa première lettre à Vallisneri.

Le recueil des œuvres de Bellini a eu deux autres éditions : *Laurentii Bellini Opera omnia.* Florence, 1720, in-4 ; *ibid.*, 1747, in-4 (Haller).

Bellini n'était pas versé seulement dans l'étude des sciences, il s'occupa aussi avec succès de littérature et de poésie, comme le prouvent les écrits suivans :

Lettere tre al senator Pandolfo Pandolfini.

La Bacchéréide, poëme. Florence, 1729, in-8; et ses *Rime.*

(Mazzuch. — Haller. — Sprengel.)

BELLOC (Jean-Jacques) naquit à Saint-Maurin, bourg à quatre lieues d'Agen, en 1732, d'une famille dans laquelle l'art de guérir est cultivé depuis trois siècles sans interruption. Il reçut près de ses parens une éducation soignée, et donna de bonne heure de grandes espérances. A 15 ans, il partit pour Montpellier. Le célèbre Goulard le prit en amitié, l'admit dans sa maison, le dirigea dans ses travaux, et le traita comme son fils. Belloc passa ainsi quatre

années. Il vint ensuite à Paris, où, pendant trois ans, il s'appliqua surtout aux sciences accessoires, à la chirurgie et aux accouchemens. De retour auprès de son père, il se livra à la pratique, et fonda, dans son petit endroit, une espèce d'académie où il rassemblait ses confrères des alentours. Vers 1766, Belloc, ayant perdu son père, céda enfin aux vives instances que lui faisaient depuis long-temps les habitans d'Agen, et transféra son domicile dans cette ville. Il se joignit à son ami, l'illustre Lacépède, pour y établir une Société de belles-lettres, qui ne tarda pas à acquérir de la réputation. En 1774, il fut nommé lieutenant du premier chirurgien du Roi. Il parvint, peu de temps après, à faire établir à Agen une école royale de chirurgie. Belloc, jouissant paisiblement de sa gloire, et partageant son temps entre l'étude et la pratique, était parvenu, sans infirmités, à l'âge de 74 ans; il mettait la dernière main à un ouvrage *Sur la cure radicale de l'hydrocèle*, et à un *Traité de matière médicale externe*, quand il fut atteint d'une péripneumonie à laquelle il succomba le 28 décembre 1807. Il avait publié les ouvrages suivans :

Cours de médecine légale, judiciaire, théorique et pratique. Paris, an X, in-12; *ibid.*, 1811, in-8; *ibid.*, 1819, in-8. — Pour apprécier le mérite de ce petit manuel et être juste envers son auteur, il faut se rappeler qu'il est antérieur aux ouvrages de Mahon et de Fodéré.

Topographie physique, philosophique et médicale du département de Lot-et-Garonne. Agen, 1806, in-8. — Cet ouvrage avait été présenté à la *Société de médecine de Paris*, dans le sein de laquelle M. Double en fit un rapport très-favorable.

C'est à tort que l'on attribue à J.-J. Belloc diverses pièces insérées dans les *Mémoires de l'Académie de chirurgie : Description d'une machine pour arrêter le sang de l'artère intercostale.* — *Description d'une machine pour les fractures obliques du corps du fémur et celle de son col.* — *Mémoire sur quelques hémorragies particulières, et sur les moyens d'y remédier.* Ces opuscules sont de Belloc le père, dont le nom se trouve partout écrit Belloq, dans les *Mémoires de l'Académie de chirurgie*. J.-J. Belloc adressa à cette Académie un Mémoire sur l'extraction du placenta, qui occasionna une discussion très-vive entre lui et l'illustre secrétaire de cette société. Louis, taxant notre auteur de plagiat, lui reprochait d'avoir donné comme sienne une méthode empruntée à Baudelocque. Il ne fut pas difficile à Belloc de prouver qu'il l'avait enseignée et mise en pratique quinze ans avant la publication de l'ouvrage du professeur de Paris. Louis reconnut son erreur, et se déclara l'ami du modeste professeur d'Agen. Belloc adressa encore à l'Académie de chirurgie un Mémoire pour le concours ouvert *Sur la meilleure forme à donner aux aiguilles*. Ce Mémoire,

fort remarquable, eût sans doute été couronné, sans les malheurs des temps et la dissolution de l'Académie.

Enfin, il n'est peut-être pas inutile de rappeler que Belloc est l'inventeur de la sonde connue sous son nom.

(A. Lafaurie, *Notice sur la vie et les ouvrages de J.-J. Belloc*, dans *Journal général de médecine, etc.*, tome XXXII.)

BELLOSTE (Augustin), né à Paris en 1654, étudia la chirurgie dans cette capitale, suivit les armées, et acquit une grande habileté, particulièrement dans le traitement des blessures. Il remplit les fonctions de chirurgien en chef de plusieurs hôpitaux militaires sur les fronctières du Dauphiné. Vers l'an 1697, Belloste fut appelé, en qualité de premier chirurgien, près de la duchesse de Savoie, Marie-Jeanne-Baptiste, mère de Victor-Amédée, duc de Savoie, et plus tard roi de Sardaigne. Il conserva cet emploi jusqu'à la mort de la duchesse, en 1724, et mourut à Turin le 15 juillet 1730. Belloste fut un très-habile praticien. Il n'enrichit point l'art de guérir de découvertes nouvelles, mais il sut faire revivre l'excellens principes qu'on avait trop oubliés : ceux de César Magati, par exemple, sur les inconvéniens des pansemens trop fréquens des plaies, sur l'abus des tentes, des onguens, etc. Ses vues sont consignées, au milieu d'un grand nombre d'observations, dans les ouvrages suivans :

Chirurgien d'hôpital, 1696, in-12; *ibid.*, 1698, in-8; *ibid.*, 1705, in-8; Amsterdam, 1707, in-12; Paris, 1708, in-8; *ibid.*, 1716, in-12. — Cette dernière édition est *augmentée de plusieurs observations nouvelles, d'une pharmacie chirurgicale, et d'une Dissertation sur la rage.*

Suite du chirurgien d'hôpital, contenant différens traités : du mercure, des maladies des yeux, des tumeurs enkistées, des plaies de poitrine, des plaies tortueuses, des injections, du mot d'escarre, de la chute de l'intestin dans le scrotum, du sarcocèle et du miserere. Paris, 1725, in-8; *ibid.*, 1732, in-12. — Le *Traité du mercure* a été imprimé à part. Paris, 1738, in-12; 1756, in-12 de 92 pages, plus une *Instruction sur le bon usage des pilules de M. Belloste*, 12 pages. — C'est à Michel-Antoine Belloste, fils aîné de notre auteur, et seul héritier du secret de son père, que l'on doit cette édition d'un ouvrage consacré à l'apologie des pilules, long-temps fameuses, de Belloste.

(Astruc, *De morbis venereis.* — Lefebure de Saint-Ildefont, *Suite de la Bibliographie d'Astruc.* — Haller, *Bibliotheca chirurgica.*)

BENCI ou BENZO (Hugues), médecin et philosophe célèbre de son temps, vivait au commencement du quinzième siècle. Les biographes le désignent assez communément sous les noms de

Bentius, *Bencius*, *Hugo Senensis*, *Hugues de Sienne*, d'après le lieu de sa naissance, où il reçut le bonnet de docteur en médecine et en philosophie. Il remplit successivement les fonctions de lecteur dans les écoles de Sienne, de Florence, de Bologne, et fut attaché à cette dernière Université, comme professeur, depuis 1402 jusqu'en 1427. Dans cet intervalle, il fut médecin du légat, avec un traitement annuel de 500 livres; il occupa aussi à Padoue la place de lecteur public, de 1420 à 1428, tout en conservant son titre à l'Université de Bologne. Il avait également professé la médecine à Pérouse et à Pavie, lorsque sa réputation le fit appeler à Paris par le roi de France, où, suivant Ugurgieri, il obtint le plus grand succès dans ses leçons sur la médecine et la philosophie. Enfin, rappelé en Italie par le marquis de Ferrare, Nicolas III, qui le nomma son médecin, et lui donna la place de lecteur à l'Académie de Parme, il habita quelque temps cette dernière ville, et vint ensuite occuper une chaire de professeur public à Ferrare, où il mourut en 1439. La grande réputation dont Benci a joui pendant sa vie, et les éloges extraordinaires que lui ont donnés plusieurs écrivains, ne sont pas justifiés par les ouvrages qu'il a laissés, et dont voici l'indication :

Trattato utilissimo circa lo regimento e la conservazione della sanitade. Milan, 1481, in-4. Cette édition, publiée par les soins de Pierre de Corneno, est en caractères gothiques et sans pagination. *Ibid.*, 1507, in-4. Réimprimé plus tard sous ce titre : *Regole della sanità e natura de cibi con le annotazioni di Lodovico Bertaldi, etc., arrichita d'un trattato dell' ebrieta e dell' abuso dell' tabaco.* Turin, 1618, in-12 ; *ibid.*, avec cette addition au titre : *Aggiuntovi alle medeme materie i trattati di Baldasar Pisanelli a sue Historie naturali, e annotationi del medico gallino.* 1620, in-8. — Benci écrivit d'abord cet ouvrage en latin, et le manuscrit en était conservé dans la bibliothèque du duc de Savoie.

Consilia saluberrima ad omnes ægritudines. Bologne, 1482, in-fol.; avec des additions, Venise, 1518, in-fol. — La partie de cet ouvrage où l'auteur traite des bains, a été insérée dans le recueil *de Balneis.*

Super quartam fen primi Avicennæ præclara expositio cum adnotationibus Jacobi de partibus. Venise, 1485, in-fol., Pavie, 1496, in-fol.; Venise, 1517 et 1523, in-fol.

In primam fen primi canonis Avicennæ expositio. In-fol. sans date ni lieu d'impression. — D'après les caractères, et ce que l'auteur dit dans la préface, il est probable que cette première édition est de Ferrare, 1490; Venise, 1523, in-fol.

Super aphorismos Hippocratis, et super comment. Galeni ejus interpretis cum suis quæstionibus, emendata, et à suo originali extracta. Ferrare,

1493, in-fol.; avec des additions et des annotations, Venise, 1498, in-fol.; *ibid.*, 1517 et 1523, in-fol.

In tres libros microtechni Galeni luculentissima expositio. Adjectis in margine quamplurimis adnotationibus, etc. Venise, 1523, in-fol.

De febribus liber. — Cet ouvrage lui est attribué par différens écrivains.

Ce sont particulièrement les Commentaires de Benci sur Hippocrate, Galien et Avicenne, qui lui donnèrent beaucoup de célébrité. Le recueil de ses œuvres a été publié en 2 vol. in-fol. Venise, 1518.

(Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia.*)

BENEDETTI (Alexandre), médecin célèbre de son temps, naquit à Legnano, près Vérone; il vivait à la fin du quinzième siècle. Il étudia la philosophie et la médecine à Padoue, où, d'après ce qu'il dit lui-même, il paraît qu'il professa à son tour ces deux sciences : toutefois, on ne trouve pas son nom sur les rôles des professeurs de l'Université de cette ville. En 1490, il se rendit en Grèce, où il pratiqua la médecine dans l'île de Candie, à la Canée surtout, qui appartenait alors aux Vénitiens; ensuite il exerça à Modon dans la Morée. Ce serait à son retour, en 1493, qu'il aurait occupé une chaire à Padoue. En 1495, il servit en qualité de chirurgien militaire dans l'armée que les Vénitiens envoyèrent contre Charles VIII, et qui fut défaite près de Fornova. Il mourut vers l'an 1525, suivant Sprengel. Mazzuchelli dit simplement qu'il succomba au commencement du seizième siècle, et qu'il fut enterré à Venise, où il avait habité pendant long-temps. Il a laissé les ouvrages suivans :

De pestilenti febre liber. Rome, 1490, in-4; Pavie, 1516, in-fol.; Bâle, 1538, in-8. — Réuni avec plusieurs autres écrits de différens auteurs sur la même matière.

Anatomicæ, sive de historiâ corporis humani libri V. Venise, 1498 et 1502, in-4; Paris, 1514 et 1519, in-4; Bâle, 1517, in-8; Strasbourg, 1528. —Cette anatomie ne renferme pas une seule découverte, mais on y trouve une assez bonne physiologie écrite dans l'esprit du temps. (Sprengel.)

De medici et ægri officio libellus. Cet écrit est réuni à celui de Symphorien Champier, intitulé : *de Medicinæ claris scriptoribus.* Lyon, 1505, in-8. Il en existe une édition in-4, sans lieu d'impression, avec ce titre : *Collectiones medicinæ.* — Cet ouvrage de Benedetti a été réimprimé à Bâle, 1572, in-fol. On le trouve, dans quelques éditions, joint au précédent.

De re medicâ opus insigne et candidatis medicinæ apprimè utile, ad Maximilianum Cæsarem Augustum imperatorem, hoc ordine digestum : omnium à vertice ad calcem morborum signa, causæ, indicationes, et remediorum compositiones, utendique rationes generatim libris XXX conscripta. Præterea aphorismorum de medici atque ægri officio lib. I. De pestilentiæ causis, præservatione, et auxi-

liorum materiâ liber. Humani corporis anatome tractata lib. V. Venise, 1535, in-fol.; Bâle, 1539, in-8, et 1549 1570 et 1572, in-fol. — Cet ouvrage contient, comme on le voit, les trois précédens; il renferme, dit Sprengel, une foule d'observations rares et remarquables, qui le rendent digne d'être lu de nos jours. Versé dans la connaissance des travaux de l'antiquité, Benedetti sentit bien que l'érudition ne fait pas le médecin, et qu'au milieu des contradictions de ses prédécesseurs, l'observation était le seul juge non récusable. Cette pensée domine dans ses ouvrages: aussi le voit-on toujours mettre, pour ainsi dire, en présence, l'exposé fidèle des opinions des anciens et les résultats de son expérience particulière. Un tel exemple, donné par un homme d'une grande réputation, ne put qu'exercer et exerça en effet une heureuse influence sur la marche de la science.

Medicinalium observationum rara exempla cum Remberti Dodonei annotationibus. Cologne, 1581, in-8.

De prodigiosis inædiis. Berne, 1604, in-4.

(Mazzuchelli. — Sprengel.)

BENEVOLI (Antoine), célèbre professeur de chirurgie, et lecteur à l'hôpital de *Santa-Maria-Nuova*, à Florence, était originaire de Norcia, près Spolette; il naquit en 1685. Resté orphelin dès son bas âge, il retrouva un père dans Accoramboni, son parent, qui exerçait alors la chirurgie avec distinction, et qui lui fit faire ses études à Florence. Porté par son goût à l'étude des sciences, il se livra avec ardeur à l'anatomie et à la chirurgie sous les yeux de Th. Puccini, d'Accoramboni et d'Angelo Querci. Ses succès furent tellement rapides, qu'à l'âge de vingt ans il obtint la chaire d'oculiste à l'hôpital de S.-Maria-Nuova, devenue vacante par la mort d'Antoine Santorelli, et on lui laissa bientôt la faculté de traiter les autres maladies chirurgicales. Dès ses premiers pas dans la pratique, il acquit une réputation honorable qui s'étendit bientôt au-delà de Florence. Il succéda plus tard à François Tanucci, lithotomiste, lecteur, et maître en chirurgie à l'hôpital de Santa-Maria-Nuova, et en 1755 il fut nommé premier maître en chirurgie de cet hôpital. Il est mort le 7 mai 1756, laissant les ouvrages suivans:

Lettera soprà due osservazioni fatte intorno alla cateratta, etc., scritta al sig. Ant. M. Valsalva. Florence, 1722, in-8. — Benevoli, s'appuyant de l'examen fait sur le cadavre d'un soldat qu'il avait opéré heureusement de la cataracte quelques années auparavant, pense que cette altération ne consiste pas dans la formation d'une membrane, mais qu'elle résulte de l'opacité du cristallin; fait qu'il avait eu lieu de soupçonner par le sentiment de résistance qu'on éprouve en pratiquant l'opération. Cette lettre fut réimprimée en 1724, à la suite de l'ouvrage suivant:

Nuova proposizione intorno alla caruncola dell' uretra detta volgarmente

carnosità spiegata da Ant. Benevoli. Florence, 1748. — Dans cet opuscule, l'auteur combat l'erreur de ceux qui considèrent comme des carnosités de l'urètre la tuméfaction accidentelle du verumontanum, causée par son ulcération ou par son irritation prolongée dans la blennorrhagie; il blâme l'usage des corrosifs que l'on conseillait dans ce cas.

A l'occasion de sa lettre sur la cataracte, il fut accusé de plagiat par Pierre Paoli, chirurgien de Lucques, qui, dans un écrit intitulé *Parere* (avis), s'attacha à prouver que Benevoli n'avait fait que reproduire l'opinion d'Heister. Notre auteur répondit à cet écrit par les suivans :

Manifesto di Ant. Benevoli, etc., sopra alcune accuse contenute in un certo parere, del sig. Piet. Paoli, cerusico in Lucca. Florence, 1730, in-4.

Giustificazione di Ant. Benevoli, etc., dalle replicate accuse del sig. Piet. Paoli, cerusico in Lucca. Florence, 1732, in-4. — Ces deux écrits ne sont qu'une polémique sans intérêt pour la science.

Tre dissertazioni; dell' origine dell' ernia intestinale finora non stata avvertita; intorno alla più frequente cagione dell' iscuria, o sia ritenzione dell' orina nella vescica; del leucoma, detto volgarmente maglia dell' occhio. Aggiuntavi quaranta osservazioni, tre delle quali sulla rachitide, e le altre in diversi casi di chirurgia. Florence, 1747, in-4. — Cet ouvrage renferme beaucoup de faits pratiques dignes d'intérêt. On y trouve une description de l'utérus dans l'état de menstruation; un exemple de grossesse tubaire...

Benevoli a donné aussi la relation de deux cas intéressans, pour lesquels il fut l'objet de quelques critiques : l'un est relatif à un abcès froid, très-considérable, situé dans le bassin et l'abdomen, avec érosion des vertèbres lombaires; l'autre a pour objet un étranglement, avec gangrène, d'un appendice accidentel de l'intestin grêle. Ces deux observations sont insérées dans les *Novelle letter* de Venise, an. 1750, pag. 181, et *Novelle letter* de Florence, 1750, à la pag. 321.

(Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia.*)

BENIVIENI (Antoine), médecin et philosophe célèbre de son temps, naquit à Florence, où il vivait vers la fin du quinzième siècle. Ses frères Dominique et Jérôme occupèrent un rang distingué parmi les littérateurs de cette époque. On a peu de documens sur sa vie, et l'on sait seulement qu'il fut lié particulièrement avec deux savans également recommandables, Marsilio Ficino et Angelo Poliziano. Il mourut le 11 novembre 1502, à Florence, comme le prouve l'épitaphe placée sur son tombeau dans l'église de l'Annonciation. Benivieni fut, avec Benedetti, celui des médecins italiens qui, au quinzième siècle, contribua le plus à introduire le bon goût en médecine. Formé d'après le modèle des anciens Grecs, il sentit la nécessité de revenir à l'observation de la nature; il expose avec simplicité et fidélité les faits de sa propre pratique; et l'ouvrage suivant, dans lequel il les a

consignés, atteste qu'il était un observateur à la fois judicieux et éclairé :

De abditis nonnullis ac mirandis morborum et sanationum causis.— Cet ouvrage fut imprimé après la mort de Benivieni, par les soins de son frère Jérôme. Florence, 1506 et 1507, in-4; réimprimé avec les traités de Galien : *de Plenitudine*, Paris, 1528, in-fol.; avec le livre *de Compositionibus* de Scribonius Largus, 1529, in-8; avec les écrits de Celse et de Scribonius, Paris, 1529, in-8; extrait de cet ouvrage augmenté d'annotations de Dodoens, Leyde, 1585, in-8; *ibid.*, 1621, in-8. La partie de l'ouvrage de Benivieni, intitulée : *de Morbo gallico*, a été insérée dans le recueil publié sur cette matière, Venise, 1566, in-fol. — L'ouvrage commence par la description de l'épidémie *de Morbi gallici* qui régna du temps de Benivieni; il ne la considérait point comme une maladie nouvelle. M. Jourdan dit, d'après Hensler, que notre auteur garde le silence sur les effets de l'onguent mercuriel contre les maux vénériens; on lit pourtant dans son ouvrage : » *Nonnulli verò resinam terebenthinam*, argentum vivum, *masticem, lytargyrium, cerussam, thymiamaque excipiunt myrtino oleo atque larido : et eo inungentes sudare ægros cogunt.*» Il avait dit auparavant : « *Quod si medicamentis compingentibus intrinsecum quis conaretur extrudere humorem.... Si inter mali initia compingentibus unctionibus illi mederi festinaret.....* Continuò exortæ pustulæ in gulâ et ore *ægrotos malè habebant*; » ce qui pourrait bien se rapporter au même remède. Benivieni ordonne la saignée dans certaines circonstances qu'il détermine judicieusement, et plus souvent l'application des sangsues. Parmi les cas dont Benivieni rapporte l'histoire, on distingue, sur l'opération de la cataracte et de la taille, quelques remarques importantes, prouvant qu'il était bon chirurgien. Il rapporte plusieurs observations d'extraction de calcul vésical chez la femme, à l'aide de la dilatation de l'urètre, comme Pierre Franco le proposa plus tard. Benivieni est le premier qui ait pratiqué la trachéotomie depuis Antyllus, c'est-à-dire après un intervalle de près de quatorze siècles; il sauva par ce moyen la vie d'un malade. Il est aussi le premier, avec Vésale et Fallope, qui ait examiné et décrit les calculs biliaires. Haller, en citant l'ouvrage de Benivieni comme un livre digne d'être lu, rappelle, entr'autres observations, celles qui sont relatives à une imperforation de l'anus et de la vulve, à une boulimie, à un cœur poilu (péricardite chronique).

(Mazzuchelli.—Sprengel.—Haller.)

BENNET (Christophe), naquit à Raynton, dans le comté de Sommerset, vers l'année 1617, et pratiqua avec succès la médecine à Londres, où il était allé s'établir, et où il fut nommé membre du Collége des médecins. Il mourut en 1655, de phthisie pulmonaire.

Theatri tabidarum vestibulum, seu exercitationes dianoeticæ cum historiis demonstrativis, quibus alimentorum et sanguinis vitia deteguntur in pleris-

que morbis, etc. Londres, 1654, in-8. Réimprimé sous ce titre :

Tabidorum theatrum, sive phthiseos, atrophiæ et hecticæ xenodochium. Londres, 1656, in-8; *ibid.*, 1720, in-8; Francfort, 1665, in-12; Leyde, 1714, in-8, pl.; *ibid.*, 1733, in-8; *ibid.*, 1742, in-8; Leipsick, 1760, in-8; Florence, 1751, in-8. — Cet ouvrage, qui ne laisse pas d'avoir quelque intérêt, en aurait encore davantage s'il était écrit d'un style moins obscur, et si l'auteur ne l'avait pas rempli de vaines théories.

Bennet avait encore donné une édition corrigée et augmentée de l'ouvrage de Thomas Mouffet, intitulé : *Heasth's improvement.* — Il a laissé un ou deux ouvrages manuscrits, qu'il était près de faire imprimer lorsque la mort le surprit.

(*Biogr. britann.* — Haller, *Bibl. medicinæ praticæ.*)

BENVENUTI (Joseph), chirurgien distingué, naquit à Lucques vers l'an 1728. Il se livra de bonne heure à l'étude de la physique et de la médecine; et après avoir pris le bonnet de docteur, il exerça la médecine à Sarzane, ville de l'ancien état de Gênes. En 1756, il fut nommé membre correspondant de l'Académie des Curieux de la nature, et de la Société royale de Gœttingue en 1758. Il paraît que Benvenuti était, à cette dernière époque, médecin des bains de Lucques. Mazzuchelli, à qui nous empruntons ces détails, n'indique pas l'année de la mort de cet auteur. On a de lui :

Dissertatio historico-epistolaris ad clar. vir. Jac. Barthol. Beccarium, quâ epidemicæ febres in Lucensis dominii quibusdam pagis grassantes describuntur, necnon mercurii, atque corticis peruviani usus in earum curatione recto rationis examini subjicitur : physicorum tentaminum ope, remedii utriusque viribus exploratis, à Josepho Benvenuto Lucense ex nobilium virorum justa in seren. republicâ sanitati servandæ consulentiam ægrotantibus curandis destinato conscripta, etc., etc. Lucques, 1754, in-8. — A l'ouverture des sujets morts de cette maladie, on trouvait les méninges enflammées, les ventricules du cerveau pleins d'une sérosité sanguinolente, l'estomac et les intestins grêles phlogosés, le colon enflammé presque jusqu'à la gangrène, le foie et les autres viscères légèrement phlogosés, les ganglions mésentériques tuméfiés. Une chose remarquable, c'est que l'auteur regardait l'inflammation des viscères non comme la cause, mais comme l'effet de la fièvre; ce qui ne l'empêchait pas de pratiquer trois ou quatre saignées au début de la maladie, et d'employer les boissons délayantes en abondance et les lavemens adoucissans.

En 1755, Benvenuti adressa à Van-Swiéten deux lettres écrites en latin, dans lesquelles il lui faisait connaître une nouvelle méthode de guérir la syphylis (*morbus gallicus*), et plusieurs autres affections habituellement rebelles, à l'aide d'une préparation particulière de mercure. Voyez à ce sujet les *Novelle letter di Fiorenza, an.* 1755. *col.* 417.

Dissertationes et quæstiones medicæ

magis celebres in Monspelliensi lycæo et in Parisinis scholis discussæ. Lucques, 1757, in-8.—Benvenuti fut l'éditeur du premier volume de ce recueil, auquel il a joint un appendice où il traite de l'hydrophobie et des vertus médicinales du vinaigre.

De Lucensium thermarum sale tractatus, auctore Jos. Benvenuto, etc. Lucques, 1758, in-8. — Benvenuti publia aussi ce traité en italien. Lucques, 1758, in-8 de 103 pag. On y trouve une lettre dans laquelle il fait connaître les propriétés des eaux thermales de Lucques dans certaines maladies.

Reflessioni soprà gli effetti del moto a cavallo. Lucques, 1760, in-4 de 112 pp. — L'équitation est avantageuse, selon l'auteur, dans toute maladie provenant de débilité, ou qui reconnait pour cause la lenteur de la circulation. Benvenuti se plaint de ce qu'on néglige trop la gymnastique, dont les anciens savaient tirer de si grands avantages.

De rubiginis frumentum corrumpentis causâ et medelâ. Lucques, 1762, in-4.

Observationum medicinalium, quæ anatomiæ superstructæ sunt. Coll. I. Lucques, 1764, in-4.— L'auteur cherche à jeter quelque jour sur les causes de diverses maladies par l'ouverture des cadavres.

Della condizione de' medici presso gli antichi. Pérouse, 1779, in-4.

Benvenuti a, en outre, adressé divers mémoires et observations sur des points de philosophie et de médecine à l'Académie des Curieux de la nature et à la Société royale de Gottingue.

(Mazzuchelli.)

BERENGARIO, en français BÉRENGER (Jacques), de Carpi, petite ville dans le duché de Modène, d'où il a tiré le nom de *Carpensis*, *Carpus*, vivait à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Il exerça la chirurgie avec distinction, et fut professeur à Pavie, puis à Bologne, depuis 1502 jusqu'en 1527. Digne prédécesseur de Vésale, Berengario est considéré à juste titre par Fallopio et Eustachi comme le principal restaurateur de l'anatomie : nous indiquerons plus bas ses découvertes dans cette science. On cite comme un fait très-remarquable, qu'après avoir fait ses premiers cours d'anatomie sur des cochons, dans la maison d'Albert Pion, seigneur de Carpi, il ait disséqué plus de cent cadavres humains. On l'accusa d'avoir ouvert des hommes vivans, reproche que le vulgaire a coutume de faire à tous ceux qui se livrent avec ardeur à l'anatomie, et l'on prétend que cette inculpation fut le motif dont on se servit pour l'éloigner de Bologne. Suivant Brambilla, Berengario ne quitta cette ville et ne se retira à Ferrare que pour se soustraire aux poursuites de l'inquisition, dont le tribunal parut disposé à attaquer les opinions qu'il avait émises sur les organes de la génération. Il est probable aussi que les désagrémens sans nombre que lui suscita la jalousie de

ses confrères, contribuèrent également à lui faire prendre ce parti. Berengario reconnût le premier les bons effets des frictions mercurielles dans les maladies vénériennes; les succès qu'il obtint par ce genre de traitement lui donnèrent une grande réputation, et lui firent acquérir une immense fortune. Il mourut à Ferrare l'an 1550, laissant tout son bien et une somme de 40,000 écus au duc de Ferrare, dans l'intimité duquel il avait vécu jusqu'à sa mort. On a de lui :

De calvariæ sive cranii fracturâ tractatus. Bologne, 1518, in-4; Venise, 1535, in-4; Leyde, 1629 et 1651, in-8. — Cet ouvrage a réellement causé une réforme salutaire dans la doctrine des plaies de tête. Bérenger fait voir d'abord combien les signes ordinaires des fractures du crâne sont sujets à induire en erreur. Il doutait de la réalité des contre-fractures lorsque le coup ne porte que sur un côté; mais il observa la fracture de la table interne, quoique l'externe fût demeurée intacte. Il croyait encore pouvoir guérir les enfoncemens du crâne avec des emplâtres, et attribuait presque tous les accidens des plaies de tête aux esquilles qui déchirent le cerveau et ses membranes. Il recommandait avec une sorte de prédilection l'huile de roses et la garance (Sprengel).

Commentaria cum amplissimis additionibus super anatomiam Mundini, unà cum textu ejusdem in pristinum, et verum nitorem redacto. Bologne, 1521, in-4; *ibid.*, 1552, in-4. — Cet ouvrage, écrit en latin monacal, défiguré par des récits fabuleux et fatigant par sa longueur, est néanmoins rempli d'observations intéressantes, qu'une longue expérience de l'anatomie fournit à son auteur. Au reste, c'est un commentaire spécial sur l'anatomie de Mondini, dans lequel Berengario n'a pu suivre conséquemment une autre méthode que celle de Mondini lui-même (Lauth). Il reconnût mieux qu'on ne l'avait fait jusque-là l'utilité des osselets de l'ouïe; il décrivit bien la membrane du tympan, mais il resta incertain s'il devait la faire provenir du nerf auditif lui-même ou des membranes du cerveau. Il étudia le premier l'os basilaire, et découvrit les sinus sphénoïdaux qui s'abouchent avec le méat supérieur des fosses nasales; il reconnut aussi, le premier, que l'os ethmoïde n'est pas réellement percé de trous qui fassent communiquer les cavités cérébrales et nasales. Berengario admettait six muscles pairs de l'œil et un impair : ce dernier, destiné, chez les animaux, à retirer l'œil en arrière, et contourné autour du nerf optique, devait, suivant lui, se rencontrer aussi chez l'homme. Cette erreur, partagée par Vésale, fut combattue par Fallopio. Berengario a donné la première description du muscle thyro-épiglottique. C'est surtout dans l'angéiologie que ses découvertes furent nombreuses et importantes. Il démontra l'inexactitude de l'opinion de Galien sur les ouvertures de communication qu'il admettait dans la cloison interventriculaire du cœur, et affirma positivement que le sang ne pouvait passer ainsi de l'un des ventricules dans l'autre. Il a donné la

description de la valvule mitrale de la veine-cave ascendante, et des valvules sigmoïdes des veines pulmonaires : elles lui parurent avoir de l'analogie ensemble, parce qu'elles ne ferment pas complétement les vaisseaux, présentent une certaine flaccidité, ou moins de solidité que toutes les autres, et se retirent sur elles-mêmes quand le cœur se dilate. Il découvrit aussi la valvule tricuspide de l'orifice auriculo-ventriculaire droit, à laquelle il attribua l'usage de retenir le sang dans le cœur, et de s'opposer à ce qu'il ne refluât dans l'oreillette. On lui doit encore la description des valvules sémilunaires de l'aorte et de l'artère pulmonaire; il fit voir l'identité de leur structure, et présuma qu'elles avaient pour usage d'empêcher le sang de rentrer dans le cœur. Il observa sur les animaux vivans un liquide dedans le péricarde. Il réfuta l'opinion que les carotides, à leur entrée dans le cerveau, forment une espèce de réseau auprès de la glande pituitaire; il aperçut l'artère spinale antérieure, et vit que la veine ombilicale est unique. Il remarqua que les veines cutanées ne sont pas accompagnées d'artères. C'est encore à notre auteur qu'on est redevable de la première description exacte du cœcum et de son appendice, et de la remarque, confirmée depuis par Morgagni, que ce dernier ne renferme quelquefois pas de cavité, ce qu'il prétend avoir observé surtout chez les individus habitués à prendre une grande quantité d'alimens. Berengario étudia le premier avec attention les organes chargés de la sécrétion de l'urine, et rechercha si ce liquide se sécrète dans les reins comme à travers un crible, ainsi que le pensait Zerbi. Dans le but de s'assurer de ce fait, il introduisit un tube dans la veine rénale, et poussa de l'eau chaude dans le bassinet; ayant ensuite fendu le rein, il trouva que les ramuscules de la veine, au lieu de s'anastomoser avec les ramifications de l'uretère, comme on l'avait cru avant lui, se répandent dans la substance mamelonnée : il donna aussi une description exacte des mamelons. Dans le larynx, Berengario découvrit les deux cartilages aryténoïdes, et il paraît avoir également vu la glande épiglottique. Il savait que les points lacrymaux sont les orifices des conduits du même nom. Les conduits lacrymaux, dit-il, versent les larmes par le canal nasal dans le nez, et c'est la raison pour laquelle on discerne souvent l'odeur et même la saveur des collyres. Berenger paraît avoir vu les vésicules séminales, quand il indique des canaux et un tissu celluleux dont les vaisseaux déférens se contournent. Il indiqua la cloison médiane du scrotum. Il combattit l'ancien préjugé que, dans l'acte de la génération, les filles sont conçues du côté gauche de l'utérus, et les garçons du côté droit; il émit cette idée erronée, que les eaux de l'amnios sont le résultat de la sueur du fœtus. Notre auteur connut assez bien les diverses cavités ventriculaires du cerveau : il décrit, dans les deux latérales, les plexus choroïdes, auxquels il donne le nom de vers, et qu'il savait être composés d'un lacis de vaisseaux; il parle du canal qui unit le quatrième ventricule avec le troisième. Il fait mention de la glande pinéale, et des éminences de la base du cerveau, situées derrière les couches optiques. Il indiqua, avec plus de pré-

cision qu'Achillini, la terminaison de la moelle épinière vers la douzième vertèbre dorsale. Il fut le premier qui sentint, contre l'opinion de Galien, que les nerfs ne naissent pas de la portion dure du cerveau, se fondant sur ce que ses recherches lui avaient prouvé que le cervelet ne produit pas un seul nerf, et que tous, sans exception, tirent leur origine du cerveau ou de la moelle alongée. Il comptait huit paires cervicales; et, à l'exemple de Zerbi, il considérait le grand sympathique comme une continuation de la cinquième paire, probablement parce qu'il connaissait l'anastomose du filet vidien. Plusieurs planches sont jointes à l'ouvrage. (Haller. — Sprengel.)

Isagogæ breves perlucidæ, ac uberrimæ in anatomiam humani corporis à communi medicorum academia usitatam (Mazzuchelli),... *humani corporis ad suorum scolasticorum preces in lucem editæ* (Haller). Bologne, 1522, in-4; *ibid.*, 1523, in-4; Cologne, 1529, in-8; Strasbourg, 1530 et 1533, in-8; Venise, 1535, in-4. — L'ouvrage précédent renferme des observations de monstruosités et d'altérations pathologiques; celui-ci est exclusivement relatif à l'anatomie. L'auteur y décrit successivement les trois cavités splanchniques et les viscères qu'elles contiennent, ainsi que les parties constituantes du dos et du cou : il y a joint les planches publiées déjà dans le précédent, et en a ajouté de nouvelles qui sont relatives à l'utérus, au cerveau, aux ventricules du cœur. Dans l'édition de Venise, il existe, de plus, deux figures des parties génitales de la femme; Berengario a représenté les veines qu'on a coutume d'ouvrir dans la saignée.

(Mazzuchelli. — Haller. — Sprengel. — Brambilla, *Storia delle scoperte, fisico-medico-anatomico-chirurgiche*, etc.. — Lauth, *Hist. de l'Anat.*)

BERGEN (Charles-Auguste de) naquit à Francfort-sur-l'Oder, le 11 août 1704, de Jean-Georges de Bergen, célèbre professeur en médecine de l'Université de cette ville, et recteur du Collége de Frédéric. Élevé dans ce Collége, il donna de très-bonne heure des marques des plus heureuses dispositions. Après avoir appris les mathématiques, il se livra à l'étude de la médecine, où il eut principalement pour maîtres son père et And. Ott. Gœlicke, auxquels il succéda dans la suite. Après cinq années d'études assidues, le desir d'étendre ses connaissances le conduisit à Leyde, où brillaient alors Boerhaave, Albinus et S'Gravesende. Il s'y appliqua surtout à l'anatomie. La chirurgie française jouissait alors, et de l'aveu des étrangers, d'une supériorité qu'elle n'a point perdue. De Bergen se rendit à Paris, et suivit, pendant tout le temps que dura son séjour dans cette capitale, les leçons de Boudou et ses visites à l'Hôtel-Dieu. De Paris il alla à Strasbourg, où les travaux anatomiques étaient alors en faveur. Il en partit en 1730; il visita les principales villes d'Allemagne, professa quelque temps l'anatomie à Berlin, et

revint à Francfort, où il reçut le bonnet doctoral en 1731, après avoir soutenu, sans président, une dissertation que nous indiquerons plus loin. Il fut fait, en 1732, professeur extraordinaire d'anatomie, et en 1738, après la mort de son père, professeur ordinaire d'anatomie et de botanique. Six ans après, il succéda à Gœlicke dans la chaire de pathologie et de thérapeutique. Il fut honoré cinq fois de la charge de recteur de l'Académie, et remplit toutes ses fonctions avec autant de zèle que de talent. Le goût qu'il conserva toute sa vie pour les travaux anatomiques tourna au profit de l'Université. Il obtint du roi de Prusse que les corps de tous les criminels qui seraient exécutés dans les villes voisines, ou des personnes qui mourraient dans les hôpitaux, seraient portés à Francfort et livrés aux dissections. De Bergen avait rassemblé une collection aussi considérable que bien choisie d'ouvrages relatifs à l'anatomie, à la botanique et à l'histoire naturelle, et formé un riche cabinet de physique. Il était tout entier livré aux travaux qui faisaient son bonheur, quand la frayeur que lui causa l'approche des ennemis le jeta dans une maladie mortelle. Il fut pris d'une dysenterie violente qui l'enleva le 7 octobre 1760. Nous ne citerons que les principaux ouvrages de Bergen; le catalogue le plus complet de ses dissertations se trouve à la fin d'une notice d'où nous avons tiré cet article, et qui est insérée dans la collection indiquée plus bas.

De nervo intercostali. Francfort-sur-l'Oder, 1731, in-4.

Programma quo ventriculorum cerebri lateralium novam sistit tabulam. Francfort, 1734, in-4.

Progr. quod de structurâ piæ matris inter alia novam nec hactenùs visam tradit observationem. Francfort, 1736, in-4.

Diss. de nervis quibusdam cranii ad novem paria hactenùs non relatis. Francfort, 1738, in-4. — Ces quatre opuscules remarquables ont été insérés par Haller dans sa Collection de thèses anatomiques.

De membranâ cellulosâ non membranâ. Francfort, 1732, in-4.

De methodo cranii ossa dissuendi cum machinæ hunc in finem constructæ delineatione. Francfort, 1741, in-4.

Catalogus stirpium indigenarum que ac exterarum quas hortus medicus academiæ Viadrianæ complectitur, in quo præter selecta synonyma generum, specierum et varietatum limitationes ad mentem recentissimorum rei herbariæ scriptorum examinantur. Francfort, 1744, in-8.

Flora francofurtana methodo facili elaborata; accedunt cogitata de studio botanices methodicè et quidem proprio marte addiscendæ, terminorum technicorum nomenclator et necessarii indices. Francfort, 1750, in-8.

Positiones physicæ experimentalis in usus academicos conscriptæ. Franc-

fort, 1752, in-8. — Quoique Bergen n'ait pas mis son nom à cet ouvrage, il en est certainement l'auteur.

Elementa anatomiæ experimentalis. Francfort, 1758, in-8. — C'est un *manuel* de l'anatomiste.

On trouve divers articles de Bergen dans le *Commercium litt. Norimb.*, et dans les *Actes des Curieux de la nature.*

(*Commentarii de rebus in scientiâ naturali et medicinâ gestis*, tom. IX, pag. 551-560.)

BERGER (Jean-Godefroy De), fils de Valentin Berger, recteur du Collége de Halle, naquit en cette ville, le 11 novembre 1659. Dès qu'il eut achevé le cours de ses premières études, il se rendit à l'Université d'Iéna, et s'y livra, pendant trois années, à l'étude des mathématiques et de la médecine. En 1680, il alla à Erfort, revint à Iéna l'année suivante, et se fit recevoir docteur en 1682. Il fut nommé bientôt après professeur extraordinaire à Leipsick. Aussitôt après son installation, Berger entreprit un voyage en Hollande, en France, en Italie. A son retour, il passa par Wittemberg, où on le fixa en lui conférant une chaire qu'il remplit avec honneur pendant un demi-siècle. Il mourut le 3 octobre 1736, à l'âge de 77 ans. Il était médecin de Frédéric-Auguste II, roi de Pologne. Berger fut un des médecins allemands les plus distingués du dernier siècle, *Vir eleganter doctus et éloquens* (Haller); il mit au jour un grand nombre de dissertations, dont on peut voir la liste dans les *Bibliothèques* anatomique et de médecine pratique de Haller. Nous n'indiquerons que les ouvrages suivans :

Physiologia medica, sive de naturâ humanâ liber bipartibus. Wittemberg, 1702, in-4; Leipsick, 1708, in-4; Francfort, 1737, in-4, avec une préface de Fréd.-Chrét. Crégut, qui donne un aperçu de l'histoire de l'anthropologie. — Haller dit de cet ouvrage : *Elegantissimum compendium, in quo Bergerus non quidem aliqua nova invenit, sed inventis et experimentis sanissimo cum judicio utitur, et ferè semper veriorem sententiam suam facit.*

Prodromus commentationis de Carolinis Bohemiæ fontibus. Wittemberg, 1708, in-4.

De thermis Carolinis commentatio, quâ omnium origo fontium calidorum itemque acidorum, ex pyrite ostenditur. Wittemberg, 1709, in-4. — On trouve un extrait assez étendu de cet ouvrage dans le *Journal des Savans* de 1710, p. 308, ou 280 de la deuxième édition.

(Eloy, *Dict. hist. de la méd.* — Portal. — Haller. — *Journ. des Sav.*)

BERGIUS (Pierre-Jonas), médecin et professeur d'histoire naturelle à Stockholm, membre de l'Académie des Sciences de cette ville, mort en 1791, fut un des disciples les plus distingués de Linné. Les services qu'il rendit à la botanique lui méritèrent

l'honneur d'être associé aux principales Académies de l'Europe et à celle de Philadelphie, dont il devint membre en 1769, en même temps que Buffon et Linné. Bergius composa, sur l'histoire naturelle et la médecine, un grand nombre de mémoires qui ont été insérés parmi ceux de ces diverses Sociétés savantes; il publia aussi séparément quelques ouvrages, dont le suivant appartient seul à la médecine :

Materia medica è regno vegetabili sistens simplicia officinalia pariter atque culinaria, secundùm systema sexuale ex autopsiâ et experientiâ fideliter digessit. Stockholm, 1778, in-8, 2 vol. ensemble plus de 900 pages. — L'auteur indique sur chaque plante le nom qui lui a été imposé par Linné, et sa synonymie d'après les auteurs qui l'ont décrite; les meilleures figures qu'on en possède, son nom pharmaceutique, ou culinaire, s'il s'agit d'un aliment; le pays où elle croit, la forme sous laquelle on la conserve et on l'emploie; ses propriétés caractéristiques, ses vertus, ses usages. Cette histoire est terminée par des observations particulières. Cullen, juge fort sévère, faisait cas de cet ouvrage.

(*Biog. univ. — Comment. de rebus in med. gestis.* — Cullen, *matière médicale.*)

BERGMAN (Torbern). La vie et les productions de cet homme célèbre appartiennent entièrement à l'histoire des sciences naturelles et physiques; mais comme la médecine profita de quelques-unes de ses découvertes, il nous est prescrit d'en faire au moins mention. Bergman naquit le 20 mars 1735, à Catharineberg, dans la province de Westrogothie en Suède. Son génie l'emporta sur les desseins de son père, qui le destinait à lui succéder dans sa place de receveur des finances du domaine. Après une opposition assez vive, il put se livrer à l'étude des sciences mathématiques et physiques. Il se fit distinguer de Linné, qui jetait alors un grand éclat sur l'Université d'Upsal. L'histoire naturelle fut le sujet des premiers travaux de Bergman. Il publia des recherches intéressantes sur les insectes. C'est à lui qu'on doit d'avoir fixé plusieurs points douteux de l'anatomie des sangsues, et d'avoir fait connaître qu'elles sont ovipares, et que le *coccus aquaticus*, dont la nature n'avait point encore été déterminée, est un œuf de cette espèce de ver d'où sortent dix à douze petits. Bergman fit paraître ensuite plusieurs mémoires de physique expérimentale; il fut nommé, en 1761, professeur adjoint de mathématiques et de philosophie naturelle. Cinq ans après cette époque, Wallerius, célèbre professeur de chimie et de minéralogie, ayant obtenu sa retraite, Bergman, quoique ne s'étant encore fait connaître par aucun tra-

vail chimique, se mit sur les rangs. Pour justifier ses prétentions, il publia sur la fabrication de l'alun une dissertation, qui est encore regardée aujourd'hui comme un chef-d'œuvre, et fut nommé. De ce moment date l'ère de la plus belle gloire de Bergman. Nous ne le suivrons pas dans tous ses travaux, auxquels notre ouvrage est étranger; il nous suffira d'indiquer qu'il a découvert la propriété acide du gaz appelé alors *air fixe*, et depuis *acide carbonique*. On lui doit la connaissance de l'acide oxalique, que l'on extrait du sucre, de la gomme et de plusieurs autres substances végétales. Une foule d'autres travaux ont immortalisé son nom. La minéralogie ne lui doit pas moins. Il fit l'analyse chimique d'un très-grand nombre de substances minérales; il présenta une classification basée sur les caractères chimiques pour les grandes divisions, et sur les formes géométriques pour les subdivisions. Il aperçut le principe des formes des cristaux, dont le développement a fait la gloire d'Haüy; mais ce que nous devons signaler de plus important pour nous dans la vie de Bergman, ce sont ses recherches sur les eaux minérales. Ses analyses sont encore des modèles. Ce fut en l'imitant qu'on put aller plus loin que lui. Non-seulement il a fait de nombreuses expériences pour connaître la composition des eaux minérales, et a découvert dans certaines le gaz hydrogène, qu'il nomme *gaz hépathique*; il a encore, le premier, imaginé de les imiter, et a donné les moyens de fabriquer les eaux minérales artificielles. Bergman est plus recommandable par la précision mathématique qu'il apporta dans les expériences chimiques, que par de grandes vues théoriques, qui ne devaient naître que plus tard, après que des faits auraient été rassemblés en plus grand nombre. Sous ce dernier rapport, il a contribué à l'heureuse révolution qui a changé la face de la chimie vers la fin du dix-huitième siècle. Une mort prématurée, suite de l'épuisement qu'amena un travail trop assidu, l'enleva, en 1784, aux sciences, à la considération, au bonheur qui l'entouraient. Il n'avait que 49 ans. (Vicq-d'Azyr, *Éloges*.)

BERLINGHIERI (François Vacca), médecin renommé de Pise, et professeur en l'Université de cette ville, vivait à la fin du siècle dernier. Convaincu par une longue expérience de l'insuffisance et des dangers des systèmes exclusifs dans la pratique de la médecine, il fut, en Italie, un des premiers antagonistes des doctrines de Cullen et de Brown. S'il ne fut pas toujours heureux dans

ses attaques, ses écrits du moins prouvent qu'il sut reconnaître toute l'importance de l'observation clinique, et les avantages de la médecine expectante. On a de lui :

Pensieri intorno a vari soggetti de medicina fisica e chirurgia. Lucques, 1779, in-8.

Considerazioni intorno alle malattie dette volgarmente potride, etc. Lucques, 1781, petit in-8 de 131 pages. — L'auteur s'attache à réfuter l'opinion que le sang peut passer à la putréfaction dans les vaisseaux du corps vivant. Ses argumens sont que la chair des carnivores ne se putréfie pas plutôt que celle des herbivores; que les premiers n'exhalent point une odeur plus fétide que les seconds, et que lorsque cela a lieu, cette odeur ne dépend pas du sang; que la faim prolongée n'excite point la putréfaction, puisque, au contraire, les cadavres des animaux morts d'inanition se putréfient plus lentement; que pendant leur assoupissement les animaux hybernans ne deviennent pas pour cela plus exposés à des phénomènes de putridité; que le sang putréfié ne conserve jamais la couleur rouge de celui qu'on obtient par une saignée, dans les fièvres dites *putrides*, etc., etc. Il insiste sur ce que ce moyen (la saignée), même réitéré, est souvent indispensable dans le traitement de ces maladies. L'expérience lui a prouvé que l'usage des plus forts anti-sceptiques, tels que le camphre, le quinquina, loin d'être salutaires, sont préjudiciables dans les cas où l'on suppose de la putridité.

Saggio intorno alle principale e piu frequenti malattie del corpo umano, etc., etc.; c'est-à-dire : *Essai sur les principales et les plus fréquentes maladies du corps humain, et sur les remèdes les plus efficaces pour les combattre*. Pise, 1787, gr. in-8, 2 vol. — L'auteur distingue les maladies en organiques et en maladies dépendantes d'une qualité vicieuse des liquides; il rejette l'âcreté dans les humeurs, et répond à l'objection qu'on pourrait faire en citant les sueurs d'une odeur aigre, en faisant observer que ce genre de liquide est une excrétion, et ne fait pas partie de ceux qui sont en circulation dans l'économie; il montre une grande confiance dans l'usage externe et interne de la glace et de la neige pour combattre les fièvres malignes accompagnées de stupeur, d'affaissement, de coma, etc.

Lettere fisico-mediche. Pise, 1790, in-4.

Codice elementare di medicina pratica sanzionato dall' esperienza per conoscere e curare i mali particolari del corpo umano. Pise, 1794, in-8, 2 vol.

Meditazione sull' uomo ammalato e sulla nuova dottrina medicale di Brown. Pise, 1795, in-8. — « Incapable » de s'élever au-dessus des idées les plus » vulgaires, sur les âcretés des humeurs » comme causes des maladies, l'auteur, » dit Sprengel, substitua à l'irritabilité » de Brown le mécanisme du corps, » d'où il fit dériver la guérison des » diverses affections. » Ce jugement pourra paraître un peu sévère, d'après l'analyse sommaire des ouvrages qui précèdent.

Idei di fisiologia medica. Pise, 1795, in-8.

Della nutrizione, acressimento i decressimento del corpo umano. Venise, 1801, in-8.

BERLINGHIERI (André Vacca), fils du précédent, l'un des chirurgiens les plus célèbres de notre époque, naquit à Pise en 1772. Dégoûté de bonne heure de la médecine par l'incertitude désespérante dont il entendait souvent son père accuser cette science, il se livra entièrement à la chirurgie, et ses succès ultérieurs ont prouvé qu'il avait suivi sa véritable vocation. Envoyé par son père à Paris, à l'âge de dix-sept ans, il s'adonna avec ardeur à l'étude, surtout à celle de l'anatomie, sous les yeux de Desault, qui sut bientôt le distinguer, et qui se l'attacha particulièrement. De retour de la Hollande, où il avait accompagné son maître, auquel il servait toujours d'aide dans les opérations difficiles, il se rendit en Angleterre, où il suivit les leçons de John Hunter et de Bell avec le même zèle qu'il avait montré à celles de Sabatier, Baudelocque, Boyer, Pinel et Dubois. Revenu à Pise en 1791, il y prit le grade de docteur en médecine, et publia peu de temps après ses *Observations sur le Traité de chirurgie de Bell.* Il avait alors vingt-un ans. Cet ouvrage, mais surtout les cours particuliers qu'il fit en même temps, commencèrent sa réputation, que ses talens comme opérateur agrandirent bientôt davantage. Il revint une seconde fois à Paris, en 1799, où il se livra avec autant d'ardeur à l'étude qu'il l'avait fait douze ans auparavant, et où, de son propre aveu, il gagna beaucoup du côté de la pratique, sans ajouter autant à ses connaissances en théorie. A cette époque, son illustre maître n'existait plus; les infirmités de Sabatier le tenaient éloigné de la pratique, et l'Ecole chirurgicale française était représentée par Pelletan, Baudelocque, Boyer, Dubois, tandis que Bichat étonnait par l'éclat de son génie. Vacca sut mettre à profit pour son instruction, leur expérience et leurs lumières. Il fut nommé membre de la Société médicale d'Emulation, où il lut deux mémoires intéressans, l'un sur les fractures des côtes, et l'autre sur la structure du péritoine. Il retourna dans sa patrie à la fin de 1799. Il fut d'abord adjoint à son père pour les cours de chirurgie que ce dernier faisait à l'Université de Pise; et, trois ans après, Pignotti, qui présidait alors à l'instruction publique, sentant qu'il manquait à l'Université une institution propre à former des chirurgiens, créa cette institution, et plaça Berlinghieri à la tête. Telle est l'origine de cette Ecole de clinique externe qui ne cessa depuis cette époque d'attirer de tous les points de l'Italie un concours nombreux d'élèves. Profondément affecté de la perte de son père, de ses frères et de plusieurs de ses enfans, Berlinghieri vint habiter

aux environs de Pise un lieu insalubre qui acheva d'altérer sa santé, et après une maladie de quelques jours, il succomba le 7 septembre 1826.

La médecine opératoire lui est redevable de plusieurs instrumens utiles, et de différens procédés qui dénotent un talent vraiment chirurgical : tels sont sa machine de compression pour l'anévrisme de la poplitée, la cuiller pour le trichiasis, le bistouri boutonné pour l'opération de la taille chez l'homme, son instrument pour l'œsophagotomie; il a perfectionné le bistouri pour le trichiasis, celui de Thomas pour la taille chez les femmes; il a modifié les procédés de Desault pour le traitement de la fistule lacrymale et de la fracture du col du fémur, celui de M. Sanson pour la taille recto-vésicale, dont il était un zélé partisan. On lui doit aussi une nouvelle méthode très-sûre pour guérir le trichiasis. Berlinghieri a laissé les ouvrages suivans:

Riflessioni sul trattato di chirurgia del sig. Begnamino Bell. Pise, 1793, in-8. 2 vol., 255 pp.

Traité des maladies vénériennes, publié par P. P. Alyon. Paris, 1800, in-8. — Cet ouvrage n'est point une traduction française, comme on l'indique assez généralement; c'est sur de faux renseignemens que nous avons émis nous-mêmes cette assertion, en parlant des travaux d'Alyon. Ce livre fut écrit primitivement en notre langue, par Berlinghieri, et Alyon s'est borné simplement à revoir le texte : il en est donc l'éditeur, et non le traducteur. Cet ouvrage parut pendant que Vacca était encore à Paris.

Mémoires sur les fractures des côtes. — Berlinghieri soutint, contre l'opinion de Desault, que les côtes fracturées ne peuvent pas se déplacer lorsque les plans des muscles intercostaux sont restés intacts : il appuie son opinion sur des faits et des expériences.

Mémoire sur la stricture du péritoine et ses rapports avec les viscères abdominaux. — Notre auteur cherche à démontrer l'existence de deux lames dans le péritoine, qui sont intimement liées ensemble dans quelques points de leur étendue, mais faiblement, et même entièrement séparées dans quelques autres. De cette disposition, il résulte, suivant lui, que tous les viscères du bas-ventre, l'aorte et la veine-cave, sont situés entre ces deux lames du péritoine, et qu'aucun d'eux ne peut être blessé sans qu'une lame le soit aussi. Ces deux mémoires sont insérés parmi ceux *de la Société médicale d'Emulation.* Paris, 1800, tom. III.

Storia dell' aneurisma, etc.; c'est-à-dire, *Histoire d'un anévrisme de l'artère poplitée.* Pise, 1803, in-8.— Chez le sujet de cette observation, Berlinghieri suivit le procédé de Hunter : il lia l'artère fémorale sans ouvrir la tumeur ; mais l'opération ne réussit pas (Sprengel).

Memoria sopra l'allacciatura dell' arterie. Pise, 1819, in-8.—Vacca soutient, contre l'opinion de M. Scarpa, que l'ablation de la ligature, quatre

ou cinq jours après son application, n'empêche pas la section ultérieure de l'artère dans le point où elle a été liée ainsi temporairement.

Della esofagotomia e di un nuovo metodo di eseguirla. Pise, 1820, in-8. Dans ce procédé opératoire, peu différent de celui qu'on emploie communément, Vacca introduit dans l'œsophage un instrument particulier, qu'il nomme *ettopesofago*, qui distend ce conduit, le rend saillant en dehors et à gauche, et en facilite l'ouverture.

Istoria di una allacciatura dell' iliaca esterna, e riflessioni sulla allacciatura temporaria delle grandi arterie. Pise, 1823.— Vacca reproduit ici des argumens contre la ligature temporaire des vaisseaux.

Nuovo metodo di curare lo trichiasis, inséré dans les *Annali universali di med. d' Omodei*, novembre 1825; trad. franç. dans les *Archives gén. de médecine.* Tome IX. — Le procédé conseillé et mis en pratique par Berlinghieri, consiste dans l'excision ou la cautérisation des bulbes des cils déviés, mis à découvert par une incision faite parallèlement au bord de la paupière, à une ligne et demie de ce bord. Ce procédé a réussi dans les différens cas où Vacca l'a employé.

Memoria sopra il metodo di estrarre la pietra della vesica orinaria per la via dell' intestino retto. Pise, 1821, in-8; traduit en français par Blaquière, Paris, 1821, in-8.

Memoria seconda sopra il metodo di estrarre la pietra della vesica orinaria per la via dell' intestino retto. Pise, 1822, in-8 de 80 pages; traduit en français, avec le précédent, par Morin, Genève, 1823, in-8.

Memoria terza sul taglio retto-vesicale del professor Vacca Berlinghieri, e lettera sul medesimo soggetto dei signori Cavarra et Giorgi, professori di chirurgia. Pise, 1823, in-8.— Dans ces différens Mémoires, Vacca s'attache à démontrer les avantages de la taille recto-vésicale et à réfuter les objections que Scarpa lui fit à ce sujet.

Sulla litotomia nei due sessi. Quarta Memoria del professore And. Vacca Berlinghieri. Pise, 1825, in-8, avec pl.; trad. franç. par Morin, Genève, 1826, in-8, avec planches. — Chez l'homme, Vacca incise longitudinalement le raphé dans une étendue de 20 à 22 lignes, et à l'aide du cathéter, le bistouri est porté dans la vessie; en en élevant le manche vers le scrotum, on divise le col de la vessie et la prostate, ainsi que la portion membraneuse de l'urètre; en inclinant légèrement de côté le cathéter, on évite la lésion des vaisseaux éjaculateurs. Ce moyen, considéré comme supérieur à tous les autres par Vacca, est loin d'être préférable à la taille *bi-latérale*. Quant à son procédé pour opérer la femme, et qu'il nomme taille *vagino-vésicale*, il consiste à aller ouvrir la vessie derrière son col, en pénétrant par le vagin préalablement distendu et déprimé inférieurement par une cuiller alongée qui embrasse le col de l'utérus, et qu'un aide maintient solidement.

Des indications bibliographiques exactes nous manquent sur plusieurs ouvrages de Vacca, parmi lesquels nous citerons les suivans :

Trattato degli strignimenti dell' uretra.

Memoria sulla rescisione della meta della mascella inferiore.

Memoria sulla frattura del collo di femore.

Sulla tumore lagrimale. (*Antologia di Firenze*, n° de janvier. 1827.— *Journal des progrès des sciences médicales.*)

BERNIER (JEAN), natif de Blois, y exerça la médecine pendant vingt-deux ans, puis à Paris, où il vint vers 1674. Quoiqu'il obtint le titre de conseiller et de médecin ordinaire de *Madame*, douairière d'Orléans, il demeura toujours dans un état de pauvreté qui fut probablement la cause de l'humeur chagrine qui se manifeste dans ses ouvrages. Il mourut en 1698, dans un âge assez avancé. Il a laissé :

Histoire de Blois, contenant les antiquités et singularités du comté de Blois, les éloges de ses comtes, et les vies des hommes illustres qui sont nés au pays Blésois, etc. Paris, 1682, in-4.

Essais de médecine, où il est traité de l'histoire de la médecine et des médecins; du devoir des médecins à l'égard des malades, et de celui des malades à l'égard des médecins; de l'utilité des remèdes, et de l'abus qu'on en peut faire. Paris, 1689, in-4; *ibid.*, 1695, in-4. Cette deuxième édition est abrégée en quelques endroits, corrigée et augmentée en beaucoup d'autres.—Ouvrage bizarre, mais curieux, où l'auteur fait preuve en même temps d'esprit et de mauvais goût, d'une grande érudition, et d'un défaut presque absolu de critique. Le chapitre IV de la première partie, qui traite de l'*excellence de la médecine par elle-même et par les grands personnages qui l'ont professée ou qui en ont fait estime*, renferme une histoire chronologique des médecins célèbres dans leur art depuis Mercure-Trismégiste, des médecins qui se sont distingués par leur piété ou leur sainteté depuis Saint-Luc, de ceux qui ont été papes, cardinaux ou évêques, etc. La seconde partie abonde en traits satiriques contre les médecins les plus répandus de ce temps.

Supplément au livre des Essais de médecine, avec des corrections et des observations nécessaires pour lire cet ouvrage avec utilité et plaisir; à quoi on a ajouté deux lettres : l'une d'un médecin à son ami, l'autre d'un médecin à un abbé. Paris, 1791, in-4.— La première des deux lettres est d'un ancien médecin qui renonce à sa profession, de peur d'être confondu avec d'indignes sujets qui la déshonorent; l'autre, d'un médecin qui repousse des railleries injurieuses à la médecine.

Bernier est encore l'auteur de quelques autres ouvrages purement littéraires, tels que l'*Antimenagiana*; des *Réflexions, pensées, etc.*, sous le nom de l'opinocourt; *Jugement et nouvelles observations sur les OEuvres de F. Rabelais, ou le véritable Rabelais réformé, etc.*

(*Mémoires du père* Niceron. — *Journal des Savans.* — Bernier.)

BERNOULLI. Ce nom est celui d'une famille illustrée par un grand nombre d'hommes distingués, mais surtout par trois d'entre eux qui ont pris rang parmi les plus grands mathématiciens de leur

époque, à côté des Newton et des Leibnitz (Jacques Bernoulli, Jean son frère, et Daniel, deuxième fils de Jean). Ces deux derniers s'occupèrent de la médecine, et doivent être compris dans son histoire, à cause des applications qu'ils ont faites de la science du calcul à celle de l'organisation; mais comme leurs travaux en ce genre sont de peu d'importance et n'ont rien ajouté à leur gloire, et que leur biographie appartient plus spécialement à celle des hommes qui ont cultivé les sciences physiques et mathématiques, nous ne leur accorderons qu'une courte notice.

BERNOULLI (Jean) naquit à Bâle, le 27 juillet 1667. Il fut d'abord destiné à la profession du commerce, qu'exerçait son père; mais, de même que son frère aîné Jacques Bernoulli, dont on voulut en vain faire un ministre, son goût et son génie pour les sciences l'emportèrent, et il s'y livra entièrement. Après avoir pris ses grades en philosophie, il étudia la médecine, et fut reçu docteur en 1694. Mais les sciences mathématiques, dont il s'était toujours occupé, et auxquelles il avait été initié par son frère, plus âgé que lui de treize ans, absorbèrent presque entièrement son existence. Il fut d'abord professeur de mathématiques à Groningue, où il séjourna depuis 1695 jusqu'en 1705, époque à laquelle il fut appelé à Bâle pour remplacer dans la même chaire son frère qui venait de mourir. Il était membre de la plupart des Académies savantes de l'Europe. Après une longue et active carrière, il mourut le 1er janvier 1748. Ses ouvrages, qui ont trait à la médecine, sont les suivans :

De effervescentiâ et fermentatione. Bâle, 1690, in-4. — Dans cette dissertation, présentée pour obtenir la licence en médecine, Bernoulli établit une distinction entre l'effervescence et la fermentation, d'après le système des atomes et la philosophie de Descartes.

Dissertatio physico-anatomica de musculorum motu. Bâle, 1694, in 4; Venise, 1722, in-4, avec le traité *De separatione liquidorum*, de P. A. Michelotti; Naples, 1734, in-4; La Haye, 1743, in-4. — Cette dissertation est celle que Bernoulli soutint pour son doctorat; pour la même occasion, il prononça un discours sur ce sujet : *De origine et dignitate medicinæ, et unà de utilitate matheseos ad studium medicum.* — Bernoulli remit en faveur les doctrines des iatro-mathématiciens d'Italie, dont on commençait à se dégoûter; il adopte la théorie de Willis et de Borelli, relativement au mécanisme de la contraction des muscles; et il explique, d'après la théorie des courbes, les changemens que subissent les prétendues vésicules de la fibre musculaire. Michelotti combattit les objections que Pimberton avait faites à cette théorie.

Dissertatio de nutritione. Groningue, 1694, in-4. — Cet écrit fut le sujet de débats assez vifs. Les théologiens signalèrent comme impie une opinion

que Bernoulli y émettait, et qu'ils regardaient comme contraire au dogme de la résurrection des morts. Bernoulli applique encore le calcul à des actions organiques qui se passent dans l'intimité des tissus, et sur le mécanisme desquels nous ne pouvons avoir que de vagues notions. Il a cherché à se rendre raison des pertes du corps par l'évaporation et par d'autres évacuations. La nutrition dépend de l'attraction des parties similaires dans les vaisseaux, dont le diamètre et la forme sont en rapport avec les particules qui y pénètrent. D'après son calcul, l'homme perd les deux tiers de son corps dans l'espace d'une année, par le changement continuel de la matière. Au bout de deux ans, il n'en reste plus que la quinzième partie; et un homme qui vit quatre-vingts ans, se renouvelle vingt-quatre fois pendant ce laps de temps.

Les œuvres complètes de Jean Bernoulli ont été recueillies sous ce titre : *Opera omnia*. Lausanne et Genève, in-4, 4 vol. Son éloge se trouve dans l'*Histoire de l'Académie des sciences de Paris*, année 1748, ainsi que dans celle de l'Académie des sciences de Berlin. D'Alembert a également fait l'éloge de ce savant.

(*Athenæ rauricæ*.—Sprengel, *Hist. de la médecine*, tome V, page 159.—*Biogr. univ.*)

BERNOULLI (Daniel) était le second fils de Jean. Il naquit le 29 janvier 1700, à Groningue, où son père occupait la chaire de mathématiques. Héritier du génie de sa famille, son penchant l'entraîna vers les mêmes études, et il ne put se résigner à embrasser le commerce, auquel il était destiné. Il étudia la médecine à l'Université de Bâle, et y prit ses degrés, après avoir été visiter Heidelberg et Strasbourg. Il voyagea en Italie pour perfectionner ses études, et s'y lia avec les savans les plus distingués. Il se proposait de suivre les leçons du célèbre Morgagni; mais une maladie grave l'en empêcha. Il se rendit ensuite à Pétersbourg avec son frère aîné Nicolas, pour y professer les mathématiques, qu'il avait toujours cultivées avec ardeur. En 1733, il revint se fixer dans sa patrie, où il obtint d'abord une chaire d'anatomie et de botanique, et se fit recevoir docteur en médecine. En 1750, il passa à la chaire de physique, qu'il occupa jusqu'en 1777. L'épuisement de ses forces l'engagea à se retirer et à se faire remplacer par son neveu Daniel. Il mourut le 17 mars 1783. Ses travaux dans les sciences mathématiques et physiques sont célèbres; il était membre de la plupart des Académies de l'Europe. Il s'était fait une sorte de revenu des prix décernés par l'Académie des sciences de Paris. Ses ouvrages en médecine sont loin d'avoir le même mérite que les précédens; il a soutenu et continué les théories médico-mathématiques qu'avait fait revivre son père. On a de lui :

Dissertatio inaugur. physico-medica de respiratione. Bâle, 1721, in-4. — Bernoulli évalue la quantité d'air qui pénètre les poumons à chaque inspiration. Il soutient que l'air passe en nature dans le sang, et que le sternum se porte en avant lorsque la poitrine se dilate. Haller a inséré cette thèse dans le tome IV de sa collection anatomique.

Positiones miscellaneæ anatomico-botanicæ. Bâle, 1721, in-4. — Bernoulli combat l'existence des vaisseaux aériens dans les plantes; il traite de l'usage des feuilles, qu'il regarde comme le réceptacle des humeurs les plus grossières du végétal.

D. Bernoulli, dans le grand nombre de mémoires qu'il a insérés dans diverses collections académiques, en a consacré quelques-uns à des sujets physiologiques; il s'en trouve un parmi ceux de l'Académie de Pétersbourg (vol. I, page 170), dans lequel il a enrichi de calculs analytiques la théorie de son père sur le mouvement musculaire. Le même volume renferme de Bernoulli un Mémoire sur la situation et la grandeur du point insensible de la rétine. (Haller.) Dans son ouvrage sur l'hydrodynamique, où il explique, au moyen de l'analyse, les lois suivant lesquelles les fluides se meuvent dans les canaux, il n'a fait qu'indiquer l'application qu'on devrait faire de ces principes au mouvement des humeurs du corps animal. Parmi ses Mémoires insérés dans la collection de l'Académie des sciences de Paris, il y en a un qui a pour titre: *Essai d'une nouvelle analyse de la mortalité causée par la petite-vérole, et des avantages de l'inoculation pour la prévenir* (an. 1760, page 1). Condorcet, dans l'éloge qu'il a fait de ce savant, a exposé la nature et le caractère de ses travaux.

(Mêmes sources que pour J. Bernoulli.)

BERRYAT (Jean), docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, médecin ordinaire du roi, intendant des eaux minérales de France, exerça l'art de guérir à Auxerre, et fut nommé correspondant de l'Académie des Sciences, le 14 février 1750. C'est à lui que l'on doit la *Collection académique, composée des mémoires, actes, ou journaux des plus célèbres Académies et Sociétés littéraires étrangères, des extraits des meilleurs ouvrages périodiques, des traités particuliers, et des pièces fugitives les plus rares, concernant l'histoire naturelle et la botanique, la physique expérimentale et la chimie, la médecine et l'anatomie, traduits en français, et mis en ordre par une société de gens de lettres*. Il était sur le point d'en publier lui-même les trois premiers volumes, quand la mort mit fin à ses travaux. Cette collection, qui eut ensuite pour éditeurs Gueneau de Montbeillard et Paul, est loin de mériter le mépris qu'on a voulu jeter sur elle. Il est permis, au contraire, de la compter au nombre de celles qui épargnent *aux travailleurs* le plus de peines et de recherches. Elle fut composée sans méthode, mais non pas sans critique; et des tables alphabé-

tiques partielles, ainsi que celle de Rozier, lui donnent toute la commodité desirable. Combien n'importerait-il pas, nous osons le dire, aux progrès de la science, qu'on fît une collection du même genre, pour le demi-siècle qui s'est écoulé depuis la publication de celle-là? On doit encore à Berryat:

Observat. sur le cristallin sorti de sa place ordinaire, et passé dans la chambre antérieure de l'œil. (Acad. des sciences, 1749, *Hist.*, pag. 104.)

Obs. sur une femme dont la pulsation des artères et du cœur n'était presque pas sensible. (*Ibid.*, 1748, *Hist.*, pag. 61.)

Mémoire sur l'utilité des observations du baromètre dans la pratique de la médecine. (*Ibid.*, Savans étrang., tom. II, pag. 452.)

Obs. sur un nouveau fébrifuge. (*Ibid.*, Sav. étrang., tom. II, pag. 254.)

Observations physiques et médicinales sur les eaux minérales d'Epoigny, de Pourrain, de Dige et de Touly, aux environs d'Auxerre, avec une consultation à l'usage de ceux qui en boivent. Auxerre, 1752, in-12.—L'ouvrage contient quatorze observations recueillies avec soin, et propres à éclairer les effets de ces eaux.

BERTAPAGLIA (Léonard de), citoyen de Padoue, chirurgien célèbre de son temps, vivait vers le milieu du quinzième siècle. Les biographes le désignent en latin sous les noms de *Bertopalea*, *Berutapalea*, *Predapaglia* et *Bertepaglia*. Il professa la chirurgie avec éclat à Padoue, où il acquit aussi une grande réputation comme praticien; il exerça la médecine avec non moins de succès à Venise. De son temps, la chirurgie était presque entièrement abandonnée aux baigneurs et aux barbiers, les médecins croyant déroger à leur dignité en s'occupant des opérations. Aussi, quoique Bertapaglia puisse être rangé parmi les chirurgiens instruits de l'époque, ses écrits prouvent qu'il partageait entièrement les préjugés existans. On a de lui:

Chirurgia sive recollectæ super quartam fen canonis Avicennæ. Venise, 1490 et 1497 in-fol.; publié ensuite dans un recueil d'écrits de divers auteurs sur la même matière, Venise, 1499, in-fol.; *ibid.*, 1519, in-fol.; *ibid.*, 1546, in-fol.—Bertapaglia avait voué une haine irréconciliable aux barbiers, et, se considérant fort au-dessus d'eux, il négligea totalement les opérations chirurgicales. Néanmoins il disséqua lui-même deux cadavres humains, l'un en 1439, et l'autre en 1440 : ce fait mérite d'être noté. Non-seulement il rejette l'opération du cancer, qu'il propose de remplacer par son *ruptorium*, espèce de caustique, mais il n'a recours qu'aux onguens dans les plaies de tête, pour lesquelles il en indique plus de trente, différens les uns des autres. Il recommande l'application d'un feutre pour arrêter les hémorrhagies, et celle d'un bandage com-

pressif dans les fistules. (Sprengel.)

De aquis conficiendis ad pellendas ægritudines maximè idoneis. Cet ouvrage est indiqué de la sorte par Mazzuchelli, sans lieu ni date d'impression. Il paraît que Bertapaglia avait laissé plusieurs ouvrages manuscrits qui n'ont pas été publiés depuis sa mort.

(Mazzuchelli. — Sprengel.)

BERTHE (J. N.), professeur en médecine à la Faculté de Montpellier, mort il y a quelques années, s'était fait connaître avantageusement par la publication de l'ouvrage suivant :

Précis historique de la maladie qui a régné dans l'Andalousie (années VIII et IX de la république française), contenant un aperçu du voyage et des opérations de la commission médicale envoyée en Espagne par le gouvernement français, ainsi que diverses observations sur la nature de la fièvre jaune, sur quelques méthodes de traitement qui ont été recommandées contre cette maladie, et sur les dangers plus ou moins probables de son introduction et de son établissement en Europe. Montpellier et Paris, 1802, gr. in-8. — Voilà l'idée que Berthe s'était faite de la nature de la maladie : « Je crois, dit-il, avoir suffisamment établi que les caractères essentiels de cette maladie étaient l'activité de son délétère contagieux spécifique ; l'affection nerveuse si fortement prononcée, même dès son début, et qui l'a accompagnée dans toutes ses périodes ; l'impression qui en résultait d'abord sur les organes épigastriques, et ensuite sur les viscères les plus essentiels à la vie ; l'état particulier d'irritation vive de l'estomac tenant à une phlogose érysipélateuse ; la prostration subite et radicale des forces ; l'établissement de la diathèse bilieuse ; celui de la dégénérescence putride, portée quelquefois jusqu'au dernier degré. Je crois avoir prouvé également que ces trois derniers accidens ont toujours été sous la dépendance immédiate de l'élément primitif essentiel, c'est-à-dire de l'affection nerveuse. En un mot, s'il est nécessaire de désigner cette maladie par un nom particulier, et propre en même temps à fournir une juste idée de sa nature, je proposerais de lui donner celui de fièvre *nervoso-bilioso-putride.* »

Berthe est encore auteur d'un *Éloge de J. Pethiot.* Montpellier, 1800, in-4.

BERTHOLLET (Claude-Louis), quoique médecin, appartient entièrement à l'histoire de la chimie, à laquelle il consacra exclusivement son génie et ses travaux. Né à Talloire, en Savoie, le 9 décembre 1748, il fit ses études à Turin, et s'y fit recevoir docteur en médecine. Il se rendit aussitôt après à Paris, où la protection de Tronchin lui fut des plus utiles. C'est à la recommandation de cet homme célèbre qu'il dut la place d'un des médecins ordinaires de Louis-Philippe, duc d'Orléans. Dès-lors, jouissant des moyens d'une existence tranquille, il se livra tout entier à la chimie. Il contribua puissamment par ses travaux à la révolution qui a changé la

face de cette science vers la fin du dix-huitième siècle. Reçu à l'Académie des Sciences en 1780, il fut nommé successivement membre de la commission des monnaies et de celle d'agriculture et des arts, professeur de chimie aux écoles polytechnique et normale, et membre de l'Institut. Bonaparte l'emmena avec lui en Égypte, et, après son élévation au trône impérial, le combla de toutes les marques d'honneur. Il fut nommé comte de l'empire, sénateur, etc. Depuis la restauration des Bourbons, il faisait partie de la Chambre des Pairs. Depuis long-temps retiré à Arcueil, il y poursuivait ses recherches chimiques, entouré d'élèves distingués qu'il se plaisait à former. Après une carrière longue et active, Berthollet est mort le 6 novembre 1822, âgé de 74 ans. Berthollet a été un des premiers chimistes de son époque. Ce rang lui est assuré par ses découvertes nombreuses, par les applications qu'il a faites de la chimie aux arts, et surtout par ses profondes considérations sur les lois de l'affinité chimique. Il a aperçu la vraie nature des combinaisons savonneuses; il a prouvé que l'acide phosphorique est tout formé dans les produits des animaux; il a découvert l'acide muriatique sur-oxigéné; il a décomposé l'ammoniaque et fixé la proportion de ses élémens. Il a montré que l'azote est le caractère essentiel des substances animales. Il avait démontré, avant l'époque actuelle qui a reconnu le fait, que l'oxigène n'était pas le principe exclusif des acides; que dans le gaz hydrogène sulfuré, l'hydrogène en remplissait le rôle, et que l'acide prussique ne contenait pas d'oxigène. C'est à lui que la société doit l'art du blanchiment par le chlore; et il a aidé à perfectionner ceux de la teinture par le bleu de Prusse, du monnayage, de l'extraction de la soude, de l'éclairage par le gaz. Enfin, c'est lui qui, en s'occupant du charbon et de ses propriétés antiseptiques, a imaginé de charbonner l'intérieur des barils pour conserver l'eau dans les voyages de long cours. (Cuvier, *Éloges.*)

BERTIN (Exupère-Joseph), savant anatomiste français, naquit au Tremblai, près d'Antrain, diocèse de Rennes, le 21 septembre 1712. Son père, qu'il perdit de bonne heure, était docteur en médecine. Il fit ses études à Rennes, où les notions qu'il reçut sur la physique développèrent en lui le goût de l'observation, et décidèrent sa vocation pour la médecine. La fortune bornée de sa famille ne lui permettant pas de se rendre à Paris immédiatement après sa sortie du collége, il fut contraint de rester un an au Tremblai. Il s'était procuré *l'Anatomie* de Verheyen; il l'étudia, la sut

bientôt par cœur, et la sut si bien, qu'ayant eu occasion d'assister à l'ouverture d'un cadavre, les gens de l'art qu'on avait appelés, obligés de recourir aux lumières du jeune Bertin, furent étonnés de le trouver plus instruit qu'eux-mêmes. Arrivé à Paris, il se livra avec une ardeur infatigable à l'étude, et Hunauld ne tarda pas à le distinguer parmi les élèves qui assistaient à ses leçons : le maître devint dès-lors l'ami de l'élève, et son attachement pour lui ne s'est jamais démenti depuis. Il reçut le bonnet de docteur en médecine à Reims en 1737, et à Paris en 1741. On avait une telle confiance en lui, et ses connaissances étaient si bien appréciées dans cette dernière Faculté, que lorsque Bertin n'était encore que simple bachelier, il avait été chargé de présider avec Hunauld aux examens des autres bacheliers, droit réservé aux docteurs seulement. Quelque temps après sa réception, il accepta la place de premier médecin de l'hospodar de Valachie et de Moldavie, auprès duquel il se rendit. Ce seigneur, rappelé à Constantinople au bout de quelques années, proposa à Bertin de l'y emmener avec lui; mais, effrayé par les actes de despotisme aveugle et sanguinaire dont il avait été si souvent le témoin, et résolu de retourner dans sa patrie, il refusa toutes les offres brillantes qui lui furent faites. Après avoir traversé heureusement la Hongrie, il se rendit à Vienne, où il obtint de l'impératrice-reine une escorte pour l'accompagner jusqu'à la frontière : l'Autriche était alors en guerre avec la France. Bertin, qui avait une grande faiblesse de caractère, et dont l'organisation, susceptible de recevoir des impressions violentes, était dépourvue de la force nécessaire pour y résister ou les subjuguer, se persuada pendant le trajet que ses gardes, dont le langage lui était inconnu, tramaient un complot contre sa vie : il s'échappa et fut chercher sa sûreté dans un marais, où il resta long-temps plongé dans l'eau jusqu'au cou. Après bien des recherches, ses gardes le retrouvèrent; on parvint à le rassurer, et il arriva en France sain et sauf.

Peu après son retour, en 1744, Bertin fut élu associé-anatomiste de l'Académie des sciences, sans passer par le grade d'adjoint, suivant l'usage ordinaire. Dès l'année 1737, il avait communiqué à cette Compagnie ses recherches sur les nerfs récurrens du cœur et sur l'anastomose des veines épigastriques et mammaires. En 1746, il lut un Mémoire sur l'organisation de l'estomac chez le cheval; mais l'interruption qu'une maladie assez grave mit à ses travaux, l'empêcha de le publier alors. Il reconnut que l'impossibilité du vomissement chez le cheval n'est pas due à une valvule, mais à un sphincter

qui s'oppose à la sortie des alimens, et que les plans musculeux de l'estomac de cet animal offrent la même disposition que chez l'homme. Ses observations, confirmées plus tard par Haller, devinrent l'objet d'une contestation entre lui et ce savant physiologiste : toutefois, la première découverte appartient évidemment à l'anatomiste français. Épuisé par l'excès du travail, tourmenté par des querelles littéraires et des chagrins domestiques, Bertin vit sa santé s'altérer, et un accès de délire fut le premier symptôme de sa maladie; ce moment d'exaltation fut suivi d'un accès de léthargie qui dura trois jours, et qui se répéta ensuite à des intervalles plus ou moins longs pendant trois années. Dans le cours de cette affection, Bertin offrit tous les phénomènes de la monomanie, caractérisée par un état habituel de crainte et de frayeur, état qui n'était réellement qu'une exagération de son caractère naturellement méticuleux. Cette maladie, qui commença en 1747, persista jusqu'en 1750, époque à laquelle elle disparut complétement : son esprit reprit toutes ses forces, il retrouva toute sa sagacité, et sa mémoire, qui était prodigieuse, lui retraça avec la même fidélité qu'auparavant les détails immenses de l'anatomie.

Le premier mémoire que Bertin ait donné après sa maladie a pour objet la circulation du sang dans le foie du fœtus; aucun de ses ouvrages n'offre peut-être des preuves moins équivoques d'un véritable talent que les trois mémoires qu'il fit sur ce sujet. Ses remarques, relatives aux effets de la respiration sur les veines du foie, renferment également des vues physiologiques dignes d'attention. Ce travail précéda celui qu'il fit paraître en 1766 sur l'anatomie comparée de l'appareil lacrymal : nous reviendrons tout à l'heure sur ces divers travaux. Bertin venait d'être nommé associé-vétéran de l'Académie, et il avait formé le plan d'un cours complet d'anatomie, quand la maladie dont nous venons de parler interrompit si malheureusement sa carrière; mais, en 1754, il publia la première partie de cet ouvrage, l'ostéologie. Il avait présenté à l'Académie la seconde partie de ce cours, qui renfermait la description des artères : elle n'a pas été publiée. Bertin s'était retiré à Gohard, près de Rennes, où il était entièrement occupé de l'éducation de ses enfans, lorsqu'il fut atteint, le 21 février 1781, d'une fluxion de poitrine à laquelle il succomba en peu de jours.

On trouve dans tous les ouvrages de Bertin une érudition exacte et profonde, et l'art si important de décrire avec méthode et avec clarté, porté au plus haut degré; des vues grandes, mais toujours

sages, et qui ne s'étendent jamais au-delà de ce qu'il est possible de savoir et de prouver. Il se livra souvent à une critique un peu sévère des travaux des autres; mais cette critique fut toujours dictée par l'impartialité et l'amour du vrai. Toutes ses recherches prouvent une attention scrupuleuse à laquelle les plus petits détails ne peuvent échapper, une adresse singulière dans les moyens de forcer les parties qui semblent les plus imperceptibles à découvrir et à laisser voir les secrets de leur organisation. On a de lui :

Ergò causa motûs alterni cordis multiplex. Paris, 1740, in-4. — Dans cette dissertation, qui fait partie de la collection des thèses anatomiques de Haller, Bertin fait voir que le sang n'afflue dans les artères coronaires que lors des mouvemens de systole du cœur.

Ergò non datur imaginationis maternæ in fœtum actio. Paris, 1741, in-4.

Lettre à M. D. sur le nouveau système de la voix. La Haye (Paris), 1745, in-8. — Bertin, partisan de la théorie de Dodart, rejette l'opinion de Ferrein, qui attribuait les modulations de la voix aux vibrations des ligamens de la glotte produites par l'action de l'air. Il fait remarquer que les lèvres de la glotte ne sont pas des cordes tendues, mais des replis membraneux, souples et mous; que l'ouverture de la bouche, chez l'homme, dans les parois de laquelle il n'y a rien de tendu, peut, dans l'action de siffler, produire des sons très-différens. Ferrein ayant répondu, Bertin fit paraître l'écrit suivant :

Lettres sur le nouveau système de la voix, et sur les artères lymphatiques. Paris, 1748, in-12.

Ergò specificum morsûs viperæ antidotum alcali volatile. Paris, 1749, in-4.

Ergò condimenta sanitati noxia. Paris, 1751, in-4.

Traité d'ostéologie, etc., suivi de trois Mémoires de M. Hérissant, sur différens points d'ostéologie. Paris, 1754, in-12, 4 vol. — Cet ouvrage est remarquable par la méthode et la précision avec lesquelles chaque partie est décrite, par l'exposition détaillée et complète de beaucoup d'objets peu connus jusqu'alors, soit sous le rapport de la conformation des parties, soit sous celui de la structure du tissu osseux. L'auteur y a joint un grand nombre d'observations nouvelles et qui lui sont propres; on y trouve décrits pour la première fois, avec la plus grande exactitude, les cornets sphénoïdaux, qui n'avaient encore été que vaguement indiqués : de là le nom sous lequel on a depuis désigné ces os (*cornets de Bertin*).

Consultation sur la légitimité des naissances tardives. Paris, 1764, in-8. — Bertin admet que la gestation peut offrir des différences notables dans sa durée.

Indépendamment de ces différens écrits publiés séparément, Bertin a consigné encore de nombreux Mémoires dans le recueil de l'Académie des sciences, et quelques articles dans l'ancien *Journal de médecine*. L'un de ces derniers, inséré dans le t. IV, p. 66, et intitulé : *Nouvelles découvertes en anatomie*, renferme une description détaillée des canaux osseux qui livrent

passage aux artères et aux nerfs des dents de la mâchoire supérieure. Un autre article (t. V, p. 48), qui a pour titre : *Conséquences relatives à la pratique, déduites de la structure des os pariétaux*, renferme des observations fort intéressantes sur la gravité des fractures de ces os, et sur le mécanisme de la fracture de leur portion inférieure, lorsque le coup a été porté à leur partie supérieure.

Les travaux qu'il a communiqués à l'Académie royale des sciences, sont les suivans : — *Description des cornets sphénoïdaux.* — *Recherches sur la structure des reins.* Il admet des grains glanduleux interposés entre les canaux urinifères, et que l'urine est sécrétée en partie par ces organes glanduleux et par des conduits émanés directement des artères (Année 1744). — *Mémoire sur la structure de l'estomac du cheval.* Nous l'avons fait connaître plus haut. — On trouve ce Mémoire, ainsi que des remarques de notre auteur, *sur l'insertion et les mouvemens des muscles droits de l'abdomen*, dans le volume de l'année 1756. — Dans les Mémoires de l'année 1753, *Mémoires sur la circulation du foie dans le fœtus.* — Année 1759, *Mémoire sur le cours des esprits animaux.* Il compare la substance corticale du cerveau à celle des reins ; et, considérant leur organisation comme analogue, il pense que la première est aussi l'agent sécréteur des esprits animaux. — Année 1761, *Description des fibres de l'estomac de l'homme.* — Année 1763, *Mémoire sur l'effet de la respiration sur les veines du foie*, dans lequel il fait voir que pendant l'inspiration naturelle, la pression exercée sur les veines hépatiques fait gonfler les veines jugulaires, les deux veines caves et leurs sinus; que ce gonflement cesse dans l'expiration naturelle, tandis que dans l'inspiration et l'expiration forcées, le gonflement a lieu également. — Année 1765, *Des remarques sur la circulation du sang dans le foie*, dans lesquelles il signale plusieurs particularités remarquables des vaisseaux qui sont les agens de cette fonction. — An. 1766, *Mémoire sur la comparaison de l'appareil lacrymal chez l'homme et les animaux*, où notre auteur prouve qu'il savait apprécier toute l'importance de l'anatomie comparative; il a trouvé que, dans un grand nombre d'espèces, les points et les conduits lacrymaux n'existent pas, et qu'une ouverture du sac nasal remplit les fonctions de ces organes.

(*Hist. de l'Acad. roy. des sciences*, année 1781. — Haller, *Bibl. anat.*)

BERTIN (René-Joseph-Hyacinthe), fils aîné du précédent, naquit le 10 avril 1767 à Gohard, petit village près de Rennes. Il fit ses études dans cette dernière ville, et, après avoir étudié la médecine à Paris, il prit le bonnet de docteur à Montpellier, en 1791. En 1807, il avait été employé quelque temps comme médecin dans les armées françaises en Prusse et en Pologne. Il servit, en 1792, dans l'armée des côtes de Brest, puis dans celle d'Italie, et, en 1798, il fut envoyé en Angleterre comme inspecteur-général du service de santé des prisonniers français. Pendant l'année qu'il séjourna dans cette île, il rendit des services nombreux à ceux de ses compatriotes

qui furent confiés à ses soins. De retour en France, il reçut la décoration de la Légion-d'Honneur, et fut nommé médecin en chef de l'hôpital Cochin et de celui des Vénériens. En 1822, une ordonnance royale l'appela à la chaire d'hygiène, vacante à la Faculté de médecine de Paris par la mort de Hallé. Cette place, qu'il dut à l'un des ministres d'alors, M. de Corbière, son ancien condisciple, lui fut conservée, lorsqu'après la dissolution violente et imprévue de la Faculté de médecine en 1823, ce corps savant fut reconstitué sur de nouvelles bases : ainsi, il ne partagea pas la proscription qui frappa Pinel, Vauquelin, Chaussier, Desgenettes, etc., etc. Atteint, vers le commencement de 1827, d'une inflammation de poitrine qui devint chronique, il se rendit dans son pays natal, dans l'espoir d'y trouver une guérison plus prompte; et, au mois d'août de la même année, il fut affecté d'une encéphalite, à laquelle il succomba en très-peu de jours. On a de lui :

Quelques observations critiques, philosophiques et médicales, sur l'Angleterre, les Anglais et les Français détenus dans les prisons de Plymouth. Paris, 1801, in-12.

Dissertation sur l'emploi des incisions dans les plaies d'armes à feu. Paris, an X (1802), in-8.

Traité de la maladie vénérienne chez les nouveau-nés, les femmes enceintes et les nourrices. Paris, 1810, in-8.

En 1811, Bertin présenta à l'Institut un premier Mémoire sur les maladies organiques du cœur, dans lequel il démontre que la dénomination d'anévrysme ne donnait pas une idée exacte de la dilatation du cœur; que l'hypertrophie des parois du cœur ne coexistait pas toujours avec leur dilatation; que souvent, au contraire, les cavités de cet organe sont alors très-diminuées, disposition que Bertin paraît être le premier à avoir signalée. Les trois autres Mémoires présentés plus tard à l'Institut par notre auteur, peuvent être considérés comme le développement des idées et des observations consignées dans le premier : ainsi, le deuxième établit l'existence de *l'épaississement sans dilatation du ventricule gauche ;* le troisième a pour but de faire connaître et de déterminer les signes caractéristiques et les altérations organiques propres aux *hypertrophies du ventricule gauche et du ventricule droit, avec diminution de la cavité;* enfin, le quatrième a pour objet *l'hypertrophie des parois du cœur jointe à leur dilatation.* Ces recherches ont été réunies à d'autres observations analogues et non moins intéressantes de M. Bouillaud, alors élève interne dans le service de Bertin à l'hospice Cochin, et publiées sous le titre suivant :

Traité des maladies du cœur et des gros vaisseaux, par R.-J. Bertin, rédigé par J. Bouillaud. Paris, 1824, in-8 avec planches. — Cet ouvrage, essentiellement clinique, est empreint du caractère propre aux productions médicales de notre époque ; l'observation rigoureuse des faits est la seule

source où les auteurs puisent les argumens qu'ils font valoir à l'appui des diverses opinions qu'ils émettent relativement à la nature et au traitement des maladies dont ils tracent l'histoire.

Bertin est aussi l'auteur d'une traduction française de la traduction italienne que J.-P. Frank a donnée de l'ouvrage de Melchior-Adam Weickard, *sur la doctrine de Brown*. Paris, 1798, 2 vol. in-8. On lui doit encore la traduction française des *Elementa medicinæ*, de Brown, avec ce titre : *Élémens de médecine de Brown, avec les commentaires de l'auteur et les notes du docteur Beddoes, traduits du latin et de l'anglais*. Paris, 1805, in-8.

BERTRAND (Thomas-Bernard) était né à Paris le 22 octobre 1682. Il s'appliqua d'abord à la jurisprudence, et promettait de s'y distinguer; mais il tourna bientôt ses vues vers la médecine. Il entra en licence en 1708, et fut reçu docteur le 11 décembre 1710. Il fut nommé, en 1722, médecin de l'Hôtel-Dieu, et en remplit les fonctions pendant près de trente ans. Il ne négligea point celles du professorat; il enseigna successivement les diverses branches de la médecine. Elu doyen en 1740, il abdiqua immédiatement après. Bertrand mourut le 19 avril 1751, âgé de 69 ans. Le travail qui l'occupa toute sa vie, ce fut l'histoire qu'il avait entreprise de la Faculté de médecine de Paris, et des hommes célèbres qui l'ont illustrée. Cette histoire n'a point été publiée; mais la *Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de médecine de Paris, depuis* 1110 *jusqu'en* 1750, par J. A. Hazon, n'en est, pour ainsi dire, qu'un extrait. Bertrand avait encore composé beaucoup d'autres ouvrages, qui sont également restés inédits. Les thèses suivantes, soutenues sous sa présidence, sont de lui:

An catamænia a plethorâ? Aff., 1711. — *Utrum in ascite paracenthesim tardare malum?* Aff., 1730. — *An aquæ potus omnium saluberrimus?* Aff., 1739. — *An ars medendi tota in observationibus?* Aff., 1739. — *An venæ sectio operationum frequentior simulque periculosior?* Aff., 1744. — *An alvis adstrictioribus medicina in alimento, et blanda catharsi?* Aff., 1747.

(Hazon, *Notice historique sur la Faculté de méd.*)

BERTRAND (Jean-Baptiste), membre de l'Académie de Marseille, naquit à Martigues, en Provence, le 12 juillet 1670. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et fit même son cours de théologie; mais son goût le portant vers la médecine, il alla étudier à Montpellier. Après avoir exercé son art dans son pays natal, il se transporta avec sa famille à Marseille. Ses trois collègues à l'Hôtel-Dieu de cette ville ayant renoncé à leur service dans une

fièvre contagieuse, en 1709, il resta seul chargé de ce périlleux emploi. Il fut attaqué de la maladie, et eut le bonheur de n'y pas succomber. Bertrand montra le même zèle dans la peste de 1720. Il vit périr presque toute sa famille au service des pestiférés, fut lui-même atteint de la maladie, et s'en sauva encore. Son dévouement lui valut une pension du Gouvernement. Il mourut le 10 septembre 1752. On lui doit :

Observations sur la maladie contagieuse de Marseille, à la suite de la *Relation historique de la peste de Marseille en* 1720. Cologne, 1721, in-12; Lyon, 1723, in-12. — Opuscule dans lequel Bertrand se montre bon observateur.

Dissertation sur l'air maritime. Marseille, 1724, in-4. — Innocuité de l'air maritime; ses bons effets sur les phthisiques.

Bertrand laissa plusieurs ouvrages manuscrits qui n'ont point vu le jour; il avait publié divers mémoires dans le *Journal de Trévoux.*

(Tabaraud, dans *Biogr. univ.*)

BERTRANDI (Ambroise), anatomiste et chirurgien célèbre, naquit à Turin le 18 octobre 1723. Il commença ses études à l'Université de Turin, où ses progrès rapides annoncèrent de bonne heure toute l'étendue de ses moyens. L'état ecclésiastique lui donnant l'espérance d'un établissement avantageux, ses parens desiraient vivement qu'il embrassât cette carrière, quand sa véritable vocation fut décidée par la proposition d'un ami de sa famille, M. Klinger, professeur de chirurgie pratique. Ayant le droit de nommer à une place d'étudiant en cette science au *Collége des Provinces*, il l'offrit au jeune Bertrandi, qui l'accepta avec une joie qui marquait sa véritable inclination. On ne tarda pas à le distinguer parmi les autres élèves : il se livrait avec passion à l'étude de l'anatomie; et deux années étaient à peine écoulées, qu'il fut nommé préfet de sa Faculté, et, peu de temps après, répétiteur pour l'anatomie et les instituts de médecine. La chaire d'anatomie était occupée par Bianchi : ce professeur distingué associa bientôt Bertrandi à ses travaux. L'intimité dans laquelle il vivait avec lui, et qui prouve tout le cas que le maître faisait de l'élève, ne cessa d'exister que lorsque ce dernier refusa de prendre part aux disputes de Bianchi avec Morgagni. Camarelli avait aussi profité du talent de Bertrandi, qui lui fournit beaucoup de matériaux propres à éclaircir différens points de physiologie, et plusieurs entr'autres pour la dissertation savante et ingénieuse que ce médecin publia sous ce titre : *De lienis usu, et de mira phialarum quarumdam vitrearum diffractione, dissertationes.* Pavie, 1746, in-8.

Après cinq ans d'études au Collége des Provinces, Bertrandi prit le grade de maître en chirurgie à l'Université de Turin, dans le mois de février 1747 : dès-lors sa réputation sortit du cercle de l'école. Il était souvent consulté par les médecins et les chirurgiens les plus habiles sur des questions d'anatomie, de physiologie et de pathologie. « On nous a certifié, dit Louis, que dans l'es- » pace de quinze années il ne s'est presque point soutenu de thèses » d'anatomie, aux réceptions dans le Collége des médecins, aux- » quelles Bertrandi n'ait eu la meilleure part. » En 1748, il publia ses dissertations sur le foie et l'œil, dont nous parlerons plus bas, et le 27 mars il fut agrégé au Collége royal des chirurgiens de Turin, titre équivalent à celui de licencié dans les autres Facultés. Jaloux de contribuer à l'éclat que Bertrandi pouvait répandre sur son pays, Victor-Amédée, roi de Sardaigne, lui proposa d'aller visiter Paris et Londres pour se perfectionner dans la pratique, en fréquentant les grands hôpitaux de ces deux capitales. Bertrandi s'empressa d'accepter une offre aussi libérale, et arriva à Paris au mois d'avril 1752. Reçu chez Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de chirurgie, il puisa de nouvelles connaissances auprès de ce savant chirurgien, et de Morand, qui lui donna toute liberté dans l'École anatomique de l'hôtel royal des Invalides. Ce fut sous leurs yeux et sous ceux de Buffon, Winslow, de Réaumur et Verdier, qu'il se livra de nouveau avec ardeur à l'étude de la nature et aux recherches cliniques. Pendant son séjour à Paris, il lut à l'Académie royale de chirurgie ses Mémoires sur l'hydrocèle et les abcès du foie, à l'occasion des plaies de tête. Le 30 mai, il reçut le titre d'associé de cette Académie, et partit peu de temps après pour Londres (juillet 1754), où il fut pensionnaire de Bromfield : il y resta jusqu'en 1755. De retour à Turin au mois de septembre de cette année, le roi créa pour Bertrandi une place de professeur extraordinaire en chirurgie; et, sur sa demande, on construisit un amphithéâtre d'anatomie dans l'hôpital de Saint-Jean-des-Incurables. Au mois de mars 1758, il fut nommé à la fois premier professeur de pratique de chirurgie dans l'Université, et chirurgien particulier de S. M. Placé sur un théâtre qui mettait chaque jour ses talens en évidence, Bertrandi devint, pour ainsi dire, l'oracle de la chirurgie pour son pays, et l'on accourait en foule des provinces voisines pour le consulter. Voulant faire servir au progrès de la science l'influence qu'il avait auprès du roi, il lui proposa la formation d'une école vétérinaire; et, sur sa présentation, S. M. envoya Brugnone à

Lyon, suivre les leçons de Bourgelat. Dans le courant d'octobre 1764, il ressentit les premières atteintes d'une affection pulmonaire qui donnait lieu par intervalle à une dyspnée extrême; cette maladie fit des progrès insensibles, et fut suivie d'une ascite avec œdème des membres inférieurs. Plusieurs ponctions furent pratiquées; les crachats devinrent purulens, et Bertrandi succomba le 6 décembre 1765, au commencement de sa 43e année. On a de lui :

Dissertationes anatomicæ duæ de hepàte et oculo. Turin, 1748, in-8. — Ces dissertations renferment beaucoup de faits intéressans. L'auteur a vu deux rates secondaires accompagnant celle qui existait à l'état normal. Il décrit une anastomose de l'artère mésentérique inférieure avec celles qui se portent à la vessie et aux organes génitaux; une artère hépatique née immédiatement de l'aorte; des rameaux veineux étendus du foie au diaphragme, et communiquant avec des ramifications de la veine azygos; des rameaux de la veine ombilicale se distribuant au foie. Il admet, avec Bianchi, les vaisseaux hépato-cystiques; il donne la description des deux ligamens suspenseurs de cet organe. — Dans la dissertation sur l'œil, notre auteur décrit l'entre-croisement des fibres qui forment la cornée, les vaisseaux transparens qui se rendent de la choroïde à la rétine et au corps vitré, les vaisseaux qui se portent du cercle artériel de l'uvée à la pupille, les vaisseaux lymphatiques de la capsule du corps vitré et du cristallin, la disposition des fibres qui forment ce dernier corps : il parle du rétrécissement de la chambre antérieure de l'œil, qui a lieu consécutivement à la dilatation du corps vitré produite par la congélation, etc. (Haller.)

De hydrocele. Mémoire sur l'hydrocèle, dans les *Mém. de l'Acad. R. de chir.*, tom. III, in-4, pag. 83. — Bertrandi rejette l'hydropisie admise entre le crémaster et le cordon spermatique; il pense que l'hydropisie du cordon peut devenir une hydrocèle, quand les kystes viennent à se rompre, et soutient que le séton est fort utile dans cette maladie : il enduisait la tente de baume de soufre, pour provoquer la suppuration. Quand l'hydropisie était ancienne, il pratiquait l'incision, détruisait les duretés avec le beurre d'antimoine, la pierre infernale, et autres caustiques semblables (Sprengel).

De hepatis abscessibus qui vulneribus capitis superveniunt.—Mémoires de l'Académie royale de chirurgie, même vol. — La coexistence assez fréquente des abcès du foie avec les plaies de tête résulte, suivant Bertrandi, de ce que l'affection du cerveau qui se développe alors tend à faire refluer plus rapidement le sang par les veines jugulaires et la veine-cave descendante; en sorte que ce liquide gêne la circulation dans la veine-cave ascendante et les veines hépatiques; et ce ralentissement du cours du sang, cette stase qui se répète pendant plus ou moins de temps, donne lieu à une inflammation qui se termine par gangrène ou par suppuration. D'après cette manière de voir, notre auteur regarde la saignée du pied comme nuisible quand le foie commence à s'embarrasser,

parce qu'elle ne peut que diminuer la résistance dans la veine-cave ascendante, et augmenter la force du refoulement de ce liquide par la colonne qui descend de la veine-cave supérieure. Il dit, à l'appui de cette théorie, qu'il a vu plus d'une fois les malades devenir jaunes tout à coup immédiatement après la saignée du pied : c'est donc au bras qu'il faut saigner.

Trattato delle operazioni di chirurgia. Nice, 1763, in-8, 2 vol.; trad. en français par Solier de La Rouillais, et précédé de l'Eloge de l'auteur, par Louis. Paris, 1769, in-8; *ibid.*, 1784, in-8. — Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de méthode. L'auteur y a inséré d'assez nombreuses observations accompagnées de réflexions judicieuses.

On trouve dans le tom. I des *Miscellanea philosophico-mathematica societatis privatæ Taurinensis*, qui parut à Turin en 1759, les observations de Bertrandi sur le corps glanduleux des ovaires, sur l'état de l'utérus dans la grossesse, et sur le placenta.

Tous ces écrits de Bertrandi ont été réunis à plusieurs autres, et publiés avec des notes et des additions, par J. Ant. Penchienati et J. Brugnone, sous le titre suivant : *Opere anatomiche e cerusiche di Ambrogio Bertrandi, etc.* Turin, 1786-1787, in-8, 5 vol.

(Louis, *Eloge de Bertrandi.* — Haller. — Sprengel. — Penchienati et Brugnone, *Notice sur la vie et les ouvrages de Bertrandi*, dans l'édition qu'ils ont donnée de ses œuvres, vol. I.)

BERTUCCI ou BERTRUCCIO (Nicolas), nommé par quelques biographes Bertruzio, Vertuzzo, et né en Lombardie, exerçait et enseignait la médecine à Bologne en 1312. Parmi les médecins du quatorzième siècle, il est un de ceux qui, après Mondini, se sont fait connaître avec quelque honneur par leurs travaux en anatomie. Il mourut en 1342, laissant les ouvrages suivans :

Collectorium artis medicæ, tàm practicæ quàm speculativæ recognitum, et suæ integritati restitutum per Joannem Cæsarium. Lyon, 1509 et 1518, in-4; Cologne, 1537, in-4. (Mazzuchelli.) — Orlandi donne à cet ouvrage le titre suivant : *Collectorium artis medicæ, tàm theoriæ quàm practicæ.* — Bertucci dit n'avoir, dans cet ouvrage, aucune observation qui lui soit propre : il suit partout la même marche qu'Avicenne. On s'aperçoit cependant, dans l'anatomie qui ouvre le recueil, que Bertucci s'occupa lui-même de cette science.

In medicinam practicam introductio. Strasbourg, 1533, in-24.

Methodus cognoscendorum tàm particularium, quàm universalium morborum. Mayence, 1534, in-4.

Diæta seu regimen sanitatis de rebus non naturalibus et avertendis morbis. Mayence, 1534, in-8.

(Orlandi, *Notizie degli scrittori Bolognesi.*— Mazzuchelli.— Sprengel.)

BEVERWYCK (Jean de), Joannes Beverovicius, naquit d'une famille noble et ancienne à Dordrecht, le 17 novembre 1594. Il apprit les langues grecque et latine sous Gerard-Jean

Vossius, qui était alors recteur du collége de cette ville. A l'âge de seize ans, on l'envoya à Leyde, où il se perfectionna dans les belles-lettres, et fréquenta en même temps l'Ecole de médecine. Au bout de quatre ans, il passa en France, où il continua d'étudier l'art de guérir, à Caen, à Paris et à Montpellier. En 1616, il alla à Padoue, où il prit le bonnet de maître-ès-arts et celui de docteur en médecine. De Padoue il se rendit à Bologne. Après quelque temps de séjour dans cette ville, il regagna sa patrie, en s'arrêtant toutefois à Bâle, et ensuite à Louvain. Arrivé à Dordrecht, il se mit à pratiquer, et le fit avec tant de succès, que dès l'an 1625, il fut nommé médecin ordinaire de la ville, et lecteur en chirurgie. Deux ans après, il entra dans la régence en qualité de conseiller, et garda cette charge en 1628; on l'élut échevin en 1631 et 1632, l'un des *quarante*, aussi en 1631, l'un des administrateurs de la chambre des orphelins, en 1637, 1638, 1642 et 1643; enfin il fut plus d'une fois député à l'assemblée des Etats de Hollande, de Zélande et de West-Frise. Beverwyck mourut à Dordrecht, le 19 janvier 1647, âgé de 52 ans. Il ne fut pas seulement habile dans son art, il avait encore une connaissance profonde des belles-lettres. Ses ouvrages sont :

Epistolica quæstio de vitæ termino fatali, an mobili; cum doctorum responsis. Dordrecht, 1634, in-8. *Item, triplò auctior*, Leyde, 1636, in-4. Le traité est ici divisé en deux parties. *It. de eâdem quæstione pars tertia et ultima. Seorsìm accedit nobilissimæ et doctissimæ virginis Annæ Mariæ à Schurman, de eodem argumento epistola. Item, ejusdem argumenti alia, à Johanne Elichmanno ex mente et monumentis Arabum et Persarum contexta.* Leyde, 1639, in-4; *ibid.*, 1651, in-4. — Ce n'est pas le plus utile des livres de Beverwyck; mais c'est l'un des plus curieux, et celui qui a fait le plus de bruit.

De excellentiâ fœminei sexûs. Dordrecht, 1636, in-12; *ibid.*, 1639, in-12.

Idea medicinæ veterum. Leyde, Elzévirs, 1637, in-8. — Cet ouvrage fort érudit, formant un traité général de médecine, est tiré d'écrivains étrangers à l'art de guérir.

Exercitatio in Hippocratis aphorismum de calculo; ad Claudium Salmasium. Acc. ejusd. argum. doctorum epistolæ. Leyde, 1641, in-12.

Introductio ad medicinam indigenam, sive de autarcheia singularum regionum. Leyde, 1644, in-12; *ibid.*, 1663, in-12.

J. Beverovicii epistolicæ quæstiones, cum doctorum responsis. Acc. ejusdem, necnon Erasmi, Cardani et Melanchtonis, medicinæ encomium. Roterdam, 1644, in-8; *ibid.*, 1665, in-8.

Le Trésor de la Santé, orné de vers de la composition de Jacques Cats Chevalier. Trois parties (en flamand).

On a imprimé deux recueils des œuvres de Beverwyck sur la méde-

cine; l'un intitulé : *Œuvres du sieur Jean de Beverwyck, ancien échevin de Dordrecht, qui regardent la médecine et la chirurgie* (en flamand), Amsterdam, 1656, in-fol. Les traités contenus dans ce recueil sont : *le Trésor de la Santé*, en 3 parties, *l'Eloge de la médecine*, une *Réfutation des argumens de Montaigne contre la médecine* (imprimée à part, en latin. Dordrecht, 1639, in-12), et *l'Introduct. ad medicinam indigenam.*

Le deuxième recueil, imprimé à Amsterdam, 1664, in-4, contient de plus la traduction flamande du traité *de Calculo renum, etc.* (imp. à Leyde, 1638, in-16), un *Traité du scorbut* (imp. en flamand. Dordrecht, 1642, in-12), un *Discours sur l'anatomie*, une *Instruction sur la peste*, et *l'Eloge de la chirurgie*.

(Paquot, *Hist. litt. des Pays-Bas.*)

BIANCHI (Jean-Baptiste), médecin et anatomiste célèbre, naquit à Turin le 14 septembre 1681. François Peghino, architecte renommé, et son aïeul maternel, entrevit de bonne heure les heureuses dispositions du jeune Bianchi, et seconda de tous ses moyens le goût qu'il avait pour l'étude; son attente ne fut pas trompée, car, dès l'âge de 14 ans, Bianchi soutint publiquement et avec applaudissemens plusieurs thèses de philosophie. Bianchi apporta le même zèle dans l'étude de la médecine, où il fit des progrès si rapides, qu'à seize ans il reçut le bonnet de docteur. Dès-lors il se livra à l'exercice de la médecine; et, malgré son extrême jeunesse, il fut employé pour le traitement des pauvres, et chargé d'un service médical dans les hôpitaux de la ville; il faisait en même temps des cours particuliers d'anatomie; car ceux de l'Université furent suspendus, et l'Ecole fermée jusqu'a la fin de 1720, pendant les troubles que causa la guerre. Les années suivantes, il continua de se livrer à l'enseignement, et professait à la fois la philosophie, la chimie, la pharmacie, la médecine, mais surtout l'anatomie; l'on a compté jusqu'à treize cours publics qu'il faisait ainsi à la même époque. Ce fut le concours nombreux d'élèves que ses leçons attiraient, qui décida le roi de Sardaigne, Victor-Amédée II, à faire construire l'amphitéâtre qui servit depuis aux cours d'anatomie. En 1720, l'Université de Bologne l'appela dans son sein avec le titre de lecteur public ordinaire. Mais le roi de Sardaigne le rappela à Turin, en 1722, en le nommant à la première chaire d'anatomie. Bianchi mourut le 20 janvier 1761, après avoir soutenu jusqu'à la fin la réputation brillante qu'il avait acquise dès ses premiers pas dans la carrière médicale.

Bianchi fut, parmi les médecins italiens du siècle dernier, l'un de ceux qui s'appliquèrent le plus à faire sentir toute l'importance

des connaissances anatomiques dans la pratique médicale; et ses travaux le placent au rang des médecins qui ont particulièrement contribué à propager l'étude de l'anatomie pathologique. Mais on doit reconnaître aussi que son imagination ardente, et l'extrême facilité à laquelle il dut de si bonne heure des succès remarquables, l'entraînèrent souvent loin des bornes d'une observation rigoureuse. Ses écrits renferment sans doute beaucoup de faits puisés dans la nature; mais on y trouve en même temps beaucoup de vues spéculatives, et des explications que l'expérience et une saine logique ne permettent pas d'admettre. Il sacrifia quelquefois la vérité à ses idées favorites, en annonçant des découvertes qui restent encore à constater, et qui fournirent à Morgagni des armes puissantes pour combattre ses opinions sur différens points. Bianchi fut un des plus violens antagonistes de l'irritabilité hallérienne, en Italie. Il reprochait à cette doctrine de n'être pas nouvelle, et pensait qu'elle pouvait donner lieu à des erreurs très-fâcheuses dans la pratique de la médecine. Il considérait les expériences faites sur les animaux comme incapables de fournir aucune conclusion à cet égard, et citait à l'appui des phénomènes pathologiques qui fournissent des résultats contraires à ceux de ces expériences. Bianchi a laissé les ouvrages suivans :

Historia hepatica, seu de hepatis structurâ, usibus et morbis. Turin, 1710, in-4; *ibid.*, 1716, in-4; Genève, 1725, in-4, 2 vol. — Cet ouvrage est à la fois le premier et le plus important de ceux que Bianchi a publiés. L'auteur admet, d'ailleurs sans preuves, que la différence des humeurs sécrétées résulte de la différence de forme des canaux excréteurs. Il émet des idées analogues à celles de Malpighi sur la structure glanduleuse du foie, et soutient à tort, contre Haller, l'existence des canaux hépato-cystiques. Il décrit avec soin les ligamens de cet organe. Il prétend avoir découvert de petites glandes particulières dans la scissure du foie; mais Morgagni et Haller ont démontré que cette découverte n'était rien moins que réelle. Il donne au foie et à la bile une influence en quelque sorte illimitée, et qui s'étend à toutes les maladies, lesquelles résultent presque toutes, suivant lui, d'une altération de ce viscère. Cet ouvrage n'est pas sans utilité, malgré les inexactitudes et les erreurs qu'on y rencontre.

Ductus lacrymales novi eorumque anatome, usus, morbi et curationes. Dissertatio epistolaris, etc. Turin, 1715, in-4; Leyde, 1723; in-8.—On ne trouve rien de nouveau dans cet ouvrage, dit Haller, si ce n'est une description obscure de l'appareil excréteur des larmes, et une figure qui ne donne qu'une idée inexacte de la disposition de cet appareil : Bianchi représente à l'extrémité inférieure du canal nasal une valvule qui n'existe

pas. Notre auteur crut perfectionner la méthode d'Anel, pour guérir la fistule lacrymale, en injectant les voies lacrymales par l'ouverture du canal nasal, au lieu d'introduire le syphon de la seringue dans les points lacrymaux.

Rabricæ humanæ generalis prospectus expositus ad universam corporis humani anatomen in theatro novo anatomico Taurinensi. Turin, 1716, in-fol. — Cet ouvrage, que nous indiquons d'après Mazzuchelli, ne paraît pas avoir été achevé.

Ad practicam anatomen prolusio. Gênes, 1736, in-4 (Haller).

De lacteorum vasorum positionibus et fabricâ. 1743, in-4, sans lieu d'impression (Haller).

De naturali in humano corpore vitiosâ et morbosâ generatione historia. Turin, 1741, 1 vol. in-8 avec pl. — Dans la première partie, l'auteur expose les différens caractères du fœtus aux diverses époques de la gestation; dans la seconde, il parle des grossesses tubaires et ventrales, et des monstruosités du fœtus; enfin, la troisième partie (*vitiosa generatio*) traite des vers et des autres animaux qu'on trouve tout formés dans le corps humain.

Storia del mostro di due corpi che nacque sul pavese in gennaro 1748. Turin, 1749, in-8. — Cet opuscule, qui est, suivant Haller, un des meilleurs de Bianchi, renferme la description d'un fœtus monstrueux qui avait trois extrémités inférieures, dont une très-difforme; les parties génitales étaient mal conformées; il était dépourvu de vésicule du fiel; il y avait deux aortes et deux veines-caves, desquelles naissait une artère pulmonaire; le cœur était très-mal conformé.

Lettera sulla sensibilita ed irritabilita delle parti nelli uomini e nelli bruti. Turin, 1755. — Cette lettre, dans laquelle Bianchi combat l'opinion de Haller sur la sensibilité, est traduite en français, et insérée en entier dans l'ancien *Journal de médecine*, t. IV, p. 46, an. 1756. Le même volume contient, p. 163, une seconde lettre de Bianchi sur le même sujet.

Discorsi due epistolari sopra una terra salina purgante di fresco del Piemonte Scoperta. Turin, 1757, in-4; trad. franç. insérée dans l'ancien *Journal de médecine*, tom. IX, pag. 58.

La même année, Bianchi publia le programme suivant: *Prodromus operis cui titulus : J. B. Bianchi tabulæ LXV, cum figuris CCLXX. In utiliorem anatomen, et medicam praxim ex archetypis longo opere excerptæ, accuratisque explicationibus instructæ.*

Bianchi est encore auteur de plusieurs dissertations qu'on trouve dans le *Theat. anat.* de Manget et dans sa *Bibl. script. med.* En voici les titres :

Dissertationes anatomiæ XII. — *De pulsuum intermittentium causis.* — *De miliari eruptione.* — *De fœtu Taurinensi molli et succoso XV annis in ventre matris gestato.* — *De mammis, et genitalibus mulierum*, cum fig. — *De impedimento circulationis sanguinis.* — *De aortæ polypo, indèque enato ingenti aneurysmate.* — *De gen ı nâ duræ matris fabricâ*, cum fig. — *De ingressu ilei in colon, seu de suppositâ hucusquè intestinorum valvulâ, observatio nova et hactenùs inedita*, cum novis iconibus. — *Explicatio nova mechanismi quo urinæ in vesicâ continentur, et de musculis urinariæ vesicæ*, cum novis iconibus. — *Demonstratio anat. sinuum basis cerebri*, cum tab. — *Problemata theorico-practica.*

— *Castigationes explanationum ad tabulas Eustachii.* — *De novis in partibus virilibus genitalibus.* — Cette dernière dissertation, qui ne contient rien de nouveau (Haller), est insérée dans le troisième vol. des *Memorie sopra la fisica, e istoria naturale de diversi Valentuomini.* Lucques, 1747, in-8.

(Mazzuchelli. — Haller. — Sprengel. — Bonino, *Biog. piemontese.*)

BIANCHI (Jean), médecin et naturaliste, naquit à Rimini le 3 janvier 1693. Doué d'une facilité peu commune, il se livra de bonne heure, et avec un tel succès, à l'étude des belles-lettres, de la langue grecque, de la philosophie et de la botanique, que vers la fin de l'année 1715, il fut élu secrétaire de l'Académie des sciences de Rimini (*Accademia de Lincei*). Décidé à embrasser la médecine, il se rendit à Bologne en 1717, où il reçut le bonnet de docteur le 7 juillet 1719. De retour dans sa patrie, il s'abandonna tout entier à son goût pour l'histoire naturelle, la botanique et l'anatomie; il fit de nombreuses excursions dans les diverses parties de l'Italie, et recueillit ainsi une foule de matériaux précieux pour ses études favorites. En 1741, sa grande réputation appela sur lui les yeux du conseil impérial de la régence de Toscane, qui le nomma professeur d'anatomie à l'Université de Sienne. Il occupa cette chaire pendant trois années, et revint, en 1744, à Rimini, où il continua de se livrer à ses travaux de prédilection, ainsi qu'à la pratique et à l'enseignement de la médecine. Bianchi vivait encore lorsque Mazzuchelli écrivait les détails qui précèdent (1760). On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui ont trait non-seulement à la médecine et à l'histoire naturelle, mais encore à l'étude des antiquités. Nous n'indiquerons ici que les premiers:

Lettera intorno alla catteratta. Rimini, 1720, in-4. — Elle fut publiée sous le nom de Pierre-Paul Lapi, et dirigée contre le docteur Ant. Celest. Cocchi, médecin à Frascati.

Lettera ad un amico intorno alla magnesia arsenicale. Pesaro, 1722, in-4. — Cet écrit fut publié par Bianchi, sous le nom supposé de *Marco Chillenio*, contre un charlatan qui administrait sans mesure cette magnésie.

Epistola anatomica ad Josephum Puteum, Jacobi filium, bononiensem. Bologne, 1726, in-4. Publié ensuite avec deux *Epistolæ anatomicæ* de Morgagni, à Leyde, 1728, in-4.

Osservazioni intorno una sezione anatomica, e intorno le pillole del Belloste. Rimini, 1731, in-4.

Lettere del sig. dott. J.-B. Lunadei, medico di S. Elpidio intorno una bambina nata con due teste, e riposta del signor J. Bianchi intorno a quel mostro. — On trouve ces deux lettres dans le tome XXII du *Raccolta calogerana*, pag. 85 et suiv.

Breve storia della vita di Caterina Vizzani Romana, che per ott' anni

vesti abito da uomo, e che in fine fu uccisa, e che fu trovata pulcella nella sezione del suo cadavero. Venise, 1744, in-8.

De vessicatori, dissertazione recitata nell' Accademia de Lincei. Venise, 1746, in-8. — Bianchi blâme l'usage trop général des vésicatoires, et pense que leur application doit être restreinte à un petit nombre de cas.

Lettera al sig. dott. Paolo Valcarenghi di Cremona, professor primario di medicina teorica in Pavia, soprà l' unire reobarbaro alla china-china. — Insérée à la page 373 de l'ouvrage de Valcarenghi sur ce sujet. Crémone, 1749, in-4.

De monstris ac monstrosis quibusdam, etc., epistola. Venise, 1749, in-4. — On trouve dans cet écrit la description d'un fœtus de porc ayant deux corps et une tête; un exemple de sex-digitaire, dont le doigt annulaire était double; celui d'un homme dont le corps laissait dégager des étincelles électriques lorsqu'on le touchait, etc. (Haller.)

Riflessioni soprà alcuni somniferi, e soprà altri remedi per una colica nefritica. Milan, 1749, in-8. — Bianchi publia ces réflexions sous le nom de *Crisiteo Stilita.* Draghi, de Rimini, fit paraître à ce sujet une critique assez longue, à laquelle Bianchi répondit par l'écrit qui suit :

Lettera di Crisiteo Stilita Friulano ad un amico, ovvero riflessioni seconde in risposta alla lettera, etc., soprà alcuni somniferi; in-8, sans lieu ni date d'impression.

Storia medica d' una postema nel lobo destro del cerebello che produsse la paralisia delle membre dalla parte destra in un nobile Giovanetto, con alcune osservazioni anatomiche fatte nella sezione del cadavere del medesimo. — Inséré dans le XLVI[e] vol. du recueil de Calogera.

Epistola de urinâ cum sedimento cæruleo. 1756, in-12.

De bagni di Pisa, a pie del monte di S.-Giuliano, etc. Florence, 1757, in-8.

Dissertationes habitæ in Academia medica conjecturantium. Venise, 1759, in-12.

Lettera ad un suo amico soprà d' un gigante che e passato per questa citta. Rimini, 1757, in-8. — Cet individu, haut de sept pieds, avait crû d'un pied dans le cours d'une année.

(Mazzuchelli.—Haller, *Bibl. anat.*)

BIANCHINI (Jean-Fortuné), médecin distingué, naquit, en 1720, à Chieti, dans le royaume des Deux-Siciles. Il étudia la médecine et reçut le bonnet de docteur à Naples. Il se rendit à Venise, et de là à Udine, en 1759, ville où il exerça la médecine jusqu'en 1777. A cette époque, il fut nommé professeur de médecine-pratique à Padoue, et mourut dans cette dernière résidence, le 2 septembre 1779, laissant les ouvrages suivans, dans lesquels il fait preuve de beaucoup de savoir et d'érudition:

Saggi di esperienze intorno la medecina elettrica fatte in Venezia da alcuni amatori di fisica, al sig. ab. Nollet, etc. Venise, 1749, in-4. — Privati, et, après lui, Jos. Veratti, J.-B. Bianchi, et Winkler, de Leipsick, pré-

tendaient que les substances odorantes propagent leurs émanations à une très-grande distance par le moyen du verre électrisé, et qu'en conséquence on peut employer certains médicamens dans les maladies, sans les faire prendre aux malades, et en se contentant de les renfermer dans des tubes de verre électrisés. Bianchini fut celui qui combattit le plus fortement ces expériences, et il démontra que tout ce qu'on avait dit de l'odeur et des propriétés médicales des tubes de verre électrisés n'était qu'une véritable chimère. (Sprengel.

Lettere medico-pratiche intorno all' indole delle febri maligne, e de' loro principali rimedi colla storia de' vermi del corpo umano, dell' uso del mercurio. Venise, 1750, in-8. — Bianchini fut le premier, avec Ant. de Haën, qui éleva des doutes sur l'exactitude de l'opinion des médecins qui admettaient un caractère vermineux dans les fièvres.

Traduzione delle lettere soprà la forza dell' imaginazione nelle donne incinte. Venise, 1751, in-8. — Cet opuscule d'Isaac Bellet avait été publié sous le voile de l'anonyme.

Osservazioni intorno all' uso dell' elettricità celeste, e soprà l' origine del fiume Timavo reportate in due lettere. Venise, 1754, gr. in-8.

Discorso soprà la filosofia, detto nell' Accademia d' Udine addi XXIX marzo dell' anno 1759. Udine, 1759, in-8.

La medicina d' Asclepiade per ben curare le malattie acute; raccolta di Vari Frammenti, greci e latini. Venise, 1769, in-8.

(Mazzuchelli. — Sprengel. — *Biog. méd.*)

BICHAT (Marie-François-Xavier), l'un des plus beaux génies dont s'honorent la médecine et la France, naquit, le 11 novembre 1771, à Thoirette, en Bresse, maintenant dans le département de l'Ain. Son père, médecin et maire à Poucin-en-Bugey, en l'initiant de bonne heure aux premières notions de l'art, décida probablement sa vocation. Il fit avec éclat ses humanités et son cours de philosophie au collége de Nantua, et se rendit ensuite à Lyon, en 1791 ou 1792, pour se livrer à l'étude de la médecine. L'anatomie et la chirurgie absorbèrent d'abord exclusivement son attention. Il en apprit les principes sous Marc-Antoine Petit, dont il se fit bientôt distinguer, et dont il obtint toute la confiance. Les troubles politiques de Lyon, après le siége de cette ville, l'ayant obligé de s'en éloigner, il vint à Bourges, et y suivit quelque temps l'hôpital. Mais, attiré par la célébrité de l'école de Desault, il ne tarda pas à se rendre à Paris : c'était vers la fin de 1793. Son ambition se bornait à se perfectionner dans la chirurgie, pour aller exercer dans les armées cette branche de la médecine. Une plus belle carrière lui était réservée. Une circonstance fortuite lui en facilita l'accès. Bichat suivait avec la foule des élèves les leçons cliniques de Desault, que chaque jour il rédigeait pour

s'en mieux pénétrer. Un jour que l'élève, chargé, suivant l'usage, de recueillir la leçon de Desault, se trouvait absent, Bichat s'offrit pour le remplacer. La lecture de son extrait, faite en présence du chirurgien en second et des élèves, lui attira les plus grands applaudissemens. Desault informé de la sensation extraordinaire qu'avait causée la rédaction de sa leçon voulut connaître l'auteur. Jugeant dès les premiers entretiens les grandes dispositions du jeune élève, il lui offrit sa maison, le traita comme son fils, l'associant à ses travaux et le destinant à lui succéder dans sa réputation. Il n'en fallait pas tant pour exciter l'activité naturelle de Bichat. Dès-lors il se livra avec ardeur à tous les genres de travaux. Outre le service de chirurgien externe qu'il faisait à l'hôpital, il était chargé de visiter tous les jours au dehors une partie des malades de Desault, de l'accompagner partout pour le seconder dans ses opérations, de répondre par écrit à un grand nombre de consultations; enfin, après ces travaux du jour, il passait une partie de la nuit à faire des recherches d'érudition sur différens points de chirurgie, commandées pour les leçons de son maître. Sa prodigieuse facilité lui permettait de suffire à tant d'occupations, et il trouvait encore le temps de perfectionner, par la dissection, ses connaissances anatomiques, de s'exercer aux opérations sur les cadavres, afin d'établir avec ses condisciples des conférences sur divers points de physiologie ou de chirurgie. Telle était l'existence de Bichat lorsqu'une mort imprévue vint, en 1795, frapper son illustre protecteur. Cet événement l'affligea sans le décourager. Il avait à peine vingt-trois ans; mais la conscience de ses forces lui disait qu'il pouvait marcher sans appui; et c'est en effet de cette époque que date cette suite de travaux qui ont immortalisé son nom. Avant de penser à sa propre destinée, il s'occupa encore de la gloire de son bienfaiteur, et paya une dette sacrée en terminant le quatrième volume du *Journal de Chirurgie de Desault*, auquel il joignit une notice historique sur ce chirurgien célèbre. Resté seul, il suivit d'abord la direction qui lui avait été imprimée, et parcourut les divers points de la chirurgie, montrant, par les observations dont il les éclaira, que s'il eût poursuivi cette carrière il n'eût pas manqué de s'y illustrer. Mais d'autres parties de la science médicale étaient moins avancées et promettaient plus de gloire à qui s'occuperait de leurs progrès. On peut croire que ce motif ne fut pas étranger au changement complet qui se remarqua plus tard dans la nature de ses travaux. En 1797, il commença à

se livrer à l'enseignement public. Son premier cours d'anatomie eut un succès que méritait la manière neuve dont il faisait ses démonstrations. Il joignait à la description anatomique des parties des détails physiologiques étendus, et des expériences sur les animaux, propres à vérifier les faits connus. Ce fut dans cette année qu'il établit les premiers principes de sa théorie sur les membranes synoviales, prélude du grand travail qu'il devait faire sur les membranes en général. L'intervalle de ses leçons était presque entièrement rempli par des discussions scientifiques avec les plus instruits de ses élèves. Il faisait encore des cours accessoires sur l'ostéologie et les maladies des os, captivant l'intérêt de ses auditeurs par les vues ou les applications nouvelles dont il fécondait son sujet. Enfin, il entreprit un cours d'opérations, et, à l'étonnement du public qui pensait qu'une semblable tâche ne pouvait être remplie que par un praticien expérimenté, il s'en acquitta avec la plus grande habileté, et prouva, comme il le disait, qu'un jeune homme pouvait y mettre toute l'exactitude nécessaire. La fatigue de tant de travaux, l'exercice continuel de la parole, lui occasionnèrent une hémoptysie qui le retint long-temps, et interrompit à regret ses occupations. Sa santé à peine rétablie, il oublia le danger qu'il avait couru, et entreprit un second cours d'anatomie plus étendu que le premier; il établit un laboratoire de dissection, que près de quatre-vingts élèves remplirent aussitôt. Après avoir passé la journée à préparer et à faire ses démonstrations, à répéter des expériences sur les animaux, il rédigeait le soir les *œuvres chirurgicales de Desault*, dernier hommage à la mémoire de son maître.

Jusqu'alors occupé exclusivement de l'anatomie et de la chirurgie, Bichat n'avait jeté qu'en passant quelques aperçus sur la physiologie. Mais déjà son esprit nourrissait le germe des grandes idées qui devaient produire, sous un nouveau jour, les sciences anatomiques, physiologiques et médicales, liées intimement entre elles depuis ses travaux. A cette époque, il publia presque à la fois dans le *Recueil de la Société médicale d'Émulation*, dont il fut un des fondateurs, outre plusieurs mémoires sur divers points de chirurgie, plusieurs autres, où étaient consignées toutes les idées primitives dont le développement a fourni la matière de ses principaux ouvrages. En 1800, il fit paraître son *Traité des membranes*, qui eut le plus grand succès, et qui attira sur son auteur l'attention générale. Bichat eut la candeur d'avouer qu'il devait l'idée de son

travail à la lecture de la *Nosographie* de Pinel, qui avait établi un judicieux rapprochement entre la structure différente et les différentes affections des membranes. Cette idée mère, dont Pinel n'avait pas aperçu toute l'étendue, devint féconde par le génie de Bichat. Il commença alors à faire régulièrement des cours de physiologie, qui attirèrent la foule des élèves. Et bientôt après il exposa tous les principes qu'il y suivait, dans deux des ouvrages les plus originaux qui aient paru en médecine : *Les Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, et l'*Anatomie générale*, dans laquelle il fondit ses idées et ses découvertes antérieures, en leur donnant de nouveaux développemens. Dans ce dernier ouvrage, l'étude de l'organisation saine se trouve continuellement unie par de lumineux rapprochemens à celle de l'organisation malade. Bichat, qui sentait que la connaissance exacte de celle-ci devait être le but de tous les travaux, et qui avait déjà signalé les imperfections de la pathologie et de la thérapeutique médicales, voulut y consacrer directement ses efforts, et continuer, pour ces branches de la science, ce qu'il avait fait avec tant de succès pour la partie anatomique et physiologique. C'est dans ce but que, dans un court intervalle, ayant ouvert plus de six cents cadavres, soit à l'Hôtel-Dieu, soit ailleurs, ayant suivi en même temps toutes les maladies remarquables que renfermait cet hôpital, il se livra à des recherches sur l'anatomie pathologique, qu'il exposa dans un cours qu'il fit sur ce sujet. Il songea aussi à appliquer les vues qu'il avait présentées sur la matière médicale. Sa nomination récente à la place de médecin de l'Hôtel-Dieu, lorsqu'il n'était âgé que de vingt-neuf ans, lui fournit les moyens de commencer à exécuter tous les projets qu'il avait conçus pour l'avancement de la médecine, lorsque la mort vint interrompre le cours d'une si belle vie, et détruire toutes les espérances qu'on pouvait fonder sur son génie. Aidé par MM. Buisson et Roux, il venait de publier les deux premiers volumes de son *Anatomie descriptive*, et laissait le troisième presque fini. Tant de travaux de tous les genres, et surtout le séjour presque continuel dans les amphithéâtres anatomiques, épuisèrent rapidement son existence. Un jour qu'il venait de s'exposer imprudemment aux émanations infectes de tissus soumis à la macération, il tomba en descendant un escalier de l'Hôtel-Dieu, et perdit connaissance pendant quelques minutes. Le lendemain, après une nuit assez paisible, un violent mal de tête s'étant déclaré, il voulut faire la visite accoutumée de ses malades : la fa-

tigue qu'il éprouva le fit évanouir de nouveau. Calmé d'abord par une application de sangsues à la tête, il parut n'avoir plus à craindre les accidens de la chute. Mais sur-le-champ des symptômes gastriques se manifestèrent au plus haut point d'intensité; une tendance continuelle à l'assoupissement précéda les phénomènes ataxiques qui survinrent au bout de quelques jours, et auxquels il succomba le 3 thermidor an X (22 juillet 1802), après quatorze jours de maladie. Corvisart et Lepreux lui donnèrent les soins les plus assidus, et il mourut entre les bras de nombreux amis et de la veuve de son ancien maître, dont il ne s'était pas séparé. Cet événement produisit une sensation générale dans l'Ecole de Paris; et le concours immense d'élèves et de médecins qui vinrent assister à ses obsèques, manifesta les regrets publics qu'excitait sa perte Corvisart écrivit au premier consul: « Bichat vient de mourir sur » un champ de bataille qui compte aussi plus d'une victime; per- » sonne, en si peu de temps, n'a fait tant de choses et aussi bien. » Le Gouvernement français, d'après la demande de cet illustre médecin, fit élever à l'Hôtel-Dieu un monument sur lequel les noms inscrits de Desault et de Bichat retracent à la postérité le souvenir de leur amitié et de leur gloire. Au mérite supérieur qui le distinguait, Bichat joignait les qualités les plus aimables. La modestie, la franchise, la bienveillance, la générosité, formaient le fond de son caractère. Aussi, dit Buisson, eut-il pour amis tous ceux qui le connurent, excepté ceux que la jalousie sépara de lui. L'envie, qui chercha plusieurs fois à contester ses titres de gloire, n'eut pas même la triste satisfaction d'exciter ses justes plaintes. Il ne répondit à ses détracteurs que par de nouveaux ouvrages et de nouveaux succès.

Le mérite des travaux de Bichat, ainsi que l'influence qu'ils ont eue sur les différentes destinées de la médecine, sont depuis longtemps sentis et jugés. Mais telle est leur importance, que nous ne pouvons nous dispenser d'en donner les principaux caractères. Lorsque Bichat apparut au monde médical, une heureuse direction avait été imprimée aux diverses parties de la science. Morgagni avait rapproché les altérations organiques des symptômes des maladies; Haller avait assis la physiologie sur les faits; Barthez et Bordeu, poursuivant chacun à leur manière l'œuvre de Van Helmont et de Stalh, avaient ébranlé les doctrines mécaniques et chimiques, et établi sur des bases solides le vitalisme, en démontrant l'action propre des organes et leurs rapports sympathiques, inex-

plicables d'après les lois générales de la matière. Mais tous les faits restaient isolés; toutes les branches de la médecine ne se trouvaient liées que par des rapports accessoires. Bichat entreprit de fonder un corps de doctrine où tous les phénomènes de l'organisme fussent coordonnés d'après leurs analogies naturelles. Nous allons voir jusqu'à quel point il a réussi dans son dessein. Avant lui, Barthez, appliquant à l'analyse des faits connus toute la puissance de son esprit métaphysique, avait conçu le même projet; mais, infidèle bientôt à la méthode rigoureuse qu'il avait tracée, il avait échoué en se perdant dans les abstractions. Bichat suivit une autre route. Il étudia la nature plus que les livres; et c'était là, comme il le disait lui-même, le secret de la course étendue et rapide qu'il a fournie en si peu de temps. Par une analyse aussi juste que profonde, il décomposa les organes du corps animal en leurs élémens constitutifs, et montra qu'ils sont formés de tissus ayant chacun leur mode de vitalité, d'affection, de sympathie. A ce principe fécond, dont il pressentait la puissante influence sur la médecine, il rallia tous les phénomènes physiologiques et pathologiques. Il signala avec force les différences de caractères qui existent entre les phénomènes physiques et les actions vitales; mais, au lieu d'attribuer ces dernières, comme l'avaient fait les vitalistes modernes, à une cause générale, dont le seul caractère connu est de n'avoir aucun rapport avec les forces de la matière inerte, et qui, par conséquent, n'est qu'une abstraction stérile, il chercha, d'après la méthode suivie avec succès pour les sciences physiques, dans les phénomènes les plus généraux du corps animal, la cause, le principe des phénomènes compliqués qu'il présente. C'est ainsi qu'il détermina les *propriétés vitales*. Il admit une *sensibilité animale* ou percevante, d'où dérivent les sensations; une *sensibilité organique*, faculté de la matière vivante, qui est sensible aux impressions, sans que l'individu ait la conscience de cette impression; une *contractilité animale* ou volontaire, et une *contractilité organique sensible*, propriétés inhérentes aux fibres musculaires qui se raccourcissent, se contractent sous l'influence de la volonté, ou bien sous celle d'excitans variés, et qui président à la locomotion, aux mouvemens des plans musculaires des viscères; enfin, une *contractilité organique insensible*, répondant aux mouvemens toniques, à la tonicité des auteurs, faculté que possèdent tous les tissus vivans d'exécuter des mouvemens intimes inaccessibles à nos sens, mais indiqués par les résultats, et qui, jointe à la sensibilité orga-

nique, a sous sa dépendance la circulation capillaire, les sécrétions, les absorptions, la nutrition, etc. Après avoir établi ces caractères généraux des tissus vivans, Bichat considère les organes qu'ils forment, et les rapporte, d'après leurs caractères spéciaux et leur mode d'action, à deux chefs, sous le nom de *vie animale* et de *vie organique*, montrant que, suivant qu'ils se rangent dans l'une ou l'autre catégorie, leurs fonctions ont pour but de mettre l'animal en rapport avec les corps extérieurs; ce qui constitue le caractère de l'animalité, ou bien de présider à la conservation, à la nutrition de l'individu : ces dernières fonctions sont communes à tous les corps organisés, départies à des degrés différens au végétal comme à l'animal. La génération ou fonction de reproduction se trouve en dehors de ces deux grandes sections. En même temps il établit les connexions qui lient intimement ces deux vies ou plutôt ces deux ordres de fonctions, en démontrant par l'expérience l'influence que les organes principaux qui y président ont les uns sur les autres.

Partant de ces données physiologiques, Bichat établit que les maladies qui affectent les divers tissus consistent dans les altérations des propriétés vitales qui président aux phénomènes physiologiques. L'action des moyens thérapeutiques se réduit donc à ramener les propriétés vitales à leur type naturel; et il ne s'agit plus que de chercher, d'apprécier le genre de remèdes appropriés à chacune de ces propriétés. Toute la science de l'organisme se trouvait renfermée dans ce cadre si méthodiquement tracé, où tout se succédait et s'enchaînait avec une si merveilleuse facilité. Mais Bichat ne pensait pas se borner à éclairer la médecine par des distinctions et des considérations générales. Lorsque la mort le surprit, il s'apprêtait à tirer toutes les conséquences des principes nouveaux qu'il avait établis; il se proposait d'élever l'édifice dont il avait préparé l'échafaudage. Ce qu'il a fait sous ce rapport montre ce qu'il aurait pu faire. Continuant les travaux de Morgagni, d'après sa lumineuse distinction des tissus, il commença à examiner les altérations organiques que chacun d'eux présente, et jeta ainsi les vrais fondemens de l'anatomie pathologique, trop négligée jusqu'à lui; il montra toute l'importance de ce genre de recherches, et proclama cet axiome devenu célèbre : « Qu'est l'observation, si on ignore là où siége le » mal! » En même temps qu'il signalait toutes les incohérences de la matière médicale, il proposait et mettait à exécution la méthode la plus sûre pour étudier l'action des médicamens; il prescrivait l'observation de leurs effets locaux et généraux.

La science n'avait pas encore été présentée sous un aspect aussi simple, dans un ensemble aussi satisfaisant en apparence; personne n'avait encore exploité si habilement les idées des autres, et ne se les était appropriées plus heureusement : aussi Bichat fit-il école. De son temps, et long-temps après lui, toutes les productions médicales furent teintes de sa couleur. Il a popularisé en France le vitalisme qui, malgré les profonds travaux de Barthez, ne dominait qu'à l'école de Montpellier. Sous ce rapport même, il dépassa le but : dégoûté de toutes les théories générales qu'avaient fournies à la médecine les sciences physiques, il proscrivit avec trop de rigueur les applications particulières de ces sciences. Il aurait dû se borner à condamner tous les principes mécaniques qu'on avait admis *à priori* dans les théories médicales. Mais lui-même ne fut pas strict observateur de ses maximes exagérées de vitalisme; et depuis, les expériences ont montré que les propriétés générales de la matière jouaient un rôle plus important qu'on ne l'avait pensé dans les actions organiques. Sa doctrine des propriétés vitales a été justement attaquée, et a perdu aujourd'hui de la faveur qu'elle conserva long-temps. En effet, Bichat, qui, pour les établir, cherche à imiter sans cesse les procédés suivis dans les sciences physiques, confond souvent les forces générales avec les propriétés des corps, et ne montre pas une logique sévère. D'après les principes mêmes qu'il a posés à ce sujet, il a, dans un sens, trop restreint le nombre des propriétés vitales, puisque aucune d'elles ne peut rigoureusement rendre compte de certains phénomènes organiques, tels que la nutrition, les sécrétions, les actes cérébraux, à moins que l'on ne veuille se payer de mots; dans un autre sens, il a trop étendu le nombre de ces mêmes propriétés, puisqu'il admet comme phénomènes les plus généraux, comme principes, d'un côté des actions composées, telles que la sensation, la contraction volontaire des muscles, de l'autre, des actions organiques tout-à-fait hypotéthiques, comme des impressions, des mouvemens inappréciables des molécules organiques. Les vices de cette doctrine sont rendus encore plus sensibles, lorsque Bichat veut les appliquer à la pathologie et à la thérapeutique. Ce n'est plus véritablement qu'un jeu de mots. Les propriétés sont considérées presque comme des êtres à part des organes, dont elles ne doivent exprimer que le mode le plus général d'action. Cette indépendance n'est pas dans la pensée de l'auteur; mais elle existe trop souvent dans son langage, et l'on connait les conséquences d'une langue scientifique mal faite. Sous ce dernier rapport, l'in-

fluence de Bichat a été funeste, parce qu'elle a éloigné de la stricte observation des phénomènes physiologiques, pathologiques et thérapeutiques; mais elle est plus que contrebalancée par celle qu'ont eue ses autres travaux. En effet, c'est à lui, c'est à son analyse des tissus, c'est à ses considérations sur les applications de l'anatomie et de la physiologie à la pathologie, à ses idées et à ses travaux sur l'anatomie pathologique, sur la matière médicale, qu'est dû le mouvement favorable qui a agité la médecine depuis lui, et qui doit la conduire à l'état de perfection dont elle est susceptible. Remarquons d'ailleurs que les idées que Bichat a empruntées aux autres, qu'il s'est seulement rendues propres par la manière dont il les a encadrées dans l'édifice physiologique et médical qu'il avait improvisé, ont été stériles pour la science, tandis que ses conceptions les plus originales, celles qui lui appartiennent entièrement, sont la source de tous les progrès qu'elle a faits.

Pour résumer le jugement que nous avons à porter sur le chef de l'école médicale de Paris, nous dirons que s'il dut beaucoup à Bordeu, à Barthez, il dut encore plus à sa propre observation, à son propre génie. Des observations ultérieures ont fait signaler dans ses écrits quelques faits faux, quelques aperçus inexacts; mais Bichat lui-même avait reconnu l'imperfection de quelques-uns de ses travaux, et les aurait probablement rectifiés, si une vie plus longue lui avait été accordée, ou si celle dont il a joui n'eût pas été si remplie. Les fastes des sciences n'ont point encore montré l'exemple d'un homme qui, à son âge, ait immortalisé son nom par d'aussi beaux et d'aussi nombreux travaux. Ce qui caractérise les écrits de Bichat, c'est la clarté, la méthode, l'abondance des faits, d'aperçus, d'applications générales ou particulières. C'est là ce qui donne tant d'attrait à la lecture de ses ouvrages, même lorsqu'il traite les sujets les plus arides; c'est là la cause qui explique pourquoi sa doctrine s'est répandue avec tant de rapidité. Personne ne sut avec plus de sagacité combiner, varier les expériences, rapprocher les faits, en tirer toutes les conséquences qu'elles sont susceptibles de fournir. On sent que l'imagination domine chez Bichat, non cette faculté qui se plait aux créations fantastiques et brillantes, mais celle qui, guidée par un jugement sévère, permet d'apercevoir tous les rapports d'un sujet, de l'examiner sous toutes ses faces, de saisir tous les rapprochemens qu'il peut présenter. Toutes ces qualités se remarquent dans tous les ouvrages de Bichat; ce sont:

Notice historique sur Desault. Paris, 1795. — Dans le 4e vol. du *Journal de chirurgie de Desault*.

Description d'un nouveau trépan, dans le 2e vol. des *Mém. de la Société médicale d'Emulation*.—L'instrument que Bichat propose, a l'avantage de simplifier le procédé opératoire, en dispensant de démonter à plusieurs reprises le trépan. Au moyen d'une vis, la couronne s'abaisse ou s'élève à volonté, ce qui permet d'employer la pyramide à la place du perforatif, et de la cacher ensuite en entier sans le démonter.

Mémoire sur la fracture de l'extrémité scapulaire de la clavicule, dans le même recueil, même vol. — Bichat démontre l'inutilité du bandage compliqué de Desault dans ce cas, les fragmens ne se déplaçant pas dans ce genre de fracture de la clavicule.

Description d'un procédé nouveau pour la ligature des polypes, dans le même recueil, même vol. — Bichat montre qu'on peut se contenter de la canule et du serre-nœud de Desault, sans y ajouter son porte-nœud, inutile et quelquefois nuisible au succès de l'opération.

Mémoire sur la membrane synoviale des articulations, dans le même recueil, même vol. — Bichat donne une description complète de ce genre de membrane, sur lequel on n'avait avant lui que des notions peu précises.

Dissertation sur les membranes et sur leurs rapports généraux d'organisation, dans le même recueil, même vol. — Bichat a développé les idées que renferme ce mémoire dans son *Traité des membranes*.

Mémoire sur les rapports qui existent entre les organes à forme symétrique et sur ceux à forme irrégulière, dans le même recueil, même vol. — L'idée fondamentale de ce mémoire, que Bichat développa plus tard dans sa première partie des *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, fut puisée dans des cahiers du cours manuscrit de physiologie de Grimaud; mais le parti que Bichat tira de cette idée est immense : elle resta en quelque sorte stérile dans l'esprit métaphysique de Grimaud.

Œuvres chirurgicales de Desault. Paris, 1798-1799, in-8, 3 vol.—Dans cet ouvrage, Bichat a rassemblé la doctrine chirurgicale de Desault, qui se trouvait éparse dans le Journal de cet homme célèbre. Le troisième volume, publié après les deux autres, est entièrement consacré aux maladies des voies urinaires.

Traité des membranes en général, et de diverses membranes en particulier. Paris, 1800, in-8; *ibid.*, 1802, in-8; *ibid.*, 1816, in-8. (Ces deux dernières éditions ont été publiées par les soins de M. Husson, qui y a ajouté sa *Notice sur Bichat*); *ibid.*, 1827, in-8 (avec la même notice et des *notes* de M. Magendie, éditeur). — Ce traité offre le germe de l'*Anatomie générale*, dans laquelle il a été fondu plus tard. Bichat y examine les caractères physiques et vitaux des membranes internes divisées en simples : *muqueuses*, *séreuses* et *fibreuses*; et en composées : *fibro-séreuses*, *séro-muqueuses*, *fibro-muqueuses*. Il considère ensuite plusieurs membranes qui ne se rapportent pas aux classes précédentes, telles que la tunique fibreuse des artères, la membrane interne du système vasculaire et quelques autres; puis les membranes contre-

nature, celles qui forment les kystes, et les membranes des cicatrices. L'ouvrage est terminé par deux traités de la membrane arachnoïde et de la membrane synoviale. Il y expose sa découverte du conduit de communication de l'arachnoïde dans les cavités cérébrales.

Recherches physiologiques sur la vie et la mort. Paris, 1800, in-8; *ibid.*, 180., in-8; *ibid.*, 1805; *ibid.*, 1822, in-8 (avec des notes de M. Magendie, éditeur). — Cet ouvrage forme, à proprement parler, deux traités distincts. Dans le premier, Bichat divise les fonctions en deux sections principales, sous le nom de vie animale et de vie organique, et trace avec détail les caractères différentiels des deux ordres d'organes qui se placent dans l'une ou l'autre classe. La deuxième partie est consacrée à examiner le mode de cessation des deux vies, à établir par des expériences l'influence qu'ont les uns sur les autres les trois organes centraux, le cœur, le poumon et le cerveau. Il expose de quelle manière la vie s'éteint dans tous les organes, selon qu'elle cesse dans l'un de ces trois organes. Cette dernière partie est un modèle de l'art expérimental. La première a été le sujet de justes critiques, relativement à la détermination trop tranchée des caractères différentiels que Bichat a assignés aux organes respectifs des deux vies, ainsi que pour quelques idées paradoxales; mais elle abonde en aperçus féconds.

Anatomie générale, appliquée à la physiologie et à la médecine. Paris, 1801, in-8, 2 part., en 4 vol.; *ibid.*, 1812, in-8, 4 vol.; *ibid.*, 1819, in-8, 2 vol., avec les *Recherches sur la vie et la mort*, et quelques notes par M. Maingault, éditeur; *ibid.*, 1821, in-8, 4 vol.; avec des notes et additions par Béclard.—Bichat regardait cet ouvrage comme celui dans lequel on devait le chercher tout entier. Nous n'en donnerons pas une analyse, qui serait nécessairement insuffisante. Ce que nous avons dit du génie de Bichat et de son influence se rapporte principalement à la distinction des tissus qui fait le sujet de l'*Anatomie générale*, et aux considérations neuves qui y sont répandues à profusion. Ainsi que le disait Bichat lui-même, cet ouvrage est nouveau sous le triple rapport du plan qui y est adopté, de la plupart des faits qu'il renferme, et des principes qui en constituent la doctrine. Il restera dans la science aussi long-temps qu'elle sera cultivée. On a lieu de s'étonner quand on apprend que ce chef-d'œuvre fut composé et publié dans l'espace d'une année. Bichat ne travaillait que la nuit, et jamais il ne copia une seconde fois ce qui devait le lendemain être livré à la presse. La 2e partie fut composée avant la première.

Traité d'anatomie descriptive. Paris, 1801-1802-1803, in-8, 5 vol.—Bichat ne publia que les deux premiers volumes, et laissa le 3e presque fini. Buisson le termina, et le fit précéder d'une notice étendue sur Bichat. Le même auteur composa le 4e, et M. Roux le 5e. Ce dernier avait commencé la publication du *Traité d'anatomie*, refondu. Il n'en a paru qu'un volume. Paris, 1814, in-8. — Bichat, dans la description des organes, évita ces détails minutieux que Desault avait introduits dans l'étude de l'anatomie, et qui ne sont pas moins inutiles au chirurgien qu'au médecin : il y a suivi sa

classification physiologique appliquée aussi exactement qu'il était possible dans le but de l'ouvrage. Les considérations physiologiques sur la locomotion, qui accompagnent la description des os, des articulations et des muscles, sont exposées avec une clarté, un charme, pour ainsi dire, qui couvre l'aridité des détails graphiques.

Anatomie pathologique. Dernier cours de Xavier Bichat, d'après un manuscrit autographe de P. A. Béclard; avec une Notice sur la vie et les travaux de Bichat, par F.-G. Boisseau. Paris, 1825, in-8. — Cet ouvrage est une simple spéculation du libraire, qui a cherché à exploiter deux noms célèbres en publiant une production indigne d'eux. Béclard n'a jamais connu Bichat; il n'est arrivé à Paris que six ans après la mort de celui-ci. Il n'a fait que copier un manuscrit dont l'exactitude est fort douteuse.

La doctrine de Bichat sur la matière médicale a été consignée dans deux thèses soutenues à l'école de Paris, en 1803: l'une de M. Pairier, intitulée: *Dissertation sur les émétiques, précédée de Considérations générales sur la matière médicale;* l'autre, de M. Gondret: *Dissertation sur l'action des purgatifs.* On peut considérer la *Pharmacologie* de M. Barbier, et les *Elémens de matière médicale* de Schwilgué, comme de beaux développemens de cette même doctrine.

(Buisson, *Notice historique sur Bichat.* — Husson, *Notice.* — Miquel, *Eloge.* — *Biographie, médicale*, Art. Bichat.)

BIDAULT DE VILLIERS (F. T.), médecin distingué, naquit à Saulieu, département de la Côte-d'Or; il fit ses études à Beaune et à Autun, et montra de bonne heure un goût décidé pour les sciences physiques. Entré comme élève à l'Ecole polytechnique, lors de la fondation de cette institution nationale, il en sortit pour se livrer à l'étude de la médecine. Pendant les premières guerres de la révolution, il fit partie du corps des ingénieurs télégraphiers en qualité de médecin militaire. C'est sans doute vers cette époque qu'il a exercé la médecine à Galway (Irlande), ville qu'il habita plusieurs années. De retour en France, il prit le bonnet de docteur à l'École de Paris, le 26 août 1804, et vint se fixer ensuite à Saulieu, où il s'occupa entièrement de médecine pratique, tout en se livrant à son goût particulier pour la science. Ses talens ne tardèrent pas à être reconnus. On le nomma médecin en chef des hôpitaux et des prisons de la ville; mais ses travaux littéraires ne furent point entravés par ces nouvelles fonctions et les soins d'une clientelle étendue, comme le prouvent les écrits nombreux qu'il a laissés. Bidault de Villiers était affecté d'un cancer de l'estomac qui l'a fait succomber dans le mois de juin 1824, au milieu de sa 49e année. Il a légué sa bibliothèque à la Faculté de médecine de Paris,

et sa fortune aux malheureux qu'il soigna avec tant de sollicitude pendant sa vie. On a de lui :

Essai sur les propriétés médicinales de la digitale pourprée ; dissert. inaug. Paris, 1804, in-8 ; *ibid.*, 18 . . ; *ibid.*, 1812, in-8. Cette troisième édition est considérablement augmentée. — Cet ouvrage, le plus complet, sous tous les rapports, qu'on ait publié sur la digitale, a souvent été mis à contribution par des écrivains qui n'ont pas toujours eu la délicatesse de le citer (Chaumeton, *Dict. des sc. méd.*, tom. IX).

Bidault de Villiers a publié, dans divers recueils scientifiques, de nombreux articles, dans lesquels il se montre à la fois praticien éclairé et fort érudit. Tels sont ses *Remarques sur la récidive de la rougeole*, insérées dans le *Journ. de med. chir. et pharm.*, tome XXVII, année 1813 ; des *Recherches et observations sur le pemphigus*, dans le *Journal général de médecine* (septembre et octobre 1815) ; des *Observations sur les avantages de la racine de ratahnia dans le diabètes sucré* (*Bibl. méd.*, tom. LXXIV). Le *Journal complémentaire* renferme ses observations sur le *lactucarium ;* une note intéressante sur la perception et la propagation du son ; sur les effets meurtriers de l'électricité atmosphérique ; un exemple de double nez chez un homme adulte ; un résumé des recherches faites sur l'identité des forces électriques et magnétiques.

Bidault de Villiers était très-versé dans la langue anglaise, et c'est en grande partie à lui qu'on doit les extraits très-détaillés d'un grand nombre d'ouvrages publiés dans cette langue, et qui sont insérés dans les divers journaux français que nous venons d'indiquer.

Il avait laissé en mourant des manuscrits assez nombreux, qui viennent d'être publiés sous le titre suivant :

Recueil des œuvres posthumes de F. T. Bidault de Villiers. Paris, 1828, in-8. — Ce recueil renferme, 1° une traduction de l'ouvrage de Cleghorn, sur la topographie médicale et les maladies épidémiques de l'île Minorque ; 2° des remarques et observations pour servir à l'histoire des phlegmasies gangréneuses, suivies d'un recueil de pièces relatives à la pustule maligne ; 3° des observations adressées à M. Guyton de Morveau, relativement à plusieurs passages de son *Traité des moyens de désinfecter l'air ;* 4° la traduction des observations sur l'hydrocéphale interne de W. Watson, et des observations pratiques sur les causes et le traitement de l'hydrocéphale, par Th. Percival ; 5° la traduction des dissertations de Fordyce sur la fièvre simple et la fièvre tierce régulière ; 6° des réflexions sur la récidive de la rougeole, et des observations intéressantes sur la morsure de la vipère.

BIDLOO (Godefroy), célèbre anatomiste, naquit à Amsterdam le 14 mars 1649. Après ses premières études, il se donna tout entier à la médecine, et se fit recevoir docteur. Revêtu de ce titre, il ne demeura pas long-temps sans emploi. Il fut fait, en 1688, professeur en anatomie à La Haye. Il passa, en 1694, de ce poste

à celui de professeur en anatomie et en chirurgie à Leyde. Guillaume III, roi d'Angleterre, connaissant son habileté et son mérite, le choisit pour son médecin. Ce prince étant mort entre ses bras en 1702, Bidloo reprit à Leyde ses exercices, qui avaient été interrompus, et les continua jusqu'à sa mort, qui arriva au mois d'avril 1713. Nous avons de lui les ouvrages suivans :

De variis anatomico-medicis positionibus. Leyde, 1682, in-4°.

Anatomia corporis humani, 105 tabulis per artificiosissimum Gerard de Lairesse ad vivum delineatis demonstrata, veterumque ac recentiorum inventis explicata, plurimisque hactenùs non detectis illustrata. Amsterdam, 1685, in-fol. max.; Oxford, 1697, in-fol. maxim., avec 114 planches, sous ce titre : *Anatomes of Human Bodies* (par Cowper). Leyde, *Curante Guill. Dundas*, 1739, in-fol., 114 tab. C'est la traduction du texte de Cowper, de même que l'édition suivante : Utrecht, *Curante Radulpho Schomberg*, 1750, in-fol., pl. — Ouvrage magnifique, mais moins remarquable pour l'exactitude que pour la beauté de l'exécution. Partout où il ne fallait que la fidélité du peintre, l'ouvrage approche de la perfection; mais quand son œil ne pouvait suffire, l'anatomiste n'a point pris soin de faire les préparations convenables : ainsi les attaches des muscles ne sont pas bien marquées; leurs limites, leurs séparations sont confuses, etc. Les meilleures planches sont celles qui représentent la pie-mère et les enfractuosités du cerveau, la dure-mère et le sinus longitudinal, la moelle alongée, et ses principaux nerfs, celle où l'on voit les viscères abdominaux en place.

De antiquitatibus anatomes oratio, Leyde, 1694, in-fol.

Vindiciæ quarumdam delineationum anatomicarum contrà ineptas animadversiones Fr. Ruyschii. Prælect. anat., chirurg. et botan. Leyde, 1697, in-4, 60 pag., fig. — Ruysch, qui faisait un cours d'anatomie en même temps que Bidloo, ne put se défendre d'un mouvement de jalousie. Il se faisait écrire des lettres par quelques-uns de ses disciples, qui relevaient les erreurs de Bidloo, et il prenait plaisir à les réfuter. Les deux antagonistes oublièrent dans cette dispute toutes les convenances, et s'emportèrent l'un contre l'autre en injures grossières.

Oratio in funere Pauli Hermanni med. doct., dicta pridiè kal. martii 1695, in auditorio magno. Leyde, 1695, in-4.

De animalculis hepatis ovilli epistola ad A. V. Leeuwenhoeck. Leyde, 1697, in-4. — Selon la *Bibliothèque de médecine pratique* de Haller, cette lettre, écrite d'abord en flamand, avait paru à Delft en 1692, in-4; selon la *Bibliothèque anatomique* du même auteur, et les *Mémoires du P. Niçeron*, au contraire, l'édition flamande n'est que de 1692.

Gulielmus Cowper criminis litterarii citatus coràm tribunali nobiliss. ampliss. societatis Britanno-Regiæ. Leyde, 1700, in-4, 54 pag., fig. — Bidloo étant informé que Cowper travaillait à traduire en anglais son *Anatomie*, lui en parla dans un voyage qu'il fit à Londres, et lui offrit de lui communiquer diverses additions et plusieurs

remarques qu'il avait faites depuis l'impression de cet ouvrage. Cowper lui affirma qu'il n'avait point ce dessein, et qu'il n'entendait pas assez la langue latine pour l'entreprendre. Cependant il fit acheter des libraires de Hollande trois cents exemplaires des planches de Bidloo, sur lesquelles il fit écrire à la main, avec beaucoup d'adresse, des lettres de renvoi; il y joignit neuf planches nouvelles; il traduisit le texte, en y faisant quelques corrections insignifiantes et plusieurs additions, et publia le tout sous son nom, se contentant de nommer en passant Bidloo dans sa préface.

De venenis. Leyde, 1704, in-4.

Exercitationum anatomico-chirurgicarum decades duæ. Leyde, 1708, in-4. — C'est dans la première partie de cet ouvrage que sont consignées les nombreuses recherches et expériences que Bidloo fit sur les nerfs, et qui lui fournirent les moyens de combattre l'existence du fluide nerveux. La première décade avait déjà paru seule quatre ans auparavant, mais il y a beaucoup d'augmentations dans cette édition. Dans la seconde dissertation, Bidloo examine les causes, la structure et les symptômes des hydatides; elles proviennent, selon lui, d'une dilatation des veines lymphatiques, produite par la stagnation de la lymphe entre les valvules de ces vaisseaux. Il dit avoir trouvé de pareilles hydatides dans presque toutes les parties du corps, et principalement dans les membranes. Il en a vu assez souvent de réunies par des pédicules communs, et qui formaient par leur agglomération des espèces de grappes. Il en donne quelques figures.

Opuscula omnia anatomico-chirurgica edita et inedita. Leyde, 1715, in-4, fig. — Cette collection renferme tous les ouvrages précédens, excepté la *Grande anatomie*; elle contient, de plus, les *Observationes physico-anatomicæ de oculis et visu variorum animalium*. — Ouvrage posthume, mais dont l'impression était cependant achevée quand Bidloo mourut, en 1713.

(*Mémoires du P.* Niceron. — Haller. — Portal.)

BIENAISE (Jean), de Mézières, chirurgien royal du parlement, fut l'un des plus hardis et des plus habiles opérateurs du dix-septième siècle. Appelé en consultation près de la reine-mère Anne d'Autriche, en proie à un cancer au sein, il dévoila hardiment la vanité des promesses de guérison que prodiguaient des charlatans et des médicastres, et déclara qu'on ne pouvait que pallier un mal incurable de sa nature. Il traita et guérit parfaitement François de Harlay, alors archevêque de Rouen, et bientôt après archevêque de Paris, d'un anévrysme du bras, suite d'une saignée mal faite. Il suivit pendant deux ans Louis XIV dans les guerres de Flandre, et mérita sa confiance et ses faveurs. Aussi ardent philantrope qu'habile chirurgien, Bienaise fit toujours servir sa fortune et ses talens au soulagement des malheureux; il sut perpétuer ses bienfaits en créant deux charges de démonstrateurs en anatomie

et en chirurgie, pour lesquelles il fit le fonds d'une rente annuelle de six cents livres. Il mourut octogénaire, le 21 décembre 1681. On a de lui :

Les opérations de la chirurgie, par une méthode courte et facile, avec deux traités. Paris, 1688, in-12; *ibid.*, 1693, in-12. — Ouvrage posthume, dont l'auteur fait preuve de savoir et de jugement. C'est pour l'opération de la fistule à l'anus que Bienaise employait ce bistouri caché qui a donné probablement au Frère Côme l'idée de son lithotome. Les deux traités qui terminent le volume ont pour objet *la nature et la cause des maladies de l'estomac*, et les *maladies vénériennes.*

(Devaux, *Index funereus, etc.* — *Journal des Savans.* — Portal.)

BILGUER (JEAN-ULRIC DE), naquit à Coire, capitale du pays des Grisons, le 1er mai 1720. Il étudia successivement l'art de guérir à Bâle, à Strasbourg et à Paris. Il était dans cette capitale lorsqu'il fut nommé chirurgien-major d'un régiment de cavalerie que la duchesse de Wurtemberg venait d'équiper. Il s'empressa de se rendre à Tubingue pour y subir les examens d'usage, et en 1741 il entra en fonctions. L'année suivante, son corps ayant passé au service du roi de Prusse, il le suivit à Berlin, où il fut obligé de se soumettre à de nouveaux examens, à l'issue desquels on le maintint dans son poste. A la mort de Bonness, chirurgien-général des armées prussiennes, Bilguer fut choisi pour le remplacer : il assista, en cette qualité, aux sanglantes batailles de Kunnersdorf et de Torgau, déployant partout un grand zèle et une rare habileté. En 1761, il alla prendre le titre de docteur à Wittemberg; il y joignit l'année suivante celui de maître en philosophie; vers la même époque, il devint membre de l'Académie des Curieux de la nature, et correspondant de celle de Gœttingue. A la paix, il revint à Berlin, où il fut nommé médecin de la reine. Il mourut le 6 avril 1796, après avoir mis au jour :

Dissertatio de membrorum amputatione rarissimè administrandâ aut quasi abrogandâ. Halle, 1751, in-4, traduite et enrichie de notes par Tissot, sous ce titre : *Dissertation sur l'inutilité de l'amputation des membres.* Lausanne (Paris), 1764, in-12; *ibid.*, 1778, in-12. — Cette thèse, source principale de la célébrité dont Bilguer ne tarda pas à jouir, fut traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. Déjà Ledran et Bagieu s'étaient élevés contre la légèreté avec laquelle on se décidait à pratiquer l'amputation des membres; ils avaient démontré, en particulier, la possibilité de guérir les fractures avec fracas des os. Bilguer n'enseigna donc rien de nouveau dans son célèbre ouvrage.

Anweisung zur ansuebenden wundarzneykunst in feld lazarethen. Institutions de chirurgie-pratique dans les hôpitaux militaires. Glogau et Leipsick, 1763, in-8; Glogau, 1784, in-8; *ibid.*, 1793, in-8 de plus de 850 p.— La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée à la chirurgie des blessures.

Chirurgische wahrnehmungen, etc. Observations chirurgicales sur les plaies d'armes à feu, recueillies dans les différens hôpitaux militaires du royaume de Prusse pendant la dernière guerre. Berlin, 1763, in-8; Francfort et Leipsick, 1768, in-8.

Nachrichten an das publikum in absicht der hypochondrie, etc. Avis au public sur l'hypocondrie, etc. 2e édit. Copenhague, 1767, in-8.

Medicinisch-chirurgische fragen, welche die verletzung der hirnschale betreffen, etc. Questions médico-chirurgicales touchant les blessures du crâne, avec un essai sur la théorie des fractures par contre-coup, et l'exposition du traitement qui leur convient. Berlin, 1771, in-8.

Versuche und erfahrungen ueber die faulfieber und ruhren, etc. Essais et expériences sur les fièvres putrides et sur les dysenteries, et des moyens de diminuer la mortalité qu'elles causent dans les armées et dans les hôpitaux militaires. Berlin, 1782, in-8 de 111 pages. — Bilguer fait consister la nature de ces maladies dans la tendance des humeurs à la putridité, et leur thérapeutique dans l'emploi à l'intérieur et à l'extérieur, sous formé de bains, des substances qu'il croit antiputrides, du quinquina, du vinaigre, du nitre, de la camomille, de l'écorce de chêne, etc.

Praktische anweisung fuer feldwundaerzte, etc. Recueil pratique pour les chirurgiens d'armée. Berlin, 1783, in-8.

On trouve quelques articles de Bilguer dans le *Magasin de médecine*, de Baldinger.

(*Comment. de reb. in scient. nat. et med. gestis.* — Jourdan, dans *Biog. méd.*)

BINNINGER (Jean-Nicolas), naquit à Montbelliard, en 1628. Il fit la plus grande partie de ses études à Padoue, et se rendit ensuite à Bâle, où il reçut le bonnet de docteur en médecine, en 1662. A peine revenu dans sa patrie, il y acquit une pratique fort étendue et une grande réputation. Il fut nommé professeur dans l'Université nouvellement établie à Montbelliard, et appelé à la charge de premier médecin du duc son souverain. On doit à Binninger un recueil utile d'observations, dont quelques-unes sont fort intéressantes :

Observationum et curationum medicinalium centuriæ quinque. Montbelliard, 1673, in-8; Strasbourg, 1676, in-8. Haller, qui reproche à l'auteur un peu de crédulité, indique les faits les plus curieux du recueil.

(Eloy, *Dict. hist. de la méd.*)

BIONDO (Michel-Ange) naquit à Venise le 4 mai 1497. Après y avoir fait ses humanités, il alla étudier la médecine à Naples, où il

se fit recevoir docteur; il habita ensuite à Rome pendant six années, y exerçant la médecine et la chirurgie avec distinction; enfin il revint à Venise, où il mourut en 1565, laissant les ouvrages suivans :

Ex libris Hippocratis de novâ et priscâ arte medendi, deque diebus decretoriis epitome. Rome, 1528, in-8.

Speculum juventutis. Naples, 1534, in-4.

De affectibus infantium et puerorum ab Hippocrate, Galeno, Avicenna, etc., monumentis deprompta. Rome, 1539, in-4; Venise, 1539, in-8.

De partibus ictu sectis citissimè sanandis, et medicamento aquæ nuper invento. Item, in plurimorum opinionem, de origine morbi Gallici, deque ligni Indici ancipiti proprietate. Venise, 1542, in-8; *ibid.*, 1545, in-4; Rome, 1559, in-8; inséré dans le recueil de Conrad Gesner, intitulé: *de Chirurgiâ scriptores optimi, etc.* Zurich, 1555, in-fol., et dans le *Tesoro di cirurgia d'*Uffembach. Francfort, 1610. — Cet ouvrage prouve que Biondo n'a pas joui de toute la célébrité qu'il méritait comme chirurgien. Il recommande l'eau froide comme le meilleur moyen contre les plaies de toute espèce, à l'exception de celles des nerfs et des plaies contuses. Il attribue à ce topique des effets remarquables, que les modernes l'ont réellement vu produire dans les plaies de tête. A la vérité, il n'accorde pas moins d'efficacité à l'*oleum abietinum.* — Dans le traité sur l'origine du mal français, il combat l'opinion qui fait admettre que cette affection est nouvelle et importée des Indes-Occidentales; il s'attache à prouver l'inefficacité de la décoction de gayac pour guérir cette maladie.

De cognitione hominis per aspectum, liber collectus ex Aristotele, Hippocrate, Galeno. Rome, 1544, in-4.

De maculis corporis liber. Rome, 1544, in-4.

De diebus decretoriis et crisi, eorumque verissimis causis in via Galeni contra Neotericos libellus, etc. Rome, 1544, in-4; Lyon, 1550, in-8.

De medicamentis, quæ apud pharmacopolas reperiuntur. Rome, 1544, in-8; *ibid.*, 1554.

De canibus et venatione liber, in quo omnia ad canes spectantia, morbi et medicamenta continentur. Rome, 1544, in-4, 10 pp.

De memoriâ libellus. Venise, 1545, in-8.

Dell' istoria delle Piante di Teofrasto, libri tre, tradotti nuovamente in lingua italiana, etc. Venise, 1549, in-8.

Della preservazione di pestilenza, della perfettissima cura dell' appestato. 1555, in-8, sans lieu ni date d'impression; mais on reconnaît aisément que cette publication est de Venise.

(Mazzuchelli. — Sprengel.)

BIRON (Vincent-Jean-Paul), né en 1758, d'une famille considérée, à Chaudes-Aigues, département du Cantal, fit ses humanités à Saint-Flour, et alla étudier la médecine à Montpellier, où

il prit le grade de docteur. En 1783, étant entré au service de la médecine militaire à Metz, il traita une fièvre épidémique de la garnison avec tant d'habileté, de zèle et de succès, qu'il obtint encore, en 1788, le périlleux honneur de vaincre la même contagion à Montmédy. Médecin ensuite à l'hôpital de Toulon, il fut appelé par Dehorne à la rédaction du *Journal de Médecine militaire*. Bientôt ses profondes connaissances dans l'administration des hôpitaux lui méritèrent le rang de secrétaire du Conseil de santé des armées, en 1792. En 1806, on le vit, dans les champs d'Austerlitz, déployer, malgré une santé frêle, ses talens et une activité prodigieuse; ils lui valurent des distinctions honorables de l'homme le moins facile à contenter sur ce point, et lui conquirent l'estime de la nation autrichienne elle-même. Quarin, Jacquin et Schreiber l'accueillirent avec amitié. Biron était médecin en chef adjoint à l'hôtel des Invalides depuis plusieurs années, quand il mourut, le 15 décembre 1817. Il s'était occupé sans relâche d'améliorer le régime des hôpitaux civils et militaires, où il fut assidument employé; mais il n'a publié qu'un petit nombre de travaux, dont voici les titres :

Sur le perfectionnement de la médecine militaire en France, depuis un demi-siècle. Discours préliminaire placé en tête du premier volume du *Journal de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires*, rédigé par Biron et Fournier. Paris, 1815, in-8.

Observations sur la médecine militaire, ibid., tomes II et III. Paris, 1816-1817, in-8.

L'article *Médecine militaire*, dans le tome X de la partie *Médecine*, de l'*Encyclopédie méthodique*. — Cet article, qui remplit les pages 219 à 344, est signé Biron et Chamberet.

(Virey, *Journ. de Pharm.*, 1817.)

BISSET (Charles) naquit, en 1717, à Glenalbert, près de Dunkeld en Ecosse. Après avoir fait ses études médicales à Edimbourg, il fut nommé en 1748 chirurgien en second de l'hôpital militaire de la Jamaïque. Son séjour dans les iles de l'Inde occidentale, et sur la flotte de l'amiral Vernon, lui fit acquérir de précieuses connaissances sur les maladies propres à la zone torride. Mais au bout de quelque temps l'état de sa santé, qui s'était altérée, le força de résigner son emploi, et de revenir en Angleterre. Changeant alors de direction, il obtint le grade d'enseigne dans un régiment, et se livra tout entier à l'étude de l'art militaire, et surtout en ce qui concerne les fortifications. Ses travaux et les plans qu'il dressa, dans la guerre de Flandre, le firent distinguer de ses chefs; il

reçut le brevet d'ingénieur extraordinaire, puis de lieutenant dans la même arme. La brigade à laquelle il appartenait ayant été réformée après la guerre, il continua ses études sur l'art des fortifications; et, en 1751, après avoir visité la France, il publia un ouvrage sur ce sujet. Quelque temps après, se trouvant sans emploi, il reprit sa première profession de médecin, et la pratiqua à Skelton, village du comté d'York, où il s'était retiré. Il fit paraître alors successivement plusieurs ouvrages sur la médecine. En 1765, l'Université de Saint-André lui conféra le titre de docteur. Il mourut à Knayton, près de Thirsk, en mai 1791, âgé de 75 ans. Outre ses ouvrages publiés ou manuscrits sur l'art des fortifications, sur l'art de la guerre navale et quelques autres, on a de lui:

Treatise on the scurvy, with remarks on the cure of scorbutic ulcers. Traité du scorbut, avec des remarques sur le traitement des ulcères scorbutiques.

An essay on the medical constitution of great Britain, etc. Essai sur la constitution médicale de la Grande-Bretagne, avec des observations sur l'état de l'air et sur les maladies qui ont régné depuis le 1er janvier 1758 jusqu'au solstice d'été de 1760; joint à une description de l'angine et de la fièvre miliaire qui ont été épidémiques, en 1760, dans le duché de Cleveland; et à des observations sur les effets de quelques anthelmintiques, et particulièrement du faux ellébore noir. Londres, 1762, in-8. — L'auteur pense que c'est à la température plus uniforme qui règne dans l'île de la Grande-Bretagne, que ses habitans doivent un état de santé plus constant et une vie plus longue que celle des habitans du continent.

Medical essays and observations. Recherches et observations médicales. Newcastle-sur-la-Tyne, 1766, in-8. — Ces mélanges contiennent particulièrement des dissertations sur la constitution atmosphérique des Indes-Occidentales et sur la fièvre bilieuse que l'auteur avait observée pendant quatre ans dans ce climat.

Bisset, peu de temps avant sa mort, déposa à la bibliothèque de Leeds un volume manuscrit de 700 pages, contenant des observations médicales.

(Chalmers, *Biogr. Diction.* — *Comment. de reb. in med. gest.*)

BIUMI (Paul-Jérôme), médecin renommé de son temps, était natif de Milan. Il fit ses études médicales à Pavie, où il reçut le bonnet de docteur, en 1685. De retour dans sa patrie, en 1694, il fut agrégé, à cette époque, au Collége des médecins, et nommé quelques années après médecin ordinaire du grand hôpital de Milan. En 1697, on lui donna la place de lecteur public en anatomie, et il remplit pendant quelques années ces nouvelles fonctions avec la plus grande distinction. Quoique l'étude et l'exercice de la mé-

decine l'occupassent continuellement, il trouvait encore quelques instans de loisir qu'il consacrait à la poésie et à la littérature. Biumi mourut à Milan en 1731. On a de lui :

Prognosticorum et aphorismorum Hippocratis felix recordatio, etc. Milan, 1696, in-4.

Encomiasticon lucis, sive profusa lucis encomia in physiologicis medicinæ novæ fundamentis è veterum tenebris erutis, atque cultro anatomico-autopsiæque caractere confirmatis, etc. Venise, 1704, in-8.

Scrutinio teorico-pratico di notomia, et cirogia antica e moderna, etc. Milan, 1712, in-8, 595 pp., table, préface, etc.

Naturalezza del contagio Bovino descritta, etc. Milan, 1712, in-12.

Manuale d'avvertimenti, cautele, e remedi preservativi e curativi della corrente epidemia Bovina, disposto à comune beneficio. Milan, 1712, in-12.

Discorso soprà il lucimento della carne lessata. Milan, 1716, in-8.

Esamina d'alcuni canaletti chiliferi, che del fondo del ventricolo per le tonache dell' omento sembrano penetrare nel fegato, nella quale per necessaria connessione s'osserva la storia del chilo del sangue, de' fermenti, e delle ghiandole; ed assieme una digressione filosofica circa la materia animastica secondo l'opinione dell' autore, esposta con diverse prosonzioni notomiche, filosofiche, etc. Milan, 1728, in-8.

(Corte. — Mazzuchelli.)

BLACK (Guillaume), médecin anglais de la fin du dernier siècle, et du commencement de celui-ci, a publié un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous indiquerons les suivans :

An Historical sketch of medecine and surgery, etc. Essai historique de médecine et de chirurgie, depuis leur origine jusqu'à nos jours, ainsi que des principaux auteurs, découvertes, corrections, imperfections et erreurs. Londres, 1783, in-8; trad. en français par Coray, Paris, 1798, in-8. — La première moitié de cet ouvrage ne conduit que jusqu'au milieu du quinzième siècle, en sorte que la période des trois siècles suivans est resserrée dans un espace beaucoup trop étroit. Cet abrégé d'histoire de la médecine est précédé d'une carte ou table chronologique qui contient les noms des principaux auteurs qui ont écrit sur les diverses branches de la médecine, de la chirurgie et de l'histoire naturelle.

Observations medical and political on the small-pox, and the advantages and desadvantages of general inoculation, especially in Cities, etc. Observations médicales et politiques sur la petite-vérole, et sur les avantages et les inconvéniens d'une inoculation générale, adoptée spécialement dans les villes, etc. Londres, 178.., in-8; trad. en français sur la dernière édition, par Mahon, Paris, 1788, in-8. — Cet ouvrage contient une histoire succincte et raisonnée de la variole, et une réfutation du baron Dimsdale, qui pensait qu'il était dangereux de rendre l'inoculation générale, voulant seulement qu'on agrandit en faveur du peuple l'hôpital des inoculés.

A comparative view of the mortality of the human species at all ages,

and of the diseases and casualties by which they are destroyed or annoyed, etc.—Comparaison de la mortalité de l'espèce humaine à tout âge, et des maladies ou accidens qui l'enlèvent, etc. Londres, 1788, in-8. Deuxième édition sous ce titre : *An arithmetical and medical analysis of the diseases and mortaliti of the human species.* Londres, 1789, in-8. — Cet ouvrage est accompagné de deux tableaux qui représentent, l'un, la mortalité des habitans de Londres, calculée pendant soixante-quinze ans, d'après la supposition que cette capitale renferme la quinzième partie des habitans de l'Angleterre. Le second offre un tableau des probabilités de la vie en Europe, calculées par les meilleurs auteurs.

(*Anc. Journ. de med. — Catalog. de la Soc. med. chir. Lond.*)

BLACK (Joseph) est plus connu comme chimiste que comme médecin. Il naquit, en 1728, à Bordeaux, d'une famille écossaise, établie passagèrement dans cette ville pour des raisons de commerce. Il n'avait que douze ans lorsque ses parens l'envoyèrent dans leur pays pour y recevoir l'éducation convenable. Il entra à l'Université de Glascow, et dirigea ses études vers la médecine. Cullen, quoique n'ayant pas laissé une grande réputation en chimie, professait alors cette science avec éclat, et contribuait beaucoup à en répandre le goût. Le jeune Black en fut distingué au milieu des élèves qui suivaient ses leçons, et fut choisi pour lui servir d'aide dans ses expériences. En 1750, il se rendit à Edimbourg pour terminer ses études médicales, et y obtint le titre de docteur. Déjà il s'était livré à des recherches chimiques, dont il publia les résultats dans sa thèse inaugurale et d'autres écrits. Cullen ayant été appelé, en 1756, à la chaire de chimie à Édimbourg, Black fut nommé, pour le remplacer dans celle qu'il laissait vacante à l'Université de Glascow. Il fut en même temps nommé à la chaire d'anatomie, qu'il échangea bientôt pour celle de médecine, ne se sentant pas toutes les qualités nécessaires pour remplir la première. Sa réputation de professeur lui fit acquérir une nombreuse clientelle. Mais il ne fit rien de remarquable en médecine. Black fut encore destiné à remplacer Cullen à Edimbourg, lorsqu'en 1766 cet homme célèbre passa à la chaire de médecine. Il soutint dans cette célèbre Université la réputation qu'il avait eue à Glascow ; et, par ses leçons, il ne propagea pas moins que Cullen la connaissance d'une science aux progrès de laquelle il contribua réellement. On lui doit la démonstration de l'existence du gaz acide carbonique, qu'il désigna sous le nom d'air fixe, et les premières connaissances que nous ayons eues sur les carbo-

nates, surtout sur ceux de chaux, de potasse, de soude, de magnésie. Cette découverte peut être regardée comme la source de toutes celles qui ont immortalisé les Cavendish, les Priestley, les Lavoisier, etc., et qui ont changé la face de la chimie. On lui doit encore la théorie du calorique latent, qui a eu des résultats si importans. On regrette, d'après de si beaux travaux, qui le rendaient digne de participer à l'heureuse révolution de la chimie, on regrette, disons-nous, que Black se soit signalé par une longue opposition à l'introduction des nouvelles théories chimiques, et ait long-temps affecté un silence injuste sur plusieurs célèbres chimistes français. Ce n'est que sur la fin de sa carrière qu'il finit par leur rendre justice. Il mourut en 1799, âgé de 71 ans. Il était membre des sociétés philosophiques de Londres et d'Édimbourg, et avait été nommé, à la sollicitation de Lavoisier, l'un des huit membres étrangers de l'Académie des Sciences de Paris. Il a laissé :

De humore acido à cibis orto, et magnesiâ albâ. Édimbourg, 1754, in-8. — Dans cette dissertation inaugurale se trouve l'idée de son travail sur le gaz acide carbonique, qu'il développa dans le Mémoire suivant, lu l'année d'après à la Société d'Édimbourg :

Experiments on magnesia alba, quick-lime, and some other alkaline substance. Expériences sur la magnésie blanche, la chaux vive et quelques autres substances alcalines. — Dans le deuxième volume des *Essays physical and litterary*, 1756.

On the effect of boiling upon water in disposing is to freeze more readily. Sur l'effet de l'ébullition, en disposant l'eau à se congeler plus promptement. — Dans le 65ᵉ vol. des *Transactions philosophiques de Londres*, 1774.

On analysis of the waters of some of hot-springsin in Iceland. Analyse de quelques sources chaudes en Islande. Dans le 3ᵉ volume des *Transactions philosophiques d'Édimbourg*, 1791.

Crell et Lavoisier ont publié deux lettres de Black sur des sujets de chimie. Le docteur Robinson a fait paraitre ses leçons de chimie précédées d'une notice sur sa vie, sous ce titre : *Lecture on the elements of chemistry*. Londres, 1803, in-4, 2 vol.

(Aikins.—Chalmers, *Biog. Dict.*)

BLACKMORE (Richard) est plus connu par ses ouvrages théologiques, historiques et poétiques, que par ceux qu'il publia sur la médecine. Il naquit vers le milieu du dix-septième siècle. Son père était procureur. Après avoir fait ses études à Oxford, il voyagea en Italie, et prit le degré de docteur en médecine à Padoue. Il visita aussi la France, l'Allemagne et les Pays-Bas; il se

rendit ensuite à Londres, où il pratiqua la médecine avec distinction. Le Collége de médecine de cette ville l'admit au nombre de ses membres. Son attachement connu aux principes de la révolution lui valut, en 1697, une place de médecin ordinaire du roi Guillaume, qui, peu de temps après, le décora du titre de chevalier. Il fut quelque temps aussi l'un des médecins ordinaires de la reine Anne. Ses divers poëmes, quoique médiocres, lui avaient acquis quelque estime, lorsqu'il eut le malheur, par une *satire sur l'Esprit*, ou plutôt sur l'abus de l'esprit, de s'attirer l'animadversion de la plupart des beaux-esprits du temps. Dès-lors il fut accablé d'une foule de sarcasmes. Steele, Sedley, Dryden, Smith, Garth et beaucoup d'autres dirigèrent contre lui leurs traits satiriques. L'irritable Pope, qu'il offensa plus tard, le traita avec le plus grand dédain dans sa *Dunciade*. On peut dire qu'aucun auteur peut-être ne fut l'objet de plus de critiques et d'épigrammes que Blackmore : il n'était cependant pas tout-à-fait dénué de talent. Addisson et Jonhson accordent même les plus grands éloges à son poëme de *la Création*, qui est le plus célèbre de ses ouvrages, et a été souvent réimprimé. Mais, comme on l'a remarqué, la couleur religieuse du sujet a certainement fait illusion à la piété de ces deux célèbres critiques. Blackmore fut remarquable, à une époque de licence, par les principes de morale et de religion qui réglèrent sa conduite privée, et dont il fit la base de ses ouvrages. Il mourut en 1729, dans un âge avancé. Ses écrits relatifs à sa profession, sont :

A discourse on the plague, with a preparatory account of malignant fevers, in two parts; containing an explication of the nature of those diseases, and the methode of cure. Dissertation sur la peste, précédée de considérations sur les fièvres malignes, etc. 1720, in-8.

A treatise on the small-pox, in two parts; and a dissertation upon the modern practice of inoculation. Traité de la petite-vérole, avec une dissertation sur l'inoculation. 1722, in-8. — Blackmore combat avec force la méthode, alors nouvelle, de l'inoculation.

A treatise on consumptions and other distempers belonging to the breast and lungs. Traité des consomptions et autres maladies de la poitrine et des poumons. 1724, in-8.

A treatise on the spleen and vapours, or hypocondriacal and hysterical affections; with three discourses on the gout, rheumatism and the kings evil. Traité du spleen et des vapeurs ou des affections hypocondriaques et hystériques; avec trois dissertations sur la goutte, le rhumatisme et les écrouelles. 1728, in-8.

Dissertations on a dropsy, a tympany, the jaundice, the stone, and the

diabetes. Dissertation sur une hydropisie et une tympanite, sur la jaunisse, la pierre et le diabétès. 1727, in-8. (Chalmers, *Biogr. Dict.*)

BLACKWELL (ALEXANDRE, et ÉLISABETH, sa femme). Alex. Blackwell, né à Aberdeen, se distingua dans ses études classiques à l'Université de cette ville. L'on prétend qu'il s'arrogea sans droit le titre de docteur en médecine, après avoir suivi le roi de Suède. Pulteney pense que l'opinion la plus probable est qu'il prit ses degrés à Leyde, sous Boerhaave. Après avoir échoué dans la tentative qu'il fit d'exercer la médecine en Écosse, et ensuite à Londres, il se mit correcteur dans une imprimerie. Il avait épousé la fille d'un marchand d'Aberdeen, qui avait de la fortune. Mais peu après il parcourut la Hollande et la France, et dissipa la dot de sa femme. Après trois ans d'absence, il revint à Londres. Elisabeth, qui lui était restée attachée, le reçut avec une tendresse dont il s'était rendu indigne. Il établit une imprimerie; mais la corporation des imprimeurs le força de renoncer à cette entreprise. Il contracta des dettes et fut mis en prison. Elisabeth, qui avait quelque talent pour le dessin et la peinture, résolut de l'employer, dans le but de délivrer son mari: encouragée par Sloane, Mead, Miller, par beaucoup d'autres médecins et savans, et par Rand, démonstrateur de la compagnie des apothicaires, dans le jardin de Chelséa, qui lui donna tous les secours possibles pour l'exécution de son projet, elle composa un recueil de gravures des plantes médicinales; ce fut elle qui en fit les dessins, les grava sur cuivre et coloria les épreuves. Son mari, pour augmenter l'utilité de ce recueil, y joignit les noms des plantes en plusieurs langues, avec une courte description, et en indiqua l'usage. Au moyen des bénéfices que procura la vente de cet ouvrage, Blackwell fut rendu à la liberté après une détention de deux ans.

Blackwel s'occupa ensuite d'économie rurale, et publia un ouvrage sur ce sujet. Cet ouvrage, recommandé en Suède par le ministre de cette puissance, à Londres, fit appeler son auteur à Stockholm par le gouvernement suédois, qui le chargea de faire des essais de sa méthode, et il dessécha des marais. Il y pratiqua aussi la médecine; car il guérit le roi Frédéric d'une maladie grave. Sa femme allait se mettre en route pour le joindre et s'établir avec lui en Suède, lorsqu'elle apprit qu'il venait de périr sur l'échafaud, le 9 août 1746. Il avait été engagé dans une conspiration tendante à changer l'ordre de succession établi par les états en 1743, en faveur d'Adolphe Frédéric et ses descendans. On

ignore quel fut depuis le sort de son infortunée et intéressante compagne. Commerson a dédié à sa mémoire un genre de plantes, et l'a nommé *Blackwellia*. L'ouvrage dont nous avons parlé plus haut est connu sous son nom ; il a pour titre :

A curious herbal containing 500 *cuts of the most useful plants wich are now used in the practice of physci, etc.* Herbier curieux, contenant 500 figures des plantes les plus utiles dont on fait usage maintenant en médecine, gravées sur des planches de cuivre, d'après des dessins faits d'après nature, avec une courte description de ces plantes et leurs usages communs en médecine. Londres, 1737-1739, in-fol., 2 vol.; traduits en latin et en allemand. Nuremberg, 1750-1773, in-fol., 6 vol. — A l'époque où parut cet herbier, on ne possédait aucun ouvrage aussi complet et aussi bien exécuté. Les dessins sont en général fidèles, quoique manquant de cette exactitude de détails que les progrès de la science ont rendus nécessaires; les figures représentent assez distinctement les objets. — Trew, de Nuremberg engagea un artiste (Nic. Fred. Eisenbergen), à copier les planches de l'herbier de E. Blackwell; il corrigea lui-même plusieurs défauts dans les dessins, substitua quelques figures entièrement neuves aux anciennes, corrigea et augmenta considérablement le texte, qu'il traduisit en allemand et en latin, et forma le projet d'y ajouter une sixième centurie de planches. Il mit en tête un catalogue des auteurs en botanique. Trew étant mort en 1769, le volume de supplément, contenant les plantes omises par E. Blackwell, les articles nouvellement introduits dans la pratique, et les figures des espèces vénéneuses, fut entrepris et dirigé par Hebenstreit, Bose et Boehmer, et publié en 1773. La première centurie est de Trew; la deuxième, quatrième et cinquième, sont de Boehmer; la troisième et cinquième, d'Hebenstreit et de Bose. Pour compléter cette édition de Trew, il faut y joindre l'ouvrage suivant de Gaspard-Gabriel Grœning :

Nomenclator Linnæanus in Blackwellianum herbarium selectum, emendatum et auctum : accedit ordo systematicus dicti herbarii secundum classes, ordines, genera et species, cum characteribus et differentiis : sequitur index alphabeticus nominum officinalium in usum botanophilorum. Leipsick, 1794, in-4.

(Pulteney, *Esquisses hist., etc.* — *Biog. univers.* — *Biog. médic.*)

BLAES (Gérard), assez communément désigné sous son nom latin Blasius, naquit vers le commencement du dix-septième siècle, à Oostvliet, village de l'île de Cadsand, près de Bruges. Il étudia d'abord la médecine à Copenhague, puis à Leyde, où il reçut le bonnet de docteur en 1646. Il fut ensuite se fixer à Amsterdam où il exerçait la médecine depuis plusieurs années quand il y obtint, en 1660, une chaire de médecine dans l'Université. Peu après

il fut nommé médecin de l'hôpital, et bibliothécaire de la ville. En 1682, il avait été élu membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom de *Podalire II*. Blaës mourut cette même année, dans un âge avancé; il a laissé ses ouvrages suivans:

Oratio de noviter inventis. Amsterdam, 1659, in-4. — Ce discours fut inséré plus tard par Benghem dans l'ouvrage suivant: *Syllabus recens exploratorum in re medica, physica et chimica*. Amsterdam, 1696, in-12.

Joh. Veslingii syntagma anatomicum..... auctum, emendatum, novisque iconibus diligenter exornatum, et Commentario atque appendice ex veterum, recentiorum, propriisque obserservationibus illustratum, et auctum. Amsterdam, 1659, in-4; *ibid.*, 1666; Utrecht, 1696, in-4. — Parmi les recherches anatomiques que Blaes a jointes à ce commentaire du *Syntagma anatomicum* de Vesling, nous citerons celles d'Asellio, de Th. Bartholin, sur les vaisseaux lactés et sur les lymphatiques; de Regnier de Graaf, sur le conduit pancréatique; de Bellini, sur les reins; de Malpighi, sur les poumons; de Stenon, sur les glandes buccales et les conduits lacrymaux; de Schneider, sur la membrane pituitaire; de Willis, sur le cerveau et les nerfs; de Swammerdam, sur les vaisseaux lymphatiques; enfin, quelques-uns des travaux de Ruisch, d'Hygmore, etc.— L'ouvrage renferme aussi des observations propres à Blaes; ainsi, cet anatomiste doit être cité avec Swammerdam, pour avoir reconnu l'existence des valvules des vaisseaux lactés, lesquelles, suivant lui, se rencontrent principalement vers le mésentère, mais n'existent point à l'orifice des conduits dans les intestins. Le premier, il a prouvé que le chyle est toujours identique, malgré la diversité des alimens qui le fournissent; il a indiqué le rapport de grosseur des glandes chez l'enfant et chez l'adulte, et rejeté les glandes graisseuses admises dans l'épiploon par Riolan.

Oratio de iis quæ homo naturæ, quæ arti debet. Amsterdam, 1660, in-fol. — C'est le discours que Blaes prononça lorsqu'il prit possession de la chaire de médecine.

Medicina generalis, novâ accuratâque methodo fundamenta exhibens. Amsterdam, 1661, in-12. — Cet ouvrage fut publié quelques années après sous ce titre: *Medicina universa, hygieines et therapeutices fundamenta, methodo novâ, brevissimè exhibens*. Amsterdam, 1665, in-4.— C'est dans cet ouvrage, qui contient un abrégé d'anatomie, que Blaes s'attribue la découverte du conduit parotidien, que Stenon avait aperçu chez lui le premier, en disséquant une brebis.

Traité des moyens de guérir la peste et de s'en préserver. (En flamand.) Amsterdam, 1663, in-12.

En 1665, Blaes réimprima l'opuscule de Bellini: *Exercitatio anatomica de structurâ et usu renum*, en y joignant différentes observations de reins monstrueux, entre autres de reins réunis entre eux et de rein unique. Amsterdam, in-12; Leyde, 1711, in-4. — La même année il publia un appendice au traité *De monstris*, de F. Liceti. Amsterdam, 1665, in-4.

Anatome contracta in gratiam dis-

cipulorum conscripta et edita. Amsterdam, 1666, petit in-12; *ibid.*, en flamand, 1675, in-8. — Cet ouvrage contient une anatomie très-abrégée.

Anatome medullæ spinalis, et nervorum indè provenientium. Amsterdam, 1666, pet. in-12.—Il a emprunté à Willis une grande partie de ce qu'il dit des vaisseaux de ce centre nerveux qu'il a surtout étudié sur les animaux. On y trouve une description de l'arachnoïde plus exacte que celle qu'avait donnée Casserio; celle de la substance grise centrale, qui offre à la coupe une disposition cruciale; celle du ligament denticulé, et du repli de la pie-mère qui pénètre dans le sillon antérieur de la moelle; des remarques nouvelles sur la sortie des nerfs de la moelle épinière, sur la cavité qu'on observe quelquefois dans le centre de cet organe : il n'indique rien de précis sur sa terminaison.

Institutionum medicarum compendium, disputationibus duodecim, in athenæo Amstelodamensi publicè ventilatis, absolutum. Amsterdam, 1667, petit in-12.

Observationes anatomicæ selectiores, editæ à collegio medicorum privatorum Amstelodamensi. Amsterdam, 1667.— Blaes est un des collaborateurs de cet ouvrage.

Miscellanea anatomica hominis brutorumque fabricam diversam magna parte exhibentia. Amsterdam, 1673, in-8.— Cet ouvrage renferme une anatomie de l'homme, dans laquelle l'auteur donne peu de remarques qui lui soient propres. Il parle de l'apophyse grêle du marteau; il donne une figure du conduit de Stenon, chez l'homme; viennent ensuite des exemples de variétés de l'azygos, celui d'une double rate, et des détails anatomiques sur différens animaux. C'est évidemment le même ouvrage (et probablement une seconde édition) que Paquot donne sous le titre suivant :

Observata anatomica, in homine, simio, equo, vitulo, testudine, echino, glire, serpente, ardea, variisque animalibus aliis. Accedunt extraordinaria in homine reperta, praxin medicam æquè ac anatomen illustrantia. Leyde et Amsterdam, 1674, in-8.

Zootomiæ, seu anatomes variorum animalium pars prima. Amsterdam, 1676, in-12, avec pl.; réimprimé avec beaucoup d'augmentations, sous ce titre :

Anatome animalium terrestrium variorum, volatilium, aquatilium, serpentum, insectorum, ovorumque structuram naturalem proponens. Amsterdam, 1681, in-4, avec pl.— La plus grande partie de ce recueil se compose des observations de Harvey, Malpighi, Willis, Bartholin, Wepfer, Van Horne, Needham, Rondelet, Stenon, etc., etc.; on en trouve peu de notre auteur. Nous citerons en particulier ses remarques sur l'organisation des poumons; il se sert de l'anatomie comparative pour expliquer le rapport mutuel de la texture des poumons et de leurs vaisseaux, et il vit que les veines pulmonaires sont ordinairement plus petites que l'artère.

Observationes medicæ rariores, accedit triplicis monstri historia humani agnini et vitulini. Amsterdam, 1677, in-8. — L'ouvrage est divisé en six sections, dans lesquelles notre auteur donne la description anatomique de diverses altérations morbides et de plusieurs vices de conformation : telles sont celles d'une rate monstrueuse placée hors de sa situation

normale; d'une invagination de l'iléon; d'une vésicule biliaire n'occupant pas sa place ordinaire; d'un conduit cholédoque entièrement isolé de celui du pancréas; d'une absence de vessie avec insertion des deux uretères près du pubis (extroversion de la vessie); d'une veine azygos double; d'un double estomac; des exemples de duplicité de la vésicule biliaire, du canal cholédoque, du canal pancréatique, de la rate, etc. Les figures qui représentent quelques-uns de ces cas remarquables, sont généralement mauvaises.

Medicina curatoria methodo novâ in gratiam discipulorum conscripta. Amsterdam, 1680, in-8.

Cl. Vir. Th. Willis, etc., opera omnia edita et emendata, curâ Ger. Blasii. Amsterdam, 1682, in-4, fig. — Blaës a donné des éditions de plusieurs autres ouvrages.

(Haller. — Paquot. — Sprengel.)

BLAIR (Patrick) naquit en Écosse, et exerça la médecine et la chirurgie à Dundée, où il se fit connaître pour la première fois comme anatomiste, par la dissection d'un éléphant qui mourut près de ce lieu, en 1706. Il était *insermenté*, et tellement attaché à la famille des Stuarts, que, lors de la rébellion, en 1715, il fut mis en prison comme homme suspect. Il se retira dans la suite à Londres, où il se recommanda à la Société royale par quelques discours sur le sexe des fleurs. Son séjour dans cette capitale ne fut pas long; il la quitta, et s'établit à Boston, dans le comté de Lincoln, où il exerça la médecine pendant le reste de sa vie. Il mourut vers l'an 1728 ou 1729, ayant publié :

Osteographia elephantina. Londres, 1711, in-4, fig. — Quoique la chaleur de la saison obligeât l'anatomiste à disséquer précipitamment, cependant Blair trouva le temps de faire un grand nombre d'observations exactes.

Miscelleneous observations in the practice of physick, anatomy, and surgery with new and curious remark in botanik, communicated in several letters, etc. Lettres écrites à des médecins distingués, et à d'autres savans, membres de la Société royale, savoir: M. le chevalier Sloane, MM. Mead, Halley, Douglas, Petiver, etc., contenant diverses observations de médecine, d'anatomie et de chirurgie, avec des remarques nouvelles et curieuses sur la botanique. On y a joint une lettre écrite à feu M. Baynard, docteur-médecin, qui contient de nouvelles expériences sur l'usage du bain froid, et des observations qui peuvent servir à le rendre plus salutaire. Ouvrage embelli de tailles-douces. Londres, 1712, in-8. — Remarques intéressantes sur la nutrition des os, la formation du cal; observations d'anatomie pathologique; manie et paralysie guéries par des douches d'eau froide; calculs intestinaux; maladie épidémique d'Écosse, analogue à la vérole; description et figures des plantes anglaises rares, découvertes dans un voyage au pays de Galles.

Botanik essays, etc. Essais de Bo-

tanique; où l'on traite de la structure des fleurs; de la fructification des plantes, des différentes méthodes de les réduire sous certaines classes; de leur génération; de leurs sexes et de la manière dont la semence est imprégnée; des animalcules dans le sperme des mâles; de la nutrition des plantes, et de la circulation de la sève dans toutes les saisons, qui répond à celle du sang dans les animaux. Ouvrage contenant plusieurs remarques curieuses et diverses découvertes. Londres, 1720, in-8, 16-414 pp, 4 pl., table des matières; *ibid.*, 1723, in-8. — Ouvrage fort bien fait, pour l'époque où il parut, et qui n'est pas encore dénué d'intérêt.

Pharmaco-botanologia, or an alphabetical and classical dissertation on all the British indigenous and garden-plants of the new London dispensatories. Diss. alphab. et class. sur toutes les plantes anglaises indigènes du jardin du nouveau Dispensaire. Londres, 1723-1728, 7 décades, in-4. — Ce dictionnaire est resté incomplet, et ne va qu'à la lettre H. Blair décrit les genres et les espèces; il y joint les qualités sensibles, les vertus médicinales et les usages pharmaceutiques des plantes.

Les Transactions Philosophiques renferment plusieurs mémoires et observations de Blair.

(Rich. Pulteney, *Esquisse historique et biographique des progrès de la botanique en Angleterre.* — *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne*, tome I.)

BLANC (Louis le), *Voyez* LEBLANC.

BLANCAARD (Étienne), Blancard ou Blankaard, médecin distingué, naquit à Middelbourg. Son père, Nicolas Blancaard, était docteur en philosophie et en médecine. Déterminé, par son goût, à suivre la même carrière que son père, il étudia d'abord à Amsterdam la pharmacie et la chirurgie, et se rendit à Franeker, où il reçut le bonnet doctoral. De retour à Amsterdam, il se livra à la pratique de la médecine. Les ouvrages qu'il a laissés prouvent qu'il était fort érudit et compilateur infatigable. On a de lui :

Tractatus novus de circulatione sanguinis per fibras, necnon de valvulis in iis repertis. Amsterdam, 1676, in-12; *ibid.*, 1688, in-12. — Blancaard prouva l'anastomose des dernières artérioles avec les premières veinules, au moyen des injections, et démontra de cette manière que le sang passe immédiatement des artères dans les veines, et ne s'épanche pas d'abord dans le tissu cellulaire : il fit voir que les valvules favorisent le retour du sang par les petites branches des veines. Au reste, notre auteur, partisan du système de Descartes, défend la théorie de l'effervescence et de la fermentation du fluide circulatoire.

Lexicon medicum græco-latinum, in quo termini totius artis medicinæ secundùm neotericorum placita definiuntur, et circumscribuntur. Amsterdam, 1679, in-8; Iéna, 1683, in-8; Leyde, 1690, 1702, 1717, 1735, in-8; Francfort, 1705, in-8; Halle

1748, in-8; Louvain, 1754, in-8, 2 vol.; Leipsick, 1777-78, in-8, 2 vol, édition revue et augmentée par Jacques-Frédéric Isenflamm. — C'est l'ouvrage le plus utile et le mieux fait de tous ceux de Blancaard.

Collectanea medico-physica of Hollands jaarregister der Genees en naturkundige anmerkingen van gansch Europa beginnende centuriæ IV, Amsterdam, 1680, in-8. — Ce recueil contient des extraits de différens auteurs; une planche de Ruisch, relative à la conception, avec la figure d'un utérus récemment fécondé; quelques observations de monstruosités; la dissertation de Bokelmann sur la supernatation des poumons, dans laquelle cet auteur nie que les poumons puissent surnager par suite de la fermentation putride des humeurs, etc.

Cartesiunische Academie ofte institution der medicynen. Amsterdam, 1683 et 1691, in-8.—Cet ouvrage renferme une introduction complète à la médecine, d'après les opinions de Descartes et de Sylvius. Suivant l'usage des Cartésiens, l'auteur emploie des figures mathématiques pour rendre sensibles ses idées sur la forme des particules du sang, et il fait provenir les maladies, sans distinction, de l'épaississement des humeurs. C'est pourquoi il vante les boissons aqueuses comme excellentes dans quelque maladie que ce soit, et surtout l'infusion de thé.

Anatome reformata, et. concinna corporis humani dissectio. Accedit de balsamatione nova methodus. Leyde, 1688, in-8; *ibid.*, avec de nombreuses additions, 1695, in-8.—Cet ouvrage n'est qu'une compilation, ainsi que les planches qui l'accompagnent.

Anatomia practica rationalis, sive variorum cadaverum morbis de natorum anatomica inspectio. Amsterdam et Leyde, 1688, in-12. — Cette collection, dans laquelle l'auteur ne cite pas toujours les sources où il a puisé ses matériaux, renferme la description de deux cents ouvertures cadavériques environ, et doit être mise au nombre des travaux utiles publiés au dix-septième siècle sur l'anatomie pathologique.

Pharmacopœa ad mentem neotericorum adornata. Amsterdam, 1688, in-8; avec les *Fundamenta medicinæ* de Bontekoe.

Venus beleegert, etc. Traité de la vérole. Amsterdam, 1684, in-8; trad. française, Amsterdam, 1688, in-8. — Blancaard considère la syphilis comme une maladie fort ancienne, importée par les Européens dans les Indes occidentales.

Ars Balsama condiendi. Hanovre, 1690, in-8; *ibid.*, 1692, in-8; *ibid.*, 1697, in-8; *ibid.*, 1705, in-8.

Opera medica et chirurgica practica. Leyde, 1701, in-4, 2 vol.

Nous n'indiquerons pas quelques autres ouvrages de Blancaard, écrits en hollandais, et qui n'ont que peu d'importance.

(Haller. — Eloy. — Sprengel.)

BLEGNY (Nicolas de), chirurgien de Paris, où il naquit en 1652, fut pendant quelques années clerc de la Compagnie de Saint-Côme. Il s'occupa d'abord de la construction des bandages; mais, jaloux d'obtenir dans le monde une considération que cette pro-

fession ne pouvait lui procurer, Blegny imagina de former chez lui, à l'imitation de Bourdelot, une réunion de savans, qui prit le nom d'*Académie des nouvelles découvertes en médecine*. Cette société publia chaque mois ses mémoires par cahier. Ces publications, continuées pendant trois ans, furent interrompues par un arrêt du Parlement, à cause des personnalités qui s'y trouvaient. Blegny n'en continua pas moins son ouvrage; il s'associa Gautier, médecin de Niort, qui demeurait à Amsterdam, où les mémoires furent imprimés sous le titre de *Mercure savant*. C'est ce journal qui donna à Bayle l'idée de publier ses *Nouvelles de la république des lettres*. Blegny était parvenu à se faire nommer chirurgien ordinaire de la reine en 1678; en 1683, il avait obtenu la même place auprès de Philippe, duc d'Orléans; il réussit à avoir la charge de médecin ordinaire du roi en 1687. Ebloui par l'éclat d'un rang auquel il avait peu de droits, Blegny entreprit de faire revivre l'ordre du Saint-Esprit, dont il se dit chevalier-commandeur, et intenta des procès à ceux qu'il prétendait avoir usurpé les revenus anciennement attachés à cet ordre. A la même époque, il fonda à Pincourt un hôpital pour les indigens; mais le roi, informé que cette fondation n'était qu'un prétexte pour cacher les débauches qui s'y faisaient, rendit enfin justice à cet intrigant en le faisant emprisonner, le 4 juin 1693. Enfermé d'abord au Fort-l'Evêque, on le conduisit ensuite au château d'Angers : il en sortit au bout de huit ans, et fut se fixer à Avignon, où il exerça la médecine avec une sorte de réputation, jusqu'à sa mort, qui arriva en 1722. Il avait alors soixante-dix ans. On a de lui :

L'art de guérir les maladies vénériennes, expliqué par les principes de la mécanique. Paris, 1673, in-12; La Haye, 1683, in-8; Lyon, 1692, in-12; Amsterdam, 1696, in-8; trad. angl., Londres, 1676, in-8.— Blegny préconise la décoction de gaïac, dont les propriétés sont, suivant lui, égales à celles du mercure.

L'art de guérir les hernies de toutes espèces dans les deux sexes, avec le remède du roi, avec la construction, l'usage et les utilités des brayers et des pessaires à ressort inventés par l'auteur. Paris, 1676, in-12; *ibid.*, 1693, in-12. — Blegny est le premier qui, joignant la pratique à la théorie, ait fait faire des progrès remarquables à l'art du bandagiste. C'est à lui qu'on doit les premiers bandages élastiques qui aient été faits. Il recommande l'emploi de plusieurs topiques, et entre autres l'emplâtre du prieur de Cabrières.

Histoire anatomique d'un enfant qui a demeuré vingt-cinq ans dans le ventre de sa mère. Paris, 1679, in-12. — Le fœtus, sorti de l'utérus par une

rupture de cet organe près de l'insertion d'une des trompes, était contenu dans l'abdomen, et comme pétrifié.

Les nouvelles découvertes sur toutes les parties de la médecine. Paris, 1679, in-12. — C'est le titre du recueil de mémoires dont nous avons parlé précédemment, et qui parut par feuilletons, de mois en mois, jusqu'en 1683, où il prit le titre de *Mercure savant*. Les trois premières années parurent sous le nom de Blegny. Th. Bonnet publia une traduction latine de ce recueil sous le titre de *Zodiacus medico-gallicus*.

La découverte du remède anglais pour la guérison des fièvres. Paris, 1681, in-12; *ibid.*, 1683, in-12; Bruxelles, 1682, in-12. — Cet écrit fut publié par ordre du roi, auquel Talbot avait vendu la méthode d'administrer le quinquina.

La doctrine des rapports, fondée sur les maximes d'usage, et sur la disposition des nouvelles ordonnances. Paris, 1684, in-12.

Le bon usage du thé, du café et du chocolat, pour la préservation et la guérison des maladies. Paris, 1687, in-12; Lyon, 1687, in-12.

Secrets concernant la beauté et la santé. Paris, 1688 et 1689, in-8, 2 vol.

(Haller. — Eloy. — Sprengel.)

BLIZARD (Guillaume), chirurgien d'un des hôpitaux de Londres, ne nous est connu que par les ouvrages suivans :

A new method of treating the fistula lachrymalis. Londres, 1780, in-4. — Sa méthode consiste à introduire de petits tubes capillaires dans les points lacrymaux, et à faire couler dans leur intérieur du mercure qui, par son poids, désobstrue le canal.

A lecture on the situation of the large blood-vessels of the extremities, and the method of making effectual pressure on the arteries in cases of dangerous effusions of blood from wounds. Mémoires sur la position des gros vaisseaux sanguins des extrémités, et sur la méthode de pratiquer une compression exacte sur les artères, dans les cas d'écoulemens de sang occasionnés par des blessures de ces vaisseaux. Londres, 1798, in-12.

Experiments and observations on the danger of copper and bell metal in pharmaceutical and chemical preparations. Expériences et observations sur le danger du cuivre et des vases de métal dans les préparations pharmaceutiques et chimiques. Londres, 1799, in-8.

Suggestions for the improvement of hospitals and other charitable institutions. Réflexions sur l'amélioration des hôpitaux et autres établissemens de charité. Londres, 1799, in-8.

(*Biogr. méd. — Catal. soc. medic. chirurg., Lond.*)

BLONDEL (François) naquit à Liége en 1613. Après avoir achevé ses premières études, il se tourna du côté de la médecine, qu'il étudia vraisemblablement à Cologne. Il l'exerçait depuis quelque temps, lorsqu'il fut appelé à la cour de Philippe-Christophe de

Soteren, archevêque et électeur de Trèves, qui l'honora de la qualité de son médecin. Ce prince étant mort au mois de janvier de l'an 1652, Blondel alla s'établir à Aix-la-Chapelle, où il fut fait médecin-pensionnaire de la ville. Il s'y fit estimer, non-seulement par les succès de sa pratique, mais encore par les soins qu'il se donna pour mettre en vogue l'usage des bains chauds de cette ville et du voisinage; ce qui engagea la régence du lieu à le nommer sur-intendant de ces bains. Blondel avait quatre-vingt-dix ans lorsqu'il mourut, fort regretté, à Aix-la-Chapelle, le 9 mai 1703. Nous avons de sa façon les opuscules suivans :

Lettre de François Blondel à Jacques Didier, touchant les eaux minérales chaudes d'Aix et de Borcet; et à Jean Gaen, sur les prémices de la boisson publique des mêmes eaux, et les cures qui se sont faites par son usage. Bruxelles, 1662, in-12.

Thermarum Aquisgranensium et Porcetanarum descriptio: congruorum quoque ac salubrium usuum balneationis et potationis elucidatio. Aix-la-Chapelle, 1671, in-16; Maëstricht, 1685, in-16 : *editio tertia, sincerissima, prioribus auctior et emendatior*. Aix-la-Chapelle, 1688, in-4.

Description de la ville impériale d'Aix-la-Chapelle et des fontaines minérales qui s'y voient......; avec une instruction touchant l'usage qu'on doit faire desdites eaux médicinales, etc. (en flamand). Leyde, 1727, in-4.

(Paquot, *Hist. litt. des P. Bas.*)

BLONDEL (Jacques-Auguste), membre du Collége des médecins de Londres, mourut le 4 octobre 1734. Il était né à Paris en 1665, et y avait fait ses premières études sous les yeux de son père, qui était avocat au Parlement. Il fut ensuite à l'Université de Leyde, où il étudia pendant plusieurs années la médecine; et, après avoir pris le degré de docteur, il passa en Angleterre. Après un assez long séjour à l'Université d'Oxford, il s'établit à Londres, où il gagna bientôt l'estime de ses confrères et la confiance du public. Blondel était versé dans la littérature; il possédait les langues mortes, et en particulier l'hébreu. Il a composé un assez grand nombre d'ouvrages, tous anonymes, sur des sujets théologiques, que l'auteur aimait beaucoup. L'opuscule suivant est le seul qui appartienne à la médecine :

The strenght of imagination in pregnant women examined, etc. Discussion sur le pouvoir de l'imagination chez les femmes enceintes, dans laquelle on démontre que l'opinion qui attribue à cette cause les taches et les difformités des enfans, est une erreur du vulgaire. Londres, 1727, in-8, 106 pp.; *ibid.*, 1729, in-8, 154 pp. — L'auteur combat avec beaucoup de

force les opinions reçues de son temps, sur l'influence de l'imagination chez les femmes enceintes; il cherche à expliquer les causes des monstruosités, et indique comme étant les principales les maladies du fœtus, et l'*arrêt du développement de quelqu'une de ses parties;* enfin, les violences et les ébranlemens qu'il éprouve dans le sein de sa mère. Dans la deuxième édition de son ouvrage, l'auteur réfute avec autant d'esprit que de vigueur les objections que lui avait faites Turner, dans son *Traité des maladies de la peau.*

(*Biblioth. raisonnée de l'Europe.*— Armand de La Chapelle, *Biblioth. ang.*, ou *Hist. litt. de la Gr.-Bret.*)

BODIN (Laurent), né à Saint-Paterne (Sarthe) en 1762, exerça la médecine à Château-du-Loir. On a de lui :

Le Médecin des goutteux. Château-du-Loir, et se trouve à Paris, 1796, in-8 de 92 pag. — Recueil abrégé de faits et d'observations utiles sur la goutte, ses causes, ses suites et son traitement.

Recueil de préceptes sur les moyens de se garantir des maladies qui peuvent être la suite de l'action des différentes qualités de l'air et des vapeurs qui s'y mêlent sur le corps humain, et de remédier à certains accidens très-pressans, que quelques-unes de ces causes produisent subitement. Château-du-Loir, et Tours, an VII, in-12 de 28 pp.

Bibliographie analytique de médecine, ou Journal abréviateur des meilleurs ouvrages nouveaux latins ou français, de médecine clinique, d'hygiène, et de médecine préservatrice. Paris, an VII à an IX (1799-1801), 3 vol. — Ce journal paraissait tous les mois, par cahier de deux feuilles, in-12 la première année, in-8 les deux suivantes. Ce n'était d'abord qu'un extrait du *Recueil périodique de la Société de médecine;* plus tard, l'auteur agrandit son plan, et donna, des principaux ouvrages qui parurent, des extraits assez remarquables par leur précision, et par les réflexions qui les accompagnent.

Réflexions sur les remèdes secrets en général, et sur les pilules toniques stomachiques de l'auteur en particulier, etc. Tours, 1805, in-8. — L'auteur cherche à détruire le ridicule que l'on a justement versé sur tous les remèdes secrets; il cherche surtout à réfuter le mémoire sur ce sujet, inséré par Bacher dans l'ancien *Journal de Médecine* (1789). On peut deviner s'il a réussi à détruire ce raisonnement du journaliste : « Ou le remède est salutaire, et, dans ce cas, il ne saurait être trop connu des gens de l'art ; ou il est dangereux, et dès-lors il faut le proscrire. »

M. Querard attribue à Laurent Bodin les opuscules suivans:

Réflexions sur les absurdités du système de M. Gall. Paris, 1813, in-8 de 16 pp.

Du système représentatif. Paris, 1817, in-8.

On trouve quelques observations de ce médecin dans le *Recueil périodique de la Société de médecine.*

(*Journal gén. de Méd.* — *Journal de Leroux, Corvisart et Boyer.*)

BOE (François de le), *Sylvius*, naquit, en 1614, à Hanau, dans la Wétéravie. On l'envoya fort jeune à l'Académie de Sedan, où il fit ses basses classes sous de bons maîtres; il y fit aussi son cours de philosophie, et y apprit les principes de la médecine; après quoi il passa à Bâle, où il prit le grade de docteur, le 16 mars 1637, âgé seulement de vingt-deux ans. Pour se perfectionner dans cette science, il voyagea d'abord en Hollande, puis en Allemagne, où il visita la plupart des Universités. De retour à Hanau, il pratiqua la médecine, et sut gagner les bonnes grâces du magistrat de la ville, qui lui fit une pension, le reçut dans la bourgeoisie, et lui accorda d'autres faveurs. Au bout de deux ans, il quitta sa patrie, visita la France, et repassa en Hollande, où il exerça son art à Leyde, puis à Amsterdam, où les diacres de l'Église calviniste-wallone lui confièrent le soin de leurs malades. Il acquit bientôt la réputation du plus habile médecin de cette grande ville, qu'il habita environ quinze ans. Au bout de ce temps, les curateurs de l'Université de Leyde l'appelèrent chez eux, et lui donnèrent la chaire de médecine-pratique, qui vaquait par la mort d'Albert Kyper. Il prit possession de cet emploi en 1658, et enseigna avec autant de succès qu'il avait pratiqué. La circulation du sang faisait alors beaucoup de bruit, et trouvait encore de nombreux adversaires. Sylvius en prit la défense, et, par des expériences nouvelles, il en donna des preuves incontestables. Il fut élu recteur de l'Université le 8 février 1669. Enfin, usé de travaux, après avoir langui quelque temps, au retour d'un voyage à La Haye, il mourut le 14 novembre 1672, dans la 58e année de son âge. Il fut enterré dans le chœur de l'église de Saint-Pierre, à Leyde, où il s'était préparé lui-même une tombe avec cette inscription :

Franciscus de Le Boe, Sylvius,

Medicinæ practicæ professor, tam humanæ fragilitatis, quam obrepentis plerisque mortis memor, de comparando tranquillo instanti cadaveri sepulchro, ac de constituendâ commodâ ruenti corpori domo, æquè cogitabat seriò. Lugduni-Batavorum, MDCLXV.

Sylvius doit être considéré comme le chef de l'école chémiatrique; car, quoiqu'il eût été précédé par Paracelse et Van Helmont, il

n'en est pas moins le premier qui ait tiré des applications de la chimie à la physiologie un système complet et lié dans toutes ses parties. (*V*. CHEMIATRIE.) Si ce fut là son principal titre à la célébrité, ce n'est pas celui qui le recommande le plus aux médecins de notre époque. Sylvius eut le mérite plus solide d'être un anatomiste habile, à qui l'on doit plus d'une découverte, un praticien plus sage que sa doctrine, et un professeur qui fit chercher par ses disciples l'instruction au lit du malade et dans l'ouverture des corps. Ses ouvrages sont les suivans :

De motu animali ejusque læsione. Leyde, 1637, in-4.

Dictata ad C. Bartholini institutiones anatomicas. Leyde, 1641, in-4.

De variis tabis speciebus. Resp. Sibbaldo. Leyde, 1661, in-4.

De febribus. Resp. Goclenio. Leyde, 1661, in-4.

Collectio disputationum medicarum. Amsterdam, 1663, in-16; *ibid.*, 1670, in-16; Iéna, 1674, in-12; Francfort, 1676, in-12.— Ces dissertations roulent presque entièrement sur les théories physiologiques de Le Boe. Dans l'édition de 1670, et dans les œuvres complètes, s'y trouve jointe cette dissertation : *Disput. de febribus prima et altera*.

Opuscula varia. Leyde, 1664, in-12; Amsterdam, 1668, in-12. — Ce recueil contient les *Institutiones anatomicae*, un discours inaugural : *De hominis cognitione*, une dissertation : *De medicamentis chemicis*, l'*Epistola apologetica adversùs A. Deusingii calumnias*.

Collegium medico-practicum, anno 1660 dictatum. Francfort, 1664, in-12.

Oratio de affectûs epidemici Leidensis causis naturalibus. Leyde, 1670, in-12. — Dans les œuvres complètes se trouve un autre écrit sur l'épidémie de Leyde, qui fut très-meurtrière et qui sévit particulièrement sur la classe riche de la ville; il a pour titre : *Tractatus de affectu epidemico qui ab aug. an. 1669, ad januarium 1670 in Leidensis urbis cives sæviit*. — C'est, suivant Haller, un ouvrage estimable, quoiqu'il contienne beaucoup d'idées hypothétiques.

De cordis palpitatione. Leyde, 1667, in-4.

Praxeos medicæ idea nova, lib. IV, cum appendice. Lib. I. Leyde, 1667, in-12; *ibid.*, 1671, in-12; Francfort, 1671, in-12; Paris, 1672, in-12. *Lib. II*. Et *lib. III*, Venise, 1672, in-8; Amsterdam, 1674, in-12; Hanau, 1675, in-8. — De Le Boe n'a publié que le premier livre; c'est sans son aveu que Just Schrœder a fait paraître les deuxième et troisième livres, et un appendix posthume. C'est dans cet ouvrage qu'est exposée très-méthodiquement la théorie hypothétique de de Le Boe, qui attribue les maladies à une altération acide ou alcaline de la salive et du suc pancréatique, et qui les classe d'après cette étiologie.

De dolore intestinorum à flatu (avec Ten Rhyne). Leyde, 1668, in-4.

De opio ejusque usu medico. Leyde, 1670, in-4.

De inflammatione. Leyde, 1671, in-4.

De ischuriâ. Leyde, 1671, in-4.

Les divers ouvrages de de Le Boe ont été recueillis sous le titre suivant :

Opera medica, tàm hactenùs inedita, quàm variis formis et locis edita, nunc verò certo ordine disposita et in unum volumen reducta. Amsterdam, 1679, in-4; Genève, 1680, in-fol. (Cette édition contient le *Collegium medico-practicum.*) Utrecht, 1691, in-4; Amsterdam, 1695, in-4; Venise, 1708, in-fol.; *ibid.*, 1736, in-fol. (Ces trois dernières éditions contiennent les *Casus medicinales* des années 1659 et 1661, outre ceux de l'année 1660.) Paris, 1671, in-8, 2 vol. (Cette édition contient deux traités désavoués par l'auteur : *Institutiones medicæ*, et *De chimiâ*); Genève, 1731. Dans l'édition d'Amsterdam, on trouve : *De methodo medendi libri duo*, traité posthume, non terminé, écrit dans les mêmes doctrines que les autres.

De Le Boe a inséré un grand nombre d'histoires d'ouvertures de cadavres dans les *Éphémérides des Curieux de la nature.* (Paquot.—Haller.)

BOECLER (Jean), d'une famille qui s'est long-temps distinguée dans la médecine et le droit, naquit à Strasbourg en 1681. Reçu docteur en 1705, il voyagea en France, fut nommé professeur de médecine à Strasbourg en 1708, passa en 1719 à la chaire de botanique et de chimie, et mourut en 1733, après avoir mis au jour :

Historia instrumentorum deglutitioni præprimis veræ chylificationi inservientium. Strasbourg, 1705, in-4. — *Diss. de spiritûs vini atque aceti examine.* Strasbourg, 1708, in-4. — *Diss. quæstiones quædam physicæ. Resp.* Resseisein. Strasbourg, 1709, in-4; *ibid.*, 1710, in-4; *ibid.*, 1714, in-4.—*Diss. de poris corporum, effluviis et odorum historiâ.* Strasbourg, 1711, in-4.—*Diss. de cataractâ.* Strasbourg, 1711, in-4. — *Diss. de vino. Resp.* Jung. Strasbourg, 1716, in-4.—*Diss. de irâ.* Strasbourg, 1716, in-4. — *Diss. de morbillis.* Strasbourg, 1720, in-4. — *Diss. de verâ vitæ et sanitatis moderatione.* Strasbourg, 1721, in-4.

Recueil des observations qui ont été faites sur la maladie de Marseille. Strasbourg, 1721, in-8.

Theses medicinæ miscellaneæ. Strasbourg, 1726, in-4.

Pauli Hermanni cynosura materiæ medicæ antè sedecim annos in lucem emissâ, brevibusque annotatis exornata a D. Joh. Sigismundo Henningero; nunc diffusiùs explanata et compositorum medicamentorum recensione aucta curante Johanne Boeclero. Strasbourg, 1726, in-4. *Pars I*, 728 pp.; *part. II* et *III*, 148 pp.; *indd. alph.*— Ce qui appartient à chaque auteur est distingué par des chrochets ou par un caractère particulier.

Cynosura materiæ medicæ continuata ad cynosuræ materiæ medicæ Hermannianæ imitationem collecta, etc. Strasbourg, 1729, in-4, 891 pp. *indd. alph.*

Cynosuræ materiæ medicæ continuatio secunda, etc. Strasbourg, 1731, in-4, 894 pp. *indd. alph.*

Ces trois volumes sont indiqués d'une manière extrêmement inexacte dans presque toutes les bibliographies.

Diss. de variis diætæ, etiam nimis strictæ noxiis. Resp. Behr. Strasbourg, 1728, in-4.

Diss. de venenis. Strasbourg, 1729, in-4. — *Diss. de fœniculo. Resp.* Ehrmann, Strasbourg, 1732, in-4.

G. R. Boehmer attribue à J. Boecler

les dissertations suivantes : *De neglecto remediorum vegetabilium circa Argentinam nascentium usu specimen I.* Resp. J. Boecler (*filio*). Strasbourg, 1732, in-4. —. *Specimen II. Ibid.*, 1733, in-4.

BOEHMER (Georges-Rodolphe), né à Liegnitz, en Silésie, le 1er octobre 1723, mort à Wittemberg en 1803, fut un des plus savans médecins et naturalistes allemands de son époque. Il avait été, à Leipsick, le disciple bien-aimé de Ludwig, et avait pris le bonnet doctoral dans l'Université de cette ville, le 20 mars 1750. Deux ans après, il fut appelé à Wittemberg pour remplir la chaire d'anatomie et de botanique. Il l'occupa avec beaucoup d'honneur et de zèle, et suppléa long-temps ses collègues Triller et Langguth, à qui leur santé ne permettait pas de se livrer à l'enseignement. Quoique Boehmer ait enseigné toutes les branches des sciences médicales, ce fut néanmoins la botanique dont il fit l'objet principal de ses travaux. On lui doit plusieurs ouvrages importans, et un grand nombre de dissertations dont on peut voir la liste dans sa *Bibliographie de l'Histoire naturelle* (*V.* ci-dessous), et dans le *Manuel de littérature allemande* de Ersch. Presque tous ses écrits renferment des vues neuves, qui prouvent qu'il réunissait à un esprit juste et méthodique, à un profond savoir, le talent rare de bien observer, et de considérer la nature sous des rapports nouveaux et lumineux.

Flora Lipsiæ indigena. Leipsick, 1750, in-8. — L'auteur suit la méthode de Ludwig, et donne sur les champignons et les graminées des observations inédites de Gliditsch. (Dupetit-Thouars. — Haller.)

Commentatio physico-botanica de plantarum semine antehàc spermatologiæ titulo per partes, nunc conjunctim edita et aucta, accedit dissertatio de contextu celluloso vegetabilium. Wittemberg, 1785, in-8. — C'est un traité complet des graines sous les rapports de la physique, de la botanique et de l'économie rurale.

Bibliotheca Scriptorum historiæ naturalis œconomiæ aliarumque artium ac scientiarum ad illam pertinentium realis systematica. Leipsick, 1785-1789, in-8, cinq parties en 9 vol. — Les titres des volumes et ceux des sections sont en latin et en allemand. Cet immense répertoire bibliographique est fait avec le plus grand soin. Boehmer se borne, il est vrai, à donner le catalogue des ouvrages, sans porter sur eux aucun jugement ; mais il indique le plus souvent les journaux où l'on en peut trouver l'analyse.

Commentationes œconomico-medico-botanicæ, quorum prior de plantis segeti infestis, posterior de plantis auctoritate publica exstirpandis, custodiendis et è foro publico proscribendis. Wittemberg, 1792, in-4. — Cet ouvrage avait paru par parties, de 1790 à 1792.

Technische Geschichte der Pflan-

zen, Welche bey handwerken, etc. Histoire technique des plantes qui sont employées dans les métiers, les arts et les manufactures, ou qui pourraient y être employées. Leipsick, 1794, in-8, 2 part.

Commentatio botanico-litteraria de plantis in memoriam cultorum nominatis, incepta anno 1770, nunc ad recentissima tempora continuata. Leipsick, 1799, in-8.

Lexicon rei herbariæ tripartitum. Leipsick, 1802, in-8.

Boehmer fut un des principaux collaborateurs des *Commentarii de rebus in scientiâ naturali et medicinâ gestis;* il a aussi travaillé à la nouvelle édition allemande des *Transactions philosophiques*, et à plusieurs autres ouvrages. On lui doit une édition corrigée et augmentée des *Definitiones plantarum de Ludwig, etc.*

(Dupetit - Thouars, dans *Biogr. univ.* — Jourdan, dans *Biogr. méd.* — Boehmer, *Biblioth. script. hist. natur.*)

BOEHMER (Philippe-Adolphe), conseiller intime à la cour de Prusse, professeur d'anatomie à l'Université de Halle, membre de l'Académie des Curieux de la nature, associé étranger de l'Académie royale de chirurgie de Paris, fut un anatomiste et un accoucheur distingué. Il était né à Halle en 1717 (1716 selon Meusel), y avait fait ses études médicales, et reçu le titre de docteur le 29 janvier 1738. En 1741, il remplaça, dans la chaire d'anatomie, Cassebohm, qui était appelé à Berlin. En 1769, il devint doyen de la Faculté de médecine, et premier professeur. Sa mort arriva le 1er novembre 1789. Boehmer a publié quelques ouvrages d'une certaine étendue, et un grand nombre de dissertations, parmi lesquelles nous n'indiquerons que celles qui ont été insérées dans les collections de Haller.

Præfamen academicum, quo situs uteri gravidi fœtusque à sede placentæ in utero per regulas mechanismi deducitur, lectionibus publicis de arte obstetricandi habendis præmissum. Leipsick, 1741, in4; réimp. dans les *Diss. anat. select.* de Haller.

Diss. de quatuor et quinque ramis aortæ. Halle, 1741, in-4, et dans les *D. A. S.* de Haller.

Diss. de ductibus mammarum lactiferis. Halle, 1742, in-4, et dans les *D. A. S.* de Haller.

Diss. de febre lacteâ puerperarum. Resp. H. L. Woltersdorff, 1742, in-4.

Diss. de necessariâ funiculi umbilicalis vi vasorum structuræ, in nuper natis, deligatione. Halle, 1745, in-4, et dans les *Diss. chirurg. select.* de Haller.

Richardi Manningham artis obstetricariæ compendium tam theoriam quam praxim spectans, etc., etc.; in usum medicinæ tyronum denuò editum et novis quibusdam additamentis, videlicet præfamine et duabus disquisitionibus theoretico-practicis, quarum

prima de situ uteri gravidi fœtusque à sede placentæ in utero agit etc., etc. Altera vero præstantiam et usum forcipis anglicani in partu difficili ex situ capitis obliquo, intra ossa pubis immobiliter hærentis, commendat. Halle, 1746, in-4.

Diss. de bronchiis et vasis bronchialibus. Halle, 1748, in-4.

Institutiones osteologiæ in usum prælectionum academicarum. Halle, 1749, in-8. — On y trouve de belles figures d'embryons, des squelettes de fœtus. Les descriptions sont claires et exactes; celles des os de la face et des sinus sont excellentes. (Haller. — Portal.)

Observationum anatomicarum rariorum Fasciculus I, notabilia circà uterum humanum continens, cum figuris ad vivum expressis. Halle, 1752, in-fol. — *Fasciculus II*, Halle, 1756, in-fol. — Recueil très-important d'anatomie anormale et pathologique.

Programma de uracho humano. Halle, 1763, in-4; et dans un recueil intitulé : *Fasciculus dissertationum anatomico-medicarum.* Amsterdam, 1764, in-8. Le même recueil contient les deux dissertations suivantes:

De confluxu trium cavorum in dextro cordis atrio. Resp. N. Theune. Halle, 1763, in-4.

Anatomia ovi humani fœcundati difformis, trimestri abortu elapsi. Resp. C. A. Madai. Halle, 1763, in-4.

Nous citerons encore l'opuscule suivant, comme un des plus remarquables parmi ceux de Boehmer.

Diss. de febre scarlatinâ, epidemicè hactenùs grassante. Resp. Ehrlich. Leipsick, 1764, in-4.

(Guizot, dans *Biog. univ.* — Haller. — Portal. — Meusel. — Jourdan, dans *Biogr. méd.*)

BOERHAAVE ou BOERHAAVEN (Herman), l'un des plus célèbres médecins des temps modernes, naquit, le 31 décembre 1668, à Voorhout, petit bourg près de Leyde, en Hollande. Son père, ministre de ce bourg, et homme fort instruit, reconnut de bonne heure ses grandes dispositions, et l'éleva dans l'intention de lui faire suivre la même carrière que lui. Dès l'âge de onze ans, Boerhaave était avancé dans l'étude du latin, du grec et des belles-lettres. A peu près vers cette époque, il fut atteint d'un ulcère à la cuisse, qui dura sept ans, malgré tous les secours de la chirurgie, et dont il se guérit seul, en imaginant de faire de fréquentes lotions avec de l'urine dans laquelle il avait dissous du sel. Cette circonstance, dit-on, dirigea ses premières pensées vers la médecine, et contribua à décider sa vocation. Toujours est-il qu'elle ne nuisit que peu à ses études. Il entra, à l'âge de quatorze ans, dans les écoles publiques de Leyde, où il fit les progrès les plus rapides, et put suivre les cours de l'Université. Il n'avait que quinze ans lorsque son père mourut, le laissant sans aucune fortune. Heureusement un ami de sa famille, le professeur Trigland, lui procura le pa-

tronage de Van Alphen, bourgmestre de Leyde, qui le mit en état de continuer ses études. Il se livra donc à toutes celles qui devaient lui assurer des succès dans la carrière ecclésiastique: outre le latin et le grec, dans lesquels il se perfectionna, il étudia l'histoire, les diverses branches de la philosophie naturelle, la logique et la métaphysique, et apprit l'hébreu et le chaldéen, afin de pouvoir lire les Écritures-Saintes dans la langue originale. En même temps il s'adonna aux mathématiques, vers lesquelles son goût le portait, plutôt qu'aucun motif d'utilité. Cependant, dans le dénuement où il se trouva, il en tira bientôt après de précieuses ressources, en enseignant ces sciences à des jeunes gens de condition. On put déjà juger ce que serait Boerhaave comme orateur, lorsqu'à vingt ans il prononça un discours académique, dans lequel il entreprit de démontrer que Cicéron avait parfaitement compris et réfuté l'opinion d'Épicure sur le souverain bien, et lorsque, quelque temps après, en se faisant recevoir docteur en philosophie, en 1690, il soutint une dissertation sur la distinction de l'âme et du corps, dans laquelle il s'attacha à réfuter les doctrines d'Épicure, de Hobbes et de Spinosa.

Il continuait ses études théologiques pour se vouer au ministère; mais, soit par goût naturel, soit par le conseil de ses illustres protecteurs qui étaient devenus ses amis, il voulut embrasser la médecine, pensant exercer celle-ci en même temps que les autres fonctions auxquelles il se destinait. Il commença cette étude à l'âge de vingt-deux ans. Il apprit l'anatomie dans les ouvrages de Vésale, de Fallope et de Bartholin, et suivit le cours de dissection de Nuck; il suivit aussi quelques leçons de Drelincourt, professeur de médecine théorique. Ce furent là les seuls maitres qu'eut Boerhaave, et encore ne fut-il pas long-temps sous leur direction. Il puisa toutes ses connaissances dans la lecture des auteurs anciens et modernes, commençant par Hippocrate, et descendant, suivant l'ordre des temps, jusqu'aux auteurs contemporains. Hippocrate et Sydenham furent ceux qu'il étudia et admira plus particulièrement. Ce mode d'éducation médicale eut sans doute quelqu'influence sur le genre de mérite de Boerhaave, qui brilla plutôt par ses vastes connaissances et son esprit méthodique, que par l'originalité. Il cultiva encore la chimie et la botanique, surtout la première de ces sciences, à laquelle il se livra pendant presque toute sa vie avec la plus grande ardeur. Enfin il se fit recevoir, en 1693, docteur en médecine à Harderwick, persistant toujours dans le dessein de

suivre la carrière ecclésiastique; mais une circonstance assez singulière le fit renoncer à ce projet. Un individu avec lequel se trouvait Boerhaave, dans son voyage à Harderwick, déclamait contre la doctrine de Spinosa; il le faisait avec un zèle si malheureux, que notre jeune théologien ne put s'empêcher de lui demander s'il avait lu l'auteur qu'il voulait combattre. L'antagoniste de Spinosa fut profondément blessé de la question, et se vengea en répandant que Boerhaave avait embrassé et défendait l'athéisme. A son retour à Leyde, celui-ci trouva ce bruit accrédité. Il résolut dès-lors d'abandonner un état où des préventions de cette espèce ne pouvaient que lui être fâcheuses, et se livra exclusivement à la médecine. Il fut quelque temps à lutter contre le succès, et employa les loisirs que lui laissa son obscurité, à augmenter le vaste fonds de connaissances qu'il avait déjà acquis. Mais en 1701, ayant été associé à la chaire de médecine théorique du professeur Drelincourt, il commença cette réputation qui s'étendit bientôt dans toutes les parties de l'Europe. Il se livra tout entier à l'enseignement; ne se bornant pas à son cours public de l'Université, il faisait encore chez lui, sur la médecine, la botanique et la chimie. des cours particuliers, qui n'étaient pas moins suivis. Le concours d'élèves que sa renommée attirait chaque année à Leyde était prodigieux. Tous les Etats de l'Europe lui fournissaient des disciples, qui propagèrent de tous côtés sa doctrine. En 1709, il fut nommé professeur en titre de médecine et de botanique. Il avait alors publié ses deux principaux ouvrages, les *Institutions* et les *Aphorismes*, qui formaient le texte de ses leçons, et composés pour ses élèves. Toutes les dignités de l'Université lui furent prodiguées. Il fut encore chargé, en remplacement de Bidloo, de la chaire du Collége-pratique. C'est là qu'il montrait, comme dans nos cliniques modernes, les applications des préceptes qu'il donnait dans ses leçons, qu'il apprenait à ses élèves à observer et à traiter les maladies. Enfin, malgré tous ses travaux, l'Université lui confia en 1718 la chaire de chimie. Suivant l'expression heureuse de l'un de ses biographes, Boerhaave formait comme à lui seul toute une Faculté.

La renommée de Boerhaave comme praticien ne fut pas moins grande que celle que lui avait valu son brillant enseignement. De toutes parts les malades se rendaient à Leyde pour recevoir ses avis; on le consultait des pays les plus éloignés. Des souverains ne dédaignèrent pas de le visiter. Enfin, on a cité souvent comme

preuve de l'étonnante célébrité attachée à son nom, cette lettre qu'il reçut d'un mandarin de la Chine, et qui portait, pour toute suscription : « A M. Boerhaave, médecin en Europe. » C'était à Leyde surtout, dont il rendait l'Université si célèbre, qu'il était entouré de toute la considération due à ses vertus et à ses talens. Aussi, lorsqu'après six mois d'une maladie qui le força d'interrompre pour la première fois ses leçons, il eût été rendu aux vœux de ses concitoyens, le premier jour de sa sortie fut marqué par une illumination générale. De nouvelles rechutes, en 1727 et en 1729, le forcèrent de se démettre des chaires de botanique et de chimie. Enfin, dans l'année 1738, l'affection du cœur, dont il était atteint, s'étant aggravée, le fit succomber, le 23 septembre, après plusieurs mois de souffrances supportées avec la plus noble résignation. La ville de Leyde, qu'il avait honorée, lui fit élever un monument simple, mais digne de ce grand homme, avec cette inscription : *Salutifero Boerhaavii genio sacrum.*

Il laissa à sa fille unique une fortune considérable, évaluée à 4 millions de notre monnaie; ce qui l'a fait accuser d'avarice. Mais sa bienfaisance, dans un grand nombre d'occasions qu'il tint secrètes, suffit pour le laver de ce reproche. S'il accumula de grandes richesses, qui provenaient des rétributions de toutes ses places et des présens que l'opulence lui offrait en échange de ses conseils, pourquoi n'y pas voir uniquement une preuve de la modération de ses goûts? La simplicité de ses mœurs, ses habitudes laborieuses expliquent comment il put suffire aux travaux qui ont occupé sa vie. Les seules distractions qu'il se permettait consistaient dans quelques instans donnés à la musique, dans la culture de son jardin, et dans quelques promenades à cheval ou à pied, quand l'état de sa santé lui interdit les premières. Malgré cette aptitude au travail, ce qu'on rapporte de tout ce que savait Boerhaave paraîtrait incroyable, si le fait n'était pas suffisamment attesté. En effet, outre les langues savantes qu'il avait apprises, et toutes les connaissances relatives à sa profession, il possédait la plupart des langues de l'Europe, et était tres-versé dans toutes leurs littératures. Aussi dit-on que, pour ménager l'emploi de son temps, l'accès auprès de sa personne était assez difficile.

Boerhaave a, pendant sa vie, et long-temps après lui, exercé une influence immense sur la médecine. Inférieur en génie à ses contemporains Frédéric Hoffman et Stalh, il eut une réputation plus universellement répandue; et ses doctrines ont long-temps prévalu sur

celles de ses rivaux. Il dut cet avantage et à l'éclat de son enseignement, et aux qualités qui lui avaient attiré ce succès extraordinaire. Doué d'une activité et d'une facilité étonnante d'esprit, il acquit les connaissances les plus variées et les plus étendues. Il en forma un système lié dans toutes ses parties avec un art infini. Présenté et développé dans ses cours et dans ses ouvrages avec une méthode, une clarté, une précision, que relevait encore une grâce d'élocution peu commune, on conçoit qu'il ait entraîné tous les suffrages. Ce système, qu'on peut considérer comme un véritable ecclectisme, se composait de quelques idées de Themison et des anciens méthodistes, de celles du chimiâtre de Le Boe, et surtout des théories mécaniques des iatro-mathématiciens, de Pitcarn en particulier, vers lesquelles le portaient naturellement son goût et ses études dans les sciences mathématiques. Ces dernières théories dominent; et c'est ce qui fait que Boerhaave est rangé, à juste titre, parmi les médecins mécaniciens, et qu'on le considère comme ayant puissamment contribué à renverser le système chimique tel que l'entendait de Le Boe. (*V.* Iatro-Mathématiciens.) On doit regretter qu'avec d'heureuses facultés pour l'observation, Boerhaave se soit laissé entraîner, contre ses principes mêmes, à l'esprit de système et d'hypothèse. Il commença par prêcher avec enthousiasme la méthode d'Hippocrate, et finit par suivre l'exemple brillant, mais peu sûr, de Galien. Ses ouvrages sont les suivans :

De utilitate inspiciendorum in ægris excrementorum ut signorum. Harderwick, 1693, in-4; Francfort, 1742, in-8; Leyde, 1742, in-8; Londres, 1744, in-8. — C'est la thèse que Boerhaave soutint pour obtenir le grade de docteur en médecine.

Oratio de commendando studio Hippocratico, dicta cùm institutionum medicarum munus auspicaretur. Leyde, 1701, in-4; *ibid*, 1721, in-4, et dans la collection de ses opuscules. La Haye. 1738, in-4; Venise, 1757, in-4. — Discours prononcé lorsque Boerhaave entra en exercice de la chaire de médecine théorique. Il y préconise la méthode d'Hippocrate, et soutient que nous ne pouvons rien connaître que par le moyen de l'observation et de l'expérience.

Oratio de usu ratiocinii mechanici in medicina. Leyde, 1703, in-4; *ibid*, 1709, in-8, et dans les mêmes collections que le discours précédent.—Prononcé à l'occasion du cours de pratique et de chimie que Boerhaave se chargea de répéter. Il y expose les premiers dogmes du système mécanique qu'il a soutenu, et combat les doctrines chimiques qui expliquaient les fonctions et les maladies par la supposition de fermens généraux ou particuliers.

Oratio quâ repurgatæ medicinæ facilis adseritur simplicitas. Leyde, 1721, in-4, et dans les mêmes col-

lections. — Prononcé en 1709, lorsque Boerhaave fut nommé à la chaire de médecine et de botanique. Il y démontre qu'on abrégerait beaucoup la science, en la purgeant de toute hypothèse ; il signale la futilité des théories de Galien, des Chémiâtres, des Cartésiens, et s'élève contre les fermens et la doctrine de l'archée.

Institutiones rei medicæ in usus annuæ exercitationis domesticæ. Leyde, 1708, in-8 ; Francfort, 1712, in-12 ; Leyde, 1713, in-8 ; *ibid*, 1720, in-8 ; Paris, 1722, in-12 ; Leyde, 1727, in-8 ; *ibid*, 1734, in-8 ; Paris, 1737, in-12 ; Londres, 1741, in-4 ; avec 54 planches tirées des auteurs cités par Boerhaave ; Leyde, 1746, in-8 ; Paris, 1747, in-12 ; Edimbourg, 1752, in-8 ; Duisbourg 1756, in-8 ; Venise, 1757, in-4 ; Londres, 1757, in-4 ; Vienne, 1775, in-8. Haller a fait un commentaire étendu sur cet ouvrage. (*Voyez* cidessous les *Prælectiones acad. in proprias institutiones.*) Traduit en français par De la Mettrie ; Paris, 1740, in-12, 2 vol. ; *ibid.*, avec commentaire. Paris, 1743, 6 vol. Marchèr l'a également commenté. — Cet ouvrage, qui eut un succès prodigieux, formait en abrégé le tableau le plus complet et le plus méthodique de la science médicale. Après avoir indiqué le plan d'étude que doit suivre le médecin, et les connaissances préliminaires qui lui sont nécessaires ; après avoir tracé rapidement l'histoire de la science, l'auteur traite, dans cinq sections, des divers objets dont elle se compose : 1° des fonctions des parties : cette section est faible sous le rapport de l'anatomie, que Boerhaave n'avait pas cultivée d'une manière pratique ; 2° des altérations auxquelles sont sujettes les parties ; 3° des signes de la santé et des maladies ; 4° de l'hygiène et de la prophylactique ; 5° de la thérapeutique.

Aphorismi de cognoscendis, et curandis morbis, in usum doctrinæ medicinæ. Leyde, 1709, in-8 ; *ibid*, 1715, in-8 ; Francfort, 1720, in-12 ; Paris, 1720, in-12 ; *ibid*, 1726, in-12 ; Leyde, 1722, in-8 ; Paris, 1732, in-12 ; Leyde, 1737, in-8 ; *ibid*, 1742, in-8 ; Paris, 1745, in-12 ; *ibid*, 1747, in-12 ; Louvain, 1752, in-12, avec le traité *De Lue venereâ ;* traduit en français, par De la Mettrie. Rennes, 1738, in-8 ; Paris, 1750, in-12 ; *ibid.*, 1789, in-8. Van-Swieten a fait sur cet ouvrage un commentaire célèbre que nous indiquerons ailleurs, de même que les traductions qui en ont été faites — *Aureus in summa brevitate libellus*, a dit Haller. Boerhaave applique aux maladies les théories qu'il avait admises dans ses Institutions, quoique modifiées dans quelques points ; il expose dans un style concis l'étiologie, les symptômes, la marche, le pronostic et la thérapeutique des maladies aiguës et chroniques.

Index plantarum quæ in horto academico Lugduno-Batavo reperiuntur. Leyde, 1710, in-8 ; *ibid*, 1720, in-8. — Une nouvelle édition augmentée particulièrement de trente figures, et d'une histoire des directeurs du jardin, depuis sa fondation jusqu'à Boerhaave, a paru sous ce titre : *Index alter plantarum quæ in horto academico Lugduno-Batavo aluntur.* Leyde, 1720, in-4 ; *ibid*, 1727, in-4, 2 vol. — Boerhaave, sans être auteur original, a servi la botanique en mettant de la précision dans la description des plantes, en en faisant

connaître de nouvelles, et surtout en employant, un des premiers, comme caractère, la considération de leurs étamines et de leur sexe.

Oratio de comparando certo in physicis. Leyde, 1715, in-4. — Discours prononcé par Boerhaave, à la fin de son rectorat. Il y signale les défauts de cette philosophie qui, voulant remonter à l'essence des choses, admet des causes imaginaires. Il montre que la manière de parvenir à la vérité est de s'en tenir constamment aux résultats immédiats de l'observation et de l'expérience.

Oratio de chemiâ suos errores expurgante. Leyde, 1718, in-4, et dans les collections. — Discours prononcé à l'ouverture de son cours de chimie, lorsque Boerhaave fut appelé à cette chaire. L'auteur démontre que beaucoup d'erreurs ont été introduites dans la théorie médicale, par l'application de la théorie chimique, et que c'est à la chimie elle-même à les détruire.

Libellus de materiâ medicâ et remediorum formulis quæ serviunt aphorismis. Londres, 1718, in-8; Leyde, 1719, in-8; Paris, 1720, in-12; Francfort, 1720, in-12; Leipsick, 1720, in-12; Leyde, 1727, in-8; Paris, 1745, in-12; Louvain, 1750, in-12; Leyde, 1762, in-8; trad. en français, par de La Mettrie, Paris, 1739, in-12; *ibid*, 1756, in-12.

Oratio de vitâ et obitu Bernhardi Albini. Leyde, 1721, in-4.

Epistola de fabricâ glandularum in corpore humano ad Ruyschium. Leyde, 1722, in-4; La Haye, 1738, in-4; Paris, 1752, in-8; Venise, 1757, in-4. — Boerhaave soutient l'opinion de Malpighi sur la structure des glandes. A cet écrit est jointe une lettre de Ruysch, sur le même sujet. Dans ce traité, Boerhaave décrit plusieurs affections provenant de l'amas de diverses matières de sécrétion, telles que les tannes, les loupes, les tumeurs enkystées.

Atrocis nec descripti prius morbi historia, secundum medicæ artis regulas descripta. Leyde, 1724, in-8; La Haye, 1738, in-4; Paris, 1752, in-8; Venise, 1757, in-4. — C'est l'histoire de la mort du baron de Wassenaer, chez lequel un vomitif détermina la rupture de l'œsophage.

Atrocis rarissimique morbi historia altera. Leyde, 1728, in-8; La Haye, 1738, in-4; Paris, 1752, in-8; Venise, 1757, in-4. — C'est l'histoire de la maladie du baron de Saint-Alban, chez lequel on trouva une énorme tumeur graisseuse développée dans le côté gauche de la poitrine, qu'elle remplissait presque entièrement, et qui avait refoulé le poumon de ce côté, et comprimait même le droit. Ces deux opuscules ont été publiés ensemble par Baldinger. Francfort et Leipsick, 1771. Ils se trouvent aussi dans le *Traité des Maladies de la poitrine, etc.*, publié sous le nom de Barbeyrac. Amsterdam, 1731.

Elementa chemiæ quæ anniversario labore docuit, in publicis privatisque scholis. Paris (Hollande), 1724, in-8, 2 vol.; Venise, 1726; Leyde, 1732, in-4, 2 vol.; Paris, 1732, in-4; Tubingue, 1732, in-4, 2 vol.; Paris, 1733, in-4, 2 vol., avec les opuscules de l'auteur; Venise, 1745, in-4; Bâle, 1747, in-4, 2 vol.; Paris, 1753, in-4, 2 vol.; Venise, 1759, in-4, 2 vol; trad. en français, seulement la partie théorique, par Allamand. Amsterdam, 1752. Une autre traduction de la même par-

tie, avec des notes, a paru à Paris, 1755, in-12, 6 vol. C'est la traduction précédente dont Tarin, éditeur anonyme, n'a pas nommé l'auteur. Il y a joint un extrait de la chimie de Cartheuser pour suppléer à la partie pratique, qu'il croyait que Boerhaave n'avait pas traitée, ainsi que d'autres écrits de ce dernier sur la chimie. De la Mettrie a publié un précis de cet ouvrage, sous ce titre : *Abrégé de la Théorie chimique, tiré des écrits de Boerhaave*, avec le *Traité du vertige*. Paris, 1741, in-12. — Cet ouvrage est regardé comme le chef-d'œuvre de Boerhaave. Les éditions antérieures à celle de 1732, qui avaient paru sous le titre de *Institutiones et experimenta chimiæ*, ne sont pas de lui, mais de quelqu'un de ses élèves qui avait rédigé ses leçons. C'est pour remédier aux imperfections de ces éditions furtives, qu'il a publié lui-même celle de 1732. Boerhaave n'a pas seulement servi puissamment la chimie, en l'enrichissant d'un grand nombre d'expériences, en confirmant, par des essais multipliés, l'exactitude de celles qui avaient été faites avant lui; il a été encore plus utile en rassemblant avec méthode et clarté tous les faits dont elle se composait alors, en l'affranchissant de cet esprit mystique dont elle était encore obscurcie. Du reste, Boerhaave n'eut pas le mérite, comme Stahl, de coordonner ces faits d'après une théorie, d'en former un corps de science.

Tractatus medicus de lue aphrodisiaca. — C'est la préface ajoutée par Boerhaave à l'édition qu'il donna, en 1728-1731, de l'*Aphrodisiacus Luisini*. Cette préface a été réimprimée souvent séparément. La Haye, 1738, in-4; Paris, 1753, in-4; Venise, 1757, in-4; Louvain, 1752, in-8. Elle avait été imprimée à Londres, en 1723, sous le titre : *Commentarii novi de lue venereâ*, in-8, et trad. en français, par De la Mettrie, sous ce titre : *Système de Boerhaave sur les maladies vénériennes*. Paris, 1735, in-12; *ibid*, 1755, in-12.

Oratio cùm cathedræ chemiæ et botanices valediceret. Leyde, 1729, in-4. — On y trouve plusieurs traits de la vie de l'auteur.

Sermo academicus de honore medici servitute, dictus anno 1731. Leyde, 1731, in-4. — Discours prononcé par Boerhaave à la fin de son deuxième rectorat. Il y soutient, d'après l'opinion d'Hippocrate, que le médecin doit être l'esclave de la nature; qu'il ne doit que suivre ou favoriser les mouvemens par lesquels elle répare les accidens du corps humain, résiste aux causes de destruction, etc.

Les ouvrages suivans ne sont pas sortis directement de la plume de Boerhaave; ils n'ont été que dictés ou corrigés par lui : ce sont principalement ses leçons que quelques-uns de ses élèves rédigèrent et publièrent souvent sans l'autorisation de leur maître.

De viribus medicamentorum prælectiones. A. 1711, 1712. Cet ouvrage parut d'abord en anglais, 1720, in-18; en latin, 1723, in-8; Paris, 1727, in-8; meilleure édition, due aux soins de Boudon. *Ibid*, 1740, in-8; Venise, 1744, in-12; *ibid.*, 1761, in-8; traduit en français par Dévaux. Paris, 1729, in-12. — On y trouve une assez bonne exposition de la doctrine de Boerhaave,

sur la pathologie et sur l'action des médicamens.

Methodus discendi medicinam, prælectiones. A. 1710. Cet ouvrage parut d'abord en anglais, Londres, 1719, in-8; en latin, *ibid.*, 1726, in-8; *ibid.* (Belgique), 1734, in-8; Venise, 1747, in-4; Amsterdam, 1751, in-4; Venise, 1753, in-4. — Haller publia une édition très-augmentée de cet ouvrage, sous ce titre: *Herm. Boerhaave, viri summi, suique præceptoris methodus studii medici emendata et accessionibus locupletata.* Amsterdam, 1751, in-4, 2 part. en 1 vol. Pereboom a fait sur cet ouvrage un index qu'il est utile d'y joindre, quoiqu'il soit fort incomplet.

Historia plantarum quæ in horto academico L. B. crescunt, cum caracteribus et medicinalibus virtutibus. Rome (Leyde), 1727, in-12, 2 vol., in-8 (Haller); Londres, 1731 et 1738, in-12, 2 vol. — Mauvais ouvrage, mais qui offre quelqu'intérêt parce qu'il contient quelques opinions de Boerhaave sur les propriétés des plantes.

Index plantarum quæ in horto Leydensi crescunt, cum appendicibus et caracteribus eorum desumptis ex ore clariss. Herm. Boerhaave. Leyde, 1727, in-12.

Praxis medica, seu commentarius in aphorismos. Padoue (Belgique), 1728, in-8, 5 vol.; Londres, 1732, in-8, 5 vol.; *ibid.*, 1745, in-8, 5 vol.; Utrecht, in-8. — Ce sont les leçons que Boerhaave faisait sur le texte de ses aphorismes, très-mal rédigées, mais présentant plusieurs bonnes observations.

Tractatus de peste, 1728; publié à la tête des écrits composés à l'occasion de la peste qui ravagea Marseille en 1720. — Haller assure que cet ouvrage n'est certainement pas de Boerhaave.

Praxis medica Boerhaaviana, being a compleat boddy of præscriptions adopted to each of the practical aphorisms. Londres, 1816, in-12. — Ouvrage non avoué, que l'éditeur prétend avoir imprimé sur les manuscrits de l'auteur. (Carrère.)

Introductio in praxim clinicam, sive regulæ generales in praxi clinicâ observandæ. Leyde, 1740, in-4; Gottingue, 1752, in-8, avec les *Consultationes.*

Prælectiones academicæ in proprias institutiones. 1739-1744, in-8, 6 tom. en 7 vol. avec des notes de Haller, éditeur. La plupart des commentaires appartiennent à Haller; le tom. 6 est tout entier de Boerhaave.

Consultationes medicæ, sive silloge epistolarum cum responsis. La Haye, 1743, in-12; *ibid.*, 1744, in-8; Londres, 1744, in-8; Leyde, 1744, in-8 (Haller); Gottingue, 1744, in-12; *ibid.*, 1751, in-12; *ibid.*, 1752, in-8, avec des addit. et correct. (Haller); Francfort, 1750, in-8, avec les *Prælectiones academicæ*, le traité *De calculo* et l'*Introductio*. Paris, 1758, in-12; Venise, 1756, in-8.

Prælectiones de calculo, dictæ 1729. Paris, 1744; *ibid.*, 1740, in-8; Gottingue, 1752, in-8, avec les *Consultationes.*

Prælectiones publicæ de morbis oculorum, dictées par Boerhaave, en 1708. Gottingue, 1746, in-8, édit. de Haller, sur une mauvaise copie de J. Rodolphe Zwinger; Venise, 1748, in-8; Paris, 1748, in-8, avec le traité *De calculo*, l'*Introductio* et les

Consultationes. Gottingue, 1750, in-8; autre édit. de Haller, faite sur une meilleure copie de L. Heister. Paris, 1750, in-8; Leyde, 1751, in-8, 2 vol.; Francfort, 1762, in-8, 2 vol.; trad. en français sur la première édit., Paris, 1749, in-8. — Boerhaave s'est beaucoup servi de l'ouvrage de Ph. La Hire. Ce traité est remarquable; il contient plusieurs choses qui étaient nouvelles lorsqu'il fut publié. Boerhaave est un des premiers qui ait reconnu le véritable siége de la cataracte.

Prælectiones de lue venereâ. Leyde ou Londres, 1751, in-8; Franecker, 1751, in-8; Venise, 1753, in-8. L'édit. de Franecker est beaucoup moins étendue. Probablement, la préface de l'*Aphrodisiacus Luisini*, a été confondue avec cet ouvrage, qui, suivant Haller, est réellement différent.

Prælectiones academicæ de morbis nervorum, quas ex auditorum manuscriptis collectas edi curavit, J. Ems. Leyde, 1761, in-8, 2 vol.; Venise, 1762, in-8, 2 vol.; Francfort, 1762, in-8, 2 vol. — Ouvrage plein d'intérêt, suivant Haller et Tissot.

Boerhaave a encore donné des éditions d'un grand nombre d'ouvrages inédits ou déjà imprimés, auxquels il ajouta des préfaces. Tels sont: *L'Histoire physique de la mer*, par le comte Marsigli. — *Le Botanicon parisiense*, de Vaillant. — L'*Historia insectorum, sive Biblia naturæ*, de J. Swammerdam, trad. par Gaubius. — Les *OEuvres de Drelincourt.* — Les *Selectiores observationes* de Ch. Lepois, et le traité *De cognoscendis et curandis morbis* de Nic. Lepois. — Les *Opera anatomica et chirurgica*, de Vesale, de concert avec Albinus. — L'*Aphrodisiacus Luisini.* — Les *Opuscula anatomica*, d'Eustachi. — Le traité *De urinis et pulsibus*, de Bellini. — Celui *De præsagiendâ vitâ et morte*, de Prosper Alpino. — L'*Historia naturalis Ægypti*, du même auteur. — Enfin, le traité d'Arétée: *De causis, signisque morborum.* Boerhaave avait, de concert avec Van-Groënevelt, projeté de donner les éditions des auteurs grecs les plus intéressans. L'ouvrage d'Arétée a seul paru. Boerhaave avait déjà travaillé à Nicandre et à Ætius.

Boerhaave avait envoyé à l'Académie des sciences de Paris et à la Société royale de Londres, dont il était membre, ses travaux sur le mercure. Ils sont insérés dans les *Mémoires* de la première, pour l'année 1734, et dans les *Transactions philosophiques*, nos 430, 443, 444.

Différentes collections de ses œuvres ont été publiées. Venise, 1723, in-4; *ibid*, 1738, in-4; *ibid.*, 1751, in-4; *ibid.*, 1757, in-4. Cette collection renferme les institutions, les aphorismes, la matière médicale, le traité sur la maladie vénérienne, les deux observations pratiques, la lettre sur la structure des glandes, les discours et la dissertation inaugurale. La Haye, 1738, in-4, avec les recherches sur le mercure. — Ses discours ont été rassemblés. Leyde, 1730, in-4. — Ses œuvres ont été encore imprimées à Venise, en 1766 et en 1771, in-4.

(Fontenelle, *Éloges.* — Matty, *Éloge critique.* — Haller — Éloy. — *Biogr. univ.* — *Biog. méd.*)

BOERNER (Frédéric), professeur extraordinaire de médecine à Wittemberg, membre de l'Académie des Curieux de la nature, des Sociétés de Gœttingue, d'Iéna, d'Helmstadt, fut un homme profondément instruit dans l'histoire littéraire de la médecine. Né à Leipsick le 17 juin 1723, il fit ses premières études sous d'excellens maîtres, et fréquenta ensuite les écoles de médecine de Leipsick, de Halle et de Wittemberg. Ses cours finis, il alla se fixer à Brunswick pour y exercer l'art de guérir; mais peu de temps après il se rendit à Helmstadt, où il reçut les honneurs du doctorat, après avoir soutenu, sous la présidence de Heister, une dissert. *de arte gymnasticâ novâ*, en 1748. Il alla ensuite s'établir à Wolfenbuttel, où il se lia d'une étroite amitié avec Fr. Ern. Bruckmann, célèbre médecin, dont il épousa la fille. Quelques années plus tard, en 1754, il accepta la charge qui lui fut offerte de professeur extraordinaire de médecine en l'Université de Wittemberg. Sa mauvaise santé l'obligea de s'en démettre en 1759. Il revint dans sa patrie, où il mourut le 30 juin 1761, au dernier degré d'une phthisie pulmonaire. Il avait publié:

Commentatio de Alexandro Benedicto Veronensi, medicinæ post litteras renatas restauratore. Brunswick, 1741, in-4.

Comment. de vita, moribus, meritis et scriptis Hyeronimi Mercurialis, foroliviensis. Brunswick, 1751, in-4.

Comment. de vitâ et meritis Martini Pollichii Mellerstadii, primi in Academiâ Wittembergensi rectoris magnifici et professoris medicinæ. Wolfenbuttel, 1751, in-4.

Comment. de Cosma et Damiano, artis medicæ diis olim et adhuc hinc illincque tutelaribus. Wolfenbuttel, 1752, in-4.

Die gebachrende, etc.; i. e. femina perturiens. Wolfenbuttel, 1753, in-8. — Selon M. Jourdan, Boerner n'est que l'éditeur de cet ouvrage, que le licencié Mohr avait laissé manuscrit. Les *Commentarii de rebus, etc.*, que nous suivons pour cet article, n'en disent rien.

Super locum Hippocratis in jurejurando maximè vexatum meditationes. Ad virum magnif. atque illust. Georg.-Gottl. Richter. Wolfenbuttel, 1754, in-4.

Bibliothecæ librorum rariorum physico-medicorum historico-criticæ specimen I. Helmstadt, 1751. *Specimen II, ibid.*, 1752, in-4.

De Æmilio Macro ejusque rariore hodiè opusculo de virtutibus herbarum, diatribe. Leipsick, 1754, in-4.

Disquisitio anatomico-medico-practica, de tabe siccâ lethali à præternaturali planè ventriculi situ, mirabilique duodeni angustiâ. Leipsick, 1752, in-4, fig. Réimpr. dans les actes de l'Académie des Curieux de la nature. (1754.)

Diss. epistol. de medico reipublicæ conservatore, legumque custode. Leipsick, 1754, in-4.

De verâ medicinæ origine, potioribus ejus ad Hippocratis usque tem-

pora incrementis programma. Wittemberg, 1754, in-4.

Memoriæ professorum medicinæ in Academiâ Wittebergensi indè à primis illius initiis renovatæ, specimen I. Wittemberg, 1754, in-4. *Specimen II, ibid.*, 1756, in-4.

De statu medicinæ apud veteres Ebræos; diss. resp. Samuel August. Wagner. Wittemberg, 1755, in-4.

Noctes Guelphicæ, sive opuscula argumenti medici litterarii, revisa et aucta; accedunt primitiæ Wittebergenses. Rostoch et Weymar, 1755, in-8. — C'est un recueil d'une partie des opuscules précédens. On y trouve la vie de Benedetti, celles de Mercuriali, de Pollich, les commentaires sur Côme et Damien, le discours sur l'ouvrage de Macer, les remarques sur un passage altéré du serment d'Hippocrate, la bibliothèque des livres rares, le programme sur l'origine de la médecine, et un discours sur Hippocrate.

Antiquitates medicinæ Ægyptiacæ; diss. resp. Paul Faber. — Wittemberg, 1756, in-4. — Cette dissertation est suivie d'une lettre de Boerner : *De Hungarorum atque Hungaricæ gentis ad ornandam Academiam Wittembergensem studio.*

Relationes de libris physico-medicis partìm antiquis, partìm raris, fasciculus I. Wittemberg, 1756, in-4.

Institutiones medicinæ legalis in usum auditorum suorum adornatæ. Wittemberg, 1756, in-4. — Manuel bien fait, et orné d'une littérature choisie. C'est l'ouvrage de Boerner le moins rare en France.

Nachrichten von den vornehmsten Lebensumstaenden und Schriften ietzlebender aerzte und naturforscher in und um Deutschland. Ersten Band 1, 2, 3, 4, 5 zehend; Zweyten Band 1, 2, 3, 4 zehend. Dritten Band 1, 2, 3, 4 zehend. Wolfenbuttel, 1748-56, in-8.

(*Comment. de rebus in med gestis.*)

BOGROS (Jean-Annet), anatomiste distingué de notre époque, naquit le 14 juin 1786, à Bogros, village situé dans les montagnes d'Auvergne, près de celui des bains du Mont-d'Or. On remarqua de bonne heure en lui un esprit curieux et observateur, et des goûts qui le détournèrent de l'état ecclésiastique, auquel ses parens l'avaient d'abord destiné. Après avoir étudié quelque temps dans ce but au collége de Billom, il se rendit, en 1808, à Clermont, où il commença l'étude de la médecine. Au bout de quelques années de séjour dans cette ville, Bogros vint à Paris, et se fit bientôt distinguer par son ardeur infatigable et son assiduité dans l'étude de l'anatomie. Une extrême timidité et une grande défiance de ses forces paralysèrent toujours ses moyens, et si ses succès ne furent pas brillans dans les concours, on n'en sut pas moins apprécier toute l'étendue et la solidité de ses connaissances. Nommé successivement élève externe et interne des hôpitaux de Paris, aide d'anatomie, et prosecteur à la Faculté de médecine, ce fut dans ces dernières fonctions que Bogros donna mille preuves de l'habileté

anatomique la plus rare, et qu'il seconda si activement Béclard pendant le petit nombre d'années que ce savant professeur illustra la chaire d'anatomie de l'école de Paris. Béclard estimait beaucoup Bogros; il se plaisait même à proclamer ses profondes connaissances anatomiques, qui, disait-il, l'auraient élevé au rang des savans les plus distingués de notre temps, s'il avait su les produire, ou plutôt s'il l'avait voulu. Bogros n'a pas survécu long-temps au maître qu'il chérissait. Une hémoptysie que rien ne put arrêter, le fit succomber dans le mois de septembre 1825. Bogros avait reçu le grade de docteur le 29 août 1823. Le petit nombre de travaux qu'il a laissés justifient l'opinion que nous venons d'émettre sur son mérite, et prouvent qu'il n'était pas seulement anatomiste praticien, mais qu'il sut appliquer avec talent à la chirurgie les notions exactes qu'il avait acquises. On a de lui :

Procédé pour conserver les pièces d'anatomie sèches et flexibles (juillet 1819). Mémoire inséré dans les *Bulletins de la Faculté et de la Société de médecine*, tom. VI, pag. 426. — Par ce procédé, Bogros est parvenu à conserver les pièces d'anatomie les plus difficiles à dessécher, telles que l'encéphale, le foie, les muscles, etc. — On voit dans les cabinets d'anatomie de la Faculté de Paris un grand nombre de pièces anatomiques qui attestent toute l'habileté de Bogros.

Essai sur l'anatomie chirurgicale de la région iliaque, et description d'un nouveau procédé pour faire la ligature des artères épigastriques et iliaque externe. Dissert. inaug. Paris 1823, in-4, avec pl. Réimpr. avec quelques modifications, dans les *Archives gén. de méd.* tom. III, pag. 399.

Mémoire sur la structure des nerfs, lu à l'Académie des sciences le 5 mai 1825 ; inséré dans le *Répert. gén. d'anat., etc.* tom. IV, 1re partie, pag. 63 (1827). — Dans ce travail remarquable, Bogros a voulu démontrer, par l'injection du mercure, que chacun des filets qui composent un cordon nerveux, est creusé à son centre d'un canal perméable. Une structure semblable, prouvée par l'anatomie, faisait des nerfs autant de vaisseaux d'un nouvel ordre, et répondait parfaitement à l'opinion des auteurs qui admettent un fluide nerveux en circulation. Mais il paraîtrait que l'injection mercurielle remplissait l'enveloppe névrilématique du nerf, et non pas un canal central. (Voy. les *Recherches de MM. Breschet et Raspail,* dans le *Répert. anat.* tom. IV, pag. 185.) Toutefois, l'erreur de Bogros, si elle est réelle, a contribué à faire mieux connaître l'enveloppe névrilématique des nerfs, et l'on a maintenant un nouveau moyen d'étudier leur structure.

(Vernière, *Notice sur Bogros*, dans le *Répert. gén. d'anat.* tom. IV. 1827.).

BOHN (Jean), en latin *Bohnius*, naquit à Leipsick le 20 juillet 1640. Après avoir commencé ses études dans sa patrie, il alla à

Iéna en 1658, et en revint l'année suivante. Il entreprit, en 1663, de visiter les Universités étrangères. Il voyagea en Danemarck, en Hollande, en Angleterre, en France, et revint dans sa patrie, en passant par la Suisse, en 1665. Il prit le degré de docteur l'année d'après, et fut nommé professeur d'anatomie en 1668, médecin pensionné de la ville de Leipsick en 1690, professeur de thérapeutique en 1691, et doyen de la Faculté en 1700 (Georges Matthiæ dit 1699). Bohn mourut le 19 décembre 1718. De dix-sept enfans qu'il avait eus d'une seule femme, avec qui il vécut pendant cinquante ans, un seul fils et une fille lui survécurent. Bohn fut un des médecins les plus distingués du dix-septième siècle. Ses travaux embrassèrent toutes les branches des sciences médicales; mais c'est surtout aux ouvrages qu'il composa sur la physiologie et la médecine légale, et particulièrement à ces derniers, qu'il a dû la juste célébrité attachée à son nom. Nous n'indiquerons point ici tous ses opuscules académiques; une partie a été réunie en une collection que nous allons faire connaître. On peut trouver les titres des autres dans les *Bibliothèques d'anat.*, *de chirurg.*, *et de méd. prat.*, de Haller.

Exercitationes physiologicæ XXVI. Leipsick, 1668-1677, in-4.— On peut voir dans Hefter, *Museum disputationum medico-physicarum, etc.*, le titre et la date de chacune de ces 26 dissertations : Haller et M. Boisseau ne les ont pas connus. Ces thèses forment la base de l'ouvrage suivant :

Circulus anatomico-physiologicus, seu œconomia corporis animalis, hoc est : cogitata, functionum animalium potissimarum formalitatem et causas concernentia. Leipsick, 1680, in-4; *ibid.*, 1686, in-4; *ibid.*, 1697, in-4; *ibid.*, 1710, in-4. — Système complet de physiologie, dans lequel l'auteur prend l'homme à la formation primitive de l'embryon, et suit les fonctions dans l'ordre naturel de leur développement. Partisan réservé de l'*iatromécanisme*, il admet comme avérée l'idée que le mouvement du cœur peut se comparer à celui d'une machine hydraulique; mais il blâme l'opinion de Borelli, que pendant la systole des ventricules, les oreillettes se contractent et se ferment complétement. Ce mécanisme n'est prouvé par aucun fait, et l'abaissement des valvules suffit pour empêcher le sang de refluer dans les oreillettes. Bohn répéta l'expérience de Lower, pour supprimer les mouvemens du cœur par la section ou la ligature des nerfs de la huitième paire : elle lui réussit encore mieux, car l'animal périt à l'instant même, comme s'il eût été frappé de la foudre. Bohn fut le premier qui combattit l'école chémiatrique et sa théorie de la fermentation avec les armes de l'expérience et de la raison. Il prouve que la digestion ne suppose point une fermentation, qu'il n'y a point de ferment acide dans l'estomac, que les alimens très-fermentescibles ne sont pas pour cela les plus faciles à digérer. Il cons-

tata, au moyen d'expériences incontestables, que la bile ne fait point effervescence avec les acides, et ne contient pas d'alcali libre, et que le suc pancréatique n'est point acide, puisqu'il ne fait pas effervescence avec les alcalis, etc.

Epistola ad Joëlem Langelottum, de alcali et acidi insufficientia pro principiorum seu elementorum corporum naturalium munere gerendo. Leipsick, 1675, in-8; et à la suite du *Circulus anatomico-physiologicus*, de 1710.

Meditationes physico-chimicæ de aeris in sublunaria influxu, ubi statuitur, hunc neque secundum peripateticos, nec chymicos materialem, sed formalem saltem videri. Leipsick, 1678, in-8; et à la suite du *Circulus anatomico-physiol.*, de 1710.

Dissertationes chimico-physicæ, chymiæ finem, instrumenta et operationes frequentiores explicantes: cum indice rerum et verborum. Quibus accessit ejusdem tractatus olim editus de aeris in sublunaria influxu. Leipsick, 1685, in-4; *ibid.*, 1696, in-8.— Dans cette dernière édition se trouve aussi le traité *De alcali et acidi insufficientiâ, etc.*

Observationes quædam anatomicæ structuram vasorum biliariorum et motum bilis spectantes. Leipsick, 1680 et 1683, in-4, et dans les *Acta Lipsiensia.* — Bohn affirme avoir vu et montré plusieurs fois des conduits hépatocystiques.

Observatio atque experimenta circà usum spiritûs vini externum, in hæmoragiis sistendis. Leipsick, 1683, in-4, et dans les *Acta Lipsiensia.*

De renunciatione vulnerum, seu vulnerum lethalium examen, exponens horum formalitatem et causas, tam in genere, quam in specie, ac per singulas corporis partes. Leipsick, 1689, in-8; Amsterdam, 1710, in-8; Leipsick, 1711, in-4; *ibid.*, 1715, in-8; Amsterdam, 1732, in-8; Leipsick, 1755, in-8. — La première édition est moins complète que les autres. On trouve à la fin de l'ouvrage deux dissertations, dont l'une a pour objet les signes auxquels on peut reconnaître qu'un enfant est mort-né ou a été tué après sa naissance; l'autre apprend à reconnaître si un homme trouvé pendu, blessé ou plongé dans l'eau, l'a été vivant ou mort. Il serait superflu de faire ici l'analyse de cet ouvrage, qui est encore classique; nous dirons seulement avec Haller: *Egregium opus, et plurimis, ut vocant, observationibus confirmatum; non tamen dissimulavero, meticulosam ejus ævi chirurgiam passìm malorum eventuum numerum auxisse, et ab eo tempore lethalitatis vices decrevisse.*

De medicinâ forensi disputationes, I, II, III. Leipsick, 1690-1692, in-4.

De medici officio dissertationes I, II, III, IV, V. Leipsick, 1697-1700, in-4.— Ces dissertations se trouvent refondues dans l'ouvrage suivant:

De officio medici duplici, clinici nimirùm ac forensis, hoc est, quâ ratione ille se gerere debeat penes infirmos pariter, ac in foro, ut medici eruditi, prudentis ac ingenui nomen utrinquè tueatur. Leipsick, 1704, in-4. — Haller termine une analyse étendue de cet ouvrage par ces mots: *Bonum librum et suo seculo eximium placuit accuratiùs persequi.*

De trepanationis difficultatibus. Leipsick, 1694, in-4. Réimprimé à la

suite du *Circulus anatomico-physiologicus*, de 1710.

Chirurgia rationalis, oder abhandlung aller chirurgischen operationen. Brunswick, 1727, in-8. — Ouvrage posthume de peu de valeur, traduit en allemand et publié par Henri Winkler.

Bohn a donné une édition des œuvres de Fabrizio d'Aquapendente, et une des traités de Bellini, sur les urines, le pouls, la saignée, les fièvres et les maladies de la tête et de la poitrine.

(Manget, *Biblioth. script. medic.* — *Le grand Diction. hist.*, 1740. — Haller. — Sprengel.)

BOIS (Jacques du), *Sylvius*, *voyez* DUBOIS.

BOIS (Pierre du), sieur de La Violette, *voyez* DUBOIS.

BOISSIEU (Barthélemy-Camille de), né à Lyon le 6 août 1734, étudia la médecine à l'Université de Montpellier, et reçut le bonnet de docteur au mois d'août 1755. De retour à Lyon, il fut agrégé l'année suivante au Collége de médecine de cette ville, après avoir subi ses épreuves avec la plus grande distinction. Non content des lumières qu'il avait déjà acquises, le jeune De Boissieu voulut se perfectionner encore, avant de se livrer à la pratique d'un art dont il savait apprécier toutes les difficultés, et il se rendit à Paris, où, pendant un an, il suivit les leçons des premiers maîtres de l'époque. Distingué dès ses premiers pas dans la carrière médicale à Lyon, De Boissieu ne tarda pas à recevoir la récompense due à ses travaux : il fut choisi pour diriger le traitement de deux épidémies développées en 1762 et 1769, l'une à Mâcon, et l'autre à Chazelle, et le succès qu'il obtint justifia le choix qu'on avait fait de lui. C'est vers le même temps qu'il composa les Mémoires dont nous allons parler ci-après, qui lui valurent deux couronnes académiques, et les titres d'associé de la Société royale des Sciences de Montpellier, et de l'Académie de Villefranche, en 1769. De Boissieu mourut à la fin de décembre 1770, au troisième jour d'une pleurésie aiguë. On a de lui :

Dissertation sur les antiseptiques. Mémoire couronné par l'Académie de Dijon. — Dans le recueil intitulé : *Dissertations sur les antiseptiques, qui ont concouru pour le prix proposé par l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, en 1767, dont la première a remporté le prix, et dont les deux autres ont partagé l'accessit : imprimées par ordre de l'Académie.* Dijon et Paris, 1769, in-8. — La première de ces dissertations est celle de Boissieu. La question proposée était ainsi conçue : « Déterminer ce que » sont les antiseptiques, dans le sens » le plus étendu, expliquer leur ma» nière d'agir, distinguer leurs diffé» rentes espèces, et marquer leurs usa» ges dans les maladies. » Dans une première section, il range sous le nom d'*antiseptiques simples* ceux qui exercent leur action antiputride sur

des substances privées de vie; dans une seconde section, il traite des antiseptiques médicamenteux qui agissent pour détruire la putridité dans les corps vivans. Étudiant ensuite l'action des antiseptiques dans les maladies putrides, il fait l'application des divers principes qu'il a émis, à ces affections, qu'il divise en trois classes : 1° celles produites par la putréfaction qui affecte une partie externe; 2° celles qui sont occasionnées par la putridité qui réside dans les premières voies; 3° celles où la masse du sang est elle-même dans un état putride ou qui en approche. Toutes les explications reposent sur les idées théoriques de l'époque; mais ce Mémoire renferme beaucoup de faits qu'on peut consulter avec fruit. — Les deux autres Mémoires sur le même sujet ont pour auteurs Bordenave et Godart.

Mémoire sur les méthodes rafraîchissante et échauffante, qui a remporté le prix proposé par l'Académie des sciences de Dijon, pour l'année 1770, *auquel on a joint l'extrait d'une dissertation sur le même sujet, par M.* Godart *: imprimé par ordre de l'Académie.* Dijon, 1772, in-8. — L'auteur étudie d'abord la chaleur animale, sous le rapport de ses causes, de ses phénomènes et de ses effets; et, rattachant ses observations à la pathogénie, il est conduit à diviser toutes les maladies en deux grandes classes, en chaudes et froides, et conséquemment toutes les méthodes curatives en deux grandes sections, rafraîchissante et échauffante. C'est d'après ces vues qu'il répond à la question proposée : « Déterminer dans » quel temps des maladies et dans » quelles circonstances on doit suivre » la méthode rafraîchissante ou l'é» chauffante, et exposer les espèces, » la nature et la manière d'agir des re» mèdes à employer dans l'une et dans » l'autre de ces méthodes. » Ce Mémoire est bien moins riche de faits que le précédent.

La préface de cet ouvrage contient sur notre auteur une notice où nous avons puisé les détails biographiques qui précèdent, et dans laquelle on donne un extrait étendu d'une autre dissertation de Boissieu, pour laquelle l'Académie de Lyon lui décerna un accessit en 1767. La question était de « Déterminer par quels moyens on » peut parvenir à purifier l'air des hô» pitaux et des prisons. » Dans ce Mémoire, qui ne fut pas imprimé, de Boissieu indique avec soin tous les moyens hygiéniques et les ressources sanitaires propres à entretenir un air salubre dans ces divers lieux, et conseille, comme moyen désinfectant, le nitre projeté en petite quantité et à plusieurs reprises sur des charbons ardens.

BONA (Jean-Della), médecin distingué de son temps, naquit le 8 septembre 1712, à Perarolo, dans le territoire de Vérone. Après avoir fait ses humanités et son cours de philosophie à Vicence, il vint à Padoue, en 1728, étudier la médecine, et reçut le bonnet de docteur dans cette Université, le 10 mai 1735. Il exerça la médecine pendant quelques années dans les environs de Padoue, et se fixa définitivement le 2 novembre 1744, à Vérone, où il acquit

une grande réputation. Lors de l'institution de l'école clinique de Padoue, en 1765, il obtint la place de professeur en médecine. On a de lui :

L'uso e l'abuso del caffè, dissertazione storico-fisico-medica. Vérone, 1751, in-8; *ibid.*, *con aggiunte massime intorno la Cioccolata ed il Rosoli.* 1760, in-4.

Dissertazione teorico-pratica dell' utilità del salasso nel vajuolo. Vérone, 1754, in-8.

Historia aliquot curationum mercurio sublimato corrodenti perfectarum. Vérone, 1757, in-8.

Tractatus de scorbuto. Vérone, 1761, in-4, 259 pp. Au jugement de Caldani (*Epist. ad Haller. script.*), l'auteur a rassemblé dans ce traité tout ce qu'on avait jusqu'alors écrit d'important sur cette matière.

Observationes medicæ, præmissa oratione prima in gymnasio habita, et, mantissæ loco, addita historia aliquot curationum mercurio sublimato corrodenti perfectarum, olim edita. Padoue, 1766, in-4, 205 pp.

(Mazzuchelli. — *Comment. de rebus in scient. natur. et med. gestis.*)

BONACCIUOLI (Louis), issu d'une famille noble de Ferrare, vivait vers la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Il prit le bonnet doctoral en philosophie et en médecine dans l'Université de sa ville natale, et se livra d'abord à l'enseignement. Une pratique heureuse lui acquit en peu de temps beaucoup de réputation, et la place de médecin de la duchesse de Ferrare. Il mourut vers l'an 1540, dans sa 61e année environ, après avoir publié les ouvrages suivans :

De uteri partiumque ejus confectione. Quonam usu in absentibus etiamnum Venus citetur. Quod, quale, undèque prolificum semen; undè menstrua, etc. Strasbourg, 1537, in-8. — Suivant Brambilla, l'auteur est le premier qui ait décrit les nymphes et le clitoris. Il est aussi l'un de ceux qui ont le mieux décrit la membrane hymen.

De conceptionis indiciis, necnon maris, feminæique partûs significatione. Quæ utero gravidis accidant, et eorum medicinæ, prognostica, causæque effluxionum, et abortuum, etc. Proceritatis, improceritatisque partuum causæ. Strasbourg, 1538, in-8 Cet ouvrage, qui est divisé en deux parties, parut ensuite sous ce titre : *De formatione fœtus.* Lyon, 1639 et 1641, in-12; Leyde, 1650 et 1660, in-12; Amsterdam, 1663, in-12. On trouve cet ouvrage et le précédent dans le recueil de Gaspard Wolf : *Gynæcia, sive de mulierum affectibus commentarii diversorum.* Bâle, 1586, in-4, 2 vol., et dans l'édition du même recueil, publiée par Israël Spach. Strasbourg, 1597, in-fol.

Ces divers ouvrages ne sont que des parties séparées d'un traité qui avait paru d'abord sous ce titre :

Enneas muliebris, in quo uteri descriptio, conceptionis et virginitatis notæ et alia ejusdem generis traduntur. Sans lieu, ni date d'impression, in-fol.—L'ouvrage était précédé d'une

épître dédicatoire, adressée à Lucrèce Borgia, duchesse de Ferrare, dont la pudeur dut beaucoup souffrir de cette lecture.

Annotationes in librum Galeni, de methodo medendi. — Plusieurs bibliographes indiquent cet ouvrage, sans faire mention du lieu et de la date de l'impression.

(Mazzuchelli. — Brambilla.)

BONET (Théophile) naquit à Genève, le 5 mars 1620, d'André Bonet, habile médecin, dont le père, Pierre Bonet, avait été médecin de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Sa mère était de l'illustre famille Pinelli Borzoni, qui avait quitté Gênes pour cause de religion, et était venue s'établir à Genève vers l'an 1612. Théophile suivit les traces de ses pères, étudia la médecine avec beaucoup d'ardeur, visita les Universités les plus célèbres de l'Europe, et se fit recevoir docteur en 1643. De retour à Genève, il épousa Jeanne Spanheim, fille et sœur d'hommes célèbres dans la république des lettres. L'étendue et la variété de ses connaissances rendaient Théophile digne d'entrer dans cette famille. Il eut bientôt une pratique étendue; et Henri d'Orléans, duc de Longueville, souverain de Neufchâtel, le choisit pour son médecin. Bonet étant devenu sourd vers l'âge de cinquante ans, renonça à l'exercice de l'art de guérir, se confina dans son cabinet, et employa le reste de sa vie à la composition des ouvrages qu'il a laissés. Il mourut d'hydropisie, le 29 mars 1689, âgé de 69 ans.

Les ouvrages de Bonet représentent à peu près tout ce qui avait été fait d'important avant lui, en médecine pratique. L'heureuse idée qu'il eut de rassembler toutes les observations dans lesquelles l'histoire de la maladie était complétée par celle de l'ouverture du corps, et l'exécution du *sepulchretum*, peuvent être considérées, malgré les imperfections inévitables dans un premier essai, comme un événement important dans l'histoire des progrès de la médecine moderne. Ces imperfections n'empêchent pas que cet ouvrage ne soit le répertoire le plus complet et le mieux choisi des matériaux qu'on peut employer, parmi tous ceux qui ont été amassés avant la fin du dix-septième siècle, et qu'il n'ait donné au dix-huitième une impulsion dont l'influence sur les progrès de l'anatomie pathologique et de la médecine pratique ne saurait être calculée.

Pharos medicorum hoc est cautiones, animadversiones et observationes practicæ ex operibus Gulielmi Ballonii, medici Parisiensis celeberrimi erutæ, ordini practico traditæ et libris decem comprehensæ. Operâ et sumptibus Theophili Boneti. Genève, 1668, in-12 de 695 pages et préface. (M. Boisseau se trompe en indiquant 2 vol.) — C'est un abrégé bien fait

des œuvres de Baillou. Bonet y fit des corrections et additions; il y joignit les *Animadversiones et cautiones medicæ*, de Settala, tantôt par extrait, tantôt dans leur intégrité, et donna une nouvelle édition sous ce titre :

Labyrinthi medici extricati, sive methodus vitandorum errorum qui in praxi occurrunt, monstrantibus Gulielmo Ballonio et Lud. Septalio. Operâ Theoph. Boneti, etc., additus est ejusdem Septalii tractatus de nœvis, cum indicibus necessariis. Genève, 1687, in-4. (M. Boisseau indique une édition de 1679 qui n'existe point.) — On trouve en tête du volume la vie de Baillou par René Moreau, et celle de Settala, tirée des *Éloges* de Ghilini et de Laur. Crasso.

Prodromus anatomiæ practicæ, sive de abditis morborum causis, ex cadaverum dissectione revelatis libri primi pars prima, de doloribus capitis ex illius apertione manifestis. Genève, 1675, in-8. — C'est la première partie de l'ouvrage suivant, sur lequel l'auteur voulait pressentir le goût du public.

Sepulchretum, sive anatomia practica, ex cadaveribus morbo denatis, proponens historias et observationes omnium penè humani corporis affectuum, ipsorumque causas reconditas revelans. Quo nomine, tàm pathologiæ genuinæ quàm nosocomiæ orthodoxæ fundatrix, imò medicinæ veteris ac novæ promptuarium, dici meretur, cum indicibus necessariis. Genève, 1679, in-fol., 2 vol. : *Editio altera, quàm novis commentariis et observationibus innumeris illustravit, ac tertiâ ad minimùm parte auctiorem fecit Joh. Jacob. Mangetus.* Lyon, 1700, in-fol., 3 vol.; Genève, 1700, in-fol., 3 part. en 2 vol. — *Si unquàm sperari potest* (dit Haller) *nos de morborum sede et causâ verâ neque scholasticâ, verum cognituros, hoc ab instituto speraveris. Non potuit Bonetus omnia vidisse neque omni hypotheseos studio liberum se servare, sed quale est, immortale est opus, quod solum pro pathologicâ bibliothecâ sit.*

Mercurius compitalitius, sive index medico, practicus per decisiones, cautiones, animadversiones, castigationes et observationes in singulis affectibus præter naturam et præsidiis medicis, diæteticis, chirurgicis et pharmaceuticis ex probatissimis practicis, priscis et neotericis deprompta veram et tutam medendi viam ostendens accessit appendix de medici munere.. Operâ Theophili Boneti. Genève, 1682, in-fol. de 987 pag., préf. et indd. — C'est un dictionnaire de médecine pratique dont chaque article est composé d'extraits d'un grand nombre d'auteurs choisis avec discernement Le volume est terminé par une table alphabétique des matières analogues qui se trouvent dispersées en divers articles.

Medicina septentrionalis collatitia, sive rei medicæ nuperis annis à medicis anglis, germanis et danis emissæ sylloge et syntaxis. Exhibens observationes medicas, in quibus nova, abdita, admirabilia et monstrosa exempla adducuntur. Circà, ægritudinum causas, signa eventus curationes prætereà admirandæ proponuntur, cum indicibus et figuris necessariis. Genève, 1686, in-fol., 2 vol. fig. — Cette collection est tirée en grande partie des *Éphémérides des Curieux de la nature*, des *Actes médico-philosophiques de Copenhague*, et des *Transactions philosophiques.*

Polyalthes, sive thesaurus medico-practicus ex quibuslibet rei medicæ scriptoribus congestus, pathologiam veterem et novam exhibens, unà cum remediis usu et experientia compertis; in quo viri excellentissimi Johannis Jonstoni syntagma explicatur; cum indicibus rerum, materiarum ac authorum completissimis. Genève, 1691, in-fol., 3 vol. — Traité complet de médecine pratique tiré d'une multitude d'auteurs, et disposé en forme de commentaires, sur l'abrégé de J. Jonston.

Bonet a traduit du français en latin le *Traité de la goutte*, de J.-D. Turquet de Mayerne, la *Physique de J. Rohault*, et les *Nouvelles découvertes* de Blégny; on lui attribue encore les traductions suivantes :

De la médecine efficace, ou *la manière de guérir les plus grandes et dangereuses maladies, tant du dedans que du dehors, par le fer et par le feu, divisée en trois livres; par Marc-Aurèle Severin, et traduite nouvellement du latin en français; avec les tables des chapitres et matières.* Genève, 1668, in-4. (Le volume commence par la traduction de l'*Introduction méthodique à la chirurgie*, par J. Van Ho.n.)

Observations chirurgiques de Guillaume Fabri de Hilden, médecin, etc., tirées de ses centuries, épitres, traités de la dysenterie, gangrène, brûlures et autres œuvres; traduites du latin en français, et réduites en ordre par un docteur-médecin; auxquelles on a ajouté un traité de la gangrène mis en lumière du vivant de l'auteur, avec les indices des chapitres, matières et figures, etc. Genève, 1669, in-4.

Observations et histoires chirurgiques tirées des œuvres de quatre excellens médecins professeurs et praticiens nommés en la page suivante (Pierre Delaforest, Félix Plater, Balthazar Timæus et Pierre de Marchettis), *et traduites nouvellement desdits auteurs du latin en français, par un docteur-médecin, avec trois indices, etc.* Genève, 1669, in-4.

Observations et histoires chirurgiques tirées des œuvres latines des plus renommés praticiens de ce temps, par un docteur-médecin, et comprises en douze centuries, avec quatre indices, etc. Genève, 1670, in-4.

On mit à ces quatre volumes, longtemps après la mort de Bonet, un titre commun que voici : *Bibliothèque de médecine et de chirurgie, etc.*, par T. Bonet. Genève, compagnie des libraires, 1708, in-4, 4 vol. — Haller indique une collection intitulée : *Corps de médecine et de chirurgie.* Genève, 1679, in-4, 2 vol., qu'il attribue à Bonet, et qu'il pense être la même que celle indiquée ci-dessus. L'analyse qu'il en donne ne permet point d'adopter cette opinion ; en tout cas, son indication serait fausse, puisqu'il y a quatre volumes et non pas deux. Au reste, il est nécessaire de remarquer que les titres de ces volumes ont été changés plusieurs fois, et que c'est toujours l'édition que nous avons indiquée qui reparait sous diverses dates.

(Extrait des ouvrages de Bonet, et particulièrement de la préface du *Polyalthes*. Voy. aussi Manget.—Haller.)

BONHOMME (Jean-Baptiste), chirurgien d'Avignon, vivait au milieu du dix-huitième siècle. On a de lui :

Traité de la céphalotomie, ou Description anatomique des parties que la tête renferme ; ouvrage enrichi de figures en taille-douce, dessinées et gravées d'après nature. Avignon, 1748, in-4 de 448 pages.— Indépendamment de la description des parties de la tête, l'auteur donne aussi des généralités sur toutes les parties molles du corps humain, sur les os, et en particulier sur la colonne vertébrale. Le fond de cet ouvrage se retrouve en entier dans l'exposition anatomique de Winslow ; mais il en diffère par quelques détails plus circonstanciés, et par des figures qui représentent diverses coupes de la tête. Il a décrit avec soin les sinus de la dure-mère, leurs communications avec des rameaux des veines jugulaires, connus de Santorini.

(Haller. — Portal. — *Journal des Savans*, année 1749.)

BONN (André), né à Amsterdam en 1738, étudia la médecine à Leyde, et y fut reçu docteur en 1763. Peu de temps après, il vint à Paris, où il eut des liaisons avec les chirurgiens les plus distingués de l'époque. Au bout d'un an de séjour dans cette capitale, il retourna à Amsterdam, et se livra à la pratique de son art. En 1771, il succéda à Tolcard Snip dans la chaire d'anatomie et de chirurgie. Il l'a remplie avec honneur pendant près d'un demi-siècle, et a mérité par ses ouvrages, trop peu nombreux, et par les succès de sa pratique, la réputation d'un excellent chirurgien. Bonn est mort en 1818, suivant la *Biographie médicale*, ou en 1819, suivant Ersch. Voici les titres de ses écrits :

Dissertatio inauguralis de continuationibus membranarum. Leyde, 1763, in-4, sept feuilles et demie, et une planche. — Excellente dissertation, que Sandifort a fait réimprimer dans son *Thesaurus.*

Oratio de simplicitate naturæ anatomicorum admiratione chirurgorum imitatione dignissima. Amsterdam, 1772, in-4. — Discours d'ouverture, en prenant possession de la chaire d'anatomie et de chirurgie.

Commentatio de humero luxato. Leyde et Amsterdam, 1782, in-4, 60 pp., fig. — Opuscule plein de remarques neuves, d'expériences et d'observations intéressantes.

Descriptio thesauri ossium morbosorum Hoviani, adnexa est dissertatio de callo. Amsterdam, 1783, in-4, 200 pp.

Tabulæ ossium morbosorum præcipuè thesauri Hoviani : fascicul. I, tab. I-VII ; fasc. II, tab. VIII-XIV ; fasc. III, tab. XV-XXII. Leyde, 1785-1788, in-fol., avec 16 pages de texte en latin et en hollandais, pour l'explication des planches. — Intimement lié avec Hovius, qui avait donné sa riche collection d'os malades au Collége de chirurgie, Bonn s'était chargé de publier cet ouvrage à ses frais ; malheureusement cette publication s'est arrêtée au troisième fascicule, quoique les dessins et les planches des autres os de la collection fussent déjà terminés.

Nous ne connaissons pas l'édition

originale de l'ouvrage de Bonn, dont la traduction allemande a paru sous ce titre :

Anatomische und chirurgische Bemerkungen ueber die harnverhaltung und den Blasenstich, *etc.* Leipsick, 1794, in-8.

Andreæ Bonn tabulæ anatomico-chirurgicæ doctrinam herniarum illustrantes, editæ a Gerardo Sandifort. Leyde, 1828, in-fol., 20 planches gravées, et 39 pages de texte en latin et en hollandais, ajouté par l'éditeur.

Il y a une observation de Bonn sur une retroversion de matrice et une dilatation considérable de la vessie, dans *Verhandelingen der zeeuwschen genootschap,* tome IV.

(*Comment. de reb. in med. gest.*— Ersch. — *Biog. med.*)

BONNEFOY (Jean-Baptiste), chirurgien, naquit à Lyon en 1756. Il fut agrégé au Collége royal de chirurgie de cette ville en 1783; la même année, il présenta à l'Académie royale de Chirurgie un mémoire qui fut couronné. Bonnefoy mourut au début de sa carrière, en 1790. On a de lui :

De l'application de l'électricité à l'art de guérir; dissert. inaug. Lyon et Paris, 1783, in-8, 163 pp. — L'auteur assimile le fluide nerveux au fluide électrique, et passe en revue les diverses maladies dans lesquelles cet agent (l'électricité) peut être employé avec avantage. Il rapporte beaucoup d'observations qui déposent en faveur de l'action du fluide électrique, et parmi lesquelles nous citerons celle d'une femme affectée de goutte sereine, dont M. de Saussure obtint ainsi la guérison. Pendant très-long-temps, il électrisa cette malade, cinq fois par jour, et une demi-heure chaque fois; à chaque séance, il faisait passer l'étincelle électrique du globe de l'œil à la nuque, et à quinze ou vingt reprises. Depuis ce traitement la malade y voyait très-bien, et cet état s'était soutenu depuis huit ans.

Mémoire sur l'influence des passions de l'âme dans les maladies chirurgicales. Lyon, 1783, in-8. Inséré dans le t. V, p. 865 (in-4), des *Prix de l'Académie de chirurgie.* — Dans ce mémoire, qui fut couronné, l'auteur s'attacha à résoudre par des faits la question proposée. Il rapporte plus de cinquante observations.

Analyse raisonnée des rapports des commissaires chargés de l'examen du magnétisme animal. Lyon et Paris, 1784, in-8.

(*Ancien Journ. de méd.*— Quérard, *France littéraire.*)

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DU PREMIER VOLUME.



